ORIENTAL TRANSLATION FUND

OF GREAT BRITAIN AND IRELAND.

CHRONIQUE

DE

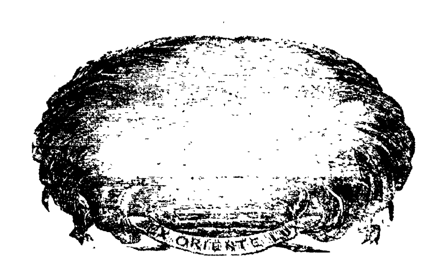
ABOU-DJAFAR-MO'HAMMED-BEN-DJARIR-BEN-YEZID

TABARI,

TRADUITE

PAR M. HERMANN ZOTENBERG.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M.DCCC LXXI.

CHRONIQUE

DE

ABOU-DJAFAR-MO'HAMMED-BEN-DJARÎR-BEN-YEZID

TABARI.

PRINTED

FOR THE ORIENTAL TRANSLATION FUND

OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

AND SOLD

AT THE R. ASIATIC SOCIETY'S HOUSE,

N° 22, ALBEMARLE STREET, LONDON.

CHRONIQUE

DE

ABOU-DJAFAR-MO'HAMMED-BEN-DJARÎR-BEN-YEZID

TABARI,

TRADUITE

SUR LA VERSION PERSANE D'ABOU-'ALI MO'HAMMED BEL'AMI,

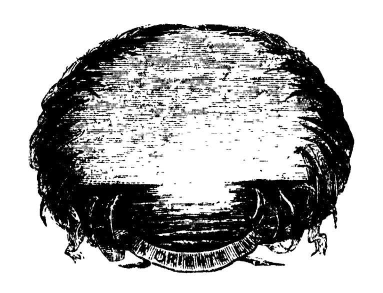
D'APRÈS LES MANUSCRITS

DE PARIS, DE GOTHA, DE LONDRES ET DE CANTERBURY,

PAR

M. HERMANN ZOTENBERG.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXI.

CHRONIQUE

DE MO'HAMMED BEN DJARÎR

TABARI.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

EXPÉDITION DE KODR.

Les alentours de Médine étaient habités par des juifs, répartis par groupes dans des forteresses, telles que celle de Khaïbar, celle de Fadak, celle des Qoraïzha et celle des Nadhîr. A son arrivée à Médine, le Prophète les avait appelés à l'islamisme; mais ils n'avaient pas cru. Alors il avait conclu avec eux un traité, par lequel ils s'étaient engagés à ne point le combattre. Ensuite, lorsque le Prophète eut commencé ses campagnes et qu'il fut revenu victorieux de Bedr, les juifs furent inquiets et se dirent : Il en a fini avec les Qoraïschites, il se tournera maintenant contre nous. Ils nourrissaient des sentiments hostiles contre lui, et sympathisaient avec les Qoraïschites, de même que les Arabes bédouins, qui vinrent attaquer le Prophète pour venger les Qoraïschites.

Le dernier jour du mois de ramadhân, quatre jours,

d'autres disent sept jours après son retour de Bedr, le Prophète fut averti que les Arabes des tribus de Solaïm et de Ghatafân s'étaient réunis dans le désert, au bord d'un puits nommé Kodr, pour venir surprendre Médine, afin de venger les Qoraïschites. Le Prophète, après avoir rompu le jeûne, partit de sa personne, le premier jour du mois de schawwâl, pour aller attaquer ces Arabes. Il laissa comme son lieutenant à Médine un vieillard aveugle, nommé Ibn-Oumm-Maktoum, lecteur du Coran. ʿAlî portait l'étendard du Prophète. Il y a, entre Médine et le puits de Kodr, trois journées de marche. Le Prophète fit le chemin en deux jours. Les Arabes, avertis de son approche, s'enfuirent, abandonnant leur bétail et leurs bagages. Après avoir passé trois jours à cet endroit, ne voyant venir personne, le Prophète fit enlever le bétail et tous les bergers, et s'en retourna à Médine, où il arriva le cinquième ou le sixième jour du mois de schawwâl. Deux jours après, il partit pour aller attaquer les Benî-Qaïnoqâʿ.

CHAPITRE II.

EXPÉDITION CONTRE LES BENÎ-QAÏNOQÂʿ.

Les Benî-Qaïnoqâʿ étaient des juifs qui habitaient près de Médine, avec lesquels le Prophète avait conclu un traité. Il fut informé qu'ils raillaient les Qoraïschites, en disant : Nous aurions dû assister au combat de Bedr, nous aurions donné une leçon à Moʿhammed; les Qoraïschites auraient dû nous avertir, nous les aurions secourus, car ils ne s'entendent pas à faire la guerre. Le Prophète était irrité de leurs propos, et désirait les attaquer; mais il était lié par son traité. Enfin Gabriel lui apporta le verset suivant : « Si tu crains quelque

trahison de certaines gens, renvoie-leur leur traité, pour établir l'égalité.» (Sur. VIII, vers. 60.) Le Prophète, heureux de cette révélation, se mit en campagne, de sa personne, avec cent de ses compagnons. Les Benî-Qaïnoqâ' avaient autour de Médine des lieux fortifiés, dans l'un desquels se trouvait un marché. Le Prophète y fit venir leurs chefs et leur parla ainsi : Vous savez par votre Pentateuque que je suis le prophète de Dieu. Croyez en moi. Si vous n'embrassez pas l'islamisme, je vous déclare la guerre. Ils répondirent : Tu crois, ô Mo'hammed, que nous sommes comme les Qoraïschites. Si tu veux t'essayer avec nous, fais-le; tu verras ce que c'est que la guerre; car la guerre est notre affaire et nous sommes nés pour elle; elle n'est pas l'affaire des Qoraïschites. Le Prophète, irrité de ces paroles, les quitta et leur renvoya leur traité, en leur faisant dire de se préparer à la guerre.

Le lendemain, quinzième jour du mois de schawwâl, il se mit en campagne, après avoir établi, comme son lieutenant à Médine, [Baschîr] Abou-Lobâba, fils d''Abdou'l-Moundsir. 'Hamza portait l'étendard du Prophète. Les Qaïnoqâ', n'osant pas combattre, se renfermèrent dans leur forteresse, où le Prophète les assiégea pendant quinze jours. Ensuite ils capitulèrent et se rendirent à discrétion. Le Prophète ordonna de tuer tous les hommes, de réduire en esclavage les femmes et les enfants, et de piller leurs biens.

Les Benî-Qaïnoqâ' étaient alliés des Benî-Khazradj, et particulièrement de leur chef 'Abdallah, fils d'Obayy, fils de Seloul, avec lequel ils avaient conclu un traité d'alliance. 'Abdallah supplia le Prophète de leur faire grâce de la vie, tout en disposant de leurs biens. Le Prophète leur accorda la vie sauve, mais il leur ordonna de quitter le territoire de Yathrib. Leurs biens devinrent le butin des musulmans, et furent

partagés entre eux. Ces juifs étaient au nombre de sept cents hommes, en dehors des infirmes, des vieillards et des enfants. Ils n'avaient pas de champs, ni de vergers de dattiers, mais ils avaient un nombreux bétail et des armes. Ils étaient artisans; toute l'industrie de Médine, tous les ouvrages de forgerie, de cordonnerie et de joaillerie, étaient entre leurs mains. Ils partirent ainsi, se rendant en Syrie, avec leurs femmes et leurs enfants, et abandonnant tous leurs biens, que le Prophète confisqua. Ensuite il détruisit leur forteresse.

Le verset suivant fut révélé relativement au partage de ce butin : «Sachez que, quand vous avez fait du butin, la cinquième partie appartient à Dieu, au Prophète,» etc. (Sur. VIII, vers. 42.) Ce quint, prélevé sur le butin, devint obligatoire à partir de ce jour. Dans la distribution du reste entre ses compagnons, le Prophète recevait aussi sa part individuelle; car la partie prélevée était placée dans le trésor, et il la distribuait aux musulmans pauvres, aux orphelins, à ses parents pauvres et aux exilés. Le Prophète se contentait de sa part. Tout ce qui était le quint était divisé dans le trésor en trois parties, dont l'une appartenait au Prophète, l'autre à ses parents, et la troisième aux pauvres et aux orphelins.

Après avoir distribué le butin, le Prophète rentra à Médine, le premier jour du mois de dsou'l-qa'da. Il en repartit le même mois pour l'expédition de Sawîq.

CHAPITRE III.

EXPÉDITION DE SAWÎQ.

Lors de la défaite que le Prophète avait infligée aux Qoraïschites, l'un des fils d'Abou-Sofyân, nommé ʿHanzhala, avait été tué, et l'autre, ʿAmrou, fait prisonnier. Abou-Sofyân disait à ceux qui s'étaient sauvés : Si j'avais été là, je vous aurais montré ce que je puis. Les autres lui répondaient : Moʿhammed n'est pas allé au loin ; il est resté à Médine ; va et vois ce que tu voudras faire. Abou-Sofyân jura qu'il n'aurait ni trêve ni repos avant d'avoir été surprendre Moʿhammed à Médine. Il partit de la Mecque le premier jour du mois de dsou'l-qaʿda, avec deux cents cavaliers. N'osant pas aller jusqu'à Médine, il s'arrêta dans la tribu juive des Benî-Nadhîr, qui avaient aux portes de Médine une grande forteresse. L'un des chefs de cette tribu, nommé Sallâm, fils de Mischkam, était lié d'amitié avec Abou-Sofyân. Celui-ci envoya cinquante hommes vers Médine, avec ordre de tuer ou de faire prisonniers et de lui amener tous ceux qu'ils rencontreraient, afin que son serment fût accompli. Ces hommes arrivèrent avant le jour aux portes de Médine, à un caravansérai. Il y avait là un champ dans lequel travaillaient un Ançâr, nommé Maʿbad, fils d'ʿAmrou, et un journalier. Les gens d'Abou-Sofyân tuèrent ces hommes, détruisirent et brûlèrent quelques maisons qui s'y trouvaient, et s'en retournèrent aussitôt, sans avoir pu faire un prisonnier.

Le bruit se répandit à Médine qu'Abou-Sofyân en personne était venu pour attaquer la ville, et que son avant-garde avait déjà tué deux Ançâr et fait beaucoup de ravages. A cette

nouvelle, le Prophète partit le même jour, avec deux cents cavaliers, pour fondre sur Abou-Sofyân. Celui-ci, averti à son tour, s'enfuit en toute hâte dans la même nuit. Le Prophète courut après lui pendant trois jours, sans pouvoir l'atteindre, et revint ensuite sur ses pas. Les gens d'Abou-Sofyân, dans leur fuite précipitée, avaient jeté les sacs contenant leurs provisions de farine, qu'ils avaient apportées de la Mecque. Les compagnons du Prophète trouvèrent ces sacs de farine sur le chemin et s'en emparèrent. C'est pour cela que cette expédition est appelée *l'expédition de Sawîq* (de la farine).

Le Prophète revint à Médine dans les derniers jours du mois de dsou'l-qa^cda. Le dixième jour du mois de dsou'l-ᶜhiddja, il fit la prière de la fête du Sacrifice et ordonna de sacrifier des brebis, et il tua deux brebis de sa main. C'était la première fois que l'on accomplissait la *prière de la Fête*. Ce mois tout entier, ainsi que le mois suivant, moᶜharrem, se passèrent sans que l'on entreprît aucune expédition nouvelle. Le premier jour du mois de çafar, le Prophète partit pour l'expédition de Dsou-Amarr.

CHAPITRE IV.

EXPÉDITION DE DSOU-AMARR.

Le Prophète fut informé qu'une troupe d'Arabes des Benî-Solaïm et des Benî-Ghatafân s'était réunie dans un lieu nommé Dsou-Amarr. Il craignit qu'ils ne voulussent faire une incursion sur le territoire de Médine, dont ils étaient éloignés de cinq journées de marche. Il se remit en campagne, le premier jour du mois de çafar, pour les prévenir. Mais ceux-ci, avertis de la marche du Prophète, s'enfuirent. Arrivé à ce

lieu, le Prophète ne rencontra personne. Il rentra à Médine le dernier jour du mois.

Le Prophète passa le mois de rabî'a premier à Médine. C'est dans ce mois qu'il maria sa fille Oumm-Kolthoum à 'Othmân, fils d''Affân, qui déjà avait été son gendre par sa fille Roqayya, qui était morte.

CHAPITRE V.

MEURTRE DE KA'B, FILS D'ASCHRAF.

Ce fut dans le même mois de rabî'a premier que le Prophète envoya quelqu'un pour tuer Ka'b, fils d'Aschraf, dont il avait essuyé beaucoup d'injures. Ka'b était un juif, l'un des principaux des Benî-Nadhîr. Il s'était arrogé le commandement de la forteresse des Benî-Nadhîr, et il possédait lui-même, en face de cette forteresse, un château fort, renfermant des plantations de dattiers. Il récoltait chaque année une grande quantité de blé et de dattes, qu'il vendait à crédit, et il avait ainsi acquis une fortune considérable. Il avait de l'éloquence et était poëte, car son père était de la tribu de Tayy, tandis que sa mère appartenait aux Benî-Nadhîr. Or le jour où Zaïd, fils de 'Hâritha, arriva aux portes de Médine avec la nouvelle de la victoire des musulmans, et qu'il énumérait les chefs qoraïschites qui avaient été tués, Ka'b, se trouvant là, dit : Cela est impossible. Tous ces Qoraïschites, en effet, étaient ses parents. Lorsque la nouvelle se confirma, il se rendit à la Mecque, consola les habitants, composa des élégies sur les morts et des satires contre le Prophète et contre ses compagnons. Ensuite il revint à Médine, et le même jour le Prophète apprit qu'il avait fait des satires

contre lui. Puis, chaque fois que Kaʿb venait dans la ville, il disait : Pleurez, pour que l'on pense que Moʿhammed est mort, et que sa religion cesse d'exister. Ces paroles furent rapportées au Prophète.

Un jour qu'il se trouvait au milieu de ses compagnons, et que l'on parlait de Kaʿb, fils d'Aschraf, le Prophète se plaignit de lui et dit : Qui donnera sa vie à Dieu, et tuera cet homme? L'un des Ançâr, nommé Moʿhammed, fils de Maslama, dit : Moi j'irai, et je le tuerai, ô apôtre de Dieu ! Le Prophète le remercia vivement. Lorsque, trois jours après, le Prophète vit qu'il n'était pas encore parti, il lui en demanda la raison. Moʿhammed répondit : Ô apôtre de Dieu, je n'ai pas mangé depuis trois jours, de chagrin. J'ai pris envers toi un engagement, et je crains de ne pouvoir le remplir; car Kaʿb est un homme très-considérable et habite un château bien fortifié. Le Prophète dit : Essaye toujours; si tu réussis, tu seras béni; si tu ne réussis pas, tu seras excusé. — Il me faut, dit l'autre, pour cette affaire des compagnons. Il avait parmi les Ançâr un ami, nommé Silkân, fils de Salâma, surnommé Abou-Nâïla, qui était le frère de lait de Kaʿb. Celui-ci, chaque fois qu'il venait à Médine, descendait dans la maison de Silkân; il lui montrait de l'affection et de la confiance. Moʿhammed, fils de Maslama, vint trouver Silkân, lui fit part des paroles du Prophète et lui dit : Si tu me prêtes assistance, je pourrai accomplir cette œuvre et être agréable au prophète de Dieu. Silkân consentit et dit : Il nous faut encore d'autres compagnons. Sept Ançâr se concertèrent ainsi et se mirent à délibérer de quelle façon ils exécuteraient leur dessein. S'étant mis d'accord, ils vinrent, avant de partir, trouver le Prophète, au moment de la prière du coucher, et lui dirent : Nous allons partir, ô apôtre de Dieu, mais il

faudra que nous disions du mal de toi et de ta fonction prophétique. Le Prophète les y autorisa, les accompagna jusqu'au cimetière nommé Baqî' al-Gharqad, puis il leur dit : Allez, au nom de Dieu, et revenez aussitôt.

Ils se dirigèrent vers le château de Ka'b. A une demi-parasange de ce château se trouvait une plantation de dattiers; la forteresse des Benì-Nadhîr était en face, et tout autour demeuraient des juifs. Ils arrivèrent pendant la nuit à la porte du château de Ka'b. Celui-ci, qui s'était récemment marié, dormait avec sa nouvelle épouse sur la terrasse. Silkàn, ayant posté ses compagnons sur le chemin, s'approcha tout armé de la porte du château et appela Ka'b, qui se réveilla, le reconnut, lui répondit et regarda en bas. Silkân lui dit : J'ai à te parler. — Que peux-tu avoir à me dire à cette heure-ci? demanda Ka'b. — Je suis venu pour te consulter sur une affaire, répliqua l'autre. Si tu peux, descends; si tu ne peux pas, je m'en retournerai. Ka'b se leva pour descendre; mais sa femme saisit le pan de sa robe et le pria de ne pas y aller. Ka'b lui dit : C'est mon frère de lait, dont la porte m'est ouverte la nuit comme le jour; ce serait mal de lui fermer la mienne, puisque je ne me suis jamais présenté en vain chez lui. La femme dit de nouveau : N'y va pas, il fait nuit, tu ne sais pas ce qui peut arriver. — Je suis, répondit Ka'b, plus sûr de lui que de moi-même. Puis il dégagea le pan de sa robe qu'elle avait saisi et dit : «L'homme noble, quand même on l'appellerait à la mort, répond à l'appel.» C'est là un proverbe arabe, que Ka'b prononçait par orgueil et pour affirmer son courage. Il ne savait pas que lui-même allait le rendre vrai, et que ses paroles deviendraient une réalité. Ka'b étant sorti du château, Silkân lui dit : Sache, ô mon frère, que je viens de Médine, parce

que ce Moʿhammed est un fléau; le pays tout entier est dans la famine et dans la misère, et nous n'avons plus de vivres. Kaʿb, se caressant la barbe, dit : Par la tête de mon père! ne vous ai-je point assez dit que cela n'est pas une chose sérieuse et que cette affaire n'a pas de fondement? Silkân dit : Oui, cela est devenu manifeste pour tout le monde. Quant à ce qui me concerne en particulier, je suis dans la détresse, et je viens chez toi pour que tu me donnes un peu de blé et de dattes que je puisse porter à ma famille. Je te remettrai en gage ce que tu voudras. J'ai avec moi quelques amis, qui attendent dans ce verger; ils avaient honte de venir te trouver; c'est pour cela que je me suis rendu seul auprès de toi, pour savoir ta réponse. Kaʿb répliqua : Il ne m'est pas resté beaucoup de vivres; cependant je ne veux pas te faire de la peine. Silkân reprit : Nous sommes venus pendant la nuit afin que, si nous essuyons un refus, personne ne connaisse notre situation. Kaʿb dit : Je vous accorde votre demande, mais je désire que vous me donniez en gage vos enfants. Silkân répondit : Veux-tu donc nous déshonorer parmi les hommes? Nous avons apporté nos armes, et ce gage vaut mieux que des enfants. Ce serait pour nous un déshonneur de donner en gage nos enfants, et toi, tu aurais à faire la dépense de leur entretien. Silkân lui faisait cette offre, afin que Kaʿb ne fût pas effrayé quand il verrait les armes. Kaʿb répliqua : C'est bien, apporte les armes. Silkân appela ses compagnons, et Moʿhammed, fils de Maslama, et les autres s'approchèrent avec leurs armes. Ils prirent place en face de Kaʿb et se mirent à causer avec lui. Tout à coup Kaʿb s'écria : Je vous avais bien dit que cet homme est un fléau; son œuvre n'aura pas de consistance. Les autres répondirent : Nous reconnaissons maintenant tout ce que tu nous avais dit.

Ka'b avait une chevelure qui lui tombait sur le cou. Elle était parfumée de musc et d'ambre. A chaque instant Silkân lui prenait la tête, l'attirait vers lui et en respirait les parfums, en disant : Quelle délicieuse odeur! Lorsqu'une bonne partie de la nuit fut passée, Ka'b dit : Déposez quelques-unes de vos armes pour que nous les mettions de côté. Silkân dit : Allons nous promener un peu dans ce verger, pour chasser notre chagrin ; nous te remettrons ensuite les armes, que tu pourras emporter dans ta maison, et demain nous amènerons des bêtes de somme pour chercher les vivres. Ka'b se leva et alla avec eux, tout en causant. Silkân, de temps en temps, passait dans la chevelure de Ka'b sa main, qu'il portait ensuite à son nez pour en respirer l'odeur. Quand ils furent arrivés au milieu du verger, Silkân saisit fortement Ka'b par les cheveux et dit : Chargez! Mo'hammed, fils de Maslama, le serra également, et 'Hârith, fils d'Aus, vint à leur aide, et tous les trois le maintinrent ainsi. Les autres prirent leurs sabres et le frappèrent. Quelqu'un du château, apprenant cet événement, donna l'alarme; on alluma des torches, et la femme de Ka'b jetait des cris du haut de la terrasse. Elle fut tuée par les Arabes, qui se retirèrent ensuite.

Un coup de sabre avait atteint par erreur la tête de 'Hârith et lui avait fendu le crâne. Le sang coulait, et, comme ils le croyaient blessé mortellement, ils l'abandonnèrent et s'éloignèrent en courant dans la direction de Médine, craignant d'être poursuivis. 'Hârith, ne pouvant pas courir, les suivit lentement. Cependant aucun juif n'osa aller à leur poursuite. Arrivés près de la ville, ils furent en sûreté et s'arrêtèrent pour attendre 'Hârith. Le jour commençait à poindre lorsqu'ils entrèrent dans la ville. Ils trouvèrent le Prophète occupé à prier, et lui rendirent compte de ce qu'ils venaient d'accom-

plir. Le Prophète fut très-heureux, rendit grâces à Dieu et les remercia. Ensuite il souffla sur la tête de 'Hârith, dont la blessure fut guérie immédiatement.

A l'expiration du mois de djoumâda premier, c'est-à-dire le premier jour du mois de djoumâda second, le Prophète ordonna l'expédition de Qarada.

CHAPITRE VI.

EXPÉDITION DE QARADA.

Les Qoraïschites se trouvaient, à la Mecque, dans la situation de ne pouvoir vivre sans le commerce; car, comme ils ne semaient pas la terre, ni ne récoltaient, lorsqu'une année ils cessaient de faire du commerce, ils étaient dans la détresse. Cette situation est encore la même aujourd'hui. Les habitants de la Mecque vivent du commerce avec la Syrie, les côtes et d'autres contrées. Après l'affaire de Bedr, les Qoraïschites cessèrent d'aller en Syrie. Il se passa ainsi sept ou huit mois, et leur position devint difficile. Alors Abou-Sofyân leur dit : Nous avons un moyen, c'est de conduire nos caravanes par des chemins détournés, et d'éviter la route de Bedr et le territoire de Médine. Nous prendrons un guide qui nous fera traverser le désert par un chemin que Mo'hammed ne trouvera pas. En conséquence ils préparèrent une grande caravane, chargée d'une quantité considérable de marchandises, et Abou-Sofyân et Çafwân, fils d'Omayya, partirent pour la Syrie. S'étant engagés dans le désert, ils prirent un guide, nommé Forât, fils de 'Hayyân, qui les conduisit à travers le désert par des chemins non tracés. Il les mena à Dsât-'Irq, station située sur le chemin qui passait par le territoire de la tribu des

Benî-ʿÂmir. C'est là que, actuellement, les pèlerins prennent l'*Iʿhrâm*. En partant de cet endroit, ils poursuivirent la route du désert.

Le Prophète, averti de cette marche, fit partir un détachement de troupes sous les ordres de Zaïd, fils de ʿHâritha, pour donner la chasse à la caravane. Zaïd, qui ne connaissait pas les routes du désert, l'explora dans différents sens, jusqu'au moment où il rencontra la caravane, campée au bord d'un puits nommé Qarada, où il la surprit à la pointe du jour. Abou-Sofyân et ses compagnons montèrent sur leurs chamelles et s'enfuirent; mais le guide resta entre les mains de Zaïd, qui l'amena avec les biens de la caravane à Médine. Le Prophète fit le partage du butin, et le guide embrassa l'islamisme.

Cet événement se passa au milieu du mois de djoumâda second. Dans le même mois, l'un des principaux juifs de Khaïbar, Sallâm, fils d'Abou'l-ʿHoqaïq, fut tué par ordre du Prophète.

CHAPITRE VII.

MEURTRE DE SALLÂM, FILS D'ABOU'L-ʿHOQAÏQ.

Sallâm, surnommé Abou-Râfiʿ, était le chef des juifs de Khaïbar, et résidait dans cette ville. C'était un homme considérable, très-riche et maniant bien la parole. Il avait été lié d'amitié avec Kaʿb, fils d'Aschraf, et il faisait également des satires contre le Prophète.

La population de Médine se composait de deux tribus, les Aus, les moins nombreux, et les Khazradj. Ces deux tribus étaient en rivalité entre elles, et si l'une accomplissait quelque action d'éclat, l'autre cherchait également à en accomplir.

Les sept hommes qui avaient tué Kaʿb appartenaient tous à la tribu d'Aus. Alors les hommes de Khazradj se réunirent et dirent : Il faut que nous aussi nous tuïons un des principaux personnages des juifs, pour être agréables au Prophète; et ils résolurent de massacrer Abou-Râfiʿ, chef des juifs de Khaïbar, qui étaient les plus nombreux. Ils firent part de leur dessein au Prophète, qui l'approuva. Huit d'entre eux, des hommes jeunes et braves, se concertèrent, et, avant de partir, vinrent trouver le Prophète, qui les remercia et leur dit : Allez, mais ne tuez pas de femmes ni d'enfants.

Ces hommes partirent et arrivèrent à Khaïbar au moment du coucher du soleil. Khaïbar était une forteresse telle qu'il n'y en avait pas de plus solide dans le monde; elle se composait de sept forts, l'un entourant l'autre, et chaque fort était muni d'une porte de fer. Au moment de la prière du soir, où le gardien rentrait dans la forteresse, ʿAbdallah, fils d'Onaïs, l'un des huit, recommanda à ses compagnons de se cacher derrière le mur, leur donna ses armes et leur dit : Je vais chercher à m'introduire dans la forteresse; tenez-vous à la porte; quand je l'ouvrirai, vous entrerez. Il alla se placer vis-à-vis de la porte, se couvrant la figure, comme quelqu'un qui fait ses besoins. A ce moment, le gardien voulut fermer la porte, et, pensant que cet homme était l'un des gens de la forteresse, il lui cria : Entre tout de suite, je vais fermer la porte, il est tard. ʿAbdallah se leva, ramassant ses vêtements et la tête toujours couverte, pour que le gardien ne pût le reconnaître; entra dans la forteresse et s'assit à un endroit où le gardien ne le voyait pas. Chaque soir, après avoir fermé les sept portes, le gardien suspendait les sept clefs ensemble à un clou, à un endroit caché, et le lendemain matin celui qui, à l'intérieur, se levait le premier pour sortir, prenait les clefs et ouvrait les

portes, sans qu'il fût nécessaire d'appeler le gardien. ʿAbdallah avait été souvent à Khaïbar et connaissait cette habitude. Le gardien ayant suspendu les clefs, ʿAbdallah attendit que l'on eût éteint les flambeaux.

Abou-Râfiʿ avait son appartement au milieu du fort, élevé au-dessus du sol. Il fallait y monter par cinq marches. Les habitants du fort restèrent avec lui jusqu'à minuit, ensuite ils se séparèrent et allèrent se coucher. Alors ʿAbdallah prit les clefs, ouvrit les portes, et ses compagnons entrèrent. Ils tirèrent leurs sabres et montèrent à l'appartement d'Abou-Râfiʿ, qui était couché avec sa femme. La porte de l'appartement était ouverte. Ils entrèrent, et ʿAbdallah, fils d'Onaïs, dirigea son sabre sur Abou-Râfiʿ. A ce moment, la femme se précipita [hors du lit] et voulut crier. ʿAbdallah, fils d'ʿAtîk, leva son sabre pour la frapper, mais, se rappelant que le Prophète leur avait recommandé de ne pas tuer les femmes, il lui dit : Si tu cries, je te frappe. La femme se tint tranquille. Après qu'ils eurent tué Abou-Râfiʿ et qu'ils se furent retirés, la femme donna l'alarme. Ils se précipitèrent en toute hâte en bas de l'escalier; mais ʿAbdallah, fils d'ʿAtîk, ayant manqué les marches, tomba sur le sol et se cassa la jambe. Il poussa des cris de douleur, et ses compagnons, craignant qu'il ne restât là, le prirent sur leurs dos et l'emportèrent hors du fort.

Les gens de l'intérieur du fort accoururent tous de leurs maisons. Personne ne put dire qui étaient les meurtriers. Avant que l'on eût allumé des flambeaux, les musulmans étaient déjà à une certaine distance. Les gens du château vinrent trouver le gardien, qui dit : J'avais fermé les portes et réuni les clefs comme d'habitude. Alors ils lui dirent : Ferme les portes; peut-être Moʿhammed et ses compagnons sont-ils venus pour nous surprendre; il ne faut pas qu'ils

puissent pénétrer dans le fort. On ferma donc les portes, et personne n'osa sortir. Les musulmans dirent entre eux : Ne nous en allons pas avant d'avoir la certitude qu'Abou-Râfi^c est mort. Au matin, lorsqu'ils entendirent du fort le bruit des lamentations des femmes, ils surent qu'il était mort, et partirent pour Médine, en emportant celui qui s'était cassé la jambe. Le Prophète fut très-heureux; il toucha l'homme blessé, qui fut guéri à l'instant même et se leva.

Les juifs qui demeuraient tout autour de Médine furent dans la terreur devant le Prophète. Ils disaient : Quels sont ces hommes qui sont avec Mo'hammed, qui tuent les gens enfermés dans leurs châteaux? Ils vinrent tous pour faire la paix.

C'est ainsi que se passèrent les mois de redjeb, de ramadhân et de scha'bân. Le Prophète observa le jeûne pendant le mois de ramadhân, fit la *prière de la Fête* et recommanda l'*aumône de la Fête*. Au mois de scha'bân, il épousa 'Hafça, fille d''Omar, fils d'Al-Khattâb. Lorsque sept jours se furent écoulés du mois de schawwâl, il partit pour le combat d'O'hod.

CHAPITRE VIII.

COMBAT D'O'HOD.

Après avoir essuyé la défaite de Bedr, les Qoraïschites disaient entre eux : Nous n'aurons pas de repos avant d'avoir pris notre revanche sur Mo'hammed. Ils envoyèrent des lettres et des messagers à tous les Arabes pour demander leur assistance. 'Ikrima, fils d'Abou-Djahl, et Çafwân, fils d'Omayya, personnages considérables parmi les Qoraïschites, qui, l'un et l'autre, avaient perdu leur père au combat de

Bedr, rassemblèrent les propriétaires des biens que Zaïd, fils de ʿHâritha, avait enlevés à la caravane de Syrie conduite par Abou-Sofyân, et leur dirent : L'armée de la Mecque va partir à cause de vous et de vos biens. Que chacun de vous contribue aux dépenses. Les autres répondirent : Nous ne vous donnerons rien; nous préparons nous-mêmes une armée, et nous prendrons nous-mêmes notre revanche. Donc, pendant un an, les Mecquois rassemblèrent une armée, dont ils donnèrent le commandement à Abou-Sofyân. Ils choisirent d'entre les Arabes qui se présentaient tous ceux qui étaient distingués par leur courage.

Abou-Sofyân résolut de prendre avec lui l'idole de Hobal, la plus grande de celles qui étaient placées dans le temple de la Mecque, afin que l'armée arabe eût à combattre pour sa religion. Un certain poëte, faible et chétif, qui récitait des chants pendant le combat et qui encourageait les hommes à la lutte, avait été fait prisonnier à Bedr, et le Prophète, sur ses prières, lui avait fait grâce et l'avait fait mettre en liberté, à la condition qu'il ne composerait plus de poésies pour les infidèles. Abou-Sofyân le fit venir et lui dit d'aller trouver les Arabes et de les appeler à la guerre. Cet homme répondit : J'ai une nombreuse famille, puis Moʿhammed m'a obligé en me donnant la liberté. Çafwân lui dit : Je me charge de tes enfants. En conséquence, il quitta la Mecque et voyagea pendant un an dans le désert, excitant les hommes à la guerre contre le Prophète. Beaucoup de gens répondirent à son appel et vinrent avec lui à la Mecque.

Le premier jour du mois de schawwâl, Abou-Sofyân fit partir son armée de la Mecque, emportant avec lui, placée sur un chameau, l'idole de Hobal. Il emmena également sa femme Hind, dont le père, ʿOtba, l'oncle, Schaïba, et le

frère, Walîd, avaient été tués à Bedr. Il emmena en outre Oumm-ʿHakîm, sa cousine, femme d'ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl. ʿHârith, fils de Hischâm, frère d'Abou-Djahl, emmena sa femme Fâtima, fille de Walîd; ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, sa femme Raïta, fille de Monabbih. Il y avait quinze femmes, et chacune d'elles était suivie de trois ou quatre esclaves. Djobaïr, fils de Moutʿim, avait eu son oncle Toʿaïma tué à la bataille de Bedr. Son père possédait un esclave abyssin, nommé Waʿhschî, fort brave et habile guerrier, qui combattait avec le javelot, à la manière des Abyssins. Djobaïr lui dit : Moʿhammed a tué mon oncle. Il a deux oncles, ʿAbbâs et ʿHamza. Si tu tues l'un d'eux, tu seras libre. Aux portes de la Mecque, Abou-Sofyân passa l'armée en revue; elle se composait de trois mille hommes complétement armés, partie habitants de la Mecque, partie Arabes bédouins. Deux cents d'entre eux avaient des chevaux, les autres des chameaux. Sept cents hommes étaient armés de cuirasses. Ils marchèrent sur Médine; arrivés aux portes de la ville, ils s'arrêtèrent près d'une montagne qui se trouve à cet endroit, et dont la hauteur est d'un mille.

Lorsque le Prophète reçut cette nouvelle, les gens de Médine furent dans la crainte; car ils savaient que les incrédules venaient pour venger le sang versé à Bedr. Le Prophète ayant convoqué ses compagnons pour délibérer avec eux, ʿAbdallah, fils d'Obayy, fils de Saloul, chef des Khazradj, qui était un hypocrite, présent dans l'assemblée, parla ainsi : Ô apôtre de Dieu, il faut que nous restions ici, que nous les laissions approcher jusqu'aux portes de la ville, dans laquelle nous nous enfermerons et où nous combattrons. Ici les femmes et les enfants, en lançant sur eux des pierres, pourront nous être utiles, et les ennemis se trouveront moins

nombreux que nous. Mais si nous sortons à leur rencontre, leur nombre sera supérieur au nôtre; car Médine ne fournira pas trois mille combattants. Nous n'avons pas souvenir que jamais, du temps du paganisme, du temps des Tobba' du Yemen, et même avant cette époque, quelqu'un ait attaqué la ville de Médine sans s'en retourner vaincu et ruiné. Le Prophète agréa ces paroles et dit : J'ai rêvé cette nuit que mon sabre était ébréché et que je mettais ma main dans une cuirasse. La cuirasse paraît signifier la ville de Médine, dans laquelle je m'enfermerai. Quelques-uns des compagnons du Prophète, Mohâdjir et Ançâr, qui avaient assisté à la bataille de Bedr, tels que 'Alî, fils d'Abou-Tâlib, 'Omar, fils de Khattâb, Mo'âds et d'autres, dirent : Ô apôtre de Dieu, cela n'est pas juste. Jamais on n'est resté chez soi, l'ennemi étant aux portes, sans devenir un objet de mépris. Conduis-nous hors de la ville, afin que nous combattions; nous leur ferons voir un combat comme celui de Bedr. Le Prophète répliqua : Préparez-vous, accomplissons la prière du vendredi et partons. C'était le septième jour du mois de schawwâl. Les hommes s'équipèrent, le Prophète accomplit la prière, se revêtit de son armure, et, monté sur un cheval de noble race, il quitta sa maison à contre-cœur. Lorsque les hommes remarquèrent l'hésitation du Prophète, ils lui dirent : Ô apôtre de Dieu, si tu hésites à partir, nous nous soumettons à ta volonté; reste, si tu le veux. Le Prophète répondit : Que ne le disiez-vous plus tôt? Maintenant que j'ai revêtu mon armure, je ne veux pas reculer. Il n'est pas convenable, après avoir pris les armes, de les déposer sans avoir combattu. Enfin il partit à la tête de mille hommes. Dans cette troupe, il y avait, outre le cheval du Prophète, un autre cheval, appartenant à un homme nommé Abou-Borda, fils de Niyâr,

l'un des Benî-ʿHârith, de la tribu d'Aus. Le Prophète avait laissé comme son lieutenant à Médine Ibn-Oumm-Maktoum. L'étendard du Prophète était porté par Moçʿab, fils d'ʿOmaïr, l'un des Mohâdjir.

ʿAbdallah, fils d'Obayy, n'avait suivi l'armée qu'à contre-cœur. Lorsqu'on fut arrivé à un lieu nommé Schaut, à la distance d'une demi-parasange de Médine, il s'arrêta et dit : Je ne sais où je vais. Il ne faut pas suivre un homme qui rejette l'avis des grands pour écouter celui des enfants; il ne faut pas aller à la mort gratuitement. Entouré d'un grand nombre de personnes, il dit : Je retourne à Médine; que tous ceux qui désirent leur salut reviennent. Trois cents hommes le suivirent. Le Prophète ne s'en retourna pas, mais il envoya l'un des Ançâr, nommé ʿAbdallah, fils d'ʿAmrou, après ʿAbdallah, fils d'Obayy, pour le rappeler, lui et ses hommes. Cet homme leur dit : Où allez-vous, ô nos frères musulmans? Abandonnerez-vous le prophète de Dieu, sur le conseil d'un hypocrite? N'avez-vous pas honte devant Dieu? ʿAbdallah, fils d'Obayy, répliqua : Nous ne savons pas pourquoi vous vous mettez en campagne. Vous n'aurez pas à combattre; vous vous en irez sans avoir eu affaire à l'ennemi. Malgré toutes les instances d'ʿAbdallah, fils d'ʿAmrou, les trois cents ne voulurent pas revenir, et cet homme quitta l'armée. Alors Gabriel apporta le verset suivant : «... *Ils dirent :* Si nous savions que vous dussiez combattre, nous vous suivrions. Certes, en ce jour, ils étaient plus près de l'infidélité que de la croyance.» (Surate III, vers. 160.) Le Prophète dit : Dieu est avec nous, cela suffit; et il continua sa marche. Il arriva à un endroit, près de deux collines de sable, l'une en face de l'autre, nommées Schaïkhân, où, du temps du paganisme, deux anciens d'entre les juifs se tenaient chaque jour, pour proposer des apologues aux

passants, en leur demandant quelque chose. Il s'arrêta là, à l'heure de la prière de l'après-midi, et passa ses troupes en revue. Il y avait sept cents combattants, soit à pied, soit montés sur des chameaux. Le Prophète et un autre avaient des chevaux. Cent hommes étaient armés de cuirasses. De même qu'à Bedr, le Prophète renvoya ceux qui étaient trop jeunes, tels que Abou-Saᶜîd al-Khoudrî; ᶜAbdallah, fils d'ᶜOmar; Zaïd, fils de Thâbit; Osaïd, fils de Zhohaïr; Al-Berâ, fils d'ᶜÂzib. Tous ces jeunes gens, excepté Abou-Saᶜîd, avaient déjà voulu prendre part à l'expédition de Bedr, mais le Prophète les avait renvoyés. Il voulut agir de même avec Samoura, fils de Djondab, et avec Râfiᶜ, fils de Khodaïdj; mais, voyant la taille élevée de ce dernier, il lui permit de rester. Alors Samoura, fils de Djondab, dit: Ô apôtre de Dieu, tu permets à Râfiᶜ de rester et tu me renvoies; cependant, quoique je sois de petite taille, quand je lutte avec Râfiᶜ, je le fais tomber. Le Prophète l'autorisa également à suivre l'armée. Puis, ayant résolu de passer la nuit à cet endroit, il dit: Il nous faut un guide qui nous conduise par un chemin plus court, afin que nous puissions livrer le combat demain; nous occuperons la montagne et nous l'aurons à notre dos. On lui amena un guide, nommé Abou-ᶜHaïthama, de la tribu des ᶜHâritha.

Au moment où le jour allait paraître, le Prophète accomplit la prière du matin et se mit en marche, le huitième jour du mois de schawwâl. Son guide, lui faisant quitter la route, le conduisit à travers les champs et les vergers des Benî-ᶜHâritha. La queue de son cheval s'étant embarrassée dans le sabre d'un Ançâr, qui marchait à ses côtés, et l'ayant fait sortir du fourreau, le Prophète dit : Remets ton sabre dans le fourreau; car je pense que beaucoup de sabres sortiront du fourreau aujourd'hui. Lorsqu'ils passèrent sur le champ

d'un aveugle, nommé Mirbaᶜ, fils de Qaïzhî, de la tribu de ᶜHâritha, qui était hypocrite, cet homme prit une poignée de poussière et la jeta au visage du Prophète, en disant : Si tu es un prophète de Dieu, je ne te permets pas de passer sur mon champ. L'un des Ançâr, nommé Saᶜd, fils de Zaïd, des Benî-al-Aschhal, tenant dans la main son arc, en frappa cet homme sur la tête et lui fendit le crâne. Les autres voulurent l'achever, mais le Prophète dit : Ne le tuez pas; ce pauvre homme est aveugle des yeux de la tête aussi bien que des yeux du cœur. Au lever du soleil, ils arrivèrent au mont Oᶜhod. Le Prophète plaça son armée en face des Qoraïschites; elle était appuyée à la montagne, pour que l'ennemi ne pût pas la tourner; mais comme elle était composée d'un petit nombre de combattants, et que les troupes de l'ennemi, au contraire, étaient fort nombreuses, celles-ci l'enveloppèrent par devant et par derrière Les ennemis se mirent en ordre de bataille, et Abou-Sofyân donna le commandement de l'aile droite à Khâlid, fils de Walîd, qui se trouvait à la tête de cinq cents hommes. L'aile gauche, formée également de cinq cents hommes, était commandée par ᶜIkrima, fils d'Abou-Djahl. L'étendard des Qoraïschites était, selon l'usage, porté par les descendants d'ᶜAbd ed-Dâr, fils de Qoçayy. Abou-Sofyân leur dit : Le sort de la guerre est attaché à l'étendard; car aussi longtemps que l'étendard reste debout, l'armée tient pied. J'ai appris que, dans la journée de Bedr, vous avez jeté l'étendard, cédant à la terreur, et l'armée s'est mise à fuir. Si, aujourd'hui, vous voulez agir de même, je vais le confier à d'autres. Ils répondirent : Nous ne céderons à personne notre honneur héréditaire; mais nous montrerons aujourd'hui plus de vaillance que nous n'en avons jamais montré. Et ils remirent l'étendard entre les mains de l'un d'eux,

homme très-brave, nommé Tal'ha, fils d''Othmân, fils d''Abd ed-Dâr. Ensuite les Qoraïschites ayant formé leurs lignes de bataille, Abou-Sofyân fit placer le chameau qui portait l'idole de Hobal devant les rangs et ordonna aux femmes de se tenir derrière les rangs; puis il dit aux soldats : Si vous ne voulez pas combattre pour votre religion, au moins combattez pour venger le sang versé à Bedr et pour les femmes.

Le Prophète, en disposant ses troupes en ordre de bataille, plaça Zobaïr, fils d''Awwâm, avec cent hommes, en face de Khâlid, fils de Walîd; Miqdâd, fils d'Al-Aswad, avec cent hommes, en face d''Ikrima, et donna l'étendard à Moç'ab, fils d''Omaïr, qu'il plaça devant les rangs. Il y avait sur le mont O'hod un défilé par lequel les infidèles pouvaient s'avancer pour prendre l'armée musulmane par derrière. Le Prophète envoya à l'entrée de ce défilé cinquante archers, des Ançâr, sous les ordres d''Abdallah, fils de Djobaïr, l'un des Benî-'Amrou-ben-'Auf. Il leur donna les instructions suivantes : Si l'ennemi se tourne de votre côté pour passer par ce défilé, repoussez-le en lui lançant des traits. Restez fixes à ce poste, soit que nous soyons victorieux, soit que nous succombions, jusqu'à ce que je vienne vous trouver; car Dieu m'a promis la victoire. Les deux armées prirent ainsi leurs positions. Le Prophète avait revêtu deux cuirasses et portait à son côté deux sabres, le *Dsoul-Feqâr* et le *Khaïf.*

Les deux armées s'avancèrent. Abou-Sofyân envoya un messager avec l'ordre de se placer en face des troupes musulmanes et de leur adresser l'appel suivant : Hommes de Médine, Abou-Sofyân vous fait dire : Ce Mo'hammed est un des nôtres, et nous sommes des siens; il y a entre nous et lui la guerre et la mort. Mais nous ne sommes pas en guerre avec vous, qui êtes originairement de la même famille que nous.

Séparez-vous de cet homme, rentrez en paix à Médine et laissez-nous avec Moʿhammed et les gens de la Mecque. Les musulmans Ançâr répondirent à cet appel par des malédictions et des injures à l'adresse d'Abou-Sofyân et du messager; ils dirent : Chien impur, va dire à Abou-Sofyân et aux Qoraïschites que, à moins d'avoir versé notre sang à nous tous, ils ne verront pas le visage de Moʿhammed. Cet homme s'en retourna et répéta ces paroles à Abou-Sofyân.

Un habitant de Médine, nommé Abou-ʿÂmir, l'un des principaux de la tribu d'Aus, avait été croyant. On l'appelait ʿAbdallah *le Moine* (*Râhib*). N'ayant pas été bien traité par le Prophète, il avait apostasié et s'était rendu à la Mecque, en entraînant avec lui cinquante jeunes gens qu'il avait séduits et qui avaient apostasié. Depuis lors le Prophète l'avait toujours appelé *coquin* (*Fâsiq*). Vivant à la Mecque avec ses compagnons, il avait suivi l'armée mecquoise. Pendant toute la route, il avait dit à Abou-Sofyân : Aussitôt que les deux armées seront en présence et que les gens de Médine me verront, tous les Aus et les Khazradj viendront à moi. En ce moment, Abou-Sofyân lui dit : Avance et appelle les gens de Médine. Il se plaça devant les rangs et dit : Ô mes compatriotes, c'est moi ʿAbdallah, fils d'ʿAmrou, qui ai quitté Médine et qui reviens vers vous. Les musulmans lui répondirent : Sois maudit! Nous espérons que tu seras venu chercher ta tombe toi-même. ʿAbdallah se retira, accablé de honte.

Ensuite le Prophète dit à Zobaïr, fils d'ʿAwwâm : Au nom de Dieu, charge! Zobaïr attaqua Khâlid, et du premier choc il le fit fuir. Le Prophète et ses compagnons exprimèrent leur admiration. Abou-Sofyân s'opposa avec mille hommes à Zobaïr et le fit reculer jusqu'à sa première position. Talʿha, qui tenait l'étendard des infidèles, homme d'une bravoure hé-

roïque, se plaça devant ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, et, brandissant son sabre, lui dit : Ô ʿAlî, vous dites que vos morts vont en paradis et que les nôtres vont en enfer. Viens maintenant lutter avec moi, tu m'enverras en enfer avec ton sabre, ou je t'enverrai en paradis par le mien. ʿAlî répliqua : Je t'enverrai en enfer, s'il plaît à Dieu. Ils commencèrent la lutte, et ʿAlî, le frappant de son sabre, lui coupa une jambe. Talʿha tomba et avec lui l'étendard des infidèles, qui fut relevé par un autre membre de la famille d'ʿAbd ed-Dâr. Talʿha dit à ʿAlî : Grâce, ô mon cousin! ʿAlî le quitta, en disant : Je ne te crois pas digne de l'enfer; tu ne vaux pas assez pour mériter l'enfer. Le Prophète entendit ces paroles et sourit. ʿAlî rentra dans les rangs. Ensuite le Prophète ordonna à ses troupes de faire une charge générale. Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, se jeta sur Khâlid, et Miqdâd sur ʿIkrima. Tous les musulmans chargèrent en même temps les Qoraïschites, qui, au premier choc, furent mis en fuite. Le chameau qui portait l'idole de Hobal fut jeté par terre, et l'idole renversée. Abou-Sofyân était en fuite. Les femmes, qui étaient derrière l'armée et qui ne pouvaient pas courir, se disposèrent à se rendre comme prisonnières; elles retroussèrent leurs jupes et gravirent la montagne, pour y rester jusqu'à ce que le combat fût terminé et qu'on les fît prisonnières. ʿOmar, fils de Khattâb, a dit : J'ai vu Hind, les jupes retroussées, gravissant la montagne; ses pieds étaient ornés d'anneaux d'argent; sa peau était foncée. Alors les musulmans cessèrent de poursuivre les Qoraïschites et de combattre, comme il est dit dans le Coran : « Certes, Dieu avait déjà accompli la promesse qu'il vous avait faite; vous les aviez anéantis par sa permission, lorsque vous perdîtes courage et que vous disputâtes sur l'ordre *du Prophète*, » etc. (Sur. III, vers. 145-146.)

Les musulmans tuèrent les infidèles et se mirent à piller. Les cinquante archers que le Prophète avait placés à l'entrée du défilé pour le garder, voyant cet état de choses, se dirent entre eux : L'ennemi est en fuite et les musulmans prennent du butin; nous n'aurons rien; allons aussi pour piller. Leur chef dit : Ne désobéissez pas aux ordres du Prophète; restez ici. Alors ils disputèrent entre eux : les uns disaient qu'il fallait rester, les autres qu'il fallait prendre part au pillage. Enfin trente d'entre eux allèrent pour piller, et vingt restèrent à l'entrée du défilé. Khâlid, fils de Walîd, tourna la montagne, avec environ deux cents hommes, attaqua ces vingt archers et les tua sur place. Il sortit par le défilé et tomba sur les derrières de l'armée musulmane, qu'il fit charger avec le sabre. Un cavalier courut après Abou-Sofyân et l'armée qoraïschite pour les avertir. Abou-Sofyân ramena les Qoraïschites, qui recommencèrent la lutte et chargèrent avec leurs sabres l'armée musulmane, par devant et par derrière. L'étendard des infidèles, qui était tombé lors de leur fuite, fut relevé par un nègre abyssin, nommé Çawâb. Les musulmans furent étonnés de le voir flotter de nouveau, et lorsqu'ils aperçurent Khâlid, sur leurs derrières, massacrer les fidèles, ils se mirent à fuir. Les infidèles triomphèrent et les entourèrent. Le Prophète resta fixe à son poste. Il appela ses compagnons et encouragea les soldats; mais aucun d'eux ne répondit à son appel, comme il est dit dans le Coran (sur. III, vers. 145 et suiv.). Abou-Bekr et ʿOmar furent blessés, et se retirèrent. ʿOthmân, fils d'ʿAffân, avec deux Ançâr, s'enfuirent et se cachèrent derrière la montagne.

ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, combattait dans les premiers rangs. Il asséna un coup de sabre sur la tête d'un infidèle, couvert d'un casque très-fort; il fendit le casque et tua cet homme;

mais son sabre se brisa. Il revint auprès du Prophète et lui dit : Ô apôtre de Dieu, j'ai tué d'un coup de sabre un infidèle, mais mon sabre s'est brisé, et je n'en ai pas d'autre. Le Prophète lui donna son sabre *Dsoul-Feqâr*, en lui disant : Prends-le, ô ʿAlî. Il pensait qu'il ne le prendrait pas et qu'il ne pourrait pas le manier. Cependant ʿAlî ayant pris le sabre et se jetant dans la lutte, le Prophète le vit combattre avec violence, frapper avec Dsoul-Feqâr en avant, en arrière, à droite et à gauche. Un Qoraïschite s'étant présenté devant lui, se couvrant de son bouclier, ʿAlî le frappa de façon que le sabre pénétra à travers le bouclier et le casque, fendit la tête de cet homme et traversa son corps jusqu'à la poitrine. Le Prophète, en voyant cet exploit, dit : Il n'y a pas de sabre comme Dsoul-Feqâr, et il n'y a pas de héros comme ʿAlî.

Le Prophète était resté seul avec dix hommes d'entre les Ançâr; tous les autres s'étaient enfuis. Il tira l'autre sabre du fourreau et dit : Qui veut prendre ce sabre pour lui donner satisfaction? L'un des Ançâr, nommé Simâk, fils de Kharascha, surnommé Abou-Dodjâna, l'un des Benî-Sâʿïda, dit : Ô apôtre de Dieu, quelle est cette satisfaction? Le Prophète répondit : C'est de ne jamais tuer avec lui un croyant, et de ne jamais fuir devant aucun infidèle. Abou-Dodjâna dit : Je le prends. Et il le reçut des mains du Prophète. Il avait un bandeau rouge dont il ceignait toujours sa tête quand il voulait combattre. Il s'attacha ce bandeau autour de la tête, brandit le sabre et se promena fièrement devant les rangs des ennemis. Le Prophète dit : Dieu hait la démarche fière, sauf en cette circonstance. Abou-Dodjâna combattit avec ardeur; les infidèles l'entourèrent, le criblèrent de soixante et dix blessures et le tuèrent.

Les infidèles triomphaient. Abou-Sofyân excitait leur courage, et les femmes, revenues de la montagne, se tenaient derrière l'armée, en battant du tambour de basque pour encourager les soldats. Hind, femme d'Abou-Sofyân, sautillait et dansait, en chantant ces vers :

Nous sommes filles de l'étoile du matin; nous foulons sous nos pieds des coussins.

Nos cous sont ornés de perles; nos cheveux sont parfumés de musc.

Si vous combattez, nous vous pressons dans nos bras; si vous reculez, nous vous délaissons.

Adieu l'amour!

Quant aux musulmans, les uns étaient en fuite vers Médine, les autres étaient blessés, d'autres se cachaient dans la montagne.

Pendant toute la route, Hind avait répété à Wa'hschî que, s'il tuait 'Hamza, elle lui donnerait tous les objets précieux qu'elle portait sur elle. Elle était couverte de quantité d'ornements et de vêtements. Lorsque toutes les femmes furent descendues de la montagne et que le combat eut recommencé des deux côtés, Hind chercha Wa'hschî, ôta de son corps tous les ornements, les mit sur une place, et dit : Voilà que je viens d'accomplir ma promesse, il te reste à accomplir la tienne. Va tuer 'Hamza et reviens prendre tout ceci. Wa'hschî se munit d'un javelot et alla à la recherche de 'Hamza. Arrivé sur le champ de bataille, il le trouva luttant avec un infidèle, nommé Sibâ', fils d''Abdou'l-'Ozza; c'était un homme encore jeune, tandis que 'Hamza était âgé de cinquante-cinq ans. Le nom de la mère de Sibâ' était Râï. 'Hamza lui dit : Enfant de Râï, résiste à ce choc ! Et en même temps, il l'assaillit, lui asséna un coup et le tua. Lorsqu'il s'en allait, Wa'hschî, caché derrière un bloc de pierre, lui

lança son javelot, qui le frappa dans le bas-ventre. ʿHamza voulut se jeter sur lui, fit quelques pas, puis ses forces l'abandonnèrent et il tomba. Waʿhschî s'approcha, reprit son javelot, frappa de nouveau ʿHamza et le tua; il s'en alla ensuite, vint trouver Hind, reçut d'elle les bijoux, quitta le champ de bataille et se rendit dans le camp; car il n'avait plus personne à combattre.

Moçʿab, fils d'ʿOmaïr, qui se tenait près du Prophète, fut atteint par un trait et mourut. L'étendard tomba et toucha la tête du Prophète. ʿOtba, fils d'Abou-Waqqâç, frère de Saʿd, lança contre lui une pierre, qui l'atteignit aux lèvres, lui brisa deux dents du devant et lui déchira la lèvre inférieure; le sang coula sur sa barbe. Une autre pierre lancée par ʿOtba l'atteignit entre les sourcils et le blessa au front; le sang inonda ses yeux et son visage. Pendant que le Prophète était occupé de ses blessures, un autre infidèle, nommé ʿAbdallah ibn-Qamiya, le frappa d'un coup de sabre au côté droit, sans pouvoir le blesser; mais le Prophète tomba de cheval, et ne put se relever, à cause de la pesanteur de ses cuirasses et à cause de sa faiblesse, ayant perdu beaucoup de sang. ʿAbdallah pensa avoir tué le Prophète. Il prit son cheval et cria: J'ai tué Moʿhammed! Les compagnons du Prophète, entendant ce cri, furent saisis de terreur, et les dix hommes qui l'avaient entouré, se dispersèrent. ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, combattait toujours au milieu de la mêlée, sans connaître la situation du Prophète. Celui-ci, étendu sur le côté, et ne pouvant se relever, était resté seul. Il finit, en faisant des efforts, par pouvoir s'asseoir sur la terre.

Un de ceux qui avaient été auprès de lui au moment où il tomba, et qui s'étaient sauvés, se rendit au camp des musulmans, et, rencontrant Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, il lui

dit : Va, ton frère a tué le Prophète. — A quel endroit? demanda Sa'd. Cet homme le lui indiqua. Sa'd se mit à rechercher son frère, pour le tuer. Ne le trouvant pas, il passa au milieu des morts, et aperçut le Prophète, le visage inondé de sang; mais il ne le reconnut pas. Le Prophète, empêché de se lever par la pesanteur de ses cuirasses, cria, tout en restant assis : Musulmans! c'est moi, le prophète de Dieu, où allez-vous? Sa'd, entendant sa voix, le reconnut, s'approcha et le trouva assis, le visage ensanglanté. Il n'y avait auprès de lui que deux hommes, Qatâda, fils de No'mân, et Sahl, fils de 'Honaïf. Sa'd embrassa les pieds et les mains du Prophète, qui lui dit : Ô Sa'd, crois-tu que des gens qui ont ensanglanté le visage du prophète de Dieu puissent prospérer? En ce moment, une flèche vint frapper Qatâda, fils de No'mân, et entra dans son œil, qui tomba. Qatâda le prit dans sa main et le montra au Prophète, qui le remit à sa place et souffla sur lui. L'œil fut guéri et mieux fixé qu'auparavant. Sa'd, armé de son arc et de ses flèches, voulut s'en aller. Il n'y avait pas dans tout le 'Hedjâz un meilleur archer que lui. Le Prophète lui dit : Ô Sa'd, ne me quitte pas en ce moment. Sa'd répliqua : Apôtre de Dieu, je veux chercher mon frère. — Reste auprès de moi, dit le Prophète, pour me protéger avec tes flèches contre les ennemis. Sa'd se mit sur ses genoux, détacha son carquois et lança des flèches contre les infidèles; chacun de ses traits frappait un homme. Le Prophète, en prenant les flèches par terre et en les tendant à Sa'd, répétait chaque fois ces paroles : « Tire, ô Sa'd, que mon père et ma mère soient ta rançon! » Jamais il n'a parlé ainsi à un autre qu'à Sa'd. Celui-ci lançait ses flèches si bien que les infidèles furent tenus à distance du Prophète.

Hind et les autres femmes allaient au milieu des morts musulmans et leur coupaient le nez et les oreilles. Hind, de sa propre main, coupa le nez, les oreilles et la langue de ʿHamza, lui ouvrit le corps, en arracha le foie et le porta à sa bouche; elle le déchira avec ses dents et le mâcha; mais elle ne put l'avaler, et le rejeta : tant étaient ardents ses sentiments de haine et de vengeance. Depuis ce jour, elle était appelée « Celle qui mange le foie. »

Obayy, fils de Khalaf, laissa l'armée à sa droite, et, marchant au milieu des morts, il chercha le Prophète. Quand le Prophète était encore à la Mecque, Obayy lui disait chaque jour : J'élève une chamelle; j'espère que, monté sur elle, je te prendrai et te tuerai. Le Prophète lui avait répondu : C'est moi qui te tuerai, s'il plaît à Dieu. Lors de l'affaire de Bedr, Obayy était resté à la Mecque, mais son frère Omayya avait pris part au combat et avait été tué. Obayy, étant venu à Oʿhod, chercha le Prophète, qu'il rencontra au moment où Saʿd lançait ses flèches. Saʿd se disposait à tirer sur lui; mais le Prophète lui dit : Ne le frappe pas, laisse-le approcher. Obayy s'approcha et visa le Prophète avec sa lance, en disant : Qui, ô Moʿhammed, te sauvera de ma main ? Le Prophète répliqua : Dieu me sauvera de ta main; mais il ne te sauvera pas de la mienne. Ensuite il se leva et prit la lance de ʿHârith, fils de Cimma, qui était près de lui. Obayy était complétement couvert par son armure; il n'y avait que le cou qui était découvert. Le Prophète le frappa de la lance au cou et le blessa. Obayy poussa quelques cris de douleur, tout en demeurant sur son cheval, et se retira en gémissant. Il vint au camp et cria : Mes amis, Moʿhammed m'a assassiné de sa propre main ! On lui dit : Ne crie pas, ta blessure n'est pas assez grave pour que tu doives craindre la mort. Obayy ré-

montagne. Il y avait avec elle une femme des Benî-Dînâr, qui lui dit: Fille de l'apôtre de Dieu, ne va pas plus loin. J'irai prendre des nouvelles pour toi; car si le Prophète et ʿAlî te voyaient en cet état, ils seraient affligés. Reste ici; j'irai et verrai le Prophète de mes yeux et t'en apporterai des nouvelles. Fâtima s'assit, et cette femme, dont le fils, le père et le frère étaient avec l'armée du Prophète, continua sa route. Arrivée au camp, elle vit un mort étendu par terre; elle s'approcha et reconnut son frère. Elle se détourna en disant: Je ne dois pas regarder ton visage avant d'avoir vu celui du Prophète. Ensuite elle trouva aussi le corps de son père; elle prononça les mêmes paroles et continua d'avancer, jusqu'à ce qu'elle arrivât près de l'étendard du Prophète. En voyant le Prophète se tenant au milieu de ses compagnons, et ʿAlî portant dans ses mains l'étendard, elle fut heureuse et s'en retourna. Elle vint donner à Fâtima ces renseignements et la fit rentrer à Médine. Quant à elle, elle se rendit de nouveau auprès de ses parents morts, s'assit près d'eux et pleura.

Lorsque Abou-Sofyân entendit la voix d'ʿAbbâs et qu'il vit du haut de la montagne l'étendard du Prophète flottant et entouré des musulmans, ne pouvant distinguer personne à cause de la distance, il cria à haute voix : Moʿhammed! Personne ne lui répondit. Il cria de nouveau : Fils d'Abou-Qoʿhâfa! Le Prophète défendit de répondre. Abou-Sofyân appela encore par leurs noms ʿOmar et ʿOthmân, sans recevoir de réponse. Alors il dit : Ils sont tous morts. ʿOmar, ne pouvant se contenir, répliqua : Ils sont, ô ennemi de Dieu, encore assez nombreux pour toi. Abou-Sofyân, reconnaissant la voix d'ʿOmar, dit : Ô ʿOmar, je t'adjure par Dieu, dis-moi si Moʿhammed est mort. — Moʿhammed est vivant, répondit ʿOmar, et entend tes paroles.

Lorsque Abou-Sofyân parut au haut de la montagne, les musulmans furent inquiets, comme il est dit dans le Coran : « Dieu vous fit éprouver une affliction après l'autre. » (Sur. III, vers. 147.) La première affliction était la défaite, et la seconde leur crainte qu'Abou-Sofyân ne fût venu au haut de la montagne pour recommencer le combat. Cependant Abou-Sofyân s'écria : Triomphe à Hobal ! Le Prophète dit à ʿOmar de répondre : Allah est au-dessus de Hobal et plus puissant. Ensuite le Prophète dit à ses compagnons : Venez, ils sont au-dessus de nous. Il voulut gravir la montagne, mais la pesanteur de ses deux fortes cuirasses l'empêchait de marcher. Il y avait là, sur la montagne, une pierre sur laquelle il désirait s'asseoir. Talʿha, fils d'ʿAbdallah, l'aida en posant les pieds du Prophète sur sa nuque et en le soulevant ainsi jusqu'à la pierre, où il s'assit. Le Prophète lui dit : Tu viens de mériter le paradis. Abou-Sofyân, en le voyant, cria : Journée pour journée ! c'est-à-dire, vous avez eu votre victoire à Bedr, et nous à Oʿhod. Le Prophète répliqua : Ce n'est pas la même chose. Vos morts sont dans l'enfer, et les nôtres dans le paradis. Un homme d'entre les Ançâr, nommé ʿHanzhala, fils d'Abou-Âmir, qui n'était pas sorti avec l'armée, lorsque la nouvelle s'était répandue à Médine que le Prophète avait été tué, avait pris ses armes et était venu au camp des musulmans. Il arriva au moment où le Prophète était assis sur la pierre et où Abou-Sofyân prononçait ces paroles : Fils d'Abou-Kabscha, fils d'Abou-Qoʿhâfa, fils d'Al-Khattâb, n'est-il pas vrai que le sort des batailles est changeant et qu'une journée est la revanche d'une autre ? En entendant ces paroles, ʿHanzhala tira son sabre et gagna le sommet de la montagne. Il y avait auprès d'Abou-Sofyân un homme nommé Scheddâd, fils d'Al-Aswad, qui, au moment où

ʿHanzhala leva son sabre pour le frapper, lui asséna un coup. ʿHanzhala roula du haut en bas de la montagne et mourut. Abou-Sofyân cria : Journée pour journée, et ʿHanzhala pour ʿHanzhala ! En effet, le fils d'Abou-Sofyân, qui avait été tué à Bedr, s'appelait ʿHanzhala ; c'est pour cela qu'il disait que la mort de l'un était la revanche de l'autre. ʿOmar lui répondit : Il n'y a pas égalité, nos morts sont dans le paradis, et les vôtres dans l'enfer ! Ensuite ʿOmar et plusieurs Mohâdjir prirent leurs armes, montèrent au haut de la montagne et obligèrent Abou-Sofyân à descendre. Le Prophète versa des larmes sur la mort de ʿHanzhala ; il dit : Les anges sont venus et lavent le corps de ʿHanzhala, seul d'entre tous ces morts. Lorsqu'on rentra à Médine, on demanda à la femme de ʿHanzhala par quelle circonstance il avait quitté sa maison. Elle raconta : Il était couché avec moi, couvert de son vêtement de nuit, et en état d'impureté légale. A ce moment il entendit les cris des fuyards musulmans, il prit son sabre et quitta la maison en courant. Le Prophète appelait ʿHanzhala « Celui qui est lavé par les anges. »

Le Prophète, faisant l'appel de ses compagnons et ne voyant pas ʿOthmân, fils d'ʿAffân, dit : Cherchez-le parmi les morts ; car s'il était vivant, il serait auprès de moi. On ne le trouva pas. Alors le Prophète fut inquiet de lui. ʿOthmân s'était sauvé avec deux hommes, ʿOqba et Saʿîd, Ançâr des Benî-Naddjâr. Ils s'étaient enfuis en même temps que le gros de l'armée musulmane ; ils avaient cherché un refuge derrière le mont Oʿhod et s'étaient égarés sur la route de Médine, où ils arrivèrent trois jours après le Prophète, qui les aborda en ces termes : Vous avez été bien cachés dans la montagne.

Quand Abou-Sofyân descendit de la montagne, les infidèles

avaient cessé de combattre et étaient rentrés dans leur camp. Ayant une lance dans sa main, il alla sur le champ de bataille, pour voir quels étaient les musulmans tués. Reconnaissant parmi eux le corps de ʿHamza, il lui enfonça le bout de sa lance dans la bouche, en disant : Voilà pour ce que tu as fait! Le chef des *Aʿhâbîsch* (tribus alliées), qui passait près de lui et qui était témoin de cette action, s'écria : Voyez, soldats, comment le chef des Qoraïschites traite son cousin. Abou-Sofyân lui donna sa lance, en disant : J'ai eu tort, garde-moi le secret.

Les infidèles, rentrés dans leur camp, voulurent y passer la nuit pour recommencer le combat le lendemain. Au moment de la prière de l'après-midi, Dieu envoya du ciel des anges pour remplir de terreur les cœurs des infidèles. Sauf dans la journée de Bedr, les anges n'ont jamais combattu. Donc, vers le coucher du soleil, les incrédules prirent leurs bagages et s'en allèrent. Les musulmans en furent étonnés et pensèrent qu'ils voulaient aller piller Médine. Le Prophète dit : Par Dieu! s'ils attaquent Médine, je combattrai aussi longtemps qu'un poil remuera sur mon corps! Puis il dit à ʿAlî : Rends-toi sur le sommet de la montagne, et vois s'ils montent leurs chevaux; dans ce cas, ils veulent attaquer Médine. ʿAlî, s'étant rendu au haut de la montagne, les vit monter sur leurs chameaux et conduire les chevaux par la bride, en s'acheminant vers la Mecque. Il poussa des cris de triomphe, et descendit. Abou-Sofyân revint sur ses pas et cria : Que signifient ces cris de triomphe? Vous n'avez pas tant à vous vanter. S'il faut encore un autre combat, soyez prêts l'année prochaine, à la même époque, nous viendrons vous montrer comment il faut crier : Triomphe!

Le Prophète ne rentra pas à Médine ce jour-là, mais il passa

la nuit à l'endroit où il se trouvait. Quand le jour eut paru, il fit le tour du champ de bataille, pour voir ceux qui avaient été tués. Voyant le corps mutilé de ʿHamza, il dit : N'était sa sœur Çafiya, qui ne pourrait supporter ce spectacle, je laisserais le corps de ʿHamza sans le faire enterrer, et le laisserais dévorer par les oiseaux, afin que, au jour de la résurrection, Dieu le ressuscite de leurs estomacs. Ensuite le Prophète fit réunir tous les cadavres pour les enterrer. Il dit encore : Si Dieu me donne un jour la victoire sur eux, je ferai couper, à la place de chacun de ces cadavres, à deux hommes d'entre eux, le nez et les oreilles. Les musulmans dirent : Nous ferons ainsi! Alors Dieu révéla le verset suivant : «Si vous prenez une revanche *sur vos ennemis*, traitez-les comme ils vous ont traités; mais il est plus méritoire de supporter le mal.» (Sur. XVI, vers. 127.)

Les gens de Médine sortirent de la ville, et chacun vint chercher ses parents morts, en poussant des cris et des lamentations. Ils voulaient emporter les cadavres à Médine, mais le Prophète ordonna de les enterrer à la place même où ils étaient tombés, afin que leur résurrection ait lieu au même endroit. Il ajouta : Enterrez-les sans laver leur sang; car au jour de la résurrection, lorsqu'ils se présenteront devant Dieu, le sang coulera de leurs blessures. Ensuite le Prophète pria sur les corps; il fit soixante et dix prières sur le corps de ʿHamza, qu'on lui avait présenté le premier, et qu'on laissa avec les autres corps, sur chacun desquels le Prophète fit quatre prières. Çafiya, sœur de ʿHamza, une des femmes distinguées des Benî-Hâschim et tante du Prophète, était venue de Médine pour voir le corps de son frère. Le Prophète, voulant lui épargner la vue du cadavre mutilé, envoya Zobaïr, le fils de Çafiya, au-devant d'elle, pour la déterminer à retourner sur

ses pas. Mais elle dit : Je veux le voir tel qu'il a été mutilé, afin que mon cœur soit rempli de douleur et que, en supportant cette vue avec résignation, j'obtienne de Dieu la récompense de ceux qui se résignent. Alors le Prophète lui permit de venir, de contempler le corps de ʿHamza et de prier sur lui.

Ayant passé la nuit dans son camp, le Prophète se leva le dimanche matin, fit enterrer les morts et rentra à Médine. ʿAbdallah, fils d'Obayy, dit alors : S'ils avaient suivi mon avis, ils n'auraient pas été tués. Le verset suivant fut encore révélé à son intention : «..... Réponds : Mettez-vous à l'abri de la mort, si vous êtes véridiques!» (Sur. III, vers. 162.)

Il y avait à Médine un Arabe qui passait ses jours à prier et à réciter le Coran. Mais le Prophète, en parlant de lui, disait : Celui-là est un homme de l'enfer. Au combat d'Oʿhod, cet homme était parti avec l'armée, avait combattu et tué huit infidèles. Il avait été blessé et on l'avait ramené à Médine, où on lui faisait des compliments sur sa belle conduite. Il répliqua : J'ai agi ainsi, afin que les hommes reconnaissent ma noblesse, celle que me donne ma valeur personnelle, comme celle de mon origine; car j'appartiens aux hommes de marque. Quelque temps après, cet homme ajusta une flèche sur son arc, se la tira dans la poitrine et se tua. Alors les gens disaient : Nous rendons témoignage que Moʿhammed est le prophète de Dieu, en vérité! Dieu révéla à ce sujet un verset du Coran.

Lorsque le Prophète revenait à Médine, une femme, nommée ʿHamna, fille de Djaʿhsch et nièce de ʿHamza, vint au-devant de lui. On lui annonça la mort de ʿHamza. Elle répondit : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui; que Dieu ait pitié de lui! En apprenant la mort de son frère ʿAbdallah, elle prononça les mêmes paroles. Mais lorsqu'on lui annonça

la mort de son mari, Moç'ab, fils d''Omaïr, elle poussa des cris et des sanglots. Le Prophète dit : Que Dieu soit loué! Il est clair qu'il n'y a rien de plus cher aux femmes que leurs maris.

Or le Prophète rentra à Médine le dimanche, et Gabriel lui apporta le verset suivant : « Ce qui vous est arrivé le jour de la rencontre des deux armées a eu lieu par la volonté de Dieu, afin qu'il reconnût les fidèles et les hypocrites. » (Sur. III, vers. 160.) Ensuite le Prophète fut informé que 'Abou-Sofyân campait à la deuxième station, et que les infidèles se proposaient de revenir sur leurs pas, pour attaquer et piller Médine. Le Prophète fit publier l'ordre suivant : Demain, vous sortirez pour poursuivre l'ennemi; mais je ne veux pas que ceux qui n'ont pas été à O'hod prennent part à cette expédition. Mais tous étaient blessés et ils dirent : Comment pourrons-nous partir? Le Prophète dit : Je ne veux que de ceux-là, afin d'empêcher qu''Abdallah, fils d'Obayy, ne vienne avec nous. Il pressa le départ, pour montrer à Abou-Sofyân que les musulmans n'étaient pas découragés. Dieu révéla le verset suivant : « Si vous avez reçu des blessures, ils en ont reçu également, » etc. (sur. III, vers. 134); et cet autre verset : « Si vous souffrez la douleur, ils souffrent comme vous, » etc. (Sur. IV, vers. 105.) Le lendemain, lundi, le Prophète partit de Médine, à la tête de ses troupes, que Dieu loua par ces paroles du Coran : « Ceux qui répondent à l'appel de Dieu et de son apôtre, après avoir été atteints par les blessures..., auront une récompense magnifique. » (Sur. III, vers. 166.)

Le Prophète arriva à un endroit nommé 'Hamrâ-al-Asad, en face d'O'hod, à huit milles de Médine, et il y demeura trois jours. Un homme de la tribu de Khozâ'a, qui était venu de

la Mecque à Médine pour une affaire, et qui, le jour du combat d'Oʿhod, était resté à Médine, était affligé, quoiqu'il fût incrédule, du revers essuyé par le Prophète. Car les Benî-Khozâʿa avaient conclu une alliance avec lui, et tous, musulmans et incrédules, lui étaient attachés. Cet homme, nommé Maʿbad, en sortant de Médine, rencontra le Prophète à ʿHamrâ-al-Asad. Il le consola et lui demanda où il se proposait d'aller. Le Prophète lui dit : Poursuivre l'ennemi de Dieu. Maʿbad le quitta et arriva le lendemain au campement d'Abou-Sofyân. Les Qoraïschites l'interrogèrent au sujet de Moʿhammed. Il répondit : Moʿhammed est sorti de la ville à la tête de ses troupes, pour vous poursuivre. Maʿbad voulait les intimider, pour les déterminer à retourner à la Mecque. En effet, la crainte les gagna, et ils prirent la route de la Mecque. Ils rencontrèrent quelques Arabes de la tribu d'ʿAbdou'l-Qaïs, se rendant à Médine, conduits par un homme ami d'Abou-Sofyân. Celui-ci lui dit : Si tu rencontres Moʿhammed, ne lui dis pas que les Qoraïschites retournent à la Mecque; dis-lui qu'ils se disposent à venir attaquer Médine. Cet homme vint trouver le Prophète et lui dit que les Qoraïschites revenaient pour l'attaquer. Le Prophète, inquiet, demanda l'avis de ses compagnons. Ils répondirent : « Nous mettons notre confiance en Dieu. » (Sur. III, vers. 167.) Le Prophète fut très-heureux, et Dieu les loua dans le Coran. (*Ibid.*)

Il n'y avait pas une seule maison à Médine où il n'y eût un deuil. Lorsque le Prophète rentra dans la ville, il entendit les lamentations à la porte de la mosquée. Il en demanda la signification. On lui répondit que c'étaient les femmes des Ançâr qui pleuraient les morts d'Oʿhod. Il dit en versant des larmes : ʿHamza n'a pas de femmes qui le pleurent! Les amis du Prophète rentrèrent chez eux et envoyèrent leurs femmes

pleurer ʿHamza. Depuis lors jusqu'à ce jour, il est d'usage à Médine, dans les lamentations sur les morts, que l'on mentionne d'abord ʿHamza et qu'on pleure sur lui.

Il y a désaccord sur le nombre des musulmans tués à Oʿhod. Moʿhammed fils de Djarîr dit qu'il y a eu soixante et dix tués, autant qu'il y avait eu d'infidèles tués à Bedr. Les commentateurs du Coran prétendent que les musulmans n'ont perdu que la moitié du nombre des infidèles tués à Bedr, c'est-à-dire trente-cinq. Ils émettent cette opinion à propos et comme explication du verset suivant du Coran : « Quand vous avez éprouvé le revers, vous leur en aviez fait éprouver auparavant deux fois autant. » (Sur. III, vers. 159.) Cependant Moʿhammed fils d'Isʿhâq, l'auteur du livre *Meghâzî*, et Moʿhammed fils de Djarîr rapportent l'un et l'autre qu'il y a eu à Bedr soixante et dix infidèles tués et soixante et dix prisonniers. Donc ce verset du Coran s'explique ainsi, que les infidèles ayant tué à Oʿhod soixante et dix musulmans, mais n'ayant pas fait de prisonniers, leurs pertes ont été doubles de celles des musulmans. Dieu seul connaît la vérité.

CHAPITRE IX.

EXPÉDITION DE RADJIʿ.

Après ces événements, le Prophète demeura à Médine le mois de schawwâl, le mois de dsou'l-qaʿda et le mois de dsou'l-ʿhiddja. Les Qoraïschites étaient rentrés à la Mecque. Entre la Mecque et Médine habitaient deux tribus nommées ʿAdhl et Al-Qâra, qui étaient dans les intérêts d'Abou-Sofyân. Celui-ci leur avait recommandé de se saisir, par un stratagème, de quelques gens de Moʿhammed, de les amener à la

Mecque ou de les tuer. Deux hommes appartenant à ces tribus vinrent trouver le Prophète et lui dirent : Plusieurs personnes de nos tribus se sont converties à l'islamisme et ont cru en toi. Envoie-leur quelques hommes qui puissent leur enseigner le Coran, la religion et le culte. Le Prophète désigna six de ses compagnons pour partir à cet effet avec les deux députés. C'étaient : Marthad, fils d'Abou-Marthad, le chef de la mission; Khâlid, fils de Bokaïr; ʿÂcim, fils de Thâbit, fils d'Abou'l-Aqlaʿh; Zaïd, fils de Dathinna; Khobaïb, fils d'ʿAdî, et ʿAbdallah, fils de Târiq. Ces six hommes partirent; ils arrivèrent aux tentes de ces tribus et firent halte près d'un puits nommé Radjiʿ, appartenant aux Benî-Hodsaïl, qui, avertis par les deux députés, vinrent attaquer les six musulmans. Ils leur dirent : Nous ne voulons pas vous tuer, nous vous en donnons l'assurance; mais nous voulons vous faire prisonniers et vous conduire vers les Qoraïschites et vous vendre à eux pour une certaine somme. Ne faites pas de résistance. Trois d'entre les musulmans, Marthad, Khâlid et ʿÂcim, périrent en combattant contre les Arabes de ces tribus; les trois autres, Khobaïb, Zaïd et ʿAbdallah, fils de Târiq, se rendirent et se laissèrent lier les mains, et on les emmena. Cependant ʿAbdallah se délivra de ses liens et s'enfuit. On le poursuivit, il fut atteint et tué. Zaïd et Khobaïb furent conduits à la Mecque et vendus. Celui-ci fut acheté par ʿHodjaïr, fils d'Abou-Ahâb, et Zaïd par Çafwân, fils d'Omayya, qui voulurent les faire mourir en expiation de la mort de leurs pères, tués à Bedr. On les fit sortir de l'enceinte sacrée de la Mecque, et on les tua à la porte de la ville, à un endroit nommé Tanʿîm. Khobaïb fut attaché à un poteau et on y laissa son corps pendant longtemps; quant à Zaïd, on jeta son corps près du même endroit.

Il y avait à la Mecque une femme nommée Soulâfa, fille de Sa'd, dont les fils avaient été tués à O'hod par 'Âcim, et qui s'était engagée par un vœu à faire du crâne d''Âcim sa coupe à boire. En apprenant la mort d''Âcim, elle envoya quelqu'un vers les Benî-Hodsaïl, au lieu où les trois musulmans avaient été tués, pour lui rapporter le crâne d''Âcim. Lorsqu'on alla pour le prendre, Dieu fit venir une grande quantité d'abeilles qui entourèrent la tête, de sorte que personne n'osa en approcher. Les hommes qui voulaient accomplir ce dessein se dirent entre eux : Attendons jusqu'au soir, les abeilles s'envoleront, et nous le prendrons alors. Mais à la tombée de la nuit, Dieu fit venir un torrent qui emporta le corps d''Âcim. Quant au corps de Khobaïb, il resta attaché au poteau, jusqu'au moment où le Prophète envoya 'Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, à la Mecque, pour tuer Abou-Sofyân. 'Amrou détacha, pendant la nuit, le corps de Khobaïb, qui était devenu tout à fait roide, et voulut l'enterrer le lendemain. Mais au matin on ne le trouva plus, et personne ne sut ce qu'il était devenu. Ce fait est célèbre.

CHAPITRE X.

AMROU, FILS D'OMAYYA, LE DHAMRITE.

Lorsque le Prophète apprit cet événement, il fut fort affligé. Sachant que l'auteur de ce crime était Abou-Sofyân, il fit venir 'Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, homme connu parmi les musulmans pour sa grande valeur et son intrépidité, et qui, dans la course, n'était égalé par personne, lui adjoignit un autre homme d'entre les Ançâr, et leur dit d'aller à la Mecque et de chercher, par n'importe quel moyen, à tuer Abou-Sofyân.

Ils partirent, n'ayant avec eux qu'un seul chameau, et arrivèrent à la Mecque. A la porte de la ville, ils abandonnèrent leur chameau et entrèrent dans la ville à pied. Que vas-tu faire? demanda à ʿAmrou son compagnon. ʿAmrou répondit: Les personnages considérables de la Mecque ont l'habitude de faire arroser leurs maisons vers l'heure [où nous faisons], la prière de l'après-midi, et chacun reste assis à sa porte, seul ou en compagnie d'un esclave, jusqu'à l'heure de la prière du coucher. J'attendrai donc jusqu'au moment de la prière du soir, ensuite j'irai à la recherche d'Abou-Sofyân, et quand je l'aurai trouvé, je lui plongerai ce couteau dans le ventre. Je sais que je serai pris et mis à mort; mais toi, tu pourras t'en aller et rendre compte au Prophète. L'autre dit: Voilà qui est fort bien. A la tombée de la nuit, ʿAmrou dit à son compagnon : Viens, faisons nos tournées autour du temple. Alors ʿAmrou fut reconnu par un homme, qui donna l'alarme et cria : Voilà ʿAmrou! Il est venu sans doute pour tenter un coup, saisissez-le! ʿAmrou se sauva du temple en courant et dit à son compagnon : Va-t'en, monte sur le chameau, retourne à Médine et dis au Prophète que j'ai trouvé la mort, sans avoir pu aborder Abou-Sofyân. L'Ançâr répliqua : Je ne te quitterai pas avant de connaître ton sort. ʿAmrou courut longtemps, et les Qoraïschites ne purent l'atteindre. Il sortit de la ville, et lui et son compagnon se cachèrent dans une caverne, et ils y restèrent trois jours sans être découverts. Ensuite, l'un des principaux habitants de la Mecque, nommé ʿOthmân, fils de Mâlik, vint à passer à cheval près de cette caverne. ʿAmrou, regardant au dehors et le voyant seul, sortit précipitamment, lui plongea son couteau dans le ventre et le tua; puis lui et son compagnon montèrent sur leur chameau et partirent. Arrivés à Tanʿîm, à la limite de l'enceinte

sacrée de la ville, ils virent le corps de Khobaïb attaché au poteau. ᶜAmrou abattit le poteau, et le corps de Khobaïb tomba par terre. Ils hâtèrent la marche de leur chameau, et, après deux jours, ils rencontrèrent deux Mecquois qui avaient été envoyés par Abou-Sofyân pour épier les mouvements du Prophète. ᶜAmrou leur dit de se rendre. Sur leur refus, il perça l'un d'eux d'une flèche et emmena l'autre prisonnier à Médine. Il dit au Prophète: Apôtre de Dieu, je n'ai pu tuer Abou-Sofyân, mais j'amène son espion. Le Prophète lui donna des éloges.

CHAPITRE XI.

ÉVÉNEMENT DE BÎR-MAᶜOUNA.

Au mois de çafar de la quatrième année de l'hégire, il vint à Médine un Arabe du Nedjd, contrée située entre le ᶜHedjâz et le Yemen. C'était l'homme le plus considéré de tous les Arabes, et le plus brave; tous les Arabes du Nedjd reconnaissaient son autorité. Cet homme, appelé ᶜÂmir, fils de Mâlik, fils de Djaᶜfar, avec le surnom d'Abou'l-Berâ, et le sobriquet de *Molâᶜib al-Asinna*, vint à Médine et présenta au Prophète des cadeaux considérables. Le Prophète les refusa. Labîd, fils de Rabîᶜa, qui, malgré sa gloire, était attaché comme poëte à Abou'l-Berâ, dit au Prophète : Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un Arabe qui ait refusé un présent offert par un de mes ancêtres, Modhar, Rabîᶜa ou l'un des descendants de Maᶜadd, fils d'ᶜAdnân. Le Prophète répliqua : Je refuse le présent de quelqu'un qui n'est pas de ma religion. Abou'l-Berâ dit : Quelle est cette religion? Explique-la-moi, je verrai. Le Prophète lui indiqua la formule de l'islamisme et lui en exposa les dogmes. Abou'l-Berâ dit: Ces

paroles et ces croyances sont fort belles, mais je ne peux pas me prononcer avant que tu aies envoyé quelques personnes dans le Nedjd, vers les gens de ma tribu, les Benî-ʿÂmir, pour les engager à adopter cette religion. Le Prophète répliqua : Je crains qu'ils ne refusent et qu'ils ne fassent périr mes envoyés. Abou'l-Berâ dit : Je me déclare leur protecteur, et me porte garant des Benî-ʿÂmir. Écris une lettre à ʿÂmir, fils de Tofaïl, le chef de cette tribu; appelle-le à ta religion, afin qu'il transmette cet appel à tous les autres et qu'il ait des égards pour toi et tes hommes. En conséquence, le Prophète fit partir quarante hommes, des Mohâdjir et des Ançâr, qui avaient appris le Coran et qui connaissaient les institutions de l'islamisme, des hommes braves et intrépides, parmi lesquels étaient ʿAmrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, et ʿÂmir, fils de Fohaïra, affranchi d'Abou-Bekr. Ils étaient commandés par l'un des Ançâr, Moundsir, fils d'ʿAmrou, et emportèrent une lettre adressée par le Prophète à ʿÂmir, fils de Tofaïl, et une autre écrite par Abou'l-Berâ à ʿÂmir et aux Benî-ʿÂmir.

Ils se mirent en route et arrivèrent près d'un puits appelé Bîr-Maʿouna, situé entre le territoire des Benî-ʿÂmir et celui des Benî-Solaïm. C'est là que résidait ʿÂmir, fils de Tofaïl, qui était le chef des deux tribus à la fois. Après avoir fait halte, ils envoyèrent la lettre d'Abou'l-Berâ aux Benî-ʿÂmir, qui déclarèrent qu'ils étaient prêts à obéir et qu'ils n'enfreindraient pas la protection accordée par Abou'l-Berâ. L'un des Ançâr, nommé ʿHarâm, fils de Melʿhân, fut chargé de porter la lettre du Prophète à ʿÂmir, fils de Tofaïl. Celui-ci, après avoir lu la lettre, tua immédiatement le messager; puis il dit aux Benî-ʿÂmir : Il faut tuer ces hommes. Les Benî-ʿÂmir répliquèrent : Nous ne voulons pas violer l'en-

gagement pris par Abou'l-Berâ. Alors ʿÂmir alla trouver les Benî-Solaïm, et vint attaquer, avec deux cents cavaliers, les musulmans, près de Bìr-Maʿouna, et les tua tous, au nombre de quarante, ou, d'après une autre tradition, au nombre de soixante et dix, en leur faisant couper la tête. Cependant, lorsqu'on arriva à ʿAmrou, fils d'Omayya, pour l'exécuter, il s'écria : Seigneur, je descends de Modhar! ʿÂmir le fit délivrer, après lui avoir fait raser les cheveux et la barbe.

ʿAmrou reprit la route de Médine. Arrivé à la dernière station avant la ville, il rencontra deux hommes de la tribu d'ʿÂmir qui revenaient d'auprès du Prophète. Il s'arrêta au même endroit que ceux-ci. En répondant à ses questions, ils déclarèrent qu'ils étaient de la tribu d'ʿÂmir; mais ils ne lui dirent pas qu'ils venaient d'auprès de Moʿhammed et qu'ils avaient un sauf-conduit de lui. ʿAmrou, de son côté, ne leur raconta pas ce qui venait d'arriver, parmi les Benî-ʿÂmir, à ses compagnons, de la part d'ʿÂmir, fils de Tofaïl. Il se tint tranquille jusqu'à ce qu'ils fussent endormis, puis il prit son sabre et les tua. Ensuite il vint auprès du Prophète, qui fut consterné en apprenant le sort de ces quarante hommes. ʿAmrou lui raconta aussi que, ayant rencontré, la veille, à telle station, deux hommes des Benî-ʿÂmir, il les avait tués. Le Prophète dit : Ces hommes venaient d'auprès de moi, je leur avais donné un sauf-conduit, pourquoi les as-tu tués? — Je ne le savais pas, ô apôtre de Dieu, répondit ʿAmrou. L'âme du Prophète fut remplie de douleur; il dit : Abou'l-Berâ est cause de tout; sans lui, je n'aurais pas eu affaire à eux. Abou'l-Berâ fut très-humilié. Il envoya un message à son fils Rabîʿa, lui ordonnant de tuer ʿÂmir, fils de Tofaïl. Rabîʿa tua ʿÂmir, en lui perçant le flanc d'une flèche. Les gens de la

tribu de Solaïm tuèrent Rabî'a d'un coup de lance, peu de temps après la mort d''Âmir.

CHAPITRE XII.

EXPÉDITION CONTRE LES BENÎ-NADHÎR.

Les Benî-Nadhîr étaient des juifs qui avaient une grande forteresse aux portes de Médine, à une parasange de la ville, et séparée de celle-ci par des plantations de dattiers. Ils avaient conclu un traité avec le Prophète, de même que les juifs de la tribu de Qoraïzha et de Fadak, et tous les autres juifs qui demeuraient aux environs de Médine. Les Benî-Nadhîr avaient un chef nommé Sallâm, fils de Mischkam, qui avait adhéré au traité conclu avec le Prophète.

'Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, ayant tué aux portes de Médine les deux Arabes de la tribu d''Âmir qui avaient un sauf-conduit du Prophète, celui-ci reçut de la part des Benî-'Âmir le message suivant : Tes hommes n'ont pas été massacrés par nous, à Bîr-Ma'ouna, mais par les Benî-Solaïm. Après avoir pris connaissance de la lettre d'Abou'l-Berâ, nous avions envoyé deux hommes vers toi, pour demander ta protection pour tous les Benî-'Âmir. Ces deux hommes ayant été tués par 'Amrou, fils d'Omayya, donne-nous le prix de leur sang ou prépare-toi à la guerre. Le Prophète répondit : C'est bien, vous avez raison; vous êtes en droit de réclamer pour eux le prix du sang, vu l'engagement que j'avais pris envers eux et le sauf-conduit que je leur avais accordé. Il envoya quelqu'un vers les Benî-'Âmir et leur fit dire : Je payerai le prix du sang pour les deux Arabes, et je continuerai la protection que je vous ai promise. Ensuite il

ordonna de réunir cette somme, en la répartissant sur la ville de Médine, et d'y faire contribuer également les juifs, tels que les Benî-Nadhîr, les Qoraïzha et ceux de Fadak, qui y étaient obligés par le traité. Il commença par réclamer la part des Benî-Nadhîr. Monté sur son âne *Ya'four*, il sortit de Médine, accompagné d'Abou-Bekr, d''Omar et d''Alî, et arriva, en traversant les plantations de dattiers, à la porte du fort. Les juifs, du haut du mur, l'ayant vu s'approcher, ouvrirent la porte, sortirent et invitèrent le Prophète à entrer. Mais le Prophète refusa, descendit de son âne à la porte et s'assit, le dos appuyé contre le mur. Ensuite il leur raconta ce qui venait d'arriver, comment 'Amrou avait tué deux hommes de la tribu d''Âmir, pour lesquels il fallait payer le prix du sang, et leur demanda de contribuer au payement de cette somme. Les juifs lui répondirent : Ô Abou'l-Qâsim, assurément nous sommes prêts à la payer à nous seuls. Leurs chefs, tels que Sallâm, fils de Mischkam, 'Hoyayy, fils d'Akhtab, et Kinâna, fils de Rabî', dirent unanimement : Nous allons rentrer dans la forteresse et répartir la somme; reste ici. Le Prophète, très-satisfait, leur dit : Ne faites pas une répartition trop considérable; ne demandez que ce que les hommes pourront facilement supporter. Il attendit donc avec ses compagnons, tandis que les juifs rentrèrent dans la forteresse. Alors ils délibérèrent entre eux et résolurent de tuer le Prophète. Sallâm dit : Ne cherchez point à le tuer, vous ne réussirez pas; il le saura, rompra le traité qu'il a fait avec vous et vous déclarera la guerre. Mais ils ne se rendirent point à ses observations, et Kinâna dit : Je veux venger sur Mo'hammed le sang de nos frères. Il fit transporter un bloc de pierre, grand comme une borne milliaire, sur la terrasse du château près duquel était assis le Prophète, et un des leurs, nommé 'Amrou, fut chargé

de le faire rouler sur la tête de Mo'hammed. Gabriel vint en avertir le Prophète. Craignant que, s'il en parlait à ses compagnons, ils ne se levassent immédiatement pour sa défense, que les juifs ne sortissent en grand nombre et ne s'en rendissent maîtres, il quitta sa place, seul, et dit à ses compagnons : Je vais me rendre pour un besoin sous ces arbres. Il se dirigea vers les plantations de dattiers et prit la route de Médine, sachant que, en son absence, on n'inquiéterait pas ses amis. En sortant des plantations de dattiers, il rencontra un homme des Nadhîr qui se rendait au fort. Les juifs, ne voyant plus le Prophète, demandèrent à 'Alì où il était allé. 'Alì leur dit qu'il s'était éloigné pour un besoin. Ils attendirent donc jusqu'au moment où cet homme, étant entré dans le fort et les voyant en mouvement, leur en demanda la cause. Ils lui dirent qu'ils voulaient jeter un bloc de pierre sur Mo'hammed. Cet homme leur dit : Je viens de le rencontrer à la porte de Médine; maintenant il est dans la ville depuis longtemps. Alors ils furent inquiets, craignant qu'il n'eût eu connaissance de leur complot. Ils sortirent et dirent à 'Alì : Cet homme nous informe qu'il a vu Mo'hammed à la porte de Médine. 'Alì, fort étonné, se leva avec ses compagnons, et ils retournèrent à Médine, en ramenant l'âne. Ayant rejoint le Prophète, ils lui demandèrent pourquoi il les avait quittés sans les prévenir. Il leur dit que les juifs avaient comploté sa mort, et qu'ils avaient ainsi rompu le traité et commis une trahison. Dieu révéla le verset suivant : « Ô vous qui croyez, souvenez-vous des bienfaits de Dieu; lorsque des hommes se disposaient à mettre leurs mains sur vous, il vous protégeait, en les repoussant, » etc. (Sur. v, vers. 14.)

Le Prophète chargea Mo'hammed, fils de Maslama, de porter aux Benî-Nadhîr le message suivant : Vous m'avez trahi

et vous avez rompu le traité qui vous liait envers moi; je suis donc dégagé envers vous. Prenez vos biens, vos femmes et vos enfants, quittez ce pays et allez où vous voudrez. Si vous ne voulez pas partir, préparez-vous à la guerre. 'Hoyayy, fils d'Akhtab, répondit : Nous ferons ainsi; et les juifs se disposèrent à émigrer en Syrie. Cependant 'Abdallah, fils d'Obayy, leur fit dire : Pourquoi voulez-vous, sur l'ordre de Mo'hammed, quitter votre patrie? Craignez-vous la lutte avec lui? Je suis prêt à vous soutenir avec deux mille hommes. Je partirai avec vous, et quitterai Médine, soit que vous vous en alliez volontairement, soit qu'on vous expulse. S'ils vous attaquent, je leur ferai la guerre. Ne vous en allez pas. Comme les juifs étaient dans ces dispositions de ne point partir, Sallâm dit : Partons, avant qu'il nous arrive un mal plus grand. 'Hoyayy dit : Quel mal plus grand peut-il y avoir? Sallâm répliqua : Mo'hammed nous dit aujourd'hui de quitter nos demeures et d'aller où nous voudrons, en emportant nos biens; il vaut mieux partir ainsi aujourd'hui que d'être assiégés par lui demain, où il nous dira d'abandonner nos demeures et nos biens. Si nous émigrons sans fortune, quel que soit l'endroit où nous irons nous fixer, nous ne pourrons pas en acquérir. 'Hoyayy dit : Nous ne partirons pas! Sallâm répliqua : Eh bien, moi, je pars. Les juifs lui dirent : Tu sais ce que tu dois faire. Sallâm les quitta et emporta ses biens. Les autres ne suivirent pas son conseil et firent avertir le Prophète qu'ils ne partiraient pas, qu'il pourrait faire ce qu'il voudrait. Le Prophète fit proclamer qu'il attaquerait les Benî-Nadhîr, et le verset suivant fut révélé : «N'as-tu pas vu les hypocrites dire à leurs frères, aux infidèles, parmi les gens possédant des Écritures : Si vous êtes expulsés de vos demeures, nous irons avec vous?» etc. (Sur. LIX, vers. 11.)

Pendant que le Prophète préparait la guerre, ʿHoyayy, fils d'Akhtab, envoya son frère vers ʿAbdallah, fils d'Obayy, et lui fit dire : Nous avons suivi ton conseil et nous sommes restés. Maintenant viens-nous en aide par des hommes et par des armes, conformément à ton engagement. Ce messager revint et raconta : Je me suis rendu dans la maison d'ʿAbdallah. Au moment où j'allais lui parler, son fils, appelé également ʿAbdallah, et qui est musulman, est entré et a pris ses armes. ʿAbdallah lui a demandé où il allait, et son fils lui a répondu : Le Prophète va attaquer les Benî-Nadhîr, et je vais avec lui. ʿAbdallah, fils d'Obayy, n'a rien répondu. Alors j'ai perdu tout espoir en lui, me disant : Puisqu'il ne peut pas retenir son fils, comment nous porterait-il secours? Je me suis levé sans lui dire pour quel motif j'étais venu.

Le Prophète, après avoir établi Ibn-Oumm-Maktoum son lieutenant à Médine, sortit de la ville avec son armée et vint investir la forteresse des Benî-Nadhîr, qui s'y étaient enfermés. Il ordonna de couper les dattiers, et lorsque, après avoir toute une journée abattu les arbres, on se disposa, sur l'ordre du Prophète, à continuer pendant plusieurs jours, les juifs crièrent du haut de la forteresse : Ô Moʿhammed, s'il nous est permis de donner un avis, nous te dirons que ces arbres nous appartiennent, et, s'ils doivent t'appartenir, ils te seront utiles; pourquoi donc les couper? Le Prophète répondit : C'est Dieu qui l'ordonne. Ils lui répliquèrent : Dieu n'ordonne pas les crimes, et couper des arbres est un crime. Dieu révéla le verset suivant : « C'est avec la permission de Dieu que vous avez coupé un certain nombre de palmiers et que vous en avez laissé debout un certain nombre d'autres, » etc. (Sur. LIX, vers. 5.) Ensuite le Prophète défendit de couper les autres palmiers.

Le Prophète assiégea les Benî-Nadhîr pendant onze jours. Enfin ils capitulèrent et acceptèrent les conditions que le Prophète leur imposa, savoir : qu'ils quitteraient le pays, avec leurs femmes et leurs enfants, et abandonneraient leurs biens. Ils le prièrent de leur en laisser au moins autant qu'il leur en fallait pour vivre, et le Prophète décida que chaque père de famille prendrait de ses biens, excepté les armes, la charge d'un chameau. Avant de partir, ils détruisirent leurs maisons, pour ne pas les laisser à Mo'hammed et à ses compagnons. Le Prophète dit aux croyants : Prenez part à la destruction, afin qu'ils sachent que nous n'avons pas besoin de leurs maisons. Alors les Benî-Nadhîr furent effrayés; Dieu remplit leurs cœurs de crainte, ils prirent leurs bagages et partirent. Quelques-uns de leurs chefs se rendirent à Khaïbar, tels que 'Hoyayy, fils d'Akhtab, Sallâm, fils de Mischkam, et Kinâna, fils de Rabî'. Les autres allèrent en Syrie. Dieu révéla le verset suivant : « C'est lui qui a fait sortir de leurs demeures les infidèles parmi les gens possédant des Écritures, » etc. (Sur. LIX, vers. 2.)

Dieu attribua les biens des juifs au Prophète en particulier, pour en disposer selon sa volonté, n'en donnant aucune part aux musulmans, excepté à ceux que le Prophète voulait favoriser; car il n'y avait pas eu de combat. Dieu révéla à ce sujet le verset suivant : « Ce que Dieu a accordé des biens des habitants des bourgs appartient à Dieu, au Prophète, à ses proches, aux pauvres, aux orphelins et aux émigrés. » (Sur. LIX, vers. 7.)

Ensuite le Prophète distribua ces biens entre les Mohâdjir, entre ceux qui avaient émigré avant lui à Médine et ceux qui avaient quitté la Mecque après lui, mais dans la même année. Les autres n'en eurent aucune part.

Cet événement s'était passé au mois de çafar de la quatrième année de l'hégire.

CHAPITRE XIII.

EXPÉDITION DE DSÂT-AR-RIQÂ^c.

Le Prophète, après en avoir fini avec les Benî-Nadhîr, demeura en repos les mois de rabî^{c}a premier, rabî^{c}a second, et la première moitié du mois de djoumâda premier. Ensuite il fut informé qu'un grand nombre d'Arabes, des Benî-Ghatafân, des Benî-Mo^{c}hârib et des Benî-Tha^{c}laba se rassemblaient dans le dessein d'attaquer Médine. Après avoir établi ^{c}Othmân son lieutenant à Médine, il partit avec l'armée, s'enfonça dans le désert et, après huit jours de marche, s'arrêta à un endroit nommé Dsât-ar-Riqâ^c. Quelques-uns disent que c'est le nom d'une montagne dans le Nedjd, qui offre l'aspect de lambeaux d'étoffes noires, jaunes, bleues et de toute espèce de couleurs. D'autres disent qu'il y avait là un grand nombre de dattiers et d'autres arbres [offrant le même aspect]. Les troupes des Arabes étaient réunies en cet endroit et campées non loin de l'armée du Prophète. Alors Dieu remplit leurs cœurs de crainte, et elles n'osèrent pas quitter leur camp, redoutant le combat. Les deux armées, ayant peur l'une de l'autre, restèrent trois jours en présence. Ensuite les Arabes s'enfuirent, sans avoir combattu. Pendant ces trois jours, le Prophète accomplit la *prière du danger*, et le verset suivant fut révélé : « Lorsque tu fus au milieu de tes soldats et que tu leur fis accomplir la prière, une partie d'entre eux faisaient la prière avec toi sous les armes, » etc. (Sur. IV, vers. 103.) Le Prophète divisa l'armée en deux corps, dont l'un se rangea

en ordre de bataille en face de l'ennemi, et l'autre, placé derrière lui, accomplit avec lui la prière et une seule prosternation. Ensuite il se leva, et le corps qui était en face de l'ennemi vint se mettre derrière le Prophète et accomplit avec lui la seconde prosternation. Après avoir prononcé la formule du *takbîr*, et après avoir prié, ce deuxième corps s'assit avec lui pour réciter la profession de foi, et puis se leva en prononçant le salut. De cette manière, chaque corps avait accompli une prosternation avec le Prophète, et la deuxième en particulier. Les théologiens ne sont pas d'accord sur l'obligation de la prière en commun. Quelques-uns d'entre eux prétendent que la prière en commun est obligatoire, quand on peut se rendre à la mosquée et prier avec l'assemblée. Ils appuient leur opinion de ce verset du Coran et disent que, si elle n'était pas obligatoire, Dieu ne l'aurait pas ordonnée en présence de l'ennemi et au milieu du danger. D'autres prétendent qu'elle n'est pas obligatoire, que ce n'est qu'une coutume; qu'il vaut cependant mieux accomplir la prière en commun et qu'elle est plus méritoire; mais que la prière privée est permise, quoique moins méritoire. Quelques docteurs disent que la *prière du danger* ne doit pas être accomplie par tous; d'autres disent qu'elle ne pouvait l'être que par le Prophète, à cause de la bénédiction attachée à sa prière, et qu'un imâm ne peut pas l'accomplir de cette manière.

CHAPITRE XIV.

EXPÉDITION DU RENDEZ-VOUS.

Lorsque Abou-Sofyân, en quittant Oʿhod, avait crié : Nous reviendrons l'année prochaine, à pareille époque, à Bedr, le Prophète avait dit à ʿAlî de répondre qu'il acceptait ce rendez-vous. Une année s'étant écoulée, le Prophète, laissant comme son lieutenant à Médine ʿAbdallah, fils de Rewâʿha, quitta la ville à l'époque convenue, au mois de dsou'l-qaʿda, d'autres disent au mois de schaʿbân, ce qui est une erreur. Il se rendit à Bedr, qui existait encore alors et où, chaque année, les Arabes se rassemblaient et restaient une semaine pour faire le commerce. Comme c'était le moment de la foire, ceux d'entre les musulmans qui avaient des marchandises les emportèrent avec eux, en disant : Si les Qoraïschites viennent, nous combattrons; s'ils ne viennent pas, nous ferons le commerce. Les Qoraïschites ne vinrent pas, et les compagnons du Prophète étalèrent leurs marchandises, et firent des échanges avec les Arabes qui se présentèrent, pendant toute la semaine de la foire. Le huitième jour ils s'en retournèrent, sans que les Qoraïschites eussent paru. Quelques-uns disent qu'Abou-Sofyân était sorti de la Mecque avec l'armée qoraïschite, à l'époque convenue, mais que, après trois jours de marche, il était rentré. Il avait dit : La Mecque ayant eu cette année une disette, nous ne pouvons pas faire la guerre, les vivres sont rares, et il n'y a pas de fourrage pour nos montures, qui n'ont pas de vigueur. Rentrons jusqu'à l'année prochaine à pareille époque; nous irons alors, quand nous aurons des vivres en abondance.

Mo'hammed fils de Djarìr dit que cette expédition est celle de Sawîq, et que, lorsque les Mecquois virent revenir Abou-Sofyân, ils lui dirent : Vous avez été manger de la pâte de farine; et qu'ils se moquèrent de lui. Mais il n'en est pas ainsi que le dit Mo'hammed fils de Djarìr. Dans les récits des Expéditions du Prophète, celle-ci est appelée l'expédition du rendez-vous de Bedr.

CHAPITRE XV.

MARIAGE DU PROPHÈTE AVEC ZAÏNAB, FILLE DE DJA'HSCH.

Au retour de cette expédition, au commencement de la cinquième année de l'hégire, le Prophète épousa la fille de Dja'hsch, Zaïnab; voici en quelles circonstances :

Zaïd, fils de 'Hàritha, qui avait été adopté par le Prophète, était appelé par les hommes Zaïd fils de Mo'hammed. Quand il eut atteint l'âge mûr, le Prophète l'avait marié avec Zaïnab, qui était la plus belle femme de son temps. Il y avait cinq ans qu'elle était avec Zaïd. Or, un jour, le Prophète, étant allé trouver Zaïd dans sa maison, mit la main sur la porte et l'ouvrit. Voyant au milieu de l'appartement Zaïnab assise, la tête nue, il lui demanda, en détournant son visage, où était Zaïd; elle répondit qu'il était sorti. Il avait souvent auparavant vu Zaïnab, mais toujours la tête voilée; il ne l'avait jamais vue nu-tête. Elle fit une grande impression sur lui, et, ne voulant pas la voir une seconde fois, il ferma les yeux et dit : « Loué soit Dieu, le grand; loué soit Dieu, qui dispose des cœurs et des yeux ! » Puis il s'en alla.

Lorsque Zaïd rentra à la maison, Zaïnab lui dit que le Prophète était venu. — Pourquoi ne lui as-tu pas dit d'entrer? demanda Zaïd. — Il est entré, dit Zaïnab, j'étais nu-tête, et

il a prononcé telles et telles paroles. Zaïd dit : Il est probable que tu as fait impression sur lui; dans ce cas, je ne puis plus demeurer avec toi. Il alla trouver le Prophète et lui dit qu'il voulait répudier sa femme Zaïnab. Pourquoi? demanda le Prophète; quel défaut lui as-tu trouvé? — Aucun, répondit Zaïd; mais je ne peux plus demeurer avec elle. Le Prophète dit : Va, garde ta femme, traite-la bien et crains Dieu, qui dit : « Garde ta femme et crains Dieu, » etc. (Sur. xxxiii, verset 37.) Le Prophète était content du divorce de Zaïnab, mais il ne le voulait pas paraître, pour ne pas blesser Zaïd et afin que cela ne fût pas connu.

Zaïd le quitta, et répudia Zaïnab. Celle-ci, lorsque le terme légal fut passé, envoya une personne vers le Prophète et lui fit dire : Zaïd m'a répudiée à cause de toi, afin que tu m'épouses. Le Prophète désirait le mariage, mais il avait honte, et il ne répondit pas. Dieu savait que son esprit était embarrassé, et, au milieu des anges, il lui donna Zaïnab pour femme, et révéla le verset : « . . . Nous t'avons donné Zaïnab pour femme. . . » (Sur. xxxiii, vers. 37.) Alors le Prophète dit : Qui portera à Zaïnab cette bonne nouvelle? ʿÀïscha était mécontente. Le Prophète lui dit : Veux-tu, ô ʿÀïscha, t'opposer à l'ordre de Dieu? Une femme alla avertir Zaïnab, qui se dépouilla de tous les ornements qu'elle avait sur elle et les lui donna. Ensuite le Prophète se rendit chez elle, en vertu du mariage conclu pour lui par Dieu au milieu des anges, sans en faire un autre, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque Zaïd a résolu de la répudier, nous l'avons mariée avec toi. » Zaïnab se glorifiait de ces paroles, en disant aux autres femmes du Prophète : C'est le Prophète lui-même qui s'est marié avec vous, tandis que moi j'ai été mariée avec lui par Dieu.

Le mariage de Zaïnab eut lieu au mois de moʿharrem de la

cinquième année de l'hégire. Au commencement du mois de rabî'a premier, le Prophète partit pour l'expédition de Doumat-Djandal.

CHAPITRE XVI.

EXPÉDITION DE DOUMAT-DJANDAL.

Le Prophète fut informé que des Arabes en grand nombre s'étaient rassemblés près de Doumat-Djandal, lieu situé dans le désert. Il leva une armée et partit. A la nouvelle de son approche, les Arabes prirent la fuite, et lorsqu'il arriva, il ne trouva plus personne. Il y passa deux jours, sans que l'ennemi parût. En cet endroit demeuraient les Benî-Nâdjiya et les Benî-Fezâra. Le chef de ces derniers, 'Oyaïna, fils de 'Hiçn, vint trouver le Prophète et lui dit : Il faut que tu nous permettes le pâturage sur le territoire de Médine, car nos pâturages dans le désert sont brûlés. Le Prophète conclut une trêve avec lui et lui accorda sa demande; ensuite il retourna avec ses compagnons à Médine.

CHAPITRE XVII.

GUERRE DU FOSSÉ.

Après que le Prophète eut expulsé les juifs des Benî-Nadhîr, les plus marquants parmi eux, tels que 'Hoyayy, fils d'Akhtab, Kinâna, fils de Rabî', et d'autres, s'étaient rendus, soit parmi les Benî-Qoraïzha, soit à Khaïbar, soit en Syrie. Ils parcoururent toutes les contrées et toutes les tribus arabes, et demandèrent leur secours, pour faire la guerre au Prophète. Les autres juifs étaient liés par un traité, qu'ils n'osaient pas

rompre. Ils résolurent d'envoyer les plus considérables d'entre eux à la Mecque pour demander aide aux Qoraïschites, afin de tomber tous ensemble sur le Prophète. Dans le cas où ceux-ci ne viendraient pas à leur secours, ils voulaient continuer d'observer le traité. En conséquence, les principaux juifs partirent pour la Mecque, eurent une entrevue avec les principaux Qoraïschites et leur dirent : Vous savez ce qui vous est arrivé de la part de Mo'hammed, à la journée de Bedr. Quant à nous, nous avons encore plus à souffrir de lui. Maintenant nous autres juifs, nous nous sommes tous concertés pour lui faire la guerre. Voulez-vous vous joindre à nous, pour que nous l'attaquions tous ensemble? Les Qoraïschites consentirent et s'allièrent aux juifs et aux tribus arabes.

Le Prophète, averti que tous les infidèles ensemble allaient venir l'attaquer, réunit ses compagnons et délibéra avec eux. Tous furent d'avis que l'on devait s'enfermer dans la ville. Selmân, le Persan, dit : Chez nous autres Perses, quand une armée nombreuse vient attaquer une ville dont l'armée n'est pas en état d'aller au-devant de l'ennemi, on creuse autour de la ville un fossé, pour empêcher les cavaliers d'y entrer. Le Prophète et tous ses compagnons approuvèrent ce conseil de Selmân, et le Prophète ordonna de creuser autour de Médine un fossé profond de vingt coudées et large également de vingt coudées. Le travail fut divisé par portions; chaque portion de quarante coudées fut attribuée à dix hommes. Les hypocrites se moquèrent du Prophète parce qu'il s'enfermait dans la ville. Cependant, il venait chaque jour assister au travail, assis dans une tente qu'on avait construite pour lui, afin que les hommes, en sa présence, eussent plus de zèle. Après un mois, le fossé était achevé.

Lorsque l'armée des infidèles parut aux portes de la ville,

les habitants furent consternés; car ils n'avaient jamais vu parmi les Arabes une armée pareille en nombre, ni aussi bien pourvue d'armes. Il est dit dans le Coran : « . . . Ils venaient contre vous d'en haut et d'en bas; vos regards étaient troublés; vos cœurs vous remontaient à la gorge, » etc. (Sur. XXXIII, vers. 10.) Le Prophète avait donné d'avance cette description en ces termes : Dieu dit qu'il viendra une armée dont l'aspect étonnera les hommes; leurs cœurs failliront et leurs bras tomberont; personne ne saura si Médine sera sauvée; mais la ville subsistera. Il avait ajouté : Dieu nous donnera la victoire, et ceux-là prendront la fuite. Or, lorsque l'armée infidèle s'enfuit, beaucoup d'incrédules devinrent croyants, car chacun reconnaissait la vérité de la prédiction du Prophète. Dieu voulait éprouver les croyants et les hypocrites; il est dit des premiers dans le Coran : « Lorsque les croyants virent les confédérés, ils dirent : C'est ce que Dieu et son apôtre ont prédit, » etc. (Sur. XXXIII, vers. 22.) Il est dit des hypocrites : « . . . Les hypocrites et ceux dont le cœur est atteint d'infirmité disaient : Ce que Dieu et son apôtre nous ont promis est vain . . . » (Sur. XXXIII, vers. 12.)

Lorsque les infidèles aperçurent le fossé autour de Médine, ils furent frappés d'étonnement; car ils n'en avaient jamais vu auparavant. Ne pouvant pas le franchir, ils venaient chaque jour aux portes de la ville. Le Prophète restait au bord du fossé, et personne ne sortait de la ville pour combattre. Il y passait également les nuits, tandis que les hypocrites rentraient dans la ville pour dormir, et ils disaient : S'il arrive, pendant la nuit, un accident à Mo'hammed, au moins serons-nous à l'abri dans nos maisons. Il est dit dans le Coran : « Quelques-uns d'entre eux demandèrent au Prophète la permission de se retirer, en disant : Nos maisons sont sans dé-

fense," etc. (Sur. xxxiii, vers. 13.) Les infidèles restèrent vingt-six jours, sans qu'il y eût d'engagement; seulement les deux armées lancèrent de loin des traits l'une sur l'autre, et trois hommes de l'armée des incrédules furent tués.

L'un des principaux Qoraïschites, suivi de six hommes, se jeta dans le fossé, mais il ne put parvenir à le franchir. Lorsqu'ils voulurent retourner, ils descendirent de leurs chevaux [sur lesquels ils remontèrent ensuite]. ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, les voyant, sauta dans le fossé, le franchit et provoqua le Qoraïschite. Celui-ci dit : Je ne voudrais pas que tu fusses tué de ma main. ʿAlî répondit : Moi, je veux que tu périsses de la mienne. L'infidèle, furieux, mit pied à terre, et attaqua ʿAlî, qui lui asséna un coup, le renversa et lui trancha la tête.

ʿAmrou, fils d'ʿAbd-Woudd, était l'un des plus vaillants guerriers qoraïschites. Il avait été dans l'armée qoraïschite le jour de Bedr, où il s'était enfui, et il se trouvait encore dans l'expédition du Fossé. Un jour, il vint, couvert de ses armes, au bord du fossé, pour le voir, et il s'y promenait. Quelques hommes l'y abordèrent et louèrent devant lui ʿAlî, en disant : Voilà un jeune homme que personne n'égale dans le combat! ʿAmrou fit aussitôt seller son cheval, nommé *Malhoub*. Il avait fait un miroir d'un éclat tel qu'aucun cavalier ne pût y fixer ses regards. Après avoir attaché ce miroir sur le front de son cheval, il se mit en selle et s'avança, en prononçant, dans son ardeur, les vers suivants :

Quand je monte Malhoub, personne ne me résiste. Certes je suis, par mon bras, le héros célèbre!

Viens avec le sabre, en même temps qu'avec la lance, et je chargerai aujourd'hui comme charge le brave!

Ensuite, il mit son casque sur sa tête et, accompagné de

quelques esclaves, se dirigea vers le fossé, et y poussa son cheval, dans l'intention de remonter de l'autre côté. Mais n'en trouvant pas le moyen, il dut revenir sur ses pas. ʿAlî, averti qu'ʿAmrou était sorti pour le provoquer au combat, franchit le fossé et le rencontra se tenant sur son cheval. ʿAmrou lui dit : Qui es-tu? — Je suis ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib. — Que veux-tu? demanda ʿAmrou. — Je viens pour te tuer. — J'aurais regret, répliqua ʿAmrou, de combattre un enfant comme toi. — Moi, dit ʿAlî, je n'en aurai aucun regret. Si tu veux lutter avec moi, il faut que tu sois comme moi, à pied. ʿAmrou, furieux, descendit de son cheval, dont il coupa les jambes d'un coup de sabre, et dit : Maintenant il ne me reste aucun refuge, je vais délivrer les hommes de toi, leur fléau. ʿAmrou était le plus vaillant de tous les hommes parmi les Arabes. Les deux champions se jetèrent l'un sur l'autre et luttèrent depuis le matin jusqu'à l'heure de la première prière; chacun d'eux parait les coups de son adversaire. Enfin ʿAlî dit à ʿAmrou : N'as-tu pas dit que tu ne te ferais pas aider? — Quel secours ai-je amené? demanda ʿAmrou. — C'est ton fils qui arrive à ton aide, répondit ʿAlî. ʿAmrou se retourna pour regarder, et en ce moment ʿAlî le frappa de son sabre et lui coupa une jambe. ʿAmrou, en tombant, dit : Ô ʿAli, tu as usé de ruse! ʿAlî répliqua : « Le combat est une ruse. » ʿAmrou prit sa jambe coupée et la jeta sur ʿAlî. Celui-ci le frappa de nouveau et le fendit en deux moitiés; ensuite il franchit le fossé et revint auprès des musulmans. Lorsque la poussière se fut dissipée, les infidèles aperçurent le cadavre d'ʿAmrou. Ils furent découragés et ne revinrent plus pour combattre.

Un homme notable d'entre les Benî-Ghatafân, nommé Noʿaïm, fils de Masʿoud, à qui Dieu avait donné de l'inclination pour l'islamisme, se leva pendant la nuit, sortit de sa tente, se

présenta au Prophète, fit profession de foi et dit : Apôtre de Dieu, il y a longtemps que je suis croyant en secret; maintenant donne-moi tes instructions. Le Prophète lui dit : Je désire que tu te rendes auprès des infidèles et que tu cherches à les diviser. Nocaïm avait des relations d'amitié avec les chefs de l'armée et notamment avec Abou-Sofyân. Il revint dans la même nuit, réunit les juifs des Benî-Qoraïzha et leur parla ainsi : Vous connaissez mes sentiments envers vous et mon désir de vous donner des avis utiles. Je crois que votre position à l'égard de Mocḥammed n'est pas la même que celle des Qoraïschites et des juifs qui sont venus de loin. Ceux-ci se repentent d'être venus; demain ils s'en retourneront, chacun regagnera son pays, et vous ne pourrez plus rester ici. Ne voyez-vous pas que vous êtes campés ici depuis longtemps et qu'ils ne commencent pas le combat, attendant que vous le commenciez? Si c'est vous qui devez triompher, avez-vous besoin d'eux? Les juifs répondirent : Tu as raison; maintenant quel conseil nous donnes-tu? Nocaïm dit : Je pense que vous ne devez pas combattre contre Mocḥammed avant d'avoir reçu des Mecquois et des Benî-Ghatafân des otages, les fils de personnes notables, qui resteraient entre vos mains jusqu'à ce que vous en ayez fini avec Mocḥammed. Les Qoraïzha dirent : Il faut faire ainsi, tu nous donnes un bon conseil. Nocaïm les quitta et se rendit auprès d'Abou-Sofyân. Ayant convoqué les principaux Qoraïschites, il leur tint ce langage : Vous connaissez mon ancienne amitié pour vous. J'ai appris un fait que je veux vous communiquer, mais que vous ne devez révéler à personne, jusqu'à ce qu'il se manifeste par lui-même. Vous savez que les juifs de Qoraïzha avaient avec Mocḥammed un traité, qu'ils ont rompu pour s'unir à vous. Ils s'en repentent maintenant; ils craignent que vous ne vous en retourniez et qu'ensuite

Mo'hammed ne se jette sur eux. Ils lui ont donc fait dire qu'ils se repentaient et lui ont proposé de capituler. Ils lui ont fait dire encore : Nous demanderons aux Qoraïschites de nous donner des otages, et quand, sous ce prétexte, nous aurons entre nos mains les enfants des principaux d'entre eux, nous te les livrerons pour que tu les fasses mettre à mort. Nous te serons ainsi agréables. No'aïm ajouta : Je vous ai prévenus, afin que, s'ils vous demandent des otages, vous ne les donniez pas, car vous exposeriez leur vie. Les Qoraïschites le remercièrent en disant : Nous te sommes obligés pour ce que tu viens de faire. Ensuite No'aïm alla trouver les Benî-Ghatafân et leur parla dans le même sens.

Cela se passa le jour du vendredi. Dans la nuit, Abou-Sofyân et les Ghatafân firent dire aux juifs de Qoraïzha : Arrivez demain, nous attaquerons. L'affaire traîne en longueur, il faut prendre un parti. Les juifs répondirent : Nous avons demain le sabbat, où il nous est impossible d'aller combattre. Abou-Sofyân leur envoya un nouveau message en ces termes : Si vous ne venez pas pour prendre part à cette attaque, nous nous en retournerons; nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps. Les juifs dirent alors : Ce que No'aïm nous a dit se réalise. Ils firent donc répondre à Abou-Sofyân : Vous êtes des gens venus de loin; nous ne voulons pas nous unir à vous pour combattre, avant que vous nous ayez confié vos enfants comme otages. Abou-Sofyân, en recevant ce message, dit : Les paroles de No'aïm se vérifient. Il fit dire aux juifs : Nous ne vous livrerons pas d'otages; si vous venez, nous attaquerons; sinon, nous nous en irons. La division s'était ainsi mise dans les rangs des ennemis.

A la tombée de la nuit, Dieu déchaîna sur le camp des infidèles un vent qui renversa toutes leurs tentes. Les en-

nemis furent remplis de terreur, car un violent orage menaçait d'éclater. Abou-Sofyân résolut de s'enfuir. Le Prophète fit la prière du coucher; après avoir prononcé le salut, il remarqua de loin le vent, la poussière et l'orage dans le camp des infidèles. Il se tourna vers ses compagnons et dit : Dieu dispersera cette nuit les infidèles; qui d'entre vous veut aller pour nous en rapporter des nouvelles? Il répéta ces paroles trois fois; personne ne répondit. Alors il appela ʿHodsaïfa, fils d'Al-Yemân, et lui dit : Va prendre des informations, et évite de faire quoi que ce soit qui puisse nous nuire. ʿHodsaïfa, ainsi désigné au milieu de tous les compagnons du Prophète, ne put rien répliquer et partit. Arrivé dans le camp des infidèles, il vit Abou-Sofyân qui appelait ses hommes dans sa tente, et il entra avec eux. Abou-Sofyân dit : Je veux vous parler; que chacun regarde autour de soi, pour être sûr qu'il n'y a pas d'étranger parmi nous. ʿHodsaïfa, pour n'être pas interrogé lui-même, saisit celui qui était à côté de lui et lui dit : Qui es-tu? — Je suis un tel, fils d'un tel, répondit l'autre. Ensuite Abou-Sofyân parla ainsi : Vous savez, ô Qoraïschites, que, depuis que nous sommes venus ici, nous avons eu beaucoup à souffrir. Maintenant, les Benî-Qoraïzha se sont tournés contre nous et se sont unis à Moʿhammed. Nous ne pouvons plus rester ici; nous n'avons pas de fourrages et nos montures périssent. Quand même nous n'aurions pas eu d'autre calamité que ce vent, ce serait déjà suffisant pour nous déterminer à partir. Si Moʿhammed savait dans quelle situation nous sommes, il fondrait sur nous et nous exterminerait. Il faut que nous partions cette nuit; car si nous partions demain matin, Moʿhammed nous atteindrait.

Les infidèles partirent dans la même nuit, en abandonnant de leurs bagages tout ce qui était embarrassant. ʿHodsaïfa était

sorti de la tente d'Abou-Sofyân en même temps que les autres. En s'arrêtant à l'entrée, où la chamelle d'Abou-Sofyân était attachée, il vit que celui-ci, dans son trouble, la montait avant de lui avoir délié les genoux; qu'il la détacha seulement lorsqu'il fut assis, et qu'il partit aussitôt. ʿHodsaïfa dit en lui-même : J'aurais pu tuer Abou-Sofyân en ce moment, mais j'ai suivi la recommandation du Prophète, qui m'avait ordonné de n'attaquer personne. Lorsqu'il revint à Médine, Gabriêl avait informé le Prophète de tout ce qui s'était passé et lui avait apporté le verset suivant : « Ô vous qui croyez, rappelez-vous les bienfaits de Dieu envers vous, lorsque des armées venaient vous attaquer et que nous envoyâmes contre eux le vent, » etc. (Sur. XXXIII, vers. 9.) Dieu dispersa ainsi cette armée des infidèles. Les Ghatafân et tous les Arabes s'en allèrent.

Cet événement eut lieu dans la cinquième année de l'hégire, dans les dix derniers jours du mois de schawwâl. Alors le Prophète dit : Les Qoraïschites ne viendront plus nous attaquer; c'est à nous maintenant d'aller les provoquer.

CHAPITRE XVIII.

EXPÉDITION CONTRE LES BENÎ-QORAÏZHA.

Gabriel vint dire au Prophète : Dieu t'ordonne de ne point déposer les armes avant d'en avoir fini avec les Benî-Qoraïzha. Le Prophète fit proclamer : Que tous ceux qui aiment Dieu et le Prophète accomplissent la prière de l'après-midi sur le territoire des Benî-Qoraïzha! Ensuite il quitta de nouveau la ville et arriva, à l'heure de la prière de l'après-midi, aux portes des Benî-Qoraïzha, et ses compagnons le suivirent un à un. Les juifs, en les voyant, fermèrent les portes de leurs

forts. Le Prophète leur dit : Ô vous singes et cochons, comment avez-vous observé la volonté de Dieu? Les juifs répliquèrent : Ô Moʿhammed, tu ne nous as jamais ainsi insultés, pourquoi le fais-tu aujourd'hui? — C'est Dieu qui le fait, répondit le Prophète. Il les assiégea pendant vingt-cinq jours.

Les juifs avaient pour chef Kaʿb, fils d'Asad, qui leur parla ainsi : Il y a pour vous trois partis à prendre. Le premier, c'est de sortir et d'aller déclarer à Moʿhammed que vous croyez en lui. Vous sauverez ainsi vos vies, vos biens et vos familles. Les juifs répondirent : Nous ne pouvons pas prendre ce parti; nous ne voulons pas abandonner la croyance du Pentateuque pour une autre. Kaʿb dit : Prenez donc vos sabres et égorgez vos femmes et vos enfants; brûlez vos biens et cachez-en tout ce que vous pourrez, puis jetez-vous dans le combat; si vous succombez, vos femmes et vos enfants ne tomberont pas au pouvoir de l'ennemi, et personne ne jouira de vos biens; si vous êtes vainqueurs, vous pourrez acquérir d'autres biens. Les juifs dirent : Tant que nous vivrons, nous ne tuerons ni nos femmes ni nos enfants; que nous importerait la vie après avoir perdu nos femmes, nos enfants et nos biens? Kaʿb reprit : Cette nuit est la nuit du sabbat; Moʿhammed se croit en sûreté, sachant que vous ne combattez pas le jour du sabbat. Faites cette nuit, à l'improviste, une sortie, tombez sur Moʿhammed et ses soldats, et massacrez-les. — Nous ne pouvons pas violer le sabbat, dirent les juifs. — Maintenant, dit Kaʿb, vous êtes avertis.

Les juifs, après un siége de vingt-cinq jours, réduits à l'extrémité, demandèrent à capituler. Le Prophète leur fi répondre : Je ne reçois votre capitulation qu'à condition de remettre votre sort à la décision de Dieu. — Accorde-nous,

répondirent les juifs, les mêmes conditions qu'aux Benî-Nadhîr, qui ont émigré avec leurs femmes et leurs enfants en Syrie, en emportant leurs biens. Le Prophète refusa et dit : Je ne ferai que ce que Dieu ordonnera.

Un homme, nommé Abou-Lobâba, possédait parmi les juifs une propriété et des biens. Il jouissait de l'estime du Prophète, qui l'avait laissé à Médine. Les juifs firent demander au Prophète de leur envoyer cet homme, qu'ils désiraient consulter. Il le fit chercher et lui dit : Va auprès de ces juifs et conseille-les dans l'intérêt de Dieu et de son prophète. Abou-Lobâba se rendit à la porte de la forteresse, et les juifs lui dirent : Que nous conseilles-tu? Mo^chammed veut que nous nous rendions à discrétion. Abou-Lobâba ne répondit rien; seulement il toucha sa barbe d'une main, et passa l'autre à son cou, pour indiquer que le Prophète leur ferait trancher la tête; il revint ensuite au camp du Prophète, qui déjà avait été informé par Gabriel de sa trahison. Gabriel lui avait apporté le verset suivant : « Ô vous qui croyez, ne trahissez pas Dieu et son prophète, » etc. (Sur. VIII, vers. 27.) Cet homme avait agi ainsi à cause des biens qu'il avait parmi les juifs.

Ensuite les Qoraïzha sortirent de leurs forts et dirent au Prophète : Agis avec bonté envers nous, fais-nous grâce. Le Prophète répondit : Je m'en remets de votre sort à la décision de votre chef, Sa'd, fils de Mo'âds. Les juifs dirent : Nous aussi, nous nous en remettons à lui. Sa'd avait été blessé à la main par une flèche, et son sang ne cessait de couler. Les juifs allèrent le chercher, le firent monter sur un cheval et l'amenèrent. Étant en présence du Prophète, Sa'd dit : Il faut les égorger tous, partager leurs biens et réduire en esclavage leurs femmes et leurs enfants. Le Pro-

phète, satisfait de cette sentence, dit à Saʿd : Tu as prononcé selon la volonté de Dieu. En entendant ces paroles, ceux d'entre les juifs qui pouvaient s'enfuir gagnèrent le désert; les autres restèrent; ils étaient huit cents hommes. Le Prophète leur fit lier les mains et fit saisir leurs biens. On rentra à Médine à la fin du mois de dsou'l-qaʿda.

Les juifs restèrent dans les liens pendant trois jours, jusqu'à ce que tous leurs biens fussent transportés à Médine. Ensuite le Prophète fit creuser une fosse sur la place du marché, s'assit au bord, fit appeler ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, et Zobaïr, fils d'Al-ʿAwwâm, et leur ordonna de prendre leurs sabres et d'égorger successivement tous les juifs, et de les jeter dans la fosse. Il fit grâce aux femmes et aux enfants; mais il fit tuer également les jeunes garçons qui portaient les signes de la puberté. On tua aussi une femme, qui avait fait perdre la vie à un musulman en jetant de la terrasse d'une maison une pierre. Un petit nombre des prisonniers furent graciés sur la demande de leurs amis.

L'un des compagnons du Prophète, nommé Thâbit, avait été autrefois, étant en captivité, sauvé de la mort par l'un des principaux juifs, nommé Zabìr. Il demanda donc au Prophète de faire grâce à Zabìr, ainsi qu'à sa femme et à ses enfants, et le Prophète leur fit grâce. Lorsque Thâbit vint auprès de Zabìr, celui-ci lui demanda ce qu'étaient devenus ses compatriotes et ses parents. Chaque fois que Zabìr en nommait un, Thâbit répondait : Il est mort. Alors Zabìr dit : Je te demande maintenant une dernière grâce, c'est de m'envoyer les rejoindre; je n'ai que faire de la vie après eux. Thâbit prit son sabre et lui coupa la tête.

On partagea ensuite les biens des juifs. Le Prophète préleva le quint, et prit en outre pour lui-même une jeune fille

très-belle, nommée Ri'hâna. Il partagea le reste entre ses compagnons, en donnant à chaque fantassin une part et à chaque cavalier deux parts. Ce mode de partage restera établi jusqu'au jour de la résurrection.

Cet événement eut lieu au mois de dsou'l-qa'da de la cinquième année de l'hégire.

CHAPITRE XIX.

EXPÉDITION CONTRE LES BENÎ-LI'HYÂN.

Les Benî-Li'hyân étaient ces deux tribus d''Adhl et de Qâra qui avaient trompé le Prophète, en lui faisant demander quelques personnes pour leur enseigner la religion musulmane, et auxquelles il avait envoyé six hommes; elles en avaient tué trois, et vendu les trois autres à la Mecque, comme nous l'avons rapporté. Le Prophète partit pour les attaquer; il prit des chemins détournés, afin de les surprendre. Les Benî-Li'hyân, ayant eu connaissance de son projet, s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes. Le Prophète, ne rencontrant personne, revint à Médine.

CHAPITRE XX.

EXPÉDITION DE DSOU-QOROUD.

A son retour à Médine, le Prophète envoya ses chameaux au pâturage, sous la garde d'un esclave noir, nommé Riyâ'h. 'Oyaïna, fils de 'Hiçn, à la tête de cinquante cavaliers, fit une incursion sur le territoire de Médine et enleva ces chameaux. Riyâ'h, en courant à la ville pour y porter la nou-

velle, rencontra l'un des compagnons du Prophète, nommé Salama Ibn-al-Akwa'. Salama était connu pour son habileté dans l'art de tirer de l'arc et comme excellent coureur. Il se livrait habituellement à la chasse et atteignait une biche aussi bien par une flèche qu'en courant après elle. Averti par Riyâ'h que ces chameaux venaient d'être enlevés, Salama courut après les ravisseurs, les atteignit et leur lança des flèches. Ceux-ci, croyant que le Prophète était à leur poursuite, prirent la fuite et abandonnèrent les chameaux. Salama les poursuivait toujours. Enfin ils rejetèrent, tout en courant, leurs vêtements et leurs armes. 'Otba, fils de Zaïd, vint les rejoindre de la Mecque et leur dit : N'avez-vous pas honte, un si grand nombre de cavaliers, de fuir devant un seul homme allant à pied? Alors ils se retournèrent et se mirent à attaquer Salama. Celui-ci se posta derrière un bloc de pierre et leur lança des traits; après s'être défendu ainsi jusqu'au milieu du jour, il fut obligé de fuir; les ennemis ne purent le rejoindre.

A la même heure, le Prophète sortit de Médine, suivi de ses compagnons. Les infidèles, en le voyant venir, se sauvèrent. A la tombée de la nuit, le Prophète fit halte au bord d'un puits, nommé Dsou-Qoroud. Il fit allumer un feu et tuer un chameau, et il invita ses compagnons. Quelque temps après Salama arriva à cet endroit, ramenant trois chevaux qu'il avait enlevés aux ennemis, et une grande quantité d'armes et de bagages. Apercevant de loin le feu, il s'approcha et vit le Prophète, qui était assis près du feu; il vit le chameau égorgé, et Belâl, qui avait fait rôtir le foie et qui le donna à manger au Prophète. Il se présenta devant le Prophète, qui lui donna des éloges, le remercia, le fit asseoir près de lui et le fit manger avec lui. Le lendemain,

il le fit monter derrière lui sur son chameau et revint à Médine.

CHAPITRE XXI.

EXPÉDITION CONTRE LES BENÎ-MOÇTALIQ.

Le Prophète fut informé que des Arabes en grand nombre, commandés par ʿHarith, fils de Dhibâr, s'étaient rassemblés près d'un certain puits, où demeuraient les Benî-Moçtaliq, et qu'ils en attendaient encore d'autres, pour aller attaquer Médine. Le Prophète, avant qu'ils fussent trop nombreux, vint au-devant d'eux, leur livra un combat qui dura trois jours et les mit en fuite, après leur avoir tué beaucoup de monde. On leur prit une grande quantité de butin et l'on emmena leurs femmes et leurs enfants. Après avoir campé pendant sept jours près du puits, le Prophète rentra à Médine.

Or, dans ce campement, il s'éleva un jour une dispute entre l'un des Mohâdjir et l'un des Ançâr; ils eurent recours à leurs sabres. ʿAbdallah, fils d'Obayy, vint à l'aide de l'Ançâr et dit : Nous sommes bien punis d'avoir engraissé les Mohâdjir et de les avoir protégés; voilà comme ils nous récompensent! Il en est comme d'un chien qui a été élevé par quelqu'un et qui, devenu grand, dévore celui qui l'a nourri. Dieu avertit le Prophète, en lui révélant le verset suivant : « *Les hypocrites* disent : Quand nous retournerons à Médine, le plus fort chassera le plus faible. » (Sur. LXIII, vers. 8.) Ils voulaient dire par ces paroles : Si nous ne les faisons pas sortir de la ville, au moins ne subviendrons-nous pas à leur entretien, et ils mourront de faim. Dieu, pour leur répondre, révéla cet autre verset : « Ils disent : Ne secourez pas les com-

pagnons du prophète de Dieu, afin qu'ils l'abandonnent. Mais c'est à Dieu qu'appartiennent les trésors du ciel et de la terre. » (Sur. LXIII, vers. 7.)

L'un des compagnons du Prophète, nommé Zaïd, fils d'Arqam, présent à cette scène, avait entendu les paroles d'ʿAbdallah, fils d'Obayy et les avait rapportées à son oncle, qui vint en avertir le Prophète, à l'heure de la prière de midi. Le Prophète fut très-affligé. ʿOmar survint, et le trouvant plongé dans la tristesse, lui en demanda la cause. Le Prophète lui répéta les paroles d'ʿAbdallah. ʿOmar dit : Apôtre de Dieu, autorise-moi à le tuer; car son cœur ne sera jamais purifié de l'incrédulité. Le Prophète répliqua : Tu as raison; cependant je ne veux pas que les infidèles disent que Moʿhammed fait mourir ses propres compagnons. ʿOmar le quitta. Le Prophète, craignant qu'il n'en parlât à quelqu'un et que l'on ne tuât ʿAbdallah, donna immédiatement l'ordre du départ. et l'on marcha ce jour et la nuit suivante, sans s'arrêter. Les hommes causaient entre eux du motif de ce départ à une heure inaccoutumée et de cette marche, et le bruit en vint aux oreilles d'ʿAbdallah. Celui-ci, entouré de ses gens, se présenta au Prophète et nia, en jurant, avoir prononcé les paroles qu'on avait rapportées, et le Prophète fut rassuré. On raconte que l'un des compagnons du Prophète lui demanda pourquoi il avait ainsi précipité le départ et pourquoi il avait été si troublé. Le Prophète lui répondit : Ne sais-tu pas ce qu'a dit ʿAbdallah? L'autre répliqua : Apôtre de Dieu, excuse-le; car, avant ton arrivée, les habitants de Médine avaient l'intention de le faire roi, et de mettre une couronne d'or sur sa tête. Lorsque tu vins à Médine, cette couronne et cet honneur furent perdus pour lui.

Les hommes blâmèrent Zaïd, fils d'Arqam, et son oncle, et

dirent : Zaïd est un enfant, il a parlé dans son ignorance, et son langage a causé du trouble au Prophète. Alors Zaïd pria Dieu pour qu'il fît connaître si c'était lui ou ʿAbdallah qui avait menti. Dieu révéla le verset suivant : « Quand les hypocrites viennent auprès de toi, ils disent : Nous attestons que tu es l'apôtre de Dieu, » etc. (Sur. LXIII, vers. 1.) Dans ce verset, Dieu loue Zaïd et son oncle, et déclare menteur ʿAbdallah, fils d'Obayy. Le Prophète récita la surate à ses compagnons, afin qu'ils pussent attester le mensonge d'ʿAbdallah. Ensuite il fit appeler Zaïd, lui fit bon accueil et lui dit : Tu as dit la vérité; il lui toucha les oreilles, en disant : Dieu et son prophète ont confiance en ces oreilles; il a dit ce qu'il a vraiment entendu.

Le bruit s'était répandu à Médine que le Prophète voulait faire tuer ʿAbdallah, parce qu'il était hypocrite. ʿAbdallah avait un fils qui s'appelait aussi ʿAbdallah et qui vint trouver le Prophète et lui dit : Apôtre de Dieu, si tu veux faire mourir mon père, charge-moi de le tuer; car si quelque autre le tuait, je devrais tuer le meurtrier, de sorte qu'un musulman aura été tué pour un hypocrite. Le Prophète répondit : Je pardonne à ton père à cause de toi, je ne le ferai pas mourir. Ensuite, il dit à ʿOmar : Si nous avions tué ʿAbdallah près du puits, nous serions honteux aujourd'hui en face de ces hommes. — C'est juste, répliqua ʿOmar.

La fille de l'un des principaux des Benî-Moçtaliq, nommée Djouwaïriya, fille de ʿHârith, avait été faite prisonnière par Thâbit, fils de Qaïs. La femme de celui-ci la maltraitait, et Djouwaïriya, issue d'une famille noble, ne voulait pas endurer ce traitement. Elle dit à Thâbit : Il faut que tu consentes à me laisser partir; je te payerai le prix de ma liberté. Thâbit consentit. Elle s'adressa alors aux musulmans, et leur

demanda de l'aider à se racheter. Le Prophète paya la somme lui-même, lui donna la liberté [et l'épousa]. Jamais une femme esclave n'a porté bonheur à ses compatriotes comme Djouwaïriya. Car toutes les femmes et tous les prisonniers furent rendus à la liberté.

CHAPITRE XXII.

ʿÂÏSCHA VICTIME D'UNE CALOMNIE.

Lors de l'expédition contre les Benî-Moçtaliq, le Prophète avait emmené avec lui ʿÂïscha. Il avait coutume, chaque fois qu'il partait pour une expédition, de choisir par le sort celle de ses femmes qui devait l'accompagner. Cette fois, le sort avait désigné ʿÂïscha. Elle avait une litière fermée par un rideau, qu'elle levait quand elle la quittait pour accomplir les ablutions avant la prière; et les hommes savaient alors qu'elle n'était pas dans la litière. Lorsqu'elle revenait, elle baissait le rideau et l'on plaçait la litière sur le chameau. Or, on revenait de l'expédition, et une nuit, dans un campement, ʿÂïscha avait quitté sa litière, vers minuit, pour faire les ablutions; en revenant, elle avait baissé le rideau. Vers le matin, au moment où l'on se disposait à plier bagage, elle se rappela avoir oublié, à l'endroit où elle s'était lavé les mains et les pieds, son collier de coquilles du Yemen. Elle alla pour le chercher, et omit de lever le rideau. Il faisait nuit, elle chercha son collier, mais elle ne le trouva pas. Il était l'heure du départ; le chamelier, voyant le rideau baissé, et croyant ʿÂïscha dans la litière, la fit charger sur le chameau et l'on partit. Lorsque ʿÂïscha revint, l'armée s'était mise en marche. ʿÂïscha fut consternée, ne sachant que

faire; puis elle se dit : Je resterai ici; lorsque le Prophète, au campement, remarquera mon absence, il enverra quelqu'un en arrière.

Un homme, nommé Çafwân, fils de Mo'attal, le Solaïmite, avait été placé par le Prophète à l'arrière-garde et était chargé, lorsque l'armée se mettait en mouvement, de demeurer au lieu du campement jusqu'au jour, pour recueillir les objets qui auraient pu y rester. Quand le jour fut levé, Çafwân vint au lieu du campement et aperçut un voile blanc. Il s'approcha et reconnut 'Âïscha; il lui dit : Épouse du Prophète, que t'est-il arrivé? Elle lui raconta son aventure. Çafwân la fit monter sur son chameau, saisit la bride et la conduisit ainsi. Le Prophète, ayant remarqué, à la première station, l'absence d''Âïscha, envoya 'Alî en arrière. Celui-ci rencontra Çafwân conduisant 'Âïscha, demanda ce qui était arrivé, et 'Âïscha le lui raconta. 'Alî retourna en toute hâte et informa le Prophète. On avait su dans l'armée qu''Âïscha n'avait pas été trouvée dans sa litière. Lorsqu'on la vit arriver conduite par Çafwân, 'Abdallah, fils d'Obayy, dit : 'Âïscha est excusable en ce qu'elle vient de faire; car Çafwân est plus beau et plus jeune que Mo'hammed. Chacun exprimait ainsi son opinion.

Lorsqu'on fut de retour à Médine, cette aventure se répandit, et chacun la raconta d'une façon différente, en lui donnant un sens scandaleux. Un homme, nommé Mista'h, descendant d''Abd-Manâf, était domestique d'Abou-Bekr, qui l'appelait ordinairement *mon oncle*, disant qu'il faisait partie de la famille; et il appelait la mère de cet homme *ma tante*. Mista'h affirmait savoir depuis longtemps qu''Âïscha, dans la maison de son père, avait eu des relations intimes avec Çafwân. 'Hamna, fille de Dja'hsch et sœur de Zaïnab.

l'épouse du Prophète, dit aussi qu'elle le savait depuis longtemps. Enfin, ʿHassân, fils de Thâbit, le poëte du Prophète, donna la même assertion. Une partie du public y ajoutait foi; d'autres n'y croyaient pas. ʿHassân, fils de Thâbit, vint trouver le Prophète, lui parla de cette affaire et invoqua le témoignage de Mistaʿh et de ʿHamna. Celle-ci déclara : Je les ai vus souvent ensemble à tel endroit. Le Prophète fut très-affligé. Il n'en parla point à ʿÂïscha; mais quand il entrait chez elle, il lui montrait de la réserve.

Il n'y avait point, à Médine, de lieu de retraite, et les femmes allaient ordinairement en dehors de la ville. Dieu révéla le verset suivant : «Restez, *ô femmes*, dans vos maisons,» etc. (Sur. XXXIII, vers. 33.) Or on rapporte qu'un soir, ʿÂïscha étant allée en dehors de la ville avec la mère de Mistaʿh, le pied de cette dernière glissa dans la boue; elle dit : Que cela tombe sur le visage de Mistaʿh! — Pourquoi injuries-tu ton fils? lui demanda ʿÂïscha. — Parce que, répondit-elle, lui et ʿHassân ont rendu témoignage devant le Prophète, en t'accusant avec Çafwân; toute la ville le sait. ʿÂïscha sut alors pour quelle raison le Prophète était préoccupé. Elle revint à la maison et dit à sa mère : Tel bruit court la ville, et tu ne m'en avertis pas? Sa mère répondit : Ma fille, toute femme aimée de son mari et belle comme toi est calomniée, surtout si son mari a plusieurs femmes, et qu'il l'aime plus que les autres; ne t'en afflige pas. ʿÂïscha, ce jour-là, ne prit aucune nourriture : elle fut triste de ce que le Prophète avait prêté l'oreille à cette calomnie. Les jours suivants, chaque fois que le Prophète venait dans son appartement, il s'asseyait en face d'elle, la figure altérée, et gardait le silence. Enfin, ʿÂïscha, par suite de son chagrin, tomba malade. Un jour, elle dit au Prophète : Je suis très-malade, et

je n'ai personne [pour me soigner]; permets que je demeure pendant quelque temps chez mon père. Le Prophète dit : Fais ce que tu voudras. ʿÂïscha, avec une esclave, se rendit auprès de sa mère; elle était toujours malade et ne prenait aucune nourriture. Le Prophète n'y venait pas; mais chaque fois qu'il rencontrait l'esclave d'ʿÂïscha, il lui demandait comment se portait la malade.

Après vingt-cinq jours, ʿAbdallah, fils d'Obayy, répandant toujours cette calomnie, le Prophète monta un jour en chaire, après la prière, et dit aux assistants : Comment ose-t-on jeter le soupçon sur la maison du prophète de Dieu? Je ne sache pas que les membres de ma famille aient une conduite autre que chaste et honnête. Osaïd, fils de ʿHozhaïr, de la tribu d'Aus, se leva et dit : Apôtre de Dieu, dis-nous le nom de celui qui ose le faire; s'il est de notre tribu, nous aurons raison de lui; s'il appartient aux Khazradj, nous ferons tomber sa tête immédiatement; car quiconque a tenu ce langage mérite la mort. L'un des Khazradj, nommé Saʿd, fils d'ʿObâda, se leva et dit : Tu mens, Osaïd; tu ne peux tuer aucun des Khazradj; [tu parles ainsi, parce que tu sais qu']il s'agit de l'un des Khazradj. Ils se disputèrent, et il s'éleva du tumulte. Osaïd s'écria : Toi et les autres, vous êtes tous des hypocrites, et tu me dis que je suis menteur! L'affaire en étant arrivée à ce point, le Prophète descendit de la chaire et retourna à sa maison.

Ensuite le Prophète appela ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, et Osâma, fils de Zaïd, et les interrogea sur le compte d'ʿÂïscha. Osâma, qui avait été élevé dans la maison du Prophète, dit : Je n'ai jamais vu qu'elle ait commis rien de répréhensible, ni en faits, ni en paroles; je le jure. ʿAlî parla ainsi : Apôtre de Dieu, délivre-toi de ces embarras; il y a beaucoup

de femmes dans le monde; s'il y a dans ton esprit un soupçon à l'égard de celle-là, choisis-en une autre. Le Prophète appela Barîra, l'une de ses esclaves, et la conjura de lui dire tout ce qu'elle savait sur ʿÂïscha. Barîra affirma par serment qu'elle ne savait rien, et qu'elle n'avait jamais vu qu'ʿÂïscha eût commis de fautes, sauf une seule: J'élevais, dit-elle, dans la maison un mouton; j'avais préparé [un jour] de la pâte pour cuire du pain, et j'avais dit à ʿÂïscha de la garder; mais elle s'est endormie, et le mouton a mangé la pâte.

Le Prophète se leva et se rendit auprès d'ʿÂïscha; il la fit asseoir ainsi que sa mère et son père Abou-Bekr et dit : Tu sais, ô ʿÂïscha, ce que l'on dit de toi; c'est devenu un bruit public, et j'en éprouve un grand chagrin. Dans ce monde, il n'y a personne qui soit complétement innocent et sans péché. Si tu as commis quelque faute, ainsi qu'on le dit, montre du repentir et demandes-en pardon à Dieu. ʿÂïscha, fondant en larmes, mit sa tête sur ses genoux et pleura. Abou-Bekr lui dit: Ma fille, il ne sert à rien de pleurer; le Prophète te parle, réponds. ʿÂïscha leva la tête et dit : Qu'ai-je à répondre? Je n'ai point à me repentir, ni à demander pardon à Dieu ni à personne; je suis innocente. Mais j'aurai beau vous parler, vous ne me croirez pas. Je dirai comme disait le père de Joseph aux frères de celui-ci : «La patience est ce qui vaut le mieux. Que Dieu me soit en aide!» etc. (Sur. XII, verset 18.) Il n'y a que Dieu qui puisse manifester la vérité. Quand même tous les hommes de la terre parleraient, tu ne les croirais pas, à moins que Dieu ne te fasse connaître mon innocence. Mais je n'ai pas assez d'importance, pour qu'il y ait une révélation à cause de moi. Peut-être t'instruira-t-il par la bouche de Gabriel ou par un songe. Je l'espère ainsi. Le Prophète attendit que Gabriel vînt lui apporter une révé-

lation; et lorsqu'il éprouva le malaise qui précédait toujours ses visions et que l'on en vit sur lui les signes, le père et la mère d'ʿÂïscha pâlirent et tremblèrent : ils craignaient de voir manifester le déshonneur d'ʿÂïscha. Mais celle-ci était rassurée, persuadée que Dieu ne révélerait au Prophète que la vérité. Alors Dieu révéla, au sujet de l'innocence d'ʿÂïscha, dix-sept versets, dont voici le premier : « Quant à la calomnie répandue par un certain nombre d'entre vous, ne la considérez pas comme un mal, mais comme un bien, » etc. (Sur. XXIV, vers. 11 et suiv.) Dans ces versets, Dieu justifia ʿÂïscha et déclara son innocence. Le Prophète fut très-content, et dit à ʿÂïscha en souriant : Réjouis-toi, Dieu vient de me révéler ton innocence. ʿÂïscha fut heureuse, et, forte de son innocence, en songeant au chagrin que le Prophète lui avait fait éprouver, elle dit : C'est grâce à Dieu, et non grâce à toi. Je ne croyais pas, ajouta-t-elle, avoir assez d'importance aux yeux de Dieu, pour qu'il fît descendre, afin de me justifier, une révélation que les scribes écriront dans les copies du livre sacré, et que les lecteurs réciteront dans les chaires, de sorte que mon nom et ma mémoire dureront jusqu'au jour de la résurrection. Ensuite elle se prosterna et rendit grâces à Dieu. En se relevant, elle dit au Prophète : Je rends grâces à Dieu, non à toi; car tout le mal qui m'a été imputé, tu l'as pensé. Abou-Bekr se précipita sur elle, lui mit la main sur la bouche et lui dit : Que la langue te soit arrachée ! Sais-tu ce que tu dis au prophète de Dieu? Le Prophète dit : Non, laisse-la parler; elle a éprouvé un grand chagrin, car elle a été injustement accusée.

Ensuite Dieu ordonna au Prophète de faire donner aux auteurs de la calomnie quatre-vingts coups de verges. Il est dit dans le Coran : « . . . Celui qui aura aggravé la calomnie

recevra un châtiment sévère.» Ces paroles désignaient ʿAbdallah, fils d'Obayy. Il est dit encore : «Ceux qui aiment que la calomnie soit répandue sur les croyants recevront un châtiment sévère dans ce monde et dans l'autre...» (Sur. XXIV, vers. 18-19.) Le châtiment de ce monde signifie des coups de verges. Le Prophète sortit de la maison, fit chercher ʿHassân, fils de Thâbit, Mistaʿh, fils d'Othâtha, et ʿHamna, fille de Djaʿhsch, et les fit frapper de verges.

Quelque temps après, ʿHassân, fils de Thâbit, guéri de ses blessures, fit des satires contre Çafwân. Celui-ci, rencontrant ʿHassân, le frappa de son sabre et le blessa grièvement, en disant : Je ne suis pas poëte, pour pouvoir te répondre; ma réponse est le sabre. Thâbit, fils de Qaïs, voyant cela, saisit Çafwân, lui lia les mains et l'emmena dans son quartier, et il lui dit : Si ʿHassân meurt, je te tuerai. ʿAbdallah, fils de Rewâʿha le rencontra et lui demanda pourquoi il tenait Çafwân prisonnier. — Parce que, dit Thâbit, il a grièvement blessé ʿHassân; il faut qu'il meure aussi. ʿAbdallah répliqua : Va d'abord en informer le Prophète, ne fais rien sans ses ordres. Thâbit conduisit Çafwân et ʿHassân devant le Prophète, porta plainte contre Çafwân et demanda réparation. Le Prophète demanda à Çafwân pourquoi il avait agi ainsi. Çafwân répondit : Apôtre de Dieu, tu sais les propos mensongers qu'il a tenus sur moi. Quand je l'ai vu, j'étais armé de mon sabre et je n'ai pu me retenir. Le Prophète dit à ʿHassân : Pardonne-lui, ʿHassân répliqua : Apôtre de Dieu, je t'abandonne ma revanche; et il s'en retourna. Le Prophète possédait aux portes de Médine un verger de dattiers, qui lui avait été légué par un homme nommé Abou-Talʿha, et dont il avait la jouissance. Il en fit présent à ʿHassân, parce qu'il avait renoncé à la réparation qui lui était due. Plus tard encore, lorsque le Prophète

reçut de Moqauqas, gouverneur d'Égypte, entre autres présents, une belle esclave, nommée Schîrîn, il la donna à ʿHassân.

Quant à Mistaʿh, fils d'Othâtha, Abou-Bekr lui supprima sa pension, disant : Je l'ai nourri pendant très-longtemps, et il a calomnié mon enfant! A cette occasion, Dieu révéla le verset suivant : « Que les riches d'entre vous et les puissants ne jurent pas de ne plus secourir leurs parents et les pauvres, » etc. (Sur. xxiv, vers. 22.) En conséquence, Abou-Bekr rendit la pension à Mistaʿh.

Ces événements eurent lieu au mois de ramadhân et au mois de schawwâl de la sixième année de l'hégire. Au mois de dsou'l-qaʿda le Prophète et ses compagnons partirent pour la Mecque; mais les Mecquois ne les laissèrent pas entrer.

CHAPITRE XXIII.

EXPÉDITION DE ʿHODAÏBIYA.

Le Prophète résolut de se rendre à la Mecque pour accomplir le pèlerinage. Il partit sans emporter d'armes; il ne croyait pas qu'on l'empêcherait d'y entrer, parce qu'il était d'usage de n'en interdire l'approche à personne. Il était accompagné de sept cents hommes de toutes conditions. Il n'avait point pris d'armes, afin que les Mecquois ne pussent pas dire qu'il venait dans des intentions hostiles. Lorsqu'on arriva à la première station, ʿOmar dit : Apôtre de Dieu, nous allons à une ville dont nous avons tué plusieurs habitants; nous ne devons pas y paraître sans armes. Alors on les envoya chercher à Médine, et chacun emporta son armement complet. On emmena aussi soixante et dix chameaux pour le sacrifice : un chameau pour dix hommes. Le Prophète avait

un chameau qu'il avait reçu dans sa part du butin, le jour de Bedr, et qui avait appartenu à Abou-Djahl.

Le Prophète s'étant avancé vers la Mecque et étant arrivé à un endroit nommé Dsou-Towâ, les habitants de la Mecque prirent les armes et marchèrent à sa rencontre, se proposant de lui interdire l'entrée de la ville, même par la force. Un musulman de la Mecque vint prévenir le Prophète que les Qoraïschites avaient fait des préparatifs de guerre. Le Prophète s'écria : Jusques à quand les Mecquois lutteront-ils contre moi? Un si grand nombre d'entre eux ont déjà trouvé la mort! S'ils me laissaient tranquille, je ne lutterais que contre les Bédouins, et quand ceux-ci seraient détruits, les Mecquois et les Qoraïschites subsisteraient. Ensuite le Prophète envoya Khâlid, fils de Walîd, contre les troupes qoraïschites, qui étaient sorties de la Mecque sous le commandement d'ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl. Khâlid les repoussa jusqu'à trois fois, et le Prophète lui donna en ce jour le nom de *Saïf-Allah* (épée de Dieu).

Le Prophète engagea un guide arabe qui pût l'introduire à la Mecque par une autre route, et il se constitua en état pénitentiel (*iʿhrâm*). Lorsqu'il arriva à ʿHodaïbiya, non loin de la Mecque, son chameau s'arrêta et s'agenouilla; il fut impossible de le faire avancer. Les musulmans dirent : Apôtre de Dieu, qu'est-il arrivé à ce chameau? Le Prophète répondit : «Il est retenu par celui qui a retenu l'éléphant.» C'est la volonté de Dieu qui l'arrête, de même qu'elle a arrêté l'éléphant, du temps d'Abraha. Il descendit, et, s'étant demandé ce qu'il fallait faire, il se dit en lui-même : Tout ce que les Qoraïschites pourront me demander, je le leur accorderai, et je m'en retournerai en paix. Dieu révéla le verset suivant : «C'est lui qui vous met à l'abri de leurs attaques et qui les

met à l'abri des vôtres, dans la vallée de la Mecque, après vous avoir accordé la victoire," etc. (Sur. XLVIII, vers. 24.)

Le Prophète fit donc halte à ʿHodaïbiya, et les Mecquois rentrèrent dans la ville. ʿHodaïbiya est un lieu non loin de Minâ. Il n'y avait pas d'eau, et un puits qui s'y trouvait était à sec. Le Prophète, averti de cette circonstance, prit une flèche dans son carquois et la tendit à ses compagnons, en disant : Plantez-la dans le fond du puits, l'eau jaillira. Un chamelier prit la flèche et la ficha dans le fond du puits; l'eau jaillit au même instant, et tous en puisèrent. Ce puits et cette eau existent encore aujourd'hui.

Lorsque les Qoraïschites eurent connaissance de ce fait, ils résolurent d'envoyer une députation au Prophète, et ils firent partir un homme, nommé Bodaïl, le Khozâʿite, en lui donnant pour instructions de demander dans quelle intention Moʿhammed était venu, et de lui dire qu'ils étaient préparés à la guerre. Bodaïl vint trouver le Prophète et lui parla dans ce sens. Le Prophète lui répondit : Nous ne sommes pas venus pour faire la guerre, mais pour accomplir le pèlerinage. Il n'est jamais arrivé que l'on ait empêché personne de visiter le temple. Dis aux Qoraïschites qu'ils me laissent en face des Arabes; j'aurai affaire à ceux-ci seulement; il ne doit vous en arriver aucun mal. Bodaïl s'en retourna, et dit aux Mecquois : Moʿhammed tient un langage amical. ʿOrwa, fils de Masʿoud, l'un des Thaqîf, dit : Que voulez-vous faire, puisque Moʿhammed tient un langage amical? Les Qoraïschites répliquèrent : Il faut que tu ailles et que tu l'entendes toi-même. ʿOrwa, qui était l'un des chefs de la Mecque et du Tâïf, vint auprès du Prophète. Il le trouva au milieu de ses compagnons, qui étaient assis autour de lui; Moghaïra, fils de Schoʿba, se tenait debout devant lui, appuyé sur son sabre. ʿOrwa fut frappé de

ce spectacle; puis il dit : Ô Mo'hammed, jusques à quand feras-tu la guerre aux Qoraïschites? On n'a jamais entendu dire qu'aucun roi ou chef ait tant lutté contre son peuple et en ait massacré tant d'hommes que toi. Qu'espères-tu de ces étrangers? Ils finiront par te livrer à l'ennemi et par t'abandonner. Abou-Bekr lui dit : Que la langue te soit arrachée et jetée devant ton dieu! Le dieu dont Abou-Bekr voulait parler était l'idole de Lât, que les Qoraïschites adoraient. 'Omar se leva ensuite et asséna un coup de poing à 'Orwa; les autres se précipitèrent également sur lui et voulurent le tuer; ils l'injurièrent et s'écrièrent : Chien, crois-tu que nous l'abandonnerons comme vous, qui l'avez traité d'imposteur? Nous combattrons ceux qui l'attaquent, et nous donnerons pour lui nos vies! 'Orwa voulut parler en faisant des gestes. Moghaïra tira son sabre pour lui couper la main, en disant : Qui es-tu pour faire des gestes devant le prophète de Dieu? 'Orwa, qui avait vu les rois des différents pays, fut fort étonné du respect dont le Prophète était entouré de la part de ses compagnons. Le Prophète lui dit : Laissez-moi en présence des Arabes; je les soumettrai, j'aurai ce que je désire, et il ne vous en arrivera aucun mal.

'Orwa revint à la Mecque et dit aux Mecquois : Vous savez que j'ai vu différents rois : le roi d'Abyssinie, celui de Roum et celui de Perse; vous savez aussi que je n'ai jamais menti et que je ne vous en ai pas imposé. — C'est vrai, dirent les Qoraïschites. — Eh bien, reprit 'Orwa, je n'ai jamais vu un roi, au milieu de son peuple, objet d'une vénération pareille à celle dont jouit Mo'hammed. J'ai vu ses compagnons, chefs qoraïschites et chefs arabes, se tenant devant lui assis ou debout, n'osant pas se regarder les uns les autres, ni parler, écoutant en silence ce que Mo'hammed dit. Tous ces hommes attestent qu'il vient de la part de Dieu, et ils ne connaissent que

ce seul dieu. Quand Mo'hammed crache, ils recueillent sa salive, de même que l'eau dont il s'est servi pour se laver le visage. Ils ne connaissent pas d'autre culte que le sien, et lui ont fait le sacrifice de leurs vies, à tel point que chacun d'eux aura la valeur de mille hommes. Je ne vois pas pour vous d'autre moyen que de consentir à ce qu'il désire. Il demande que vous le laissiez guerroyer avec les Arabes, et que vous ne l'attaquiez point. Ces paroles furent agréables aux Mecquois. On raconte que le Prophète leur fit ainsi beaucoup de concessions, mais qu'ils gardaient une attitude hostile.

Le Prophète appela 'Omar, fils d'Al-Khattâb, et lui dit : Les Qoraïschites ne sont pas convaincus de nos intentions pacifiques; va pour les rassurer. 'Omar répondit : Apôtre de Dieu, tu sais qu'il y a de l'inimitié entre moi et Abou-Sofyân depuis notre jeunesse, et que je n'ai, à la Mecque, qu'un petit nombre d'amis. Envoie 'Othmân, qui a des relations d'amitié avec Abou-Sofyân et qui a conservé beaucoup d'amis dans la ville. Le Prophète appela 'Othmân et lui dit : Il faut que tu ailles dire aux Qoraïschites que nous sommes venus pour visiter le temple de Dieu, et non pour faire la guerre. 'Othmân consentit et dit : J'irai volontiers. Il se rendit à la Mecque, vit Abou-Sofyân, réunit les Qoraïschites à la mosquée et leur communiqua les paroles du Prophète. Ils lui dirent : Ô 'Othmân, va et fais les tournées autour du temple; quant à Mo'hammed, nous ne le laisserons jamais entrer. 'Othmân répliqua : Je ne les ferai pas sans le prophète de Dieu! Les Qoraïschites lui dirent : Tu ne peux pas maintenant nous quitter; reste ici, car nous n'avons plus d'anciens; tu pourras, selon ta volonté, pratiquer notre religion ou celle de Mo'hammed. 'Othmân reconnut qu'il était dans l'impossibilité de retourner auprès du Prophète.

Le bruit se répandit que les Qoraïschites avaient tué ʿOthmân. A cette nouvelle, le Prophète se leva et dit : Maintenant nous sommes obligés de combattre. Ses compagnons se lièrent à lui par un nouveau serment de fidélité, et Dieu révéla le verset suivant : « Dieu a été satisfait des croyants qui te juraient fidélité sous l'arbre. » (Sur. XLVIII, vers. 18.) Puis ʿOthmân revint. Dès que le Prophète l'aperçut, il prononça la formule du triomphe : *Dieu est grand!* et abandonna le projet de combattre.

Le lendemain les Qoraïschites envoyèrent Sohaïl, fils d'ʿAmrou, et ʿHowaïtab, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza, pour traiter avec le Prophète. Leurs conditions étaient qu'il s'en retournerait, cette année, sans entrer à la Mecque, afin que les Arabes ne pussent pas dire qu'il avait forcé les Mecquois à le laisser pénétrer dans la ville; que, l'année suivante, à la même époque, eux-mêmes évacueraient la Mecque, et se retireraient dans les montagnes avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qui leur appartenait; que le Prophète et ses compagnons y entreraient sans armes, y feraient les tournées autour du temple, et s'en iraient après y être restés trois jours; qu'il y aurait cessation d'hostilités pendant dix ans; qu'aucun des deux partis ne prêterait secours aux ennemis de l'autre, en leur fournissant des hommes ou des armes; que tout Mecquois qui, pendant ces dix années, irait à Médine et se ferait musulman ne serait pas reçu, mais renvoyé à la Mecque; enfin que tout homme qui viendrait de Médine à la Mecque, en abandonnant la religion de Moʿhammed, serait également rendu.

Les deux messagers se rendirent auprès du Prophète et lui communiquèrent ces conditions. Il les accepta; mais ses compagnons furent mécontents et dirent : Si l'on doit conclure ce traité, était-il nécessaire de lui prêter serment et de lui engager nos vies, pour supporter cette humiliation? ʿOmar s'approcha

d'Abou-Bekr et lui dit : Je sais que Mo'hammed est l'envoyé de Dieu, en vérité, et que nous devons lui obéir; mais je ne comprends pas pourquoi il accepte une si grande humiliation de la part de ces incrédules. Abou-Bekr répliqua : Ô Abou-'Hafç, nous n'avons qu'à obéir; tout ce qu'il dit, il faut le faire. Or le Prophète envoya chercher quelques-uns des principaux Qoraïschites, pour être présents à la conclusion du traité. Quand ceux-ci furent arrivés, et que les Mohâdjir et les Ançâr eurent pris place, il dit à 'Alî d'écrire comme il les lui dicterait les conditions du traité. 'Alî écrivit : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux.* Sohaïl saisit la main d''Alî et lui dit : N'emploie pas ces mots, car nous ne connaissons ni le *clément*, ni le *miséricordieux.* Écris comme nous avons l'habitude d'écrire. Lorsque 'Alî continua, en écrivant : *Mo'hammed, apôtre de Dieu*, Sohaïl l'arrêta de nouveau, en disant : Ô 'Alî, nous ne le reconnaissons pas pour prophète; si nous étions convaincus qu'il est prophète, nous ne le repousserions pas du temple. Écris : *Mo'hammed, fils d''Abdallah.* 'Alî s'écria : Apôtre de Dieu, je n'écrirai jamais ainsi, et n'ôterai jamais à ton nom la qualité de prophète! Mo'hammed dit : Ô 'Alî, efface ces mots; car je suis l'apôtre de Dieu aussi bien que le fils d''Abdallah. 'Alî jura qu'il n'effacerait jamais le nom du Prophète. Celui-ci prit le calem d'entre les mains d''Alî et lui demanda : Où sont les mots : *Apôtre de Dieu?* Montre-les-moi; et de sa main il les raya; puis il dit : Maintenant écris : *Mo'hammed, fils d''Abdallah*, et rédige le traité comme je l'ai dicté. Lorsque l'acte fut terminé, le Prophète le fit signer par les chefs qoraïschites présents et par ses compagnons.

Sohaïl avait un fils nommé Abou-Djandal, qui avait embrassé l'islamisme et qu'on retenait, par son ordre, enchaîné dans sa maison. Au moment où le traité fut conclu, on vit

arriver au camp Abou-Djandal, ayant encore les liens à ses pieds. Il s'écria : *Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah, et Mo-ʿhammed est l'apôtre d'Allah!* Sohaïl dit : Voilà la première application du traité que nous venons de conclure. Rends-moi mon fils. Le Prophète dit à Abou-Djandal : Va, adore Dieu à la Mecque, jusqu'à ce que Dieu t'accorde ta délivrance. Sohaïl l'entraîna par force. Abou-Djandal s'écria : Musulmans, me livrerez-vous entre les mains des infidèles qui veulent me faire renoncer à l'islamisme? Les musulmans s'émurent et dirent : Pourquoi souffrir une telle humiliation de la part des infidèles? Le Prophète leur répondit : J'exécute les ordres de Dieu. Or, pendant le voyage, il avait dit à ses compagnons qu'il avait fait un rêve et qu'il avait vu qu'il entrait avec eux à la Mecque. Cette parole leur était restée dans l'esprit; ils ne savaient pas qu'elle se réaliserait seulement plus tard, et plusieurs d'entre eux tombèrent dans l'hypocrisie et dans le doute, en le voyant accepter une situation si dure.

Après la conclusion du traité, le Prophète donna l'ordre aux musulmans de se raser la tête et de renoncer à l'état de pénitence. Aucun d'eux ne répondit à son appel, qu'il répéta trois fois. Le Prophète, très-affligé, se rendit dans la tente de sa femme Oumm-Salama, qu'il avait amenée avec lui. Celle-ci lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui dit: Je leur ai ordonné trois fois de se raser la tête, personne n'a obéi. Oumm-Salama dit : Ne t'afflige point, apôtre de Dieu, mais fais-toi raser la tête et accomplis le sacrifice. Le Prophète se leva, égorgea le chameau destiné au sacrifice qu'il devait offrir lui-même, et se fit raser la tête. Ses compagnons, le voyant faire ainsi, se le dirent les uns aux autres, et chacun se fit raser la tête et immola les victimes.

On rapporte, d'après ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, qu'une partie

des musulmans se firent raser la tête, et que quelques-uns se firent seulement tailler les cheveux. Alors le Prophète prononça ces paroles : « Que Dieu soit propice à ceux qui ont la tête rasée ! » — Apôtre de Dieu, lui dit-on, ajoute : « Et à ceux qui ont les cheveux taillés. » Le Prophète répéta ses premières paroles; on réitéra la demande, il fit la même réponse, et ainsi jusqu'à trois fois. Quand on lui fit la demande pour la quatrième fois, il ajouta : « Et à ceux qui ont les cheveux taillés. » On lui demanda ensuite pourquoi il avait fait cette différence entre ceux qui avaient la tête rasée et ceux qui ne l'avaient pas. Le Prophète répondit : Parce que ceux-là n'ont point douté, et qu'ils sont restés fermes dans leur conviction.

Lorsque le Prophète fut de retour à Médine, un homme, nommé Abou-Bacîr, s'enfuit de la Mecque, vint à Médine et embrassa l'islamisme. Les Mecquois envoyèrent au Prophète un message ainsi conçu : Il y a entre nous et toi un traité qui te prescrit de nous rendre ceux qui nous quittent et s'enfuient auprès de toi. Le Prophète appela Abou-Bacîr et lui dit : Nous avons avec les Qoraïschites une convention d'après laquelle nous devons renvoyer quiconque s'enfuit d'auprès d'eux et vient ici; je ne peux pas violer cette convention. Il le renvoya ainsi à la Mecque, en le livrant entre les mains des deux messagers des Mecquois. Quand ils eurent quitté Médine, Abou-Bacîr demanda à l'un d'eux de lui montrer son sabre; cet homme le lui ayant remis, Abou-Bacîr l'en frappa et lui trancha la tête; il se tourna ensuite contre l'autre, qui prit la fuite et revint à Médine, pour porter plainte au Prophète. Abou-Bacîr rentra également à Médine. Le Prophète lui demanda pourquoi il avait agi ainsi. Abou-Bacîr dit : Apôtre de Dieu, je l'ai fait n'étant plus en ton pouvoir. Par Dieu, quand même ils auraient été dix, ils

n'auraient pu me ramener à la Mecque! Le Prophète s'écria : Que n'ai-je des compagnons comme toi! Abou-Bacîr répliqua : Je t'amènerai des compagnons qui seront comme moi, et qui ont embrassé l'islamisme à la Mecque.

Abou-Bacîr partit et se rendit au bord de la mer, dans un bourg appelé ʿAïç, par où passaient les caravanes de la Mecque. Tous ceux qui, à la Mecque, étaient musulmans, allèrent le rejoindre, et Abou-Bacîr réunit ainsi autour de lui une troupe d'environ cinq cents hommes, qui se mirent à piller les caravanes des Mecquois. Ceux-ci, enfin, firent demander au Prophète de rappeler Abou-Bacîr à Médine; ils y consentaient, disaient-ils, et l'abandonnaient, ainsi que les hommes qui étaient avec lui. Le Prophète fit appeler Abou-Bacîr et ses hommes à Médine.

Ces événements se passèrent aux mois de schawwâl et de dsou'l-qaʿda de la sixième année de l'hégire. Dans la même année fut révélé le verset suivant : « Dis : Ô hommes, je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers vous tous, de ce dieu qui possède les cieux et la terre. » (Sur. VII, vers. 157.) En conséquence, le Prophète envoya des ambassadeurs à tous les princes de la terre, à ceux de l'Arabie, de la Perse, de Roum et de l'Inde.

CHAPITRE XXIV.

AMBASSADES ENVOYÉES PAR LE PROPHÈTE AUX ROIS DE LA TERRE.

Le Prophète fit partir huit ambassadeurs, qu'il envoya vers huit princes, pour les appeler à Dieu. Il députa ʿHâteb, fils d'Abou-Baltaʿa, vers le gouverneur des Coptes, nommé Moqauqas; Schodjâʿ, fils de Wahb, vers le gouverneur de

Syrie, nommé ʿHârith, fils d'Abou-Schimr, le Ghassânide; Salît, fils d'ʿAmrou, vers le prince du Yemâma, nommé Haudsa, fils d'ʿAlî, le ʿHanifite; ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, vers le prince de l'ʿOmân, nommé Djaïfar-ben-Djolonda; Al-ʿAlâ ben al-ʿHadhramî, vers le gouverneur du Baʿhraïn; ʿAmrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, vers le roi d'Abyssinie, nommé Nedjâschî Al-Adhkham, fils d'Abdjar; Diʿhya, fils de Kholaïfa, vers le César, roi de Roum, nommé Héraclius; enfin ʿAbdallah, fils de ʿHodsâfa, de la tribu de Sahm, vers le roi de Perse, nommé Parwîz, fils de Hormuzd, fils de Nouschirwân. La lettre adressée à chacun de ces princes portait en tête les mots : *Moi Moʿhammed, apôtre de Dieu, à un tel, prince de...* et était ainsi conçue : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Dis : Ô hommes, je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers vous tous, de celui qui possède les cieux et la terre. Il n'y a pas de dieu en dehors de lui, qui donne la vie et fait mourir, » etc. (Sur. VII, vers. 157-158.) Elle se terminait ainsi : « Salut à celui qui suit la droite voie. Mets-toi bien à l'abri du châtiment de Dieu, au jour de la résurrection, et tu auras le paradis. Mais si tu ne le fais pas, eh bien, moi je t'ai fait parvenir ce message! » Les ambassadeurs partirent, chacun pour le pays où il était envoyé.

Moqauqas, le prince des Coptes, répondit à la lettre, mais il ne crut pas. Il fit écrire une lettre bienveillante, et envoya en outre des présents, des étoffes de l'Occident, et quatre jeunes filles coptes, dont l'une s'appelait Mâria, que le Prophète rendit mère d'un fils nommé Ibrahîm, qui mourut à l'âge de deux ans. La sœur de Mâria, nommée Schîrîn, fut donnée par le Prophète à ʿHassân, fils de Thâbit. Quant aux princes de Syrie, du Yemâma, du Baʿhraïn et de l'ʿOmân, ils ne crurent point et ne répondirent pas à la lettre; ils dirent:

Il ne pourra pas nous enlever notre pouvoir. Lorsque les envoyés revinrent auprès du Prophète et lui répétèrent ces paroles, il s'écria : C'est Dieu qui leur enlèvera leur pouvoir et le donnera à mon peuple. Le Nedjâschî, roi d'Abyssinie, crut au Prophète, donna des présents à ses envoyés, autorisa le départ de Dja'far, fils d'Abou-Tâlib et des autres musulmans qui étaient dans son pays, fit profession de foi et fit embrasser l'islamisme à son fils nommé Arhâ, fils d'Al-Adhkham. Il envoya son fils et soixante hommes de ses officiers et de ses proches pour porter au Prophète une lettre de réponse ainsi conçue : *A Mo'hammed, apôtre de Dieu, de la part du Nedjâschî Al-Adhkham, fils d'Abdjar.* J'ai embrassé l'islamisme, et je t'envoie mon fils et soixante officiers, qui sont tous devenus musulmans. Je les envoie auprès de toi, afin qu'on l'ignore en Abyssinie; car je n'ai de pouvoir que sur ma personne, sur mon fils et sur mes proches. J'ai reconnu que ta religion est véritable, et que Jésus a été le serviteur de Dieu et un prophète, comme tu l'as dit. Mais je ne peux pas lutter seul contre tous les Abyssins. Si tu veux que j'aille auprès de toi, je m'y rendrai. Il envoya, en outre, au Prophète toutes sortes de présents.

Héraclius, le roi de Roum, devint croyant, et, dans la lettre qu'il envoya en réponse au Prophète, il proclama l'islamisme.

Quant au roi de Perse, Kesra-Parwîz, après avoir lu la lettre du Prophète, il la déchira et la jeta au visage de l'envoyé, en disant : Comment cet homme, qui est mon sujet, ose-t-il m'adresser une lettre pareille? Il écrivit ensuite à Bâdsân, son gouverneur dans le Yemen, en ces termes : Cet Arabe qui a surgi dans le 'Hedjâz m'a adressé une lettre inconvenante. Fais partir deux hommes intelligents pour l'amener enchaîné auprès de moi, afin que j'examine comment il

faudra agir avec lui. S'il refuse de venir sur l'ordre qu'ils lui communiqueront, va le trouver avec une armée, et envoie-moi sa tête. Puis fais ravager tout son pays sous les pieds des éléphants, réduis en esclavage les habitants, et empare-toi de leurs biens. Ayant lu cette lettre, Bâdsân envoya auprès du Prophète son secrétaire, nommé Bâbouyè, et une autre personne du nom de Khor-Khosrou. Il leur remit la lettre de Parwîz et fit dire au Prophète : Si tu ne viens pas, j'irai avec une armée comme Kesra l'a ordonné.

L'arrivée de ces messagers à Médine causa une grande joie aux hypocrites, qui dirent : C'en est fait de Moʿhammed; les hommes vont être délivrés de ce fléau, puisque le grand roi Kesra veut s'emparer de lui; il va le faire disparaître de la surface de la terre.

Dans les traditions de la Perse, il est dit que Khor-Khosrou avait été envoyé vers le Prophète par Parwîz lui-même, qui lui avait donné pour instructions de le lui amener, et, dans le cas où il refuserait de le suivre, de se rendre auprès de Bâdsân et de lui remettre la lettre par laquelle il lui prescrivait d'envoyer Moʿhammed auprès de lui. Nous avons déjà raconté ces faits dans l'histoire de Parwîz. Maintenant l'auteur dit que ces envoyés venaient de la part de Bâdsân. Lorsqu'ils furent arrivés, Dieu envoya Gabriel auprès du Prophète et lui annonça que Parwîz avait été tué par son fils Schîrouï. Le Prophète dit à ces hommes : Parwîz est mort, son fils Schîrouï l'a tué. Ils lui demandèrent qui le lui avait dit. — Gabriel me l'a dit, répondit le Prophète; il a été tué hier. Ils répliquèrent : Fais attention à ce que tu dis; car nous répéterons tes paroles à Bâdsân, le prince du Yemen, et nous les lui rapporterons comme venant de toi. — Faites, répliqua le Prophète, et ajoutez encore ceci : Moʿhammed

dit : Si tu embrasses l'islamisme et que tu croies en moi, je te laisserai le gouvernement du Yemen et je te ferai roi, en te plaçant à la tête des officiers de Perse qui se trouvent avec toi. Mais si tu ne crois pas, Dieu donnera le gouvernement du Yemen et de la Perse à mon peuple, et ma religion régnera dans ces contrées. Les envoyés notèrent la date du jour où le Prophète leur avait ainsi parlé et retournèrent auprès de Bâdsân, après avoir reçu du Prophète chacun un présent. Il avait donné à l'officier qui accompagnait le secrétaire une ceinture, que Moqauqas lui avait envoyée; elle était d'argent et bordée d'or.

De retour auprès de Bâdsân, les envoyés lui firent leur rapport. Bâdsân dit : Attendons; si ses paroles se trouvent exactes, il est un prophète et il faut croire en lui; si elles sont fausses, nous exécuterons les ordres de Kesra. Peu de temps après, il reçut une lettre de Schîrouï, ainsi conçue : Kesra a été tué tel jour, et l'on m'a nommé roi. Quand tu auras reçu cette lettre, rends-moi hommage et fais-moi rendre hommage par tout le Yemen. Quant à cet homme du 'Hedjâz, au sujet duquel Kesra t'a écrit, ne l'inquiète point jusqu'à ce que je t'envoie une nouvelle lettre. Bâdsân, en voyant que le jour de la mort de Kesra était le même jour où le Prophète l'avait annoncée, devint croyant, ainsi que les deux envoyés. Les descendants de l'officier à qui le Prophète avait donné la ceinture s'en glorifient encore aujourd'hui dans le Yemen. On les appelle *Dsou'l-Mi'djaza* (possesseurs de la ceinture).

Ces événements se passèrent dans la sixième année de l'hégire. Dans la septième année, le Prophète entreprit l'expédition de Khaïbar.

CHAPITRE XXV.

EXPÉDITION DE KHAÏBAR.

Khaïbar était en la possession des juifs; c'était la plus solide de leurs forteresses. Elle se composait de sept forts, de différentes grandeurs, entourés de plantations de dattiers. A deux parasanges de là demeuraient les Benî-Ghatafân, alliés des juifs. Le Prophète, ayant laissé comme son lieutenant à Médine Sibâ', fils d''Orfota, vint mettre le siége devant Khaïbar. Les noms des sept forts étaient : Nâ'im, Qamouç ou *fort des Abou'l-'Hoqaïq*, Katîba, appelé le *fort de la Victoire*, et ayant pour chef Ça'b, fils de Mo'âds; Schiqq, Natât, Watî'h et Solâlim. Le Prophète assiégea la forteresse pendant quinze jours. Les Benî-Ghatafân, après avoir quitté leur campement pour venir au secours de Khaïbar, craignant que le Prophète n'envoyât une troupe contre leur tribu et ne fît enlever leurs femmes et leurs enfants, revinrent sur leurs pas.

Le Prophète souffrait d'une migraine. Chaque fois qu'il était pris de ce mal, il restait trois ou quatre jours sans sortir. 'Alî, de son côté, souffrant d'un mal d'yeux, était aussi retenu dans sa tente. Le Prophète fit appeler Abou-Bekr, lui remit le drapeau du commandement et lui ordonna de conduire les musulmans au combat. Abou-Bekr partit et tenta un assaut contre le fort extérieur. Une pierre de meule, qui fut jetée du haut du mur, tua le frère de Mo'hammed, fils de Maslama. Abou-Bekr revint à la fin du jour, sans avoir obtenu aucun avantage. Le lendemain, le Prophète remit l'étendard à 'Omar, fils de Khattâb, qui combattit également

sans succès, toute la journée. Le Prophète dit : «Je remettrai l'étendard à un homme qui aime Dieu et son prophète et qui en est aimé; il le tiendra vaillamment.» Alors tous les Qoraïschites et les principaux d'entre les musulmans désiraient vivement obtenir l'étendard. Le Prophète dit : Où est ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib? On lui répondit qu'il était dans sa tente, et qu'il avait mal aux yeux. Le Prophète l'envoya chercher, lui ouvrit les yeux et souffla dedans; ʿAlî fut guéri et put ouvrir les yeux. Le Prophète lui remit l'étendard et le fit partir pour attaquer Khaïbar.

Le premier qui se présenta à ʿAlî fut l'un des chefs de Khaïbar, nommé Marʿhab. Il sortit de la forteresse et défia ʿAlî, en chantant :

«Je suis connu dans Khaïbar; je suis Marʿhab, armé d'armes tranchantes, héros éprouvé.»

ʿAlî répliqua :

«Je suis celui que sa mère a nommé *lion*. Je vais vous mesurer avec la grande mesure.»

Marʿhab attaqua le premier, et d'un coup de sabre il fendit en deux le bouclier d'ʿAlî, sans que celui-ci fût atteint. Ensuite ʿAlî frappa son adversaire et lui coupa une jambe; d'un second coup il le tua. Moʿhammed fils de Djarîr, dans cet ouvrage, rapporte que Marʿhab fut tué par Moʿhammed, fils de Maslama, après que Zobaïr, fils d'Al-ʿAwwâm, lui eut coupé la jambe; car, dit-il, ʿAlî, souffrant des yeux, n'était pas venu au combat. Mais cette version est inexacte; la vérité est que Marʿhab fut tué par ʿAlî. Dans un autre récit, il est dit que ce fort extérieur était muni d'une porte de fer d'une seule pièce, qui ne pouvait être ouverte qu'à l'aide de quatre hommes. ʿAlî, saisissant l'anneau, ébranla

la porte, et, assisté par Gabriel, il parvint à l'arracher. Ce fait n'est pas mentionné dans l'ouvrage [de Tabari]; l'histoire de la porte y est rapportée ainsi : Lorsque Mar'hab eut fendu en deux morceaux le bouclier d'ʿAlî, celui-ci, voyant à l'entrée du fort une porte jetée par terre, s'en empara, la prit dans sa main gauche et s'en servit, en combattant, en guise de bouclier; et le soir, en cessant la lutte, il la rejeta et s'en retourna. Les compagnons, au nombre de sept, qui étaient avec ʿAlî dirent : Nous nous étions approchés tous ensemble pour prendre cette porte; nous ne pouvions pas la remuer.

ʿAlî prit d'assaut le premier fort, tua le commandant, et fit prisonnier Kinâna, fils d'Al-ʿHoqaïq. Kinâna était le chef des Benî-Nadhîr. Après la prise de la forteresse de sa tribu, il était venu à Khaïbar. Il avait pour femme Çafiya, fille de ʿHoyayy, fils d'Akhtab, ce chef des Nadhîr qui, en quittant sa ville, était venu dans la forteresse des Qoraïzha, qui avait été l'instigateur du grand rassemblement de troupes des Qoraïzha, des Ghatafân et des autres Arabes pour la guerre du Fossé, et qui, après la dispersion de cette armée, était allé se renfermer avec les Benî-Qoraïzha dans leur forteresse, où le Prophète alla les attaquer. Kinâna et sa femme Çafiya, qui, en quittant le territoire des Benî-Nadhîr, étaient venus à Khaïbar, tombèrent entre les mains d'ʿAlî, qui les envoya, sous l'escorte de Belâl, auprès du Prophète. Celui-ci, en voyant Çafiya, fut frappé de sa beauté; il la couvrit de son manteau et la fit asseoir derrière lui. Ses compagnons reconnurent ainsi qu'il la choisissait pour lui-même. Quant à Kinâna, il le fit garder avec les autres prisonniers.

Quand les trois premiers forts furent tombés sous les efforts d'ʿAlî, les garnisons du quatrième et du cinquième demandèrent à capituler aux mêmes conditions qu'on avait

accordées aux Benî-Nadhîr, savoir : qu'ils pourraient quitter leur territoire en abandonnant leurs biens, et se rendre en Syrie. Le Prophète y consentit, et ils partirent. Il restait à prendre le sixième et le septième fort, qui étaient plus solides que les autres et renfermaient des biens considérables. Mais la nuit approchait, et ʿAlî retourna au camp. Le lendemain, toute l'armée vint assaillir les portes de ces forts sans réussir à les ouvrir.

Or un homme vint dénoncer Kinâna, fils de ʿHoqaïq, comme sachant où étaient déposés les trésors des Benî-Nadhîr. Le Prophète fit venir Kinâna, qui refusa d'avouer, résistant à toute persuasion. On le fit jurer sur l'âme de son père, mais il n'avoua pas. Alors un autre d'entre les prisonniers juifs vint faire la déclaration suivante : A tel endroit, près de la porte du fort, il y a un lieu isolé, autour duquel j'ai vu rôder Kinâna, chaque matin. Le Prophète, ayant fait appeler Kinâna et l'ayant interrogé en vain, lui dit : Si je fais fouiller en cet endroit et que je trouve les trésors, je te ferai mettre à mort. — C'est bien, répliqua Kinâna. On fit des fouilles et l'on découvrit une partie des trésors. Kinâna refusant de dire où était le reste, le Prophète fit venir Zobaïr, fils d'Al-ʿAwwâm, et lui dit : Mets-le à la question, jusqu'à ce qu'il avoue ou qu'il meure. Zobaïr lui lia les mains et les pieds, l'étendit par terre, et lui mit sur le visage et sur la barbe de l'amidon enflammé, qui lui brûla la peau. Kinâna n'avouait pas. Zobaïr, voyant que Kinâna était près de mourir, vint avertir le Prophète. Celui-ci lui dit de le livrer à Moʿhammed, fils de Maslama, pour qu'il le fît mourir, en revanche de la mort de son frère Maʿhmoud, qui avait été tué à la porte du premier fort. Moʿhammed, fils de Maslama, saisit Kinâna et le tua.

On avait combattu pendant trois jours sans résultat. Alors les habitants des deux forts demandèrent à capituler. Ils voulaient que le Prophète leur accordât la vie sauve et se contentât de prendre leurs biens, et qu'il les laissât demeurer dans le pays, et conserver la religion juive, sans leur demander de capitation; ils abandonneraient au Prophète leurs plantations de dattiers, qu'ils continueraient de cultiver; et, chaque année, au moment de la récolte, il viendrait prendre la moitié des fruits, en leur laissant l'autre moitié. Le Prophète fit part de ces propositions à ses compagnons. Tous, Mohâdjir et Ançâr, les trouvèrent acceptables; ils dirent : Nous aurons ainsi leurs biens et nous posséderons leurs plantations, et ils seront nos fermiers. Ces arbres, s'ils restaient sans propriétaires, se dessécheraient, comme il est arrivé de ceux des Benì-Nadhìr. Ne leur imposons pas de tribut, puisqu'ils sont nos fermiers. Le Prophète consentit, et accorda aux juifs ces conditions, en leur disant : Je veux, quand je le jugerai à propos, ou si j'aperçois de votre part quelque acte de trahison, pouvoir vous expulser. Les juifs y consentirent. Ensuite il fit écrire par ʿAlì le traité, et le leur remit. En conséquence, ils cultivaient chaque année les plantations de dattiers. Lorsque les arbres étaient en fleur, le Prophète envoyait une personne pour évaluer le rendement et pour en prendre note; et, au moment de la récolte, il recevait la moitié des fruits, qu'il distribuait entre les musulmans, et il laissait l'autre moitié aux juifs. Cette manière de procéder est l'origine de la coutume adoptée par les souverains de faire évaluer le rendement du froment.

Le Prophète partagea entre les musulmans les biens de Khaïbar, et ne se réserva à lui-même que Çafiya, à laquelle il donna la liberté et qu'il épousa, après qu'elle eut embrassé l'islamisme. En voyant son visage, il aperçut sur le côté

gauche, au-dessous de l'œil, une tache noire, et il lui demanda ce que c'était. Çafiya lui dit : Le jour où votre armée vint assiéger Khaïbar, je fis un rêve. Il me sembla que la lune se détachait du ciel et venait tomber dans mon sein. Je racontai ce rêve à mon mari Kinâna, qui me dit : Toi aussi, tu désires ce Moʿhammed, ce roi du ʿHedjâz? et il me donna un soufflet, qui a laissé cette trace.

Le Prophète renvoya l'armée à Médine; lui-même n'y retourna pas; il partit pour la forteresse de Fadak.

CHAPITRE XXVI.

EXPÉDITION DE FADAK.

Dans la même semaine, le Prophète conclut un traité avec les habitants de Fadak, qui était une forteresse habitée par des juifs, et entourée de plantations de dattiers. Elle était située non loin de Khaïbar, mais elle était plus petite; car il n'y avait pas de forteresse qui fût aussi grande et aussi forte que Khaïbar, et qui renfermât tant d'habitants et tant de richesses. Les habitants de Fadak, voyant ce qui venait d'arriver à Khaïbar, se hâtèrent d'envoyer au Prophète un message; ils demandèrent à être traités de la même façon que les habitants de Khaïbar, et à conserver leurs plantations de dattiers. Ils choisirent pour intermédiaire un homme des Benî-ʿHâritha, nommé Moʿhayyiça, fils de Masʿoud. Le Prophète accepta leurs propositions; il partit, sans emmener l'armée, pour Fadak, en face de Khaïbar, et conclut le traité avec les habitants. Il déclara Fadak sa propriété personnelle, et n'en attribua rien à personne. Tandis que le produit des plantations de Khaïbar appartenait aux musulmans, celui de

Fadak appartenait en propre au Prophète, et servait à sa subsistance personnelle et à celle de sa famille; il en disposait à son gré, en aumônes aux pauvres et en présents. Il n'y eut point de partage, parce que l'armée n'avait pas été employée, ni cavaliers ni fantassins; et Dieu révéla le verset suivant : « Ce que Dieu vient d'accorder à son apôtre, en vous excluant *du partage*, vous ne l'avez disputé ni avec vos chevaux ni avec vos chameaux, » etc. (Sur. LIX, vers. 6.)

Il y avait à Fadak une femme juive, nommée Zaïnab, fille de ʿHârith. Elle avait été l'épouse de Sallâm, fils de Mischkam, ce chef des Benî-Nadhîr qui avait été tué. Lorsque le Prophète vint à Fadak, elle lui envoya une brebis rôtie, dont la chair était empoisonnée. Le Prophète, en fait de viande, aimait principalement l'épaule, et c'est dans l'épaule de la brebis que Zaïnab avait mis une plus grande quantité de poison. Le Prophète avait avec lui l'un des Ançâr, nommé Bischr, fils d'Al-Berâ, fils de Maʿrour. Moʿhammed détacha l'épaule et en mit un morceau dans sa bouche; Bischr prit également un morceau et l'avala. Le Prophète mâcha le sien, et, ne pouvant l'avaler, il le rejeta, en disant : Je pense que cette brebis est empoisonnée. Il la fit enlever, et envoya chercher la femme. Il lui dit : Pourquoi as-tu fait cela? Elle répondit : J'ai voulu t'éprouver; je me suis dit que, si tu étais le prophète de Dieu, il te préserverait et t'avertirait du danger; et que, si tu n'étais pas un prophète, les hommes seraient délivrés de toi. Le Prophète ne lui dit rien, et retourna à Médine. Bischr, qui avait avalé le morceau, mourut immédiatement, tandis que le Prophète n'éprouva aucun mal.

Voilà le récit de cet événement, tel qu'il est donné par Moʿhammed fils de Djarîr. Dans le livre des guerres sacrées, il est rapporté différemment. La version exacte est celle-ci :

Lorsque le Prophète eut porté le morceau à sa bouche, Dieu donna à la brebis rôtie la parole, et elle dit : « Ne mange pas ma chair, car je suis empoisonnée. » Ce fut là un des grands miracles de la mission prophétique de Mo'hammed. Gabriel vint et lui dit : Rejette ce morceau de ta bouche. Suivant une autre tradition, il aurait dit : Ô Mo'hammed, avale ce morceau en prononçant ces paroles : « Au nom de Dieu, par la vertu duquel rien, ni sur la terre, ni dans le ciel, ne devient nuisible. Il est celui qui entend et sait. » Tes ennemis sauront alors qu'ils ne peuvent pas t'atteindre. Le Prophète mangea le morceau; le poison fut absorbé par son corps et il n'en éprouva aucun mal. Mais, dans la suite, chaque année à la même époque, le poison se faisait sentir dans son corps, et à la fin il en mourut et fut ainsi martyr (car ceux qui meurent par le poison sont aussi martyrs); Dieu avait voulu lui accorder de cette façon la gloire du martyre. Le Prophète a dit : Le morceau que j'ai mangé à Khaïbar se fait sentir dans mon corps, chaque année, à la même époque. Lorsque sa mort approchait, il dit : Maintenant il va me rompre la grande artère et il me fera mourir. Le Prophète dit ces paroles dans l'année où il mourut. Il avait pris ce poison aux portes de Fadak; il dit « morceau de Khaïbar, » parce que le traité de Fadak avait été conclu non loin de Khaïbar, et qu'il n'était pas encore revenu de Khaïbar à Médine. Dieu seul connaît la vérité.

CHAPITRE XXVII.

EXPÉDITION DE WÂDÎ'L-QORA.

Wâdî'l-Qora était une forteresse des juifs, non loin de

Khaïbar. Quelques-uns disent que le Prophète, de retour à Médine, partit pour Wâdi'l-Qora avec l'armée; d'autres disent que, après avoir terminé l'affaire de Fadak, il appela l'armée de Médine et se rendit à Wâdi'l-Qora, qu'il investit. Après un siége d'une semaine, sans qu'il y eût eu de combat, les habitants demandèrent à capituler. Ils sortirent de la forteresse, et le Prophète s'empara de leurs biens, qu'il distribua à ses compagnons; ensuite il retourna à Médine.

Une nuit, pendant le voyage, ayant marché jusqu'à minuit, le Prophète et ses compagnons furent pris de sommeil. Le Prophète dit : Qui veut rester debout et ne pas dormir pendant que nous prendrons du sommeil, afin que, vers l'aurore, il puisse nous réveiller, pour que nous ne manquions pas le temps de la prière du matin? Belâl s'offrit, et il resta debout à prier pendant que le Prophète et ses compagnons dormaient. A l'approche du jour, Belâl aussi fut gagné par le sommeil. Ils ne se réveillèrent que lorsque les rayons du soleil les eurent frappés. Le Prophète se réveilla le premier et dit à Belâl : Que signifie ce que tu viens de faire? Belâl répondit : J'ai été gagné par le sommeil ainsi que vous. Le Prophète le crut et l'excusa; ensuite il quitta cette station. Après avoir marché environ une parasange, il s'arrêta et fit l'ablution et la prière du matin, quoique le temps fût passé. Puis il dit à ses compagnons : Lorsque vous oubliez une prière, faites-la au moment où vous vous en souvenez; car Dieu dit : « Fais ta prière en souvenir de moi. » (Sur. xx, vers. 14.)

Lorsque le Prophète fut de retour de Khaïbar, un marchand arabe, des Benî-Solaïm, nommé 'Haddjâdj, fils d''Ilât, vint et embrassa l'islamisme. Il était en affaires avec les marchands de la Mecque, et il avait sur eux des créances considérables;

il craignit que, en apprenant qu'il était devenu musulman, ils ne lui retinssent son argent. Il demanda donc au Prophète l'autorisation de se rendre à la Mecque, pour recouvrer son bien. L'ayant obtenue, il dit : Apôtre de Dieu, si, pour obtenir cet argent, je tiens quelques propos contre ta religion, pardonne-le-moi. — Je te le pardonne, dit le Prophète. ʿHaddjâdj partit, et arriva à la Mecque, monté sur une chamelle. Les Mecquois l'entourèrent et lui dirent : Quelle nouvelle apportes-tu? Où en est l'affaire de Moʿhammed avec les gens de Khaïbar? Il répondit : Les hommes de Khaïbar ont défait son armée et l'ont fait prisonnier lui-même; ils ont voulu le tuer, mais ils ont dit qu'ils l'enverraient à la Mecque, dont les habitants pourront le tuer. Ils l'amèneront donc après moi. Cependant vous savez que je suis marchand et que j'ai de fortes créances sur tels et tels marchands. Je viens pour que vous me donniez mon argent immédiatement, afin que je puisse retourner à Khaïbar et acheter quelque chose du butin que l'on a pris à Moʿhammed. Les notables de la Mecque s'employèrent à réunir cette somme en trois jours, et ʿHaddjâdj, après l'avoir reçue, partit. Trois jours après, on apprit que Khaïbar s'était rendue au Prophète, et les Mecquois reconnurent que ʿHaddjâdj avait employé une ruse pour obtenir son argent.

Moʿhammed fils de Djarîr ajoute que le récit de ʿHaddjâdj avait consterné les Benî-Hâschim; qu'ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, étant venu en secret pour l'interroger, ʿHaddjâdj lui aurait dit que la victoire était restée au Prophète, et que lui-même avait employé un mensonge pour avoir son argent. Mais ce fait est inexact; car, à cette époque, ʿAbbâs était à Médine et non à la Mecque : il avait embrassé l'islamisme le jour de Bedr, et vivait depuis lors avec le Prophète, à Médine.

Les habitants de Khaïbar, conservant leurs demeures, cultivaient leurs plantations de dattiers, et le Prophète, pendant le reste de sa vie, et Abou-Bekr, après lui, percevaient la moitié de la récolte. Mais ʿOmar, ayant pris le pouvoir, dit: Le Prophète a défendu qu'il y ait en Arabie deux religions. Par conséquent, il expulsa de la presqu'île arabique tous les juifs qui s'y trouvaient, et dit aux habitants de Khaïbar d'aller où ils voudraient. Ceux-ci vinrent trouver ʿAlì et, en lui montrant l'acte du traité que le Prophète avait conclu avec eux, ils lui dirent : N'est-ce pas ton écriture? N'as-tu pas été témoin du traité conclu avec nous par Moʿhammed et de la clause qui nous laissait demeurer ici? Maintenant ʿOmar veut nous chasser d'ici. ʿAlì intercéda auprès d'ʿOmar. Celui-ci dit : Le Prophète a déclaré qu'il les y laisserait demeurer aussi longtemps que Dieu le voudrait. A présent, ils doivent partir. Il les expulsa donc de Khaïbar, et c'est pour cette raison que les juifs aiment ʿAlì et n'aiment pas ʿOmar.

Le Prophète revint de Khaïbar au mois de çafar et resta à Médine jusqu'au mois de dsou'l-qaʿda. Dans cet intervalle, les ambassadeurs qu'il avait envoyés revinrent et rapportèrent les différentes réponses qui leur avaient été données. Les présents envoyés par Moqauqas arrivèrent également en cette année.

Du mois de çafar au mois de dsou'l-qaʿda, le Prophète fit partir quatre corps de troupes contre les Arabes. Chaque fois qu'il apprenait que les Bédouins se rassemblaient en quelque lieu, il envoyait contre eux une armée. Mais ces corps de troupes ne rencontrèrent jamais personne et n'eurent point à combattre.

Ce fut dans la même année que le Prophète se fit cons-

truire une chaire, du haut de laquelle il adressait ses sermons aux hommes. Auparavant il n'y avait eu qu'une colonne, à laquelle il appuyait son dos.

Au mois de dsou'l-qaʿda de cette même septième année, le Prophète se rendit à la Mecque, pour accomplir la visite des lieux saints qu'il n'avait pu accomplir l'année précédente. Il avait été obligé de retourner de ʿHodaïbiya, après avoir conclu avec les Mecquois un traité par lequel ils s'engageaient à le laisser venir à la Mecque, et à quitter la ville pour trois jours. Ils firent ainsi.

CHAPITRE XXVIII.

VISITE DE L'ACCOMPLISSEMENT.

Cette visite des lieux saints est appelée *visite de l'accomplissement*, parce que c'était l'exécution de la visite projetée l'année précédente, que les musulmans n'avaient pu accomplir alors, ayant été obligés de retourner de ʿHodaïbiya. Le Prophète se mit en route avec tous ses compagnons musulmans. Les Qoraïschites les laissèrent entrer dans la ville avec leurs chameaux. Le Prophète, qui, ainsi que ses compagnons, s'était constitué en état pénitentiel et s'était fait raser la tête, fit son entrée assis sur un chameau, que ʿAbdallah, fils de Rewâʿha conduisait par la bride, et il s'avança directement vers le temple. ʿAbdallah, fils de Rewâʿha, marchant devant lui, récita les vers suivants :

« Écartez-vous, ô infidèles, devant ses pas (j'atteste qu'il est l'apôtre de Dieu); écartez-vous, car tout bien est dans son apôtre!

« Seigneur, je crois en sa parole, et reconnais la vérité de Dieu dans sa perfection.

« Nous vous frappons, d'après les indications de ses visions ou d'après ses révélations,

« D'un coup qui enlève les têtes du lieu de repos, et sépare l'ami de l'ami. »

Les Qoraïschites, s'étant retirés du temple, se tenaient sur les hauteurs ou sur les places, et regardaient les musulmans. Le Prophète, informé que les Qoraïschites disaient de lui et de ses compagnons que, épuisés par la fatigue du voyage, ils ne pourraient pas accomplir les tournées autour du temple, recommanda à ses compagnons de ne laisser paraître aucune faiblesse et de se montrer vigoureux. Il accomplit les tournées autour du temple en courant, et ses compagnons l'imitèrent. Ensuite ils accomplirent la *Saʿî*, le parcours entre Çafâ et Marwa, également en courant, tandis que les Qoraïschites les observaient de loin. Après avoir terminé la visite des lieux saints, le Prophète et ses compagnons allèrent camper à Batʿhâ, où ils restèrent trois jours. Aucun des Mecquois ni des parents du Prophète qui s'y trouvaient ne l'invita à descendre chez lui.

Le Prophète avait amené soixante chameaux destinés pour le sacrifice, cent chevaux et d'autres chameaux qui servaient de montures à ses hommes. Il avait ordonné que chacun emportât toutes ses armes, que l'on fit porter par des bêtes de somme, qui, ainsi que les chevaux, étaient en arrière du cortége ; car, redoutant quelque trahison de la part des Qoraïschites, il voulait avoir à sa disposition des armes et des chevaux.

Les Qoraïschites, apprenant que le Prophète avait avec lui des chevaux et des armes, eurent des appréhensions. Ils lui firent dire : Nous voulons la fidèle exécution du traité que nous avons conclu avec toi ; à quoi doivent te servir ces chevaux et ces armes? Le Prophète répondit : Nous les laissons

en dehors de la ville; mais si vous ne teniez pas vos engagements, au moins aurais-je des armes et des chevaux. Comme les Qoraïschites restèrent fidèles au traité, le Prophète fit garder les chevaux et les armes par Moʿhammed, fils de Maslama, en lui recommandant de rester en dehors de la ville.

Le lendemain de son arrivée à la Mecque, le Prophète épousa Maïmouna, fille de ʿHârith, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib. ʿAbbâs, qui avait accompagné le Prophète, remit Maïmouna entre ses mains.

Le troisième jour, le Prophète fit égorger les chameaux du sacrifice, et termina la visite des lieux saints. Aucun Mecquois, ni homme, ni femme, ni enfant, ne venait auprès de lui. Les Qoraïschites députèrent vers lui ʿHowaïtab, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza, et Sohaïl, fils d'ʿAmrou, les mêmes qui avaient conclu le traité de ʿHodaïbiya, et lui firent dire : Nous avons exécuté les conditions du traité, exécute-les également; les trois jours que nous avons stipulés sont passés; reprends la route. Le Prophète répondit : Je viens d'épouser ma cousine; accordez-moi encore un jour pour célébrer le mariage; et vous-mêmes venez manger avec moi le pain et le sel, comme autrefois; ensuite je prendrai ma femme, et je partirai. Les Qoraïschites répliquèrent : Nous ne consentons pas, et nous ne voulons pas de ton repas; personne de nous n'acceptera ton invitation. En conséquence, le Prophète quitta la Mecque le quatrième jour, en y laissant son affranchi Abou-Râfiʿ, pour lui amener Maïmouna.

Dieu révéla le verset suivant : « Dieu a réalisé le songe du Prophète, dans lequel il avait vu que vous entreriez dans le saint temple, » etc. (Sur. XLVIII, vers. 27.) Ce verset était une réponse aux préoccupations des compagnons du Prophète, qui s'étaient demandé, à Médine, pourquoi le songe

du Prophète ne s'était pas réalisé. Or Dieu l'avait réalisé cette année, et au verset que nous venons de citer il ajouta : « Il sait ce que vous ignorez. Il voulait vous accorder, avant cela, une victoire prochaine, » c'est-à-dire la conquête de Khaïbar. En effet, il y avait une alliance entre les Mecquois et les habitants de Khaïbar. Si l'on n'avait pas traité à 'Hodaïbiya et que le Prophète fût entré à la Mecque par force, les Mecquois seraient venus avec une armée au secours de Khaïbar, comme ils avaient secouru les Benî-Qoraïzha, lors de la guerre des confédérés. C'est pour cette raison que Dieu fit revenir les musulmans de 'Hodaïbiya, en exécution du traité, afin que le Prophète pût faire la conquête de Khaïbar, sans que les Mecquois vinssent au secours de cette ville, et afin que l'année suivante il pût accomplir sa visite des lieux saints de la Mecque. C'est, suivant les commentateurs, lors de cette visite à la Mecque, que ce verset du Coran fut révélé.

De retour de la visite de l'accomplissement, le Prophète resta à Médine le mois de dsou'l-qa'da et le mois de dsou'l-'hiddja. Dans la huitième année de l'hégire, du commencement du mois de mo'harrem au mois de djoumâda premier, il fit partir huit corps de troupes : les uns périrent en combattant; d'autres remportèrent la victoire, et d'autres revinrent sans avoir combattu. Au mois de djoumâda premier, le Prophète envoya une armée pour l'expédition de Mouta, en Syrie.

CHAPITRE XXIX.

EXPÉDITIONS ENVOYÉES PAR LE PROPHÈTE DANS LA HUITIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE.

D'abord, le Prophète envoya 'Abdallah, fils d'Abou'l-

Audjâ, le Solaïmite, à la tête de cinquante hommes, pour attaquer les Benî-Solaïm. Ceux-ci prirent les devants, tombèrent à l'improviste sur ces cinquante musulmans, et les massacrèrent. Quelques-uns disent qu'ʿAbdallah, fils d'Abou'l-Audjâ, échappa à la mort.

Dans la même année, le Prophète fit partir Ghâlib, fils d'ʿAbdallah, de la tribu de Laïth, vers un endroit nommé Kedîd, pour attaquer certains Arabes, qu'on appelait les Benî-Moulawwaʿh. Ghâlib, avec ses compagnons, au nombre de cent, fit halte au pied d'une montagne, dont les ennemis occupaient le versant opposé, avec leurs nombreux troupeaux de brebis et de chameaux. ʿHârith, fils de Mâlik, leur chef, venant, vers le coucher du soleil, de l'autre côté de la montagne, tomba entre les mains de Ghâlib, qui lui fit mettre des liens, pour l'empêcher de regagner sa tribu. ʿHârith dit : Je suis musulman. Ghâlib répliqua : Si tu es musulman, tu peux rester ici un peu de temps. Après le coucher du soleil, il appela un des fantassins de sa troupe et lui dit : Va t'asseoir au haut de la montagne et observe les ennemis, pour savoir où ils mènent leurs troupeaux. Cet homme alla et regarda, puis il revint informer Ghâlib. Celui-ci quitta le camp et enleva les troupeaux; puis il revint, détacha ʿHârith, et l'emmena avec lui à Médine. Vers la pointe du jour, les Arabes, voyant que leurs troupeaux avaient été enlevés, se mirent à la poursuite de Ghâlib. Ils étaient près de l'atteindre, lorsque Dieu envoya un nuage; la pluie tomba; il se forma un torrent qui se précipitait de la montagne, et qui les séparait des musulmans; ils les voyaient emmener leur chef et leurs troupeaux, mais ils n'osèrent pas traverser le torrent. Ghâlib revint ainsi à Médine avec son butin.

Dans la même année, le Prophète fut averti qu'une troupe

de Benî-ʿÂmir se rassemblait près d'un certain puits. Il envoya contre eux Schoudjâʿ, fils de Wahb, à la tête de vingt-quatre hommes. Les ennemis s'enfuirent, et les musulmans enlevèrent leurs troupeaux. Chaque homme eut pour sa part quinze chameaux.

Au mois de redjeb de la même année, le Prophète envoya Abou-ʿObaïda-ibn-Djarrâʿh, à la tête de six cents hommes, Mohâdjir et Ançâr, contre la tribu des Benî-Djohaïna, qui demeuraient non loin du bord de la mer. Les musulmans, s'étant rendus en ce lieu, et ayant été obligés d'y rester quelque temps, manquèrent de vivres. Le Prophète leur avait donné un sac de dattes, qu'Abou-ʿObaïda leur distribua d'abord par *poignées; puis, lorsqu'il n'en resta plus qu'une petite quantité, il les leur compta une à une.* Les soldats les suçaient, et buvaient de l'eau. Or, pendant trois mois, ne trouvant pas d'autre nourriture, ils furent réduits à manger des feuilles d'arbres; ce qui a fait donner à cette expédition le nom d'*expédition des Feuilles*, parce que les soldats secouaient les arbres pour faire tomber les feuilles. Enfin Dieu ordonna au vent de soulever les flots de la mer, qui rejeta sur le rivage un grand poisson mort, dont la chair nourrit les musulmans pendant plusieurs jours. D'autres disent qu'un quadrupède marin, appelé *ʿanbar,* étant venu sur le rivage, les musulmans le prirent et le tuèrent, et que, poussés par la nécessité, ils se nourrirent de sa chair pendant environ quinze jours. Ensuite, l'un des Ançâr, nommé Qaïs, fils de Saʿd, égorgea plusieurs de ses chameaux et en donna la chair aux musulmans. Pendant tout ce temps, ils ne trouvèrent pas l'occasion de combattre, et retournèrent enfin à Médine.

Ce fut encore dans cette même année que le Prophète fut informé qu'une troupe de Benî-Qodhâʿa s'était rassemblée près

d'un puits nommé Dsât-es-Selâsil. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, dont la mère était de la tribu des Benî-Qodhâʿa, avait été envoyé comme ambassadeur auprès du prince de l'ʿOmân. Après avoir été éconduit par ce prince, ʿAmrou était revenu à Médine. Le Prophète le chargea de se rendre, avec trois cents hommes, auprès des Benî-Qodhâʿa, pour les convertir à l'islamisme. Il espérait qu'ils se laisseraient persuader par ʿAmrou, à cause de sa parenté avec eux. Après s'être avancé, ʿAmrou craignit des hostilités de la part des Benî-Qodhâʿa, et écrivit au Prophète pour lui demander du secours. Le Prophète fit partir ʿAbou-ʿObaïda avec deux cents musulmans, Mohâdjir et Ançâr, parmi lesquels se trouvaient Abou-Bekr et ʿOmar. Lorsque ceux-ci eurent rejoint ʿAmrou, il leur dit : Venez-vous pour me prêter aide, ou pour prendre le commandement ? — Nous venons comme auxiliaires, répondirent-ils. — C'est que, reprit ʿAmrou, pour le commandement, je ne vous le remettrais pas. Puis, quand il était temps de prier, ʿAmrou remplissait la fonction d'*imâm*, et Abou-Bekr, ʿOmar et Abou-ʿObaïda priaient après lui. Les Benî-Qodhâʿa, invités à embrasser l'islamisme, refusèrent. ʿAmrou n'eut pas recours aux armes; il s'en retourna, disant que le Prophète ne lui avait pas donné l'ordre de combattre.

Quelques-uns affirment que ce fut dans cette année qu'ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, et Khâlid, fils de Walîd, embrassèrent l'islamisme, et qu'ʿAmrou fut d'abord chargé par le Prophète de l'expédition de Dsât-es-Selâsil, et que, à son retour, il fut envoyé comme ambassadeur dans l'ʿOmân. Voici les circonstances de la conversion d'ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç.

En revenant de la guerre du Fossé, les Mecquois avaient craint que le Prophète ne tentât une entreprise contre leur ville, et chacun avait cherché à se sauver. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç,

qui faisait le commerce entre la Mecque et l'Abyssinie, et qui était en relations avec le Nedjâschî, se dit : Je vais me rendre auprès du Nedjâschî, pour échapper à Mo'hammed, s'il vient ici. S'étant muni de présents, il alla les offrir au roi d'Abyssinie, qui le reçut avec bonté. Un jour, 'Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, qui avait déjà été envoyé une première fois par le Prophète auprès du Nedjâschî, lui porta un nouveau message. 'Amrou, fils d'Al-'Âç, ne savait pas combien le Nedjâschî honorait le Prophète; assistant à l'audience d''Amrou, fils d'Omayya, il dit : Ô roi, il faut tuer ce Mo'hammed! Le Nedjâschî répliqua : Ô 'Amrou, ne tiens plus un pareil langage. Mo'hammed est un prophète de Dieu, comme Moïse et Jésus. Sa religion est véritable, et je l'ai acceptée. Si tu veux faire ma volonté, embrasse la religion de Mo'hammed. 'Amrou, fils d'Al-'Âç, frappé de la vérité de l'islamisme, partit aussitôt pour Médine. En route, il rencontra Khâlid, fils de Walîd, à qui il fit part de ces circonstances. Khâlid lui dit : J'y vais aussi. Ils allèrent donc ensemble à Médine, et Khâlid, se présentant le premier devant le Prophète, prononça la formule de foi. 'Amrou s'approcha ensuite et dit : Apôtre de Dieu, je deviendrai musulman à condition que tu me remettras mes péchés passés. Le Prophète répondit : Ô 'Amrou, prononce la formule de foi et prête le serment; car la profession de foi musulmane efface, par elle-même, les péchés passés. 'Amrou prononça la formule de foi.

CHAPITRE XXX.

BATAILLE DE MOUTA.

La bataille de Mouta eut lieu entre les musulmans et les Romains. En effet, ces derniers étaient en possession de la Syrie, dont les habitants étaient tous chrétiens. Or le Prophète fut informé qu'une armée se rassemblait en Syrie, et que des troupes auxiliaires devaient venir de Roum; en conséquence, il désigna trois mille hommes, qu'il fit partir de Médine sous le commandement de Zaïd, fils de ʿHâritha, en leur disant : Si Zaïd est tué, je veux que Djaʿfar, fils d'Abou-Tâlib, prenne le commandement; et si celui-ci trouve aussi la mort, je nomme ʿAbdallah, fils de Rewâʿha. Djaʿfar, mécontent de ces dispositions, dit: Apôtre de Dieu, je n'aurais pas pensé que tu me placerais sous les ordres de Zaïd, ton affranchi! Le Prophète répliqua: Va, ô Djaʿfar; les meilleurs arrangements sont ceux qui sont faits par Dieu et par son prophète.

Les musulmans s'avancèrent, sous la conduite de Zaïd, jusqu'à la frontière de la Syrie, et campèrent à un endroit nommé Moʿân. Là ils apprirent que le roi de Roum était arrivé en Syrie, dans le Balqâ, avec cent mille hommes. Alors ils n'avancèrent pas davantage et se dirent entre eux : Comment trois mille hommes pourraient-ils lutter contre cent mille? Puis ils songèrent à faire avertir le Prophète et à demander ses ordres, soit qu'il leur envoyât du secours, ou qu'il les rappelât. Mais ʿAbdallah, fils de Rewâʿha, leur parla ainsi : Pourquoi donner du souci au Prophète? Vous pouvez espérer l'une de ces deux choses, désirables l'une et l'autre : ou vous remporterez la victoire et vous triompherez de l'ennemi, ce qui

sera bien; ou vous trouverez le martyre, ce qui sera mieux. ʿAbdallah les excitait ainsi à marcher en avant. Gabriel rapporta ses paroles au Prophète, qui, par des remercîments et des éloges, distingua ʿAbdallah d'entre tous ses compagnons.

Les musulmans se rapprochèrent de l'ennemi, qui était préparé pour le combat. Zaïd marcha jusqu'à une bourgade nommée Mouta, située dans le Balqâ, et le roi de Roum fit avancer son armée pour l'attaque. En disposant ses troupes en ordre de bataille, Zaïd plaça à l'aile droite l'un des Benî-ʿOdsra, nommé Qotba, fils de Qatâda; à l'aile gauche, l'un des Ançâr, nommé ʿObâda, fils de Mâlik; il commanda lui-même le centre, où il combattit jusqu'à ce qu'il fût tué. Le drapeau fut relevé par Djaʿfar, fils d'Abou-Tâlib, qui donna l'ordre aux troupes de descendre de leurs montures et de combattre à pied. Comme personne n'obéissait, Djaʿfar descendit de son cheval, qui était bai et de pur sang arabe, et d'un coup d'épée lui coupa les jarrets, pour montrer aux soldats qu'il voulait combattre à pied. Djaʿfar est le premier musulman qui ait employé ce procédé. Les autres, le voyant faire ainsi, mirent tous pied à terre. Djaʿfar, tenant le drapeau musulman, combattit au milieu de ses troupes, jusqu'à ce qu'il eût la main droite coupée. Il prit alors le drapeau dans la main gauche, qui fut coupée également. Alors il le serra contre sa poitrine, jusqu'à ce qu'il fût tué. Un homme, nommé Thâbit, fils d'Arqam, saisit le drapeau et continua le combat. Il dit aux musulmans : J'ai pris le drapeau, non pour être votre chef, mais parce que je n'ai pas voulu que le drapeau musulman tombât par terre. Maintenant désignez quelqu'un qui le prenne en même temps que le commandement. ʿAbdallah, fils de Rewâʿha, à qui le Prophète avait destiné le commandement après Djaʿfar, avait été tué. Khâlid,

fils de Walìd, prit le drapeau; les musulmans lui déférèrent le commandement, et continuèrent le combat jusqu'à la tombée de la nuit, où Khâlid ramena l'armée au camp.

Le jour où ce combat eut lieu, Gabriel vint trouver le Prophète et lui dit: L'armée est à Mouta et livre un combat. Le Prophète en informa ses compagnons, qui se réunirent à la mosquée de Médine. Gabriel ôta, entre la ville de Médine et le pays de Roum, tout ce qui faisait obstacle à la vue, et le Prophète put voir la bataille; et tout ce qu'il voyait, il l'annonçait à ses compagnons. Ce fut un des signes de sa mission prophétique. Lorsque Zaïd tomba, le Prophète dit : Zaïd a été tué. Il annonça de même que Dja'far avait les mains coupées, et qu'Abdallah, fils de Rewâ'ha, venait d'être tué. Ses compagnons pleurèrent et poussèrent des cris. Lorsque Khâlid, fils de Walìd, prit le drapeau, le Prophète dit: Le *glaive de Dieu* (c'est-à-dire Khâlid, qu'il avait autrefois ainsi surnommé) a pris le drapeau. Ce jour-là, il appela Dja'far, fils d'Abou-Tâlib, *Dsou'l-Djenâ'haïn* (l'homme aux deux ailes), disant : Dieu lui donnera, à la place de ses deux mains, deux ailes, et il volera avec les anges. Les musulmans notèrent le jour et le mois [où le Prophète leur avait parlé ainsi], et lorsque l'armée revint et qu'ils demandèrent les détails du combat, tout se trouva conforme aux paroles du Prophète.

Khâlid, fils de Walìd, continua le combat pendant trois jours. Voyant que le petit nombre des musulmans ne pourrait pas résister, il se retira, disant : Je ramènerai ces musulmans auprès du Prophète; cela vaudra mieux que de les laisser tous périr. Lorsque le Prophète apprit que Khâlid avait opéré sa retraite, il l'approuva et lui donna des éloges. Quand les troupes revinrent à Médine, il alla, accompagné des autres

musulmans, à leur rencontre. Il était à cheval, ayant devant lui le fils de Dja'far, âgé de cinq ans.

Après le retour de cette armée, les mois de djoumâda second, de redjeb et de scha'bân se passèrent [sans événements remarquables]. Au mois de ramadhân, le Prophète partit pour s'emparer de la Mecque.

CHAPITRE XXXI.

PRISE DE LA MECQUE.

Dans le traité que le Prophète avait conclu à 'Hodaïbiya avec les Qoraïschites, il était stipulé que ceux-ci ne lui feraient pas la guerre, qu'ils n'aideraient pás ses ennemis, qu'ils n'exciteraient personne contre lui, qu'ils ne donneraient point de secours à ses ennemis, soit en armes, soit en hommes, et qu'ils ne feraient pas et n'aideraient pas à faire la guerre à ses alliés. Or il y avait, sur le territoire de la Mecque, deux tribus alliées du Prophète, l'une nommée les Benî-Khozâ'a, l'autre les Benî-Bekr-ben-Kinâna. Les Benî-Khozâ'a étaient d'anciens alliés des Benî-Hâschim, tandis que les Benî-Bekr étaient alliés avec les Benî-Omayya, les Benî-Makhzoum et [d'autres] Qoraïschites. Lors de la conclusion du traité de 'Hodaïbiya, les Benî-Khozâ'a s'étaient déclarés les alliés du Prophète, qui les avait acceptés et qui leur avait assuré qu'ils seraient à la Mecque sous sa protection, quoiqu'ils ne fussent pas de sa religion. Les Benî-Bekr avaient renoncé à son alliance et à sa protection. Après ces stipulations, on s'était séparé, et le Prophète était retourné à Médine.

Du temps du paganisme, les Benî-Khozâ'a et les Benî-Bekr avaient été en guerre, et plusieurs meurtres avaient été

commis; en dernier lieu, les Benî-Khozâʿa avaient tué un homme d'entre les Benî-Bekr, et ceux-ci cherchaient une occasion pour prendre une revanche. Tel était l'état des choses lorsque le Prophète revint à Médine. Après le traité de ʿHodaïbiya, se sentant en sécurité, les habitants de la Mecque avaient déposé les armes. Cela dura ainsi un an ou deux. Ensuite les Benî-Khozâʿa et les Benî-Bekr prirent les armes et se firent la guerre. Les Benî-Bekr allèrent trouver Abou-Sofyân et demandèrent l'aide des Qoraïschites. Ceux-ci n'osèrent pas les secourir, de peur que le Prophète n'eût connaissance de cette infraction au traité; mais ils leur fournirent des armes contre les Benî-Khozâʿa, ce qui constituait aussi une infraction, car il avait été stipulé qu'ils ne prêteraient aucun secours à ses ennemis ni aux ennemis de ses alliés. En outre, quelques-uns des principaux Qoraïschites, tels que Çafwân, fils d'Omayya, ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, Sohaïl, fils d'ʿAmrou, et d'autres, prirent part personnellement à l'attaque des Benî-Bekr contre les Benî-Khozâʿa. Ils partirent pendant la nuit et en secret, et tuèrent plusieurs Khozâʿites. Les Benî-Khozâʿa se sauvèrent à la Mecque, où ils trouvèrent protection dans la maison d'un de leurs chefs, nommé Bodaïl, fils de Warqâ. La lutte cessa alors. Les Khozâʿites se réunirent pour délibérer, et firent partir l'un d'entre eux, nommé ʿAmrou, fils de Sâlim, vers le Prophète, pour lui rendre compte de la manière dont les Qoraïschites avaient rompu le traité, et pour réclamer son assistance. Avant que cet homme fût arrivé à Médine, Gabriel était venu avertir le Prophète, et lui avait apporté de la part de Dieu l'ordre d'aller attaquer la Mecque, et la promesse de la victoire. Lorsque ʿAmrou, fils de Sâlim, se présenta devant lui et remplit son message, le Prophète lui dit,

en présence du public : Dieu t'assistera, toi et tous les Benî-Khozâʿa. Il ne dit pas qu'il leur conduirait ou qu'il enverrait une armée, afin que son projet ne fût pas divulgué et n'arrivât pas à la connaissance des Qoraïschites. Plus tard, Bodaïl, fils de Warqâ, vint aussi de la Mecque à Médine pour informer le Prophète de la manière dont les Qoraïschites avaient agi envers les Benî-Khozâʿa.

Les Qoraïschites, reconnaissant la faute qu'ils avaient commise en violant le traité, et sachant que les principaux Khozâʿites s'étaient rendus auprès du Prophète, craignirent que celui-ci ne vînt les attaquer. Ils dépêchèrent donc vers lui Abou-Sofyân, fils de ʿHarb, qu'ils chargèrent de présenter des excuses, de renouveler et de faire prolonger le traité de paix. Après qu'Abou-Sofyân eut quitté la Mecque, Dieu en instruisit le Prophète, qui dit à ses compagnons : Abou-Sofyân viendra pour cette affaire, je ne lui ferai pas de réponse. Lorsque Abou-Sofyân arriva à Médine, il ne vit pas d'endroit plus convenable où il pût descendre que chez sa fille Oumm-ʿHabîba, l'épouse du Prophète. En entrant dans la maison de sa fille, il s'assit sur un tapis de cuir, qui était étendu par terre, et qui ordinairement servait de lit au Prophète. Oumm-ʿHabîba accourut et retira le tapis de dessous Abou-Sofyân. Celui-ci dit : Ma fille, quel mal voyais-tu à ce que je fusse assis sur ce tapis? Oumm-ʿHabîba répondit : Ce tapis appartient au Prophète, et tu es souillé d'idolâtrie. Tu ne dois pas y prendre place avant d'avoir embrassé la religion du Prophète.

Abou-Sofyân quitta la maison de sa fille et se rendit chez Abou-Bekr. Il lui dit : Nous avons commis tel acte d'hostilité et nous avons violé le traité. Je suis venu pour présenter des excuses à Moʿhammed. Conduis-moi auprès de lui, et demande-lui de renouveler et de prolonger la trêve avec nous.

Abou-Bekr répondit : Le Prophète est très-irrité de cette affaire; va toi-même et vois ce qu'il te dira. Abou-Sofyân se présenta au Prophète et lui exposa sa demande. Le Prophète garda le silence et ne lui fit aucune réponse. Abou-Sofyân alla trouver ʿOmar et lui dit : Il faut que tu intercèdes pour nous auprès du Prophète. ʿOmar répliqua : Par Dieu! si je pouvais changer les fourmis en hommes prêts à combattre contre vous, je le ferais! Alors Abou-Sofyân vint demander les services d'ʿAlî, qui se trouvait dans l'habitation de Fâtima. ʿAli se récusa. Enfin Abou-Sofyân s'adressa à Fâtima et lui dit : Tu es la fille de Moʿhammed, parle-lui. Fâtima répondit : Cette affaire ne regarde pas les femmes. Abou-Sofyân, voyant qu'il ne réussirait pas, quitta Médine et retourna à la Mecque.

Le Prophète ordonna au peuple de se préparer pour une expédition contre les infidèles, sans indiquer contre qui elle serait dirigée; on ne savait si ce serait contre la Syrie, ou contre la Mecque ou Tâïf, ou contre les Benî-Thaqîf. Le Prophète envoya des messagers à toutes les tribus arabes, autour de Médine, qui avaient embrassé l'islamisme, et leur fit demander des troupes. Il arriva de chaque tribu un corps d'armée. Les habitants de Médine pensaient que le Prophète les conduirait en Syrie, parce que l'armée romaine avait tué un grand nombre de musulmans à Mouta. Tous les hommes valides de Médine, Mohâdjir et Ançâr, prirent les armes et partirent. A la première étape, le Prophète passa l'armée en revue. Elle se composait de dix mille hommes : cinq mille Mohâdjir et Ançâr, et cinq mille hommes des différentes tribus arabes, telles que les Benî-Solaïm, les Benî-Ghatafân, les Benî-Djohaïna, les Benî-Temîm et les Benî-Asad.

Le Prophète partit le 10 du mois de ramadhân, avec ces dix mille hommes, tous montés, complétement armés et

approvisionnés. Il avait laissé, comme son lieutenant à Médine, un homme ghifârite, nommé Kolthoum, fils de ʿHoçaïn, surnommé *Abou-Rouhm*. Il recommanda aux soldats de ne se laisser devancer par personne, et d'empêcher que la nouvelle de leur marche ne parvînt aux Qoraïschites, afin que ceux-ci ne pussent pas se mettre en défense. Après cinq journées de marche, pendant lesquelles l'armée n'avait été précédée par personne, le Prophète fit halte à une station nommée Dsou'l-ʿHolaïfa. Là, un des Mohâdjir mecquois, nommé ʿHâteb, fils d'Abou-Baltaʿa, qui avait assisté au combat de Bedr, écrivit aux gens de la Mecque une lettre ainsi conçue : Le Prophète va vous attaquer avec une nombreuse armée, à laquelle vous ne pourrez pas tenir tête. Soyez sur vos gardes. Il y avait dans l'armée musulmane un certain nombre de femmes. Le Prophète, qui, dans cette expédition, avait pris avec lui ʿÂïscha, avait ordonné aux soldats d'emmener avec eux des femmes, pour rendre différents services, pour chercher du bois, laver les vêtements et soigner les malades. Parmi ces femmes se trouvait une certaine Sâra, affranchie des Benî-ʿAbdou'l-Mottalib, qui était employée à ramasser du bois. ʿHâteb confia sa lettre à cette femme, et lui recommanda de la porter, en devançant l'armée, à la Mecque, et de la remettre à Abou-Sofyân. Sâra, sous prétexte d'aller ramasser du bois, quitta le camp et se dirigea vers la Mecque. Dieu fit avertir le Prophète; Gabriel l'instruisit au sujet de cette femme et de la lettre, et lui révéla le verset suivant : « Ô vous qui croyez, ne vous liez pas avec ceux qui sont mes ennemis et les vôtres, » etc. (Sur. LX, vers. 1.) Le Prophète fit appeler ʿAlî et Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, leur dit l'action de cette femme et les envoya à sa poursuite. Ceux-ci montèrent à cheval, rejoignirent Sâra et lui dirent : Tu as une lettre, donne-la. Sâra l'avait cachée dans

ses cheveux; elle nia, se dépouilla de ses vêtements, et l'on ne trouva rien sur elle. Zobaïr dit : Retournons, car cette femme n'a rien. ʿAlî, tirant son sabre, dit : Par Dieu! le Prophète n'a pas menti et il n'a pas été trompé! Donne la lettre ou je te tranche la tête. La femme, effrayée, fit tomber la lettre de ses cheveux et la jeta à ʿAlî, qui la prit et la porta au Prophète. Celui-ci, après l'avoir lue, convoqua ses compagnons et leur en donna connaissance en présence de ʿHâteb. Se tournant ensuite vers ce dernier, il lui dit : Pourquoi as-tu agi ainsi? ʿHâteb, s'excusant, répondit : Apôtre de Dieu, je n'ai jamais cessé d'être musulman. Mais j'ai au milieu des Qoraïschites des parents et ma famille; j'ai voulu les prévenir par cette lettre, pensant que cela ne pourrait nuire ni à Dieu ni à son Prophète, la décision de Dieu ne pouvant être entravée. ʿOmar dit : Apôtre de Dieu, permets-moi de tuer cet homme, c'est un infidèle. Le Prophète répliqua : Il n'est pas infidèle, car Dieu le déclare croyant; les paroles : « Ô vous qui croyez » s'adressent à lui. ʿOmar reprit : Au moins, est-ce un hypocrite, et il a mérité l'enfer. — Ô ʿOmar, dit le Prophète, cet homme a combattu à Bedr avec nous, et Dieu a dit de ceux qui ont assisté à ce combat que, quoi qu'ils puissent faire, il leur pardonnerait.

Le Prophète quitta cette station et continua sa marche. Il recommanda à ses compagnons de ne pas faire flotter les étendards et de ne se revêtir ni de leurs cuirasses ni de leurs armes, qu'ils devaient faire porter par les bêtes de somme. A la halte suivante, ʿOyaïna, fils de ʿHiçn, et Aqraʿ, fils de ʿHâbis, se présentèrent devant lui. ʿOyaïna dit : Ô Mo-ʿhammed, je ne vois ni préparatifs de pèlerinage, ni préparatifs de guerre, où vas-tu? Le Prophète répondit : Je vais où Dieu voudra. Puis il marcha en avant, et arriva à une station

appelée Qodaïd, située près d'ʿOsfân. La journée était très-chaude, et l'observation du jeûne du ramadhân fort pénible. Alors fut révélé le verset suivant : «... Celui qui est malade et celui qui est en voyage jeûneront, dans la suite, le même nombre de jours,» etc. (Sur. II, vers. 181.) En conséquence, le Prophète rompit le jeûne. En quittant ce campement, il s'avança jusqu'à ʿOsfân.

J'ai lu dans quelques traditions qu'ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, qui résidait à la Mecque, ayant appris l'approche du Prophète, quitta la ville et vint le trouver à cette station. Ce récit est inexact; car ʿAbbâs, depuis la journée de Bedr, où il avait embrassé l'islamisme, était resté à Médine, avait accompagné le Prophète à ʿHodaïbiya et, plus tard, à la visite de l'*Accomplissement*, et était dans son armée lors de la prise de la Mecque.

Les Qoraïschites savaient que le Prophète était très-irrité de ce qu'ils avaient violé le traité. Ils craignaient qu'il ne leur fît la guerre, et cherchaient à avoir des nouvelles de Médine, pour connaître ses projets; mais le Prophète avait coupé les chemins, et personne ne pouvait pénétrer jusqu'à Médine. Ils étaient donc très-inquiets; puis ils se dirent qu'il faudrait envoyer un espion pour avoir des nouvelles de Moʿhammed. Abou-Sofyân leur promit d'y aller lui-même. Il quitta la Mecque, monté sur une chamelle, et accompagné d'un autre chef, ʿHakîm, fils de ʿHezâm, et du chef khozâʿite Bodaïl, fils de Warqâ. Lorsqu'ils arrivèrent à ʿOsfân, où le Prophète était campé, il était nuit, et ils aperçurent de loin les feux de l'armée musulmane. Ils s'arrêtèrent à une portée de voix du camp et se demandèrent quels pouvaient être les hommes campés à cet endroit. ʿHakîm et Bodaïl pensaient que c'étaient des Bédouins; mais Abou-Sofyân dit : Les Bé-

douins ne seraient pas si nombreux; c'est là une armée; pourtant Mo'hammed n'a pas une armée aussi considérable; je ne sais pas quels peuvent être ces hommes.

'Abbâs, fils d''Abdou'l-Mottalib, monté sur la mule blanche du Prophète, appelée *Schahbâ* ou *Baïdhâ*, sortit du camp pendant la nuit, fit le tour de l'armée et regarda les feux. 'Omar, fils de Khattâb, commandait, cette nuit, les avant-postes; il était sorti du camp avec ses compagnons, et ceux-ci avaient allumé un feu. Lorsque 'Abbâs passa près de lui, dans l'obscurité, 'Omar dit à ses hommes : Regardez quel est cet homme qui passe ici. — C'est l'oncle du Prophète, dirent-ils, monté sur la mule de Mo'hammed. 'Abbâs passa outre; en continuant son chemin dans l'obscurité, il entendit la voix d'Abou-Sofyân, qui causait avec ses compagnons. Comme il était lié d'amitié avec lui, il reconnut sa voix et l'appela. Ils s'approchèrent l'un de l'autre, s'interrogèrent et s'embrassèrent. Ensuite 'Abbâs demanda à Abou-Sofyân pourquoi il était là. — Je suis venu chercher des nouvelles, répliqua Abou-Sofyân. 'Abbâs dit : Le Prophète est ici avec dix mille cavaliers. Il ajouta : Monte derrière moi sur cette mule, je te conduirai auprès du Prophète; il faut te rendre à lui, car autrement tu serais mis à mort, ou tu pourrais être pris par l'un des compagnons d''Omar, qui tient les avant-postes cette nuit, et qui te tuerait. Entre 'Omar et Abou-Sofyân il y avait une ancienne inimitié, à cause de Hind, femme d'Abou-Sofyân. Hind était, du temps du paganisme, une femme de mœurs légères. Elle avait toujours des relations avec un ou deux jeunes gens des Qoraïschites. J'ai lu dans le livre *Methâlib* qu'elle avait eu d'abord pour amant le jeune 'Omar, fils d'Al-Khattâb; ensuite 'Amrou, fils d'Al-'Âç; puis 'Omâra, fils de Walîd, fils de Moghîra, qui était le plus beau jeune homme

d'entre les Qoraïschites. Son premier mari avait été Fâkih, fils de Moghîra. Comme elle était soupçonnée d'entretenir des relations avec un Qoraïschite, Fâkih l'avait répudiée. On était allé soumettre l'affaire à l'un des devins du Yemen, qui décida que Hind était innocente. Alors Fâkih voulut la reprendre pour femme, mais Hind refusa et épousa Abou-Sofyân, fils de ʿHarb. Abou-Sofyân la soupçonna d'avoir des relations avec ʿOmar, fils de Khattâb, et ce fut là la raison de l'inimitié d'ʿOmar et d'Abou-Sofyân; l'histoire en est fort longue.

Abou-Sofyân monta donc derrière ʿAbbâs. Lorsqu'ils arrivèrent près du feu d'ʿOmar, celui-ci, apercevant Abou-Sofyân, s'écria : Louanges à Dieu, qui te livre sans sauvegarde entre les mains des musulmans! Il croyait qu'ʿAbbâs l'avait fait prisonnier. ʿAbbâs dit à ʿOmar : Il n'est pas sans sauvegarde, je lui ai accordé ma protection. ʿOmar, très-mécontent, dit: Ô ʿAbbâs, tu es l'oncle du Prophète, tu ne fais pas bien de prendre sous ta protection l'ennemi de Dieu et du Prophète et de le faire monter sur la mule du Prophète. Puis il courut pour aller prévenir Moʿhammed; ʿAbbâs également hâta le pas de la mule, et ils arrivèrent ensemble à la tente du Prophète. ʿAbbâs mit pied à terre, laissa Abou-Sofyân à l'entrée et se présenta en même temps qu'ʿOmar devant Moʿhammed. ʿOmar dit : Apôtre de Dieu, voilà Abou-Sofyân, que Dieu a fait tomber entre nos mains sans sauvegarde; permets-moi de le tuer. ʿAbbâs dit: Apôtre de Dieu, je lui ai accordé ma protection. Le Prophète fut très-embarrassé de ces paroles d'ʿAbbâs. Ensuite ʿOmar s'approcha pour lui parler à l'oreille. ʿAbbâs attira la tête du Prophète vers sa poitrine et dit : Ne lui parlons pas en secret cette nuit. ʿOmar reprit : Tu ne fais pas bien d'accorder, sans la permission du Prophète, ta protection à l'ennemi de Dieu. ʿAbbâs répliqua :

Si cet homme était de ta famille, des Benî-ʿAdî, tu ne montrerais pas tant de diligence pour le tuer; tu le fais, parce qu'il appartient aux Benî-ʿAbd-Manâf. Le Prophète, craignant de voir surgir une lutte entre ʿOmar et ʿAbbâs, dit à ce dernier: Je lui accorde également ma protection; garde-le cette nuit, demain tu me le présenteras. ʿAbbâs et ʿOmar se retirèrent.

Le lendemain matin, ʿAbbâs conduisit Abou-Sofyân devant le Prophète, pour que celui-là prononçât la profession de foi. Voulant ensuite le faire retourner à la Mecque, ʿAbbâs dit : Apôtre de Dieu, tu sais qu'Abou-Sofyân est le chef de la Mecque. Il faut lui accorder quelque faveur, afin qu'il puisse montrer son autorité. Le Prophète dit: Que tous ceux qui entreront dans la maison d'Abou-Sofyân soient épargnés. ʿAbbâs dit à Abou-Sofyân : Va à la Mecque et répète ces paroles aux habitants, afin qu'ils sachent quelle est ton autorité. En levant le camp, le Prophète dit à ʿAbbâs: Conduis Abou-Sofyân à un endroit où la route est resserrée, au moment où l'armée y passera, afin qu'il la voie défiler, et que, à son retour à la Mecque, il puisse dire aux habitants combien elle est nombreuse, pour qu'ils ne songent pas à la résistance. ʿAbbâs et Abou-Sofyân, postés à l'issue de la vallée, virent les troupes, montées sur de beaux chevaux et complétement armées, défiler les unes après les autres. Abou-Sofyân questionnait ʿAbbâs sur chaque corps qu'il voyait passer, et ʿAbbâs lui nommait toutes les tribus, les Benî-Ghatafân, les Benî-Solaïm, les Benî-Djohaïna, et toutes les autres, qui formaient cinq mille hommes. Enfin le Prophète parut au milieu d'un corps de cinq mille hommes, formé de Mohâdjir et d'Ançâr, armés de casques et de cuirasses, de sorte qu'on ne voyait de leur corps que les yeux; ils ressemblaient à des masses de fer, et on les appelait la *troupe verte*, parce que, de loin, le fer les

faisait paraître de couleur verte. A leur aspect, Abou-Sofyân fut frappé d'étonnement et de terreur, et il dit à ʿAbbâs: Certes, la royauté du fils de ton frère est grande. ʿAbbâs répliqua : Malheur à toi ! Il n'est pas un roi, mais un prophète!

Abou-Sofyân, à son retour à la Mecque, fut entouré par les habitants. Il leur dit : Moʿhammed arrive avec une armée à laquelle il est impossible de résister. — Que ferons-nous? lui dirent-ils. Abou-Sofyân répliqua : Il a dit que tous ceux qui entreront dans ma maison seront épargnés. — Mais combien, dirent les Qoraïschites, pourront trouver place dans ta maison ? Ils appréhendaient que le Prophète ne leur livrât bataille et qu'il ne les fît tous massacrer. Le Prophète, de son côté, croyait que les Mecquois allaient résister. Le jour où il voulut faire son entrée, il demanda quelles dispositions ils avaient prises. On lui dit : Ils ont fait appel aux tribus confédérées (*Aʿhabisch*), qu'ils ont réunies, avec les principaux guerriers, du côté d'ʿArafât; les autres se tiennent armés aux portes de leurs boutiques et de leurs maisons. Ils ont dit aux Benî-Bekr et aux autres confédérés : Si Moʿhammed ne nous attaque pas, nous ne combattrons pas; s'il nous attaque, nous nous défendrons; alors entrez dans la ville, de manière que, tandis que nous le chargerons par devant, vous puissiez le charger par derrière. Le Prophète, en apprenant ces faits, résolut de ne point les attaquer, et Dieu révéla le verset suivant : « Ne les combattez pas près du saint temple, à moins qu'ils ne vous attaquent, » etc. (Sur. II, vers. 187.)

Le Prophète appela Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, qui commandait l'avant-garde de deux mille hommes, et lui dit : Avance avec ton corps et entre à la Mecque; tu planteras le drapeau sur la montagne, à l'entrée de la ville, du côté oriental. Khâlid, fils de Walîd, qui commandait l'aile gauche, com-

posée de deux mille hommes, reçut l'ordre de pénétrer dans la ville du côté occidental, près du mont Çafâ, là où étaient postés les confédérés et les Benî-Bekr, d'y faire halte, et de ne point attaquer, à moins qu'il ne fût attaqué lui-même. Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, se mit en marche et planta le drapeau à l'endroit que le Prophète avait désigné. Deux hommes de son corps, qui étaient restés en arrière, furent aperçus par les Mecquois, du haut de la montagne, et tués à coups de pierres. Zobaïr n'eut pas connaissance de ce fait, parce qu'ils étaient loin de lui. Khâlid, fils de Walîd, s'avança vers la partie inférieure de la ville. Les confédérés et les Benî-Bekr se jetèrent à sa rencontre et l'attaquèrent. Khâlid les mit en fuite et les repoussa jusqu'à l'extrémité de la ville. Il prit position à l'entrée de la Mecque et planta le drapeau au haut de la montagne. Khâlid avait perdu trois hommes, tandis que les infidèles eurent plusieurs morts. Cinq musulmans seulement furent tués ce jour-là : trois du corps de Khâlid et deux du corps de Zobaïr.

Le Prophète s'était arrêté, avec le reste de l'armée, en face de la ville, à un endroit nommé Dsou-Towâ, pour voir ce qui arriverait à Zobaïr et à Khâlid, afin de se jeter, en cas de besoin, avec le gros de l'armée, dans le combat. Voyant qu'ils avaient occupé la ville supérieure et la ville inférieure et planté les drapeaux sur les hauteurs, il reconnut qu'il n'y avait pas de résistance; il distribua l'armée en différents corps et fit son entrée en ordre et lentement. Il fit proclamer que tous ceux qui entreraient dans la maison d'Abou-Sofyân ou dans le temple seraient épargnés, de même que ceux qui se tiendraient renfermés dans leurs propres maisons. Il avait aussi donné l'ordre à Zobaïr et à Khâlid de ne tuer personne, à moins qu'ils ne fussent attaqués; il exceptait seulement six

hommes et quatre femmes, qu'ils devaient massacrer, n'importe où ils les trouveraient, quand même ils se seraient réfugiés dans le temple ou attachés au seuil de la Kaʿba.

ʿAbdallah ibn-Abou-Sarʿh, frère de lait d'ʿOthmân, fils d'ʿAffân, était l'un des hommes désignés. Il avait été secrétaire du Prophète à Médine et avait écrit les révélations; puis il était retourné à la Mecque et avait renié la foi musulmane. Le second que le Prophète avait condamné à mort était ʿAbdallah, fils de Khatal, de la famille des Taïm-ibn-Ghâlib. C'était un poëte, qui était venu à Médine et avait embrassé l'islamisme. Le Prophète lui avait donné la fonction de receveur des dîmes, et l'avait envoyé à ce titre dans une tribu arabe. Là il avait tué un musulman, avait apostasié et était retourné à la Mecque, où il faisait des satires contre le Prophète. Il avait deux esclaves musiciennes qui chantaient ses satires au son d'instruments à cordes et au son du luth, à la mode d'Abyssinie, devant les Mecquois, qui s'en amusaient. Le troisième était ʿHowaïrith, fils de Noqaïds, fils de Wahb, descendant de Qoçayy, qui avait outragé le Prophète, après la mort d'Abou-Tàlib, en lui lançant des pierres et en lui jetant de la boue sur la tête. Le quatrième était Miqyas, fils de Çobâba. Le frère de Miqyas, Hischâm, étant musulman, avait pris part à l'expédition contre les Benî-Moçtaliq, et un Ançâr l'avait tué par erreur, le prenant pour un infidèle. Miqyas était venu de la Mecque, avait embrassé l'islamisme et avait réclamé du Prophète le meurtrier de son frère pour le mettre à mort. Le Prophète lui avait répondu qu'il n'y avait pas lieu d'exercer la loi du talion, puisque son frère avait été tué par erreur, mais qu'on devait payer l'amende; et cette amende avait été payée par tous les musulmans. Après avoir reçu du Prophète le prix du sang, Miqyas avait tué le meurtrier de son

frère, avait apostasié et était revenu à la Mecque. Le cinquième était ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, qui avait pris part à toutes les actions de son père. Le sixième était Çafwân, fils d'Omayya, qui, de concert avec Abou-Sofyân, avait rassemblé les troupes alliées pour la guerre du Fossé. Les quatre femmes dont le Prophète avait ordonné la mort étaient : Hind, épouse d'Abou-Sofyân et mère de Moʿâwiya, qui, à la bataille d'Oʿhod, avait arraché du corps de ʿHamza le foie et l'avait déchiré de ses dents; Sâra, affranchie des Benî-ʿAbdou'l-Mottalib, qui avait caché dans ses cheveux la lettre de ʿHâteb, fils d'Abou-Baltaʿa, pour prévenir les Mecquois de l'arrivée du Prophète; enfin les deux esclaves d'ʿAbdallah, fils de Khatal, qui chantaient devant les hommes des satires contre le Prophète, et dont l'une s'appelait Qarîba, et l'autre Fartanâ. Sauf ces six hommes et ces quatre femmes, le Prophète avait défendu de tuer personne.

Le Prophète fit son entrée dans la ville, monté sur un chameau et couvert d'un turban noir. Il était précédé par ʿAlî, portant son étendard, et entouré de Mohâdjir et d'Ançâr. Lorsqu'il arriva à la porte de la ville, à l'endroit où était posté Zobaïr, il donna l'ordre de dresser sa tente de cuir du Tâïf sur la hauteur où Zobaïr avait planté son drapeau. Il s'avança jusqu'au temple, où étaient réunis les principaux infidèles, sauf ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, et Çafwân, fils d'Omayya, qui, ayant appris que le Prophète les avaient condamnés à mort, s'étaient enfuis. Ce fut le 20 du mois de ramadhân que le Prophète fit son entrée solennelle dans le temple. A la porte, il descendit de son chameau, entra dans le parvis et fit ses tournées autour de la Kaʿba. Pendant ce temps, les habitants avaient appris qu'il n'y aurait pas de massacre; ils quittèrent leurs maisons et se portèrent tous au temple. Après

avoir accompli ses tournées, le Prophète ordonna d'ouvrir la porte du temple et d'en enlever toutes les idoles, qu'il fit briser; la plus grande, celle de Hobal, qui était de pierre, fut renversée et jetée à la porte du temple pour servir de seuil, afin que tous ceux qui entraient et sortaient la foulassent aux pieds. Lorsque toutes les idoles furent emportées, le Prophète entra dans le temple, et fit une prière de deux prosternations; puis il sortit, s'arrêta à la porte et regarda sur le parvis, qui était rempli de la foule des habitants de la Mecque. Il saisit l'anneau de la porte, se tourna vers la foule et, debout sur le pas de la porte, il parla ainsi : Louanges à Dieu, qui fait triompher son serviteur et qui réalise la promesse qu'il lui a donnée. En effet, il m'avait promis de me ramener à la Mecque; il l'a fait et il a mis en déroute mes ennemis. Puis il ajouta : Habitants de la Mecque, comment pensez-vous que j'agirai envers vous? Sohaïl, fils d'ʿAmrou, qui n'était pas encore musulman, se leva et dit : Je pense que toi, qui es un noble Qoraïschite, issu d'une famille noble, qui reviens dans ta patrie triomphant de tes compatriotes, je pense que tu as l'intention de traiter avec pitié les vieillards, d'amnistier les jeunes gens, d'épargner les femmes et les enfants, de les gracier tous, de leur pardonner et de leur laisser la liberté. A ces paroles, le Prophète versa des larmes, et les habitants pleurèrent et sanglotèrent. Puis il reprit : Je vous dirai ce qu'a dit mon frère Joseph à ses frères : «Je ne vous ferai pas de reproches aujourd'hui; Dieu vous pardonnera, car il est le miséricordieux d'entre les miséricordieux.» (Sur. XII, vers. 92.) Ensuite il ferma la porte du temple, sortit, monta sur son chameau et revint à l'endroit où l'on avait dressé sa tente et y descendit. Chaque corps d'armée campa à la place où il se trouvait, et les habitants de la Mecque vinrent par groupes prononcer la profession de foi,

comme il est dit dans le Coran : « Lorsque arriveront l'aide et la victoire de Dieu, tu verras les hommes entrer par groupes dans la religion de Dieu, » etc. (Sur. cx.)

Le lendemain, le Prophète prit place sur la colline de Çafâ. Il fit asseoir ʿOmar au-dessous de lui et le chargea de présenter la formule de foi à tous ceux qui viendraient et de recevoir leur serment. Les habitants de la Mecque devinrent tous des affranchis du Prophète ; car, comme ils avaient résisté à Khâlid, fils de Walìd, et que Dieu avait donné au Prophète la victoire sur eux, ils étaient devenus sa propriété ; il aurait pu les déclarer tous ses esclaves et les distribuer entre les musulmans. Mais il ne fit pas ainsi ; il les affranchit tous.

Le jour suivant, le Prophète demanda si l'on avait mis à mort les dix personnes qu'il avait ordonné de tuer. On lui dit qu'ʿAbdallah ibn-Abou-Sarʿh était caché dans la maison d'ʿOthmân. Celui-ci l'amena devant le Prophète et sollicita son pardon. Saʿd, fils d'ʿObâda, et d'autres Ançâr se tenaient auprès du Prophète, le sabre à la main. Le Prophète baissa la tête et garda le silence pendant quelque temps; enfin il accorda à ʿOthmân sa demande. ʿAbdallah prononça la formule de foi, et ʿOthmân l'emmena. Lorsqu'ils se furent éloignés, le Prophète dit à Saʿd, fils d'ʿObâda : Aucun de vous ne pouvait-il trancher la tête à cet hypocrite? J'ai gardé le silence si longtemps, pensant que quelqu'un le tuerait. Saʿd répliqua : Apôtre de Dieu, il fallait nous faire signe des yeux. — Si j'avais fait un signe, reprit le Prophète, ʿOthmân aurait été offensé. On découvrit le même jour ʿAbdallah, fils de Khatal ; il fut tué par deux des compagnons du Prophète : Abou'l-Borda, le Solaïmite, et Saʿd, fils de ʿHârith, le Makhzoumite. ʿHowaïrith, fils de Noqaïds, qui s'était également caché, fut découvert par ʿAlì, qui le tua. Miqyas, fils de Çobâba, fut

découvert et tué par un homme de sa famille, nommé Saloum, fils d'ᶜAbdallah.

Çafwân, fils d'Omayya, s'était enfui. Il avait gagné Djedda et voulait se rendre par mer dans le Yemen. L'un de ses amis musulmans, ᶜOmaïr, fils de Wahb, demanda au Prophète sa grâce, disant : Çafwân a peur de toi et veut se jeter à la mer pour se détruire; donne-lui sa grâce. Le Prophète lui accorda sa demande. ᶜOmaïr dit: Donne-moi un signe que je puisse lui porter, afin qu'il soit rassuré. Çafwân était cousin du Prophète; sa mère Hânî était fille d'ᶜAbdou'l-Mottalib. Ayant reçu du Prophète le turban noir que Moᶜhammed avait porté le jour de son entrée à la Mecque, ᶜOmaïr se rendit auprès de Çafwân, qu'il rencontra à Djedda, prêt à s'embarquer. Il lui dit: Sois content, le Prophète t'amnistie; comme gage de sa clémence, je t'apporte son turban. Çafwân dit : Je crains que ce ne soit une ruse par laquelle il veut m'attirer pour me tuer. ᶜOmaïr répliqua : Il n'emploie jamais la ruse envers personne; la ruse est proscrite de sa religion. Il est bienveillant et le plus généreux des hommes; il est clément et véridique; il est le fils de ton oncle; sa grandeur est la tienne et sa puissance t'appartient aussi. Veux-tu fuir ta propre gloire et ta propre grandeur? Çafwân revint, et se présenta devant le Prophète, qui lui confirma sa grâce et l'engagea à embrasser l'islamisme. Çafwân refusa. Le Prophète lui dit : Tu n'as qu'à choisir entre le sabre et l'islamisme; lequel des deux veux-tu? Çafwân répondit : Accorde-moi, pour me décider, un délai de deux mois. Le Prophète lui accorda quatre mois.

ᶜIkrima, fils d'Abou-Djahl, s'était enfui avant Çafwân, et avait gagné le Yemen. Sa femme, Oumm-ᶜHakîm, fille de ᶜHârith, fils de Hischâm et oncle d'ᶜIkrima, en prononçant la profession de foi musulmane, demanda au Prophète la grâce

de son mari. Le Prophète la lui accorda ; elle se rendit dans le Yemen et ramena ʿIkrima, qui vint prononcer la profession de foi à Médine, où le Prophète était retourné deux mois après la prise de la Mecque, et après l'expédition de ʿHonaïn. Il y arriva en même temps que Çafwân, qui fut également amené par sa femme, Qomâma, fille de Walîd, fils de Moghîra, femme vénérable et de noble famille, qui avait prononcé la profession de foi le jour où les femmes avaient prêté serment.

Voilà l'histoire des six hommes que le Prophète avait condamnés à être mis à mort. Quant aux quatre femmes, Hind s'était réfugiée dans la maison d'Abou-Sofyân ; Sâra fut tuée ; l'une des deux esclaves d'ʿAbdallah, fils de Khatal, nommée Fartanâ, fut également mise à mort ; l'autre, Qarîba, s'enfuit et ne fut pas rejointe ; elle vécut jusqu'au califat d'ʿOthmân, fils d'ʿAffân.

Le Prophète se tint pendant trois jours sur la colline de Çafâ pour recevoir le serment des Mecquois. ʿOmar, fils de Khattâb, assis au-dessous de lui, était chargé de donner, à sa place, la main à ceux qui prêtaient serment. Le quatrième jour, les femmes de la Mecque vinrent, à leur tour, prêter serment. Hind, craignant pour sa vie, se tenait derrière les autres ; mais c'était elle qui avait décidé Oumm-ʿHakîm, fille de ʿHârith, épouse d'ʿIkrima ; Qomâma, fille de Walîd, fils de Moghîra, épouse de Çafwân, et les autres femmes des principaux Qoraïschites à se rendre sur la colline de Çafâ, en leur disant : Nous ne pouvons échapper à la nécessité de prêter serment et d'embrasser l'islamisme. Abou-Sofyân les avait précédées et était venu demander au Prophète le pardon de Hind et des autres. Il était pénible au Prophète de pardonner à Hind, et il répondit à Abou-Sofyân : Je verrai quelle sera la volonté de Dieu. Alors le verset suivant fut

révélé : «Ô Prophète, si les femmes croyantes viennent à toi pour prêter serment, et qu'elles s'engagent à ne point associer un être quelconque à Allah, à ne pas commettre de vol, ni d'adultère, à ne pas tuer leurs enfants, à ne pas produire le mensonge qu'elles auraient forgé entre leurs mains et leurs pieds, et à ne pas te désobéir en ce qui est juste, alors fais le pacte avec elles et demande pour elles le pardon de Dieu,» etc. (Sur. LX, vers. 12.) Par les paroles «demande pour elles le pardon de Dieu,» le Prophète savait que Dieu leur avait pardonné, et il les fit approcher. Les femmes chargèrent Hind de porter la parole pour elles, et la firent avancer. Le Prophète dit à ʿOmar de parler avec elle et de prendre son engagement. Hind dit : C'est à toi que nous voulons prêter serment, et c'est avec toi que nous voulons faire notre pacte; puis elle se présenta toute confuse devant le Prophète, qui lui énuméra les engagements à prendre. A ces paroles : «qu'elles s'engagent à ne point associer à Allah un être quelconque,» Hind répliqua : Tu nous imposes des obligations que tu n'as pas imposées aux hommes; mais nous les acceptons, nous ne serons pas infidèles, à condition que Dieu nous pardonnera le passé. Ensuite le Prophète dit : «A ne pas commettre de vol.» Hind répondit : Comment une femme commettrait-elle le vol, vivant dans la maison de son mari, où elle ne trouve que le bien de celui-ci? Je n'ai commis de vol que chez Abou-Sofyân, qui est un homme avare et qui ne me donne pas de quoi suffire à mes besoins ni à ceux de mes enfants; je lui ai donc pris ce qu'il me fallait, à moi et à mes enfants; je n'en ai pas abusé, et il ne s'en est pas aperçu. Le Prophète dit : Ce que tu prends de ses biens, à son insu, ne constitue pas un vol. Puis il continua : «A ne pas commettre d'adultère.» Hind répliqua : Une femme libre ne commet

jamais d'adultère. ʿOmar regarda en souriant le Prophète, qui connaissait les aventures de Hind et ses relations avec ʿOmar avant l'islamisme. Apercevant le sourire d'ʿOmar, il regarda celui-ci, mais il ne lui répondit pas, pour ne pas éveiller l'attention d'Abou-Sofyân et de Hind. Il poursuivit : « A ne pas tuer leurs enfants. » En effet, les Arabes étaient dans l'habitude d'enterrer leurs filles vivantes, afin d'empêcher que, devenues grandes, elles ne leur apportassent du déshonneur. Hind répliqua : Nous avons mis au monde des enfants et nous les avons élevés; mais toi, tu les a tués, le jour de Bedr. Elle voulait parler de ʿHanzhala, fils d'Abou-Sofyân, qui avait été tué au combat de Bedr. Le Prophète continua : « A ne pas produire le mensonge, » etc. c'est-à-dire que les femmes ne devaient pas tromper leurs maris, en leur présentant des enfants dont ils n'étaient pas les pères. Hind répondit : Cela est si criminel, qu'il ne faut pas même en concevoir la pensée. Enfin le Prophète dit : « et à ne pas te désobéir en ce qui est juste. » Hind répliqua : Si nous voulions te désobéir, nous ne serions pas à cette place. Ensuite le Prophète demanda une coupe, la fit remplir d'eau, y plongea la main et ordonna que toutes les femmes fissent de même, parce qu'il ne pouvait pas tendre la main à chacune d'elles. C'est ainsi que fut accompli l'acte du serment.

Après ces événements, il arriva que le barbier du Prophète, nommé Khirâsch, tua un homme pour en venger un autre, tué par celui-ci.

Parmi les femmes qui avaient prêté serment, il y avait Molaïka, femme distinguée par sa beauté et dont le père, Dâwoud, fils de Malka (?), avait été tué lors de la prise de la Mecque. Le Prophète l'épousa. Celle de ses femmes qui était avec lui, ʿÂïscha, ou, selon d'autres, Oumm-Salama, dit à Molaïka :

Veux-tu gagner l'affection du Prophète? — Je le veux bien, répondit-elle. — Eh bien, dit l'autre, lorsqu'il s'approchera de toi, dis-lui: Que Dieu me préserve de toi! Elle fit ainsi. Le Prophète lui dit : Pourquoi demandes-tu cela, puisque je t'ai accordé ta grâce? et il la répudia. Mo'hammed, fils de Djarîr, rapporte que la femme du Prophète aurait dit à Molaïka : N'as-tu pas honte de prendre pour époux celui qui a tué ton père? Mais il ne faut pas croire qu'une épouse du Prophète eût agi ainsi.

Lorsque tous les habitants de la Mecque, hommes et femmes, eurent prêté serment, le Prophète envoya Khâlid, fils de Walîd, pour détruire l'idole d'ʿOzza. Il y avait à Batn-Nakhla, à une parasange de la ville, dans la direction du Tâïf, un temple que les habitants de la Mecque, du Tâïf et les Arabes Bédouins fréquentaient, et autour duquel ils faisaient des tournées. La porte du temple était fermée, et à l'intérieur se trouvait une idole de pierre, d'où il sortait une voix qui parlait aux adorateurs. Les infidèles l'appelaient ʿOzza et la tenaient en grand honneur; ils juraient par Lât et par ʿOzza, idoles qui sont mentionnées dans le Coran (sur. LIII, vers. 19). Lât était une idole de pierre, placée dans le temple et ayant la forme humaine. On disait que les deux idoles étaient couchées ensemble, et on les adorait ensemble. Le Prophète ordonna à Khâlid de détruire l'une de ces deux idoles et de briser l'autre. Khâlid fit ainsi. Il brisa l'une et en vit sortir un être ayant la forme humaine, qui poussa des cris et disparut sous terre. Lorsque Khâlid en rendit compte au Prophète, celui-ci dit : C'était ʿOzza; cette idole ne sera plus jamais adorée sur la terre.

Il existait encore, en dehors de la Mecque, deux autres idoles de pierre ayant des temples: l'une était appelée Çowâʿ,

l'autre Manât. Celle-ci était adorée, du temps du paganisme, par les habitants de Médine, les Aus et les Khazradj; elle est mentionnée dans le Coran (sur. LIII, vers. 20). Le Prophète envoya Sa'd, fils de Zaïd, Ançâr de la famille des Benî-Aschhal, de la tribu d'Aus, pour la détruire. L'idole de Çowâ' fut brisée par 'Amrou, fils d'Al-'Âç.

Ensuite le Prophète fit partir de la Mecque des détachements de Mohâdjir et d'Ançâr, qu'il envoya vers les différentes tribus arabes, pour les appeler à l'islamisme. Il leur défendit de faire usage de leurs armes et de tuer personne. Khâlid fut chargé de se rendre, avec [trois cent] cinquante hommes, auprès des Benî-Djadsîma-ibn-'Âmir, qui demeuraient dans le désert, en dehors du territoire de la Mecque. Arrivé sur leur territoire, Khâlid fit halte près d'un puits nommé Ghoumaïçâ, où, avant l'époque de l'islamisme, Fâkih, fils de Moghîra, son oncle, et 'Auf, fils d''Abd-'Auf, en revenant d'un voyage commercial en Syrie, avaient été dévalisés et tués par les Benî-Djadsîma. Ceux-ci, à l'arrivée de Khâlid, prirent les armes. [Khâlid les appela à l'islamisme, et ils acceptèrent;] puis il leur dit : Pourquoi gardez-vous vos armes, puisque vous êtes musulmans? Se croyant en sûreté, les Benî-Djadsîma déposèrent les armes. Alors Khâlid les fit lier et les fit mettre à mort l'un après l'autre. Le Prophète, informé de l'action de Khâlid, fut très-affligé; il se tourna vers la Ka'ba et s'écria : «Ô Dieu, je suis innocent de ce qu'a fait Khâlid!» Il appela 'Alì, prit du trésor une somme d'argent et le chargea d'aller payer aux survivants le prix du sang versé et de leur restituer le butin enlevé par Khâlid. 'Alì exécuta les ordres du Prophète, et, après avoir payé le prix du sang, il distribua aux Benî-Djadsîma l'argent qui restait.

Lorsque Khâlid revint, le Prophète lui dit : Je t'avais défendu

de faire usage des armes! Il fut vivement blâmé. [ʿAbd-er-Raʿhmân lui dit : Tu as commis l'action d'un infidèle!] — Tu mens, répliqua Khâlid, j'ai agi conformément au verset du Coran : «Combattez-les, Dieu les punira par vos mains,» etc. (Sur. IX, vers. 14.) Je les ai fait tuer pour venger ton père. — Tu mens, répondit ʿAbd-er-Raʿhmân, j'ai tué moi-même le meurtrier de mon père, encore du temps du paganisme; tu as voulu venger ton oncle Fâkih, fils de Moghîra. Ils allaient en venir aux mains, lorsque le Prophète fit appeler Khâlid et lui dit : Ne t'attaque pas à mes compagnons; quand la montagne d'Oʿhod se changerait en or et que tu la posséderais et la prodiguerais à mes compagnons, tu ne saurais obtenir le mérite que chacun d'eux obtient en un jour.

Le Prophète avait fait son entrée à la Mecque le vingtième jour du mois de ramadhân. Il y était resté onze jours, d'autres disent quinze. Au mois de schawwâl, il partit pour l'expédition de ʿHonaïn, pour attaquer les Hawâzin et les Thaqîf.

CHAPITRE XXXII.

EXPÉDITION DE ʿHONAÏN.

Il s'était formé à ʿHonaïn un rassemblement d'Arabes de différentes tribus répandues dans le désert et dans le Tâïf. Lorsque le Prophète partit pour s'emparer de la Mecque, ils se réunirent sur le territoire de Tâïf, et résolurent d'aller au secours des Qoraïschites, si ceux-ci le leur demandaient. Après la prise de la Mecque par les musulmans, tous ces Arabes, composés de Benî-Hawâzin, de Thaqîf, de Benî-Hilâl, de Benî-Djoscham, se disposèrent à marcher contre le Prophète. Ils donnèrent le commandement à Mâlik, fils d'ʿAuf, le Naçrite.

Les Thaqîf étaient les principaux habitants de Tâïf. Mâlik parcourut tout le désert et amena des troupes de toutes les tribus qui ne s'étaient pas encore jointes à l'armée. Il y avait parmi les Benî-Djoscham un vieillard, âgé de cent vingt ans, nommé Doraïd, fils de Çimma. Il était aveugle et débile, mais distingué par la force de son intelligence et de son jugement. Il avait, dans sa jeunesse, livré beaucoup de combats, et avait une grande expérience de la guerre. Mâlik le fit venir et lui demanda conseil. La tribu de Mâlik avait des liens de parenté avec celle des Hawâzin, notamment avec les Benî-Sa'd-ben-Bekr, parmi lesquels le Prophète avait été élevé. Mâlik leur fit demander leur concours; ils répondirent: Mo'hammed est notre nourrisson; il a grandi parmi nous, nous ne pouvons pas faire la guerre contre lui. Cependant Mâlik fit tant de démarches qu'il obtint d'eux aussi une troupe de guerriers. Il fit tant qu'il réunit sous ses ordres, de gré ou de force, une armée de trente mille soldats de toutes les tribus arabes.

A deux journées de marche de la Mecque, il y a, du côté de Tâïf, un endroit nommé Dsou'l-Ne'hâl, où les Arabes tenaient une foire annuelle. Près de ce marché, il y avait un vaste champ, appelé Wâdî-'Honaïn. Mâlik conduisit son armée à 'Honaïn. Il avait ordonné que chaque homme amenât avec lui sa femme, ses enfants et ses troupeaux, espérant que, à cause d'eux, les soldats combattraient jusqu'à la mort. Ils vinrent donc à 'Honaïn, et réunirent leurs familles, leurs troupeaux et leurs biens dans la vallée d'Autâs. Doraïd, fils de Çimma, entendant les cris des enfants et des troupeaux, demanda ce que c'était que ce bruit. On lui répondit que Mâlik avait ordonné aux soldats d'amener leurs familles et leurs biens, afin qu'ils luttassent avec plus d'ardeur. Doraïd fit appeler Mâlik et lui dit, en présence de tous les chefs de

l'armée : Que signifie ce cortége de femmes, d'enfants et de troupeaux? Mâlik répliqua : J'ai pris la disposition de placer derrière les guerriers leurs femmes et leurs enfants, afin qu'ils combattent mieux. Doraïd dit : Les femmes n'ont rien à faire avec le combat. Il faut désespérer des Arabes qui t'ont obéi en cela. Ce n'est pas là une bonne mesure de guerre, c'est une faute. Il ne faut pas que, dans le combat, le guerrier soit préoccupé de sa famille et de ses biens; rien ne brise plus vite le courage des troupes que le souci du sort de leurs familles. Maintenant suis mon conseil; envoie ces femmes et ces enfants à Tâïf, pour y rester renfermés. Les hommes auront ainsi l'esprit libre; car, étant préoccupés, ils ne pourraient pas combattre. Mâlik ne suivit pas le conseil de Doraïd, et continua sa marche vers 'Honaïn. Lorsqu'on fit halte, il dit à Doraïd : Le jour du combat, j'engagerai tous les soldats à m'apporter les fourreaux de leurs sabres, que je ferai briser, afin qu'ils sachent qu'ils doivent combattre. Doraïd se mit à rire et dit à Mâlik, dont la fortune consistait surtout en un nombre considérable de brebis : Tu devrais, ô Mâlik, faire paître les brebis; tu n'es pas propre à faire la guerre. Un homme qui ne veut pas combattre et qui veut s'enfuir n'a pas besoin du fourreau; ne peut-il pas fuir avec le sabre nu? Cherche plutôt à enflammer le courage des soldats pour le combat.

Le Prophète, informé du rassemblement des Bédouins à 'Honaïn, réunit une armée de douze mille hommes, composée des dix mille qu'il avait conduits à la Mecque et de deux mille Mecquois qui venaient d'embrasser l'islamisme. Ces derniers, commandés par Abou-Sofyân, fils de 'Harb, n'étaient pas encore sincèrement attachés à l'islamisme, et le Prophète, pour gagner leurs cœurs à la foi, leur fit des dons, et, plus tard, lors de la répartition du butin de 'Honaïn, il les favo-

risa également; ils sont appelés, pour cette raison, *Moualla-fatou-Qoloubouhoum*. On rapporta au Prophète que Çafwân, fils d'Omayya, avait chez lui un grand nombre de cuirasses, que les Qoraïschites lui avaient confiées. Il fit appeler Çafwân, qui n'était pas encore musulman, et le pria de lui prêter ces cuirasses. Çafwân dit : Ô Mo'hammed, tu veux t'en emparer par la force. — Non, répliqua le Prophète, je veux les emprunter; quand je reviendrai de l'expédition, je te les rendrai. Çafwân alla chercher les cuirasses et les remit au Prophète. Puis, ayant été instruit que l'armée ennemie était forte de trente mille hommes, il craignit que les troupes du Prophète ne fussent vaincues, et ses cuirasses perdues. Il demanda qui était le chef de l'armée des Bédouins; apprenant que c'était Mâlik, fils d'ʿAuf, qui était un homme de condition moyenne, il sollicita du Prophète la permission de prendre part à l'expédition, et le Prophète la lui accorda. Çafwân dit à Abou-Sofyân : Je me joins à l'armée à cause de ces cuirasses; si Mo'hammed remporte la victoire, je rentrerai naturellement en possession de ce que je lui ai prêté; si la victoire reste aux Bédouins, Mâlik n'est pas assez terrible pour m'enlever mon bien. Abou-Sofyân l'approuva.

Le Prophète quitta la Mecque avec ses douze mille hommes, le septième jour du mois de schawwâl, après avoir nommé gouverneur de la ville ʿAttâb, fils d'Asaïd, de la famille d'ʿAbdou'l-Schams. Lorsque ces troupes, complétement armées, arrivèrent en vue d'une hauteur qu'il fallait franchir, ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, monta au sommet, et, voyant le nombre considérable des musulmans, il dit : Aujourd'hui, ce n'est pas le nombre des soldats qui nous fait défaut, et ce n'est pas par le nombre qu'on pourra nous vaincre. Le Prophète lui dit : Ne parle pas ainsi, mon oncle; dis plutôt : « La

victoire ne vient que de Dieu, le puissant et le sage.» (Sur. III, vers. 122.) En effet, lorsque les deux armées furent en présence, le jour de la bataille, les musulmans furent d'abord mis en fuite, à cause de cette parole d'ʿAbbâs, jusqu'à ce que Dieu envoyât à leur secours les anges, qui combattirent, et qu'il mît la confusion dans les rangs des ennemis, qui furent saisis de terreur et s'enfuirent, comme il est dit dans le Coran : «Dieu vous a secourus dans plusieurs rencontres, par exemple à la journée de ʿHonaïn, lorsque vous vous enorgueillissiez de votre grand nombre, qui ne vous servit de rien; la terre devint trop étroite pour vous, quelque vaste qu'elle fût, et alors vous avez tourné le dos; ensuite Dieu fit descendre sur le Prophète et sur les croyants son raffermissement, *et ils revinrent;* et il envoya des troupes *d'anges* que vous ne vîtes pas.» (Sur. IX, vers. 25-26.)

Le lendemain de l'arrivée de l'armée musulmane dans la vallée de ʿHonaïn, la bataille s'engagea. Mâlik disposa ses soldats en ordre de bataille, et plaça derrière eux leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens. Le Prophète, en formant ses rangs, posta les deux mille Mecquois au loin, et il les observa, en disant en lui-même : Ils pourraient aussi bien être contre nous qu'avec nous. Il fit rester Abou-Sofyân et Çafwân, fils d'Omayya, avec les Mecquois, et lui-même avec ses compagnons se disposa à combattre. Il parcourut les rangs, monté sur sa mule blanche, dont ʿAbbâs tenait la bride et Abou-Sofyân, fils de ʿHârith, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, la queue; ʿAlî, le sabre à la main, était devant lui, et les Mohâdjir et les Ançar l'entouraient. Mâlik, fils d'ʿAuf, commanda une charge générale; ses trente mille hommes se jetèrent en même temps sur les musulmans, qui, au premier choc, furent mis en déroute; pas un seul ne tint pied. De ces dix mille hommes,

Mohâdjir et Ançâr, neuf seulement restaient auprès du Prophète, savoir : Abou-Bekr, ʿOmar, ʿAlî, ʿAbbâs et son fils Fadhl, Abou-Sofyân, fils de ʿHârith, et son frère Rabîʿa, Osâma, fils de Zaïd, et Aïman, fils d'ʿObaïd [et d'Oumm-Aïman]. Les ennemis triomphaient.

Un des guerriers ennemis, monté sur un chameau et ayant à la main une lance, jetait par terre tous ceux qu'il frappait. Voyant le Prophète au milieu d'un petit nombre de personnes, il le reconnut et voulut s'attaquer à lui. Un des Ançâr et ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, se glissèrent derrière le chameau, coupèrent les jarrets de l'animal et firent tomber le guerrier à la renverse; l'Ançâr se précipita sur lui et le tua. ʿAlî s'avança, le sabre à la main, et lutta contre les ennemis pour les éloigner de la personne du Prophète; ensuite il revint et se plaça devant lui pour le protéger contre toute autre attaque.

Les ennemis poursuivaient leur succès; ils massacraient les musulmans et faisaient des prisonniers. Les deux mille Mecquois les regardaient de loin, et comme l'islamisme n'avait pas encore pris racine dans leurs cœurs, ils manifestèrent leur infidélité en se réjouissant de la défaite des musulmans. Ils dirent : Moʿhammed a cru que ceux-ci étaient semblables aux Mecquois, qu'il a subjugués comme des femmes; mais voilà de nobles Arabes; qu'il montre sa valeur contre eux!

Il y avait parmi les Mecquois un homme nommé Schaïba, fils d'ʿOthmân, qui était devenu musulman. En voyant les musulmans en déroute, il fut entraîné à l'infidélité et il se dit en lui-même : Moʿhammed va maintenant trouver la mort; il vaut mieux qu'il meure de ma main, afin que la mort de mon père soit vengée par moi. Il tira son sabre et se dirigea du côté où se trouvait le Prophète. Lorsqu'il arriva près de cet endroit, ses yeux s'obscurcirent, il ne vit rien et il ne put

avancer; se tournant vers les Mecquois, il recouvra la vue. Alors ils reconnut qu'il ne pourrait pas exécuter son dessein; il retourna vers l'armée mecquoise et demeura à sa place.

Un autre Mecquois, nommé Kalada, fils d'Al-Djabal, frère utérin de Çafwân, se tenant près de ce dernier, lui dit : La magie de Mo'hammed est impuissante aujourd'hui. Dans les livres qui traitent des guerres sacrées, il est dit que ces paroles ont été prononcées par Abou-Sofyân. Çafwân, fils d'Omayya, répondit à celui qui venait de parler ainsi : Tais-toi ! Que ta bouche et tes dents soient enfoncées! Nous attendons ici, aujourd'hui, l'issue de la lutte : celui qui remportera la victoire sera notre maître. Il vaudrait mieux pour nous que ce fût Mo'hammed, qui est de la famille des Qoraïschites et d'origine noble; tandis que Mâlik, fils d''Auf, est un Hawâzin, pâtre de brebis, qui commande aujourd'hui les Bédouins et qui, demain, s'emparera du gouvernement du Tihâma, du désert et de la Mecque.

Le Prophète, en voyant le succès des ennemis et la détresse des musulmans, ainsi qu'il est écrit dans le Coran (surate IX, vers. 25) dit, à 'Abbâs : Mon oncle, à la journée d'O'hod, l'armée ayant été dispersée loin de moi, de même qu'aujourd'hui, s'est ralliée, à ton appel; fais retentir ta voix aujourd'hui encore. 'Abbâs cria à haute voix dans le camp : Ô Ançâr de Dieu et de son prophète! ô vous qui avez juré fidélité au Prophète dans la nuit d''Aqaba et le jour de 'Hodaïbiya, sous l'arbre, voici le Prophète qui vous appelle! Les Mohâdjir qui s'étaient enfuis s'étaient dirigés vers la Mecque; les Ançâr s'étaient cachés dans la vallée de 'Honaïn, derrière les collines, les élévations de sable, et dans les gorges; car ils étaient trop éloignés de Médine et ne pouvaient pas prendre le chemin de la Mecque. En entendant la voix d''Abbâs, tous

ceux qui étaient cachés répondirent : Nous voilà! nous voilà! et ils sortirent les uns après les autres, et vinrent rejoindre le Prophète. Étant au nombre de trois cents hommes, ils firent une charge générale sur les infidèles, rompirent leurs rangs et revinrent ensuite prendre position devant le Prophète. D'autres accoururent de tous côtés les rejoindre et augmenter leur nombre; ils firent une nouvelle charge et enfoncèrent le centre de l'armée des infidèles, qui se mirent à fuir, laissant entre les mains des musulmans leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et leurs biens.

Le Prophète, mettant pied à terre, tira son sabre *Dsou'l-Feqâr* et se jeta dans la mêlée. Ce fut la seule fois qu'il prit part personnellement au combat. L'armée répéta après lui le vers suivant :

«Je suis le Prophète, sans imposture. Je suis le descendant d'ʿAbdou'l-Mottalib.»

En même temps, Dieu fit descendre du ciel des anges; les infidèles furent saisis de terreur et furent mis complétement en déroute; un grand nombre d'entre eux furent massacrés; vingt, trente, jusqu'à cinquante infidèles périrent de la main d'un seul musulman.

Mâlik, fils d'ʿAuf, se tenait au milieu des gens de sa famille, des Hawâzin et des Thaqîf. Soixante et dix hommes avaient déjà été tués devant lui. Son porte-drapeau, nommé Dsou'l-Khimâr, tomba. Mâlik ordonna à un homme nommé ʿOthmân, fils d'ʿAbdallah, de relever le drapeau; ʿOthmân n'obéit point. Mâlik, voyant que personne ne voulait relever le drapeau et que l'armée était taillée en pièces et en pleine déroute, prit également la fuite avec ceux de sa famille, et se dirigea vers Tâïf, ville bien fortifiée et habitée par des Thaqîf et des

Hawâzin, où il s'enferma avec les gens de ces deux tribus. Il refusa l'entrée de la place aux autres Bédouins, auxquels il recommanda de gagner l'extrémité du désert ou de retourner dans leurs tribus.

Les musulmans, en poursuivant les ennemis, tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. Un homme nommé Rabî^{c}a, fils de Rafî^{c}, de la tribu de Solaïm, rencontra Doraïd, qui était assis sur un chameau conduit par un homme. Rabî^{c}a s'approcha, tua le conducteur, fit coucher le chameau et frappa de son sabre le cou de Doraïd, dont la peau était devenue comme du vieux parchemin; le sabre ne pénétra pas profondément. Tu veux me tuer? dit Doraïd. — Certainement. — Qui es-tu? — Je suis Rabî^{c}a, fils de Rafî^{c}. — Quand tu m'auras tué, reprit Doraïd, ce sera comme si tu avais tué ta mère; car c'est moi qui ai délivré de la captivité ta mère, ta grand'mère et ton aïeule. Rabî^{c}a frappa de nouveau Doraïd, mais le sabre ne pénétra pas. Doraïd dit : Prends mon sabre, qui est suspendu sur le chameau; ne frappe pas à l'endroit où la peau ne recouvre que l'os, mais frappe là où il y a de la chair, pour que le sabre y pénètre mieux. Rabî^{c}a tira le sabre, tua Doraïd et apporta sa tête au Prophète.

Lorsque le Prophète fut assuré que les ennemis étaient en déroute, il ordonna aux musulmans de les poursuivre et de ramasser le butin; car les troupeaux, les femmes et les enfants étaient dispersés, et un certain nombre avaient été tués. Il fit partir environ quinze cents hommes, en plusieurs divisions, ayant chacune un chef, et leur ordonna de poursuivre les fuyards, l'espace de trois journées de marche, en se répandant de différents côtés, dans le désert, de tuer tous ceux qu'ils pourraient atteindre, et de ramener les femmes, les enfants et les troupeaux. Les soldats exécutèrent ces

ordres, et, le quatrième jour, on avait ramené tous les troupeaux que les ennemis avaient conduits avec eux, des bœufs et des brebis en si grande quantité que Dieu seul en connut le nombre. Il y avait en outre six mille femmes et enfants.

Parmi les femmes captives se trouvaient celles des Benî-Sa'd-ben-Bekr qui avaient pris part à la guerre. C'était la tribu dans laquelle le Prophète avait été en nourrice, et où il avait une sœur de lait, nommée Osmâ, fille de 'Halîma. 'Halîma était morte, ainsi que son mari, 'Hârith, fils d''Abdallah, fils d''Abdou'l-'Ozza. Osmâ était mariée à un homme de la tribu de Sa'd, qui venait d'être tué dans le combat. Lorsqu'on amena Osmâ avec les autres femmes captives devant le Prophète, celui-ci ne la reconnut pas; car il y avait cinquante ans qu'il ne l'avait vue, et elle était devenue vieille. Elle s'approcha de lui et lui dit : Je suis la fille de 'Halîma, je suis ta sœur; et elle lui en donna plusieurs preuves. Le Prophète la reconnut alors, et il versa des larmes; ensuite il ôta son manteau de ses épaules, l'étendit par terre, prit Osmâ par la main et la fit asseoir sur ce vêtement. Le lendemain, il lui demanda ce qu'elle préférait, rester auprès de lui ou retourner dans sa tribu. Osmâ demanda à retourner dans sa tribu, et le Prophète l'y renvoya, après lui avoir donné deux esclaves, un homme et une femme, un chameau et une brebis, pris sur le butin.

On avait réuni tous les captifs et tout le butin, pour en faire le partage, lorsqu'on fut averti que Mâlik, fils d''Auf, s'était jeté dans la forteresse de Tâïf, où se trouvaient avec lui les Hawâzin et les Thaqîf. Le Prophète, sans faire le partage, leva le camp et se dirigea vers Tâïf. Il fit halte à proximité de Tâïf, à un endroit nommé Dja'irrâna, et y resta ce jour. Il fit amener tous les prisonniers et réunir tout le butin, et

en confia la garde, jusqu'à son retour de Tâïf, à Mas'oud, fils d''Amrou, à la tête de mille hommes.

CHAPITRE XXXIII.

EXPÉDITION DE TÂÏF.

Le lendemain, le Prophète leva son camp et se dirigea sur Tâïf. Il y trouva renfermés tous les Hawâzin et les Thaqîf qui avaient pris la fuite à 'Honaïn, ainsi que Mâlik, fils d''Auf. Après avoir solidement fermé les portes, ils avaient construit des ouvrages de fortification tout autour de la ville, placé des pierres sur les murs et tout préparé pour la défense. Il y avait à Tâïf un chef nommé 'Orwa, fils de Mas'oud, qui avait combattu à 'Honaïn. Le Prophète, croyant qu'il se trouvait dans la ville, le fit demander pour lui parler. On lui répondit qu''Orwa s'était rendu dans la ville de Djorasch, pour chercher du cuir que l'on y fabriquait; mais la vraie raison de son voyage était de chercher à Djorasch quelqu'un qui leur fît des machines de guerre.

Le Prophète assiégea la ville pendant quinze jours, sans succès. Les ennemis lancèrent du haut des murs sur l'armée musulmane des flèches et des pierres. Tous ceux qui purent s'échapper de la forteresse devinrent musulmans. Lors de ce siége, le Prophète fit mettre à mort un musulman des Benî-Laïth, qui avait tué un homme des Benî-Hodsaïl. Ce fut la première fois que la peine du talion fut appliquée d'après la loi musulmane.

Plusieurs musulmans furent tués par les flèches lancées des murs de la ville. Le quinzième jour, comme la quantité de traits devenait de plus en plus grande, le Prophète retira son

armée d'auprès des murs, et lui fit prendre position un peu plus loin, hors de la portée des flèches. Il y a aujourd'hui à cet endroit une mosquée, appelée *mosquée du Prophète*, que les habitants de Tâïf tiennent en grande vénération. Il y avait là un verger contenant beaucoup de fruits et appartenant à un homme qui se trouvait dans la forteresse. Le Prophète lui envoya dire qu'il ferait détruire son verger s'il ne sortait pas de la place. Cet homme refusa de sortir, et le verger fut dévasté, sur l'ordre du Prophète. Plus tard, lorsque les habitants de Tâïf embrassèrent l'islamisme, ils construisirent à cette place, où le Prophète avait fait sa prière, une mosquée, qu'ils appelèrent la *mosquée du Prophète*. Il avait avec lui deux de ses femmes, Oumm-Salama et une autre. [C'est entre les tentes de ces deux femmes qu'il accomplissait la prière.]

Le Prophète resta dix jours dans cette position. Il envoyait chaque jour l'armée sous les murs pour attaquer, et les soldats combattaient en protégeant leurs têtes avec des boucliers; mais les assiégés leur lançaient des flèches, des pierres et des pieux ardents, qui brûlaient ceux qu'ils atteignaient. Voyant l'impossibilité de prendre la forteresse, le Prophète ordonna de détruire les vignes et les clos des habitants, de faire tomber les murs et d'arracher les arbres.

Enfin, vingt-cinq jours après le commencement du siége, il dit à Abou-Bekr : J'ai fait un rêve cette nuit; il m'a semblé qu'on apportait une coupe de cuir, que l'on a placée devant moi. Un oiseau, qui ressemblait à un coq, est venu et a voulu y tremper son bec; mais, malgré ses efforts, il n'a pu y parvenir. Abou-Bekr, qui savait bien interpréter les songes, dit : Apôtre de Dieu, il en sera de même de cette forteresse; nous ne pourrons pas la prendre. Le Prophète répondit : Je le crois aussi. Ensuite il tint conseil avec ses compagnons sur ce qu'il

y avait à faire : si l'on devait continuer le siége, ou l'abandonner et revenir une autre fois. Naufal, fils de Mo'âwiya, le Solaïmite, dit : Apôtre de Dieu, l'ennemi est dans la forteresse comme la bête de proie dans son trou ; aussi longtemps qu'on reste à l'entrée, on ne peut la faire sortir ; si l'on se retire, on ne manque pas de s'en emparer. — Tu as raison, répliqua le Prophète. Le lendemain, il donna à 'Omar l'ordre de lever le siége, et il quitta Tâïf, après avoir fait dévaster les clos et arracher les arbres. Douze musulmans avaient été tués par les projectiles des ennemis : quatre Qoraïschites, sept Ançâr et un homme des Benî-Laïth. Le Prophète conduisit l'armée à Dja'irrâna, pour distribuer entre ses compagnons le butin de 'Honaïn, qu'il avait laissé en ce lieu.

Les Hawâzin, les Thaqîf et les Benî-Sa'd, à Tâïf, vinrent trouver Mâlik, fils d''Auf, et lui dirent : Comment pourrions-nous demeurer avec toi, tandis que nos femmes et nos enfants sont entre les mains de Mo'hammed, qui va maintenant les donner comme esclaves à ses compagnons ? Avant qu'il les ait réduits en esclavage, nous irons le trouver pour embrasser l'islamisme. Ils suivirent donc le Prophète, et une partie d'entre eux se firent musulmans. Un certain nombre vinrent à Dja'irrâna et dirent au Prophète : Tels et tels d'entre nous sont devenus musulmans, les autres veulent le devenir aussi. Maintenant traite-nous favorablement ; ne nous déshonore pas ; agis comme ta noblesse le demande ; il ne te convient pas à toi de faire ce qui nous est permis à nous autres Bédouins, de réduire en esclavage nos femmes et nos enfants et de faire disparaître de la terre notre race. Si tu n'es pas clément envers nous aujourd'hui, qui donc le sera ? Ils implorèrent ainsi le Prophète. Puis un vieillard d'entre les Benî-Sa'd-ben-Bekr, nommé Zohaïr, fils de Çorad, se leva, prit le Prophète

sur son cœur, car il l'avait souvent gardé dans son enfance, du temps de son séjour dans la maison de ʿHalîma, et dit : Ô Moʿhammed, tu vois ici parmi nous tes oncles, tes tantes et tes proches. Si le roi de Roum ou le roi des Khazars, ou ʿHârith, fils d'Abou-Schimr, le Ghassânide, prince de Syrie, ou Noʿmân, fils de Moundsir, le roi des Arabes, avaient été élevés parmi nous, et que nous fussions tombés en leur pouvoir, comme nous sommes entre tes mains, nous aurions pu espérer être bien traités par eux et obtenir notre grâce. Or tu es plus clément que tous les princes; comment pourrais-tu réduire en captivité tes oncles et tes tantes et les livrer à des étrangers? Le Prophète, ému jusqu'aux larmes, dit : Que voulez-vous? Voulez-vous vos biens ou vos familles? Les Benî-Saʿd répondirent : Quant aux biens et aux troupeaux, nous pourrons toujours en acquérir d'autres; mais nous ne pourrions pas recouvrer nos femmes et nos enfants. Il n'est pas honteux de perdre ses biens, mais il y a honte à perdre sa famille. Le Prophète répliqua : Les femmes et les enfants qui sont ma part et celle de mes proches, des Benî-Hâschim, je vous les donne. Il ajouta : Demain, au moment où j'accomplirai la prière du matin, répétez vos instances devant les musulmans.

Le lendemain, lorsque le Prophète célébrait la prière du matin et que toute l'armée se tenait derrière lui, au moment où il tourna le dos au *miʿhrâb*, les Hawâzin, les Thaqîf et les Benî-Saʿd se levèrent, firent entendre leurs supplications et conjurèrent le Prophète de leur rendre leurs femmes et leurs enfants. Le Prophète répondit : Ces captifs n'appartiennent pas à moi seul, mais à tous les musulmans. Quant à ma part et à la part de ma famille, des Benî-ʿAbdou'l-Mottalib et des Benî-Hâschim, je vous la rends. Alors les mu-

sulmans s'écrièrent : Nous abandonnons aussi la nôtre. Les Mohâdjir et les Ançâr rendirent tous leur part. Mais ʿOyaïna, fils de ʿHiçn, qui était présent avec les Benî-Fezâra; Aqraʿ, fils de ʿHâbis, qui était à la tête des Benî-Temîm; et ʿAbbâs, fils de Merdâs, qui commandait les Solaïm, déclarèrent qu'ils ne rendraient point leur part, parce qu'il y avait hostilité entre eux et les Hawâzin et les Thaqîf. Le Prophète dit : Vous en avez le droit; mais ceux de vos hommes qui abandonneront leur part des captifs recevront de moi six brebis pour chaque tête. Alors les Benî-Temîm, les Benî-Solaïm et les Benî-Fezâra consentirent également.

Le Prophète rendit la liberté aux six mille femmes et enfants, et les remit entre les mains des Hawâzin; il garda seulement la famille de Mâlik, fils d'ʿAuf, qui était resté dans la forteresse. Les Hawâzin dirent : Apôtre de Dieu, Mâlik n'ose pas venir à toi, après tout ce qu'il a fait contre toi. Le Prophète répliqua : Dites-lui de ma part que, s'il vient, je lui rendrai sa femme, ses enfants et ses biens, et que je lui donnerai en outre cent chameaux. Il continua de camper en cet endroit jusqu'à ce que tous les captifs fussent remis entre les mains des Hawâzin. ʿAlî, ʿOmar et ʿOthmân, qui avaient eu, du butin, chacun une jeune fille, les rendirent sans les avoir touchées. ʿOmar avait donné la sienne à son fils ʿAbdallah. Ensuite les Hawâzin partirent.

Mâlik, fils d'ʿAuf, ayant reçu le message du Prophète, quitta la forteresse, à l'insu des Thaqîf, se rendit auprès du Prophète, qu'il trouva encore à Djaʿirrâna, et embrassa l'islamisme. Le Prophète lui rendit sa femme, ses enfants et ses biens, lui donna le commandement sur tous ceux des Tâïfites qui étaient devenus musulmans, et lui ordonna de faire la guerre aux Benî-Thaqîf qui se trouvaient dans la forteresse, jusqu'à ce qu'il eût

réussi à s'en emparer. Mâlik partit, rassembla tous ceux qui, en quittant la forteresse, avaient embrassé l'islamisme, les conduisit sous les murs de la ville, dont il fit le siége. Il y resta deux mois, après lesquels les habitants, épuisés par les attaques et les souffrances, vinrent trouver le Prophète et firent la paix avec lui.

Au moment où Mâlik partit de Djaʿirrâna, le Prophète n'avait pas encore fait le partage du butin, et les soldats craignaient qu'il n'en rendît encore une autre portion. Ils insistèrent donc auprès de lui pour qu'il fît la répartition en ce lieu même. Le Prophète le leur promit. Puis ils mirent la main sur lui, en disant : Nous ne te laisserons pas partir que tu n'aies fait le partage. Ils lui ôtèrent son manteau, et tous crièrent et firent des démonstrations grossières. Le Prophète leur dit : Rendez-moi mon manteau. Je le jure par Dieu, si le nombre des troupeaux eût été égal à celui des arbres du Tihâma, je vous les aurais donnés sans hésitation ! Vous savez que j'ai droit à un cinquième de tout le butin. Eh bien, je vous abandonne cette part. Ensuite il partagea le tout, et donna à chaque cavalier deux parts, et une part à chaque fantassin. Il employa une partie du butin à faire des dons aux Mecquois : ceux qui étaient appelés *Mouallafatou-Qoloubouhoum*, au nombre de dix, reçurent mille chameaux; chacun d'eux en eut cent; c'étaient : Abou-Sofyân et son fils Moʿâwiya; ʿHakîm, fils de ʿHezâm; Naçr, fils de ʿHârith; ʿAlâ, fils de ʿHâritha, le Thaqîfite; ʿHârith, fils de Hischâm, frère d'Abou-Djahl; Çafwân, fils d'Omayya; Sohaïl, fils d'ʿAmrou; ʿHowaïtab, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza, et ʿOyaïna, fils de ʿHiçn. Le Prophète leur donna ces biens afin de faire naître dans leurs cœurs de l'attachement pour l'islamisme. D'autres Qoraïschites, ainsi que quelques poëtes, reçurent des lots de cinquante chameaux. ʿAbbâs, fils de Merdâs, chef des Solaïm, qui était

aussi poëte, refusa les cinquante chameaux que le Prophète lui avait attribués et fit une pièce de vers contre lui. Le Prophète dit à ʿAlî : « Coupe cette langue qui s'attaque à moi, » c'est-à-dire donne-lui ce qu'il faut pour le satisfaire. ʿAlî porta le nombre des chameaux à cent. La distribution se fit ainsi par cent et par cinquante chameaux, et par cent et par deux cents brebis. Un des Mohâdjir avait, sur la route, fait marcher son chameau à côté de celui du Prophète et avait touché son pied avec les lourds souliers qu'il portait. Le Prophète, qui en avait ressenti une vive douleur, lui avait donné un coup de fouet sur la cuisse, en lui disant : Va plus loin, tu m'as blessé au pied. La douleur fit pousser des cris à cet homme, et il dit : Apôtre de Dieu, tu m'as brisé la jambe! A la distribution du butin, le Prophète lui donna cent brebis.

Le Prophète n'assigna aucune part aux Ançâr. Après avoir donné des lots de cent et de cinquante chameaux aux Qoraïschites, aux Mohâdjir et aux Bédouins, il acheva le partage en attribuant à chaque homme des Qoraïsch et des Bédouins six chameaux et quarante brebis. Les Ançâr furent mécontents, se séparèrent de l'armée et allèrent camper à part, dans un enclos.

Un homme d'entre les Benî-Temîm vint trouver le Prophète et lui dit : Apôtre de Dieu, sois juste dans la répartition. Le Prophète répliqua : Qui donc serait juste si je ne le suis pas ? L'autre répondit : Dans cette distribution, au moins, tu t'es montré injuste; tu donnes à l'un cent, à l'autre dix et rien à un autre. ʿOmar voulut tuer cet homme; mais le Prophète lui dit : Ne le fais pas; car cet homme aura des compagnons, des gens [de sa descendance] qui viendront après moi, et qu'on appellera *Khawâridj;* ceux-ci rejetteront l'autorité des imâms et des princes, et ils s'élanceront en dehors de la foi

comme la flèche part de l'arc; ils ne conserveront rien de l'islamisme.

Sa'd, fils d''Obâda, Ancâr, chef des Khazradj, se présenta devant le Prophète et lui dit : Apôtre de Dieu, tous les Ançâr de Médine, Aus et Khazradj, qui sont dans l'armée veulent retourner à Médine. — Pour quelle raison? demanda le Prophète. Que disent-ils? Sa'd répondit : Ils disent : Le Prophète se détourne de nous et nous abandonne, pour se tourner vers sa patrie et ses compatriotes, des gens dont le sang coule des pointes de nos sabres; il leur donne ces biens, et ne nous en fait aucune part. Lorsqu'ils le forcèrent à sortir de la Mecque et qu'il chercha du secours, n'est-ce pas nous qui sommes venus lui prêter serment? Nous l'avons fait venir à Médine, nous lui avons offert nos biens, nous avons lutté contre les Mecquois à Bedr et à O'hod, et nous lui avons fait le sacrifice de nos vies. Lorsque, à 'Honaïn, l'armée prit la fuite, pourquoi son oncle 'Abbâs n'a-t-il pas appelé Abou-Sofyân, Çafwân ou Sohaïl, fils d''Amrou? Non, il a appelé les Ançâr! — C'est là leur langage? dit la Prophète. — Oui. — Par Dieu! dit-il, si j'avais su qu'ils parleraient ainsi, je leur aurais donné le tout! Mais j'avais pensé que l'islamisme était assez fortement enraciné dans leurs cœurs pour ne pas être ébranlé à cause des biens de ce monde.

Le Prophète se rendit avec Sa'd dans l'enclos où étaient les Ançâr; il prit place, et tous se réunirent autour de lui; puis il leur parla ainsi : Vous savez, ô Ançâr, que je vous regarde comme mes compatriotes, et les habitants de la Mecque comme des étrangers, et que je les traite comme tels. J'ai confiance en vous et en votre foi. Quelle autre signification aurait donc la Fuite, sinon celle-là? On sait que, en quittant la Mecque pour venir au milieu de vous, j'ai pris pour ma famille les Ançâr.

Vous savez que, lorsque je suis venu, Dieu n'était pas avec vous. C'est lui qui, par moi, vous a délivrés de la discorde qui régnait parmi vous et des luttes que vous souteniez, Aus et Khazradj, les uns contre les autres. J'ai éloigné de vous de nombreux fléaux. J'étais un prophète que les hommes accusaient d'imposture, et vous m'avez considéré comme véridique; mes compatriotes m'ont renié, et vous avez cru en moi; ils m'ont chassé, et vous m'avez accueilli; ils m'ont exilé, pauvre, de ma patrie, et vous m'avez assisté de vos biens; ils sont venus à ma poursuite jusqu'aux portes de votre ville, et vous vous êtes sacrifiés pour moi, et vous avez versé votre sang pour moi. Je me suis reposé sur vous en toute circonstance, et vous m'avez toujours secouru. Maintenant j'ai pris sur moi de donner ma part du butin et la vôtre à ces hommes dont la foi n'est pas encore affermie, afin de gagner leurs cœurs à l'islamisme. Quant à votre foi, j'en étais sûr, ét je me suis dit que vous ne vous soucieriez pas de ces biens terrestres que je donnerais à ceux dont la foi n'est pas solide, et que votre foi n'en souffrirait pas; et, de même que j'ai abandonné ma part personnelle, j'ai cru pouvoir aussi disposer de la vôtre. N'êtes-vous pas contents, ô Ançâr, tandis que chacun ramène chez lui chameaux et brebis, de revenir de cette expédition en ramenant avec vous le prophète de Dieu? Je le jure par Dieu, si le monde entier marchait d'un côté, et les Ançâr d'un autre côté, j'irais avec les Ançâr et me regarderais comme l'un d'eux!

Les Ançâr versèrent tous des larmes, puis ils s'écrièrent : Apôtre de Dieu, nous sommes contents, nous sommes contents! Le Prophète leva ses mains, se tourna vers le ciel et dit : Mon Dieu, sois propice aux Ançâr et à leurs enfants! Les Ançâr répondirent : Amen. Tous furent heureux, et le Prophète se retira.

Cinq jours avant la fin du mois de dsou'l-qa'da, le Prophète partit de Dja'irrâna, se constitua en état pénitentiel et fit la visite des lieux saints de la Mecque. Après avoir accompli cette visite, il quitta la Mecque avec les Ançâr, en y laissant 'Attâb, fils d'Asîd, comme gouverneur, et Mo'âds, fils de Djabal, pour enseigner aux hommes le Coran, les dogmes et les cérémonies du culte, et il prit la route de Médine. Il passa le mois de dsou'l-'hiddja à Médine.

Dans cette même année, qui était la huitième de l'hégire, fut célébré le pèlerinage des musulmans, présidé par 'Attâb, fils d'Asîd.

Au mois de dsou'l-'hiddja de la même année, Mâria donna au Prophète un fils, qu'il nomma Ibrahìm. Ce fut son esclave Abou-Râfi' qui lui annonça cette nouvelle.

Au commencement de la neuvième année, des députations d'Arabes vinrent de différents côtés du désert pour embrasser l'islamisme, entre autres quelques gens des Benî-Osaïd, qui dirent au Prophète : Nous venons sans avoir été contraints par les armes; ne nous impose ni l'obligation de la prière, ni la dîme. Le verset suivant fut révélé à leur intention : « Ils te croient leur obligé, parce qu'ils embrassent l'islamisme. Dis : Ne me croyez pas votre obligé pour votre conversion; au contraire, c'est Dieu qui mérite votre gratitude, » etc. (Sur. XLIX, vers. 17.)

Au mois de redjeb de la même année, 'Orwa, fils de Mas'oud, chef de Tâïf, de retour de son voyage à Djorasch, vint à Médine, avec quelques-uns de ses compatriotes des Thaqîf et embrassa l'islamisme. Il dit au Prophète : J'irai pour appeler à l'islamisme les habitants de Tâïf et tous les Benî-Thaqîf. — Ils te tueront, lui répondit le Prophète. — Ils ne me tueront pas, répliqua 'Orwa. Lorsqu'il arriva à Tâïf, les

habitants, qui avaient appris qu'il s'était fait musulman, ne le laissèrent pas rentrer dans la forteresse. ʿOrwa resta à la porte et les appela à l'islamisme. Il fut tué par une flèche lancée de l'intérieur.

Mâlik, fils d'ʿAuf, vint mettre le siége devant la forteresse : personne ne pouvait entrer ni sortir. Tous les Arabes autour de Tâïf étaient musulmans. Lorsque sept ou huit mois se furent écoulés de la neuvième année de l'hégire, les assiégés se mirent à délibérer et dirent : Nous ne pouvons plus soutenir le siége; tous les Arabes ont embrassé l'islamisme; il nous est impossible de résister, seuls au milieu d'eux. Puis ils demandèrent à l'un de leurs chefs, ʿAbd-Yâlîl, fils d'ʿAmrou, d'aller faire la paix avec Moʿhammed et de lui dire qu'ils étaient disposés à embrasser l'islamisme. ʿAbd-Yâlîl dit : Je ne veux pas y aller seul; car, à mon retour, vous pourriez me tuer, comme vous avez tué ʿOrwa. Alors ils firent partir avec lui cinq autres personnages notables. Ces six députés arrivèrent à Médine au mois de ramadhân et descendirent chez Moghîra, fils de Schoʿba, qui était de leur tribu, des Benî-Thaqîf. Moghîra se rendit auprès du Prophète, pour lui annoncer leur arrivée. Il rencontra en route Abou-Bekr, qui lui demanda des nouvelles. Moghîra lui parla de la députation de Taïf. Abou-Bekr dit : Ne te hâte pas; je voudrais porter, moi, cette bonne nouvelle au Prophète. Il fit ainsi, et le Prophète fut très-heureux.

A l'heure de la prière de midi, Moghîra introduisit les députés auprès du Prophète. Ils trouvèrent près de lui Khâlid, fils de Walîd, qui avait des relations d'amitié avec eux. Ils demandèrent la paix, en posant pour condition que le temple de Lât, qui était une idole de pierre, particulière aux habitants de Tâïf et conservée dans leur forteresse, ne

serait pas détruit. Ils demandèrent en outre d'être exemptés de l'obligation de la prière. Le Prophète refusa, en disant : Une religion sans prières n'a rien de bon. — Accorde-nous, dirent-ils alors, de ne pas briser nous-mêmes nos idoles. Le Prophète consentit à cette demande, et dit : C'est moi qui enverrai quelqu'un pour les briser. Puis la paix fut conclue; Khâlid, fils de Walîd, écrivit le traité, et les députés s'en retournèrent. Le Prophète nomma gouverneur de Tâïf, ʿOthmân, fils d'Abou'l-ʿÂç, l'un des chefs des Thaqîf, résidant dans cette ville. Avec les députés il fit partir Abou-Sofyân, fils de ʿHarb, et Moghîra, fils de Schoʿba, qui détruisirent l'idole de Lât et les autres idoles. L'idole de Lât était couverte d'une quantité considérable d'ornements d'or, d'argent et de pierres précieuses. Ils enlevèrent ces ornements et les employèrent, d'après l'ordre du Prophète, à acquitter les dettes nombreuses qu'avait laissées ʿOrwa, fils de Masʿoud, qui avait été tué pour la religion. Ils revinrent ensuite à Médine.

Après l'expédition de Tâïf, le Prophète partit pour Tabouk.

CHAPITRE XXXIV.

EXPÉDITION DE TABOUK.

La ville de Tabouk était située aux confins de la Syrie; les habitants étaient Grecs et chrétiens. Le Prophète voulut les attaquer, pour prendre une revanche de la défaite de son armée à Mouta et de la mort de Zaïd et de Djaʿfar. Les musulmans avaient une grande répugnance pour cette expédition, à cause de la longueur de la route, des grandes forces de l'ennemi, et parce que, lors de la première expédition contre les Grecs, un grand nombre de musulmans avaient

trouvé la mort. En outre, il y avait, cette année, une disette; il régnait de grandes chaleurs; il y avait peu de provisions, et, en attendant la nouvelle moisson, les hommes étaient réduits à la misère. On était au moment de cueillir les dattes et les fruits. Ordinairement, quand le Prophète projetait une expédition, il n'apprenait pas à l'armée où il allait marcher, afin de pouvoir fondre sur l'ennemi inopinément. Mais cette fois, à cause de la durée de la campagne, il en fit connaître le but aux soldats afin qu'ils pussent se préparer. Ceux-ci trouvèrent cette expédition très-pénible et l'appelèrent la *campagne de la détresse*. C'est alors que Dieu révéla le verset suivant : «Marchez, *vous tous*, chargés et non chargés,» etc. (sur. IX, vers. 41), c'est-à-dire riches et pauvres; puis cet autre verset : «Si vous ne marchez pas, Dieu vous exterminera et vous remplacera par un autre peuple,» etc. (Sur. IX, vers. 40.) Quelques-uns des hypocrites se montrèrent et dirent : Ne marchez pas par ces chaleurs. Il leur fut répondu par ce verset : «Dis : La chaleur du feu de l'enfer est encore plus ardente.» (Sur. IX, vers. 82.)

Le Prophète ayant ordonné aux riches de venir en aide aux pauvres pour leur équipement, chacun donna selon ses moyens; mais ʿOthmân, fils d'ʿAffân, surpassa tous les autres en contribuant de sa fortune aux dépenses de cette expédition. Lorsque tous les musulmans, riches et pauvres, valides et infirmes, furent sortis de la ville, le Prophète les passa en revue, et renvoya les infirmes, les aveugles et ceux qui étaient absolument sans ressources. Les versets suivants furent révélés à leur intention : «Les infirmes, les malades et ceux qui ne peuvent pas s'équiper sont exemptés de l'obligation de partir... de même que ceux qui sont venus pour te demander des montures et qui, lorsque tu leur dis que tu ne peux

pas leur en donner, s'en retournent les yeux remplis de larmes,» etc. (Sur. IX, vers. 92-93.) Plusieurs des Benî-Ghatafân vinrent s'excuser, et demandèrent la permission de rester. Le Prophète la leur accorda; puis le verset suivant fut révélé : «Plusieurs des Bédouins sont venus s'excuser,» etc. (vers. 91); ainsi que cet autre : «Que Dieu te pardonne! pourquoi leur as-tu accordé la permission? *Tu aurais dû les obliger à partir,* car tu aurais pu ainsi reconnaître ceux qui croient sincèrement en toi,» etc. (Vers. 43.) Enfin ʿAbdallah, fils d'Obayy, à la tête de plusieurs des hypocrites, demanda également à être exempté, en déclarant par serment que, s'il avait pu, il aurait pris part à l'expédition. Il lui fut répondu par le verset suivant du Coran : «Certes, ils jurent par Dieu, en disant : Si nous avions pu, nous serions partis avec vous,» etc. (Vers 42.) La surate *du Repentir* [qui renferme tous ces versets] est la première de celles qui furent révélées à l'occasion de cette expédition.

Ce fut au milieu de ces difficultés que le Prophète donna à l'armée l'ordre du départ. ʿAbdallah, fils d'Obayy, et les hypocrites le suivirent jusqu'à la première étape; alors ils s'en retournèrent. Trois musulmans qui n'étaient point hypocrites rentrèrent également à Médine sans permission, savoir : Kaʿb, fils de Mâlik, et père d'Obayy; Morâra, fils de Rabîʿa, et Hilâl, fils d'Omayya. C'est de ceux-ci qu'il est dit dans le Coran : «Il pardonna aussi à ces trois qui étaient restés en arrière. La terre, malgré son étendue, leur devint étroite,» etc. (Sur. IX, vers. 119.)

Le Prophète avait laissé, comme son lieutenant à Médine, Sibâʿ, fils d'ʿOrfota, de la tribu des Ghifâr, et avait ordonné à ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, de rester également pour veiller sur sa maison et sa famille. Il était parvenu à la première étape,

lorsque les hypocrites répandirent à Médine le bruit qu'il n'avait pas emmené ʿAlî, parce qu'il l'avait en aversion. ʿAlî prit ses armes et se mit en route; le lendemain, il rejoignit le Prophète et l'informa des discours que tenaient les hypocrites. Le Prophète lui dit : Ils mentent, ô ʿAlî! car je te considère comme un autre moi-même, et je t'ai confié ma maison et ma famille. Tu es pour moi ce qu'Aaron était à Moïse. S'il était possible qu'il y eût un prophète après moi, je suis certain que ce serait toi. Puis il le fit retourner et renvoya avec lui les infirmes et les pauvres qu'il ne voulait pas emmener; les hypocrites partirent de leur propre mouvement. Le Prophète leva son camp. A la station suivante, ceux qui avaient hésité à le suivre le rejoignirent, et Dieu les loua en ces termes : «Dieu pardonne au Prophète, aux Mohâdjir, aux Ançâr et à tous ceux qui l'ont suivi au moment de la détresse,» etc. (Sur. IX, vers. 118.)

Un musulman, nommé Abou-Khaïthama, était resté à Médine. Le troisième jour après le départ de l'armée, il alla, vers le milieu du jour, pendant la chaleur, dans son jardin, que ses deux femmes avaient arrosé et où elles avaient préparé un lieu de repos pour la sieste; elles avaient mis des nattes et des coussins. Abou-Khaïthama vint s'y reposer. Puis, pensant au Prophète, il dit en lui-même : Je me réjouis ici dans un lieu frais et délicieux, tandis que le Prophète souffre la chaleur et la fatigue; cela n'est pas juste. Il se leva aussitôt et se dirigea vers le Prophète jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint. Le Prophète lui donna des éloges.

Cependant, il y avait plusieurs hypocrites dans l'armée du Prophète. Arrivé à une certaine station, on ne trouva pas d'eau. Les hypocrites dirent : Voilà maintenant qu'il va périr, lui et tous ses compagnons. Dieu amena un nuage, et il

tomba une si grande quantité de pluie, que toute l'armée put se désaltérer. A un autre campement, l'un des chameaux du Prophète s'échappa du lieu de pâturage, et l'on ne put le retrouver. Le Prophète en éprouva du chagrin. Les hypocrites dirent : Si Mo'hammed est un prophète, il doit savoir où se trouve ce chameau. Ces paroles furent rapportées au Prophète, qui dit : Je ne sais que ce que Dieu me fait connaître; maintenant mon chameau se trouve dans telle vallée, et sa bride s'est embarrassée dans un arbre; allez le chercher. On s'y rendit, on trouva le chameau, ainsi que le Prophète l'avait dit, et on le ramena. Abou-Dsourr, le Ghifârite, était resté en arrière, à Médine. On le dit au Prophète, qui répondit : S'il y a de bons sentiments en lui, Dieu l'amènera. Le lendemain, en effet, il arriva à pied, et dit : Apôtre de Dieu, mon chameau est resté en route, et je viens à pied. Certains hypocrites disaient encore : Mo'hammed croit qu'on peut attaquer les Grecs comme les Arabes; mais il n'y a pas analogie entre ceux-là et les Arabes. Dieu fit connaître au Prophète ces propos. Les hypocrites, ne pouvant les nier, prétendaient avoir plaisanté. Le verset suivant fut révélé : «Si tu les interroges, *ils répondent :* Nous plaisantions en causant. Dis : Raillez-vous Dieu, ses signes et son apôtre?» (Sur. IX, vers. 66.)

Lorsque le Prophète arriva à Tabouk, grande ville habitée par des chrétiens, il ne rencontra pas de trace de l'armée romaine qu'il y croyait réunie. Il y résidait un prince, nommé You'hanna, fils de Rouba, qui possédait une grande fortune. Quand le Prophète vint camper aux portes de Tabouk, You'hanna sortit de la ville et fit la paix avec lui, en consentant à lui payer un tribut. Il y avait près de Tabouk deux villes, Djarba et Adsro'h, dont les habitants vinrent également trou-

ver le Prophète; ils firent des propositions de paix et offrirent de payer tribut. Le Prophète leur donna des lettres de paix. A quelques parasanges de là, était la forteresse de Douma, commandée par un prince arabe et chrétien, des Benî-Kinda, nommé Okaïdir, fils d'ʿAbdou'l-Mélik. Le Prophète y envoya Khâlid, fils de Walîd, avec un petit détachement, et lui dit: Tu le trouveras à la chasse, car il est grand chasseur. Khâlid, s'approcha de la forteresse. Il faisait nuit et la lune brillait. La porte de la forteresse était fermée, et Okaïdir se trouvait sur la terrasse. Khâlid, après avoir fait le tour de la forteresse, voyant qu'il ne pouvait rien entreprendre, se cacha derrière le mur. Un peu plus tard, Okaïdir, qui veillait encore, apercevant des antilopes et d'autre gibier s'approcher des murs, donna l'ordre de seller son chameau, et sortit de la forteresse avec trois de ses parents, pour aller chasser. Khâlid le fit prisonnier et l'amena auprès du Prophète. Les musulmans regardaient avec étonnement la robe d'Okaïdir, qui était de brocart brodé d'or; ils n'en avaient jamais vu de pareille. Après s'être engagé à payer un tribut, Okaïdir s'en retourna.

Le Prophète reprit la route de Médine, sans avoir livré de combat. A la première station, on ne trouva, dans une source qui sortait du pied de la montagne, qu'une très-petite quantité d'eau, à peine suffisante pour une ou deux personnes. Le Prophète avait, sur la route, défendu qu'en arrivant à une station personne ne touchât à l'eau, avant qu'il y fût arrivé lui-même. Or les hypocrites s'étaient hâtés et s'étaient emparés de cette eau, de sorte que, lorsque le Prophète arriva, il n'en trouva pas. Il savait que c'étaient les hypocrites qui l'avaient enlevée, et il les maudit; puis il mit pied à terre et posa ses mains sur la source : la bénédiction attachée à ses

mains fit jaillir une si grande quantité d'eau, que toute l'armée eut à boire. Il continua ensuite sa route et revint à Médine.

Les hypocrites avaient construit près de la porte de Médine une mosquée pour pouvoir s'y réunir sous prétexte de prier, mais, en réalité, pour y délibérer et se communiquer leurs griefs. Ils avaient dit au Prophète : Apôtre de Dieu, nous avons construit une mosquée à une extrémité de la ville, afin que les infirmes et tous ceux qui ne peuvent pas se rendre à la grande mosquée aient un lieu pour prier. Il peut arriver que quelqu'un se trouve malade, ou que la nuit soit obscure, ou qu'il tombe de la pluie et qu'il y ait de la boue; dans ces cas, nous accomplirons notre prière dans cette mosquée. Viens-y prier, afin que ta bénédiction y reste attachée. Le Prophète avait répondu : Ne soyez pas si pressés, attendez que je sois de retour de cette expédition. Or, lorsqu'il revint et qu'il s'arrêta à la porte de Médine, les hypocrites vinrent lui demander de prier avec eux dans cette mosquée. Dieu révéla les versets suivants : « Il y en a qui ont construit une mosquée pour te nuire et pour produire l'infidélité... N'y entre jamais... » (Sur. IX, vers. 108-110.) En conséquence, le Prophète appela quelques-uns de ses compagnons et leur dit : Allez détruire cette mosquée; brisez tout ce qui est pierre et maçonnerie, et brûlez tout ce qui est bois. Ces hommes firent ainsi; et le Prophète rentra dans la ville.

Les trois musulmans qui n'avaient pas suivi le Prophète, Ka'b, fils de Mâlik, Morâra, fils de Rabî', et Hilâl, fils d'Omayya, se présentèrent devant le Prophète. Celui-ci ne leur adressa pas la parole et défendit aux musulmans de leur parler. Ces trois hommes demeurèrent ainsi interdits dans la ville pendant quarante jours. Enfin Dieu exauça leurs prières et agréa leur repentir; il révéla le verset suivant : « Il par-

donna à ces trois qui étaient restés en arrière,» etc. (Sur. IX, vers. 119.) Le Prophète les fit appeler et leur annonça que leur repentir était agréé.

Quelques-uns des docteurs et des traditionnistes prétendent que ces événements eurent lieu au mois de schawwâl, après que, au mois de ramadhân, les habitants de Tâïf furent venus conclure la paix. D'autres disent que l'expédition de Tabouk eut lieu au mois de redjeb, que le Prophète revint au mois de ramadhân, et que ce fut alors que les habitants de Tâïf vinrent faire la paix.

Moʿhammed fils de Djarìr rapporte dans cet ouvrage que, après cette expédition, le Prophète envoya ʿAlì vers les demeures des Benî-Tayy, au milieu desquels avait résidé ʿHâtim-Tayy. Les Benì-Tayy habitaient une contrée située entre deux montagnes. Ils étaient les plus considérés de tous les Bédouins, à cause de ʿHâtim, dont la libéralité était célèbre parmi tous les Arabes. ʿHâtim était mort; c'était son fils ʿAdì qui exerçait maintenant l'autorité parmi eux. Il était chrétien et, craignant que le Prophète n'envoyât une armée contre lui, il fit engraisser ses chameaux et les prépara pour la fuite, se proposant de se rendre, avec sa famille et ses biens, en Syrie et de s'y fixer parmi les chrétiens. Le lieu de sa résidence était entre la Syrie et le ʿHedjâz.

CHAPITRE XXXV.

EXPÉDITION CONTRE ʿADÎ, FILS DE ʿHÂTIM.

Le Prophète fit donc partir ʿAlì à la tête d'un détachement, en lui disant : Peut-être pourras-tu amener avec toi le fils de ʿHâtim, qui est un homme distingué; il est possible que Dieu

lui donne la grâce de l'islamisme. ʿAlî se rendit vers les Benî-Tayy. A son approche, ʿAdî plaça sa famille et ses biens sur des chameaux et se sauva en Syrie, en abandonnant les gens de sa tribu, et sans emmener sa sœur, qui était une femme âgée, distinguée par son intelligence, sa sagesse et son éloquence, et qui jouissait aussi d'une grande autorité dans sa tribu. Lorsque ʿAlî arriva, ne trouvant plus ʿAdî, il s'empara de sa sœur.

Il y avait dans la tribu un temple renfermant une idole de pierre, que ʿHâtim et les Benî-Tayy avaient adorée. ʿAlî détruisit le temple et brisa l'idole. Il trouva dans le temple deux sabres, sur lesquels les gens de la tribu lui donnèrent les renseignements suivants : Ce sont deux sabres fameux parmi les Arabes; l'un est appelé *Rosoub*, et l'autre, *Mikhdsam*. Ils ont appartenu à ʿHârith, fils d'Abou-Schimr, le Ghassânide, qui en a fait cadeau à ʿHâtim. Celui-ci les a possédés jusqu'à sa mort; en mourant, il nous a recommandé de les suspendre dans le temple, et, dans le cas où nous serions attaqués inopinément par un ennemi, de nous en servir. ʿAlî prit ces deux sabres, emmena la fille de ʿHâtim et revint auprès du Prophète.

Le Prophète fit construire pour cette femme une tente de cuir à la porte de la mosquée; car il ne voulait pas la réduire en esclavage, par considération pour son père, qui était très-honoré parmi les Arabes. Elle habita cette tente pendant trois jours. Or, un jour que Moʿhammed se rendait à la mosquée, elle sortit de la tente, se présenta au Prophète et lui dit : Apôtre de Dieu, je suis une femme âgée, fille d'un homme illustre; toi, tu es distingué par ta générosité et ta clémence; il faut que tu me rendes ma liberté, afin que je puisse rejoindre mon frère. Le Prophète répondit : Pourquoi voudrais-tu te

rendre auprès de ton frère, qui a fui devant Dieu et devant son prophète? Après avoir prononcé ces paroles, il entra dans la mosquée. Le lendemain, elle lui répéta sa demande, et le Prophète lui fit la même réponse. Le troisième jour, lorsqu'elle le sollicita de nouveau, le Prophète lui dit : Je t'accorde ta demande, mais attends que tu aies trouvé un compagnon de route qui puisse te conduire. Elle attendit donc en patience. Enfin il arriva à Médine quelques Arabes qui, apprenant que la fille de 'Hâtim était retenue captive, vinrent la trouver. Elle leur demanda de l'emmener avec eux quand ils s'en retourneraient; puis elle dit au Prophète qu'elle avait trouvé des compagnons de route. Le Prophète lui permit de partir et lui donna un vêtement, un chameau et des provisions pour le voyage. Elle partit et se rendit en Syrie, auprès de son frère. Elle était plus âgée que ce dernier, et, en l'abordant, elle lui fit des reproches de ce qu'il l'avait abandonnée et laissée tomber en captivité, en se sauvant lui-même avec sa famille. Son frère la consola et la pria de lui pardonner. En causant avec elle, il lui demanda : Comment as-tu trouvé cet homme, et quel parti me conseilles-tu de prendre? Elle répondit : Je pense que tu dois te rendre auprès de lui; car, si c'est un prophète, il n'y a pas moyen de lui résister; si c'est un roi, il vaut mieux pour toi avoir avec lui des relations amicales. 'Adî répliqua : Tu as raison. Il monta sur un chameau et vint à Médine. Il trouva le Prophète dans la mosquée, entouré de ses compagnons; il s'arrêta à distance et le salua. — Qui es-tu? lui demanda le Prophète. — Je suis 'Adî, fils de 'Hâtim, le Tayyite. Le Prophète se leva, ce qu'il ne faisait jamais pour un infidèle, fût-il l'homme le plus important, le prit par la main et le conduisit à sa maison, ne voulant pas le laisser dans la mosquée, parce qu'il était ido-

lâtre. En se dirigeant vers sa maison, il fut abordé dans la rue par une femme, qui lui adressa une demande. Le Prophète s'arrêta et, tout en tenant la main d'ʿAdî, il écouta la requête de la femme. ʿAdî pensa en lui-même : Cet homme n'est pas un roi, c'est un prophète; car, s'il était roi, il ne montrerait pas tant de condescendance. Le Prophète avait un coussin rembourré d'herbe. Arrivé à sa maison, il fit asseoir ʿAdî sur ce coussin et lui-même prit place devant lui, sur la terre. ʿAdî dit en lui-même : Ce n'est pas ainsi qu'agirait un roi. Puis le Prophète lui parla ainsi : Dieu t'a donné tout ce qu'il faut en ce monde, le pouvoir au milieu de ton peuple et un nom célèbre dont tu as hérité de ton père. Que perdrais-tu si Dieu te donnait aussi l'autre monde? Tu l'aurais, si tu acceptais la religion dont je te parle. ʿAdî garda le silence. Le Prophète continua : Peut-être hésites-tu à l'accepter, parce que ceux qui ont adhéré à cette religion sont peu nombreux et pauvres, qu'elle a beaucoup d'ennemis, et que sa puissance n'est pas considérable. Mais, par le Dieu qui m'a créé, cette religion régnera un jour de l'orient à l'occident : on viendra du royaume de Kesra en pèlerinage à ce temple, et Dieu donnera aux sectateurs de cette religion des richesses incalculables. Ensuite le Prophète lui présenta la formule de foi, et ʿAdî devint musulman. Après avoir séjourné quelque temps à Médine, il retourna dans sa tribu, qui embrassa également l'islamisme.

Lorsque le bruit se répandit parmi les Bédouins qu'ʿAdî avait été si bien traité par le Prophète, et que lui aussi avait embrassé l'islamisme, ils firent les considérations suivantes : Cet homme est devenu puissant. Tous les Qoraïschites sont musulmans, et tous ceux qu'il attaque sont vaincus; leurs femmes et leurs enfants sont emmenés en esclavage, et leurs

biens sont pillés. Il ne nous reste d'autre moyen de salut que de lui envoyer des députés et d'embrasser sa religion. En conséquence, toutes les tribus arabes, sans exception, envoyèrent des députations au Prophète, embrassèrent l'islamisme et se soumirent aux obligations de la loi musulmane. Le Prophète envoya dans chaque tribu des personnes pour enseigner aux hommes les dogmes et le culte, et pour recevoir la dîme. Ce fut ainsi que, dans le cours de la neuvième et de la dixième année de l'hégire, tous les Arabes du 'Hedjâz et du désert devinrent musulmans, sans qu'il fût besoin d'employer la force. Le Prophète ne fit aucune autre expédition après celle de Tabouk.

CHAPITRE XXXVI.

DÉPUTATIONS DES TRIBUS ARABES.

La première députation de Bédouins qui vint auprès du Prophète fut celle des Benî-Temîm, qui étaient les plus puissants et les plus nombreux de tous les Bédouins du 'Hedjâz et du désert. Cette députation se composait de sept de leurs chefs, entre autres : ʿOtârid, fils de 'Hâdjib, fils de Zorâra; Zibriqân, fils de Bedr; ʿAmrou, fils d'Al-Ahtham; Aqraʿ, fils de 'Hâbis, et ʿOyaïna, fils de 'Hiçn, de la tribu des Fezâra, branche de la tribu des Benî-Temîm. Aqraʿ et ʿOyaïna s'étaient déjà ralliés au Prophète, et s'étaient trouvés dans son armée lors de la prise de la Mecque; ils avaient pris part à l'expédition de Tâïf, quoiqu'ils ne fussent pas musulmans. Lorsque le Prophète avait envoyé des messagers vers toutes les tribus pour lever des troupes contre la Mecque, ces deux personnages s'étaient présentés, disant qu'ils voulaient combattre pour

faire triompher sa religion; mais leur véritable intention avait été d'obtenir une part du butin. Le Prophète leur avait donné une portion considérable du butin de ʿHonaïn, et ils s'en étaient retournés. Or ils vinrent alors de nouveau avec cette députation des Benî-Temîm. Arrivés à Médine, ils appelèrent en criant le Prophète, qui se trouvait à l'intérieur de ses appartements. Il est dit dans le Coran : «Ceux qui crient pour t'appeler de l'intérieur de tes appartements sont, pour la plupart, des ignorants,» etc. (Sur. XLIX, vers. 4.) Quand le Prophète fut sorti, ils lui dirent : Nous venons, ô Moʿhammed, te proposer une lutte de gloire; si tu es supérieur à nous, nous serons tes adhérents. Les luttes de gloire étaient une coutume très-célèbre parmi les Arabes; voici en quoi elles consistaient : deux tribus se réunissaient; deux personnes de l'une déclamaient en vers et en prose élégante, et deux personnes de l'autre tribu leur répondaient. Celle des deux tribus dont les discours et les vers étaient les plus beaux avait la victoire. Les Benî-Temîm venaient donc mettre en pratique avec le Prophète cet usage arabe. Ils prirent place en face du Prophète, qui était assis au milieu de ses compagnons, et ʿOtârid, fils de ʿHâdjib, leur orateur, se leva et vanta longuement, dans un discours, les mérites de sa tribu. Lorsqu'il eut fini, le Prophète chargea son orateur, l'un des Ançâr, nommé Qaïs, fils de Thâbit, de répondre à ʿOtârid. Qaïs se leva et prononça un discours plus beau que le discours des Temîm, tant par l'élégance des paroles que par le contenu. Zibriqân, fils de Bedr, le poëte des Temîm, se leva ensuite, et énuméra dans une pièce de vers toutes les gloires de sa tribu. Le Prophète ordonna à ʿHassân, fils de Thâbit, de lui répondre. Hassân vanta le mérite de l'islamisme et la gloire du Prophète, et la beauté de ses vers l'emporta sur

celle de la poésie des Benî-Temîm, qui convinrent alors de la supériorité du Prophète et embrassèrent l'islamisme. Le Prophète donna à chacun des députés une robe, les traita avec honneur et les congédia ensuite. Ils retournèrent dans leur tribu, qui se convertit tout entière à la foi musulmane, au mois de schawwâl de la neuvième année de l'hégire.

Dans la même année, mourut ʿAbdallah, fils d'Obayy, fils de Seloul. Son fils demanda au Prophète de prier sur lui, en disant : Mon père était un vieillard, peut-être Dieu lui pardonnera-t-il. Dieu révéla le verset suivant : «S'il meurt quelqu'un d'entre eux, ne prie pas pour lui et ne va pas sur sa tombe, car ils n'ont pas cru en Dieu et en son prophète.» (Sur. IX, vers 85.)

Après le départ des Benî-Temîm, le Prophète reçut une députation du Yemen. Bâdsân était mort, et l'empire persan s'étant affaibli, chacun des princes ʿhimyarites s'était emparé de nouveau d'une portion du territoire du Yemen. Tous ces princes, entre autres ʿHârith, fils d'ʿAbd-Kolâl, et Zorʿa-Dsou-Yezen, tombèrent d'accord d'embrasser l'islamisme et d'envoyer un ambassadeur au Prophète. En conséquence, ils rédigèrent une lettre collective, dans laquelle ils exposèrent leur profession de foi, et la firent porter par une ambassade à la tête de laquelle était Mâlik, fils de Morra. Ils demandèrent au Prophète de leur envoyer une personne qui pût leur enseigner le Coran et les institutions de l'islamisme. Le Prophète agréa leur profession de foi, traita avec honneur leurs messagers, écrivit une lettre de réponse, dans laquelle il leur présenta les obligations de la religion musulmane, la prière, le jeûne, le pèlerinage, l'impôt et l'aumône, et fit partir, avec les ambassadeurs, Moʿâds, fils de Djabal, et plusieurs autres de ses compagnons, tels que : ʿAbdallah,

fils de Zaïd, Mâlik, fils d'ʿObâda, et d'autres principaux Ançâr, lecteurs du Coran et instruits dans les institutions de l'islamisme. Moʿâds, fils de Djabal, était le chef de cette mission. Le Prophète disait dans sa lettre : Je vous envoie Moʿâds, qui doit recevoir vos impôts et me les envoyer; les personnes qui sont avec lui vous enseigneront la loi musulmane. Après le départ de cette mission, d'autres tribus arabes qui n'étaient pas encore musulmanes envoyèrent des députations et embrassèrent l'islamisme.

Au mois de redjeb de la neuvième année, mourut le Nedjâschî d'Abyssinie. Le Prophète, averti par Gabriel, annonça cet événement à ses compagnons et pria sur ce prince à Médine.

Au commencement du mois de dsou'l-qaʿda, les Arabes non musulmans vinrent faire le pèlerinage à la Mecque, prétendant qu'ils y étaient autorisés par une convention qu'ils avaient conclue avec le Prophète. Celui-ci voulait que l'accès de la Mecque fût interdit [désormais] à tous les infidèles, et Dieu révéla la surate *Al-Barât* : « Déclaration de dégagement, de la part de Dieu et de son prophète, à ceux des infidèles avec lesquels vous avez conclu des traités. Vous pouvez parcourir le pays *encore* pendant quatre mois. » (Surate IX, vers. 1 et suiv.) Dieu ordonna au Prophète d'accorder sécurité à tous ceux qui avaient des traités, pendant les quatre mois de redjeb, dsou'l-qaʿda, dsou'l-ʿhiddja et moʿharrem, ensuite de rompre ces traités et d'annoncer : Dieu et son prophète se dégagent de toutes relations avec les infidèles; ces quatre mois expirés, les traités sont nuls, l'islamisme sera regardé comme la religion générale. Ne faites pas de nouvelles conventions. Qu'ils deviennent musulmans, sinon que le sabre et la guerre décident! Dieu ordonna au Prophète de publier cette déclaration à la Mecque, le jour du pèlerinage, lorsque

les Arabes de toutes les tribus y seraient réunis. Il dit en outre : Les infidèles sont impurs, et la maison de Dieu est pure; interdis-leur l'accès du temple après cette année. Fais annoncer que tu leur accordes sécurité pendant l'espace de quatre mois; si, pendant ce temps, ils deviennent musulmans, c'est bien; sinon, ne les laisse plus entrer à la Mecque et fais-leur la guerre.

Au mois de dsou'l-qa'da, le Prophète fit partir Abou-Bekr et plusieurs de ses compagnons, pour accomplir le pèlerinage avec les musulmans. Dans la huitième année de l'hégire, 'Attâb, fils d'Asìd, nommé gouverneur de la Mecque, après la prise de la ville au mois de ramadhân, avait présidé aux cérémonies du pèlerinage, auquel assistaient musulmans et idolâtres. Or, dans la neuvième année, Abou-Bekr, en accomplissant le pèlerinage également avec les croyants et les infidèles, était chargé en même temps d'annoncer à ces derniers qu'à l'avenir ils ne seraient plus admis à la Mecque. En effet, ce fut la dernière fois que les infidèles vinrent faire le pèlerinage. Le Prophète remit à Abou-Bekr les trente premiers versets de la surate *Al-Barât*, et lui ordonna de les réciter devant les hommes réunis à 'Arafât, en leur annonçant que désormais aucun infidèle ne serait admis à la Mecque.

Le lendemain du départ d'Abou-Bekr, le Prophète ordonna à 'Alì d'aller le rejoindre, de prendre d'entre ses mains les versets de la surate et de les réciter aux hommes. 'Alî les ayant reçus d'Abou-Bekr, celui-ci revint et dit : Apôtre de Dieu, est-ce que j'ai commis quelque faute, ou y a-t-il eu quelque révélation ? Le Prophète répondit : Tu n'as commis aucune faute; mais ces versets de la surate *Al-Barât* sont un message de Dieu, et un message de Dieu ne peut être communiqué que par un homme de ma famille, des Benì-

Hâschim. C'est pour cela que j'ai envoyé ʿAlî, qui est de ma famille. Maintenant retourne, emmène ʿAlî avec toi; tu présideras aux cérémonies du pèlerinage, et ʿAlî lira de ma part la révélation de Dieu. Abou-Bekr partit, en emmenant vingt chameaux destinés à être sacrifiés, à la Mecque, à l'intention du Prophète, et cinq autres chameaux qu'il voulait sacrifier pour lui-même. ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, partit avec lui et emmena également un certain nombre de chameaux pour le sacrifice. Le pèlerinage fut donc accompli sous la présidence d'Abou-Bekr, et la révélation fut récitée par ʿAlî. Ils revinrent ensuite à Médine.

Dans la même année fut révélé le verset relatif à l'impôt : « Prends de leurs biens une aumône par laquelle ils puissent être purifiés, » etc. (Surate IX, vers. 104.) Le Prophète envoya dans toutes les tribus des hommes chargés de recevoir l'impôt.

Il arriva ensuite une nouvelle députation des Benî-Temîm et une députation des Benî-Saʿd-ben-Bekr, tribu dans laquelle le Prophète avait été élevé. Dhimâm, fils de Thaʿlaba, l'envoyé des Benî-Saʿd-ben-Bekr, après avoir appris les institutions de l'islamisme, la prière, le jeûne, l'aumône, l'impôt et le pèlerinage, s'écria : Je le jure par Dieu, que tout cela a été ordonné par Dieu! Puis il retourna dans sa tribu, l'appela à l'islamisme, et toute la tribu se convertit.

Au commencement de la dixième année, au mois de rabiʿa premier, le Prophète envoya Khâlid, fils de Walîd, à Nadjrân, vers les Benî-ʿHârith-ben-Kaʿb, en lui disant : Ne les traite pas en ennemis, car ces hommes sont tous musulmans; tu dois leur enseigner les institutions de l'islamisme et le Coran. Khâlid partit, fit ce qui lui était commandé et resta trois mois à Nadjrân; ensuite, ayant par lettre rendu compte

de sa mission au Prophète, celui-ci lui répondit : Reviens, et amène avec toi les chefs de cette tribu. Khâlid ramena six des principaux habitants; le Prophète reçut leur profession de foi, et, après avoir nommé l'un d'eux, Qaïs, fils de ʿHoçaïn, chef de la tribu, il les congédia avec honneur. Après leur départ, il leur envoya un homme, nommé ʿAmrou, fils de ʿHazm, l'Ançâr, chargé de percevoir l'impôt.

Dans la même année, le Prophète chargea Khâlid, fils de Walîd, de se rendre dans une ville du Yemen, habitée par les Benî-Hamdân, pour les convertir à l'islamisme. Khâlid partit. Mais les habitants de cette ville refusèrent de se convertir. Comme le Prophète ne lui avait pas ordonné d'employer la force, Khâlid, après avoir passé six mois parmi eux sans succès, écrivit, dans son embarras, une lettre au Prophète. Celui-ci ordonna à ʿAlî de se rendre dans cette ville, d'appeler les habitants à l'islamisme et de renvoyer Khâlid. Les habitants de la ville devinrent croyants au premier appel d'ʿAlî, qui revint auprès du Prophète et lui fit part de cette conversion. Le Prophète fut très-satisfait, et agréa leur profession de foi.

Ensuite le Prophète reçut une députation des Zobaïd, dont le chef, nommé ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, vint en personne et embrassa l'islamisme. Un homme d'entre les princes de Kinda, de la parenté d'Imrou'l-Qaïs, nommé Farwa, fils de Mousaïk, de la tribu de Mourâd, avait quitté ses compatriotes, par dépit, et était venu embrasser l'islamisme. C'était un homme considérable, de race royale. A l'arrivée des Benî-Zobaïd, et après leur conversion, le Prophète nomma Farwa leur chef. ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, qui avait espéré être investi du commandement, fut mécontent, mais il se soumit à Farwa. Cependant, après la mort du Prophète,

Ma'dî-Karib tua Farwa et renia l'islamisme. Alors Abou-Bekr donna le commandement à 'Amrou, qui devint de nouveau musulman. Du temps d'Abou-Bekr, tous ces Arabes apostasièrent, et se révoltèrent en commençant par refuser l'impôt et l'aumône. Abou-Bekr les soumit de nouveau à la religion musulmane et les obligea à payer l'impôt et l'aumône.

Après la députation des Zobaïd, arriva une députation des 'Abdou'l-Qaïs, qui étaient chrétiens. Leur chef, Djâroud, fils d''Amrou, vint auprès du Prophète et embrassa l'islamisme. Après la mort du Prophète, il resta fidèle à la religion musulmane, tandis que sa tribu apostasia.

Ensuite il arriva du Yemâma une députation des Benî-'Hanîfa, composée de dix hommes, parmi lesquels se trouvait Mosaïlima, l'imposteur, qui était déjà auparavant venu à Médine, qui avait entendu le Prophète et qui, ensuite, était retourné dans le Yemâma. C'était un homme très-éloquent et sachant s'exprimer en beau langage rimé. Or, les Benî-'Hanîfa, voyant que tous les Arabes envoyaient au Prophète des députations et embrassaient l'islamisme, firent également partir une députation de dix hommes, et parmi eux Mosaïlima. Celui-ci savait que le Prophète avait l'habitude de prononcer la maxime suivante : Quand plusieurs hommes voyagent, le meilleur d'entre eux est celui qui sert les autres. Or, en entrant dans Médine, les dix messagers firent halte à Baqî'-al-Gharqad. Mosaïlima dit à ses compagnons : Allez, moi je resterai ici pour garder vos bagages. Si Mo'hammed vous demande pourquoi vous n'êtes qu'au nombre de neuf, puisque vous êtes entrés dix à Médine, répondez-lui que l'un de vous est chargé du service et garde vos bagages. Ces hommes vinrent se présenter au Prophète, qui leur dit : Vous étiez dix lorsque vous êtes

entrés dans la ville; qu'est devenu le dixième? Ils répondirent : Apôtre de Dieu, il est notre serviteur, il garde nos bagages. Le Prophète, selon son habitude, répliqua : C'est le meilleur d'entre vous. Quand ils revinrent auprès de Mosaïlima et qu'ils lui répétèrent les paroles du Prophète, Mosaïlima dit : Ce prophète vient de confirmer mon mérite. Après avoir enseigné à ces neuf députés la religion musulmane, le Prophète leur donna par écrit les institutions et les obligations de l'islamisme, et leur recommanda d'appeler à la religion les Benî-ʿHanîfa et les habitants du Yemâma. Quelques-uns disent que Mosaïlima vit le Prophète, mais cela n'est pas exact. Quand ils furent de retour avec Mosaïlima dans leur pays, et qu'ils exposèrent les lois de l'islamisme aux Benî-ʿHanîfa, ceux-ci les trouvèrent trop rigoureuses. Alors Mosaïlima dit : Je suis prophète, comme Moʿhammed; la moitié de la terre est à moi, l'autre moitié à lui. Vous avez vu Moʿhammed, dit-il à ses neuf compagnons en invoquant leur témoignage, et vous savez qu'il a confirmé ma supériorité, en me déclarant le meilleur d'entre vous. Puis il ajouta: Vous ne trouverez pas de meilleur prophète que moi; pourquoi suivre un prophète étranger? Ma doctrine est plus facile que celle de Moʿhammed. Mosaïlima donna à ses compatriotes des institutions religieuses, les dispensa de la prière, et déclara licites la fornication et le vin. Ces lois leur plurent : ils le reconnurent comme prophète et acceptèrent sa religion. Il débitait des discours rimés, non rhythmés, qu'il prétendait avoir reçus du ciel. Du vivant du Prophète, il disait : J'ai la mission prophétique pour une moitié de la terre, et Moʿhammed également pour une moitié. Moʿhammed a reçu ses révélations de Gabriel, et moi de Michel. Lorsque ses adhérents furent devenus nombreux, il prit le

nom de *Raʿhmân du Yemâma.* Devenu puissant, il adressa au Prophète une lettre ainsi conçue : « Moi Mosaïlima, Raʿhmân du Yemâma, à Moʿhammed, fils d'ʿAbdallah, apôtre de Dieu parmi les Qoraïschites. (Il omettait le nom de son père, qui était ʿHabîb.) En ton nom, ô Dieu, secours constant ! Or à moi la moitié de la terre, à toi l'autre moitié. Mais vous, les Benî-ʿAbdou'l-Mottalib, vous n'aimez pas le partage équitable. » Il fit porter cette lettre par quelques hommes des Benî-ʿHanîfa. Le Prophète, après avoir lu cette lettre, demanda aux messagers quelle était leur propre opinion. Ils répondirent : Nous pensons de même que tu dois exercer la fonction prophétique dans une moitié de la terre, et lui dans l'autre moitié. Le Prophète répliqua : On ne doit pas tuer des députés; sans cela je vous ferais mettre à mort. Ensuite il fit écrire une réponse en ces termes : « Moi Moʿhammed, apôtre de Dieu, à Mosaïlima, l'imposteur. Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Or la terre est à Dieu, il en donne la possession à celui de ses serviteurs qu'il veut. La récompense finale sera à ceux qui le craignent. » Le Prophète renvoya les deux messagers avec cette lettre. Il y avait dans le Yemâma un chef des Benî-ʿHanîfa, nommé Maddjâʿa, fils d'Asad, homme distingué par son éloquence, auquel on présenta les deux lettres. Il dit : La dernière de ces deux lettres ressemble aux paroles des prophètes. Lorsque le Prophète mourut, Mosaïlima dit : Gabriel est venu me trouver et m'a confié la mission prophétique sur toute la terre. Il demeura dans cette prétention jusqu'à ce que Abou-Bekr envoyât contre lui une armée sous les ordres de Khâlid, fils de Walîd, qui le tua.

Maintenant nous allons reprendre le fil de notre récit.

Il arriva ensuite une députation des chrétiens de Nadjrân,

qui avaient envoyé deux de leurs chefs, dont l'un était nommé le *Sayyid*, et l'autre le *ʿÂqib*. Ces messagers conclurent avec le Prophète un traité aux termes duquel les habitants de Nadjrân, en restant chrétiens, s'obligèrent à payer un tribut.

Une autre députation arriva du Yemen, des Benî-Kinda, qui étaient de la race royale du Yemen. Aschʿath, fils de Qaïs le Kindien, faisait partie de la députation. Les Benî-Kinda embrassèrent l'islamisme.

Ensuite il arriva une députation des Benî-ʿAmir, dont le chef était ʿÂmir, fils de Tofaïl, le même qui, à la tête des Benî-Solaïm, avait massacré les quarante compagnons du Prophète près du puits Bîr-Maʿouna, comme nous l'avons raconté plus haut. Les Benî-ʿÂmir se disaient : Le monde entier reconnaît cet homme, et tous les Arabes ont adhéré à sa religion; il faut que nous l'adoptions également. ʿÂmir dit : Je vais vous délivrer de lui, vous et tous les hommes. Il se rendit à Médine, en emmenant avec lui un Arabe bédouin, nommé Arbad, fils de Qaïs, qui était un homme résolu et un assassin, auquel il dit : J'occuperai l'attention de Moʿhammed en l'entretenant; pendant ce temps, frappe-le avec ton sabre. Ils se présentèrent devant le Prophète, qui se trouvait dans le temple, et prirent place. ʿÂmir se mit à causer avec lui de l'islamisme et du Coran, et le Prophète lui récita plusieurs versets. ʿAmir fit signe des yeux à Arbad, pour l'engager à frapper le Prophète, mais Arbad resta immobile. Lorsqu'ils furent sortis, ʿÂmir dit à Arbad : Pourquoi ne l'as-tu pas frappé? Arbad répondit : Chaque fois que j'ai voulu le faire, je t'ai vu corps à corps avec lui; pouvais-je te frapper? Gabriel vint avertir le Prophète de l'intention de ces hommes et de la manière dont Dieu les avait empêchés d'exécuter leur projet. Le Prophète adressa à Dieu cette prière : Seigneur,

fais-les périr tous les deux! Ces deux hommes partirent pour retourner vers les Benî-ʿÂmir. Sur la route, il vint au cou d'ʿÂmir, fils de Tofaïl, un bubon, qui devint noir et prit un caractère pestilentiel. ʿÂmir s'arrêta dans la tente d'une femme des Benî-Saloul et y mourut. Lorsque Arbad fut de retour, les Benî-ʿÂmir lui demandèrent : Qu'a dit cet homme? — Il n'a rien dit d'important, répondit Arbad. Deux jours après, ayant quitté le campement de la tribu pour une affaire, Arbad fut frappé de la foudre, que Dieu lança du ciel sur lui, et il périt. Quand le Prophète mourut, la tribu des Benî-ʿÂmir n'avait pas encore embrassé l'islamisme. Arbad était le frère utérin du poëte Labîd, fils de Rabîʿa, qui appartenait également à la tribu des Benî-ʿÂmir.

Il arriva ensuite une députation d'une branche des Benî-Tayy, qui avait pour chef Zaïd, fils de Mohalhil, appelé par les Arabes Zaïd-al-Khaïl (*Zaïd des chevaux*), à cause de son habileté dans l'art de manier les chevaux. Sa considération et sa libéralité étaient égales à celles de ʿHâtim. Lorsqu'il se présenta devant le Prophète, celui-ci, qui avait entendu parler de lui, le trouvant tel qu'on le lui avait décrit, doué d'intelligence et de noblesse, lui dit : Je n'ai jamais vu un homme dont on m'avait parlé que je n'aie trouvé inférieur à la description que l'on m'en avait donnée; tu es la seule exception. Puis il lui donna le nom de Zaïd-al-Khaïr (*Zaïd homme de bien*). Il y avait, sur le territoire des Tayy dont Zaïd faisait partie, plusieurs bourgs appartenant au Prophète. Lorsque Zaïd devint musulman, il demanda ces bourgs à Moʿhammed, et le Prophète les lui donna, et lui fit écrire des actes de donation. De retour dans son pays, Zaïd mourut, et sa femme brûla tous ces actes de donation.

Lorsque le Prophète sut que toutes les tribus arabes avaient

embrassé l'islamisme, il fit partir pour chaque lieu une personne chargée de recevoir l'impôt et de le lui envoyer. ʿAlâ ben-Al-ʿHadhramì se rendit dans le Baʿhraïn; ʿAlì, fils d'Abou-Tâlib, à Nadjrân; Mohâdjir, fils d'Abou-Omayya, à Çanʿâ, dans le Yemen; Ziyâd, fils de Labîd, dans le ʿHadhramaut. Toutes ces contrées faisaient partie du territoire du Yemen et étaient éloignées du pays où le Prophète avait envoyé Moʿâds, fils de Djabal. Mâlik, fils de Nowaïra, fut chargé de percevoir l'impôt parmi les Benî-ʿHanzhala; la perception de l'impôt chez les Benî-Saʿd et les [autres] Benî-Temîm, qui étaient fort nombreux et dispersés, fut confiée en partie à Zibriqân, fils de Bedr, et en partie à Qaïs, fils d'ʿÂcim. Le Prophète envoya ainsi dans chaque tribu arabe un homme chargé de recevoir l'impôt. Tous les Arabes depuis le ʿHedjâz jusqu'au Yemen étaient musulmans.

Tous ces événements se passèrent dans la dixième année de l'hégire. A la fin de cette année, au mois de dsou'l-qaʿda, le Prophète partit pour la Mecque pour accomplir le pèlerinage et pour prendre congé des hommes. Ce voyage est appelé le *pèlerinage d'adieu.*

CHAPITRE XXXVII.

PÈLERINAGE D'ADIEU.

Le Prophète entreprit le pèlerinage cinq jours avant la fin du mois de dsou'l-qaʿda. En partant de Médine, il se constitua en état d'*iʿhrâm*, et les principaux Mohâdjir et Ançâr l'accompagnèrent, emmenant un grand nombre de chameaux pour le sacrifice. Le Prophète prit avec lui ʿÂïscha [et ses autres femmes]. ʿAlì, fils d'Abou-Tâlib, se trouvait alors

à Nadjrân, chargé de percevoir l'impôt; il quitta cette ville, qui était près de la Mecque, du côté du Yemen, se constitua en état d'*iʿhrâm*, et vint à la Mecque pour accomplir le pèlerinage avec le Prophète. Lorsque le bruit se répandit, parmi les Arabes, que le Prophète avait entrepris le pèlerinage, il ne resta aucune tribu, ni dans le désert, ni dans le Yemen, ni dans le ʿHedjâz, d'où il ne vînt quelque pèlerin à la Mecque. Jamais on n'y avait vu une foule aussi nombreuse. Sur le mont ʿArafât, le Prophète adressa un discours au peuple. Il lui enseigna aussi les rites et cérémonies du pèlerinage, et termina l'œuvre de la religion. Dieu révéla le verset suivant : « Aujourd'hui j'ai terminé l'œuvre de votre religion; j'ai complété la grâce dont je vous ai favorisés, » etc. (Sur. v, vers. 5.) Le Prophète prit congé des hommes, en disant que c'était là son dernier pèlerinage, et qu'on ne le verrait plus entouré d'une si grande multitude. Tous pleurèrent et prirent congé de lui, et c'est pour cette raison que ce pèlerinage est appelé le *pèlerinage d'adieu;* il eut lieu dans la dixième année de l'hégire et fut le dernier pèlerinage du Prophète, comme l'expédition de Tabouk avait été la dernière de ses expéditions. Les expéditions qu'il avait dirigées personnellement s'élèvent au nombre de vingt-sept; dans neuf de ces campagnes il y avait eu combat. Il avait en outre fait exécuter, par des corps de troupes, trente-cinq expéditions, sans y prendre part personnellement.

CHAPITRE XXXVIII.

RÉSUMÉ DES EXPÉDITIONS DU PROPHÈTE.

On dit généralement que le Prophète a entrepris vingt-

sept expéditions; mais quelques-uns en comptent vingt-neuf. En effet, la campagne de Fadak, de Khaïbar et de Wâdî'l-Qora n'est qu'une seule et même expédition, parce que le Prophète se rendit directement, et sans revenir à Médine, de Khaïbar à Fadak et de là à Wâdî'l-Qora. Mais si l'on compte chacune de ses trois expéditions séparément, on arrive au nombre de vingt-neuf. Nous avons raconté ces expéditions dans cet ouvrage, chacune à sa place; nous allons les énumérer de nouveau toutes ensemble, afin que leurs noms puissent plus facilement être appris par cœur. Voici les noms des expéditions du Prophète : expédition d'Al-Abwâ; expédition de Bowât; expédition d'ʿOschaïra; première expédition de Bedr; grande expédition de Bedr; expédition de Kodr; [expédition contre les Qaïnoqâʿ]; expédition de Sawîq; expédition de Dsou-Amarr; [expédition de Baʿhrân]; expédition d'Oʿhod; expédition contre les Benî-Nadhîr; expédition de Dsât-er-Riqâʿ; expédition du Rendez-vous de Bedr; expédition de Doumat-Djandal; expédition contre les Benî-Qoraïzha; expédition du Fossé; expédition contre les Benî-Liʿhyân; expédition de Dsou-Qoroud; expédition contre les Benî-Moçtaliq; expédition de ʿHodaïbiya; expédition de Khaïbar, Fadak et Wâdî'l-Qora; visite de l'Accomplissement; prise de la Mecque; expédition de ʿHonaïn; expédition de Tâïf; expédition de Tabouk. Dans neuf de ces campagnes il y avait eu combat, savoir : à Bedr, à Oʿhod, au Fossé, dans l'expédition contre les Qoraïzha, dans l'expédition contre les Moçtaliq, à la prise de la Mecque, à Khaïbar, à ʿHonaïn et à Tâïf. Les campagnes exécutées par des détachements de troupes, sans que le Prophète y prît part, sont au nombre de trente-cinq, d'autres disent de quarante-huit. Dieu seul connaît la vérité.

CHAPITRE XXXIX.

PÈLERINAGES ACCOMPLIS PAR LE PROPHÈTE.

On admet généralement que le Prophète a accompli, dans sa vie, trois fois le pèlerinage : deux fois avant sa Fuite, et une fois lorsqu'il était à Médine. C'est le troisième pèlerinage, le dernier, qui est appelé *ʿHaddjatou'l-Wadâʿ* (pèlerinage d'adieu), *ʿHaddjatou'l-Balâgh*, ou encore *ʿHaddjatou'l-Temâm* (pèlerinage de perfection). Le Prophète a fait quatre fois la visite des lieux saints : une fois avant la Fuite, une fois à ʿHodaïbiya, une fois lors de la visite de l'Accomplissement et une fois à l'occasion même du pèlerinage d'adieu. Voilà la tradition qui remonte à ʿÂïscha. ʿAbdallah, fils d'ʿOmar, rapporte que le Prophète n'a accompli que deux fois la visite des lieux saints : la visite de ʿHodaïbiya et celle de l'Accomplissement. D'autres ajoutent celle qu'il a faite en même temps que le pèlerinage d'adieu; mais d'autres encore prétendent qu'il n'a jamais accompli la visite en même temps que le pèlerinage, et qu'il n'en a point fait avant la Fuite.

CHAPITRE XL.

FEMMES DU PROPHÈTE.

Il y a à distinguer, parmi les femmes du Prophète, celles avec lesquelles il a consommé son mariage après les avoir épousées; celles qu'il a répudiées, sans consommer son mariage avec elles; celles qui sont mortes; celles qu'il a convoitées, mais qu'il n'a pas épousées; enfin les esclaves qu'il

possédait. Le Prophète a épousé quinze femmes; il eut commerce avec treize d'entre elles; deux furent répudiées par lui, sans qu'il les eût touchées. Il avait parfois en même temps onze femmes, parfois dix et parfois neuf. Quand il mourut, il laissa neuf femmes.

La première femme que le Prophète épousa fut Khadîdja, fille de Khowaïlid-ibn-Asad, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza. Khadîdja avait d'abord été mariée à ʿÔtayyiq, fils d'ʿÂïds, de la tribu de Makhzoum, et elle en avait eu une fille. Après la mort d'ʿOtayyiq, elle avait eu pour mari Abou-Hâla, fils de Zorâra, fils de Niyâsch, de la tribu des Temîm, auquel elle avait également donné une fille. Abou-Hâla étant mort, Khadîdja devint l'épouse du Prophète. Elle lui donna quatre fils: Qâsim, Tayyib, Tâhir et ʿAbdallah, qui moururent tous [en bas âge], et quatre filles: Roqayya, Oumm-Kolthoum, Zaïnab et Fâtima. Aussi longtemps que Khadîdja vécut, le Prophète ne prit point d'autre femme; mais, après sa mort, il épousa ʿÂïscha, qui n'était âgée que de sept ans et trop jeune pour qu'il pût consommer son mariage avec elle. Elle resta encore deux ans chez son père Abou-Bekr, et le Prophète ne la conduisit dans sa maison qu'après la Fuite. Dans l'intervalle de ces deux années, il épousa Sauda, fille de Zamaʿa, fils d'Al-Aswad. Sauda avait embrassé l'islamisme, et son père la donna lui-même au Prophète. ʿÂïscha seule de toutes ses femmes n'avait pas eu de mari avant lui. Après être venu à Médine et après avoir consommé son mariage avec ʿÂïscha, il épousa ʿHafça, fille d'ʿOmar, qui avait été mariée d'abord à Khonaïs, fils de ʿHodsâfa; ensuite Oumm-Salama, fille d'Abou-Omayya, fils de Moghîra, sa cousine. Le véritable nom d'Oumm-Salama était Hind; sa mère était Barra, fille d'ʿAbdou'l-Mottalib. Abou-Omayya était célèbre

parmi les Qoraïschites pour sa générosité; il était l'un de ceux qui étaient appelés *azwâd-er-rakb* (provisions des voyageurs). Le premier mari d'Oumm-Salama avait été [Abou-Salama-] ʿAbdallah, fils d'Al-Asad, de la tribu de Makhzoum. Le Prophète épousa ensuite Djouwaïriya, fille de ʿHârith, fils d'Abou-Dhirâr, de la tribu des Benî-Moçtaliq. Prisonnière de Thâbit, fils de Qaïs, elle avait fait avec lui un contrat pour racheter sa liberté; le Prophète paya la somme stipulée, et épousa Djouwaïriya, dont le premier mari avait été Mâlik, fils de Çafwân. Moʿhammed épousa ensuite Oumm-ʿHabîba, fille d'Abou-Sofyân, fils de ʿHarb; puis Zaïnab, fille de Djaʿhsch, mariée d'abord à Zaïd, fils de ʿHâritha; puis, dans l'année de l'expédition de Khaïbar, Çafiyya, fille de ʿHoyayy, fils d'Akhtab. Çafiyya avait d'abord été mariée à Sallâm, fils de Mischkam, et, après la mort de celui-ci, à Kinâna, fils de Rabîʿ. Kinâna fut fait prisonnier et mis à mort sur l'ordre du Prophète, qui reçut pour sa part du butin Çafiyya, à laquelle il donna la liberté et qu'il épousa. Ensuite il épousa Maïmouna, fille de ʿHârith. Quelques-uns prétendent que ce ʿHârith était fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, et que Maïmouna était la cousine du Prophète. D'autres disent que ce ʿHârith était fils de ʿHazn, fils de Baʿhîr, de la tribu des Benî-Hilâl. Cette dernière opinion est plus exacte et plus conforme aux traditions; elle est reçue des historiens. Maïmouna avait eu pour premier mari ʿOmaïr, fils d'ʿAmrou, de la tribu de Thaqîf; elle avait été mariée ensuite avec Abou-Zohaïr (Abou-Rouhm), fils d'ʿAbd-ou'l-ʿOzza. Ce fut ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, qui prononça son union avec le Prophète (car elle était sœur de sa femme), à l'époque où celui-ci vint à la Mecque, pour la visite de l'Accomplissement.

Ce sont là les neuf femmes que le Prophète laissa au

moment de sa mort; car Khadîdja était morte avant lui. Il en avait épousé d'autres, dont quelques-unes furent répudiées par lui avant qu'il eût consommé son mariage avec elles, et quelques autres après la consommation du mariage. Une femme, nommée Sabâ, fille de Rifâ'a, d'autres l'appellent Sanâ, fille d'Esmâ, fille d'Aç-Çalt, mourut avant qu'il eût consommé son mariage avec elle. Une autre femme, nommée Sabâ, d'autres l'appellent Samâ, fille d''Amrou, de la tribu des Benî-Ghifâr, avec laquelle il n'avait pas encore consommé son mariage au moment où son fils Ibrahîm mourut, disait, à cette occasion : Si c'était un prophète, il ne perdrait pas par la mort le membre de sa famille qui lui est le plus cher. Le Prophète entendit ces paroles et la répudia sur-le-champ. Il avait épousé une femme nommée 'Arba, fille de Djâbir, de la tribu des Benî-Bekr-ben-Kilâb, dans les circonstances suivantes : 'Arba vivait dans sa tribu, et le Prophète entendit parler d'elle comme d'une belle femme. Il envoya donc l'un des Ançâr, nommé Âbou-Osaïd, vers les Benî-Bekr-ben-Kilâb (d'autres disent que c'étaient les Benî-Kinda), pour la demander en mariage et pour la lui amener. Lorsque le Prophète fut avec cette femme, elle lui dit : On m'a donnée à toi, mais on ne m'a pas consultée. Le Prophète la répudia et la renvoya dans son pays. Une autre femme qu'il avait épousée était Esmâ, fille de No'mân, de la tribu de Kinda. Au moment où il allait consommer son mariage avec elle, il la regarda et trouva qu'elle était lépreuse. Il la répudia et la renvoya à son père. Il avait aussi épousé Zaïnab, fille de Khozaïma, qui était de la tribu d''Âmir-ben-Ça'ça'a, et qui avait perdu son mari Tofaïl, fils de 'Hârith. Elle mourut quelque temps après. On dit que, excepté Khadîdja et Zaïnab, aucune de ses femmes ne mourut chez lui.

Voilà les quinze femmes qui sont mentionnées par toutes les traditions comme épouses du Prophète. Dans des livres autres que cet ouvrage, il est dit que le Prophète a épousé encore cinq autres femmes, savoir : 1° Scharâf, fille de Kholaïfa, le Kelbite, sœur de Di'hya, fils de Kholaïfa. Après avoir vécu quelque temps dans la maison du Prophète, elle y mourut. 2° 'Âliya, fille de Zhabyân, de la tribu des Benî-Bekr-ben-Kilâb. Le Prophète l'abandonna quelque temps après le mariage. 3° Qotaïla, fille de Qaïs, fils de Ma'dî-Karib, le Kindien, et sœur d'Asch'ath, fils de Qaïs. Quelques-uns disent que le Prophète mourut avant d'avoir consommé son mariage avec elle. La même tradition dit que, au moment de mourir, il laissa dix femmes; mais cette version est inexacte: il ne laissa pas plus de neuf femmes. 4° Khaula, fille d'Al-Hodsaïl, de la tribu de 'Harith. Il la garda quelque temps, puis il l'abandonna. 5° Laïla, fille de Khatîm, appartenant à la tribu de Khazradj, et dont le père était un homme très-considéré, appelé, à cause de sa générosité, *Moubâriz-er-rî'h* (celui qui lutte avec le vent). Cette femme était âgée. Un jour, le Prophète se trouvait dans la mosquée et avait le dos tourné vers l'entrée. Cette femme entra et posa ses deux mains sur les épaules du Prophète, par derrière. Celui-ci dit : Qui est-ce? La femme répondit : Je suis Laïla, fille de Moubâriz-er-rî'h; prends-moi pour femme, afin que je puisse m'en vanter dans ma tribu. Le Prophète consentit. Laïla en porta la nouvelle aux gens de sa tribu, qui lui dirent : Tu as eu tort; il ne voudra pas d'une vieille femme; il ne t'a pas vue; lorsqu'il te verra, il te quittera; il épouse beaucoup de femmes; mais, quant à toi, tu n'échapperas pas à son ressentiment. Laïla retourna auprès du Prophète et lui dit : Je regrette ce que je viens de faire; car je suis une vieille femme

et je ne te conviens pas; répudie-moi. Le Prophète consentit.

Si la tradition relative à ces cinq femmes est exacte, le Prophète aurait épousé, dans le cours de sa vie, en tout vingt femmes. Il y a en outre cinq femmes qu'il a convoitées, mais qu'il n'a pas épousées. La première est Oumm-Hânî, fille d'Abou-Tâlib; mais comme elle avait deux enfants, il ne l'épousa pas. Une autre est Çâ'a, fille d''Âmir, de la tribu des Benî-'Âmir-ben-Ça'ça'a. Le Prophète la demanda à son fils, déjà grand, nommé Salama, fils de Hischâm, fils de Moghîra. Salama répondit qu'il voulait d'abord consulter sa mère. Il vint auprès d'elle et lui fit part de la proposition du Prophète. Elle dit : Que lui as-tu répondu? — Je lui ai dit, répliqua Salama, qu'il fallait d'abord te consulter. — Était-il besoin de me consulter, quand il s'agit du Prophète? Va, marie-moi avec lui. Lorsque Salama revint auprès du Prophète, celui-ci avait appris que Çâ'a était déjà très-âgée. Salama, assis devant le Prophète, attendit qu'il lui en parlât; mais le Prophète n'en parla plus. La troisième femme qu'il a voulu épouser est Çafiyya, fille de Boschâma, de la tribu des Benî-'Anbar. Elle était prisonnière entre les mains des musulmans. Son mari la suivit et embrassa à cause d'elle l'islamisme. Le Prophète demanda alors à Çafiyya si elle voulait être sa femme, ou si elle préférait son mari. Çafiyya choisit son mari, et le Prophète la rendit à celui-ci. La quatrième femme qu'il désira est 'Habîba, fille d''Abbâs, fils d''Abdou'l-Mottalib; mais 'Abbâs lui dit : Apôtre de Dieu, elle est ta sœur de lait. La cinquième est 'Hamra, fille de 'Hârith, fils de 'Hâritha. Le Prophète la demanda lui-même à son père. 'Hârith, ne voulant pas la lui donner, allégua une raison mensongère et dit : Elle ne te convient pas, elle a la lèpre. Le Prophète se tut.

Lorsque ʿHârith revint dans sa maison, il trouva sa fille couverte de lèpre.

Voilà l'énumération complète de toutes les femmes que le Prophète a épousées ou convoitées. Il avait en outre deux esclaves : Raïʿhâna, fille de Zaïd, de la tribu des Benî-Qoraïzha, qu'il avait choisie parmi les femmes captives des Benî-Qoraïzha; et Mâria, fille de Siméon, le Copte, qui lui avait été envoyée par Moqauqas, et dont il eut un fils, Ibrahîm, qui mourut à l'âge de deux ans.

CHAPITRE XLI.

AFFRANCHIS DU PROPHÈTE.

Le Prophète eut dix-sept affranchis : 1° Zaïd, fils de ʿHâritha, qu'il avait acheté du vivant de Khadîdja, et qu'il avait affranchi. 2° Osâma, le fils de son affranchi Zaïd. 3° Thaubân. Il était du Yemen, et descendait des princes ʿhimyarites; il avait été fait prisonnier, et le Prophète l'avait acheté et affranchi; plus tard, il habita la Syrie et mourut sous le califat de Moʿâwiya, fils d'Abou-Sofyân. 4° Schoqrân. Quelques-uns disent qu'il était Abyssin et noir, et que le Prophète en avait hérité de son père et qu'il l'avait affranchi; d'autres racontent que Schoqrân était de la Perse, qu'il s'appelait Çâliʿh et qu'il était un Dihqân; d'autres encore affirment qu'il avait été l'esclave d'ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, qui l'avait donné au Prophète. 5° Abou-Râfiʿ. Il était Arabe et s'appelait Aslam; selon d'autres, Ibrahîm. Quelques-uns disent qu'il avait été l'esclave d'ʿAbbâs, fils d'Abdou'l-Mottalib, qui l'avait donné au Prophète; d'autres disent qu'il avait appartenu à Saʿîd, fils d'Al-ʿAç; que, à la mort de Saʿîd, il avait été affranchi par

l'un de ses quatre fils; qu'ensuite il avait été fait prisonnier à Bedr, et qu'il était tombé sous le pouvoir de Khâlid, autre fils de Sa'îd, qui s'était fait musulman et qui vivait avec le Prophète à Médine. Enfin, Khâlid ayant donné sa part du butin au Prophète, celui-ci affranchit Abou-Râfi'. Abou-Râfi' avait deux fils, Râfi' et 'Obaïdallah; on donnait à ce dernier le sobriquet de *bahiyy*, à cause de sa beauté; il était scribe, et fut plus tard secrétaire d''Alî. Après 'Alî, lorsque 'Amrou, fils de Sa'îd, fils d'Al-'Âç, fut gouverneur de la Mecque et de Médine, sous Mo'âwiya, il dit un jour à 'Obaïdallah : De qui es-tu l'affranchi? — Je suis l'affranchi du Prophète, répliqua 'Obaïdallah. — Non, tu es notre affranchi; c'est moi et mes pères qui t'avons donné la liberté. — Non, insista 'Obaïdallah, je suis l'affranchi du Prophète. 'Amrou répéta ses paroles, et 'Obaïdallah, pour la troisième fois, sa réplique. Alors 'Amrou lui fit donner cent coups de fouet et lui dit : De qui es-tu l'affranchi? — Le vôtre, répondit 'Obaïdallah; et 'Amrou le laissa aller. 6° Selmân, le Persan. Il était de la Perse; quelques-uns disent qu'il était de la ville de Râm-Hormuzd; d'autres, qu'il était de la ville d'Ispâhân. Son nom persan était Fîrouzân. Il avait été fait prisonnier et était tombé entre les mains des juifs. Un juif avait consenti à un contrat par lequel il s'engageait à le vendre. Le Prophète paya la somme stipulée et affranchit Selmân. 7° Safîna. Il était esclave d'Oumm-Salama, qui l'affranchit et le destina au service du Prophète. Quelques-uns disent qu'il était noir et qu'il s'appelait Mihrân. 8° Anasa ou, d'après d'autres, A'yana. Son père était Persan, et sa mère Abyssine. C'était lui qui, lorsque le Prophète donnait audience, faisait entrer les gens. Le Prophète l'avait acheté et affranchi. [9° Abou-Kabscha.] 10° Abou-Mouwaïhiba. Le Prophète l'avait acheté et affranchi.

11° Fodhâla. Il avait été également affranchi par le Prophète. 12° Mid'am. Il avait été esclave de Rifâ'a, fils de Zaïd; Rifa'a l'avait donné au Prophète, qui l'avait affranchi. Il fut tué par une flèche à l'assaut de Wâdî'l-Qora. 13° Belâl. 14° Abou-Dhomaïra. Il était Persan et descendait de Gouschstasp, roi de Perse. Son nom persan était Râ'h, fils de Schîrzâd. Quelques-uns disent qu'il était de Khaïbar et qu'il était tombé entre les mains du Prophète, qui l'avait affranchi. Il avait reçu du Prophète un acte de donation, acte qui fut présenté par l'un de ses descendants à Abou-Mançour-Dsou-Onaïf. Celui-ci porta cet écrit à ses yeux et fit donner au détenteur trois cents dînârs. 15° Le quinzième affranchi était un noir nommé Yasâr, qui gardait les chameaux du Prophète, tant ceux qui étaient sa propriété personnelle que ceux qui provenaient des dîmes. Or, un jour, des Bédouins d'une certaine tribu arrivèrent à Médine et embrassèrent l'islamisme; ils y tombèrent malades, parce que l'eau de Médine ne leur convenait pas. Le Prophète leur dit : Allez hors de la ville, là où sont mes chamelles, et buvez de leur lait, jusqu'à ce que vous soyez rétablis. Ces Arabes se rendirent à l'endroit où Yasâr gardait les chameaux, et y restèrent quelque temps. Ensuite ils apostasièrent, tuèrent Yasâr, enlevèrent les chameaux et retournèrent dans leur tribu. Le Prophète envoya à leur poursuite 'Alî, qui les ramena; puis il leur fit couper les mains et les pieds, leur fit crever les yeux et les fit jeter sur le chemin, à un endroit nommé 'Harra, où, exposés à la chaleur du jour, ils périrent lentement. Cet événement eut lieu avant que Dieu eût révélé le verset *'Houdoud*. (Sur. IX, vers. 98.) 16° Mihrân. C'était un eunuque que Moqauqas avait envoyé au Prophète, en même temps que Mâria et Schîrîn. Le Prophète rendit Mâria mère d'un enfant, donna Schîrîn, sa sœur, à 'Hassân, fils de Thâbit, et affranchit Mihrân,

qui resta pour servir Mâria. Ayant conçu des soupçons sur les relations de Mâria avec Mihrân, le Prophète chargea ʿAlî d'aller s'assurer si ses soupçons étaient fondés et de tuer Mihrân. ʿAlî courut chez Mihrân et mit la main sur lui. — Qu'ai-je fait? s'écria Mihrân. — On te soupçonne, répliqua ʿAlî, d'avoir des relations avec Mâria. Mihrân se dépouilla de ses vêtements, et ʿAlî reconnut qu'il était eunuque; il vint le dire au Prophète, qui lui ordonna de ne plus inquiéter Mihrân. 17° Abou-Bakara. Il avait été d'abord esclave des habitants de Tâïf. Lorsque le Prophète assiégea Tâïf, Abou-Bakara s'enfuit de la ville avec beaucoup d'autres esclaves; le Prophète les déclara tous libres, et ils se dispersèrent, sauf Abou-Bakara, qui resta avec le Prophète.

CHAPITRE XLII.

SECRÉTAIRES DU PROPHÈTE.

Le Prophète avait dix secrétaires : les uns mettaient par écrit les révélations; d'autres écrivaient les lettres, et quelques-uns tenaient les comptes des impôts et des revenus en nature qui provenaient de Khaïbar, de Fadak et de Wâdî'l-Qora.

Ces secrétaires étaient : ʿOthmân, fils d'ʿAffân; ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib; Khâlid, fils de Saʿîd, et son frère Abân, fils de Saʿîd; Al-ʿAlâ-ben-Al-ʿHadhramî; Obayy, fils de Kaʿb; Zaïd, fils de Thâbit; ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh; Moʿâwiya, fils d'Abou-Sofyân, et ʿHanzhala, l'Osayyidite.

CHAPITRE XLIII.

CHEVAUX ET AUTRES MONTURES DU PROPHÈTE.

Le Prophète avait sept chevaux, qui, selon la coutume des Arabes, portaient chacun un nom. L'un de ces chevaux était appelé *Sakb*. Le Prophète l'avait acheté à un Bédouin des Benî-Fezâra. C'est le cheval qu'il montait à la journée d'O'hod, où il n'y avait en tout que deux chevaux : *Sakb*, celui du Prophète, et *Milwâ'h*, celui d'Abou'l-Borda. Un autre avait le nom de *Mortadjiz;* c'était un cheval pur sang, qu'il avait acheté à un Arabe des Benî-Mourra. Le troisième avait le nom de *Lizâz;* il avait été envoyé au Prophète par Moqauqas. Le quatrième, nommé *La'hîf*, avait été envoyé par le chef arabe Rabî'a, fils d'Abou'l-Berâ. Le cinquième, *Zharib*, avait été donné par Farwa, fils d''Amrou, le Djodsâmite, l'un des princes arabes. Le sixième, *Ward*, venait de Temîm-al-Dâremî; le Prophète le donna à 'Omar. Le septième portait le nom de *Ya'soub*.

Le Prophète possédait trois mules de selle. L'une, envoyée par Moqauqas, était nommée *Doldol.* C'était la première mule qu'on voyait en Arabie, car les Arabes ne connaissaient ni l'usage des mulets, ni la manière de les produire. Une autre mule, grise, donnée par le Nedjâschî, portait le nom de *Schahbâ*. La troisième était blanche et était appelée *Fiddha;* elle avait été envoyée par Farwa, fils d''Amrou. Le Prophète la donna à Abou-Bekr. Il avait en outre deux ânes, *'Ofaïr* et *Ya'four;* l'un avait été envoyé par Moqauqas, l'autre par le Nedjâschî. Il avait trois chamelles de course, qui lui servaient de montures : l'une, appelée *Qaçwa*, avait été achetée par

Abou-Bekr, à la Mecque, et avait été préparée par lui pour la Fuite. Dans la nuit où ils sortirent de la caverne, Abou-Bekr la présenta au Prophète, qui voulut la lui acheter. Abou-Bekr dit : Je te la donne pour rien. — Je veux en payer le prix, répliqua le Prophète. Abou-Bekr dit : Apôtre de Dieu, je l'ai payée huit cents dirhems. Le Prophète la lui acheta quatre cents dirhems; il la monta et vint ainsi à Médine. L'autre chamelle était nommée *Djad'â;* elle avait les oreilles coupées. La troisième portait le nom d'*'Adhbâ;* elle avait les bouts des oreilles coupés. Outre ces trois chamelles, le Prophète possédait vingt chamelles de lait, dont dix étaient conduites chaque jour au pâturage et ramenées le soir; les autres restaient près des maisons des neuf femmes du Prophète, qui les faisaient traire et recevaient le lait; on en faisait traire une autre pour le Prophète. Les noms de ces chamelles étaient : *'Hasnâ*, *Samrâ*, *'Arîs*, *Sa'diyya*, *Bagoum*, *Yasîra*, *Rayyâ*, *Djamâ*, *Barda* et *Schaqrâ*. Cette dernière était celle du Prophète. Outre ces vingt chamelles, qu'on ne montait jamais et qui étaient élevées seulement pour le lait, le Prophète possédait un grand nombre de dromadaires, sous la garde de cet esclave qui fut tué par les Bédouins. Il avait encore sept chèvres, qu'une femme, nommée [Oumm-] Aïman, faisait paître le jour et qu'elle ramenait chaque soir, où l'on avait soin de les traire. Les noms de ces chèvres étaient : *'Odjwa*, *Zemzem*, *Saqbâ*, *Barka*, *Itlâl*, *Itrâf* et *Darsa*.

CHAPITRE XLIV.

ARMES DU PROPHÈTE.

Le Prophète avait sept sabres : l'un, qu'il avait apporté de

la Mecque, et qui, le jour de son entrée à Médine, était attaché à son chameau, était désigné par le nom d'ʿ*Adhbâ;* c'est le sabre qu'il portait à la journée de Bedr. Un autre, qui avait appartenu à Monabbih, fils de ʿHaddjâdj, et qui était fameux parmi les Arabes, était appelé *Dsou'l-Feqâr;* le Prophète l'avait trouvé dans le butin de Bedr. Trois autres, qui lui venaient du butin des Benî-Qaïnoqâʿ, étaient nommés : *Khaïf*, *Battâr* et *le Qolaʿite*. Deux autres lui avaient été apportés par ʿAlî, qui les avait trouvés dans le temple des Benî-Tayy; leurs noms étaient : *Mikhdsam* et *Rosoub*. Il avait trois arcs : *Rauʿhâ*, *Baïdhâ* et *Çafrâ;* trois lances, dont les noms ne sont pas mentionnés dans cet ouvrage; trois cuirasses, dont deux, *Fiddha* et *Zhafar*, lui venaient du butin des Benî-Qaïnoqâʿ; la troisième, une cuirasse longue nommée *Fâdhila* ou, d'après d'autres, *Dsât-al-Fodhoul*, provenait de Khaïbar. Enfin il avait un bouclier, sur lequel était représentée une tête humaine. Le Prophète donna l'ordre d'en enlever cette image; elle disparut du bouclier sans que personne y touchât.

CHAPITRE XLV.

NOMS DU PROPHÈTE.

Les noms par lesquels le Prophète avait l'habitude de se désigner lui-même étaient : *Moʿhammed;* — *Aʿhmed;* — *Al-ʿÂqib*, nom qui signifie qu'il était le dernier des prophètes; quelques-uns donnent, au lieu de ce nom, *Mouʿqib;* mais, dans les traditions, le nom d'ʿ*Âqib* est plus fréquent; — *Mâʿhî*, nom qui signifie que Dieu a arrêté par lui l'idolâtrie et qu'il l'a enlevée de la terre; — *Al-ʿHâschir*, ce qui signifie que, au jour de la résurrection, tous les hommes se réuniront autour de lui et

suivront ses pas; — *Nabiyyou'l-Mal'hama;* Mal'hama signifie *la guerre;* aucun autre prophète n'a reçu de Dieu la permission de faire autant de guerres et la faveur de remporter autant de victoires; — *Nabiyyou'l-Tauba*, parce que Dieu a accordé au Prophète et à son peuple la grâce du repentir, et qu'il agrée le repentir de l'homme qui a commis un crime par un des membres de son corps, lorsqu'il exprime son repentir par ses paroles. Chez les Israélites, quand quelqu'un avait commis un crime par un membre du corps, la loi voulait que l'on coupât ce membre. Ainsi, lorsque le peuple de Moïse adora le veau devant lequel tous s'étaient prosternés, la tête contre terre, il fallut leur trancher la tête, et les uns durent tuer les autres, jusqu'à ce que, enfin, Dieu agréât leur repentir.

CHAPITRE XLVI.

PORTRAIT DU PROPHÈTE.

On demandait à 'Alì des détails sur l'extérieur du Prophète. 'Alì dit : Il était de taille moyenne, ni très-grand, ni très-petit. Son teint était d'un blanc rosé; ses yeux étaient noirs; ses cheveux, épais, brillants et beaux. Sa barbe, qui entourait tout son visage, était bien fournie. Les cheveux de sa tête étaient longs et lui allaient jusqu'aux épaules; ils étaient noirs. Son cou était blanc. Il avait depuis la poitrine jusqu'au nombril une ligne noire de poils si mince, qu'on aurait dit qu'elle avait été tracée avec un calem. Il n'y avait point d'autres poils sur la partie inférieure de son corps. Sa tête était ronde, ni petite ni grande: Il avait les plantes des pieds et des mains bien proportionnées, ni trop fortes ni trop faibles. Son dos était charnu et robuste. Entre les deux épaules, il avait une

excroissance de la grandeur d'un dirhem, entourée de poils, non clair-semés, mais touffus. Sa démarche était si énergique, qu'on aurait dit qu'il détachait ses pieds de la pierre, et cependant, en même temps, si légère, qu'il semblait qu'il voltigeât de haut en bas. Mais il ne marchait pas avec fierté, comme font les princes. Il y avait dans son visage tant de douceur, qu'une fois en sa présence on ne pouvait pas le quitter; si l'on avait faim, on était rassasié en le regardant, et l'on ne songeait plus à la nourriture. Tout homme affligé oubliait son chagrin quand il était en sa présence, charmé par la douceur de son visage et de sa parole. Quiconque l'avait vu convenait n'avoir jamais trouvé, ni avant ni après lui, un homme ayant la parole aussi charmante. Son nez était droit, ses dents écartées. Tantôt il laissait tomber les cheveux de sa tête naturellement, tantôt il les portait noués ensemble en deux ou quatre boucles. A soixante-trois ans, sur tout son corps, l'âge n'avait encore fait blanchir qu'une quinzaine de cheveux et dix à vingt poils dans la barbe du menton. Il n'y avait pas sur la terre d'homme d'un caractère aussi agréable que lui, aussi généreux et aussi vaillant. Un jour, on entendit à Médine un grand bruit : les hommes accoururent, ne sachant pas ce que signifiait ce bruit; mais, avant qu'ils fussent arrivés, le Prophète, n'ayant pas trouvé son propre cheval, avait monté celui d'Abou-Tal'ha, sans selle, avait jeté son sabre autour de son cou, et s'était dirigé du côté où le bruit s'était fait entendre. Lorsque les autres arrivèrent, il revenait et leur dit : Ne craignez rien. A la journée d'O'hod et à celle de 'Honaïn, lorsque les troupes musulmanes prirent la fuite et abandonnèrent le Prophète, il resta seul à sa place, sans reculer d'un pas et en exhortant les soldats à combattre.

CHAPITRE XLVII.

MORT DU PROPHÈTE.

Déjà, lors du pèlerinage d'adieu, au mois de dsou'l-ʿhiddja de la dixième année de l'hégire, le Prophète était souffrant, à la Mecque, et se plaignait de sa santé. Il continua à se plaindre lorsqu'il fut rentré à Médine. On pensait que c'était la fatigue du voyage, mais lui-même savait bien quel était son état. Au commencement du mois de moʿharrem de la onzième année, sa maladie s'aggrava et la nouvelle s'en répandit dans le monde.

Le Prophète fut informé qu'il y avait, à la frontière de Syrie, des mouvements et des rassemblements de troupes romaines. Malgré sa maladie, il donna l'ordre aux musulmans de se préparer pour aller en Syrie, et nomma Osâma, fils de Zaïd, chef de l'expédition. Osâma établit son camp aux portes de Médine, et tous firent leurs préparatifs. Cependant les soldats murmuraient en disant : Il fait du fils de son affranchi le chef des Mohâdjir, des Qoraïsch et des Ançâr. Le Prophète, apprenant ces propos, dit : Il est digne du commandement. Lorsque j'ai placé son père Zaïd, fils de ʿHâritha, à la tête de l'armée de Mouta, on a tenu le même langage. Quand Osâma vint chez le Prophète, celui-ci attira sur sa poitrine la tête de ce chef et lui dit : Ne t'afflige pas de ce que disent les hommes; ils ont dit la même chose de ton père, et il était bien digne du commandement; tu l'es pareillement. Il lui donna des éloges et le combla d'honneurs. Osâma se rendit au camp, et les soldats, après avoir terminé leurs préparatifs, y vinrent également.

Ensuite le Prophète fut informé que, dans le Yemen, il avait surgi un homme, nommé Aswad, qui se prétendait prophète ; qu'un autre, nommé Tolaïʿha, de la tribu des Benî-Asad, faisait valoir les mêmes prétentions au milieu des Bédouins, et qu'un grand nombre d'habitants du Yemen et de Bédouins avaient suivi Aswad et Tolaïʿha, adoptant leur croyance, et avaient renié l'islamisme. Le Prophète, qui connaissait déjà les menées de Mosaïlima, fut très-affligé en apprenant la révolte de ces deux hommes. Sa maladie s'aggrava, et il fut fort préoccupé. Le départ de l'armée d'Osâma pour la Syrie fut retardé, et les musulmans furent très-inquiets relativement à Aswad et à Tolaïʿha.

Aswad, ou ʿAïhala, fils de Kaʿb, appartenait à la tribu des Madsʿhidj; c'était un habile prestidigitateur, et il possédait de grandes richesses; il frappait les hommes par son habileté et les entraînait par son éloquence. Seigneur dans le Yemen, il fut accepté par un certain nombre des Benî-Madsʿhidj et des habitants de Nadjrân. Il vint à Çanʿâ, capitale du Yemen et résidence des rois, où un grand nombre d'habitants crurent en lui. Farwa, fils de Mousaïk, agent du Prophète dans le Yemen, fut chassé par les révoltés. ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, se joignit à eux. Tous ceux des Arabes qui se révoltèrent refusèrent de payer l'impôt et chassèrent les percepteurs.

Tolaïʿha, qui se fit passer pour prophète parmi les Bédouins, avait entraîné tous les Benî-Asad. Son parti se fortifia; il réunit une armée, se dirigea vers le désert pour aller attaquer le Prophète et établit son camp à un endroit du désert, nommé Soumaïrâ. Il dispensa les hommes de l'obligation de la prière et du jeûne, et un nombre de Bédouins de plus en plus grand vinrent se joindre à lui. De son camp

il adressa au Prophète une lettre, qu'il fit porter par le fils de son frère, et, dans cette lettre, il s'exprimait ainsi : Si tu veux que nous vivions en paix, stipulons qu'une moitié de l'Arabie sera à moi, et l'autre moitié à toi; si tu ne veux pas, faisons la guerre. Le Prophète chassa le neveu de Tolaïʿha, en lui adressant ces paroles : Va-t'en; que Dieu te fasse périr et ne t'accorde pas le martyre! Le messager revint ainsi auprès de Tolaïʿha.

Tout en étant malade, le Prophète adressa des lettres aux princes ʿhimyarites du Yemen, et leur envoya cet ordre : Attaquez et tuez Aswad, qui est un imposteur. Il fit écrire aussi aux Arabes voisins du Yemen, qui étaient restés fidèles à l'islamisme, d'aller au secours des musulmans du Yemen. Tous ces hommes réunis attaquèrent Aswad et le tuèrent. Cette nouvelle causa une grande joie au Prophète et une amélioration de sa santé. Il eut assez de forces pour sortir, et, le front enveloppé d'un bandeau, à cause de sa douleur à la tête, il vint au milieu du peuple et prononça un sermon. Après avoir rendu grâces à Dieu de la mort d'Aswad, il dit: Les deux autres, Mosaïlima et Tolaïʿha, périront également, et Dieu maintiendra ma religion jusqu'au jour de la résurrection. J'ai fait un rêve cette nuit. Il m'a semblé que je tenais dans mes deux mains deux coupes de lait, ce qui m'était désagréable. Ensuite Dieu les a ôtées de mes mains. J'explique ce rêve ainsi : les deux coupes signifient les deux imposteurs qui ont surgi sur la terre; Dieu les fera échouer.

Après avoir terminé son allocution, le Prophète rentra chez lui. Il réunit toutes ses femmes dans la maison de Maïmouna, et demanda leur consentement pour rester, pendant sa maladie, dans la maison d'ʿÂïscha. Il se traîna donc,

s'appuyant d'un côté sur l'épaule d'ʿAlî, et de l'autre sur l'épaule de Fadhl, fils d'ʿAbbâs, vers la maison d'ʿÂïscha, s'étendit sur le matelas et fut pris de la fièvre. Cet état dura jusqu'à la fin du mois de çafar; il ne pouvait plus se rendre à la mosquée pour la prière. Au moment de la prière, il dit à ʿÂïscha : Le peuple réuni m'attend pour que je lui fasse la prière, mais je ne peux pas y aller; dis à Abou-Bekr qu'il fasse la prière au peuple. ʿÂïscha répliqua : Apôtre de Dieu, Abou-Bekr est un homme impressionnable; quand il présidera à ta place, il ne pourra pas retenir ses larmes; désigne un autre que lui. Le Prophète répéta son ordre jusqu'à trois fois, et ʿÂïscha faisait toujours la même réponse. Enfin il dit : Vous êtes de la race de ces femmes qui ont voulu détourner mon frère Joseph de la droite voie. Dis à Abou-Bekr de faire la prière au peuple. En conséquence, Abou-Bekr présidait chaque jour aux cinq prières. Un jour, le Prophète, se sentant un peu mieux, vint assister à la prière du matin. Abou-Bekr présidait, se tenant devant le peuple. Lorsque le Prophète entra dans la mosquée, appuyé sur ʿAlî [et Fadhl], il y eut un mouvement dans l'assemblée. Abou-Bekr, sans interrompre la prière, et, tout en conservant son attitude, se recula; mais le Prophète, lui posant sa main sur le dos, lui fit reprendre sa place auprès du *miʿhrâb*, se tint à sa droite, et, ne pouvant pas rester debout, il s'assit et accomplit ainsi la prière. Abou-Bekr resta debout et le peuple derrière lui. Après la prière, le Prophète rentra dans sa maison et se coucha.

Deux ou trois jours après, son état s'étant un peu amélioré, le Prophète, qui se sentait mal à l'aise dans la maison, appela Abou-Mouwaïhiba, mit la main sur le cou de cet affranchi et se rendit lentement hors de la ville, à Baqîʿ-al-

Gharqad, le cimetière des musulmans. Là, placé près des tombeaux, il dit : Salut, ô habitants des tombeaux, qui êtes à l'abri des épreuves qui atteignent les hommes. Il retourna ensuite dans la maison d'ʿÂïscha, qui était couchée et qui se plaignait d'un mal de tête. Le Prophète lui dit : Ô ʿÂïscha, ce serait à moi de me plaindre, non à toi. ʿÂïscha répliqua : Apôtre de Dieu, je suis plus malade que toi. Le Prophète dit : Si l'on aime quelqu'un, on regrette de lui survivre. Puis, quel mal y aurait-il, ô ʿÂïscha, si tu mourais avant moi, si je t'ensevelissais, si je priais sur toi et te déposais dans la tombe? ʿÂïscha répondit : Oui, tu veux, en revenant de mon enterrement, faire un nouveau mariage! Le Prophète sourit; il se coucha sur le lit; la fièvre le prit de nouveau et ne le quitta plus.

Lorsqu'il se fut écoulé cinq jours du mois de rabîʿa premier, le Prophète sentit qu'il allait mourir. Il dit à ʿÂïscha : Ma fin approche; va me chercher un peu d'eau froide et verse-la sur moi; peut-être serai-je un peu soulagé, afin de pouvoir sortir, dire adieu au peuple et lui faire mes dernières recommandations. ʿÂïscha lui versa de l'eau sur le visage. Le bruit se répandit à Médine que le Prophète était mieux portant et qu'il allait sortir. Une foule nombreuse se réunit à la mosquée. Le Prophète, le front enveloppé d'un bandeau, entra dans la mosquée; ne pouvant monter sur la chaire ni rester debout, il s'assit sur le sol et adressa un sermon au peuple. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu et rendu le salut aux prophètes antérieurs, il pria pour les musulmans tués à Bedr, à Oʿhod, à Khaïbar et à ʿHonaïn, et pour tous ceux qui avaient sacrifié leurs vies pour lui, et recommanda aux hommes la pratique de la religion ; puis il ajouta : Dieu a un serviteur auquel il a dit : Aimes-tu mieux ce monde ou

l'autre? Le serviteur a choisi l'autre monde, et Dieu a agréé son choix et lui a promis de l'appeler en sa présence. Personne ne comprit que le Prophète parlait de lui-même, sauf Abou-Bekr, qui s'écria en pleurant : Apôtre de Dieu, que nos corps et nos âmes soient ta rançon! Le Prophète, sachant qu'Abou-Bekr avait compris ses paroles, dit : Ô Abou-Bekr, ne pleure pas, car tu as été avec moi dans ce monde et tu seras avec moi dans l'autre. Puis il ajouta : «Si j'avais pris, en dehors de Dieu, un ami, ç'aurait été Abou-Bekr; car je n'ai pas eu de compagnon plus fidèle que lui, et personne ne m'a été aussi utile par sa fortune. S'adressant de nouveau aux musulmans, il dit : La mort est une nécessité, et aucun homme ne peut y échapper. Mais il y a, après la mort, un jour de justice et de réparation, où les créatures réclameront les unes contre les autres; les grands de la terre réclameront contre les petits et les petits contre les grands; il n'y aura pas plus de faveur pour moi que pour personne. Pendant que je suis encore avec vous, adressez-moi vos réclamations. Si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, qu'il me frappe. Si j'ai offensé quelqu'un, qu'il m'en fasse autant. Si j'ai pris le bien de quelqu'un, qu'il me le reprenne. Purifiez-moi de toute injustice, afin que je puisse paraître devant Dieu sans avoir de tort envers personne. Tous les assistants versèrent des larmes et s'écrièrent : Apôtre de Dieu, tous les torts que tu aurais envers nous sont effacés. C'est nous qui sommes tes débiteurs.

Alors un homme, nommé ʿOkkâscha, fils de Miʿhçan, de la tribu des Fezâra, se leva et dit : Telle nuit, à tel endroit, dans telle expédition, j'avais fait marcher mon chameau à côté du tien. Tu as voulu donner un coup de fouet à ton chameau, mais le coup m'a atteint et m'a causé une

vive douleur. Voilà le tort que tu as envers moi. Le Prophète lui dit : Voici mon corps; si tu veux me frapper, frappe. — Je le veux, répliqua ʿOkkâscha. Le Prophète avait un fouet, un roseau couvert de cuir, qu'il tenait toujours dans sa main quand il montait le chameau. Il dit à Belâl : Le fouet est dans la maison de ma fille Fâtima; va le chercher. Mais ne dis pas à Fâtima quel usage je veux en faire, pour ne pas tourmenter son cœur. Tous les assistants se tournèrent vers ʿOkkâscha et lui dirent : N'as-tu pas honte et ne crains-tu pas Dieu de frapper le Prophète? Pourquoi ne pas lui faire abandon de cette réparation? Le Prophète leur répondit : Ne lui dites rien; il réclame ce qui est son droit. ʿOthmân dit : Vends-moi, ô ʿOkkâscha, ton droit pour cent chameaux. ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, fit la même offre, et chacun des compagnons du Prophète lui parla, mais en vain. Lorsqu'on eut apporté le fouet, ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, se leva et dit : Ô ʿOkkâscha, le Prophète est malade et faible; il ne pourra pas supporter un coup. Au lieu de le frapper une fois, donne-moi cent coups aussi forts que tu voudras. Tous les autres s'offrirent également; chacun disait : Frappe sur moi. Mais ʿOkkâscha ne se laissa pas fléchir, et prit le fouet de la main de Belâl. Le Prophète lui dit : Approche-toi. ʿOkkâscha s'approcha. Le Prophète dit : Maintenant frappe, mais ne frappe pas trop fort, car je suis faible et ne pourrais pas supporter un coup vigoureux. Toute l'assemblée tremblait et pleurait. ʿOkkâscha dit encore : Apôtre de Dieu, lorsque, dans cette nuit, tu m'as frappé, j'étais nu, tandis que toi, aujourd'hui, tu es vêtu d'une robe et d'un manteau. Comment pourrait-il y avoir ainsi réparation? Le Prophète se dépouilla de son manteau et de sa robe. Alors ʿOkkâscha rejeta le fouet, se précipita sur le Prophète et pressa son

visage contre la poitrine de Mo^chammed en sanglotant. Les larmes coulèrent des yeux du Prophète; tous les assistants pleurèrent et sanglotèrent, de sorte que la mosquée fut inondée des larmes répandues, et que la voix des sanglots monta jusqu'au ciel. ʿOkkâscha resta quelques instants le visage pressé contre la poitrine du Prophète, qui lui dit enfin : Pourquoi fais-tu ainsi? — Apôtre de Dieu, répondit ʿOkkâscha, je crains, comme tous les autres, que ce ne soit aujourd'hui pour la dernière fois que nous te voyons vivant; j'ai voulu, le jour où je te dis adieu, rapprocher mon visage de ton corps, espérant obtenir par là que Dieu préserve mon corps du feu de l'enfer. Le Prophète dit : Il est préservé! et il répéta ces paroles trois fois.

Ensuite il se leva un autre homme, qui dit: Apôtre de Dieu, tel jour, un pauvre t'ayant demandé l'aumône, tu me dis de lui donner si j'avais quelque argent sur moi, et tu promis de me le rendre. J'ai donné, d'après ton ordre, trois dirhems à ce pauvre. Prie Dieu qu'il mette cela à mon compte. Le Prophète répliqua : C'est une créance que tu as sur moi; cette aumône, c'est moi qui l'ai faite. Puis il ordonna à Fadhl, fils d'ʿAbbâs, de restituer les trois dirhems, et, s'adressant de nouveau à cet homme, il ajouta : Maintenant donne-les à un pauvre, si tu veux, et tu en auras le mérite.

Un autre homme se leva et dit : Apôtre de Dieu, tel jour j'ai dérobé, du butin provenant de telle guerre, trois dirhems, dont j'avais besoin. Le Prophète dit à Fadhl : Prends de cet homme les trois dirhems et mets-les au trésor.

Enfin un autre se leva et parla ainsi : Apôtre de Dieu, je suis un hypocrite et un menteur; prie Dieu pour qu'il ôte l'hypocrisie de mon cœur. Le Prophète pria pour lui. ʿOmar, fils de Khattâb, dit à cet homme : Pourquoi te déshonores-tu

devant toute l'assemblée? Le Prophète dit à ʿOmar : Mieux vaut la honte en ce monde que dans l'autre. ʿOmar répliqua : Je pense que cet homme n'est pas hypocrite, car, s'il l'était, il n'en aurait pas honte ; il ne craindrait pas Dieu et n'aurait pas confiance en la prière du Prophète. — C'est vrai, répondit le Prophète. Puis il ajouta : ʿOmar est toujours avec la justice, et la justice est toujours avec ʿOmar, en tout lieu. Ensuite il se leva et rentra dans son appartement. Ce fut la dernière fois que le peuple le vit vivant.

La fièvre le saisit avec force et prit, le troisième jour, un caractère plus violent. On demanda à ʿAlî, qui sortait d'auprès du Prophète, comment se portait le malade. ʿAlî répondit qu'il se trouvait mieux. — Laisse-nous le voir, dirent plusieurs hommes, et un certain nombre de Mohâdjir et d'Ançâr pénétrèrent dans l'appartement d'ʿÂïscha. Le Prophète les regarda, ayant les larmes aux yeux et sans pouvoir se relever ni leur parler. Enfin il demanda qu'on l'aidât à s'asseoir. Fadhl, fils d'ʿAbbâs, l'aida à s'asseoir sur le matelas. Le Prophète regarda ses compagnons et voulait leur adresser une allocution, mais il ne le pouvait pas. Il pria pour eux et leur dit quelques bonnes paroles. Vous êtes, leur dit-il, les bienvenus. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous ! Que Dieu vous fortifie, qu'il vous prépare une place dans le paradis, qu'il vous ait en sa garde, qu'il vous dirige dans la droite voie, qu'il vous préserve de tout mal, qu'il vous sauve et vous élève, et qu'il soit toujours prêt à vous donner sa miséricorde ! Je vous exhorte à craindre Dieu, et je vous confie à lui et lui recommande vos intérêts. Je vous exhorte à craindre Dieu, car c'est de sa part que j'apporte toujours la promesse et la menace ; à ne point montrer de présomption envers ses serviteurs, à ne point commettre

le mal dans son empire, comme il est dit dans le Coran : « Cette demeure de l'autre vie, nous la donnerons à ceux qui ne cherchent pas à s'élever sur la terre au-dessus des autres, » etc. (Sur. xxviii, vers. 83.) Je vous engage encore à bien traiter les serviteurs que vous aurez sous vos ordres. Je vous recommande de maintenir la religion de Dieu et d'expulser de la presqu'île arabique tous les infidèles. Je vous laisse deux choses qui vous empêcheront après moi de tomber dans l'erreur, aussi longtemps que vous vous y appuierez : la parole de Dieu et ma famille. Je vous recommande d'honorer les Ançâr, car ils sont ma famille, et ils sont dignes de votre respect. Écoutez ceux d'entre eux qui font le bien et pardonnez à ceux qui font le mal. J'implore le pardon de Dieu pour moi et pour eux.

Après avoir prononcé ces paroles, le Prophète, ne pouvant plus se tenir assis, posa sa tête sur l'oreiller. Ses compagnons lui demandèrent : Apôtre de Dieu, qui te lavera après ta mort? — Mes proches parents, répondit-il. — Qui te placera dans la tombe? — Mes proches. — Comment t'ensevelirons-nous? — Dans les vêtements que je porte ou dans des étoffes blanches d'Égypte ou du Yemen. On lui demanda encore : Qui priera sur toi? Il dit : Que Dieu vous accorde son pardon et une magnifique récompense pour votre foi et pour la sollicitude que vous prenez envers son prophète! Quand vous m'aurez lavé et enseveli, vous me placerez au bord de ma tombe; car le premier qui priera sur moi sera Gabriel, puis Michel, ensuite Isrâfîl et Azrâïl. Ensuite vous entrerez, hommes et femmes, par groupes successifs, et vous prierez sur moi. Quand tout le peuple aura prié, vous me mettrez dans la tombe et vous vous en retournerez. Je vous donne la paix, à vous et à tous ceux de mes compagnons qui sont

absents. Saluez aussi de ma part tous les hommes qui, jusqu'au jour de la résurrection, croiront en moi. Dites-leur qu'au jour de la résurrection je vous retrouverai près du pont *Cirât*, que je ne franchirai pas avant d'avoir intercédé auprès de Dieu pour mon peuple.

Lorsque le Prophète eut fini de parler, son état devint plus grave. Ses compagnons sortirent, et ses femmes s'assirent autour de lui. Comme il arrive à quelqu'un qui perd connaissance, ses yeux s'enfoncèrent dans leurs orbites, sa langue s'alourdit. Les femmes, d'après leurs idées en médecine, dirent entre elles : Il est en proie à un desséchement (pleurésie); elles apportèrent de l'huile, et Esmâ, fille d'ʿOmaïs, en versa un peu dans le nez du Prophète. Lorsque celui-ci reprit ses sens, il demanda pourquoi l'on avait fait cela et qui l'avait fait. Les femmes, n'osant pas l'avouer, dirent : C'est ton oncle ʿAbbâs qui l'a fait. Le Prophète le fit appeler et lui dit : Mon oncle, pourquoi as-tu fait cela ? ʿAbbâs répondit : Je ne l'ai pas fait. Alors les femmes dirent : C'est nous qui l'avons fait, parce que nous avons pensé que tu étais en proie à un desséchement, et que tu avais perdu connaissance. Le Prophète répliqua : Que Dieu me préserve, au moment de ma mort, de perdre connaissance! Ensuite il ordonna que toutes les personnes présentes dans l'appartement, sauf ʿAbbâs, fussent soumises à la même opération, et qu'on leur versât de l'huile dans le nez, afin qu'une autre fois elles n'eussent pas l'idée d'agir ainsi sans son consentement. Ce qui fut exécuté.

Ces événements avaient eu lieu le jeudi. Le lendemain vendredi, l'état du Prophète s'aggrava, et la fièvre devint plus intense. Il avait un vase en cuir qu'il fit remplir d'eau et placer devant lui. De temps en temps, pour calmer ses douleurs et la chaleur, il trempait ses mains dans l'eau et les passait

ensuite sur son front et sur son visage en s'écriant : Ô mon Dieu, assiste-moi contre les angoisses de la mort! Il fut dans cet état jusqu'au dimanche, et la maladie empira. ʿAbbâs et ʿAlî vinrent le voir. ʿAlî dit à ʿAbbâs : Mon oncle, le Prophète se porte mieux aujourd'hui. ʿAbbâs répliqua : Le Prophète est près de sa fin; Dieu, dans sa bonté, va l'appeler auprès de lui. Je connais les signes de la mort des descendants d'ʿAbdou'l-Mottalib, et je vois ces signes sur son visage. Puis il ajouta : Mon fils, va lui demander sa volonté en ce qui concerne la succession, pour savoir à quelle famille il la destine. S'il veut que le commandement reste à la famille de Hâschim, aux descendants d'Abdou'l-Mottalib, nous serons avertis, nous ne le céderons pas à d'autres et nous le défendrons. S'il dit qu'il doit appartenir à une autre famille, nous n'y prétendrons pas. ʿAlî répliqua : Ô mon oncle, il ne faut pas l'interroger à ce sujet; car, s'il décide que le pouvoir doit appartenir à une autre famille, les Arabes ne nous le donneraient jamais jusqu'au jour de la résurrection. ʿAbbâs garda le silence.

Le lendemain lundi, treizième jour du mois de rabîʿa premier de la onzième année de l'hégire, le matin, à l'heure de la prière, le Prophète, se sentant mieux, se leva, ouvrit la porte de son appartement et regarda les hommes assemblés dans la mosquée, qui priaient, rangés en ordre l'un derrière l'autre, et Abou-Bekr, qui remplissait la fonction d'imâm. Ce spectacle lui causa une grande joie, et il s'écria : Grâces soient rendues à Dieu de ce que, après moi, mon peuple suivra ma direction et mes institutions. Ne pouvant plus se tenir debout, il se retira et s'assit sur le coussin. ʿÂïscha croyait qu'il était guéri et lui demanda s'il voulait un bois pour se nettoyer les dents (*miswâk*). — Je veux bien, répondit le Prophète. ʿAïscha

avait chez elle un miswâk qui n'était pas encore entamé et mâché; elle le prit, l'amollit en le mâchant et le donna au Prophète, qui le porta à ses dents et les frotta avec vigueur. ʿÂïscha dit : Ne frotte pas trop fort, tu t'abîmes les dents. Il répliqua : Ô ʿÂïscha, Gabriel m'a toujours recommandé de faire ainsi, de même qu'il m'a recommandé de nous lier si étroitement avec nos voisins, que ceux-ci puissent avoir une part à l'héritage; il m'a dit aussi que l'esclave doit être affranchi à la mort de son maître.

Lorsque Abou-Bekr eut terminé la prière et prononcé le salut, les assistants lui dirent que le Prophète avait regardé par la porte dans la mosquée. Il en éprouva une grande joie; pensant que le Prophète était en convalescence, il se rendit en toute hâte dans l'appartement d'ʿÂïscha, et vit le Prophète qui se nettoyait les dents. Tout joyeux et voulant faire rire le Prophète, Abou-Bekr se mit à plaisanter avec ʿÂïscha et lui dit : Le Prophète, étant guéri, devra passer cette nuit dans l'appartement d'une autre femme. ʿÂïscha répliqua : Malade, il a été dans mon appartement, et, bien portant, il sera dans l'appartement d'une autre femme? Le Prophète, entendant leur conversation, se mit à rire, mais il garda le silence.

L'habitation d'Abou-Bekr se trouvait dans un quartier éloigné de Médine, appelé Sounʿh. Il y avait longtemps qu'il n'y était pas allé; depuis que le Prophète était malade, il était resté jour et nuit dans sa maison. ʿÂïscha lui dit : Mon père, il y a longtemps que tu n'es rentré chez toi; le Prophète se porte mieux aujourd'hui, va passer cette nuit dans ta maison. Abou-Bekr sortit et annonça aux gens la convalescence du Prophète. Cette nouvelle se répandit dans la ville, et tous se réjouirent.

Cependant le Prophète ne pouvant plus se tenir assis et

laissant tomber sa tête, ʿÂïscha s'assit derrière lui, l'attira à elle et prit la tête du malade sur son sein. Il resta ainsi quelque temps. A un certain moment, entre le lever du soleil et l'heure de midi, la sueur coula de son front ; il ouvrit la bouche et la referma, et son âme s'envola. Tous les auteurs rapportent unanimement que le Prophète mourut le lundi ; mais les uns disent que ce fut le dixième jour du mois de rabîʿa premier, les autres que ce fut le douzième jour de ce mois. C'est cette dernière date qui est la plus authentique.

ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, sortit de la maison en pleurant. ʿOmar, qui se trouvait devant la porte, lui dit : Ô ʿAlî, ces hypocrites prétendent que le Prophète est mort. ʿAlî garda le silence. Quelqu'un alla avertir Abou-Bekr, qui vint aussitôt à la maison du Prophète. Il trouva à la porte ʿOmar, entouré de monde et s'écriant : Ces hypocrites disent que le Prophète est mort. Il n'est pas mort ! Le Prophète est allé visiter Dieu, et il reviendra. De même que Moïse, qui avait quitté son peuple pour se rendre à l'entrevue avec Dieu, est revenu après quarante jours ; de même que Jésus, qui monta au ciel et qui reparut devant son peuple, notre Prophète reviendra également. Que la langue de ceux qui disent qu'il est mort soit arrachée ! Que leurs mains et leurs pieds soient coupés ! Abou-Bekr, ayant entendu ces paroles, entra dans la maison et vit ʿÂïscha qui pleurait et se frappait le visage. Le corps inanimé du Prophète était couvert de son manteau. Abou-Bekr découvrit le visage du Prophète et vit qu'il était mort. Il le recouvrit et sortit.

ʿOmar continuait à haranguer la foule. Abou-Bekr lui dit : Ne parle pas ainsi, ô ʿOmar, car Dieu a dit au Prophète : « Tu mourras et eux aussi ils mourront. » (Sur. XXXIX, vers. 31.) ʿOmar dit : Il me semble que je n'ai jamais entendu ce verset.

Abou-Bekr s'adressa à la foule et dit : Musulmans, Mo'hammed a quitté ce monde. Que ceux qui adoraient Mo'hammed sachent qu'il est mort ; mais que ceux qui adoraient Dieu sachent que Dieu est vivant et ne meurt jamais. Dieu a dit : « Mo'hammed n'est qu'un apôtre ; il a été précédé par d'autres apôtres. S'il mourait ou s'il était tué, retourneriez-vous en arrière? » etc. (Sur. III, vers. 138.) Alors le peuple, ne doutant plus de la mort du Prophète, fit éclater sa douleur et pénétra dans l'appartement pour voir le Prophète ; ensuite il se retira. La mosquée se remplit des gens de la maison du Prophète ; ses femmes et ses affranchis pleurèrent et gémirent et se frappèrent le visage. Pendant ce temps, les autres musulmans s'assemblaient pour délibérer. Le corps du Prophète n'était pas encore lavé, que déjà la dissension s'élevait à Médine.

Un homme entra dans la mosquée et dit : Les Ançâr se sont réunis et prêtent serment à Sa'd, fils d''Obâda. Abou-Bekr se leva, et, prenant 'Omar par la main, il sortit avec lui. 'Alî et 'Abbâs restèrent auprès du lit du Prophète, et prirent les dispositions pour le laver, l'ensevelir et l'enterrer. Abou-'Obaïda, fils d'Al-Djerrâ'h, vint au-devant d'Abou-Bekr et d''Omar [qui se dirigeaient vers le lieu où étaient rassemblés les Ançâr] et leur dit : Retournez, car les Ançâr sont réunis dans le vestibule (*Sakîfa*) des Benî-Sâ'ida et proclament Sa'd, fils d''Obâda, sans se soucier de ce que le Prophète est mort et de ce qu'il n'est pas encore enterré. Mais vous, qui êtes les proches du Prophète, des Mohâdjir, retournez et procédez à l'ensevelissement ; ensuite établissez l'un des vôtres comme votre chef, car les Ançâr ne voudront plus se soumettre à vous. Abou-Bekr répliqua : Par Dieu, je ne m'en retournerai pas que je ne les aie vus et entendus ! Il prit Abou-'Obaïda par

la main, et se rendit avec lui et ʿOmar au lieu où étaient réunis les Ançâr.

CHAPITRE XLVIII.

NOMINATION D'ABOU-BEKR.

Abou-Bekr, ʿOmar et Abou-ʿObaïda, en entrant dans la *Sakîfa* des Benî-Sâʿida, y trouvèrent réunis tous les Ançâr. On avait amené Saʿd, fils d'ʿObâda, qui était malade; il était là, couché et couvert d'un manteau, et les Aus et les Khazradj étaient disposés à lui prêter serment. L'assemblée était nombreuse, et l'on faisait des discours. Les Ançâr parlèrent ainsi : Le mérite de vous autres Mohâdjir est incontestable, mais nous voulons nommer comme chef l'un des nôtres; choisissez-en un autre parmi vous; de cette manière, chacun des deux partis sera satisfait, et il n'y aura entre nous ni discussions ni prétentions. Abou-Bekr prit ensuite la parole. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, de salutations au Prophète, et après avoir cité tous les versets du Coran, sans en passer un seul, dans lesquels il était question de la prééminence des Ançâr, il s'exprima ainsi : Si nous agissons comme vous le dites, il y aura dissension et guerre civile. Mais vous savez que le Prophète a dit : «La fonction de présider appartient aux Qoraïschites.» En conséquence, laissez le pouvoir religieux et civil aux Qoraïschites, et choisissons l'un d'eux, par rapport auquel vous aurez la même position que vous avez eue à l'égard du Prophète, et qui respectera vos droits et vous traitera comme le Prophète vous a traités. Je vous propose de nommer ʿOmar ou Abou-ʿObaïda, qui sont l'un et l'autre des hommes respectables par leur âge,

Qoraïschites et distingués. Les Ançâr s'écrièrent : Nous voulons nommer ʿAlî, qui est le cousin du Prophète, et son gendre, et son plus proche parent; il est le premier d'entre les Qoraïschites et les descendants de Hâschim. ʿOmar, craignant que la lutte ne se prolongeât et ne devînt sanglante, dit à Abou-Bekr : Étends la main et reçois notre serment, car tu es un respectable Qoraïschite et le plus digne. Abou-Bekr répliqua : Non, c'est à toi d'étendre la main et de recevoir mon serment. ʿOmar saisit la main d'Abou-Bekr et lui prêta serment. Alors les Ançâr, honteux de leur résistance, se précipitèrent tous vers Abou-Bekr et prêtèrent serment entre ses mains. Lorsque la nouvelle s'en répandit à Médine, toute la population accourut, et, dans le tumulte, Saʿd, fils d'ʿObâda, faillit être tué et foulé aux pieds. Un homme s'écria : Prenez garde, on écrase Saʿd! ʿOmar dit : Qu'on tue cet hypocrite, qui a voulu jeter la discorde dans le peuple! Quelques auteurs rapportent que Saʿd fut tué ce jour-là. Quant à ʿAlî, il était assis au chevet du Prophète; on dit que, lorsqu'il apprit la nomination d'Abou-Bekr, il se leva, se rendit aussitôt auprès d'Abou-Bekr et lui prêta serment. D'après d'autres traditions, il ne lui rendit hommage qu'après quarante jours; d'autres disent après deux mois; d'autres encore, après six mois. Le même jour, ʿOmar harangua le peuple en ces termes : Rendez hommage au vicaire du Prophète aujourd'hui même, afin qu'aucun croyant ne reste une seule nuit sans avoir un chef religieux. A la tombée de la nuit, tous les Mohâdjir et les Ançâr de Médine avaient prêté serment à Abou-Bekr.

Abou-Sofyân, fils de ʿHarb, dit à ʿAlî : Pourquoi abandonnes-tu le pouvoir à Abou-Bekr, qui est de la famille des Benî-Temîm, la plus insignifiante d'entre les Qoraïschites?

Quant à moi, je n'y consens pas. Je vais faire venir de la Mecque une armée si nombreuse, que les gens en seront épouvantés. Je ne veux pas que le commandement soit à d'autres qu'aux Benî-Omayya. ʿAlî répliqua : Il y a longtemps que tu es l'ennemi de l'islamisme; on n'a jamais vu de toi que du mal. Lorsque Abou-Bekr fut informé du propos d'Abou-Sofyân et de son refus de prêter serment, il fit immédiatement appeler le fils aîné d'Abou-Sofyân, Yezîd, et lui conféra le gouvernement de la Syrie et des contrées [voisines] qui étaient sous la loi de l'islamisme. Apprenant cette nomination de son fils, Abou-Sofyân vint le soir même et prêta serment.

Le corps du Prophète, couvert d'un manteau, gisait abandonné dans sa maison : tous étant occupés de l'affaire de l'élection, personne ne songeait à la lotion funéraire, ni à son enterrement.

Le lendemain matin, ʿOmar conduisit Abou-Bekr à la mosquée, en lui disant : Il y a encore beaucoup de personnes qui n'ont pas prêté serment; il faut que tous aient accompli cet acte. Le peuple s'assembla dans la mosquée, Abou-Bekr s'assit dans la chaire, et ʿOmar, se tenant au-dessous de la chaire, prit le premier la parole en ces termes : Musulmans, rendez grâces à Dieu de ce qu'il a fait tomber vos suffrages sur le meilleur d'entre vous, sur Abou-Bekr, le compagnon du Prophète, celui qui a été avec lui dans la caverne et qui a accompli avec lui la Fuite. Que tous ceux qui ne lui ont pas encore rendu hommage le fassent aujourd'hui. Ceux qui n'avaient pas prêté le serment la veille le prêtèrent ce jour-là, qui est appelé la *Journée du serment du peuple*. Ensuite Abou-Bekr prononça l'allocution suivante : Musulmans, je n'ai accepté le pouvoir que pour empêcher qu'il y eût dissension, lutte et effusion du sang. Je suis aujourd'hui [comme

hier] l'égal de vous tous; je peux faire le bien ou le mal. Si j'agis bien, rendez grâces à Dieu; mais si j'agis mal, redressez-moi et avertissez-moi. Tant que j'obéirai à Dieu, obéissez-moi; si je m'écarte des ordres de Dieu, cessez de m'obéir, vous serez dégagés du serment que vous m'avez prêté. Maintenant allez et occupez-vous du Prophète, qui est mort; nous allons lui rendre nos devoirs, le laver, prier sur lui et l'enterrer. Ensuite Abou-Bekr descendit de la chaire et entra dans la maison du Prophète, pour le faire laver et enterrer.

CHAPITRE XLIX.

ENTERREMENT DU PROPHÈTE.

On rapporte que ce fut le mardi, à l'heure de la prière de midi, qu'on procéda à la lotion funéraire du Prophète, mort le lundi. Dans une autre tradition il est dit qu'on laissa son corps sans s'en occuper le mardi, le mercredi et le jeudi, jusqu'à l'heure de la première prière. Abou-Bekr craignait que le corps pendant ces trois jours ne se fût déjà corrompu; en entrant dans l'appartement, il s'approcha du Prophète, découvrit son visage et l'embrassa; le corps exhala une odeur suave. Abou-Bekr s'inclina sur son visage et dit : « Ô toi qui m'es plus cher que mon père et ma mère, quelle odeur suave tu exhales, après ta mort comme pendant ta vie! » Ensuite Abou-Bekr dit : J'ai entendu dire au Prophète que ce sont ses proches parents qui doivent le laver. Il fit donc appeler ʿAbbâs et ʿAlî. ʿAbbâs et ses deux fils, Fadhl et Qotham, et ʿAlî, étant arrivés, Abou-Bekr leur dit de laver le corps du Prophète et ordonna à deux affranchis du Prophète, Schoqrân et Osâma, fils de Zaïd, de les aider. Lui-même, avec les Mohâdjir et les

Ançâr, s'assit à la porte. Alors l'un des Ançâr, nommé Aus, fils de Khawalî, de la tribu de Khazradj, se leva et dit : Ô vicaire de l'apôtre de Dieu, prends garde que demain on ne nous blâme, en disant : Lorsqu'on a lavé le Prophète, aucun des Ançâr n'y a assisté. Ne nous refuse pas cet honneur, et envoie l'un de nous pour y prendre part. Aus avait été l'un des combattants à la journée de Bedr. Abou-Bekr lui répondit : Vas-y toi-même, et aide à laver le Prophète. Aus entra dans la maison.

ʿAlî plaça le corps du Prophète sur la table, sans lui ôter l'habit qu'il portait au moment de sa mort, et versa entre l'habit et le corps l'eau que Schoqrân et Osâma lui présentaient. Fadhl, fils d'ʿAbbâs, et son frère Qotham retournaient le corps, et ʿAlî le lavait, tandis qu'ʿAbbâs et Aus se tenaient au loin et regardaient. Après avoir terminé cette opération, ils enveloppèrent le corps dans trois linceuls, deux d'étoffe blanche et un d'étoffe rayée du Yemen, tous trois non cousus, le couvrirent de parfums et accomplirent toutes les opérations en usage pour l'ensevelissement des morts.

Ensuite on fit venir un Ançâr, appelé Abou-Ṭalʿha et, de son véritable nom, Yezîd, fils de Sohaïl, le fossoyeur des habitants de Médine, afin qu'il creusât la fosse. Les avis furent partagés sur le lieu où l'on devait faire la fosse. Les uns voulaient la faire creuser dans la mosquée; les autres prétendaient qu'il fallait enterrer le Prophète à Baqîʿ-al-Gharqad, le cimetière des musulmans. Alors Abou-Bekr dit : J'ai entendu dire à l'apôtre de Dieu qu'un prophète doit être enterré à l'endroit où il a rendu son âme. En conséquence, on déplaça le lit sur lequel il était mort et l'on creusa le sol à cet endroit, dans l'appartement d'ʿÂïscha, attenant à la mosquée. Lorsque la fosse fut terminée, on plaça le corps au

bord de la tombe, et le peuple vint par groupes successifs pour prier sur lui, sans que personne présidât. Après tous les Mohâdjir et les Ançâr, les femmes et les enfants se présentèrent et prièrent également, et la journée entière et la moitié de la nuit se passèrent ainsi. On enterra le Prophète à minuit. Quelques-uns disent que la lotion funéraire et les prières eurent lieu le mardi, et l'enterrement dans la nuit du mercredi; d'autres disent que ces cérémonies eurent lieu le jeudi et la nuit du vendredi.

Le Prophète avait une *qatîfa* (couverture) sur laquelle il couchait habituellement. On nomme *qatîfa*, en Arabie, une couverture tissée de poils de chameau, aussi épaisse et même plus épaisse qu'un tapis de *Maʿhfour*. Schoqrân, l'affranchi, apporta cette couverture et la jeta dans la fosse, à côté du corps du Prophète, en disant : Par Dieu, personne ne couchera après toi sur cette couverture ! ʿAlî, Fadhl, Qotham et Schoqrân descendirent tous les quatre dans la fosse, autour de laquelle se pressaient les musulmans; ʿAlî remonta le dernier; ensuite on la combla de terre.

Moghîra, fils de Schoʿba, était l'un de ceux qui avaient été au bord de la fosse. Il prétendit [plus tard] qu'il avait été le dernier qui avait vu le visage du Prophète dans la fosse; que, lorsque ʿAlî en était remonté et qu'on voulut la combler, il y avait laissé tomber son anneau et qu'il avait crié : Ne jetez pas encore la terre, pour que je cherche mon anneau; qu'il était descendu dans la fosse, qu'il avait découvert le visage du Prophète, qu'il l'avait regardé, puis qu'il l'avait couvert, et qu'il était remonté, sans se soucier de l'anneau. [Interrogé sur ce fait,] ʿAlî dit : Moghîra ment; il n'aurait pas osé faire une chose pareille.

Les traditions ne sont pas d'accord sur l'âge du Prophète,

au moment de sa mort. Les uns disent qu'il avait soixante-trois ans; qu'il avait reçu sa mission à l'âge de quarante ans; qu'après cela il avait vécu encore treize ans à la Mecque et dix ans à Médine. Cette tradition est la plus authentique. D'autres prétendent qu'il avait soixante-cinq ans; mais cette tradition n'est pas exacte. D'autres encore disent qu'il avait soixante ans lorsqu'il mourut. Cependant toutes les traditions sont unanimes sur les points suivants : que le Prophète vint au monde un lundi; que le jour où, après la reconstruction de la Ka'ba, lorsqu'il était âgé de seize à dix-sept ans, il fut chargé de poser de sa main la pierre noire à sa place, sur le mur du temple, était également un lundi; qu'il effectua sa fuite de la Mecque à Médine un lundi; qu'il arriva à Médine le lundi, et qu'il mourut le lundi.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CALIFAT D'ABOU-BEKR.

Après l'inauguration d'Abou-Bekr dans la dignité de calife, tout le monde à Médine lui avait prêté serment, excepté Sa'd, fils d''Obâda, de la tribu de Khazradj. 'Omar dit à Abou-Bekr : N'accepte pas son refus de te rendre hommage. Abou-Bekr, d'après cet avis d''Omar, fit amener Sa'd de force et lui fit prêter serment. Puis il lui dit : Je sais que tu n'as prêté le serment que cédant à la contrainte et malgré toi; mais il fallait te l'imposer. Maintenant, si tu ne le tiens pas, je te ferai trancher la tête. Quelques auteurs prétendent qu'Abou-Bekr renonça à faire prêter le serment à Sa'd, et que celui-ci mourut sans l'avoir prêté. En effet, Sa'd appartenait à la tribu des Khazradj, qui depuis longtemps étaient en hostilité avec les Benî-Aus. Ceux-ci ne voulaient pas que le pouvoir échût aux Khazradj, et lorsque les Mohâdjir rendirent hommage à Abou-Bekr, les premiers parmi les Ançâr qui suivirent leur exemple furent les Benî-Aus; les Khazradj l'acclamèrent ensuite. Mais Sa'd mourut sans reconnaître Abou-Bekr.

Le premier acte d'autorité d'Abou-Bekr fut, trois jours après l'enterrement du Prophète, la proclamation suivante, adressée aux musulmans : Le Prophète vous avait ordonné

de vous mettre en campagne sous les ordres d'Osâma. Le Prophète étant tombé malade, cet ordre n'a pas été exécuté. La première de toutes les choses à faire est celle que le Prophète a ordonnée. Il ne faut pas hésiter. Maintenant, préparez-vous au départ. Les musulmans vinrent le trouver et lui dirent : Cela n'est pas raisonnable. La plupart des Bédouins sont révoltés; Tolaïʿha fait de la propagande parmi les Benî-Asad, en se faisant passer pour prophète, et un grand nombre d'entre eux ont cru en lui. Mosaïlima se fait passer pour prophète dans le Yemâma. Les musulmans qui sont avec toi à Médine, Mohâdjir et Ançâr, sont peu nombreux; si tu envoies encore ceux-là en Syrie, tu seras à Médine avec une poignée d'hommes; il se peut que l'un des ennemis fasse une tentative sur cette ville; alors tu te trouveras seul. Abou-Bekr répliqua : Dieu sera avec moi, et me préservera du malheur d'être attaqué par l'ennemi. Les musulmans murmuraient. Lorsqu'ils furent certains que la volonté d'Abou-Bekr était bien arrêtée, ils dirent à ʿOmar : Va trouver le vicaire du Prophète et dis-lui qu'il n'est pas bon que nous partions et qu'il reste seul; s'il maintient son ordre de départ, dis-lui qu'il nous donne un autre général; car nous ne voulons pas marcher sous les ordres d'Osâma, le fils d'un affranchi. Nous sommes des Arabes qoraïschites, des Mohâdjir et des Ançâr; il serait honteux pour nous de marcher sous le drapeau d'un affranchi. ʿOmar se rendit auprès d'Abou-Bekr et lui fit part de ces paroles. Abou-Bekr répondit : Il faut absolument que tous ceux que le Prophète a désignés pour partir avec Osâma partent aujourd'hui, quand même je devrais rester seul. ʿOmar dit : Alors les hommes veulent qu'on leur donne un général autre qu'Osâma. Abou-Bekr s'écria : Tu es devenu fou, ô ʿOmar! Je n'ôterai jamais le commandement à un général

qui a été choisi par le Prophète. ʿOmar vint dire aux soldats : Il faut décidément partir sous les ordres d'Osâma.

Les soldats firent leurs préparatifs. Lorsque le jour du départ fut arrivé, Osâma monta à cheval et vint à la porte d'Abou-Bekr avec toute l'armée. Abou-Bekr sortit. On lui avait amené son cheval, mais il alla à pied. ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, lui présenta le cheval et lui dit de monter; Osâma aussi, et tous les autres lui dirent : Monte, ô vicaire du Prophète. Mais Abou-Bekr dit : Ne prenez pas de souci de ce que je marche à pied, et de ce que je me fatigue dans le chemin de Dieu. J'ai entendu de la bouche du Prophète ces paroles : «Celui qui se fatigue dans le chemin de Dieu est préservé du feu de l'enfer.» Abou-Bekr marcha donc avec Osâma et les troupes, qui étaient à cheval. Arrivé à une certaine distance de la ville, Abou-Bekr s'arrêta, prit congé des soldats et leur fit les recommandations suivantes : La première chose que je vous recommande, c'est que vous obéissiez à votre chef. Évitez la trahison; si vous faites du butin, n'en dérobez rien; si vous êtes victorieux, ne tuez ni les femmes ni les petits enfants; ne détruisez rien, ne coupez pas les arbres fruitiers, n'égorgez pas le bétail, à l'exception de ce que vous en mangez. Il y a en Syrie des anachorètes chrétiens, vivant dans les ermitages, où ils professent le christianisme, éloignés du commerce du monde; ils n'attaquent ni n'inquiètent personne. N'inquiétez pas ces hommes, et ne tuez aucun d'eux.

Lorsque Abou-Bekr eut achevé ces recommandations, Osâma dit : Vicaire du Prophète, ordonne à ʿOmar, fils de Khattâb, de venir avec nous et de m'aider [de ses lumières]. Abou-Bekr donna cet ordre à ʿOmar, qui fut enrôlé sous le drapeau d'ʿOsâma; [cependant, sur la demande d'Abou-Bekr,

Osâma lui permit de rester à Médine]. Avant de s'en retourner, Abou-Bekr dit à Osâma : Rends-toi d'abord aux demeures des Benî-Qodhâʿa, comme le Prophète l'a ordonné, et de là en Syrie.

Osâma se mit en marche. Après avoir pillé les Benî-Qodhâʿa, et fait parcourir à ses troupes le territoire de différentes tribus qui s'étaient révoltées; après leur avoir pris un butin considérable et massacré un grand nombre de personnes, il s'avança vers le territoire de Roum, jusqu'à l'endroit où son père Zaïd, fils de ʿHâritha, avait été tué. Là aussi il fit beaucoup de butin. Après une absence de quarante jours, il rentra à Médine, victorieux et chargé des dépouilles des ennemis, et avec beaucoup de prisonniers. Abou-Bekr fut très-heureux, et considéra cette victoire d'Osâma comme de bon augure.

CHAPITRE II.

ASWAD L'IMPOSTEUR.

Aswad, de la tribu d'Ans, s'était érigé en prophète dans le Yemen. Le Prophète vivait encore, mais il était déjà malade, lorsque commença la révolte des Bédouins, qui avaient chassé de leurs tribus les gouverneurs qu'il y avait établis. En recevant cette nouvelle, le Prophète adressa des lettres aux gouverneurs dans le Yemen, avec l'ordre de tuer Aswad. Les agents du Prophète étaient nombreux dans ce pays. En effet, lorsque Bâdsân avait embrassé l'islamisme, le Prophète lui avait conféré le gouvernement de tout le Yemen, dont les habitants, ʿHimyarites et Persans, furent convertis par lui à la religion musulmane. Quand Bâdsân mourut, il laissa un fils, nommé Schehr, auquel le Pro-

phète donna le gouvernement de Çan'â et de deux ou trois autres villes. Puis il envoya de Médine d'autres gouverneurs, qui furent chargés chacun de l'administration de deux ou trois des villes nombreuses du Yemen, et de la perception de l'impôt, qu'ils devaient faire parvenir à Médine. Le premier de ces gouverneurs était 'Âmir, fils de Schehr, le Hamdanite; le second, Abou-Mousa-al-Asch'arî; le troisième, Khâlid, fils de Sa'îd, fils d'Al-'Âç; le quatrième, Tâhir, fils d'Abou-Hâla; le cinquième, Ya'la, fils d'Omayya; le sixième, 'Amrou, fils de 'Hazm; le septième, Ziyâd, fils de Labîd; le huitième, 'Okkâscha, fils de Thaur; le neuvième, Mo'âwiya, fils de Kinda. Donc le Prophète assigna à chacun de ces neuf personnages quelques villes et un territoire dans le Yemen, depuis 'Aden jusqu'au 'Hadhramaut. Schehr, fils de Bâdsân, était au milieu, à Çan'â, résidence des rois 'himyarites, et les autres tout autour de lui. Le Prophète plaça à la tête de tous ces agents Mo'âds, fils de Djabal, qui avait pour mission d'établir la perception normale de l'impôt d'après le tableau qu'il lui avait donné, de se rendre successivement dans toutes les villes du Yemen, d'enseigner aux habitants les dogmes et le culte, et d'inspecter les agents, pour qu'il n'y eût pas de leur part des exactions au delà de ce qui était de droit en fait d'impôt. Tous ces personnages s'étaient rendus à leurs postes, et chacun remplissait ses fonctions.

Or, lorsque le Prophète fut averti des menées d'Aswad, il écrivit à ses agents dans le Yemen et à Schehr, fils de Bâdsân, qu'il désigna comme général en chef, en lui ordonnant d'aller attaquer Aswad, de faire marcher contre lui les habitants du Yemen et de faire tuer tous ses sectateurs. Schehr rassembla une armée et marcha contre Aswad. Celui-ci avait une troupe de sept cents cavaliers, outre les fantas-

sins. ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, qui s'était joint à lui, était son général en chef. Plusieurs chefs arabes avaient offert leurs services à Schehr, qui leur avait donné des commandements. Aswad adressa à ceux-ci une lettre, dans laquelle il disait : Vous avez donné à Schehr du courage pour me combattre. Mais quand j'en aurai fini avec lui, je vous taillerai en pièces.

Schehr fit marcher ses troupes en avant et livra un combat à Aswad. Son armée fut mise en déroute; lui-même et un grand nombre de musulmans furent tués. Aswad marcha sur Çanʿâ, et s'empara de cette ville ainsi que des autres qui avaient été gouvernées par Schehr, fils de Bâdsân. Les agents du Prophète, de même que Moʿâds, fils de Djabal, par crainte d'Aswad, restaient cachés dans les villes. Deux d'entre eux, Khâlid, fils de Saʿîd, fils d'Al-ʿÂç, et ʿAmrou, fils de ʿHazm, vinrent à Médine et rendirent compte au Prophète de ce qui s'était passé. Celui-ci en fut très-affligé, prononça sur Aswad une malédiction et dit : Dieu le fera périr bientôt. Ensuite il fit dire aux agents de se concerter avec les autres musulmans pour chercher à faire périr Aswad.

Cependant Aswad faisait des progrès. Il étendit sa domination depuis Çanʿâ jusqu'au Tâïf, et il épousa la femme de Schehr, qui était musulmane, mais qui se soumit par crainte. Moʿâds, fils de Djabal, délibéra avec les autres agents dans le Yemen sur les mesures à prendre. On fut d'avis que, dans l'impuissance où l'on était de combattre Aswad, qui était devenu trop puissant et qui avait une nombreuse armée, il fallait chercher à le faire périr par la ruse.

Aswad avait renvoyé ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, dans sa tribu; il lui avait confié le commandement des tribus de Madsʿhidj et des Benî-Zobaïd, et avait placé à la tête des

Persans qui étaient venus de l'Iran dans le Yemen deux cousins de Schehr, fils de Bâdsân : Fîrouz et Dâdouï.

Mo'âds, fils de Djabal, et les autres musulmans restaient toujours cachés, et cherchaient un moyen pour faire périr Aswad. Il se passa ainsi deux mois. Alors ils surent que Qaïs, son général en chef, ainsi que Fîrouz et Dâdouï étaient mécontents d'Aswad et mal disposés envers lui. Mo'âds se rendit auprès d'eux en secret, leur communiqua le message du Prophète et leur dit : Le Prophète vous prie et vous ordonne de tuer Aswad; par cette action vous acquerrez le paradis; exécutez l'ordre de Dieu et du Prophète; cherchez à les satisfaire, afin que vous ayez le paradis éternel. Il leur donna beaucoup de conseils et de bonnes paroles. Ils répondirent : Nous déférons aux ordres de Dieu et de son prophète; nous savons que le véritable prophète est Mo'hammed, et non cet imposteur. Mais comment ferons-nous? Nous ne pouvons pas l'atteindre, nous n'avons ni troupes, ni armes, ni argent; le tout est entre ses mains. Puis Fîrouz dit : Je veux chercher à y parvenir par la ruse, peut-être pourrai-je persuader sa femme et le faire ainsi disparaître de la terre. Ensuite on se sépara.

Fîrouz alla trouver la femme d'Aswad et lui dit : Sachant que cet Aswad a tué ton mari, le fils de Bâdsân; qu'il a fait beaucoup de mal aux habitants du Yemen et à nous tous; qu'il a enlevé le pouvoir à notre famille, qu'il a dispersée, je viens te demander de te joindre à nous pour que nous le fassions périr. Si tu ne veux pas nous aider, au moins gardenous le secret. La femme répondit : Je ferai tout ce que vous me demanderez, car j'ai acquis la certitude que c'est un païen. J'avais cru d'abord que c'était un prophète, comme Mo'hammed, mais je sais maintenant qu'il ne craint pas Dieu, qu'il

n'accomplit ni la prière, ni aucune des obligations de la religion; qu'il ne se purifie ni la tête ni le corps, lorsqu'il se trouve en état d'impureté légale, et qu'il ne s'abstient pas de ce qui est défendu. Je l'observe constamment, et je reste étonnée de sa manière d'agir. Je suis aussi dans l'étonnement de ces hommes misérables qui l'ont reconnu comme prophète. Sur quel miracle ou sur quelle preuve l'ont-ils accepté, et comment lui prêtent-ils obéissance? J'ai la plus grande haine pour lui. — Quel moyen emploierons-nous? reprit Fîrouz. La femme répondit : Ce palais est gardé pendant la nuit, les hommes veillent, et il est impossible d'y entrer; mais je ferai qu'Aswad couche cette nuit dans tel appartement, dont le mur de derrière donne sur la rue. Lorsque le premier tiers de la nuit sera passé et qu'il sera endormi, percez ce mur. Je me tiendrai à son lit, je renverrai tout le monde et resterai seule, et je n'éteindrai pas la lumière. Vous entrerez alors, vous le tuerez et ferez tout ce que vous comptez faire. Fîrouz, après avoir remercié la femme, la quitta et alla informer ses compagnons. Fîrouz, Dâdouï et Qaïs prirent leurs dispositions, et firent part de leur projet à Moʿâds, fils de Djabal, et aux agents du Prophète.

L'un de ces agents, ʿÂmir, fils de Schehr, le Hamdanite, avait rassemblé sur son territoire une nombreuse armée et avait écrit à Moʿâds, fils de Djabal, une lettre ainsi conçue : Restez cachés jusqu'à ce que j'arrive avec mon armée; j'espère exterminer Aswad. Cependant Aswad avait eu connaissance du rassemblement de cette armée, et avait ordonné à Qaïs de se mettre à la tête d'un détachement de troupes et de marcher contre elle.

La nuit étant venue, la femme d'Aswad le fit coucher, comme elle l'avait dit, dans l'appartement dont le mur de

derrière donnait sur la rue. De nombreux gardiens étaient à la porte, que la femme ferma de l'intérieur, et, pendant qu'Aswad dormait, elle se tint assise auprès de son lit, après avoir placé la lumière [dans la chambre]. Les trois conjurés arrivèrent et pratiquèrent dans le mur une ouverture, par laquelle Fîrouz, qui était le cousin de la femme d'Aswad, entra, sans son sabre. Car il se disait qu'il voulait d'abord voir de quel côté se trouvait la tête d'Aswad et de quelle façon il faudrait s'y prendre pour le tuer; qu'il sortirait ensuite pour prendre son sabre, et qu'il reviendrait trancher la tête à Aswad. Quand il fut entré, il demanda à la femme de quel côté se trouvait la tête d'Aswad; elle le lui dit. Aswad, réveillé par leur conversation, se redressa sur son lit et vit Fîrouz. Celui-ci, craignant qu'il n'appelât les gardiens, pendant qu'il sortirait par l'ouverture du mur, qu'il ne le fît poursuivre et qu'il ne fît tuer sa femme, se jeta promptement sur Aswad, qui restait toujours sur son lit et qui n'était pas encore complétement réveillé de son ivresse, lui appliqua ses deux genoux contre les épaules, lui tira la tête en arrière et lui rompit le cou. Aswad expira. Fîrouz sortit ensuite et avertit ses compagnons qu'il l'avait tué. Ceux-ci lui dirent : Cela ne suffit pas; rentre et rapporte sa tête. Fîrouz rentra dans l'appartement. Au moment où il tranchait la tête d'Aswad, celui-ci rugit comme un bœuf à qui on coupe la gorge. Les gardiens, qui entendirent ce bruit, frappèrent à la porte et demandèrent : Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé? La femme d'Aswad leur dit : Le prophète de Dieu gémit sous l'impression d'une révélation qu'il reçoit du ciel. Les gardiens se tinrent tranquilles. Fîrouz et la femme sortirent par l'ouverture du mur, en emportant la tête d'Aswad. On se rendit auprès de Mo'âds, fils de Djabal, et des autres musulmans qui étaient cachés avec lui. Tous

furent heureux de cet événement, et Moʿâds dit : Maintenant il ne faut plus rester caché.

Le lendemain matin, Moʿâds sortit et se rendit à la mosquée. Qaïs, Fìrouz et Dâdouï se tinrent à la porte. Le peuple pensa qu'Aswad était couché, et qu'il n'était pas encore réveillé de son ivresse. Moʿâds entra dans la mosquée et commença à haute voix la prière par les mots : *Dieu est grand! Dieu est grand!* Les soldats d'Aswad se demandèrent entre eux ce que cela signifiait; mais, voyant Qaïs à la porte, ils se turent. Cependant, lorsque Moʿâds prononça les mots : *J'atteste que Moʿhammed est l'apôtre de Dieu*, les soldats se ruèrent sur lui et voulurent le saisir. En ce moment, Fìrouz jeta la tête d'Aswad sur le sol; à cette vue, tous se dispersèrent. Moʿâds accomplit, en ce jour, la prière du matin dans cette mosquée. Tous les agents et tous les musulmans, qui s'étaient tenus cachés jusqu'alors, sortirent de leurs retraites. L'armée d'ʿÂmir, fils de Schehr, arriva, et la religion musulmane fut proclamée dans le Yemen. On envoya par un messager cette heureuse nouvelle à Médine. Depuis la révolte d'Aswad jusqu'à sa mort, il s'était passé trois mois. Quelques-uns disent que, à l'arrivée de cette nouvelle à Médine, le Prophète vivait encore; qu'il ne mourut que dix jours après; qu'en communiquant la nouvelle de la mort d'Aswad aux musulmans, il dit : On tuera de même Mosaïlima et Tolaïʿha. D'autres disent que le Prophète était déjà mort, qu'Abou-Bekr était déjà installé comme son successeur, qu'Osâma avait exécuté son expédition et qu'il en était revenu; enfin que ce fut là la première victoire des musulmans après la mort du Prophète. Les gouverneurs dans le Yemen retournèrent tous à leurs postes, et reconnurent comme leur chef Moʿâds, fils de Djabal.

Dans cette même année, au mois de ramadhân, mourut

Fâtima, la fille du Prophète, six mois après la mort de son père; elle était âgée de vingt-neuf ans. Esmâ, fille d'ʿOmaïs, procéda à la lotion funéraire; ʿAbbâs, Fadhl et ʿAlî descendirent dans la fosse, où ils l'enterrèrent.

CHAPITRE III.

EXPÉDITION CONTRE LES RÉVOLTÉS BÉDOUINS.

En même temps que le Prophète avait reçu la nouvelle de la révolte d'Aswad dans le Yemen et de la défection d'un grand nombre d'habitants, il avait aussi appris que, parmi les Bédouins du désert, Tolaïʿha, de la tribu des Benî-Asad, s'était révolté et avait entraîné beaucoup d'Arabes. Alors il avait envoyé des messagers dans toutes les tribus arabes, vers les musulmans qui étaient restés fidèles, pour leur porter l'ordre d'attaquer Tolaïʿha et de le tuer. Après le départ des messagers, sa maladie dura encore quelque temps, mais il mourut avant leur retour.

Lorsque le bruit de la mort du Prophète se répandit parmi les Bédouins, ils persévérèrent dans leur défection. Tolaïʿha leur dit de ne point accomplir la prière ni le jeûne, et de ne pas remettre les chameaux et les brebis de l'impôt et de l'aumône. Comme Tolaïʿha ne leur demandait aucune part de leurs biens, sa religion leur était plus agréable, et ils dirent aux envoyés du Prophète : Moʿhammed est mort et son successeur est installé à Médine; retournez auprès de lui, et dites-lui de nous dispenser de la dîme; alors nous reviendrons à votre religion. Les messagers s'en retournèrent et rapportèrent ces paroles à Abou-Bekr, qui dit : Je ne changerai rien aux dispositions du Prophète. Comme Osâma avait

emmené l'armée en Syrie et qu'Abou-Bekr n'avait point de troupes, il attendit le retour d'Osâma.

Cependant toutes les tribus arabes envoyèrent des députés vers Abou-Bekr, pour lui demander de les dispenser de la dîme. Abou-Bekr refusa et ne fit aucune attention aux envoyés. Ceux-ci vinrent trouver ʿOmar et lui dirent : Parle à Abou-Bekr, pour qu'il suspende pendant deux ans, ou un an, la perception de la dîme; quand toutes ces tribus seront revenues à votre religion, et que les hommes qui se prétendent prophètes auront disparu, alors on pourra exiger la dîme. ʿOmar parla dans ce sens à Abou-Bekr, qui ne répondit pas. Alors ʿOmar dit : Fais-le, car le Prophète a dit : « On m'a ordonné de combattre les hommes, jusqu'à ce qu'ils prononcent les mots : *Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah;* et quand ils les auront prononcés, leurs vies et leurs biens seront sacrés pour moi, et ils n'ont à compter qu'avec Dieu. » Abou-Bekr répliqua : Le Prophète a dit : « Leurs vies et leurs biens sont sacrés pour moi, sauf en ce qui concerne la loi; » et la dîme fait partie de la loi; s'ils ne l'acquittent pas, leurs vies et leurs biens ne sont plus sacrés. Puis Abou-Bekr ajouta : « Par Dieu, s'ils me retiennent seulement une genouillère de chameau de ce qu'ils ont donné au Prophète, je leur ferai la guerre! » Les députés s'en retournèrent, après avoir séjourné à Médine plusieurs jours. Pendant ces dix jours, Abou-Bekr avait fait proclamer que personne ne s'abstînt d'accomplir les cinq prières avec l'assemblée des fidèles, de peur que les députés ne pensassent qu'il n'y avait pas d'hommes à Médine, et que, de retour dans leurs tribus, ils n'excitassent les Bédouins à tenter une entreprise contre la ville. Cependant ce qu'il avait craint arriva. Les envoyés surent qu'il n'y avait qu'un petit nombre d'hommes à Médine, et, à leur retour, ils en infor-

mèrent les Arabes. Les Benî-Asad, les Tayy, les Ghatafân, les Fezâra, les Hawâzin et les Thaqîf se révoltèrent tous et se joignirent à Tolaïʿha. Personne ne payait plus l'impôt ni l'aumône, et les receveurs rentrèrent tous à Médine. L'un de ces derniers, Naufal, fils de Moʿâwiya, qui avait été envoyé par le Prophète pour percevoir l'impôt parmi les Benî-Fezâra et les Benî-Ghatafân, ramenait à Médine un grand nombre de chameaux et de brebis, produit de l'impôt. Il fut attaqué sur la route par Khâridja, frère d'ʿOyaïna, fils de ʿHiçn, qui lui enleva le troupeau et le rendit aux Benî-Fezâra. Naufal rentra à Médine.

L'insurrection des Bédouins était générale; l'islamisme n'existait plus qu'à Médine. Le Prophète avait dit : « L'islamisme se retirera à Médine, comme un serpent dans son trou; » c'est-à-dire l'islamisme ne persistera qu'à Médine. Cela fut ainsi à cette époque. Les musulmans dirent : Abou-Bekr a eu tort de ne pas accorder de délai aux Bédouins pour le payement de l'impôt. Abou-Bekr répondit : Le Prophète a dit : Après moi, vous ferez la conquête de la Syrie et de la Perse; l'islamisme se répandra jusqu'au territoire des Turcs, et, du côté de l'occident, jusqu'à la Nubie. En attendant le retour d'Osâma, Abou-Bekr recommanda aux habitants de Médine de se tenir prêts et d'être toujours armés, parce que les Bédouins, qui s'étaient approchés, pourraient vouloir tenter un coup de main.

La ville de Médine avait trois issues, toutes trois du côté du désert. Abou-Bekr posta à l'une d'elles ʿAlî, à l'autre Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, et à la troisième Tolaïʿha, fils d'ʿAbdallah, chacun avec un détachement de troupes, en leur recommandant de ne point quitter ces positions, ni le jour, ni la nuit. C'est ainsi qu'il organisait la défense de Médine, Osâma n'étant pas encore de retour.

Deux tribus arabes, les Benî-ʿAbs et les Benî-Dsobyân, vinrent en petit nombre tenter un coup sur Médine, pendant le jour. Ils furent arrêtés par ʿAlî. Abou-Bekr, averti, envoya un détachement pour les combattre. Les Bédouins, étant tous à pied, effrayèrent les chamelles des musulmans, lesquelles se mirent à fuir vers Médine et ne purent être retenues. Personne ne fut tué. Les Arabes campèrent à la porte de la ville, et envoyèrent chercher des renforts dans leurs tribus, qui se trouvaient à deux parasanges de la ville, à un endroit nommé Dsou'l-Qaçça. Il en vint un grand nombre d'hommes. Pendant toute la nuit, Abou-Bekr organisa son corps de troupes. Il donna le commandement de l'aile droite à Noʿmân, fils d'Al-Moqarrin; celui de l'aile gauche à son frère ʿAbdallah, fils de Moqarrin, et celui du centre à l'autre frère, Sowaïd, fils de Moqarrin. A la pointe du jour, il quitta la ville, tomba à l'improviste sur les Bédouins et les tailla en pièces. Quand le soleil se leva, un grand nombre étaient tués. Les Bédouins se mirent à fuir, poursuivis par les musulmans, jusqu'à Dsou'l-Qaçça, où beaucoup d'autres trouvèrent la mort. Abou-Bekr resta à cet endroit toute la journée, jusqu'à ce que tous les Bédouins se fussent dispersés dans le désert. A la tombée de la nuit, il rentra à Médine, après avoir laissé à Dsou'l-Qaçça un détachement sous les ordres de Noʿmân, fils d'Al-Moqarrin.

Depuis ce jour, les Bédouins perdirent courage, et l'islamisme releva la tête. Trois jours après ce combat, trois tribus des Benî-Temîm envoyèrent l'impôt par les agents que le Prophète avait établis parmi elles. Chaque jour, Abou-Bekr apprenait qu'on apportait l'impôt de quelque tribu, et les habitants de Médine furent remplis de joie. Zibriqân, fils de Bedr, arriva le premier avec l'impôt des Benî-Temîm. Cette

heureuse nouvelle fut apportée à Abou-Bekr par ʿAbder-Raʿhmân, fils d'ʿAuf. Le lendemain, arrivèrent ʿAdî, [fils de ʿHâtim,] annoncé à Abou-Bekr par ʿAbdallah, fils de Masʿoud; puis Çafwân, fils de Çafwân, annoncé par Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç. C'étaient des agents nommés par le Prophète, qui, lorsque les Bédouins s'étaient révoltés, étaient restés à leur poste, et qui, apprenant le fait d'armes d'Abou-Bekr, s'étaient mis en route pour amener à Médine ce qu'ils avaient recueilli d'impôt parmi les Benî-Temîm.

Enfin l'arrivée d'Osâma, fils de Zaïd, qui revint de la Syrie, triomphant et chargé de butin, releva le courage des musulmans. Abou-Bekr nomma Osâma son lieutenant à Médine, en lui disant : Garde ici les troupes qui ont été avec toi en Syrie, pour qu'elles se reposent. Quant à lui-même, il partit avec l'armée. Les compagnons du Prophète lui dirent unanimement : Reste toi-même, ne quitte pas Médine; envoie avec l'armée celui d'entre nous que tu voudras. Abou-Bekr ne se rendit pas à leurs observations et partit en personne.

Le calife marcha d'abord vers Dsou'l-Qaçça, où était établi Noʿmân, fils d'Al-Moqarrin; il quitta ce lieu le lendemain avec les troupes. Les Bédouins qu'il avait mis en déroute étaient campés auprès d'un puits nommé Rabadsa. Abou-Bekr tomba sur eux et en tua un grand nombre; les autres prirent la fuite. Dans leurs rangs se trouvait un poëte, nommé Khatba, fils d'Aus, qui avait embrassé l'islamisme du temps du Prophète, avait apostasié, avait pris part aux hostilités des Bédouins contre les musulmans et composé des poésies contre ceux-ci. Abou-Bekr le fit prisonnier dans ce combat. Après avoir, dans l'espace d'une semaine, purgé les alentours de Médine, à la distance de deux journées de marche, de la

présence des Bédouins, il rentra dans la ville avec un butin considérable.

Les Bédouins qui s'étaient enfuis allèrent rejoindre Tolaïʿha, qui avait établi son camp sur le territoire des Benî-Asad, à un endroit nommé Soumaïrâ. Comme le nombre de ses partisans augmentait, Tolaïʿha quitta ce lieu et marcha en avánt; mais il n'osa pas s'approcher de Médine.

Après son retour à Médine, Abou-Bekr forma plusieurs corps de troupes, leur distribua des provisions, et les fit partir sous onze chefs contre les différentes tribus arabes. Il leur ordonna d'attaquer les insurgés, de les ramener à l'islamisme, et, s'ils refusaient, de les massacrer ou de les réduire en esclavage. Il remit d'abord l'étendard à Khâlid, fils de Walîd, qui fut chargé d'agir contre Tolaïʿha, et, après qu'il l'aurait réduit, de marcher contre Mâlik, fils de Nowaïra, qui se trouvait sur le territoire de Bitâʿh. Il remit un autre étendard à ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, qu'il envoya dans le Yemâma, contre Mosaïlima; un troisième à Mohâdjir, fils d'Abou-Omayya, auquel il donna pour instructions de conduire son corps de troupes dans le Yemen, de prêter aide et protection à Moʿâds, fils de Djabal, et aux autres compagnons du Prophète qui s'y trouvaient avec lui, ainsi qu'à tous ceux qui avaient contribué à faire périr Aswad; de ne faire grâce à aucun des partisans d'Aswad qu'il rencontrerait, de les tuer tous, afin que la terre en fût purgée, ou de les ramener à l'islamisme ; enfin de se rendre dans le ʿHadramaut et aux confins du territoire du Yemen. Il donna un quatrième étendard à Khâlid, fils de Saʿîd, fils d'Al-ʿÂç, en l'envoyant en Syrie; un cinquième à ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, chargé de marcher contre les Benî-Qodhâʿa et les Benî-ʿHârith; un sixième à ʿHodsaïfa, fils de Miʿhçan, chargé de marcher contre les

habitants de Dabâ, du côté du Yemen; un septième à ʿArfadja, fils de Harthama, qui devait se rendre dans le pays de Mahra et agir en même temps dans le Yemen; un huitième à Schouraʿhbîl, fils de ʿHasana, chargé de soutenir ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, contre l'imposteur Mosaïlima, dans le Yemâma; un neuvième à Maʿn, fils de ʿHâdjiz, qui devait marcher contre les Bédouins des Benî-Solaïm, agir sur le territoire du Yemen et aussi contre les rebelles du Tâïf; un dixième à Sowaïd, fils de Moqarrin, chargé de se rendre dans le Tihâma du Yemen, pour combattre les Bédouins. Enfin il remit un onzième étendard à Al-ʿAlâ-ben-Al-ʿHadramî, qu'il envoya dans le Baʿhraïn. En remettant à tous ces chefs le commandement de leur corps d'armée et les étendards, Abou-Bekr donna à chacun un écrit contenant ses instructions. Mais, avant le départ de ces troupes, il envoya dans les différentes contrées des messagers, au nombre de onze; chacun portait une lettre adressée par le calife aux habitants. Il leur y donnait des avertissements, les exhortait à craindre Dieu et leur annonçait qu'il allait envoyer contre eux tel général avec un corps de troupes, avec l'ordre de les massacrer et de leur enlever leurs biens. Ensuite il recommanda aux soldats de faire immédiatement leurs préparatifs de campagne. Le cinquième jour après le départ des messagers, Abou-Bekr donna l'ordre aux généraux de conduire leurs détachements en dehors de Médine; chacun devait établir son camp dans la direction de la route qu'il avait à prendre. En conséquence, les onze chefs quittèrent la ville à la tête de leurs corps d'armée, composés de Mohâdjir et d'Ançâr, formant en tout huit mille hommes complétement armés et équipés, et constituant une force imposante, telle qu'on n'en avait pas encore vu depuis l'établissement de l'islamisme.

Ensuite les troupes musulmanes se répandirent dans le désert, vers l'orient et l'occident, et chaque corps prit la direction qui lui avait été assignée.

Tous les Arabes étaient en révolte, sauf les Qoraïschites de la Mecque, qui gardèrent leur gouverneur, ʿAttâb, fils d'Asîd, et acquittèrent l'impôt. ʿAttâb, soutenu par Sohaïl, fils d'ʿAmrou, reçut l'impôt et le fit parvenir à Médine.

Khâlid, fils de Walîd, marcha contre Tolaïʿha, et chacun des autres généraux, contre l'ennemi qui lui était assigné. Cependant les Bédouins ne leur opposèrent aucune résistance, et tous les révoltés, sans exception, prirent la fuite devant les musulmans, et allèrent rejoindre Tolaïʿha, qui seul résista. Les généraux musulmans s'établirent sur les territoires des différentes tribus qui s'étaient enfuies. Chacun d'eux avertit Abou-Bekr, par lettre, qu'il campait sur le territoire de telle tribu, dont les guerriers avaient pris la fuite sans avoir combattu, et que tous les Bédouins étaient allés rejoindre Tolaïʿha, autour duquel se trouvait réuni un nombre immense d'hommes, qui attendaient pour voir comment tourneraient les affaires. A cette nouvelle, Abou-Bekr écrivit à chacun de ses généraux qu'il devait demeurer à l'endroit où il se trouvait, se tenir à la disposition de Khâlid, fils de Walîd, et, si celui-ci avait besoin de lui et qu'il l'appelât, lui prêter aide. Il écrivit aussi à Khâlid, et lui ordonna d'attaquer Tolaïʿha. Il lui disait que toutes les troupes qui se trouvaient dans le désert le soutiendraient, et qu'il pourrait appeler celles dont il aurait besoin. Khâlid, s'étant renforcé d'un grand nombre d'Arabes, s'avança contre Tolaïʿha, qui se mit également en mouvement.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE KHÂLID, FILS DE WALÎD, CONTRE TOLAÏ^cHA L'IMPOSTEUR.

La première et la principale tribu qui se fût jetée dans le parti de Tolaïʿha était celle des Benî-Tayy. Deux tribus, l'une nommée Djadîla, l'autre Ghauth, avaient été, avant comme depuis l'établissement de l'islamisme, les alliées et les protégées des Benî-Tayy. Ceux-ci, ainsi que leurs alliés, qui formaient un nombre d'hommes considérable, avaient pris le parti de Tolaïʿha. ʿAdî, fils de ʿHâtim, le chef des Benî-Tayy, se trouvait auprès d'Abou-Bekr, à Médine, où il était venu après la mort du Prophète. Lorsque Abou-Bekr chargea Khâlid de marcher contre Tolaïʿha, ce fut ʿAdî, fils de ʿHâtim, qu'il envoya à l'avance comme député, afin qu'il cherchât à détacher du parti de Tolaïʿha les Benî-Tayy et leurs alliés, les Djadîla et les Ghauth. ʿAdî partit, précédant Khâlid, et ses propositions furent favorablement accueillies par les hommes de sa tribu. Quand Khâlid se fut rapproché de Tolaïʿha, ʿAdî alla à sa rencontre et lui dit : Ne te hâte pas de commencer la lutte; les Tayyites m'ont écouté; j'espère les ramener. Khâlid suspendit ses opérations, en restant pendant trois jours dans son campement. Le premier jour, cinq cents hommes de ceux qui avaient été gagnés par ʿAdî passèrent dans le camp de Khâlid, et le lendemain arrivèrent mille hommes des Djadîla; enfin toute la tribu de Tayy rentra dans l'islamisme et vint se joindre à Khâlid, qui, avec des forces ainsi augmentées, se disposa à attaquer Tolaïʿha.

Deux chefs des Benî-Fezâra, l'un nommé ʿOyaïna, fils de

ᶜHiçn, l'autre Qorra, fils de Hobaïra, tous deux principaux chefs arabes, qui avaient embrassé l'islamisme du vivant du Prophète, et qui plus tard avaient apostasié, s'étaient rendus auprès de Tolaïᶜha et y appelaient les Bédouins. Tolaïᶜha, de son côté, leva son camp et se mit en mouvement contre Khâlid. Les deux armées n'étaient plus séparées que par la distance d'une étape. Tolaïᶜha avait donné le commandement de son armée à son frère, nommé Salama, homme distingué et brave.

Quand les deux armées furent près l'une de l'autre, Khâlid envoya pendant la nuit deux hommes en avant comme éclaireurs : ᶜOkkâscha et Thâbit, fils d'Aqram. Salama, pour faire une reconnaissance, était également sorti cette nuit, accompagné de Tolaïᶜha. Ces quatre personnes se rencontrèrent face à face. Thâbit se jeta sur Salama et ᶜOkkâscha sur Tolaïᶜha. Salama tua son adversaire; mais Tolaïᶜha allait succomber sous les coups d'ᶜOkkâscha, lorsque Salama, ayant achevé Thâbit, vint à son secours. Unissant leurs efforts, ils tuèrent aussi ᶜOkkâscha. Khâlid, qui ignorait la mort de ses deux hommes, s'étant mis en marche à la pointe du jour pour se rapprocher de Tolaïᶜha, trouva leurs deux cadavres gisant sur le chemin. Comme le jour s'était levé, les musulmans à cette vue furent fort affligés.

Khâlid fit prendre pied à son armée en face de Tolaïᶜha, en s'appuyant sur la montagne de Tayy. Tolaïᶜha se tenait auprès de l'un des puits de Tayy, nommé Bozâkha. Le surnom de Khâlid était Abou'l-Fadhl. Tolaïᶜha, en voyant apparaître son armée, s'écria ironiquement : Voilà la troupe du *père de la supériorité* (Abou'l-Fadhl)! Un homme de Tayy, qui était avec lui, lui dit : Par Dieu, il te combattra si bien que tu l'appelleras le *père de la perfection !*

Le lendemain eut lieu la bataille, qui ne fut soutenue ce jour-là que par ʿOyaïna, fils de ʿHiçn, et par les Benî-Fezâra. Tolaïʿha l'avait placé en avant, tandis que lui-même, la tête cachée dans son manteau, se tenait assis à l'entrée de sa tente. Il avait dit à ʿOyaïna : Va combattre, pendant que moi j'attendrai Gabriel, qui viendra du ciel avec les anges pour vous soutenir, comme il est venu pour Moʿhammed. ʿOyaïna, avec sept cents hommes des Benî-Fezâra et des Ghatafân, se jeta au-devant de Khâlid. Qorra, fils de Hobaïra, était auprès de lui. En dehors de ceux-là, aucune autre des tribus arabes ne prit part à la bataille. Khâlid et les musulmans combattirent avec la plus grande vigueur.

Tolaïʿha avait avec lui une de ses femmes, nommée Nawâr. Il avait fait préparer, à l'entrée de la tente, son cheval sellé et bridé, ainsi qu'un chameau de course pour sa femme; et, la tête cachée dans son manteau, il demeurait assis, disant qu'il attendait Gabriel. Il avait l'intention, si la victoire tournait en sa faveur, de déclarer que Gabriel était venu avec les anges pour soutenir ses soldats, et, dans le cas où ceux-ci seraient mis en déroute, de se jeter sur son cheval, de faire monter sa femme sur le chameau et de prendre la fuite.

ʿOyaïna, après avoir combattu jusqu'à l'heure du dîner, ayant perdu un grand nombre de soldats de sa troupe et des autres Bédouins, vint trouver Tolaïʿha et lui dit : Gabriel n'est pas encore venu? — Non, répondit Tolaïʿha. ʿOyaïna dit : Appelle-le vite, car si nous ne devions vaincre qu'avec ton armée cette armée de Khâlid, nous ne le pourrions pas. Ensuite il se jeta de nouveau dans le combat et le continua jusqu'à midi. Les Bédouins espéraient toujours que Gabriel viendrait, et ʿOyaïna les exhortait à ne pas perdre patience.

Puis il se rendit de nouveau auprès de Tolaïʿha, et lui demanda si Gabriel n'était pas encore venu. Sur la réponse négative de Tolaïʿha, il retourna sur le champ de bataille. Le nombre des tués et des blessés dans son armée s'accroissait de plus en plus; personne ne venait à son secours, et l'armée de Khâlid faisait continuellement des progrès. Alors ʿOyaïna dit à ses soldats : Jusques à quand nous ferons-nous tuer dans l'espoir de voir Gabriel et dans la confiance aux mensonges de cet homme? Allons-nous-en; car nous ne verrons venir ni Gabriel ni Michel, et cet homme n'est même pas prophète. ʿOyaïna tourna bride et s'enfuit, suivi de tous les Bédouins. En passant près de Tolaïʿha, ils lui dirent : Nous nous en allons; as-tu quelque chose à dire? Tolaïʿha leur demanda : Où allez-vous? ʿOyaïna répliqua : Ce que nous avons pu faire, nous l'avons fait. A présent dis à Gabriel de venir, c'est maintenant son tour. Tolaïʿha, voyant qu'ils l'abandonnaient et que son armée était mise en déroute, monta sur son cheval, fit asseoir sa femme sur le chameau, et se sauva dans la direction de la Syrie. Il se rendit dans une ville où il n'était connu de personne, et y demeura.

Khâlid poursuivit ʿOyaïna et ses troupes, et continua le massacre des Bédouins jusqu'au moment de la prière de l'après-midi. Lorsque le soleil devint jaune, il rentra dans son camp et pilla le camp de Tolaïʿha, enlevant tout ce qu'il y trouva. ʿOyaïna, fils de ʿHiçn, et Qorra, fils de Hobaïra, furent faits prisonniers et amenés au camp. Le lendemain, Khâlid distribua le butin entre ses troupes, suivant les règles qu'il avait vu établir par le Prophète. ʿOyaïna et Qorra furent envoyés à Médine.

On dit à ʿOyaïna : Ennemi de Dieu, tu avais embrassé l'islamisme et tu as apostasié! ʿOyaïna répliqua : Je n'ai

jamais été croyant. Lorsque les deux prisonniers furent amenés en présence d'Abou-Bekr, celui-ci leur présenta la formule de l'islamisme. ʿOyaïna fit la profession de foi; mais Qorra dit : Je suis déjà musulman; lorsque ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, chargé par le Prophète d'une mission dans l'ʿOmân, passa par mon territoire, je le fis descendre chez moi et je fis profession de foi entre ses mains; il sait que je suis musulman depuis cette époque. Abou-Bekr leur accorda leur pardon, et tous deux rentrèrent dans leurs tribus comme musulmans.

Khâlid resta encore sur le territoire de la tribu de Tayy, dans les montagnes. De tous côtés, les Bédouins se rendirent auprès de lui et firent profession de foi musulmane; la plupart de ceux qui s'étaient révoltés parmi les Arabes vinrent ainsi prêter serment de fidélité à Khâlid. Tolaïʿha, apprenant que tous les Arabes étaient devenus musulmans, revint, un an après, de Syrie, embrassa l'islamisme et se fixa parmi les Benî-Kilâb, dans le désert. Abou-Bekr le fit inviter à se rendre auprès de lui; mais il ne vint pas. Cependant Abou-Bekr apprit comment il pratiquait l'islamisme : il était venu trouver le Prophète, avait fait profession de foi et avait acquis quelques notions de la religion. Tolaïʿha continua donc à demeurer parmi les Benî-Kilâb. A l'époque du pèlerinage, se rendant à la Mecque, il passa près de Médine. On en informa Abou-Bekr, qui s'écria : Loué soit Dieu, qui l'a favorisé de l'islamisme ! Tolaïʿha, qui, du temps du paganisme, avait été devin, se rendit donc à la Mecque, accomplit le pèlerinage et fit pénitence de tout [son passé]; puis il demeura à la Mecque jusqu'à la mort d'Abou-Bekr. Lorsque ʿOmar fut proclamé calife, Tolaïʿha vint lui rendre hommage. ʿOmar lui dit : C'est toi qui as tué Thâbit et ʿOk-

kâscha, qui étaient les meilleurs d'entre les Ançâr. Tolaïʿha répliqua : Prince des croyants, est-ce ma faute si Dieu a voulu qu'ils trouvassent le martyre par ma main? Je regrette ce que j'ai fait. ʿOmar ne lui dit plus rien, et Tolaïʿha partit. Il retourna dans sa propre tribu, celle des Benî-Asad; il y demeura, et resta toujours fidèle à l'islamisme jusqu'à sa mort.

CHAPITRE V.

KHÂLID RÉDUIT LES AUTRES REBELLES.

Lorsque Khâlid eut réduit Tolaïʿha, et que les Bédouins insurgés furent rentrés dans le sein de l'islamisme, une partie des Hawâzin, des Benî-Solaïm et des Benî-ʿÂmir demeurèrent en état de révolte.

C'étaient des gens isolés, qui ne formaient ni un rassemblement, ni une armée que Khâlid eût pu attaquer. En restant campé avec son armée à l'endroit où il se trouvait, il envoyait chercher tous ceux dont il apprenait la défection, et menaçait de la peine de mort quiconque n'accepterait pas l'islamisme. Aucun d'eux ne s'exposait à être mis à mort. Tous ceux qu'il faisait amener embrassaient la religion musulmane ou déclaraient qu'ils n'avaient pas apostasié et qu'ils suivaient toujours la religion de Moʿhammed.

Un homme des Benî-Kilâb, nommé ʿAlqama, fils d'ʿOlâtha, qui, du vivant du Prophète, était venu à Médine et avait embrassé l'islamisme, et qui ensuite était retourné dans sa tribu, avait apostasié à la mort du Prophète. Étant du parti de Tolaïʿha, il s'était retiré en Syrie pour attendre l'issue de la lutte engagée par celui-ci. Après la défaite de Tolaïʿha, il revint dans sa tribu des Benî-Kilâb, où il cachait son apos-

tasie. Les demeures de cette tribu étaient éloignées du camp de Khâlid, et plus rapprochées de Médine. Abou-Bekr envoya contre lui un homme nommé Qa^cqâ^c, fils d'^cAmrou, pour le saisir et le lui amener. Qa^cqâ^c, n'ayant pu s'en emparer, enleva et amena auprès d'Abou-Bekr sa femme et ses enfants, qui dirent au calife : Est-ce notre faute si ^cAlqama a apostasié? Quant à nous, nous sommes musulmans, et nous ne savons pas où il se trouve. Abou-Bekr leur rendit la liberté. Lorsqu'ils furent rentrés dans leur tribu, ^cAlqama vint se présenter à Abou-Bekr et fit profession de foi. Abou-Bekr le renvoya auprès de sa famille.

Les Benî-^cÂmir ne s'étaient pas encore rendus auprès de Khâlid; ils attendaient toujours, pour voir la tournure que prendraient les affaires. Leur chef était Qorra, fils de Hobaïra. D'après une tradition [différente de celle que nous avons rapportée plus haut], Qorra n'était pas encore tombé entre les mains de Khâlid. Celui-ci, apprenant que les Benî-^cÂmir hésitaient à rentrer dans le sein de l'islamisme, envoya contre eux un corps de troupes et se fit amener un certain nombre d'entre eux. Qorra fut pris, et Khâlid le retint prisonnier; quant aux autres, il se disposa à les faire mettre à mort. Ils dirent : Nous sommes musulmans ou nous sommes rentrés dans l'islamisme. Khâlid répliqua : Pourquoi ne vous êtes-vous pas présentés plus tôt? Ensuite il les fit saisir, et fit mettre à mort quiconque, pendant la révolte, avait commis un meurtre. Les uns, qui, lors de la guerre de Tolaï^cha, avaient brûlé des hommes, furent livrés aux flammes; ceux qui avaient pillé furent forcés de restituer; d'autres furent lapidés, ou noyés dans des puits, ou précipités des sommets des montagnes. Qorra, chargé de chaînes, fut envoyé auprès d'Abou-Bekr, auquel Khâlid écrivit : J'ai agi ainsi, dans ce cas, envers les

Benî-ʿÂmir, parce que leur foi n'était pas sincère. Abou-Bekr lui répondit qu'il l'approuvait, et il fit mettre à mort Qorra.

Khâlid continuait de camper au même endroit, et faisait rechercher de tous côtés les Bédouins révoltés qui ne venaient pas volontairement. Il se les faisait amener, et les faisait mettre à mort, soit par le glaive, soit à coups de flèches, soit par la lapidation ou de toute autre manière.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE KHÂLID CONTRE SELMA, FILLE DE MÂLIK.

Il y avait, parmi les Bédouins des Benî-Ghatafân, une femme nommée Selma et surnommée Oumm-Ziml. Elle était fille de Mâlik, fils de ʿHodsaïfa, dont l'autorité parmi les Ghatafân était encore plus grande que celle d'ʿOyaïna, car il possédait une fortune considérable. Il avait pour femme Oumm-Qirfa, fille de Hilâl, fils de Rabîʿa, fils de Bedr. Oumm-Qirfa jouissait également d'une grande considération parmi les Arabes; elle avait aussi des biens considérables, comme son mari. Or, lors d'une expédition envoyée par le Prophète contre les Benî-Ghatafân, ceux-ci ayant été défaits, on avait amené à Médine parmi les prisonniers la fille de Mâlik. Le Prophète l'avait donnée à ʿÂïscha, qui, l'ayant affranchie et convertie à l'islamisme, l'avait gardée auprès d'elle. Un jour, le Prophète, entrant dans la maison d'ʿÂïscha et la trouvant entourée de plusieurs femmes, lui avait dit : Ô ʿÂïscha, parmi ces femmes il y en a une contre laquelle aboient les chiens de ʿHauab et qui se révoltera contre Dieu et son prophète. Mais il ne la désigna pas particulièrement. Ensuite, Selma, ayant obtenu d'ʿÂïscha l'autorisation de retourner dans sa tribu, où elle

voulait convertir à l'islamisme son père et sa mère, était rentrée dans son pays. Puis son père mourut. Elle avait eu un frère nommé ʿHakama, qui avait pris part à l'incursion d'ʿOyaïna, fils de ʿHiçn, sur le territoire de Médine, le jour où celui-ci avait enlevé les chameaux du Prophète. Salama, fils d'Al-Akwaʿ, avait poursuivi ʿOyaïna et lui avait repris les chameaux. Le Prophète et ses compagnons, s'étant mis à sa poursuite, l'avaient atteint; un combat avait eu lieu, dans lequel ʿAbdallah, fils d'ʿOyaïna, ainsi que ʿHakama, avaient trouvé la mort. ʿHakama avait été tué par un cavalier d'entre les compagnons du Prophète, nommé Abou-Katâda. Selma, continuant de résider parmi les Ghatafân, y était entourée d'un grand respect, à cause de la considération dont avaient joui son père et sa mère, et à cause de sa grande fortune.

Or, lorsque les Bédouins s'insurgèrent, après la mort du Prophète, Selma se révolta également. Après que Tolaïʿha eut pris la fuite et que ʿOyaïna eut été conduit prisonnier à Médine, Selma s'établit avec une foule de rebelles dans un bourg, près de certains puits, nommés Hauab. Elle donnait une solde à tous ceux des Bédouins révoltés qui venaient se joindre à elle, et c'est ainsi qu'elle réunissait des guerriers, déclarant qu'elle voulait attaquer Khâlid pour venger la mort de son frère ʿHakama.

Quand Khâlid fut averti de ces faits, il était occupé à massacrer les autres rebelles, et n'y attacha pas d'importance. Que peut faire une femme! disait-il. Cependant les forces de Selma devinrent si considérables, que Khâlid fut obligé de marcher contre elle en personne. Elle vint à sa rencontre et elle lui livra un combat plus acharné que n'avait été celui de Tolaïʿha. Selma se tenait sur un chameau, dans sa litière, au milieu d'un grand nombre de soldats. La lutte devint telle,

que Khâlid s'écria : A moins de faire tomber ce chameau et de tuer cette femme, nous ne pourrons pas rompre l'armée ennemie! Il fit donc proclamer qu'il donnerait cent chameaux à celui qui frapperait de son sabre le chameau de Selma. Mais personne ne réussit à l'approcher. Enfin, Khâlid lui-même, avec quelques hommes, se dirigea vers elle, et, après avoir tué cent soldats de ceux qui défendaient Selma, il arriva jusqu'à son chameau, auquel il coupa les jarrets. Le chameau tomba, et Selma fut précipitée de la litière. Khâlid la tua de sa main.

Khâlid annonça cette victoire à Abou-Bekr, vingt jours après avoir envoyé Qorra à Médine.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE CONTRE FOUDJAÂ.

Il y avait un Bédouin des Benî-Solaïm, nommé Iyâs, fils d'ʿAbdallah, fils d'ʿAbd-Yalîl. C'était un brigand, qui volait partout, parmi les Arabes et sur les routes. On l'appelait par un sobriquet *Foudjaâ*, car il se jetait sur le passage des caravanes et pillait et tuait les hommes. Il avait embrassé l'islamisme en même temps que les Benî-Solaïm, du vivant du Prophète.

Abou-Bekr, en expédiant différents corps de troupes contre les Bédouins rebelles, avait chargé Maʿn, fils de ʿHâdjiz, de marcher contre certaines tribus des Solaïm. Lorsque Maʿn y parut, une partie des Solaïm vinrent se présenter devant lui et acceptèrent l'islamisme; d'autres persistèrent dans la révolte et s'enfuirent. Maʿn établit son camp sur leur territoire. Foudjaâ était parmi les rebelles qui s'étaient enfuis,

et il errait partout parmi les Bédouins; un jour il était ici, un jour là.

Khâlid, en allant attaquer Tolaïᶜha, avait écrit à Maᶜn pour l'appeler auprès de lui. Maᶜn, laissant comme son lieutenant, parmi les Benî-Solaïm, son frère Toraïfa, se rendit auprès de Khâlid, avec lequel il resta, même après la défaite de Tolaïᶜha. Lorsque Khâlid eut terminé l'expédition contre Selma, et que tous les Bédouins rebelles eurent pris la fuite et se furent cachés, Foudjaâ persévéra également dans son apostasie et ne voulut pas rentrer dans le sein de l'islamisme. Mais il craignait d'être pris quelque part et d'être mis à mort. Il avait un ami, nommé Nodjba, fils d'Abou'l-Maïthaâ, des Benî-Scharîd, de la tribu de Solaïm, qui était apostat et voleur comme lui. Foudjaâ lui dit : Je ne veux pas devenir musulman, car je sais que, quand même je le deviendrais, on me tuerait. Or, comme je serai certainement tué d'une manière ou d'une autre, je veux au moins montrer à Khâlid et à Abou-Bekr ce que je peux, pour leur donner des regrets.

Foudjaâ, accompagné de Nodjba, se rendit à Médine, vint trouver Abou-Bekr, se déclara musulman, et lui dit : J'ai fait profession de foi musulmane entre les mains du Prophète. J'étais un homme qui volait parmi les Bédouins, qui détroussait les caravanes et qui pillait les tribus. Mais en devenant musulman, j'ai fait pénitence. Il n'y a aucun endroit dans toute l'Arabie, ni aucun homme d'une tribu quelconque, que je ne connaisse. J'ai pris part à l'expédition de Khâlid contre Tolaïᶜha et contre Selma. Je sais des tribus arabes dans le désert qui sont insurgées et qui se tiennent cachées. Je pourrais m'en rendre maître, mais les moyens d'agir me manquent. Fournis-nous, à moi et à mes compagnons, des armes et des chameaux, afin que je puisse, avec mes compagnons, battre

le désert, en allant de tribu en tribu. Partout où je connaîtrai un rebelle que Khâlid ne pourra pas atteindre, je le saisirai et le forcerai à embrasser l'islamisme, ou je lui trancherai la tête, que je t'enverrai. Ce sera l'expiation de mes péchés du passé. Abou-Bekr, très-heureux de cette proposition, le remercia et leur donna, à lui et à ses compagnons, des armes, des chameaux et des provisions autant qu'ils voulurent.

Foudjaâ et Nodjba quittèrent Médine, et, à la porte même de la ville, ils se mirent à piller, à détrousser les caravanes et à manifester leur apostasie. Ensuite ils se rendirent dans le désert et envoyèrent des messagers partout où ils savaient qu'il y avait des insurgés, pour les appeler auprès d'eux. Ils en réunirent ainsi un grand nombre. Ils faisaient des courses contre les musulmans, de tribu en tribu, et massacraient et pillaient. Cela dura ainsi trois mois. Foudjaâ fit des progrès, et un grand nombre de rebelles se réunirent autour de lui.

Khâlid croyait qu'il n'existait plus d'insurgés parmi les Bédouins. Cependant, la foule rassemblée autour de Foudjaâ devint si considérable, que Khâlid en eut des inquiétudes. Abou-Bekr lui adressa une lettre dans laquelle il lui racontait comment cet homme était venu le trouver et avait tenu tel langage, et il ajoutait : Il faut que tu ailles à sa recherche, et que tu le fasses périr, ou, si tu peux, envoie-le-moi vivant. Khâlid écrivit à Toraïfa, fils de ʿHâdjiz, le frère de Maʿn, qui campait parmi les Benî-Solaïm, et lui ordonna de courir après Foudjaâ. Abou-Bekr aussi avait déjà écrit à Toraïfa. Celui-ci quitta le territoire des Solaïm avec un corps de troupes, et chercha Foudjaâ dans le désert. Il le rencontra enfin à la tête d'une forte troupe de rebelles. Il les attaqua à un endroit nommé Djiwâ, et les tailla en pièces. Nodjba fut pris et tué. On s'empara aussi de Foudjaâ qui fut chargé de chaînes, et envoyé à

Médine. Abou-Bekr fit dresser un grand bûcher sur le cimetière de Baqî'l-Gharqad, sur la place où l'on priait, et Foudjaâ, les mains et les pieds liés, fut jeté dans les flammes.

CHAPITRE VIII.

SADJÂʿH, FILLE DE ʿHÂRITH.

Après en avoir fini avec les insurgés, sachant qu'il n'y avait plus personne parmi les Bédouins qui ne professât l'islamisme, Khâlid écrivit à Abou-Bekr pour lui demander l'autorisation de revenir à Médine. Abou-Bekr lui répondit : Reste où tu résides actuellement, jusqu'à ce que je te fasse savoir où tu dois te rendre. Khâlid resta donc à l'endroit où il se trouvait. Abou-Bekr fit partir pour recevoir l'impôt les mêmes agents que le Prophète avait envoyés, et en maintenant Khâlid dans ses campements, il voulait pouvoir le charger de faire la guerre à ceux qui refuseraient de payer l'impôt. Tous les Arabes le payèrent.

Parmi les receveurs de l'impôt, il y avait un homme de la tribu de Temîm, de la branche de Mâlik, nommé Mâlik, fils de Nowaïra, qui avait un frère, nommé Moutammim; l'un et l'autre étaient chefs dans leur tribu et liés d'amitié avec ʿOmar, fils de Khattâb. Mâlik avait été nommé par le Prophète receveur de l'impôt parmi les Benî-ʿHanzhala; son fils Wakîʿ, parmi les Benî-Yarbouʿ, et Çafwân, fils de Çafwân, parmi différentes tribus des Benî-Temîm, qui étaient fort nombreux. Ce dernier avait perçu l'impôt des Benî-Temîm et l'avait fait parvenir à Abou-Bekr. Alors, à l'époque où Khâlid n'avait pas encore marché contre Tolaïʿha, la guerre avait éclaté entre les différentes tribus des Temîm, parce que les unes,

les Benî-Dhabba, n'ayant pas payé l'impôt, avaient reproché aux autres de l'avoir envoyé à Médine avant tous les autres Arabes. Dans cette guerre des Benî-Dhabba contre les Benî-Mâlik et les Benî-Yarbou'c, parmi lesquels se trouvaient Mâlik, fils de Nowaïra, et son fils Wakî'c, les Benî-Dhabba avaient tué un grand nombre de Benî-Mâlik. Ensuite, lorsque Khâlid eut terminé la guerre de Tolaï'ha et de Selma, que les Bédouins furent rentrés dans le devoir, qu'Abou-Bekr eut livré aux flammes Foudjaâ, que l'islamisme fut professé partout et qu'il n'y eut plus de rebelles; après qu'Abou-Bekr eut renvoyé à leurs postes les receveurs de l'impôt, pour rétablir l'ordre; que Mâlik, fils de Nowaïra, fut retourné parmi les Benî-Temîm, et son fils Wakî'c parmi les Benî-Yarbou'c; pendant que Khâlid, sur l'ordre d'Abou-Bekr, occupait toujours les mêmes campements, et lorsque l'impôt eut été payé par tous les Arabes, ces tribus, tout en restant en état d'hostilité, se tinrent tranquilles et n'osèrent pas se faire la guerre, par crainte de Khâlid, qui se trouvait dans les montagnes de Tayy, au milieu des Bédouins, et qui les observait.

Ce fut alors que parut une femme, venant de Mossoul, des Benî-Thaghlib, qui étaient chrétiens, comme en général les habitants de Mossoul, de la Mésopotamie, de l'Irâq et de la Syrie. Le nom de cette femme était Sadjâ'h, fille de 'Hârith, fils de Sowaïd. Elle professait le christianisme, elle maniait bien la parole et s'exprimait en beau langage arabe, en prose rimée. Elle disait qu'elle était prophétesse et qu'elle recevait de Dieu des révélations. Les hommes furent séduits par son beau langage, et un grand nombre de Benî-Thaghlib crurent en elle. Puis elle continua de rester dans son pays. Elle avait entendu parler de Mo'hammed. Lorsqu'elle apprit qu'il était mort, que les Arabes avaient abandonné sa religion

et que la guerre avait éclaté parmi eux; qu'elle sut aussi que Mosaïlima s'était érigé en prophète dans le Yemâma, et qu'il avait des partisans, elle quitta la Mésopotamie, et vint en Arabie, accompagnée de quatre cents cavaliers, guerriers de Mossoul, de la Mésopotamie, et Arabes, d'entre ceux qui avaient cru à sa mission prophétique.

Arrivée dans le 'Hedjâz, Sadjâ'h demanda quelle était la tribu arabe la plus forte. On lui dit que c'étaient les Benî-Dhabba. Alors elle adressa à ceux-ci une lettre, les engageant à adopter sa religion. Cette religion était formée en partie de l'islamisme, en partie du christianisme. Sadjâ'h prétendait que Jésus était l'esprit de Dieu et son serviteur; elle ne disait pas qu'il fût fils de Dieu; elle recommanda les cinq prières; elle établit l'impureté légale des femmes, interdit la fornication, et permit le vin et la viande de porc, comme dans la religion chrétienne. C'est cette religion qu'elle exposa aux Benî-Dhabba, les invitant à croire en elle et à faire la guerre à Abou-Bekr. Les Benî-Dhabba refusèrent, parce qu'ils avaient peur de Khâlid et qu'ils étaient en hostilité avec les Benî-Hodsaïl, qui, avec les Benî-Thaghlib, composaient la troupe de Sadjâ'h.

Voyant son insuccès auprès des Benî-Dhabba, Sadjâ'h se tourna vers les Benî-Mâlik et les Benî-Yarbou', leur adressa une lettre, les appela à sa religion et leur dit : J'appartiens par mon origine aux Benî-Yarbou'; la puissance que j'obtiendrais vous appartiendrait, et si j'ai des richesses, elles seront à vous. Mâlik, fils de Nowaïra, avec les Benî-Mâlik, et son fils Wakî', avec les Benî-Yarbou', accueillirent favorablement ses propositions, par rivalité contre les Benî-Dhabba, auxquels, en saisissant ce prétexte, ils voulaient faire la guerre. Sadjâ'h, ayant accepté leur soumission, eut une entrevue avec

eux : elle les invita à croire en elle et à sa religion et à pratiquer le culte établi par elle. Mâlik, fils de Nowaïra, lui dit : Accorde-nous un délai; fais avec nous une convention et un traité de paix; nous ferons la guerre à tes adversaires, et quand tes adhérents seront plus nombreux, nous serons tes partisans [ouvertement]. Mo'hammed, qui a été notre prophète, a souvent agi ainsi. Il a conclu des traités avec les juifs, les chrétiens et d'autres qui n'étaient pas de sa religion, en leur accordant des délais, après lesquels ils devaient embrasser sa croyance. Sadjâ'h consentit, et conclut avec eux un traité de paix. Mâlik et Wakî' avec les Benî-Mâlik et les Benî-Yarbou' se mirent donc à sa disposition; et comme les Benî-Temîm étaient divisés et en hostilité entre eux, tous ceux qui penchaient vers les Benî-Mâlik et les Benî-Yarbou' vinrent [ensuite] de leur côté. Mâlik et Wakî dirent encore à Sadjâ'h : Nous avons beaucoup d'ennemis; lequel devons-nous attaquer d'abord? Sadjâ'h répliqua : Dites-moi combien il y a de tribus, de combien d'hommes elles se composent, laquelle est la moins nombreuse, laquelle la plus forte et laquelle la plus faible. Ils lui énumérèrent toutes les tribus des Benî-Temîm, les Benî-Dhabba, les Benî-Abd-Manâf, et enfin les Benî-Rebâb, et lui indiquèrent le nombre d'hommes de chacune. Les Benî-Rebâb étaient la tribu la plus faible en nombre. Sadjâ'h, qui voulait attaquer d'abord la plus faible, dit : Je verrai ce que Dieu ordonnera, pour savoir laquelle nous devons attaquer. Le lendemain, elle leur dit : Dieu nous ordonne de faire la guerre d'abord aux Benî-Rebâb; j'ai reçu hier soir cette révélation : « Comptez les chameaux et soyez prêts pour le départ; ensuite sévissez contre les Rebâb, il n'y a point d'obstacle devant eux. »

Alors Mâlik, fils de Nowaïra, forma une armée et marcha

contre les Benî-Rebâb. Ceux-ci, étant trop peu nombreux pour pouvoir opposer de la résistance à Mâlik, demandèrent aide aux Benî-Dhabba et aux autres tribus. Sadjâʿh suivit Mâlik avec d'autres troupes. Les tribus temîmites vinrent se joindre aux Benî-Rebâb, et formèrent une masse considérable. Sadjâʿh leur livra un combat, triompha d'eux, en tua un grand nombre et fit des prisonniers. Plusieurs Arabes des Benî-Temîm et d'autres tribus, tels que ʿOtârid, fils de ʿHâdjib, Zibriqân, fils de Bedr, et d'autres chefs des Temîm et des Fezâra, embrassèrent sa croyance. Le parti de Sadjâʿh devint très-puissant; une très-grande foule se rassembla autour d'elle. Alors elle résolut de se diriger vers le Yemâma, pour faire cause commune avec Mosaïlima, afin de faire valoir ensemble leurs prétentions à l'état de prophètes et d'appeler les hommes à leur religion.

S'étant mise en route vers le Yemâma, Sadjâʿh rencontra sur son chemin la tribu des Benî-Hodjaïm et celle des Benî-ʿAmrou, sous le commandement d'Aus, fils de Khozaïma. Les Hodjaïm et les Hodsaïl étaient en état d'hostilité. Aus, à la tête des Benî-Hodjaïm et des Beni-ʿAmrou, donna la chasse aux Benî-Hodsaïl, qui s'acheminaient, avec Sadjâʿh, vers le Yemâma, tua plusieurs de ceux-ci ainsi que d'autres soldats de Sadjâʿh, et fit des prisonniers. Sadjâʿh évita la lutte; elle conclut un traité de paix avec eux : il fut stipulé que les prisonniers seraient rendus, qu'elle passerait dans le Yemâma par une autre route, sans toucher le territoire des Benî-Hodjaïm et des Benî-ʿAmrou, et sans les inquiéter. Après que les prisonniers furent rendus, les soldats qui étaient venus avec Sadjâʿh de la Mésopotamie lui dirent : Que veux-tu faire? Ces Arabes se tournent contre nous, et nous ne sommes pas assez forts pour leur résister. Mâlik, fils de Nowaïra, n'a

embrassé ni notre cause ni notre religion; il n'a traité avec nous que pour faire la guerre, avec notre aide, aux Benî-Dhabba et à ses autres ennemis. Maintenant qu'il l'a faite, qu'il a obtenu ce qu'il voulait et qu'il a tué plusieurs de ses ennemis, nous ne pouvons plus compter sur lui. Si, de quelque lieu, une armée vient fondre sur nous, nous ne pourrons pas lui résister; et si Khâlid apprend notre mouvement, il se jettera sur nous et nous exterminera. Il faut donc prendre nos mesures pour empêcher ces hommes de nous nuire. Sadjâ'h répondit : Il faut que nous allions dans le Yemâma, vers Mosaïlima, fils de 'Habîb ; il est prophète comme moi; nous sommes les seuls prophètes qui restent sur la terre; quand nous nous serons réunis, et que l'un aura cru à la mission de l'autre, nous appellerons tous les hommes à notre religion. Les autres répliquèrent : Mais si Mosaïlima ne veut pas nous accueillir? Il s'est érigé seul en prophète, et il n'y a pas deux prophètes en un même lieu. Sadjâ'h dit : Dieu m'ordonne d'aller au Yemâma, il m'a envoyé une révélation ainsi conçue : «En avant vers le Yemâma! Volez du vol des colombes. La campagne est rude; après elle, le blâme ne vous atteindra pas.» Toute la troupe se dirigea donc sur le Yemâma, vers Mosaïlima. Ceux des Temîm qui avaient cru en Sadjâ'h, tels que 'Otârid, fils de 'Hâdjib; Zibriqân, fils de Bedr; 'Amrou, fils d'Al-Ahtam; Ghaïlân, fils de Kharascha, et d'autres chefs arabes, marchèrent avec elle. Mâlik, fils de Nowaïra, ne la suivit pas; il ramena ses soldats dans sa tribu.

A la nouvelle de l'approche de Sadjâ'h, Mosaïlima et ses partisans de Yemâma et des Benî-'Hanîfa, furent très-inquiets. Les troupes musulmanes qui avaient été envoyées par Abou-Bekr sous les ordres de Schoura'hbîl, et qui se trouvaient près de [la ville de] Yemâma, apprenant que Sadjâ'h arrivait avec

une armée composée de Temîm, de Hodsaïl et de Thaghlib, eurent de grandes appréhensions. Elles ne pouvaient s'expliquer ce mouvement, et pensaient que Sadjâ'h avait été appelée par Mosaïlima, car elles ignoraient que celui-ci fût inquiet lui-même. En conséquence, les musulmans se retirèrent à deux journées de marche de Yemâma et y établirent leur camp.

L'armée de Sadjâ'h s'étant approchée, Mosaïlima envoya quarante hommes des Benî-'Hanîfa au-devant de Sadjâ'h, pour savoir dans quelle intention elle venait et ce qu'elle voulait. Il lui adressa une lettre, dans laquelle il disait : La fonction prophétique sur la terre appartenait par moitié à moi, et par moitié à Mo'hammed. Lorsque celui-ci est mort, Gabriel est venu et m'a confié l'exercice de cette fonction sur toute la terre. Cependant je t'abandonne la part des Qoraïschites, et à présent la moitié de la terre sera à moi, et l'autre moitié à toi; aucun autre en dehors de nous deux n'en aura une part. Lorsque les quarante députés arrivèrent auprès de Sadjâ'h, celle-ci les accueillit bien et leur donna des marques de faveur et de distinction; ensuite elle les interrogea. Les députés lui exposèrent le message de Mosaïlima et lui proposèrent l'exercice de la fonction prophétique sur la moitié de la terre. Sadjâ'h fut très-satisfaite; elle dit : J'ai reçu de Dieu le même ordre, par cette révélation : « Il ne prétend qu'à tort à la moitié; mais la moitié est donnée à ces cavaliers que tu vois comme des écailles. »

Les députés y passèrent la nuit. Le lendemain, au moment où ils allaient partir, Sadjâ'h leur adressa des éloges, leur donna des marques d'honneur, et leur dit : Hier soir j'ai été favorisée par Dieu à cause de vous; j'ai reçu une révélation dans laquelle il vous donne des éloges; il a dit : « Lorsque j'ai vu leurs beaux visages, leur teint brillant et leurs jolies extré-

mités, je leur ai dit : N'approchez pas des femmes et ne buvez pas de vin. Mais vous êtes des hommes pieux, jeûnant un jour et passant l'autre dans le labeur. Gloire à Dieu! Lorsque viendra la vie future, quelle sera votre vie! Comme vous monterez au royaume du ciel! Quand même il ne s'agirait que d'un grain de sénevé, il y aurait cependant un témoin qui connaît ce qu'il y a dans les poitrines. Mais les poitrines de la plupart des hommes ne renferment que des plaies.» En effet, Mosaïlima avait interdit l'usage du vin, et c'est pour cette raison que Sadjâ'h disait : «Ne buvez pas de vin.» Et en disant : «N'approchez pas des femmes,» elle avait en vue la loi, établie par Mosaïlima, qui permettait d'avoir commerce avec une femme seulement jusqu'à ce qu'on en eût un fils, et qui l'interdisait ensuite. Mosaïlima prétendait que les rapports sexuels sont nécessaires afin que l'homme ait une descendance; tout homme qui a vu naître un rejeton sorti de ses reins doit s'abstenir en ce monde d'avoir des rapports avec une femme, et il faut qu'il ne touche plus jamais une femme. Ensuite Sadjâ'h congédia les députés, en leur disant encore : Il faut absolument que j'aie une conférence avec lui, afin que nous nous voyions.

De retour auprès de Mosaïlima, les messagers lui dirent : Elle a le caractère prophétique comme toi; elle reçoit, de même que toi, des révélations du ciel. Puis ils lui récitèrent les révélations de Sadjâ'h. Mosaïlima se trouvait dans la forteresse de Yemâma, dans la ville dans laquelle il s'était enfermé, de peur des musulmans. Il craignit, si Sadjâ'h y venait, de voir les habitants de Yemâma embrasser sa foi et se détourner de lui. Il envoya donc un nouveau message à Sadjâ'h et lui fit dire : Si tu veux avoir une entrevue avec moi, laisse ton armée à l'endroit où elle est campée, et viens me

trouver seule. Il adressa aussi à l'armée de Sadjâ'h, à 'Otârid et aux autres chefs des Temîm, un message ainsi conçu : Demeurez là où vous êtes et envoyez-la auprès de moi pour une entrevue. Puis il ajouta qu'il avait de Dieu une révélation contenant leur éloge, et il leur envoya cette révélation, qui était conçue en ces termes : «Dieu entend celui qu'il entend, et il dirige vers le bien les désirs de celui qui forme des désirs, et qui ne cessera pas de jouir de tout ce qui le rend heureux. Votre Seigneur vous a vus, vous a comblés de ses dons, vous a ôté l'affliction, et, au jour de son jugement, il vous donnera la béatitude et la vie. Sur nous les prières des hommes pieux, de ceux-là qui ne sont ni des misérables, ni des scélérats, qui se lèvent dans la nuit, et qui jeûnent pendant le jour, en l'honneur de votre Seigneur, le grand, qui est le Seigneur des nuées et des pluies!»

Sadjâ'h se rendit, avec dix hommes de sa suite, auprès de Mosaïlima. Celui-ci fit poser un tapis à un endroit en dehors de la forteresse, et y fit construire une tente de cuir, où il voulait recevoir Sadjâ'h, pour ne pas la laisser pénétrer dans la forteresse. Ayant quitté la ville, il entra avec Sadjâ'h dans la tente préparée, et ils se mirent à causer. Mosaïlima était un homme jeune et beau, et il fit impression sur le cœur de Sadjâ'h. Pendant la conversation, Sadjâ'h demanda à Mosaïlima : As-tu reçu du ciel quelque révélation qui me concerne? — J'en ai reçu, dit Mosaïlima. Voici la révélation que Dieu m'a envoyée cette nuit : «Ne vois-tu pas comment ton Seigneur fait avec la femme enceinte, dont il fait sortir d'entre le péritoine et les viscères un être vivant? Dieu a créé les femmes,» etc. Sadjâ'h dit : J'atteste que tu es le prophète de Dieu, et que ce sont les paroles de Dieu. Mosaïlima, voyant que Sadjâ'h avait de l'amour pour lui, et ayant lui aussi des

désirs, dit : Tu sais que je suis prophète, et toi aussi, tu es prophétesse; qu'est-ce qui empêche que je t'épouse? Mes partisans et les tiens se réuniront alors et formeront un seul corps, et nous soumettrons tous les Arabes. Sadjâʿh répliqua : Cela me convient, mais je veux attendre les ordres de Dieu et savoir quelles révélations il enverra à cet égard du ciel à toi et à moi. Alors Mosaïlima, prenant l'attitude de l'accablement, comme s'il recevait une révélation, dit : Gabriel vient de m'apporter une révélation qui te concerne; il dit :

« Allons, viens, unissons-nous, » etc.

Voilà ce que Dieu m'a révélé, dit Mosaïlima. Sadjâʿh répliqua : Je suis à tes ordres et aux ordres de ton Dieu. Elle se livra à lui, et le mariage fut consommé sur-le-champ.

Sadjâʿh, après être restée là trois jours, retourna vers son armée. On lui demanda ce qu'elle avait conclu. Elle répondit : Il a le caractère prophétique, comme moi; et je l'ai épousé afin que nos deux partis se réunissent et que nous puissions subjuguer et exterminer nos ennemis. ʿOtârid, fils de ʿHâdjib, dit : T'a-t-il donné un cadeau nuptial? — Non, répondit Sadjâʿh. — Retourne, continua ʿOtârid, et demande-lui le don nuptial; car il serait honteux qu'une femme aussi élevée que toi se donnât à un homme sans lui demander le don nuptial. Sadjâʿh retourna auprès de Mosaïlima. Celui-ci était rentré dans la forteresse; sans descendre [du haut du rempart, d'où il l'apercevait], il lui demanda pourquoi elle revenait. Sadjâʿh dit : Ce n'est pas pour moi que je viens; mais mes partisans réclament un cadeau de noces. Mosaïlima demanda : Combien de prières leur as-tu prescrit d'accomplir chaque jour? — Cinq, répondit Sadjâʿh, de même que Moʿhammed. Mosaïlima dit : Voici le cadeau de noces que je te donne : Je leur

accorde l'exemption de deux prières, de celle de l'aurore et de celle du coucher, dont l'obligation est la plus onéreuse. Sadjâ'h rentra dans son camp et fit cette communication à ses partisans. On rapporte que, encore aujourd'hui, dans le désert, une partie des Benî-Temîm, des Arabes purs, et beaucoup d'autres, dans d'autres tribus, n'accomplissent ni la prière de l'aurore, ni la prière du coucher.

Mosaïlima désirait que Sadjâ'h quittât les portes de Yemâma. Mais elle y demeura jusqu'à ce qu'il consentît à lui donner la moitié des produits de [la province de] Yemâma, et qu'il promît de lui envoyer [par la suite] cette part, n'importe en quel lieu elle se trouverait. Il lui parla ainsi : Je ne chercherais pas à t'éloigner; mais ton armée est composée en grande partie de Benî-Temîm, qui ont été musulmans; je crains que, si l'armée musulmane leur adresse un appel, ils ne se rendent à cet appel, et que ces deux corps réunis ne t'exterminent. Prends la moitié des produits de cette année, éloigne cette armée, et chaque année je t'enverrai la moitié des produits, jusqu'à ce que nous puissions faire la guerre aux musulmans; alors je t'appellerai, nous nous réunirons et nous resterons ensemble. Sadjâ'h reçut la moitié des produits du Yemâma, et s'en alla, suivie de toute son armée. Cependant les Benî-Temîm étaient honteux d'avoir été amenés par Sadjâ'h à la porte de la ville de Mosaïlima, pour qu'elle eût un rendez-vous amoureux avec lui. 'Otârid, fils de 'Hâdjib, dit :

« Une femme a été notre prophétesse; nous avons couru vers elle. Mais les autres hommes ont eu des hommes pour prophètes. »

Sadjâ'h continua sa marche. Les Benî-Temîm, reconnaissant qu'ils n'avaient rien à attendre d'elle, et regrettant de l'avoir suivie, la quittèrent. Mâlik, fils de Nowaïra, eut éga-

lement de grands regrets. Tous regagnèrent leurs tribus. Alors les soldats de Sadjâ'h lui dirent : Il faut nous en retourner dans notre pays ; car les Arabes sont las de nous ; aucun d'eux n'est resté avec nous, et nous ne devons pas être seuls au milieu d'eux. En conséquence, Sadjâ'h ramena son armée à Mossoul et dans le Djezîra, et y demeura parmi les Benî-Thaghlib et les Benî-Hodsaïl, jusqu'au temps de Mo'âwiya, où elle se fit musulmane. Elle mourut dans l'islamisme.

A la nouvelle que Sadjâ'h avait amené une armée, que les Benî-Temîm s'étaient joints à elle, que cette troupe réunie s'était portée au secours de Mosaïlima, et que les musulmans s'étaient retirés des frontières du Yemâma, Abou-Bekr avait été consterné. Il avait écrit à 'Ikrima, fils d'Abou-Djahl, de demeurer dans le lieu où il se trouvait jusqu'à ce qu'il lui envoyât des renforts. Il avait écrit aussi à Khâlid de ne pas quitter ses campements et d'y attendre ses ordres. Il avait ainsi pris toutes sortes de mesures. Il fut donc très-heureux lorsqu'il apprit que Sadjâ'h s'en était retournée, et que les Benî-Temîm l'avaient abandonnée. Les musulmans se réjouirent tous de cette nouvelle.

Cependant les Benî-Temîm, regrettant ce qu'ils avaient fait, craignaient qu'Abou-Bekr n'envoyât contre eux une armée ; ils redoutaient aussi de voir Khâlid se tourner contre eux. Alors ils firent partir deux de leurs chefs, Aqra', fils de 'Hâbis, et Zibriqân, fils de Bedr, qui devaient porter à Abou-Bekr le message suivant : Nous avons embrassé la cause de Sadjâ'h, parce que nous ne pouvions lui résister. Maintenant nous l'avons quittée. Nous regrettons ce que nous avons fait, et l'on ne nous verra plus commettre une faute pareille. Si tu le juges bon, assigne-nous l'impôt du Ba'hraïn, car les Benî-Temîm sont nombreux et leurs branches s'étendent de tous

côtés; donne-nous l'impôt du Ba^chraïn, nous le lèverons, le distribuerons [aux différentes tribus temîmites] et nous les ramènerons à l'islamisme. Aqra^c et Zibriqân arrivèrent à Médine. Tal^cha, fils d'^cObaïd-Allah, avec lequel ils étaient liés d'amitié, les conduisit auprès d'Abou-Bekr, présenta leur requête et plaida leur cause auprès du calife. Abou-Bekr accueillit leur demande, et leur accorda l'impôt du Ba^chraïn. Il fit rédiger un acte que devaient signer, comme témoins, les compagnons du prophète. Lorsqu'on apporta cet écrit à ^cOmar, fils de Khattâb, pour qu'il le signât, ^cOmar s'écria : Oh non ! cela ne sera pas fait pour eux ! et il déchira l'acte et le jeta dehors. Tal^cha, tout en colère, courut vers Abou-Bekr, et lui dit : Es-tu le souverain, ou est-ce ^cOmar? Abou-Bekr répondit : Je suis le souverain de nom, mais à ^cOmar appartient le conseil. Ensuite il convoqua les compagnons du Prophète, pour connaître leur avis relativement aux Benî-Temîm. ^cOmar dit : Ils se sont révoltés déjà une fois, et maintenant ils se sont révoltés de nouveau. N'est-ce pas assez que tu leur fasses grâce de la vie? Faut-il encore leur donner de l'argent? Tu es dans la nécessité d'envoyer de tous côtés des troupes et de leur donner de l'argent. Écris à Khâlid pour qu'il voie lesquels d'entre eux sont musulmans; qu'il laisse ceux-là tranquilles, qu'il fasse mettre à mort les apostats, et qu'il délivre les musulmans. Abou-Bekr dit : C'est ainsi que je ferai. Et il écrivit en ce sens à Khâlid. Aqra^c et Zibriqân, voyant leur insuccès, s'en retournèrent.

Khâlid quitta ses campements et se mit en mouvement contre Mâlik, fils de Nowaïra, qui était établi, avec ses partisans, à un endroit nommé Bitâ^ch. Mâlik se repentait d'avoir traité et d'avoir combattu avec Sadjâ^ch. Il était très-embarrassé et ne savait que faire. Khâlid se dirigea sur Bitâ^ch.

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE KHÂLID CONTRE MÂLIK, FILS DE NOWAÏRA.

Lorsque Khâlid partit pour Bitâ'h, son armée se divisa en deux camps : les Mohâdjir le suivirent ; mais les Ançâr dirent : Nous ne partirons pas ; car Abou-Bekr nous a écrit de garder nos campements, et à toi aussi il a enjoint de ne faire aucun mouvement sans ses ordres. Khâlid leur dit : Abou-Bekr m'a donné le commandement, et c'est à moi d'aviser et de décider, quand je le jugerai bon, où il faut aller porter nos armes. Il faut que vous veniez avec moi ; si vous ne voulez pas venir, vous êtes libres ; quant à moi, je pars. Khâlid partit avec les Mohâdjir, et les Ançâr restèrent au camp. Mais le lendemain, ceux-ci, regrettant leur refus de marcher, se dirent entre eux : S'il fait du butin ou qu'il obtienne d'autres avantages, nous n'en aurons aucune part ; et s'il lui arrive malheur, nous serons blâmés. En conséquence, ils allèrent le rejoindre.

A la nouvelle de l'approche de Khâlid, Mâlik, fils de Nowaïra, réunit ses soldats et leur dit : Khâlid se dirige contre nous. Nous avons commis une grande faute ; car, quoique nous n'ayons pas embrassé la religion de Sadjâ'h, nous avons traité et nous avons fait alliance avec elle, et nous avons fait avec elle la guerre. Abou-Bekr est très-irrité contre nous, et il envoie Khâlid. Aujourd'hui il ne nous reste pas autre chose à faire que de nous soumettre. Nous nous trouvons ici rassemblés à Bitâ'h ; c'est un campement ; si, en arrivant, Khâlid nous voit ainsi, il croira que nous sommes une armée et préparés à le combattre. Il faut donc que nous quittions ce lieu en nous dispersant, et que chacun regagne sa tribu.

Alors tous ces hommes se séparèrent, et chacun retourna dans sa tribu. Mâlik, fils de Nowaïra, rentra aussi dans son pays, réunit l'impôt et l'envoya à Khâlid. Quand celui-ci arriva, tout l'impôt avait été apporté, et il ne trouva personne à Bitâ'h; il conclut qu'ils n'avaient pas l'intention d'opposer de la résistance. Il fit halte à Bitâ'h, reçut l'impôt et adressa à Abou-Bekr une lettre en lui annonçant son excursion. Abou-Bekr lui répondit: Envoie vers chaque tribu des Benî-Temîm deux ou trois hommes, qui devront y arriver à l'heure de la prière et observer les différentes localités. Si, dans une tribu, ils n'entendent pas l'appel à la prière, tu sauras que les gens de cette tribu sont apostats, et tu les feras mourir. Quant aux autres tribus, où l'on aura entendu l'appel à la prière, invite-les à se rendre auprès de toi. Si elles payent la dîme, accepte-la et épargne ces hommes; mais si l'on ne la paye pas, fais-les tous mourir, et ne fais grâce à personne. Khâlid fit ainsi. Vers la tribu de Mâlik, fils de Nowaïra, il envoya quelques cavaliers, parmi lesquels se trouvait Abou-Qatâda, l'un des principaux Ançâr. Arrivant à l'heure de la prière, ils saisirent Mâlik et l'amenèrent auprès de Khâlid.

Les rapports de ces messagers étaient contradictoires. Les uns disaient qu'ils n'avaient pas entendu prier dans la tribu de Mâlik, tandis qu'Abou-Qatâda prétendait avoir entendu prier. En présence de ce désaccord, Khâlid retint prisonniers Mâlik et ses compagnons. Puis il fit appeler Mâlik devant lui, le fit asseoir et se mit à causer avec lui. Il était persuadé que Mâlik était apostat. — Pourquoi, lui demanda-t-il, as-tu, avec ta tribu, embrassé la cause de Sadjâ'h? Mâlik répondit: Nous n'avons pas embrassé sa cause; nous avons seulement traité avec elle, à cause des Benî-Dhabba, avec lesquels nous étions en guerre; quand elle a marché vers Mosaïlima avec tous les

Benî-Temîm, nous ne l'avons pas suivie. Khâlid, en causant et en discutant avec lui, vint à parler du Prophète. Mâlik dit : Oui, votre maître a dit... Khâlid s'écria, en colère : Chien! il était notre maître, n'était-il pas aussi le tien? Mais je sais que tu es un incrédule, et que c'est toi qui as amené Sadjâʿh en Arabie; car toi, le premier d'entre les Benî-Temîm, tu l'as accueillie et tu as combattu sous ses ordres; tu as versé beaucoup de sang musulman, et tu as été l'instigateur de tout cela. Un homme, nommé Dharâr, fils d'Al-Azwar, des Benî-Asad, se tenait devant Khâlid, le sabre à la main. Khâlid lui dit : Frappe ce chien! Dharâr fit tomber la tête de Mâlik.

Une autre tradition rapporte que Khâlid retint prisonniers Mâlik et ses compagnons, convaincu qu'ils étaient apostats et que, s'ils se montraient attachés à l'islamisme et s'ils payaient la dîme, c'était un effet de la peur. Il avait l'intention de les tuer. La nuit était très-froide. Chacun des prisonniers avait été confié par Khâlid à la garde de l'un de ses compagnons, auxquels il dit : *Chauffez les prisonniers*, voulant dire par là qu'ils devaient les tuer. Les soldats rentrèrent dans leurs tentes et chacun tua son prisonnier. Le lendemain tous les prisonniers étaient morts. Mâlik, fils de Nowaïra, avait une femme nommée Oumm-Temîm, qui était d'une des principales familles des Temîm et d'une grande beauté. Après la mort de Mâlik, Khâlid épousa Oumm-Temîm.

Dans la nuit, lorsqu'on eut mis à mort Mâlik, Abou-Qatâda vint demander raison de cet acte à Khâlid, en disant : Tu m'avais envoyé vers un homme; je t'avais rapporté que j'avais entendu prier dans sa maison; puis il avait payé la dîme : il était donc musulman; et tu l'as fait mourir. Tu n'as pas bien agi. Khâlid répliqua : Si tu as dit avoir entendu la voix de la prière, un autre a dit qu'il ne l'avait pas entendue, et

sa parole vaut la tienne. — Ma parole, répliqua Abou-Qatâda, avait plus d'autorité auprès de l'apôtre de Dieu que celle de cet homme, qui prétend n'avoir rien entendu; car le Prophète m'a considéré comme plus véridique que toi-même. Khâlid rudoya Abou-Qatâda, qui jura qu'il ne ferait plus jamais de campagne sous le drapeau de Khâlid. Il partit pour Médine et vint rendre compte à Abou-Bekr de l'action de Khâlid. Abou-Bekr le reçut mal et lui répondit sévèrement. Abou-Qatâda alla trouver ʿOmar, avec lequel Mâlik avait été très-lié, et lui raconta que Khâlid avait fait mourir Mâlik, et qu'il avait épousé sa femme, quoique Mâlik fût musulman. ʿOmar se rendit aussitôt auprès d'Abou-Bekr et lui dit : Khâlid a eu tort de tirer l'épée contre des musulmans. Il fait mourir qui il veut. Voici Abou-Qatâda qui atteste que Mâlik, fils de Nowaïra, était musulman, et moi j'affirme que Khâlid a eu tort de le faire mourir, d'épouser sa veuve et de s'emparer de ses biens. Rappelle-le et demande-lui compte de la mort de ces hommes; car de telles actions nuiraient à la cause de la religion. Abou-Bekr répliqua : Ô ʿOmar, Khâlid est *le glaive de Dieu;* c'est ainsi que l'a appelé l'apôtre de Dieu, qui a dit que Dieu a tiré ce glaive contre les infidèles. Je ne veux pas remettre ce glaive dans le fourreau, et je ne souffrirai pas qu'Abou-Qatâda ne veuille pas retourner auprès de Khâlid. ʿOmar plaida longuement la cause d'Abou-Qatâda, mais Abou-Bekr fut inflexible. Abou-Qatâda retourna auprès de Khâlid.

Le frère de Mâlik, Moutammim, fils de Nowaïra, vint trouver ʿOmar et réclama justice pour la mort de son frère. ʿOmar le conduisit auprès d'Abou-Bekr. Moutammim demanda justice contre Khâlid, disant : Mâlik était musulman et Khâlid l'a tué. Abou-Bekr écrivit à Khâlid en ces termes : Laisse ton ar-

mée dans ses campements et reviens ici seul, pour répondre à ton accusateur Moutammim, fils de Nowaïra, qui t'accuse du meurtre de son frère. Khâlid vint, accompagné de cinq serviteurs.

Bilâl était le portier d'Abou-Bekr. Khâlid, sachant que le calife lui aussi, excité par ʿOmar, était mécontent de lui, envoya, de la dernière station avant Médine, un messager vers Bilâl et lui fit offrir un présent de deux dînârs. Ce fut là le premier don de corruption sous le règne de l'islamisme. Khâlid fit demander à Bilâl de l'introduire auprès d'Abou-Bekr, sans laisser entrer en même temps ʿOmar, afin qu'il pût, étant seul, présenter sa justification. Abou-Bekr avait l'habitude, chaque matin, après avoir accompli dans la mosquée la prière, de rentrer dans sa maison, dont la porte donnait dans la mosquée (c'est cette maison qui forme aujourd'hui le tombeau du Prophète), de lire le Coran et de prier. Quand il avait fini, Bilâl sortait et faisait entrer ceux qui avaient audience. Ayant accepté les deux dînârs de Khâlid, Bilâl dit au messager: Dis à Khâlid de venir le matin, avant le lever du soleil.

Le lendemain, Khâlid entra dans la ville de Médine, monté sur un chameau et vêtu d'une tunique de coton devenu noir par le contact de la cuirasse, le sabre suspendu à son baudrier, et la tête enveloppée d'un turban rouge, dans lequel étaient fichées deux flèches, d'après la coutume des guerriers fameux et des chefs d'armée chez les Arabes. Lorsqu'il arriva à la porte de la mosquée, Abou-Bekr était dans sa maison, et ʿOmar avec d'autres se trouvait dans la mosquée. Khâlid fit agenouiller son chameau à la porte de la mosquée, descendit et voulut entrer. ʿOmar se leva, courut au-devant de lui, à la porte, saisit le devant de sa tunique et son baudrier et le traîna ainsi dans la mosquée; puis il arracha les flèches de son

turban, les brisa et les jeta dehors. Ensuite il dit : Ennemi de Dieu, tu as tué un musulman, et tu as épousé sa femme! Par Dieu! je veux que tu sois mis à mort aujourd'hui, en expiation de la mort de Mâlik. Khâlid garda le silence. ʿOmar l'entraîna dans la mosquée, devant tout le monde, jusqu'à la porte d'Abou-Bekr. Alors Bilâl dit : Attendez, je vais vous annoncer au vicaire du Prophète. Il entra et dit : Khâlid est arrivé et le voici à la porte. Bilâl ne dit pas qu'ʿOmar était avec lui. Abou-Bekr répliqua : Appelle-le, qu'il entre. Bilâl sortit, prit Khâlid par la main et lui dit : Entre. ʿOmar voulut entrer avec lui, mais Bilâl lui posa la main sur la poitrine et lui dit : Il n'a ordonné que de faire entrer Khâlid. ʿOmar recula par obéissance, et alla reprendre sa place; il mit une main sur l'autre et s'écria : Hélas! le sang de Mâlik, fils de Nowaïra, reste sans vengeance; car maintenant il va, par son langage, circonvenir le calife, qui accueillera sa justification.

Khâlid, étant entré chez Abou-Bekr, se tint debout devant lui. Abou-Bekr lui dit : Ô Khâlid, tu as tué un musulman, et tu as épousé sa femme. Khâlid répliqua : Je t'adjure par Dieu, ô vicaire de l'apôtre de Dieu, de déclarer si tu n'as pas entendu dire au Prophète ces paroles : « Khâlid est le glaive de Dieu sur la terre. » — Par Dieu! certes je les ai entendues, s'écria Abou-Bekr. Khâlid reprit : Eh bien, Dieu ne frappe de son glaive que le cou d'un infidèle ou d'un hypocrite! — Tu as raison, dit Abou-Bekr, retourne immédiatement à ton poste. Lorsque Khâlid sortit d'auprès d'Abou-Bekr, ʿOmar se trouvait encore dans la mosquée. Khâlid mit la main sur la poignée de son sabre, qu'il tira à moitié du fourreau, et dit à ʿOmar : Approche donc, fils d'Oumm-Schamla! Oumm-Schamla était le nom qu'on donnait à la mère d'ʿOmar. Celui-ci sut alors que Khâlid avait obtenu son pardon.

Khâlid sortit de la mosquée, monta sur son chameau, et, sans faire le moindre séjour à Médine, il retourna à son camp à Bitâ'h.

CHAPITRE X.

CAMPAGNE DE KHÂLID CONTRE MOSAÏLIMA L'IMPOSTEUR.

Mo'hammed, fils de Djarîr, dit : 'Ikrima, fils d'Abou-Djahl, avait été envoyé par Abou-Bekr dans le Yemâma. Ce fut à l'époque où les onze généraux quittèrent Médine. Puis le calife avait fait partir Schoura'hbîl, fils de 'Hasana, pour aller rejoindre 'Ikrima. Celui-ci, apprenant l'approche de Schoura'hbîl, et ne voulant pas laisser à ce dernier la gloire de la campagne, se rendit, avant qu'il fût arrivé, aux portes de Yemâma, et livra un combat. Il fut défait et obligé de se retirer. Abou-Bekr lui adressa une lettre, dans laquelle il le blâmait en ces termes : Tu n'es pas capable de faire le maître, et tu ne veux pas faire d'apprentissage ! Pourquoi n'es-tu pas resté tranquille jusqu'à l'arrivée de Schoura'hbîl ? Cela aurait mieux valu. Maintenant garde-toi de revenir à Médine ; car si je te voyais, je te ferais trancher la tête. Va rejoindre 'Hodsaïfa et 'Arfadja dans l''Omân, et fais la guerre sous leurs ordres ; s'ils suffisent à leur affaire, et qu'ils n'aient pas besoin de toi, rends-toi dans le Yemen et dans le 'Hadhramaut, auprès de Mohâdjir, fils d'Omayya, pour l'aider, et place-toi sous son commandement. Il écrivit aussi à Schoura'hbîl pour lui enjoindre de rester immobile avec son corps de troupes jusqu'à nouvel ordre. En voyant arriver Schoura'hbîl aux portes de Yemâma, Mosaïlima reconnut que les armées musulmanes se tourneraient toutes contre lui, les unes

après les autres, et que, quand il en aurait vaincu une, une autre la remplacerait. En conséquence, il s'enferma dans la forteresse de Yemâma, qui était en fort bon état.

Abou-Bekr, apprenant que Mosaïlima s'était enfermé dans la forteresse, jugea qu'il n'en sortirait pas, aussi longtemps que Schouraᶜhbîl serait campé sous ses murs. D'un autre côté, il pensait que le plus grand danger pour les musulmans était du côté des Bédouins et des rebelles, qui étaient même déjà venus jusqu'aux portes de Médine. C'est pour ces raisons qu'il employa Khâlid, fils de Walîd, et l'armée musulmane contre les Arabes. Quand enfin Khâlid eut réduit les rebelles et tué Mâlik, fils de Nowaïra; quand il ne se montra plus aucun insurgé parmi les Bédouins; après le voyage de Khâlid à Médine et son entrevue avec Abou-Bekr, et après son retour au camp, le calife lui adressa une lettre dans laquelle il lui disait : Tu dois te rendre avec l'armée aux portes de Yemâma, pour attaquer Mosaïlima. Schouraᶜhbîl s'y trouve déjà avec des troupes musulmanes. Je t'enverrai encore un autre corps d'armée de Médine. Il écrivit aussi à Schouraᶜhbîl en ces termes : Lorsque Khâlid sera arrivé, place-toi sous ses ordres. Ensuite il fit proclamer à Médine : Que tous ceux qui sont en état de porter les armes se rendent auprès de Khâlid pour prendre part à la guerre contre Mosaïlima, l'ennemi de Dieu dans le Yemâma. Abou-Bekr envoya donc à Khâlid une armée considérable, composée de Mohâdjir et d'Ançâr, qui alla le rejoindre à Bitâᶜh.

Après l'arrivée de ces troupes, Khâlid leva son camp et organisa l'armée. Il sépara les Mohâdjir des Ançâr, et passa en revue les différentes tribus arabes qui étaient enrôlées sous ses drapeaux, et qui formaient en tout treize mille hommes. Il plaça à la tête de l'un des corps des Mohâdjir, Abou-ᶜHo-

dsaïfa, fils d'ʿOtba, fils de Rabîʿa; l'autre corps eut pour général Zaïd, fils de Khattâb et frère d'ʿOmar. Thâbit, fils de Qaïs, fils d'Al-Schammâs, et Al-Berâ, fils de Mâlik, furent investis du commandement des deux corps des Ançâr. Khâlid remit l'étendard des Mohâdjir aux deux premiers chefs, et celui des Ançâr à Thâbit et à Al-Berâ. Il donna le commandement de l'avant-garde à ʿAbdallah, fils d'ʿOmar, fils de Khattâb, et fit porter devant lui son propre étendard. Enfin il occupa lui-même le centre, se faisant précéder par son drapeau de commandement, et fit marcher l'armée dans cet ordre jusqu'aux portes de Yemâma. Schouraʿhbîl, fils d'ʿHasana, vint au-devant de lui jusqu'à la seconde station.

Ayant appris le mouvement des troupes musulmanes réunies, Mosaïlima convoqua les habitants de Yemâma et les Benî-ʿHanîfa. Il y avait un homme du Yemâma, nommé Nehâr-er-Raddjâl, qui était venu autrefois auprès du Prophète, avait appris le Coran et les institutions musulmanes; plus tard, ayant été informé que Mosaïlima s'était érigé en prophète et que les habitants du Yemâma avaient embrassé sa religion, le Prophète avait donné à Nehâr-er-Raddjâl pour mission d'appeler les hommes à la religion musulmane, de leur enseigner le Coran et de détruire l'œuvre de Mosaïlima. Lorsqu'il fut arrivé dans le Yemâma, Mosaïlima le combla de grâces, en fit son ami et lui parla ainsi : J'ai établi cette religion pour toi; tu peux prescrire aux hommes, en fait d'institutions religieuses, ce que tu voudras, et je proclamerai que Dieu l'a ordonné ainsi. Nehâr-er-Raddjâl fit cause commune avec Mosaïlima, et déclara devant les habitants du Yemâma que Moʿhammed avait rendu témoignage du caractère prophétique de Mosaïlima. Il m'a envoyé, leur disait-il, afin que je vous atteste que Mosaïlima est votre prophète, et afin que

vous croyiez en lui. Nehâr-er-Raddjâl fit plus de tort à l'islamisme que Mosaïlima lui-même. Les habitants du Yemâma exécutaient tout ce qu'il leur ordonnait. Il dit à Mosaïlima : Je veux que tu prescrives aux hommes la prière en commun; qu'on annonce la prière et qu'il y ait l'assemblée, de même que l'a prescrit Moʿhammed. — C'est bien, dit Mosaïlima. — Je vais faire la formule de l'appel. — Fais. — Nehâr-er-Raddjâl dit : J'attesterai d'abord le caractère prophétique de Moʿhammed, ensuite le tien; car Moʿhammed a reçu sa mission avant toi. — C'est bien, dit Mosaïlima. Nehâr-er-Raddjâl fit l'appel en ces termes : « J'atteste que Moʿhammed est l'apôtre d'Allah; j'atteste que Mosaïlima est l'apôtre du *Raʿhmân* du Yemâma. »

Mosaïlima, ayant convoqué les chefs de Yemâma, délibéra avec eux. Ils dirent : On ne peut pas rester dans la forteresse. Tu as une armée nombreuse, va au-devant de Khâlid pour le combattre. Mosaïlima fit ainsi. Il mit son armée, forte de quarante mille hommes, en état de combattre, et établit son camp aux portes de Yemâma, au milieu des jardins qui touchaient aux murs de la ville. Il possédait là un grand verger, fort agréable, planté de basilic et d'arbres fruitiers de différentes espèces, et qu'il avait appelé *ʿHadîqat-er-Raʿhmân* (le clos de *Raʿhmân*). Il y fit dresser son pavillon et s'y installa avec sa suite. Plus tard on appela ce verger *ʿHadîqat-al-Maut* (le clos de la mort), parce que Mosaïlima y avait été tué. Établi dans ce camp, il attendit Khâlid.

Maddjâʿa était le chef de Yemâma. Il était allé, avec six cents cavaliers, donner la chasse aux Benî-ʿÂmir, qui avaient tué l'un des siens et qui retenaient captive une femme nommée Khaula, fille de Djaʿfar. Après avoir tué le meurtrier et ramené la femme, Maddjâʿa, en revenant, fit halte et passa la nuit à une journée de marche de Yemâma. Il n'avait aucune nouvelle

de Khâlid, et il le croyait encore loin. Cependant, dans la nuit, l'avant-garde de Khâlid arriva; Maddjâ'a et ses compagnons furent saisis et enchaînés, et le lendemain, quand Khâlid y vint, on les amena devant lui. Il leur dit : Qui êtes-vous, et comment saviez-vous que j'allais arriver? Il pensait que ces hommes étaient venus au-devant de lui, pour se mettre sous sa protection; et s'ils avaient répondu qu'ils étaient venus pour cette raison, il ne les aurait pas fait mourir. Mais Maddjâ'a dit : Nous ne savions rien de toi; nous avions couru après les Benî-'Âmir, nous avions un meurtre à venger sur eux. Khâlid fit apporter un sabre et les fit tous massacrer. Cependant on lui dit : Ce Maddjâ'a est le chef de Yemâma; quoique tu aies fait mourir ses compagnons, épargne-le. Khâlid le fit charger de chaînes et l'envoya dans sa tente, auprès de sa femme Oumm-Temîm, fille de Minhâl, et qui avait été la femme de Mâlik, fils de Nowaïra. Maddjâ'a était parent de cette femme.

Le lendemain, Khâlid conduisit son armée au combat dans l'ordre même qu'il avait assigné à chaque corps et en plaçant Schoura'hbîl à l'avant-garde. Mosaïlima, lui aussi, fit sortir ses troupes et les fit s'aligner devant son jardin. Il donna le commandement de l'aile droite à Mou'hakkam, fils de Tofaïl, héros fameux qu'on appelait le *Mou'hakkam du Yemâma*, et le commandement de l'aile gauche à Nehâr-er-Raddjâl. Quant à lui-même, il demeura dans le 'Hadîqat-al-Maut. L'armée qu'il envoya au combat était forte de quarante mille hommes. Khâlid fit avancer ses troupes, et prit place sur un siége dans son camp, et les deux armées se rencontrèrent. Maddjâ'a avait été laissé par Khâlid dans sa tente, sous la garde d'Oumm-Temîm.

Le combat commença, et les musulmans se précipitèrent

sur les ennemis. ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'Abou-Bekr, chargea avec les Mohâdjir et tua Mouʿhakkam, fils de Tofaïl, qui commandait l'aile droite de Mosaïlima. Ensuite l'armée de Yemâma fit une charge générale; les musulmans furent mis en fuite et se jetèrent sur le siége de Khâlid. Le drapeau des Mohâdjir tomba. Les ennemis firent irruption dans le camp et arrivèrent jusqu'à la tente où se trouvait Maddjâʿa. Ils voulurent tuer Oumm-Temîm et emmener Maddjâʿa. Mais celui-ci les détourna de leur projet, en disant : Depuis trois jours je suis retenu prisonnier auprès de cette femme, qui est ma parente. — Viens avec nous, lui dirent-ils. Maddjâʿa répliqua : Je suis prisonnier, et Khâlid est encore sur son siége. Je ne sortirai pas avant que je voie par terre celui qui m'a fait prisonnier. Ne vous occupez pas de moi; allez, luttez et massacrez. Entendant ces paroles de Maddjâʿa, les soldats de Yemâma se mirent à massacrer les musulmans.

Khâlid, voyant que l'affaire était désespérée, et qu'un petit nombre seulement restaient auprès de lui, monta à cheval et dit à Sâlim, affranchi d'Abou-ʿHodsaïfa, de prendre le drapeau des Mohâdjir; puis il s'avança à la tête de l'armée. En le voyant, les soldats s'arrêtèrent et se rassemblèrent autour de lui. Khâlid dit : Ô Mohâdjir et Ançâr, êtes-vous possédés d'un mauvais esprit, de vous enfuir les premiers partout où un ennemi se montre? Si vous n'avez pas souci de la foi, n'avez-vous pas au moins le sentiment d'honneur des hommes? Il ramena ainsi tous les soldats. Depuis le moment où les musulmans furent mis en déroute jusqu'au moment où Khâlid les ramena, neuf cent cinquante d'entre eux étaient tombés, et, entre les plus illustres, Zaïd, fils de Khattâb, et Abou-ʿHodsaïfa. En ramenant les soldats au combat, Khâlid leur dit : Que les corps se débandent; que les Mohâdjir, les Ançâr

et toutes les tribus se placent séparément, afin que je sache quels sont ceux qui combattront et ceux qui lâcheront pied. Il fit donc rompre les rangs et plaça les soldats par groupes, à chacun desquels il assigna un poste, se mit à leur tête et assaillit l'ennemi. Un homme s'approcha pour lui adresser une question. Khâlid lui donna un coup de fouet sur la tête, en disant : Il est défendu de me parler aujourd'hui avant que j'aie vu le dos de l'ennemi. Puis il chargea, et tous les corps chargèrent séparément et enfoncèrent l'armée ennemie. Khâlid brandit son sabre et s'écria : Que personne ne donne quartier à l'ennemi! Les soldats de Mosaïlima furent massacrés, tout en s'enfuyant, poursuivis par les musulmans jusqu'à la porte du clos dans lequel se trouvait Mosaïlima. Dix mille des plus distingués furent ainsi tués. Mosaïlima ordonna aux chefs de l'armée de crier : *Al-ʿHadîqat! al-ʿHadîqat!* c'est-à-dire : « le clos! le clos! » Tous, en effet, se précipitèrent vers la porte et entrèrent dans ce clos, dont les murs étaient très-élevés et qui était muni d'une porte très-grande et très-solide.

Une fois dans le clos, les soldats se réunirent autour de Mosaïlima et lui dirent : Où est maintenant la victoire que tu nous a promise de la part de Dieu? Mosaïlima répliqua : Que chacun combatte pour sa famille et son honneur; car aujourd'hui vous et moi nous ne sommes qu'un. Ils dirent : Eh bien, quitte le clos et rends-toi à la forteresse, où tu n'as à redouter aucun ennemi. Mosaïlima craignit que, s'il se retirait dans la forteresse, personne ne le suivît, et que tout fût perdu pour lui. Il leur dit : Il ne convient pas au prophète de Dieu de s'enfuir devant l'attaque de l'ennemi de Dieu. Restons ici où est notre place, à moi et à vous. Ensuite il demanda à ses généraux où étaient un tel et un tel, et d'autres. — Ils ont

tous été tués, répondirent-ils. Mosaïlima dit : Qu'avons-nous affaire maintenant de ce monde, sans eux? Revêtu d'une double cuirasse, il monta à cheval et encouragea les soldats à combattre. Le clos était rempli d'hommes; le reste de l'armée se tenait tout autour, et les fuyards se dirigeaient de ce côté.

Lorsque Khâlid, croyant que toute l'armée ennemie était en fuite, arriva avec l'armée musulmane à la porte du clos, et qu'il la trouva massée en cet endroit, et qu'il entendit le cri : *le clos! le clos!* il demanda ce que c'était. On lui dit que c'était le clos de Mosaïlima, qu'il y était enfermé et qu'il appelait les soldats auprès de lui. Khâlid recommença la lutte avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les ennemis, de leur côté, combattirent à la porte du *clos de la mort* avec acharnement; ils tuèrent deux cents musulmans et en blessèrent cinq cents. Khâlid ne lâcha pas pied; combattant lui-même, il tua un grand nombre d'ennemis. Enfin les musulmans occupèrent la porte, et l'ennemi en fut repoussé. Alors Khâlid ordonna à Berâ, fils de Mâlik, de monter sur le mur et de se jeter dans le clos. Berâ, à l'intérieur, fut aussitôt attaqué par les ennemis; mais il se dirigea rapidement vers la porte et l'ouvrit; il fut tué à l'instant même. Les musulmans occupèrent l'entrée, se répartirent de façon à entourer tout le clos, quelques-uns d'entre eux pénétrèrent dans l'intérieur, et le massacre des ennemis commença. Khâlid se tenait à la porte et frappait tous ceux qui voulaient sortir. Sept mille hommes furent ainsi égorgés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et l'on nomma alors ce clos le *clos de la mort.* Khâlid fit poursuivre les ennemis qui s'enfuyaient vers la forteresse, et encore sept mille d'entre eux tombèrent sous les coups des musulmans.

Lorsque Mosaïlima reconnut que la victoire lui échappait, tout en gardant les deux cuirasses, il découvrit sa tête, afin que, en le voyant, les soldats continuassent la lutte devant lui. Mais quand les musulmans entrèrent dans le clos, sachant qu'il n'en pourrait sortir étant à cheval, il mit pied à terre, se couvrit la tête du casque et le visage de la visière, et se jeta au milieu des soldats pour sortir par la porte du clos. Waᶜhschî, le même esclave abyssin qui, à la journée d'Oᶜhod avait tué ᶜHamza, et qui, après la bataille de ᶜHonaïn avait fait profession de foi entre les mains du Prophète, se tenait ce jour à la porte du clos, ayant le sabre suspendu au baudrier, et à la main le javelot avec lequel il avait tué ᶜHamza, fils d'ᶜAbdou'l-Mottalib. Lorsque Mosaïlima vint à passer, un Ançâr le reconnut, le frappa de son sabre et le fit tomber; mais Mosaïlima ne fut point blessé, étant protégé par sa double cuirasse. L'Ançâr s'écria : Ô Waᶜhschî, voilà Mosaïlima! Mosaïlima se releva, mais Waᶜhschî courut sur lui et lança contre lui le javelot, qui traversa sa double cuirasse, entra dans son ventre, sortit par le dos et le cloua au sol.

Les musulmans avaient pénétré dans le clos sur les pas des fuyards, et massacraient à la porte tous ceux qu'ils trouvaient. On ferma les portes de la forteresse de Yemâma. Les musulmans arrivèrent sous les murs de la ville. Cependant la nuit survint, Khâlid retourna au camp et descendit de cheval. Personne ne savait que Mosaïlima avait été tué. Quoiqu'il eût remporté la victoire, Khâlid fut très-préoccupé cette nuit. Il pensait que, si Mosaïlima s'était jeté avec son armée dans la forteresse, il lui faudrait rester longtemps aux portes, et que sa propre armée avait beaucoup de morts et de blessés.

Étant demeuré dans ces préoccupations jusqu'au matin,

Khâlid monta à cheval, et, accompagné de quelques soldats, il fit le tour du camp et du champ de bataille, pour voir ceux de sa propre armée et de l'armée ennemie qui étaient tombés. Il conduisait avec lui Maddjâ'a, le chef de Yemâma, chargé de chaînes, qui devait lui indiquer les noms et qualités des morts qu'il lui désignerait. Arrivé à la porte du clos, il vit le cadavre d'un homme percé d'une lance qui lui était entrée dans le ventre et qui était sortie par le dos; c'était un homme long, et sec, et jaunâtre. Maddjâ'a frappa de son pied le ventre du cadavre et s'écria : Voilà celui qui nous a causé cette affaire. — Qui est-ce? demanda Khâlid. Maddjâ'a répondit : C'est Mosaïlima. Khâlid fut très-heureux et ne fut plus inquiet au sujet de la guerre. Puis il dit : Voyez qui l'a tué. — C'est moi qui l'ai tué, dit Wa'hschî. — C'est vrai, reprit Khâlid, car voilà ton javelot. Bravo! ô Wa'hschî, sois heureux! car si, étant païen, tu as tué le meilleur des musulmans, 'Hamza, l'oncle du Prophète, tu as aussi, étant musulman, tué le pire des infidèles. Khâlid envoya immédiatement un messager vers Abou-Bekr, pour lui annoncer la victoire.

Le lendemain, Maddjâ'a dit à Khâlid : Prends garde de te faire illusion sur [l'effet que produira] la mort de Mosaïlima; car, quel que soit le nombre de ceux que tu as tués, il en reste deux fois autant dans la forteresse. Mosaïlima était le moindre personnage des Benî-'Hanîfa. Ceux-ci feront maintenant la guerre et lutteront avec plus d'ardeur. Il se passera bien du temps avant que tu puisses prendre cette forteresse, et tu perdras bien du monde. Fais un traité de paix avec moi, et j'amènerai ainsi ces hommes à rendre la forteresse, en leur garantissant la vie et la moitié de leurs biens, dont l'autre moitié serait à toi. Khâlid lui dit : Je verrai; et il y réfléchissait. Il ne savait pas que Maddjâ'a avait menti, qu'il n'y avait

pas de soldats dans la forteresse, et qu'il le trompait, pour sauver, par la paix, ses compatriotes. Khâlid considérait combien il lui serait difficile de faire le siége de la forteresse après cette bataille, dans laquelle tant de musulmans étaient tombés. Le lendemain, Maddjâ'a reprit cette conversation et dit : Écoute mon conseil ; car je suis ton obligé, puisque tu m'as fait grâce de la vie. Si tu veux faire la paix, fais-la aujourd'hui, car les gens de Yemâma sont encore sous la terreur de la bataille que tu leur as livrée et du massacre, et ils viennent seulement de se sauver dans la forteresse. Agis avant qu'ils aient eu le temps de s'orienter dans la forteresse, et qu'ils refusent de traiter ; alors tu ne pourrais pas t'en emparer. Khâlid, croyant à la sincérité de ces paroles, consentit. Il posa comme conditions que les habitants livreraient tous leurs biens, en fait d'or, d'argent, de vêtements, d'armes, de troupeaux, d'esclaves et de champs, et qu'ils se contenteraient d'avoir la vie sauve. Maddjâ'a dit : Si ces hommes doivent tout livrer, comment vivront-ils, et que feront-ils de la vie que tu leur accordes, s'ils ne conservent rien ? Non, stipulons que tu auras la moitié de leurs biens, et qu'ils garderont l'autre moitié, ainsi que leurs maisons, leurs terres et leurs champs, afin qu'ils puissent cultiver les champs, habiter les maisons, et faire le commerce au moyen de la moitié de la fortune qui leur restera. Khâlid dit : Je ne veux pas faire la paix à ces conditions. Puis il monta à cheval et fit le tour de la forteresse. Il vit une place solidement fortifiée. Quand il fut rentré et descendu de cheval, Maddjâ'a lui parla de nouveau, et Khâlid, ébranlé par ce qu'il avait vu du bon état de la forteresse, consentit à ses propositions, en posant cependant comme condition, qu'on lui abandonnerait, des champs de chaque village du Yemâma, un enclos, celui qu'il voudrait, et, dans la

forteresse, telle maison qu'il choisirait pour y habiter. Il avait l'intention de se fixer dans le Yemâma et de faire de ces champs ses propriétés personnelles. Maddjâ'a dit : Maintenant il ne me reste qu'à me rendre dans la forteresse pour demander aux habitants leur résolution. Khâlid lui fit ôter les liens et le fit partir vers la forteresse.

Les habitants ayant ouvert la porte, Maddjâ'a entra. Il n'y vit point d'armée capable de défendre la ville ; il n'y avait que des femmes, des enfants et des vieillards, qui ne pouvaient pas porter les armes. De tous les chefs des Benî-'Hanîfa, il ne trouva qu'un seul vivant, savoir : Salama, fils d''Omaïr. C'était un des infidèles obstinés et perdus, qui avait cru le premier à Mosaïlima, et qui, le jour de la bataille, avait été à ses côtés dans le clos. Lorsque Mosaïlima avait quitté son cheval, il avait aussi quitté le sien, et quand Mosaïlima courut pour sortir du clos, lui-même s'arrêta un peu, puis il courut aussi. Arrivé à la porte du clos, il vit Mosaïlima étendu mort, et il s'écria : J'atteste que tu es un prophète, mais un des prophètes malheureux ! Ensuite il se sauva en se jetant dans la forteresse. Maddjâ'a, ne voyant point de soldats dans la forteresse, réunit les femmes, recommanda à mille d'entre elles de revêtir des armures et de couvrir leurs visages par les visières ; puis il leur dit : Montez sur les remparts et restez-y ; lorsque j'aurai quitté la forteresse, fermez la porte ; je tâcherai de vous sauver la vie ; mais adressez-moi des injures du haut des remparts. Les femmes firent ainsi.

Khâlid s'était rapproché de la forteresse. Apercevant sur les remparts des individus dont les armures resplendissaient au soleil, il crut que c'étaient des guerriers. Il entendit aussi les paroles insultantes. Lorsque Maddjâ'a parut devant Khâlid, celui-ci lui dit : Ce sont là les guerriers ? Maddjâ'a répliqua :

Une partie de ceux qui restent sont sur les remparts; mais en bas il y en a dix fois autant. — A qui s'adressent leurs injures? demanda Khâlid. — A moi, répliqua Maddjâʿa, parce qu'ils ne sont pas contents de ces conventions; car leur armée est nombreuse, la forteresse est en bon état de défense, ils ont une grande quantité de provisions, et l'hiver est proche. Ils savent que tu ne pourras pas demeurer ici, et ils disent qu'ils ne veulent pas capituler. Khâlid, très-embarrassé, dit : Que faut-il donc faire? Maddjâʿa répondit : Il faut diviser leur fortune en quatre parts [et te contenter d'un quart]. Khâlid consentit. En conséquence, il fut stipulé qu'un quart de tous les biens que renfermait la forteresse, en fait d'or, d'argent, de monnaie d'argent, de monnaie d'or, en fait de vêtements, de tapis et de vases, et de tous les autres objets, serait livré à Khâlid, pour être distribué entre ses soldats; en outre, Khâlid choisirait pour lui une maison dans la forteresse, et, en dehors de la forteresse, dans chaque village, un enclos planté d'arbres fruitiers. Maddjâʿa dit : J'irai voir si je pourrai arranger cette affaire; j'amènerai quelques-uns des principaux habitants qui sont restés, pour que nous puissions conclure la capitulation et rédiger le traité avec leurs signatures. Puis il retourna à la forteresse, et dit aux habitants : J'ai employé tous les moyens pour lui arracher cette paix, dont les conditions sont : qu'il ne versera pas votre sang, qu'il ne réduira en esclavage ni vos femmes ni vos enfants, et que les trois quarts de vos biens vous resteront. Les habitants exprimèrent leur reconnaissance à Maddjâʿa. Mais Salama, fils d'ʿOmaïr, dit : Nous ne voulons pas capituler. Nous avons des provisions en grande quantité, la forteresse est en bon état, et l'hiver est proche; les musulmans ne pourront pas demeurer ici. Maddjâʿa répliqua : Malheureux! je ne per-

mettrai pas que ta mauvaise étoile s'étende sur moi et sur mes compatriotes, et que le peuple périsse! Si tu ne veux pas de la paix, qui as-tu avec toi dans la forteresse pour combattre? Tu vas perdre le peuple, après tant de malheurs qu'il a éprouvés! Les habitants n'écoutèrent pas Salama, et acceptèrent la paix sur le conseil de Maddjâʿa. Cinquante personnes sortirent de la forteresse pour rédiger le traité de paix, et Salama fut forcé de les accompagner. Khâlid fit écrire cet acte, et en garantit l'exécution en son nom, au nom d'Abou-Bekr et au nom de tous les musulmans, qu'il prit pour témoins.

Le lendemain les habitants ouvrirent la porte de la forteresse et sortirent au-devant de Khâlid. Celui-ci entra pour choisir sa maison. Après avoir parcouru toute la ville et après avoir fait son choix, il sortit et dit à Maddjâʿa : Tu m'as trompé, il n'y a pas de soldats dans la forteresse. Maddjâʿa répliqua : Ô émir, ce sont mes compatriotes; il m'était impossible de ne pas prendre leurs intérêts et de ne pas chercher à leur conserver leurs vies et leurs familles; car ils avaient déjà éprouvé tant de malheurs en perdant tant de morts, qu'ils ne pourront jamais oublier leur douleur. Khâlid garda le silence, car il ne pouvait pas rompre la paix qu'il avait conclue.

Trois jours après, Khâlid reçut d'Abou-Bekr, par l'entremise de Salama, fils de Salama, fils de Waqsch, une lettre ainsi conçue : La lettre par laquelle tu m'annonçais ta victoire et la mort de Mosaïlima, et dans laquelle tu me parlais de la forteresse, m'est parvenue. Quant à cette forteresse, il n'y a rien à craindre; puisque le plus important est fait, il n'y a pas lieu de se préoccuper du moins important. Assiége la forteresse, ne la quitte pas avant de l'avoir prise, et garde-toi d'accepter une capitulation. Lorsque tu t'en seras emparé, fais mettre à mort tous les hommes qui s'y trouveront, réduis en

esclavage toutes les femmes et les enfants, et distribue leurs maisons et leurs champs entre les musulmans. Comme Khâlid, trois jours avant l'arrivée de cette lettre, avait conclu la paix, qu'il ne pouvait plus rompre, il écrivit à Abou-Bekr : La forteresse était en bon état de défense, et la garnison, avide de vengeance, avait une grande quantité de provisions; tandis que nous avions éprouvé de grandes pertes en hommes, et que les fourrages manquaient en dehors de la forteresse; puis l'hiver était proche. J'ai donc jugé bon de conclure la paix, et elle était signée depuis trois jours lorsque ta lettre m'est parvenue. Il a été stipulé que nous aurions un quart de tous les biens.

Cependant Khâlid était dans une grande perplexité. Il ne pouvait pas rompre le traité, car, lorsqu'un général a fait un traité avec des infidèles et leur a garanti la vie, étant chef religieux des musulmans, il ne peut rompre ce traité, quel que soit le regret qu'il en éprouve. Il en est de même dans le cas où ce traité aurait été conclu par un simple musulman. En effet, le Prophète a dit : « Les musulmans ne forment qu'un corps à l'égard de tous les autres; en conséquence, tous sont égaux pour le payement du prix du sang, et le dernier d'entre eux est compris dans les obligations contractées par eux. »

Abou-Bekr, lui aussi, était mécontent de ne pouvoir annuler le traité. ʿOmar, fils de Khattâb, chargeait constamment Khâlid auprès du calife, en disant : Khâlid a trompé Dieu et les musulmans; il s'est contenté d'un quart des biens, et il a mis les ennemis en état de former une nouvelle armée. Vois ce qu'il a pris pour lui-même! Je dis qu'il est un hypocrite, et qu'il faut le rappeler. Ce langage fit impression sur Abou-Bekr, qui écrivit à Khâlid une lettre dans laquelle il manifesta ses soupçons d'avoir été trompé par lui et lui adressa

des paroles sévères. Khâlid savait que c'était là l'œuvre d'ʿOmar. Celui-ci était ambidextre, ce qu'on exprime en arabe par *aʿsarou-yasaron.* Mais quand Khâlid parlait de lui, il l'appelait *oʿaïsirou* (petit gaucher), sans ajouter *yasaron*, lui appliquant ainsi un diminutif de mépris. Lorsqu'il reçut la lettre d'Abou-Bekr, et qu'il vit inappréciés la valeur et tous les efforts qu'il avait déployés dans cette campagne, il s'écria : C'est là l'œuvre de ce petit gaucher! c'est-à-dire d'ʿOmar.

Khâlid dit à Maddjâʿa : Donne-moi ta fille en mariage, car j'ai l'intention de me fixer à Yemâma. Maddjâʿa répliqua : Tu n'as pas assez pour payer à ma fille le don nuptial, qui consiste en un million de dirhems. Sa mère en a reçu autant, ainsi que ma sœur, ma mère et tous les membres de ma famille. Je n'accepte pas moins. Moʿhammed-ben-Djarîr n'a pas donné ce récit relatif au don nuptial, récit fort connu et rapporté par tous les historiens des guerres sacrées qui ont écrit sur la victoire de Yemâma. Cette histoire est d'ailleurs confirmée par trois vers, que je passe. Khâlid, blessé dans son orgueil par ces paroles de Maddjâʿa, dit : Moi-même, je ne donne à aucune femme moins d'un million de dirhems. Maddjâʿa répliqua : Il est de coutume chez nous de ne remettre une jeune fille entre les mains de l'époux qu'après avoir reçu toute la somme du don nuptial. — Et moi, dit Khâlid, j'ai l'habitude, quand j'épouse une femme, de payer le don nuptial le jour même, avant le coucher du soleil. Le jour où j'épouserai ta fille, je te remettrai toute la somme, et tu la donneras à ta fille ou tu ne la donneras pas, comme tu voudras. Frappé d'admiration par ce langage [généreux] de Khâlid, Maddjâʿa lui accorda sa fille pour un million de dirhems et la lui envoya vers le soir, Khâlid ayant réuni la somme le jour même.

Khâlid consomma son mariage avec la fille de Maddjâ'a dans cette même nuit. Le butin pris sur les habitants de Yemâma n'avait pas encore été distribué entre les soldats musulmans, car il n'était pas encore entièrement livré. Les soldats souffraient, dans le camp, du manque de vivres, et pendant la nuit où Khâlid célébrait son mariage avec la fille de Maddjâ'a, ils étaient en proie à la faim. Il y avait parmi eux un poëte nommé Ziyâd, fils d''Amrou, de la tribu de Laïth, ami d''Omar. Il composa, à propos de cette action de Khâlid, les trois distiques suivants, qu'il envoya à 'Omar, en le chargeant de les présenter à Abou-Bekr :

« Fais parvenir au prince des croyants un message venant d'un conseiller sincère qui ne veut pas tromper.

« Il a épousé la jeune fille en payant tout un million de dirhems, tandis que les illustres cavaliers de l'armée souffraient de la faim, » etc.

'Omar prit ces distiques et les porta à Abou-Bekr. Frémissant de colère, il lui dit : Ne vois-tu pas, ô vicaire de l'apôtre de Dieu, comment agit Khâlid, et comment il dissipe le bien des musulmans ? On n'a jamais vu dans l'histoire un exemple de sa manière d'agir ; jamais un fils d'Adam, jamais un roi quelconque de tous ceux qui ont existé, n'a donné à une femme un don nuptial d'un million de dirhems, ou, s'il l'a fait, il n'a pas pu payer la somme le jour même. Comment peux-tu, ô vicaire de l'apôtre de Dieu, garder le silence sur un tel fait, qui est sans exemple ? Malheur à lui, qui porte la responsabilité du sang de tant de musulmans, et qui a exterminé, comme étant des rebelles, tant de gens, parmi les Bédouins, qui étaient croyants ! Dans cette bataille de Yemâma, douze cents hommes, des plus distingués parmi les Mohâdjir, les Ançâr et les compagnons du Prophète, et parmi eux mon

frère, ont trouvé la mort. Khâlid est encore responsable du sang de ces douze cents musulmans; car si, le jour où il engagea la bataille, il n'était pas resté sur un siége élevé, comme un Chosroès, et s'il était monté à cheval dès le commencement, et qu'il eût pris part à l'action, notre armée n'eût pas été mise en fuite et tant d'hommes n'auraient pas trouvé la mort. Il faut le rappeler, lui reprendre ce qui est le bien des musulmans et ne plus jamais lui confier une affaire, ni le bien des musulmans. Abou-Bekr se leva furieux et voulut rappeler Khâlid; mais il se ravisa et dit : Cette victoire a été une affaire importante pour les musulmans; si je rappelle Khâlid, ils seront découragés, les ennemis se réjouiront, et les dix autres généraux qui font la guerre aux infidèles n'y prendront plus intérêt. Cependant il adressa à Khâlid une lettre ruisselante de sang, dans laquelle il lui disait : Que Dieu te maudisse, ô fils de ta mère! Tu es tellement à ton aise, que tu cherches les plaisirs du mariage et que tu dissipes l'argent, tandis que le sang des douze cents musulmans tués devant toi n'est pas encore desséché! Lorsque Khâlid eut lu cette lettre, il s'écria : C'est l'œuvre du petit gaucher!

Ensuite Khâlid convoqua les chefs de Yemâma et leur dit : Le vicaire du Prophète n'approuve pas la paix que j'ai conclue avec vous; et ʿOmar, fils de Khattâb, ne l'approuve pas non plus; c'est lui qui doit valider ce traité et le ratifier. Partez pour Médine et exposez votre situation à Abou-Bekr ainsi qu'aux musulmans, pour voir ce qu'il décidera. Dix d'entre eux, tels que Maddjâʿa, Salama, fils d'ʿOmaïr, et d'autres chefs, se rendirent auprès d'Abou-Bekr et se recommandèrent à sa clémence, tandis qu'ils se laissèrent aller à des propos injurieux contre ʿOmar, dans toute la ville de Médine. ʿOmar

savait qu'ils agissaient ainsi d'après les ordres de Khâlid. Abou-Bekr ratifia le traité et envoya à Khâlid la ratification.

Abou-Bekr voyait que ces députés de Yemâma étaient des hommes intelligents et de bon sens, qui s'exprimaient bien. Il savait que Mosaïlima leur avait récité des révélations qu'il prétendait avoir reçues de Dieu. Ne les ayant jamais entendues, Abou-Bekr désirait les connaître et dit à ces hommes : Que vous a dit cet imposteur, à vous qui êtes des gens intelligents et sages, pour avoir pu vous séduire? Ils répondirent : Il nous a dit des paroles qu'il prétendait avoir reçues de Dieu. — Vous en rappelez-vous quelques-unes? demanda Abou-Bekr. Maddjâʿa lui récita une surate qui était ainsi conçue : «Grenouille, ô grenouille, coasse, coasse! Ô comme tu coasses! Mais celui qui vient boire ne l'empêche pas et ne trouble pas l'eau. Quand tu t'élèves, tu es dans l'eau, et quand tu descends, tu es dans le limon.» Une autre surate que Mosaïlima prétendait avoir reçue de Dieu était celle qu'il récitait, lorsque les Benî-Asad eurent pillé dans le Yemâma. Il ne voulait pas qu'ils fussent punis et défendait aux habitants de Yemâma de leur infliger un châtiment, en disant : «Par le loup noirâtre, par la nuit obscure et par le capricorne! les Asad ne se sont pas emparés de ce qui est défendu.» Il disait encore : «Par la nuit ténébreuse et par le loup foncé! les Asad n'ont pas coupé une seule corde.» Abou-Bekr dit aux députés : Malheur à vous! Jamais ces paroles ne sont venues de Dieu! D'où vous les a-t-il apportées? Ils répondirent : Ô vicaire de l'apôtre de Dieu, c'était un malheur; il était écrit qu'il devait nous arriver; car sans cela [nous aurions été désabusés], nous avons eu beaucoup de preuves de son imposture. — Quelles preuves? demanda Abou-Bekr. — Ce Nehâr-er-Raddjâl, continuèrent les dé-

putés, auquel le Prophète avait donné pour mission d'enseigner le Coran aux gens du Yemâma, s'est lié avec Mosaïlima, lui a appris toutes les surates du Coran qu'il savait et lui a dit d'en réciter aussi, comme Moʿhammed. Ainsi il lui a appris la surate suivante : «Par celles qui disséminent en semant, et qui portent un fardeau, et qui courent légèrement, et qui distribuent d'après l'ordre! certes, ce qui vous est annoncé est véritable, et le jugement aura lieu!» (*Cor.* sur. LI, vers. 1 et suiv.) Puis il l'a engagé à parler de la même manière que Moʿhammed, et Mosaïlima publia une révélation qu'il prétendait avoir reçue de Dieu : «Par celles qui répandent la semence et qui recueillent la récolte, et qui remuent les grains, et qui les moulent en farine, et qui en font du pain, qui l'émiettent en petits morceaux, en y ajoutant de la graisse et du beurre! certes, vous êtes les plus nobles parmi tous ceux qui habitent le sol, et les nomades n'atteignent point votre noblesse! Recevez l'hôte, donnez l'hospitalité au pauvre et hébergez le mendiant.» Nehâr-er-Raddjâl lui a enseigné aussi cette autre surate du Coran : «Heureux celui qui est purifié, qui répète le nom de son Seigneur et qui prie! Mais vous préférez la vie de ce monde; cependant le monde futur vaut mieux et est plus durable.» (Sur. LXXXVII, vers. 14-17.) Puis Mosaïlima récita cette autre surate : «Heureux celui qui murmure sa prière, qui donne de son superflu le nécessaire, qui nourrit le pauvre de son sac à provisions; il éloignera le crime de ses actions et il sera béni dans ses bœufs et dans ses brebis!» A cette autre surate qu'il lui apprit : «Par le ciel orné de tours, par le jour annoncé, par le témoin et le témoignage,» etc. (sur. LXXXV, vers. 1 et suiv.), Mosaïlima opposa celle-ci : «Par la terre ornée de prairies, par les montagnes couvertes de neige, par les chevaux portant des

housses! nous nous vautrons sur elle,» etc. Une partie de ces surates de Mosaïlima se trouvent dans cet ouvrage [de Tabari], et une partie ont été empruntées par nous à d'autres traditions.

Les députés, parlant à Abou-Bekr, continuèrent ainsi : Nous avions encore eu de son imposture la preuve suivante :

Une femme des Benî-ʿHanîfa vint d'un bourg du Yemâma trouver Mosaïlima et lui dit : L'eau a diminué dans nos puits ; invoque Dieu pour qu'il les remplisse. Nehâr-er-Raddjâl lui dit : Fais-le, car j'ai vu Moʿhammed faire ainsi. — Comment s'y est-il pris ? demanda Mosaïlima. Nehâr-er-Raddjâl dit : Quelques hommes étaient venus le trouver pour se plaindre aussi de ce que leurs puits étaient à sec et de ce que les dattiers étaient brûlés. Moʿhammed se fit apporter un vase rempli d'eau, versa dans sa main un peu de cette eau, qu'il mit dans sa bouche, l'agita et la cracha dans le vase ; puis il dit : Versez un peu de cette eau dans les puits et un peu sur les racines des dattiers. On fit ainsi, et les puits se remplirent de telle sorte que l'on put en puiser avec la main, et les arbres furent tellement chargés de fruits que les branches touchèrent la terre et qu'avec la main on put cueillir les dattes. Mosaïlima fit ainsi. Lorsque la femme eut emporté l'eau et l'eut versée dans les puits, ils desséchèrent complétement, et les dattiers sur lesquels on l'avait répandue se desséchèrent également à l'instant même et ne portèrent plus de fruits.

Une autre fois, Nehâr-er-Raddjâl avait dit à Mosaïlima : Je me trouvais avec Moʿhammed lorsqu'on lui apporta un enfant nouveau-né ; il lui toucha la tête avec sa main et pria pour lui ; puis il lui toucha la langue. Fais la même chose. Mosaïlima se fit amener des enfants nouveau-nés et imita le procédé de Moʿhammed. Tous les enfants, sans exception,

dont il avait touché la tête ou la langue eurent la teigne ou furent muets.

Un jour Mosaïlima entra dans un clos ensemencé et y fit son ablution. Nehâr-er-Raddjâl, qui était avec lui, dit au propriétaire du clos : Qui t'empêche de prendre cette eau avec laquelle s'est lavé le prophète du Ra'hmân, pour en arroser ton champ, afin que Dieu le bénisse? J'ai vu Mo'hammed qui entra un jour, à Médine, dans un des clos des Benî-Naddjâr, dans lequel la végétation était peu élevée et clair-semée. Il y fit son ablution. Le propriétaire du clos lui dit : Me permets-tu d'employer cette eau pour en arroser ce champ, qui peut-être en sera amélioré? Mo'hammed le lui ayant permis et ayant soufflé sur l'eau, cet homme la prit et en arrosa son champ. La végétation s'éleva et donna une quantité de produits plus grande que jamais auparavant. Le propriétaire du clos du Yemâma ayant fait de même avec l'eau dont s'était servi Mosaïlima, son champ, qui était en pleine verdure, se dessécha complétement et ne donna pas un grain cette année.

Abou-Bekr dit aux députés de Yemâma : Puisqu'on voyait les preuves de son imposture, comment ne s'est-on pas lassé de lui? Les députés répondirent : Il y avait un Arabe des Benî-Rabî'a du Yemâma, nommé Tal'ha. (Mosaïlima, ainsi que tous les Benî-'Hanîfa, descendait de Rabî'a, tandis que Mo'hammed et les Qoraïschites étaient de la descendance de Modhar.) Tal'ha s'était rendu auprès de Mo'hammed, avait cru en lui et avait appris le Coran. Il vint ensuite trouver Mosaïlima et lui dit : Qui es-tu? Mosaïlima lui répondit : Je suis un prophète, comme Mo'hammed. Tal'ha demanda de nouveau : Est-ce qu'un ange vient te trouver, comme Mo'hammed, de la part de Dieu? — Oui, répondit Mosaïlima, et parfois Dieu vient lui-même. — De

quelle manière Dieu t'apparaît-il ? Vient-il entouré d'éclat, ou dans les ténèbres? — Il vient dans les ténèbres. — Tu es un menteur! s'écria Tal'ha ; Dieu n'est pas dans les ténèbres. Je sais bien que tu es un imposteur et que Mo'hammed est véritable [prophète]. Mais, quoique tu sois un imposteur, comme tu es un descendant de Rabî'a, un de mes compatriotes, et quoique Mo'hammed soit un vrai prophète, comme il est de la famille de Modhar, je préfère un imposteur des Rabî'a à un vrai prophète des Modhar. Puis Tal'ha devint son partisan.

Après ces discours, Abou-Bekr récita ce verset du Coran : «Celui que Dieu égare n'a point de guide; il abandonne ceux-là à leur impiété, errant dans la confusion.» (Sur. VII, vers. 185.) Ensuite il renvoya les députés à Yemâma, après avoir ratifié le traité conclu avec eux. Enfin Khâlid distribua entre les troupes le quart des biens qui avait été stipulé.

CHAPITRE XI.

'ALÂ-BEN-AL-'HADHRAMÎ ET LES REBELLES DU BA'HRAÏN.

On rapporte : Les onze généraux et les corps de troupes qu'Abou-Bekr avait envoyés de tous côtés contre les rebelles dans le désert et ailleurs, et que nous avons nommés plus haut, s'étaient tous dirigés vers les différents points qui leur avaient été assignés. Khâlid s'était mis en campagne contre Tolaï'ha, Schoura'hbîl était allé dans le Yemâma, et les neuf autres dans l''Omân, le Ba'hraïn et dans d'autres contrées; ils réduisirent les rebelles et les firent rentrer dans le sein de l'islamisme. L'un de ces généraux était 'Alâ-ben-Al-'Hadhramî. 'Alâ avait déjà été chargé par le Prophète, à l'époque où

celui-ci envoya des ambassadeurs aux princes des différents pays, d'une mission auprès de Moundsir, fils de Sâwa, prince du Ba'hraïn. Moundsir avait adopté l'islamisme, avait converti les habitants de son pays et avait congédié 'Alâ. Peu de temps après la mort du Prophète, Moundsir était mort également, et les habitants du Ba'hraïn avaient apostasié. Abou-Bekr y envoya alors 'Alâ, à la tête d'une armée.

Les habitants du Ba'hraïn se composaient de deux tribus : les 'Abdou'l-Qaïs et les Benî-Bekr. Les premiers rentrèrent [bientôt] dans le sein de l'islamisme, mais les Benî-Bekr persévérèrent dans l'apostasie. En effet, un homme d'entre les 'Abdou'l-Qaïs, nommé Djâroud, fils d''Amrou, était venu trouver le Prophète, avait embrassé l'islamisme et avait appris le Coran et les institutions de la religion musulmane. Le Prophète l'avait engagé ensuite à retourner auprès des 'Abdou'l-Qaïs, pour les appeler à l'islamisme. Djâroud lui dit : Ô apôtre de Dieu, nous trouverons dans le désert des chameaux errants, échappés à leurs propriétaires; nous est-il permis de les monter? Le Prophète répondit : Gardez-vous de les toucher; ce sont des flammes de feu : celui qui s'assied sur ces chameaux se trouvera assis sur le feu! Djâroud, s'étant rendu dans sa tribu, l'invita à embrasser l'islamisme, et tous les 'Abdou'l-Qaïs devinrent croyants. Après la mort du Prophète, ils apostasièrent. Djâroud les réunit et leur dit : Si Mo'hammed est mort, que vous a fait cette religion? Ils répondirent : S'il avait été prophète, il ne serait pas mort. Djâroud dit : N'y a-t-il pas eu beaucoup de prophètes dans le monde avant lui? — Certainement, répondirent les autres. — Que sont-ils devenus? — Ils sont morts. — Eh bien, reprit Djâroud, lui aussi est mort comme les autres prophètes; et s'il n'eût point dû mourir jusqu'au jour de la résurrection,

il n'aurait pas été un prophète, mais le diable; car il n'y a que lui qui ne meurt pas jusqu'au jour de la résurrection. Les ʿAbdou'l-Qaïs s'écrièrent : Tu as raison ! et ils rentrèrent dans le sein de l'islamisme. Djâroud avait amené ce résultat, avant l'arrivée d'ʿAlâ.

Les Benî-Bekr et les Benî-Rabîʿa, persévérant dans leur apostasie, se donnèrent un chef, nommé ʿHotam, fils de Dhobaïʿa, qui était de la tribu de Qaïs et chef de la tribu. Tous les insurgés des Benî-Rabîʿa, des Benî-Bekr et ceux des Zoutt, qui se trouvaient dans le Baʿhraïn, se réunirent autour de ʿHotam, qui s'empara de Hadjar, ville considérable du Baʿhraïn et résidence des princes de ce pays. Ces rebelles envoyèrent un détachement de troupes vers les Benî-ʿAbdou'l-Qaïs, qui étaient avec Djâroud et qui étaient redevenus musulmans, pour les faire renoncer à l'islamisme. Les Benî-ʿAbdou'l-Qaïs refusèrent. Ils s'étaient renfermés dans une ville bien fortifiée du Baʿhraïn, nommée Dârîn. ʿHotam fit assiéger cette forteresse par un corps de troupes considérable. Un certain nombre de musulmans se retirèrent dans une autre place forte, nommée Djiwâtha, devant laquelle ʿHotam mit également le siége. Les garnisons enfermées dans ces deux forteresses commençaient à souffrir, lorsque la nouvelle de l'arrivée d'ʿAlâ avec l'armée musulmane leur parvint et leur donna du courage. Quand ʿAlâ se fut rapproché du Baʿhraïn, ceux des musulmans qui étaient dispersés dans les villes vinrent secrètement le rejoindre. Parmi eux se trouvait Qaïs, fils d'ʿÂcim, avec un grand nombre de troupes. Les Benî-Ribâb se joignirent également à ʿAlâ, dont l'armée devint ainsi très-considérable. Ces troupes réunies se disposèrent à attaquer ʿHotam et les rebelles qui étaient avec lui. Alors ceux qui tenaient Djâroud enfermé levèrent le siége et se retirèrent

auprès de ʿHotam, et les musulmans quittèrent la forteresse et vinrent rejoindre ʿAlâ.

ʿAlâ était encore dans le désert, à trois journées de marche du Baʿhraïn, avec toutes les troupes qui étaient venues avec lui de Médine et avec d'autres. Abou-Horaïra, qui se trouvait dans l'armée de Médine, a raconté [plus tard]: J'y ai été témoin d'un fait remarquable, d'un des miracles de l'islamisme. On lui demanda ce qu'il avait vu et il raconta : Un jour l'armée fit halte au bord d'un puits qui ne contenait que peu d'eau. La foule se précipita vers le puits, qui fut bientôt épuisé. Le jour baissait, et les hommes ainsi que les bêtes manquaient d'eau; on n'en trouva nulle part, et l'on passa cette nuit dans les souffrances de la soif. On vint trouver ʿAlâ, qui ne vit d'autre moyen que d'invoquer Dieu. Lorsqu'il eut prié et que la nuit fut passée à moitié, les chameaux s'effarouchèrent et s'enfuirent; il ne resta pas un seul chameau dans le camp. Les soldats se dispersèrent de tous côtés pour les chercher, mais on n'en put ramener aucun. Les soldats rentrèrent au camp, à la pointe du jour, en proie à la soif et attendant la mort. On était entouré du désert, et il n'y avait d'eau qu'à une distance de dix parasanges. ʿAlâ dit à ses hommes : Ne vous effrayez pas; Dieu ne laissera pas périr tous ces hommes dans ce désert, et les chameaux reviendront. Les soldats répliquèrent : Nous ne sommes pas affligés à cause des chameaux, mais nous craignons pour notre vie; quand la chaleur du soleil deviendra ardente, aucun de nous ne restera vivant, après avoir souffert la soif pendant deux jours. ʿAlâ pria et les soldats avec lui. La chaleur du jour devenait forte, et les rayons du soleil frappaient leurs têtes. A l'heure de midi, tous n'attendaient plus que la mort. Alors on aperçut au loin une splendeur comme celle

d'un mirage. Le mirage ressemble de loin à de l'eau, et, quand on s'en approche, il s'évanouit, et l'on ne voit que le sol blanc, dont le sable, soulevé par le vent et éclairé par le soleil, produit cette splendeur. Ils voyaient donc au loin une splendeur de cette sorte. ʿAlâ demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était un mirage. Il dit : Quel mal y aurait-il si vous y alliez? Un homme, suivi bientôt de quelques autres, se rendit vers cet endroit, et ils trouvèrent, au milieu de ce désert, un ruisseau contenant une eau excellente. Ils appelèrent les autres, qui s'y précipitèrent tous et se désaltérèrent. A ce moment, les chameaux qui s'étaient échappés vinrent tous pour boire à cette eau; ils vinrent d'eux-mêmes, sans que personne fût allé à leur recherche, et il ne manquait rien [au bagage qu'ils avaient emporté]. Après que tous furent désaltérés, on se pourvut d'eau pour la route et l'on partit. Parmi les gens du Baʿhraïn qui se trouvaient avec ʿAlâ, il y avait un homme qui avait demeuré soixante et dix ou quatre-vingts ans dans ce désert et qui n'avait jamais auparavant vu cette eau; après cet événement, personne ne la vit plus jamais.

Lorsque ʿAlâ arriva dans le Baʿhraïn, les apostats et les hésitants rentrèrent tous dans le sein de l'islamisme. Tous les musulmans, de même que Djâroud et les ʿAbdou'l-Qaïs, qui étaient allés au-devant de lui, se réunirent autour d'ʿAlâ, tandis que les idolâtres se rallièrent autour de ʿHotam. Celui-ci se trouvait dans la contrée de Hadjar, qui n'avait pas de forteresse. Sur la nouvelle que l'armée musulmane était très-nombreuse, ʿHotam fit creuser tout autour de Hadjar un fossé. ʿAlâ vint y établir son camp, et ses soldats entourèrent le fossé. On combattait chaque jour, depuis le matin jusqu'à l'heure du dîner; quand la chaleur devenait forte, on se séparait, et l'on recommençait la lutte à l'heure

de la prière de l'après-midi, jusqu'au soir. Cela dura ainsi un mois.

Après un mois, on entendit, un jour, du camp musulman, des cris et du tumulte parmi les rebelles. ʿAlâ dit : Il nous faudrait quelqu'un qui allât s'informer de la cause de ce bruit; car j'ai le pressentiment qu'ils seront mis en déroute cette nuit. Un homme, nommé ʿAbdallah, fils de ʿHadsaf, s'offrit. — Comment feras-tu? lui demanda ʿAlâ. ʿAbdallah dit : J'ai dans la ville un oncle, nommé Abdjar, fils de Bodjaïr, un homme notable; je me rendrai chez lui, je lui dirai que je t'ai quitté, je passerai la nuit dans sa maison, et viendrai demain te rendre compte de ce qui s'est passé, ou, s'il y a une nouvelle favorable, je reviendrai cette nuit. — Va, lui dit ʿAlâ. ʿAbdallah se rendit dans la maison de son oncle. Celui-ci lui demanda pour quelle cause il venait. ʿAbdallah répondit : Je suis las d'eux; je ne veux pas mourir de faim. Tous, tant qu'ils sont, ont les mêmes sentiments que moi. Son oncle lui donna à manger. Puis ʿAbdallah dit : Que signifie ce bruit? Abdjar répondit : Notre chef, ʿHotam, a traité, dans le camp, tous les soldats; ils ont beaucoup bu, ils sont tous ivres cette nuit, et ils sont encore à boire. ʿAbdallah se hâta de manger et sortit ensuite, en disant qu'il allait se rendre au camp pour voir ʿHotam. Il vint, en effet, au camp de ʿHotam, et trouva tout le monde dans l'ivresse; puis, se glissant dans le fossé, il revint auprès d'ʿAlâ et lui dit : Ils sont tous ivres, étendus par terre sans connaissance; si tu dois jamais les vaincre, c'est cette nuit.

ʿAlâ conduisit ses troupes hors du camp, dans le plus grand silence. Les soldats franchirent le fossé, fondirent sur le camp de ʿHotam et se mirent à massacrer les ennemis. Ceux-ci furent tellement frappés de terreur, qu'aucun d'eux ne fut

en état ni de monter à cheval, ni de tenir ses armes, ni de courir. Si quelqu'un essayait de courir, il tombait bientôt, vaincu par l'ivresse. Les musulmans en tuèrent un si grand nombre cette nuit, que le sang coula comme un ruisseau. ʿHotam, ivre comme les autres, se précipita vers son cheval, que l'on tenait toujours sellé pour lui, et voulut monter à cheval; mais la courroie de l'étrier se rompit, et, malgré ses efforts, il ne réussit pas à se mettre en selle. Alors il cria : Soldats, venez ici, aidez-moi à monter à cheval, je suis ʿHotam! Je veux monter à cheval, et je vous tirerai de ce danger! Mais tous passèrent près de lui, sans le reconnaître. ʿHotam portait le surnom d'Abou-Dhobaïʿa. Un musulman, nommé ʿAfîf, fils d'Al-Moundsir, homme considérable et fort connu, qui était lié d'amitié avec ʿHotam, vint à passer. Entendant ʿHotam crier pour qu'on l'aidât à monter à cheval, il s'approcha [et lui dit : N'es-tu pas Abou-Dhobaïʿa? — Oui, répondit ʿHotam. Alors ʿAfîf] le frappa d'un coup de sabre, lui coupa une jambe près du genou, et le laissa gisant sur le sol. ʿHotam poussa des cris et dit : Qui es-tu? — Je suis ʿAfîf, fils d'Al-Moundsir. ʿHotam le reconnut et lui dit : De grâce, puisque tu viens de me trancher la moitié du corps, achève-moi. — Je ne veux pas te tuer, répliqua ʿAfîf, afin que, par la douleur, tu subisses mille morts, et il passa outre. Pendant toute la nuit, ʿHotam cria : Soldats, je suis ʿHotam, tuez-moi, pour que vous voyiez la fin de cette lutte! Mais personne ne vint. Enfin, vers la pointe du jour, un chef bédouin d'entre les musulmans, nommé Qaïs, fils d'ʿÂcim, en passant près de lui, entendit ses cris et le tua.

Lorsque le soleil se leva, le massacre des ennemis était terminé. ʿAlâ, après avoir accompli la prière du matin, se mit en marche, entra dans Hadjar et s'en empara. Tous ceux qui

avaient apostasié embrassèrent de nouveau l'islamisme. Ensuite on distribua ce jour même le butin. ʿAlâ resta à Hadjar, et les troupes se répandirent aux alentours.

Cependant un certain nombre des soldats de ʿHotam avaient réussi, malgré l'état d'ivresse dans lequel ils se trouvaient, à s'échapper pendant la lutte, et ils avaient gagné une ville fortifiée, nommée Dârîn, située au bord de la mer. C'est dans cette même forteresse que les musulmans avaient été assiégés, du vivant de ʿHotam. Lorsque ʿAlâ se rendit maître de tout le Baʿhraïn, tous ceux qui persévéraient dans l'apostasie se rendirent, un à un, ou deux à deux, dans cette forteresse et y transportèrent leurs biens. ʿAlâ, averti de cette circonstance, rassembla l'armée musulmane à Hadjar, pour de là se diriger contre eux et pour les assiéger. Les rebelles, de leur côté, informés de l'approche d'ʿAlâ, réunirent tous les bateaux qui se trouvaient près du rivage, prirent ceux qui leur étaient nécessaires, brûlèrent tous les autres, s'embarquèrent et se rendirent dans une ville dont tous les habitants avaient apostasié, et qui était située en face de Dârîn, également au bord de la mer. Les deux villes étaient séparées par une distance d'une journée de navigation. Les rebelles se mirent ainsi en sûreté.

Lorsque ʿAlâ parvint au rivage, les rebelles avaient fui, et les bateaux avaient été brûlés. Il fit camper son armée, se prosterna le visage contre terre et pria en ces termes : Seigneur, tu as le même pouvoir sur l'eau que sur la terre. Si tu nous fais passer par cette eau, ceux dont la foi dans ta religion est chancelante seront affermis. Ensuite ʿAlâ monta à cheval, donna à ses troupes l'ordre de se mettre en marche, et poussa son cheval dans la mer. L'eau n'allait que jusqu'aux genoux du cheval. Alors toute l'armée le suivit, et l'eau ne dépassa pas

les genoux des chevaux, des chameaux et des fantassins, suivant la volonté de Dieu. Ils passèrent ainsi la mer. Quand ils remontèrent sur le rivage opposé, les ennemis furent épouvantés, ils se sentirent ébranlés et ils dirent : Ces gens sont certainement des magiciens. ʿAlâ fit jouer le sabre, et continua le massacre pendant deux jours, jusqu'à ce qu'il eût fait passer au fil de l'épée tous les révoltés. Après s'être emparé de leurs dépouilles, il retourna le lendemain par la même voie par laquelle il était venu, et cette fois encore personne ne vit l'eau dépasser ses genoux. Ce fut là un des grands miracles de l'islamisme, dont il confirma la vérité, et en même temps un signe de la *mission* prophétique de Moʿhammed.

Le lendemain, ʿAlâ partagea le butin, en donnant une part à chaque fantassin et trois parts à chaque cavalier : chaque fantassin reçut deux mille dirhems, et chaque cavalier, six mille. Ensuite ʿAlâ revint avec l'armée à Hadjar, et écrivit à Abou-Bekr une lettre pour lui annoncer sa victoire. Les musulmans de Médine furent remplis de joie ; ils s'écrièrent : Gloire à Dieu, qui a mis à la tête de ce peuple un homme qui se fait obéir par la mer, de même que les Benî-Israël et Moïse!

Abou-Bekr écrivit à ʿAlâ : Reste dans le Baʿhraïn jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE XII.

LES REBELLES D'ʿOMÂN ET DE MAHRA.

ʿHodsaïfa, fils de Miʿhçan, l'un des généraux mis en campagne par Abou-Bekr, avait été chargé de se rendre dans l'ʿOmân; et ʿArfadja, fils de Harthama, dans le pays de Mahra. Cette dernière contrée est voisine de l'ʿOmân, qui touche à

la mer; le Mahra se trouve entre l'ʿOmân, d'un côté, et le ʿHedjâz et le désert, de l'autre. Les habitants, tous Bédouins, avaient embrassé l'islamisme au moment où le Prophète envoya des ambassadeurs aux différents princes de la terre. Lorsque ʿAmrou, fils d'Omayya, présenta la lettre du Prophète à Djaïfar, fils de Djolonda, qui était alors le prince de l'ʿOmân et aussi du Mahra, Djaïfar devint croyant, et tous les habitants de l'ʿOmân et du Mahra se convertirent à l'islamisme. ʿAmrou s'en était retourné ensuite.

A la nouvelle de la mort du Prophète et de la révolte des Arabes, les habitants de cette contrée se dirent : La religion de Moʿhammed est anéantie. Ils apostasièrent tous, excepté leur souverain Djaïfar, qui chercha à ramener les gens à l'islamisme; il tuait ceux qui ne voulaient pas rentrer dans le sein de la religion musulmane, et il se trouva à la tête d'une nombreuse armée, composée de musulmans. Il y avait dans l'ʿOmân un homme considérable, dont la famille avait autrefois occupé le pouvoir. Ses aïeux avaient été rois de l'ʿOmân; ils avaient porté la couronne, dont ils avaient été investis par les Chosroès. Cet homme s'appelait Laqît, fils de Mâlik l'Azdite; il était de la tribu ʿomânite des Benî-Azd, et il portait le sobriquet de *Dsou't-Tâdj*. Sa famille ayant perdu la souveraineté, il s'était rendu auprès de Djaïfar, et il demeura avec lui du vivant du Prophète.

Lorsque Laqît vit que les habitants de l'ʿOmân et du Mahra avaient renié la foi musulmane, il apostasia également, espérant ainsi trouver un prétexte pour lutter contre Djaïfar et lui enlever le pouvoir. Les insurgés se rallièrent tous autour de lui et lui déférèrent le commandement. En conséquence, il attaqua Djaïfar, lui enleva l'ʿOmân et s'empara du gouvernement. Djaïfar et ses soldats musulmans prirent la fuite : les

uns se cachèrent dans les montagnes; les autres, s'étant pourvus de provisions, se sauvèrent par mer, en se tenant éloignés de la voie ordinaire des bateaux.

Informé de cet événement, Abou-Bekr fit partir une armée contre l'ʿOmân et le Mahra, en donnant le drapeau du commandement, pour la guerre contre l'ʿOmân, à ʿHodsaïfa, fils de Miʿhçan, et, pour celle du Mahra, à ʿArfadja, fils de Harthama. Il ordonna à ʿArfadja de prêter secours d'abord à ʿHodsaïfa, puis, quand ils en auraient fini avec l'ʿOmân, de se rendre dans le Mahra et de requérir l'aide de ʿHodsaïfa, dans le cas où il en aurait besoin. Ces deux généraux partirent donc pour l'ʿOmân. ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, qui avait précipitamment engagé la lutte avec les Benî-ʿHanîfa, avant l'arrivée de Schouraʿhbîl, et qui avait été battu, avait reçu l'ordre d'Abou-Bekr, très-irrité contre lui, de s'éloigner des murs de Yemâma, de se diriger vers l'ʿOmân, de se tenir à la disposition de ʿHodsaïfa et d'ʿArfadja, si l'un de ceux-ci réclamait son aide; et, dans le cas où l'on ne la demanderait pas, de se rendre dans le Yemen et d'y rester avec son armée. En conséquence, ʿIkrima vint rejoindre ʿHodsaïfa et ʿArfadja, et marcha avec eux. Toutes ces troupes réunies se dirigèrent vers l'ʿOmân, pour attaquer Laqît, fils de Mâlik. Quand Djaïfar et ses partisans surent que l'armée musulmane approchait, ils sortirent de leurs retraites dans les montagnes. Abou-Bekr avait ordonné à ses généraux d'agir en tout suivant les avis de Djaïfar. ʿHodsaïfa lui ayant adressé une lettre, Djaïfar avec ses troupes vint au-devant de lui, et leur entrevue eut lieu à une station nommée Çoʿhâr; c'est là qu'ils délibérèrent.

Laqît, apprenant ces nouvelles, rassembla son armée et se prépara pour la lutte. ʿHodsaïfa et Djaïfar écrivirent se-

crètement une lettre aux chefs qui se trouvaient dans l'armée de Laqît et les engagèrent à rentrer dans l'islamisme. Ces chefs, quoiqu'ils eussent suivi Laqît, étaient cependant tous attachés à Djaïfar; ils répondirent à l'appel, embrassèrent l'islamisme et vinrent auprès de Djaïfar. Laqît, voyant son armée diminuée, et craignant que Djaïfar n'écrivît aussi aux gens de l'ʿOmân de s'emparer de lui, passa ses troupes en revue, quitta l'ʿOmân et vint camper à un endroit nommé Dabâ, où les ʿOmânites tenaient un marché. Les soldats avaient amené avec eux leurs femmes et leurs enfants, afin que, en combattant pour leurs familles, ils eussent plus de courage.

Djaïfar avait adressé une lettre à une portion des Benî-ʿAbdou'l-Qaïs, qui demeuraient sur le territoire de l'ʿOmân et qui étaient bien disposés pour lui, et les avait appelés. Mais Laqît se hâta d'engager la lutte, qui eut lieu sur la place même du marché. Les musulmans eurent le dessous, et Laqît en tua un grand nombre. La position de l'armée musulmane était devenue difficile, lorsque les Benî-ʿAbdou'l-Qaïs vinrent renforcer Djaïfar. Les musulmans recommencèrent la lutte; les rebelles perdirent contenance et Laqît prit la fuite. Alors les musulmans taillèrent les ennemis en pièces et en tuèrent dix mille, pillèrent leurs bagages et s'emparèrent également des biens des gens qui étaient venus pour la foire et qui sympathisaient avec Laqît. On partagea ensuite le butin, en mettant à part la cinquième partie, que ʿArfadja, fils de Harthama, fut chargé de porter à Abou-Bekr. Il y avait, dans ce *quint*, entre autres huit cents captifs. Djaïfar s'empara de l'ʿOmân, et ʿHodsaîfa resta avec lui.

ʿArfadja, qui, suivant les ordres d'Abou-Bekr, devait, aussitôt que l'ʿOmân serait pacifié, se rendre dans le Mahra, était

parti pour porter au calife sa part du butin; ce fut ʿIkrima qui, d'après l'avis de ʿHodsaïfa et de Djaïfar, entreprit la campagne du Mahra. Djaïfar lui donna toutes celles de ses propres troupes qui ne lui étaient pas indispensables dans l'ʿOmân. Arrivé dans le Mahra, ʿIkrima trouva tous les habitants en révolte, sauf un certain nombre qui étaient restés en secret musulmans, et qui, à la nouvelle de son approche, étaient venus se joindre à lui. Quant aux apostats, ils étaient divisés en deux partis, dont chacun s'était donné un chef, et qui étaient en hostilité entre eux. Les noms de ces deux chefs étaient Sikhrît et Mouçabbiʿh. ʿIkrima, voyant cette division, voulait en profiter pour les perdre et les soumettre. La faction de Sikhrît étant la moins nombreuse, ʿIkrima lui dépêcha un messager et l'invita à rentrer dans l'islamisme. Sikhrît, considérant le petit nombre de ses gens, répondit à l'appel d'ʿIkrima, et vint à lui avec ses partisans. Mouçabbiʿh, également invité à se soumettre, refusa de venir, parce que ses troupes étaient plus nombreuses, et se mit en mesure de résister. ʿIkrima l'attaqua et lui livra un combat qui fut plus acharné que celui qui avait été livré dans l'ʿOmân. Il tua Mouçabbiʿh et un grand nombre de rebelles, et fit un butin considérable, qu'il partagea entre ses soldats.

Le Mahra était habité par des tribus dispersées, les unes sur le littoral, les autres dans les îles, et d'autres encore dans le désert. C'est du Mahra que l'on tire l'encens et les perles. Les hommes qui recueillent l'encens sont isolés et dominent par leur nombre : on les appelle *Ahlou'l-Loubân*. Le *loubân* n'est autre chose que l'encens cristallisé appelé *ʿilk-i-roumî*. ʿIkrima, lors de cette campagne, envoya un messager aux cultivateurs d'encens, et les invita à embrasser l'islamisme. Ils devinrent tous croyants, ainsi que les habi-

tants du littoral, des îles et du désert. L'islamisme fut promulgué dans le Mahra, et l'apostasie disparut. ʿIkrima fit porter par Sikhrît la cinquième partie du butin à Abou-Bekr, en lui adressant une lettre par laquelle il lui annonçait sa victoire et la prise de possession de tout le Mahra par les musulmans. Abou-Bekr, très-heureux de cette nouvelle, pardonna à ʿIkrima, et lui confia le gouvernement du territoire de Mahra. ʿIkrima y resta.

CHAPITRE XIII.

CAMPAGNE CONTRE LES REBELLES DU TIHÂMA.

On appelle Tihâma le territoire de la Mecque et du Tàïf, jusqu'à la frontière du Nedjd. Le Prophète avait établi dans le Tihâma différents agents : ʿAttâb, fils d'Asìd, à la Mecque; deux agents à Tâïf et dans les bourgs qui en dépendaient, savoir : ʿOthmân, fils d'Abou'l-ʿÂç, et Mâlik, fils d'ʿAuf. Il y avait encore d'autres agents dans le Nedjd, qui, du côté opposé, touche au Yemen.

Lorsque les Arabes se révoltèrent, les Qoraïschites de la Mecque restèrent fidèles. Mais il y a sur le territoire du Tihâma une contrée située vers la mer et nommée le pays d'ʿ*Akk*, qui était habitée par des gens appelés *Aschʿarites* (Abou-Mousa-al-Aschʿarì était de cette tribu). Ceux-ci apostasièrent et firent cause commune avec les révoltés du Yemen. Un certain nombre des adhérents d'Aswad, après la mort de cet imposteur, ainsi que les Benì-Zobaïd, qui demeuraient dans leur voisinage, se joignirent à eux. Une foule considérable s'étant ainsi formée, ces hommes se mirent à battre les chemins, à dévaliser les gens et à saccager les villes. ʿAmrou,

fils de Ma'dì-Karib, qui s'était également révolté et qui s'était joint à Aswad, avait, après la mort de ce dernier, fait cause commune avec les Benî-Zobaïd et les gens d''Akk. Le Prophète avait donné son sabre *Çimçâm* à l'un de ses agents, qu'il avait envoyé dans le Yemen. 'Amrou, ayant surpris cet agent sur la route, lui avait enlevé ce sabre; il était très-fier de cet exploit et il se faisait craindre par la possession de ce sabre, qui était une excellente lame. Les insurgés d''Akk et ceux qui étaient avec eux s'étaient donné un chef nommé Djoundoub, fils de Salama.

Lorsque Abou-Bekr fut informé de cet état de choses, n'ayant pas à sa disposition de troupes qu'il pût y envoyer, il adressa une lettre à 'Attâb, fils d'Asîd, à la Mecque, et lui ordonna de mettre en campagne un corps de troupes. 'Attâb fit marcher contre les rebelles son frère Khâlid, fils d'Asîd, qui leur livra un combat long et meurtrier, en tua un grand nombre et leur fit beaucoup de prisonniers. Djoundoub, leur chef, s'enfuit.

Sur le territoire de Tâïf, il y avait des rebelles qui s'étaient donné un chef de la tribu de Khath'am, nommé 'Homaïdha, fils de No'mân. Abou-Bekr écrivit à 'Othmân, fils d'Abou'l-'Âç, et lui ordonna d'envoyer du Tâïf une armée contre eux. 'Othmân fit partir un homme nommé 'Othmân, fils de Rabî'a, qui attaqua 'Homaïdha. Celui-ci fut abandonné par ses troupes; il s'enfuit dans le Yemen et se joignit aux insurgés de ce pays.

Les habitants de Nadjrân, qui étaient chrétiens et qui avaient conclu une convention avec le Prophète, rompirent le traité lorsque le Prophète mourut. Mais, voyant que les armées musulmanes envahissaient le Tâïf et le Tihâma, ils rentrèrent dans l'obéissance, vinrent auprès d'Abou-Bekr et

demandèrent la paix. Abou-Bekr leur accorda les mêmes conditions que leur avait accordées le Prophète.

Le Tihâma fut ainsi délivré de la présence des rebelles. Ceux qui n'avaient pas été exterminés s'enfuirent dans le Yemen, dont les habitants s'étaient révoltés une seconde fois.

CHAPITRE XIV.

LES REBELLES DU YEMEN [ET DU ʿHADHRAMAUT].

Les habitants du Yemen s'étant révoltés avec Aswad, du vivant du Prophète, celui-ci avait écrit à ses agents de tuer Aswad. Moʿâds, fils de Djabal, Qaïs; le général d'Aswad, ainsi que Fìrouz et Dâdouï, ces derniers, d'origine perse, s'étaient alors concertés, et Aswad avait été tué par Fìrouz avec l'aide de Qaïs. Moʿâds, fils de Djabal, avait été reconnu [de nouveau], et l'islamisme avait été proclamé dans le Yemen.

Lorsque, après la mort du Prophète, la nouvelle de ces événements parvint à Abou-Bekr, il en fut très-heureux; il adressa une lettre à Fìrouz et lui conféra le gouvernement du Yemen. Qaïs, mécontent de cette nomination, se révolta, appela à lui Maʿdì-Karib, qui fit cause commune avec lui, et ces deux hommes résolurent de tuer tous les descendants des Perses qui se trouvaient dans le Yemen, à commencer par Fìrouz et Dâdouï, et de s'emparer ensuite de l'autorité. Qaïs serait le prince, et Maʿdì-Karib son lieutenant dans le gouvernement du Yemen. Qaïs, ne pouvant lever ouvertement le drapeau de la révolte, eut recours à la ruse pour tuer Fìrouz et Dâdouï. Il les invita à un repas, et Dâdouï, y étant arrivé le premier, fut assassiné. Qaïs attendait Fìrouz pour le tuer également. Fìrouz, étant en route pour se rendre au banquet,

fut arrêté dans la rue par une femme qui lui dit : Ne va pas à ce banquet, on vient de tuer Dâdouï, et l'on veut te faire mourir aussi. Fìrouz revint sur ses pas, et le dessein de Qaïs fut ainsi déjoué. Fìrouz annonça à Abou-Bekr que Qaïs s'était mis en révolte et qu'il avait tué Dâdouï.

L'un des onze généraux qu'Abou-Bekr avait mis en campagne contre les révoltés était Mohâdjir, fils d'Abou-Omayya, qui, après avoir quitté Médine, passa par le Tihâma, où il prêta secours à Khâlid, fils d'Asìd, et à ʿAttâb, fils d'Asìd; il passa ensuite par le Tâïf, où il aida ʿOthmân, fils d'Abou'l-ʿÂç, à réprimer la révolte. Tous ceux-ci, lorsque les rebelles furent exterminés dans le Tihâma, se dirigèrent avec Mohâdjir vers le Yemen. ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, de son côté, entra dans le Yemen du côté du Mahra.

Qaïs, qui était appelé *Ibn-Makschoukh*, n'ayant pas réussi à tuer Fìrouz, n'osa pas se révolter ouvertement; il tint son apostasie secrète. Quand Mohâdjir et ʿIkrima arrivèrent pour soutenir Fìrouz, Qaïs engagea la lutte avec Mohâdjir pour le pouvoir, tout en se déclarant musulman. Mais ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, qui était avec Qaïs, ne cacha point son apostasie. Qaïs fut battu et fait prisonnier, ainsi que ʿAmrou. Mohâdjir les envoya à Médine. Abou-Bekr dit à Qaïs : Tu as apostasié et tu as tué Dâdouï! Qaïs répliqua : Je n'ai pas apostasié et je n'ai point tué Dâdouï. Je professe l'islamisme. Abou-Bekr lui fit grâce. Puis, s'adressant à ʿAmrou, il lui dit : Jusques à quand passeras-tu d'une religion à l'autre, et jusques à quand persisteras-tu dans l'apostasie? ʿAmrou répondit : C'est que vous ne me traitez pas bien. Lorsque je suis devenu musulman, Moʿhammed m'a donné le commandement des Benî-Zobaïd. Abou-Bekr dit : Je te le donne aussi. — Certes alors, s'écria ʿAmrou, moi aussi je deviens musulman!

Il prononça la profession de foi, et Abou-Bekr lui conféra le commandement de sa tribu.

Après avoir affermi la position de Fìrouz dans l'exercice du pouvoir, et fait reprendre à Moʿâds, fils de Djabal, sa fonction d'enseigner l'islamisme au peuple, Mohâdjir et ʿIkrima restèrent à Çanʿâ avec leurs troupes. Ils écrivirent à Abou-Bekr que l'islamisme était rétabli dans le Yemen et que les révoltés avaient pris la fuite. Abou-Bekr leur adressa une lettre par laquelle il leur ordonna de se rendre dans le ʿHadhramaut. Les deux généraux partirent pour cette contrée. Ziyâd, fils de Labîd, l'un des agents envoyés par le Prophète, y remplissait les fonctions de receveur de l'impôt. Les gens du ʿHadhramaut avaient refusé l'impôt et avaient pris les armes. Mohâdjir et ʿIkrima vinrent soutenir Ziyâd.

Ceux qui avaient lutté contre Ziyâd étaient les Benî-Kinda. Leur chef était Aschʿath, fils de Qaïs, le Kindien, qui, après avoir embrassé l'islamisme, avait apostasié avec tous les Benì-Kinda, et voulait faire la conquête du ʿHadhramaut sur Ziyâd et les musulmans. Ceux-ci le repoussèrent du ʿHadhramaut, et les Benì-Kinda se retirèrent sur leur territoire, dans le désert du ʿHadhramaut, où ils avaient une forteresse. Mohâdjir et ʿIkrima leur donnèrent la chasse et en tuèrent un grand nombre. Les autres, avec Aschʿath, se jetèrent dans la forteresse. Mohâdjir et ʿIkrima les y assiégèrent. Abou-Bekr, informé par eux de la situation, écrivit à Mohàdjir une lettre qu'il lui fit parvenir par Moghìra, fils de Schoʿba. Dans cette lettre il lui donnait les instructions suivantes : Quand tu te seras emparé de la forteresse, fais mourir tous les hommes que tu y trouveras renfermés, réduis en esclavage les femmes et les enfants, et purge la forteresse de tous les Benî-Kinda. Si tu traites avec eux, stipule que tous quitteront la forteresse;

car ceux qui ont agi comme ils l'ont fait ne doivent point conserver de foyer.

Lorsque la lettre d'Abou-Bekr parvint aux généraux musulmans, Asch'ath était enfermé dans la forteresse. Ayant des relations d'amitié avec 'Ikrima, il fit demander à ce dernier d'obtenir de Mohâdjir l'amnistie pour lui et pour dix hommes de sa famille. Mohâdjir dit [à 'Ikrima] : Dis-lui de sortir de la forteresse et de venir écrire lui-même l'acte d'amnistie comme il le voudra. En conséquence, Asch'ath se rendit auprès de Mohâdjir. Du temps du paganisme, Asch'ath avait joui dans le Yemen de la plus grande autorité; car de toutes les tribus du Yemen, les Benî-Kinda étaient la plus puissante, et Asch'ath était le chef des Kinda. Il s'était rendu à Médine et avait embrassé l'islamisme, et le Prophète lui avait dit : Si j'avais une fille ou une sœur non mariée, je te la donnerais. Puis il lui avait donné en mariage la fille d'Abou-Qo'hâfa, sœur d'Abou-Bekr, nommée Oumm-Farwa. Ensuite, lorsque les habitants du Yemen avaient apostasié, Asch'ath avait fait comme eux. Or, au moment où il parut devant Mohâdjir, celui-ci lui dit : Va, écris la promesse d'amnistie et apporte-la afin que je la signe. Asch'ath rédigea cet acte en toute hâte, et y inscrivit les noms de dix personnes, en oubliant le sien. Il s'engagea, de son côté, à ouvrir aux musulmans les portes de la forteresse, et les troupes musulmanes y entrèrent. Mohâdjir fit mettre à mort tous les hommes de la garnison et réduisit en esclavage les femmes et les enfants. Il dit à Asch'ath : Apporte la lettre d'amnistie, afin que je voie les noms des hommes que tu y as inscrits et qu'ils soient épargnés. Asch'ath ayant apporté cet acte, Mohâdjir y vit les noms de dix personnes, mais non celui d'Asch'ath; il s'écria : Ennemi de Dieu, grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a remis ta vie entre mes mains!

Je fais grâce à ces dix hommes, mais non à toi, car ton nom n'est pas écrit sur la liste. Je vais te faire mourir. Asch'ath répliqua : J'ai demandé la vie sauve pour moi d'abord, et ensuite pour les autres; il est clair que quelqu'un qui cherche à sauver la vie des autres n'abandonnera pas la sienne. Mohâdjir dit : Voilà ce que tu voulais, mais Dieu a voulu que ton sang fût versé, et il a ôté à ton esprit la mémoire, de sorte que tu as oublié d'écrire ton nom. Mohâdjir fit retenir Asch'ath prisonnier, afin de le tuer après qu'il aurait fait la distribution du butin. Quand Mohâdjir eut terminé le partage et mis de côté le quint pour être envoyé à Abou-Bekr, 'Ikrima lui demanda de faire partir en même temps Asch'ath pour Médine, et d'envoyer aussi l'acte de capitulation, afin qu'Abou-Bekr décidât cette affaire. Mohâdjir consentit et fit ainsi. Abou-Bekr, ayant fait venir 'Omar et 'Alî, les consulta sur ce qu'il y avait à faire d'Asch'ath. Ils furent d'avis qu'il ne fallait pas le tuer, qu'il était compris dans l'amnistie, qu'il avait demandée pour lui d'abord et ensuite pour ses parents. Abou-Bekr lui accorda sa grâce. Un mois après, Asch'ath, qui pratiquait sincèrement l'islamisme, dit à Abou-Bekr : Comme tu m'as comblé de grâces en m'accordant la vie, rends-moi aussi ma famille, c'est-à-dire ta sœur, que le Prophète m'a donnée comme épouse. Ce que le Prophète a jugé bon, agrée-le aussi. Abou-Bekr lui donna sa sœur, en renouvelant le mariage, parce que le premier mariage avait été annulé par l'apostasie d'Asch'ath.

Il y avait, parmi les Benî-Kinda, un homme nommé No'mân, fils d'Al-Djaun, qui, à l'époque où Asch'ath et les autres Benî-Kinda s'étaient convertis, était venu trouver le Prophète et avait embrassé l'islamisme. Il lui avait vanté sa fille, et le Prophète la lui avait demandée en mariage. No'mân

avait consenti et était allé la chercher. Lorsqu'il l'eut amenée en sa présence, il avait dit : Apôtre de Dieu, elle a une qualité que personne ne possède : ma fille n'a jamais eu la fièvre, elle n'a jamais été malade. Le Prophète avait répondu : Si elle jouissait de la grâce de Dieu, elle aurait eu la fièvre et elle aurait été malade. Je n'ai pas besoin de cette femme. Et le Prophète l'avait répudiée et renvoyée dans sa tribu. Or cette femme s'était trouvée dans la forteresse des Benî-Kinda, que les musulmans venaient de prendre. Mohâdjir en informa Abou-Bekr, qui lui répondit : Ne réduisez pas cette femme en esclavage, parce qu'elle a été, de nom, pendant une heure ou un jour, l'épouse du Prophète. Que personne ne l'épouse. En effet, le Prophète l'a quittée; il ne l'aurait pas répudiée si elle avait eu quelque bonne qualité. En conséquence, Mohâdjir lui rendit la liberté, en lui disant d'aller où elle voudrait. ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, dit : J'ai épousé cette femme avant cette guerre et avant la prise de la forteresse. Mohâdjir ne lui permit pas de la garder.

Mohâdjir avait trouvé dans la forteresse une femme qui avait chanté en public des satires contre le Prophète et contre les musulmans. Il lui fit couper les mains et arracher deux dents [du devant]. Abou-Bekr, informé de ce fait, adressa à Mohâdjir une lettre; il le blâma d'avoir agi ainsi et ajoutait : Si elle avait été musulmane, elle aurait dû expier par la mort ce qu'elle avait fait. N'était la circonstance que je ne t'avais pas donné d'instructions sur cette matière, je te honnirais. Garde-toi, à l'avenir, de punir quelqu'un de cette façon; abstiens-toi où il faut t'abstenir; tu n'as pas le droit d'agir ainsi. Maintenant, reste dans le ʿHadhramaut si tu veux, ou rends-toi à Çanʿâ, dans le Yemen. Mohâdjir, ayant choisi Çanʿâ, partit pour cette ville. Il y eut ainsi à Çanʿâ deux gouver-

neurs : Mohâdjir et Fîrouz. Dans le ʿHadhramaut, ʿObaïd, fils de Saʿîd, commandait aux Benî-Kinda, et Ziyâd, fils de Labîd, était chargé de la perception de l'impôt.

Tous ces événements eurent lieu dans la onzième année de l'hégire. Au mois de dsou'l-ʿhiddja, Abou-Bekr adressa une lettre à ʿAttâb, fils d'Asîd, et lui ordonna de présider au pèlerinage. Quelques-uns disent que ce fut ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, qui présida le pèlerinage cette année-là.

Moʿhammed-ben-Djarîr rapporte dans cet ouvrage que, dans cette année, Moʿâds, fils de Djabal, revint du Yemen, qu'Abou-Bekr envoya à sa place ʿOmar, fils de Khattâb, comme chef des agents dans le Yemen, et qu'ʿOmar y exerça les fonctions de juge et qu'il enseigna aux habitants la religion musulmane comme avait fait Moʿâds.

CHAPITRE XV.

CONQUÊTES DE KHÂLID, FILS DE WALÎD, DANS L'ʿIRÂQ.

Au commencement de la douzième année de l'hégire, Abou-Bekr fut instruit de l'affaiblissement de l'empire de Perse, dont le gouvernement, après Schîrouï, fils de Parwîz, était tombé entre les mains de femmes et d'enfants. Les rois de Perse avaient conféré le gouvernement de ʿHîra et de Koufa à Iyâs, fils de Qabîça, le Tayyite, à la place de Noʿmân, fils de Moundsir; et toutes les contrées arabes étaient sous la dépendance d'Iyâs. Un homme nommé Mouthanna, fils de ʿHâritha, l'un des principaux chefs des Benî-Schaïbân, qui ne pouvait pas se résigner à obéir à Iyâs, était venu de Koufa à Médine auprès d'Abou-Bekr, et avait embrassé l'islamisme. Il avait dit au calife : Confère-moi l'autorité sur les terri-

toires de Koufa et du Sawâd; que je sois le maître de toutes les parties de ces provinces, dont je ferai la conquête; car l'empire de Perse est affaibli. Abou-Bekr lui accorda ces contrées et lui promit de lui envoyer une armée et de le soutenir. Mouthanna, de retour dans son pays, resta tantôt à Koufa, tantôt dans le Sawâd. Lorsque Abou-Bekr vit qu'il ne pouvait rien entreprendre, et qu'on entrait déjà dans une nouvelle année, il adressa une lettre à Khâlid, fils de Walîd, le rappela du Yemâma et lui dit : Rends-toi de là dans l'ʿIrâq, à ʿHîra et à Koufa, et unis tes forces à celles de Mouthanna; puis dirige-toi vers Madâïn, en prenant les avis de Mouthanna, et marche sur Obolla. La ville d'Obolla est située entre Baçra et Koufa; on l'appelle *Fardjou'l-Hind* (limite de l'Inde), parce que c'est là qu'on entre de l'Inde dans l'ʿOmân. Abou-Bekr adressa également une lettre à Mouthanna, et lui ordonna d'être aux ordres de Khâlid.

Khâlid quitta le Yemâma, se dirigeant vers Baçra, Obolla et Koufa, et entra dans le Sawâd de l'ʿIrâq. Avant d'arriver à ʿHîra et à Koufa, il rencontra sur son chemin quelques bourgs renfermant une nombreuse population. Les noms de ces bourgs étaient Bâniqyâ et Bârasoumâ. Khâlid allait les attaquer, lorsque les habitants vinrent lui demander la paix en consentant à payer un tribut. Khâlid leur accorda la paix à cette condition. Ce fut la première fois que l'on imposa un tribut sous le règne de l'islamisme. Khâlid fit rédiger un acte dans lequel il disait qu'il accordait à ces hommes la paix en leur imposant un tribut. Ce tribut fut de mille dirhems, que les habitants de ces bourgs réunirent et qu'ils remirent à Khâlid. Après les avoir reçus, Khâlid continua sa marche et arriva aux portes de ʿHîra. Mouthanna, fils de ʿHâritha, vint l'y rejoindre.

CHAPITRE XVI.

PRISE DE ʿHIRA.

Lorsque Khâlid arriva devant ʿHîra, Iyâs, fils de Qabîça, vint au-devant de lui. Khâlid lui dit : Ô Iyâs, choisis l'un de ces trois partis : accepte notre religion, ou paye un tribut, ou prépare-toi à la guerre; car les hommes qui sont avec moi aiment la guerre et la mort comme tu aimes le plaisir et la vie. Iyâs répliqua : Nous ne voulons pas te résister et nous ne pouvons pas abandonner notre ancienne religion; mais nous consentons à payer tribut. En conséquence les habitants de ʿHîra réunirent une contribution de deux cent quatre-vingt-dix mille dirhems, qu'ils remirent à Khâlid.

Ensuite Khâlid, ayant avec lui Mouthanna, se tourna vers le Sawâd de l'ʿIrâq. Les habitants d'un bourg nommé Lîs ne voulurent pas se soumettre à payer tribut; ils déclarèrent qu'ils résisteraient. Khâlid envoya contre eux Mouthanna, qui leur livra un combat, tua leur chef, qui était un Perse nommé Djâbân, et saccagea le bourg.

Il y avait à ʿHîra un chrétien nommé ʿAbdou'l-Mesîʿh, fils d'ʿAmrou, qui était âgé de trois cents ans. Khâlid, se trouvant devant ʿHîra, voulut le voir. ʿAbdou'l-Mesîʿh sortit de la ville. Khâlid lui dit : Quelle est ton origine? — Les reins de mon père, répondit ʿAbdou'l-Mesîʿh. — Ce n'est pas ce que je demande, reprit Khâlid, je veux savoir d'où tu viens. — Du sein de ma mère. — Où te trouves-tu? — Sur la terre. — Malheur à toi! s'écria Khâlid, je te demande en quoi tu es. — Dans mon vêtement, répondit ʿAbdou'l-Mesîʿh. — Viens-tu pour la paix ou avec des intentions hostiles? — Je ne suis

pas pour la guerre. — Si tu ne veux pas faire la guerre, à quoi servent tous ces châteaux? (Il y avait à ʿHirâ des châteaux bien fortifiés.) ʿAbdou'l-Mesîʿh répondit: Nous avons construit ces châteaux en vue d'un homme inintelligent, pour pouvoir le repousser s'il venait nous attaquer, jusqu'à ce qu'un homme intelligent vînt nous délivrer de l'homme inintelligent. Après cette entrevue, Khâlid avait conclu la paix avec les habitants de ʿHîra, à la condition qu'ils payeraient un tribut.

Abou-Bekr fit partir pour l'ʿIrâq Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmr le Temîmite, chargé de seconder Khâlid. Il adressa aussi une lettre à ʿIyâdh, fils de Ghanam, qui se trouvait dans le Baʿhraïn, où il remplissait les fonctions de receveur de l'impôt, et lui ordonna d'aller au secours de Khâlid. ʿAbd-Yagouth le ʿHimyarite, qui séjournait entre le Yemen et le ʿHedjâz, avait reçu l'ordre de parcourir, avec ses troupes ʿhimyarites musulmanes, le désert, le ʿHedjâz et le Yemen, pour rechercher les apostats, afin de tuer quiconque serait apostat ou de l'obliger à embrasser l'islamisme. ʿAbd-Yagouth ayant informé Abou-Bekr qu'il ne restait plus un seul apostat en Arabie, le calife lui écrivit de se rendre avec toutes ses troupes auprès de Khâlid. Il conféra à ce dernier le gouvernement de l'ʿIrâq, et le nomma général en chef de toutes les armées. Dans la lettre par laquelle il lui annonça ces dispositions, il disait en outre : Ne retiens personne de force; autorise à quitter l'armée ceux qui le demanderont, car ce n'est pas par ceux-là qu'on pourra remporter la victoire. Khâlid entra dans l'ʿIrâq avec dix mille hommes.

CHAPITRE XVII.

PRISE D'OBOLLA.

Par la lettre qu'il avait adressée à Khâlid en le nommant gouverneur de l'ʿIrâq et général en chef des troupes destinées à agir contre la Perse, Abou-Bekr l'avait informé que toutes les troupes musulmanes qui se trouvaient dans le désert, sur le territoire de Baçra et de l'ʿIrâq, étaient placées sous ses ordres, et qu'il pouvait appeler à lui toutes celles qu'il voudrait. Après avoir reçu cette lettre, Khâlid écrivit aux quatre généraux qui étaient autour de lui, et les engagea à venir le rejoindre. Ces quatre généraux étaient : Mouthanna, Madsʿour, ʿHarmala et Salama. Ils arrivèrent en amenant huit mille hommes. Ayant ainsi dix-huit mille hommes, Khâlid se tourna d'abord vers Obolla.

Obolla était une place frontière de la Perse, du côté de l'Arabie. Elle était commandée par un Perse nommé Hormouz, qui avait sous ses ordres vingt mille hommes. En ce temps, Schîrouï, fils de Parwîz, était mort, et l'on avait placé la couronne de Perse sur la tête d'un enfant à la mamelle, nommé Ardeschîr, en faisant diriger par quelqu'un les affaires du royaume. Hormouz était un homme très-brave, qui veillait sur la sécurité de l'empire, du côté du désert contre les Arabes, et du côté de la mer contre les gens de l'Inde. Khâlid adressa à Hormouz une lettre ainsi conçue : J'arrive, moi, le général du vicaire de Dieu. Embrasse l'islamisme, ou paye tribut, ou prépare-toi à la guerre. Hormouz, après avoir lu cette lettre, l'envoya à Ardeschîr, roi de Perse; puis il mit en mouvement son armée et entra dans le désert, allant

à la rencontre de Khâlid. Il régnait une grande sécheresse, et l'on ne trouva pas d'eau dans le désert. Or, pendant la nuit, Dieu amena un nuage sur le camp de Khâlid; tous les puits qui se trouvaient dans le camp musulman furent remplis d'eau, tandis qu'il ne tomba pas une goutte de pluie dans le camp perse.

Le lendemain, les deux armées quittèrent leurs camps et se mirent en ordre de bataille. Le premier qui s'avança fut Hormouz; il cria aux musulmans : Où est Khâlid? Dites-lui qu'il vienne se mesurer avec moi! Hormouz était un homme fort, tandis que Khâlid avait un corps chétif. Hormouz descendit de cheval et le combat singulier commença. Ayant évité un coup porté par Hormouz, Khâlid rejeta son sabre, en disant : A quoi bon un sabre? Il s'approcha de Hormouz, le souleva, le jeta sur le sol, s'assit sur sa poitrine et tira son poignard pour lui couper la gorge. A cette vue, l'armée perse accourut et entoura Khâlid pour dégager Hormouz. Qaʿqâʿ, de son côté, et les soldats musulmans se jetèrent au milieu des Perses et les écartèrent de Khâlid, qui trancha la tête de Hormouz et la jeta au milieu de l'armée des Perses, qui se mirent à fuir. Khâlid monta à cheval, et envoya un corps de troupes à leur poursuite. Un grand nombre d'entre eux furent tués ou faits prisonniers. A la tombée de la nuit, les musulmans rentrèrent au camp.

Le lendemain, Khâlid leva son camp et fit son entrée dans Obolla. On trouva, dans le magasin public, des chaînes que les troupes perses avaient apportées pour lier les musulmans qu'elles feraient prisonniers. Le trésor de Hormouz et les bagages de l'armée furent pillés. On réunit une quantité de butin telle qu'on n'en avait jamais vu autant. On trouva aussi la mitre que Hormouz avait dû porter sur sa tête et qui était

rouge et ornée de pierres précieuses; elle avait la valeur de cent mille dirhems. On dit que cette mitre était le signe du rang élevé que le roi de Perse lui avait conféré. Khâlid fit le partage du butin, et envoya à Médine le quint, en même temps que cette tiare et un éléphant qu'on avait pris. Abou-Bekr fit promener l'éléphant par toute la ville, afin que tous les habitants pussent le voir; puis il le fit renvoyer à Khâlid. Quant à la mitre, il en fit don à Khâlid lui-même.

Mo'hammed-ben-Djarîr, en racontant la prise d'Obolla, dit, à la fin de son récit : Quelques traditionnistes rapportent que ce n'est pas Khâlid qui a pris Obolla, que cette ville n'a été prise que sous le califat d'ʿOmar, fils de Khattâb, dans la quatorzième année de l'hégire. Mais cela n'est pas exact : dans toutes les traditions des guerres sacrées, la conquête d'Obolla est attribuée à Khâlid.

Dans les récits des guerres et des victoires de l'ʿIrâq, la bataille d'Obolla est appelée la *bataille des chaînes*, parce que Hormouz avait apporté avec lui des chaînes pour lier Khâlid et les musulmans qu'il ferait prisonniers.

CHAPITRE XVIII.

COMBAT DE MADSÀR.

Au moment où Khâlid avait paru avec ses dix-huit mille hommes devant Hormouz, celui-ci en avait informé le roi de Perse. Un homme, nommé Qâren, qui commandait pour le roi de Perse dans l'Ahwâz, reçut l'ordre de conduire des renforts à Hormouz. Qâren quitta l'Ahwâz avec cinquante mille hommes. Arrivé près d'Obolla, il vit accourir au-devant de lui les fuyards de l'armée de Hormouz. En leur reprochant

leur fuite, il les recueillit tous et les ramena. Il établit son camp à un endroit nommé Madsâr. A cette nouvelle, Khâlid marcha sur Madsâr.

Qâren disposa son armée en ordre de bataille, donna le commandement de l'aile droite à un homme nommé Anouschedjân [et celui de l'aile gauche à Qobâd]. Lui-même sortit des rangs et provoqua Khâlid à un combat singulier. Khâlid répondit à son appel; il opposa ʿAdî, fils de ʿHâtim le Tayyite, à Qobâd; ʿÂcim, fils de Khattâb, à Anouschedjân, et se plaça lui-même en face de Qâren. Khâlid, ʿAdî et ʿÂcim tuèrent leurs adversaires; l'armée perse se mit à fuir, poursuivie par les musulmans jusqu'à la nuit. Le lendemain, en examinant le champ de bataille, on trouva que trente mille Perses étaient tombés. Les musulmans s'emparèrent d'un butin considérable. Khâlid fit proclamer que chacun garderait ce qu'il avait pris. Ensuite il écrivit à Abou-Bekr pour lui annoncer sa victoire, et envoya la lettre par Walîd, fils d'ʿOqba, le même qui avait porté à Médine le quint du butin de Hormouz.

CHAPITRE XIX.

BATAILLE DE WALADJA.

A la nouvelle de la défaite de Madsâr, le roi de Perse fit partir cinquante mille hommes sous les ordres d'Andarzaʿazz. Ce général arriva aux confins du Sawâd, à un endroit nommé Waladja, où il établit son camp. Khâlid, averti, passa son armée en revue, choisit vingt mille soldats qu'il emmena avec lui, en laissant le reste de ses troupes au lieu où elles se trouvaient, après leur avoir recommandé de se tenir en garde pour n'être pas attaquées par l'ennemi. Arrivé en présence de

l'armée perse, il détacha un corps de quatre mille hommes, qu'il plaça en embuscade des deux côtés du camp ennemi, et leur ordonna de se montrer au moment où les deux armées seraient aux prises et de tomber sur l'ennemi.

Il y avait à Madâïn un homme qu'on appelait *Mille Cavaliers*, parce que, dans le combat, il avait la valeur de mille cavaliers. [Cet homme se trouvait dans l'armée perse venue à Waladja.] Khâlid, qui avait entendu parler de lui, désirait le voir. Il sortit des rangs musulmans et proposa à l'armée ennemie un combat singulier. *Mille Cavaliers* se présenta et lutta contre Khâlid. Celui-ci lui enfonça sa lance dans le ventre, de façon qu'elle lui sortit par le dos, et le fit tomber de cheval sur le sol. Il revint ensuite au camp et demanda à manger, en disant : Hier, j'ai fait un vœu à Dieu de ne point manger ni boire avant d'avoir tué cet homme; en effet, je n'ai pris aucune nourriture depuis hier. Après avoir un peu mangé, Khâlid donna l'ordre d'attaquer, et le combat s'engagea. Les soldats embusqués apparurent à la droite et à la gauche des ennemis et les chargèrent. Les Perses se mirent à fuir, poursuivis par les musulmans, qui en firent un massacre qui fut plus terrible encore que celui de Madsâr. Andarzaʿazz, qui se sauva également, périt de soif dans le désert..

Khâlid s'empara de l'ʿIrâq, de Baçra et du Sawâd. En voyant des fleuves et de belles contrées, tels qu'il n'en avait jamais vu, il rassembla ses troupes et les harangua. Après avoir rendu grâces à Dieu pour les victoires qu'il avait obtenues, il excita le courage des soldats en ces termes : Soldats, quand même Dieu ne nous aurait pas ordonné de faire la guerre sacrée, nous devrions combattre les Perses pour leur enlever ces contrées, dont nous sommes plus dignes qu'eux.

Ensuite, Khâlid envoya dans toutes les provinces des agents, et fit régner la justice et l'équité au milieu du peuple.

CHAPITRE XX.

BATAILLE DE LÎS [D'APRÈS UNE AUTRE TRADITION].

Dans l'armée de Qâren il y avait eu un grand nombre de chrétiens, qui étaient venus avec lui de l'Ahwâz. C'étaient des Arabes des Benî-Bekr et des Benî-ʿIdjl. Ils avaient pris part au combat de Madsâr, et beaucoup d'entre eux avaient été tués. Alors tous les Arabes des Benî-Bekr et des Benî-ʿIdjl de l'Ahwâz, de ʿHîra et de Mossoul se concertèrent et adressèrent au roi de Perse une lettre, dans laquelle ils disaient : Nous nous engageons à te soutenir; envoie une autre armée, nous nous joindrons à elle. Cependant il y avait dans l'armée de Khâlid également un grand nombre de gens des Benî-Bekr et des Benî-ʿIdjl, qui étaient musulmans.

Le roi de Perse, ayant su que les Arabes de Mossoul, de Djezîra et de l'Ahwâz voulaient s'allier à lui, fut très-content. Il avait fait suivre Andarzaʿazz d'un autre corps de troupes de quarante mille hommes, sous les ordres de Bahman-Djâdouï. Andarzaʿazz, ayant engagé le combat sans attendre l'arrivée de Bahman, fut battu. Lorsque Bahman vit paraître les fuyards, il arrêta sa marche et adressa une lettre au roi de Perse, pour demander des instructions. Le roi délibéra. Lorsqu'il reçut la lettre des chrétiens arabes des tribus de Bekr et d'ʿIdjl, qui lui proposaient leur alliance et lui demandaient le secours d'une armée, il écrivit à Bahman et lui ordonna de marcher en avant, de se joindre aux Arabes des Benî-Bekr et des Benî-ʿIdjl et d'attaquer Khâlid. Bahman-Djâdouï donna le

commandement de l'armée à un chef nommé Djâbân, qui était un dihqân du Sawâd, et se rendit à Madâïn pour voir le roi et les ministres et discuter avec eux ce qui concernait son commandement. Il chargea Djâbân d'opérer sa jonction avec les Benî-Bekr et les Benî-ʿIdjl, et lui recommanda de ne point commencer la lutte avant qu'il fût de retour lui-même. Djâbân se mit en marche et établit son camp à un endroit nommé Lîs, bourg qui était placé sous son gouvernement personnel.

Khâlid était instruit de ces circonstances. Lorsque les chrétiens des Benî-Bekr et des Benî-ʿIdjl surent qu'une armée était en marche, mais qu'elle n'avait pas de général en chef, aucun d'eux ne quitta son pays et ne se rendit auprès de Djâbân. A cette nouvelle, Khâlid pensa qu'il serait bon de fondre sur les troupes perses avant l'arrivée de Bahman et avant leur jonction avec les Arabes, et il partit aussitôt avec vingt mille hommes.

Djâbân se tenait sur ses gardes dans son camp, en attendant le retour de Bahman. Or, un jour ses soldats avaient préparé leur repas au bord de l'Euphrate; ils avaient fait cuire différents mets, et la table était dressée lorsque, à l'heure du dîner, l'avant-garde de Khâlid parut en vue. Les Perses ne s'en soucièrent pas ; ils dirent : Les Arabes établiront aujourd'hui leur camp et n'attaqueront que demain; et ils continuèrent leur repas. Quand Khâlid arriva, les soldats de l'avant-garde lui dirent que les Perses étaient occupés à manger. Khâlid demanda si, en les voyant paraître, les ennemis s'étaient levés pour les attaquer. — Non, répondirent les soldats. Khâlid dit : Ne descendez pas, avancez ainsi que vous êtes pour l'attaque ; et il jura que, si Dieu lui accordait la victoire, il ferait tuer tant d'ennemis, que leur sang coulerait dans le

fleuve, parce qu'ils avaient montré du mépris pour les musulmans.

L'armée musulmane, s'étant formée en ordre de bataille, commença l'attaque. Les Perses se levèrent, en disant à Djàbân : Nous ne perdrons pas ton repas; puis ils se mirent à combattre, et livrèrent une bataille qui fut la plus acharnée de toutes les batailles entre Khâlid et les Perses. A un certain moment de la journée, entre l'heure de la prière du matin et la prière de l'après-midi, les ennemis étaient en fuite. Khâlid fit proclamer qu'aucun d'eux ne fût tué, mais qu'on les amenât prisonniers devant lui. Les musulmans ramenèrent un grand nombre de prisonniers perses. Le lendemain, il les fit conduire au bord du fleuve et leur fit trancher la tête, de façon que leur sang coula dans le fleuve. Son serment fut ainsi accompli. Ensuite Khâlid partagea le butin et en envoya la cinquième partie au calife. Abou-Bekr fut très-heureux de cette victoire.

Lîs n'était qu'un bourg, qui était du ressort d'une ville du Sawâd, nommée Amghìschiyyâ. Averti que les fuyards se rassemblaient dans cette ville, Khâlid marcha sur elle, massacra tous ceux qu'il y rencontra, détruisit la ville et saccagea toute la contrée. Le butin fut immense.

CHAPITRE XXI.

SOUMISSION DE ʿHÎRA ET DU SAWÂD.

Amghìschiyyâ était la plus grande ville du Sawâd. C'est sur son territoire que les dihqâns du Sawâd avaient leurs champs. Lorsque Khâlid dévasta la contrée et aussi ces champs, tous les dihqâns de cette partie du Sawâd s'unirent contre Khâlid,

en disant : Ces gens ont la prétention que leur religion ne comporte pas la dévastation ; cependant jamais aucun roi n'a autant détruit que Khâlid.

Les habitants de ʿHîra, qui avaient traité avec Khâlid et qui avaient également leurs champs à Amghîschiyyâ, apprenant qu'il avait dévasté cette province, rompirent la convention qu'ils avaient conclue avec lui, en disant que Khâlid l'avait violée. Il y avait à ʿHîra un des principaux dihqâns de Perse, nommé Azâdoubè, qui réunit tous les autres dihqâns de la ville, fit des préparatifs de guerre contre Khâlid et rassembla une armée. Khâlid marcha sur ʿHîra. Azâdoubè envoya au-devant de lui son fils. Celui-ci, attaqué par Khâlid à la tête d'une petite troupe musulmane, fut tué ainsi qu'un grand nombre des soldats de son armée, qui fut mise en déroute. Azâdoubè avait rassemblé une armée nombreuse. A la nouvelle de la mort de son fils, il mit son armée en mouvement et allait attaquer Khâlid, lorsqu'il apprit qu'Ardeschîr, le roi de Perse, était mort, et que les Perses étaient embarrassés, ne sachant à qui donner la couronne. A cette nouvelle, Azâdoubè quitta, pendant la nuit et en secret, ʿHîra, [et se rendit à Madâïn]. Les hommes de ʿHîra et du Sawâd, abandonnés par Azâdoubè, rentrèrent dans ʿHîra.

Khâlid avait fait avancer son armée et était arrivé au *Khawarnaq*, près de ʿHîra. Informé du départ d'Azâdoubè, il fit halte et envoya des troupes pour investir la ville. Ces soldats eurent l'ordre d'inviter les habitants à embrasser l'islamisme et de leur accorder un délai d'un jour; en cas de refus, d'attaquer le lendemain et de ne point traiter avec eux, s'ils proposaient de payer tribut. Huit mille hommes vinrent se poster sous les murs de la ville et sommèrent les habitants d'accepter la religion musulmane. Sur leur refus, les musulmans les

provoquèrent au combat et commencèrent l'attaque, après avoir repoussé la proposition des gens de ʿHîra, qui déclaraient vouloir payer tribut. Les habitants placèrent sur les murs des hommes qui lancèrent avec des frondes des pierres sur les musulmans. Ceux-ci réussirent à s'emparer de la porte et tuèrent un grand nombre d'ennemis.

Il y avait à ʿHîra des moines, qui sortirent de la ville et, la tête enveloppée dans leurs capuchons, se présentèrent devant l'armée musulmane en pleurant et en demandant grâce. Il était défendu aux musulmans de tuer les moines chrétiens. Arrivés en présence de Mouthanna, fils de ʿHâritha, à qui Khâlid avait donné le commandement des troupes, ces moines dirent : Accorde-nous un délai de trois jours, pour que nous puissions nous rendre auprès de Khâlid et lui exposer notre situation. Mouthanna consentit, et la lutte fut suspendue. Quatre chefs de la ville : Iyâs, fils de Qabîça; ʿAdì-ibn-ʿAdì; ʿObaïd, fils d'Akkâl, et ʿAbdou'l-Mesîʿh, fils d'ʿAmrou, se rendirent auprès de Khâlid et implorèrent sa clémence. Khâlid leur accorda la paix, à condition qu'ils payeraient tribut.

ʿAbdou'l-Mesîʿh, qui était alors âgé de trois cents ans et qui vécut encore soixante ans après Khâlid, portait à la main une feuille pliée. Khâlid lui demanda : Qu'est ceci? ʿAbdou'l-Mesîʿh répondit : C'est un poison mortel, que, si tu ne nous avais pas accordé la paix, j'avais l'intention d'avaler afin de ne pas retourner auprès de mes compatriotes. Khâlid lui prit ce poison, l'étendit sur sa main et, prononçant ces mots : « Au nom de Dieu par la vertu duquel aucune chose, ni du ciel, ni de la terre, ne peut nuire, » l'avala. Il éprouva un malaise pendant un instant, et la sueur lui coula du front; puis il dit : « Il n'y a ni pouvoir, ni force qu'avec Dieu, le su-

blime, le grand.» Ensuite, se tournant vers ʿAbdou'l-Mesîʿh, il lui dit : J'ai pris ce poison, afin que tu reconnaisses que rien ne peut nuire à personne, si ce n'est par la volonté de Dieu. Il demanda encore à ʿAbdou'l-Mesîʿh : Te rappelles-tu comment était autrefois la terre? ʿAbdou'l-Mesîʿh répondit : Je me souviens avoir vu que la contrée entre ʿHîra et Damas et la Syrie, qui aujourd'hui est un désert, était cultivée et plantée d'arbres fruitiers.

ʿAbdou'l-Mesîʿh, étant revenu à ʿHîra avec les autres chefs, dit aux habitants : Ce personnage n'est pas un homme, mais un diable; il a avalé une poignée de poison mortel qui aurait fait crever un éléphant. Lui n'en a point éprouvé de mal. Personne ne saurait lui résister, consentez à toutes ses demandes. Les gens de ʿHîra répartirent la somme de la contribution qui devait être payée sur tous les hommes en état de porter les armes : chaque individu avait à payer quatre dirhems. Deux cent mille hommes acquittèrent cette contribution, que l'on envoya à Khâlid, en même temps que d'autres cadeaux. L'affaire de ʿHîra ayant été ainsi réglée, les dihqâns du Sawâd reconnurent qu'ils ne pourraient pas résister à Khâlid. Chacun d'eux en particulier traita pour son bourg, en payant un tribut. On réunit de tout le Sawâd une somme de deux millions de dirhems, qui fut remise à Khâlid. Celui-ci se trouva ainsi maître de toute la province.

Il y avait dans l'armée de Khâlid un Bédouin nommé Schowaïl, âgé de quatre-vingts ans, qui avait embrassé l'islamisme du vivant du Prophète. ʿAbdou'l-Mesîʿh avait une fille, nommée Kerâma, qui était maintenant vieille, âgée de quatre-vingts ans, et qui était religieuse. Elle avait été très-belle dans sa jeunesse, et elle ne s'était jamais mariée. Au moment où l'on traitait de la paix avec les habitants de ʿHîra, Schowaïl

le Bédouin vint trouver Khâlid et lui dit : Lorsque j'ai embrassé l'islamisme, et que je causais avec le Prophète, il me dit que je verrais tomber au pouvoir des musulmans le pays de l'ʿIrâq, le Sawâd et ʿHîra. Alors je lui dis : Apôtre de Dieu, quand tu prendras ʿHîra, donne-moi Kerâma, la fille d'ʿAbd-ou'l-Mesîʿh, pour qu'elle soit mon esclave. Le Prophète me répondit : Je te l'accorde. J'ai donc reçu la parole du Prophète, et maintenant tu es obligé de la dégager. Khâlid demanda à Schowaïl s'il avait un témoin. — J'en ai, répliqua Schowaïl ; et tous les principaux Mohâdjir et Ançâr confirmèrent que le Prophète avait ainsi parlé. Alors Khâlid dit à ʿAbdou'l-Mesîʿh : Voilà ce que dit cet homme ; je ne conclurai la paix qu'à cette condition. ʿAbdou'l-Mesîʿh répondit : Ma fille est une femme noble, et les habitants de ʿHîra ne voudront probablement pas laisser faire ; cependant je vais les prévenir. Instruits de cette circonstance, les gens de ʿHîra déclarèrent qu'ils ne laisseraient pas réduire en esclavage cette femme et qu'ils ne voulaient pas conclure le traité. Mais Kerâma, qui était une femme douée d'intelligence, leur dit : N'ayez pas d'inquiétude pour moi ; je me rachèterai bien de l'esclavage de ces hommes. Puis elle se rendit aussitôt auprès de Khâlid, qui fit appeler le Bédouin et lui dit : Voici Kerâma, je te la donne comme ton esclave. Kerâma dit : Ô Bédouin, tu ne m'a jamais vue ! — Non, par Dieu, répliqua Schowaïl, je ne t'ai jamais vue ; mais j'ai entendu parler de toi. Kerâma reprit : Je suis une vieille femme et tu n'auras aucun avantage à me posséder ; vends-moi ma liberté pour le prix que tu voudras. — Je ne prendrai pas moins de mille dirhems, dit Schowaïl. — Je les donne, répondit Kerâma. — Je les prends, dit Schowaïl. Alors Kerâma envoya une personne pour chercher cette somme, qu'elle remit au Bédouin,

et elle se racheta ainsi de l'esclavage. Ensuite Khâlid dit à Schowaïl : Imbécile, pourquoi n'as-tu demandé que mille dirhems ? Si tu avais fixé le prix à dix mille, elle les aurait donnés. Schowaïl répliqua : Je ne savais pas qu'il y eût un chiffre plus élevé que mille.

Khâlid établit sa tente devant les portes de 'Hîra, et répandit ses troupes dans tout le Sawâd. Il envoya dans chaque ville deux agents : l'un comme receveur de l'aumône, de la dîme et du tribut; l'autre, à la tête d'un corps de troupes, comme gouverneur, chargé de la défense de la ville. Il demeura dans son campement jusqu'à ce qu'on lui eût apporté tout l'impôt du Sawâd.

Il leva ensuite son camp et marcha sur Anbâr.

CHAPITRE XXII.

PRISE D'ANBÂR.

Après avoir terminé les affaires de 'Hîra et du Sawâd, Khâlid s'informa des Perses. Il apprit que leur roi était mort, qu'on avait élevé au trône une femme et qu'Azâdoubè, le général qui avait abandonné 'Hîra, était allé [à Madâïn] et qu'il excitait les Perses à faire la guerre. En conséquence, Khâlid fit partir deux messagers, dont l'un était porteur d'une lettre adressée au souverain, l'autre d'une lettre adressée au peuple. Chacune de ces deux lettres était ainsi conçue : Dieu vous ôte le pouvoir et fait apparaître dans votre pays la vraie religion. Maintenant croyez en Dieu et en son prophète, ou consentez à payer tribut, ou préparez-vous à la guerre ; car j'ai avec moi des hommes qui aiment mieux la mort que la vie.

Les deux messagers venant apporter les lettres trouvèrent les Perses en désarroi ; car chaque jour ils choisissaient un autre souverain. Après qu'ils eurent pris connaissance des lettres, Azâdoubè leur dit : Ce Khâlid a la pensée de vous attaquer, parce qu'il sait que vous êtes divisés et que vous ne pouvez pas mettre en campagne une armée. Maintenant faites partir au moins l'avant-garde, afin qu'il ne pénètre pas jusqu'à vous. Alors ils firent marcher l'avant-garde sous les ordres de Bahman-Djâdouï, qui reçut l'ordre de camper à deux parasanges de Madâïn, et ils lui adjoignirent Azâdoubè. Quant aux ambassadeurs de Khâlid, ils les congédièrent avec cette réponse : Entre nous et toi, la guerre seule doit décider.

Les Perses avaient à Anbâr une nombreuse armée, composée d'Arabes et de Perses, sous les ordres d'un grand de Perse, nommé Schîrzâd. Il y avait dans cette armée des Arabes chrétiens de ʿHîra, de Mossoul, de Djezîra et des tribus de Bekr et d'ʿIdjl, qui avaient été mis en fuite par Khâlid et qui s'étaient sauvés à Anbâr. Anbâr était une grande ville, bien fortifiée, située entre le Sawâd et Madâïn ; elle avait été fondée par Nabuchodonosor. Une autre ville fortifiée, nommée ʿAïn-at-Tamr, renfermait également une forte garnison perse, commandée par l'un des fils de Bahrâm-Tschoubìn, nommé Mihrân. Celui-ci avait aussi sous ses drapeaux un certain nombre d'Arabes. Les Perses, après avoir congédié les messagers de Khâlid et après avoir mis en campagne l'avant-garde sous les ordres de Bahman-Djâdouï et d'Azâdoubè, informèrent Mihrân à ʿAïn-at-Tamr, et Schîrzâd à Anbâr, de se tenir sur leurs gardes pour n'être pas surpris par Khâlid ; et dans le cas où celui-ci viendrait les attaquer, ils leur ordonnèrent de le combattre.

Khâlid, après le retour de ses envoyés, passa son armée

en revue aux portes de ʿHîra, choisit trente mille hommes, laissa Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou, comme gouverneur de ʿHîra, et marcha contre Anbâr. Schîrzâd avait une force de soixante et dix mille hommes, Arabes et Perses, tous couverts de cuirasses, de cottes et de heaumes, dont les visières étaient rabaissées sur leurs visages. Lorsque Khâlid se fut approché et qu'il vit ces hommes couverts de fer des pieds à la tête, de sorte qu'on n'apercevait de leurs corps que les yeux, il fit avancer ses archers et leur dit : C'est à vous, aujourd'hui, qu'appartient l'action; il faut viser avec justesse, car le sabre ne pourra rien contre eux. Les archers lancèrent sur l'ennemi une grêle de traits, en visant les yeux des soldats, dont deux mille furent aveuglés. Les Perses demandèrent quartier, et Schîrzâd fit proposer à Khâlid de capituler. Khâlid consentit à la capitulation, à la condition que Schîrzâd se retirerait avec sa suite de la Mésopotamie, en n'emportant que les vêtements qu'ils avaient sur leurs corps et des provisions pour trois journées de marche. Schîrzâd partit et se rendit à Madâïn. Khâlid prit possession d'Anbâr et s'empara du butin.

Lorsque Schîrzâd arriva auprès de Bahman, celui-ci le blâma d'avoir capitulé. Schîrzâd répondit : Par une seule charge de flèches, deux mille hommes de mon armée ont été aveuglés. Quand les Arabes que j'avais sous mes drapeaux ont vu cela, ils ont crié qu'il fallait se rendre.

CHAPITRE XXIII.

BATAILLE D'ʿAÏN-AT-TAMR.

L'affaire d'Anbâr terminée, Khâlid se tourna vers ʿAïn-at-Tamr, où il y avait une forte garnison perse, sous le comman-

dement de Mihrân, et dans ses rangs une foule d'Arabes des tribus de Bekr, d'ʿIdjl et de Thaghlab, tous chrétiens ou idolâtres, qui s'étaient répandus de tous côtés par crainte de Khâlid, ou qui s'étaient enfuis des combats de ʿHîra, du Sawâd, de la Mésopotamie, d'Abla et d'Anbâr. Ces Arabes étaient commandés par un chef nommé ʿAqqa, fils d'Abou-ʿAqqa. Lorsque Khâlid s'approcha, ʿAqqa dit à Mihrân : Des Arabes savent le mieux combattre les Arabes. Si Schîrzâd avait chargé de la bataille les Arabes, il n'aurait pas été défait. Laisse-nous cette fois le soin de combattre Khâlid. Mihrân répliqua : Tu as raison ; seulement allez au-devant de l'ennemi. Les Arabes se mirent en marche et avancèrent à la distance d'une étape au-devant de Khâlid, tandis que Mihrân, à la tête de l'armée perse, établit son camp aux portes d'ʿAïn-at-Tamr.

Voyant apparaître Khâlid, les Arabes se mirent en ordre de bataille. ʿAqqa était un homme de très-petite taille. Khâlid, en l'apercevant, en fut étonné. Il ne lui laissa pas le temps de former ses lignes de bataille ; il se précipita immédiatement sur lui, par derrière, lui saisit la tête, sous son aisselle, l'enleva de son cheval, le jeta sur son propre cheval et l'amena dans son camp. Puis il donna l'ordre à son armée de faire une charge générale. Les Arabes furent mis en déroute et un grand nombre d'entre eux trouvèrent la mort. A cette nouvelle, Mihrân et ses soldats s'enfuirent d'ʿAïn-at-Tamr. Les habitants de la ville se fortifièrent et fermèrent les portes. Khâlid arriva et prit position aux portes de la forteresse. Pendant trois jours les habitants résistèrent à l'attaque de Khâlid ; le quatrième jour, ils demandèrent à capituler. Khâlid leur déclara qu'ils devaient se rendre à discrétion. Ils se virent obligés de se soumettre à cette condition, et ils se rendirent. Khâlid les réduisit tous en esclavage, s'empara de tous les

biens qui se trouvaient dans la forteresse, et fit trancher la tête à tous ceux qu'il avait faits prisonniers.

CHAPITRE XXIV.

PRISE DE DOUMAT-AL-DJANDAL.

Khâlid avait envoyé ʿIyâdh, fils de Ghanam, à Doumat-al-Djandal, ville très-bien fortifiée, située entre l'ʿIrâq et le Baʿhraïn. ʿIyâdh mit le siége devant cette forteresse, qui était défendue par deux chefs : Okaïdir, fils d'ʿAbdou'l-Melik, et Djoudî, fils de Rabîʿa. Pendant tout le temps que Khâlid poursuivit ses succès, ʿIyâdh resta aux portes de cette forteresse, sans pouvoir s'en emparer. Les fuyards des différentes armées [qui avaient été mises en déroute par Khâlid] y accoururent [et vinrent secourir les assiégés]. Khâlid, informé de cet état de choses, laissa comme gouverneur d'ʿAïn-at-Tamr un homme nommé ʿOwaïm l'Aslamite, et se dirigea vers ʿIyâdh.

Lorsque les assiégés surent que Khâlid approchait, tous les Arabes qui se trouvaient dans la forteresse firent demander à leurs tribus respectives du secours, et il arriva une si grande multitude que la forteresse fut remplie de soldats et qu'une partie campèrent sous les murs. Cependant Okaïdir, l'un des deux commandants de la forteresse, dit à la garnison : Vous savez que ce Khâlid est un homme aux pas duquel la victoire est attachée; faites la paix avec lui. Djoudî, fils de Rabîʿa, l'autre chef, s'y opposa. Alors Okaïdir, résistant, à son tour, à l'avis de Djoudî, quitta, mécontent, la forteresse, accompagné de quelques hommes, et se dirigea vers la Syrie. Khâlid envoya à sa poursuite un détachement

de troupes qui le fit prisonnier. Okaïdir dit à Khâlid : J'allais me rendre auprès de toi. — Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? lui répliqua Khâlid, et il ordonna de le mettre à mort. Okaïdir fut massacré, ainsi que ses compagnons.

Khâlid partagea son armée en deux corps. Il en envoya un pour soutenir ʿIyâdh, de l'autre côté de la forteresse; lui-même avec le second corps s'avança vers la porte. Les assiégés firent sortir toutes leurs troupes, dont une moitié, commandée par Djoudî en personne, fut opposée à Khâlid, et l'autre moitié à ʿIyâdh. Le combat s'engagea. Djoudî fut fait prisonnier par Khâlid, et son armée, mise en déroute, se jeta dans la forteresse, tandis que l'autre corps, resté en dehors, fut taillé en pièces par les musulmans, qui continuèrent le massacre jusqu'à la nuit. Le lendemain, Khâlid prit d'assaut la forteresse, tua tous les hommes qu'elle renfermait, réduisit en captivité les femmes et les enfants, distribua le butin entre ses soldats et envoya le quint à Abou-Bekr. Khâlid resta [pendant quelques temps] à Douma, et envoya Aqraʿ, fils de ʿHâbis, à Hîra.

CHAPITRE XXV.

BATAILLES DE ʿHAÇÎD, DE KHANÂFIS ET DE MOUDHAYYAʿH.

Zibriqân, fils de Bedr, qui avait été laissé par Khâlid comme gouverneur d'Anbâr, lui adressa une lettre ainsi conçue : Lorsque tu es parti du Sawâd pour Doumat-al-Djandal, les Perses ont pensé que tu t'en retournais [à Médine], et les troupes qui étaient dispersées se sont rassemblées de nouveau; elles sont commandées par deux généraux, nommés, l'un Zermihr, et l'autre Rouzebè, qui ont réuni sous leurs

drapeaux tous les fuyards et se sont emparés de trois forteresses du Sawâd, savoir : de ʿHacîd, de Khanâfis et de Moudhayyaʿh. Je crains qu'ils ne viennent attaquer Anbâr.

Khâlid, se trouvant non loin de ʿHîra, adressa une lettre au gouverneur de cette ville, Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou, et l'appela auprès de lui. Il le fit remplacer à ʿHîra par ʿIyâdh, fils de Ghanam. Puis il fit partir Qaʿqâʿ pour ʿHaçîd, qui était la plus considérable des trois forteresses, tandis qu'il se dirigeait lui-même vers Anbâr. ʿHacîd était occupée par Rouzebè, qui y avait été envoyé par Zermihr; celui-ci avait établi son camp à la frontière du Sawâd. A l'approche de Qaʿqâʿ, Rouzebè en informa Zermihr et lui demanda des renforts. Zermihr, donnant le commandement de l'armée [principale] à un homme, nommé Mahboudân, se rendit lui-même avec un corps nombreux auprès de Rouzebè, et les deux généraux réunis attaquèrent Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou. Dieu donna la victoire aux musulmans; les deux généraux persans, Zermihr et Rouzebè, furent tués, et leurs troupes furent mises en fuite. Qaʿqâʿ fit un butin considérable. Les fuyards se rassemblèrent tous à Khanâfis.

Mahboudân, apprenant la mort de Rouzebè et de Zermihr, quitta son camp et vint avec toute son armée à Moudhayyaʿh. Khâlid, averti de ce fait, adressa une lettre à Qaʿqâʿ et l'appela auprès de lui. Puis il prit des dispositions pour tomber sur l'armée de Moudhayyaʿh à l'improviste. La garnison, se croyant en sécurité, était plongée dans le sommeil, les portes de la forteresse n'étant pas fermées. Khâlid y arriva à l'aurore, se jeta immédiatement dans la ville et massacra les ennemis. Lorsque le jour fut levé, il y avait tant de morts, à l'intérieur de la forteresse et au dehors, que le sang coulait comme un fleuve.

Il se trouvait dans la forteresse deux hommes des Benî-Namir, l'un nommé Labîd, fils de Djerîr, l'autre ʿAbdou'l-ʿOzza, fils d'Abou-Rouhm, qui étaient allés à Médine et avaient fait profession de foi musulmane entre les mains d'Abou-Bekr. Ils avaient reçu de lui des lettres constatant leur qualité de musulmans, afin de pouvoir les produire partout où ils rencontreraient des musulmans, pour ne point être inquiétés. Or ces deux hommes, étant dans la forteresse susdite, montrèrent les lettres d'Abou-Bekr, qu'ils avaient sur eux, en déclarant qu'ils étaient musulmans. Mais personne, à cause de l'obscurité, ne put lire ces écrits. ʿAbd-ou'l-ʿOzza, qui était poëte, récita à haute voix, les deux vers suivants :

« Lorsque l'aurore amène une invasion hostile, je m'écrie : Louanges à toi, Seigneur de Moʿhammed !

« Louanges, mon Seigneur, en dehors duquel il n'y a point de dieu, le Seigneur des contrées et des envahisseurs ! »

A tous les musulmans qui survenaient, il déclarait qu'il était croyant. Lorsqu'on rapporta à Khâlid qu'il y avait dans la forteresse un homme qui faisait cette bruyante démonstration, et que cet homme avait un compagnon [qui faisait la même déclaration], il dit : Frappez-les; s'ils sont musulmans, qu'avaient-ils affaire au milieu des incrédules? Ils furent tués tous les deux.

ʿAdî, fils de ʿHâtim le Tayyite, a raconté : Je me trouvais avec Khâlid la nuit où il surprit cette forteresse. Avant d'y arriver, nous passâmes près d'une vigne. Personne n'avait connaissance de notre marche. Khâlid était séparé des troupes. Dans cette vigne se trouvait un homme; un flambeau était placé devant lui; ses enfants, assis autour de lui, lui ver-

saient à boire du vin, et il chantait, aux sons du luth, ces vers :

« Allons, donnez-moi à boire, avant qu'arrivent les cavaliers d'Abou-Bekr! Peut-être notre heure suprême est-elle proche, sans que nous le sachions.

« Allons, donnez-moi à boire, avant qu'arrive le désastre, avant que sonne l'heure de la mort, de l'affliction et de la fatalité! »

Cet homme ignorait cependant, ainsi que tout le monde, notre dessein. Les paroles qu'il chantait lui passaient par la bouche [sans qu'il s'en rendît compte]. Khâlid s'arrêta et écouta son chant; puis il me dit : Ô ʿAdî, descends de ton cheval et entre dans ce clos; glisse-toi derrière cet homme et tranche-lui la tête de façon qu'elle tombe dans le vase rempli de vin; tue aussi sa femme et ses enfants, sans qu'ils aient le temps de crier. Réalise ainsi les paroles prophétiques que cet homme vient de proférer. ʿAdî ajoute : Je fis ainsi; ensuite je remontai à cheval et nous continuâmes, Khâlid et moi, notre route, jusqu'à ce que nous eûmes rejoint l'armée. Toute la garnison de Moudhayyaʿh fut tuée cette nuit. Mais Hodsaïl, le chef des Arabes, réussit à s'enfuir.

CHAPITRE XXVI.

[BATAILLES DE THINÎ, DE ZOMAÏL ET DE RODHÂB.]

A deux journées de Moudhayyaʿh, il y avait deux forteresses renfermant de fortes garnisons, composées de Perses et d'Arabes; l'une de ces forteresses était appelée Thinî, l'autre Zomaïl. La première était commandée par un Arabe des Benî-Thaghlab, nommé Rabîʿa, fils de Bodjaïr; Zomaïl, par un homme nommé ʿAttâb. Tous ceux qui avaient réussi à

s'enfuir de Moudhayyaʿh s'étaient réunis dans ces deux forteresses. Informé de cette circonstance, Khâlid se mit en marche avec un petit corps de troupes, fondit inopinément, pendant la nuit, sur Thinî et égorgea la garnison. Le massacre dura toute la nuit. De là il vint à Zomaïl, où il ne laissa pas un seul homme vivant. Hodsaïl [qui s'était retiré dans cette forteresse] et ʿAttâb furent parmi les morts.

Une autre forteresse, nommée Rodhâb, située à la frontière de Roum, était défendue par Hilâl, fils de cet ʿAqqa que Khâlid avait fait mettre à mort à ʿAïn-at-Tamr. Il avait sous ses drapeaux une petite troupe composée d'Arabes. A la nouvelle que Khâlid se disposait à attaquer la forteresse, Hilâl s'enfuit sur le territoire de Roum. Arrivé en cet endroit, Khâlid ne trouva pas de vivres. Il poussa jusqu'à un bourg situé sur le territoire de Roum, nommé Firâdh; où il y avait une grande quantité de provisions et de fourrage. Il y fit halte et appela auprès de lui toutes ses troupes. Après avoir partagé le butin, il fit partir pour Médine Noʿmân, fils d'ʿAuf le Schaïbanite, et Çabâʿh, fils d'ʿAbdallaʿh, pour porter à Abou-Bekr la cinquième partie du butin et la nouvelle de ses batailles et de ses victoires. Abou-Bekr en éprouva une grande joie, ainsi que tous les musulmans.

ʿAbdou'l-ʿOzza, tout en proférant le cri : «Gloire à Dieu, le Seigneur de Moʿhammed!» avait été tué dans la forteresse de Moudhayyaʿh. Son fils vint à Médine et porta plainte auprès d'Abou-Bekr, contre Khâlid, en disant : Il a tué mon père, qui avait fait profession de foi entre tes mains, et qui possédait ta déclaration écrite. ʿOmar, fils de Khattâb, laissa libre cours, devant Abou-Bekr, à ses accusations contre Khâlid; il disait : N'était-ce pas assez qu'il eût tué Mâlik, fils de Nowaïra, qui était musulman? Voilà qu'il a

fait encore mourir deux autres musulmans! Abou-Bekr lui répliqua : Qu'avaient-ils affaire au milieu des incrédules? C'était leur faute! Puis il paya, des deniers du trésor public au fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza le prix du sang de son père, en lui disant : Khâlid l'a fait tuer par erreur.

CHAPITRE XXVII.

[BATAILLE DE FIRÂDH.]

Khâlid était campé à Firâdh, lieu agréable, situé sur les bords de l'Euphrate, et y accomplissait avec toute son armée le jeûne du mois de ramadhân de la douzième année de l'hégire. Hilâl, fils d'ʿAqqa, qui s'était sauvé de la forteresse de Rodhâb sur le territoire de Roum, tint aux Romains le langage suivant : Khâlid en a fini avec l'ʿIrâq; maintenant il va se tourner contre le pays de Roum. Prêtez-moi votre concours, pour rassembler des Perses et des Arabes; je l'attaquerai et le ferai périr ici même, sur le sol romain. Les Romains acceptèrent ses propositions, et le roi de Roum envoya de Constantinople une armée de cent mille hommes. Hilâl fit partir des messagers vers le Sawâd de l'ʿIrâq, pour engager les Arabes qui s'étaient échappés des différentes batailles à venir se ranger sous ses drapeaux. Trente mille hommes environ accoururent auprès de lui. On adressa également une lettre à l'armée perse, pour demander son concours.

Khâlid eut connaissance de ces menées; mais il se tint tranquille, attendant la fin du mois de ramadhân. Alors, l'armée romaine étant arrivée, les ennemis, au nombre de cent quatre-vingt mille hommes, se mirent en marche contre Khâlid. Ils firent halte au bord de l'Euphrate et firent dire à

Khâlid : Passe le fleuve, ou nous le passerons. Khâlid répondit : Vous venez pour m'attaquer; c'est à vous de le passer. En conséquence, ils traversèrent le fleuve. Le lendemain, Khâlid disposa son armée en ordre de bataille et attendit. A l'heure de la prière de midi, les ennemis n'avaient pas encore formé leurs rangs. Alors Khâlid s'écria : Jusques à quand attendrons-nous? Puis il tomba sur eux, et au premier choc ils furent mis en déroute. Les musulmans firent un grand carnage, et ceux qui ne furent par tués périrent dans les flots. On compta dans cette bataille cent mille morts, tant Romains que Perses et Arabes. Hilâl, fils d'ʿAqqa, s'échappa et ne fut plus revu. Le butin fut immense. Après en avoir fait le partage, Khâlid envoya le quint au calife, et demeura à Firâdh tout le mois de schawwâl, jusqu'à ce qu'il eût la certitude que tous les fuyards de l'armée ennemie s'étaient dispersés. Les Arabes, les Perses et les Romains reconnurent leur impuissance contre lui, et il resta en possession incontestée de l'ʿIrâq, du Sawâd et d'Obolla.

Ensuite Khâlid conçut le désir d'accomplir le pèlerinage. Sachant qu'Abou-Bekr ne voudrait pas lui en donner l'autorisation, il fit marcher, au commencement du mois de dsou'l-qaʿda, ses troupes, divisées par corps, à travers le Sawâd, en déclarant qu'il allait les suivre à ʿHirâ, où il prendrait sa résidence, et résolut de se rendre en ligne droite à la Mecque, sans que le calife eût connaissance de son voyage. Il était séparé de la Mecque par une distance de douze journées de marche. Monté sur une chamelle et accompagné de dix de ses compagnons, il se mit en route, sous la direction d'un guide, cinq jours avant la fin du mois de dsou'l-qaʿda, en prenant un chemin que personne n'avait encore parcouru avant lui. Le septième jour du mois de dsou'l-ʿhiddja, il arriva à Dsât-

ʿIrq, où il se constitua en état d'ʿ*ihrâm*, entra à la Mecque, sans être reconnu par personne, accomplit le pèlerinage, repartit le 13 du mois, et fut de retour à ʿHîra cinq jours avant la fin de dsou'l-ʿhiddja. Il adressa aussitôt une lettre à ses généraux dans le Sawâd et à Obolla, afin de rassurer l'armée.

Lorsque Khâlid fut de retour, Abou-Bekr apprit qu'il avait fait le pèlerinage. ʿOmar incrimina devant le calife cette action de Khâlid, en disant : Il a exposé l'armée et les intérêts de la religion, mais Dieu les a eus en sa garde. Abou-Bekr adressa à Khâlid une lettre de blâme, dans laquelle il disait : Je ne me plaindrais pas que Dieu t'accordât la récompense de deux pèlerinages au lieu d'un. Cependant tu as fait tout ce que tu as pu pour exposer l'armée, que Dieu seul a préservée. N'accomplis pas une seconde fois une pareille témérité.

Khâlid continua à rester à ʿHîra, où il voulait réunir toutes ses troupes, pour marcher contre Madâïn et achever la conquête de la Perse.

CHAPITRE XXVIII.

INVASION DE LA SYRIE. — DÉPART DE KHÂLID.

Au commencement de la treizième année de l'hégire, les territoires de l'ʿIrâq, du Sawâd et d'Obolla étaient au pouvoir des musulmans, tandis que l'on ne s'était encore rendu maître d'aucune partie de la Syrie, contrée qui appartenait aux Romains et dont le gouverneur était nommé par le roi de Roum. Alors Abou-Bekr résolut d'envahir ce pays. Il engagea les musulmans, dans une allocution, à faire leurs préparatifs pour

cette campagne, et fit partir trois corps de troupes, commandés par Khâlid, fils de Sa'îd, fils d'Al-'Âç; par Abou-'Obaïda, fils de Djerrâ'h, et par Schoura'hbîl, fils de 'Hasana. Ces trois généraux se mirent en marche, ayant sous leurs drapeaux sept mille hommes.

'Omar se mit à faire l'éloge de Khâlid, fils de Walîd, devant Abou-Bekr, et dit : Il n'a pas son pareil pour la vaillance, et son nom inspire de la terreur à tout le monde. Faisle partir avec l'armée pour la Syrie. Abou-Bekr adressa à Khâlid une lettre pleine d'éloges, dans laquelle il lui dit : Je te félicite. Tu as lieu d'être satisfait, car Dieu a comblé tes désirs, en ce qui concerne la guerre sainte et le mérite du pèlerinage, et il a répandu l'islamisme dans le monde par toi. Que Dieu fasse prospérer tes efforts pour le bien et tes bonnes actions! Maintenant, la Syrie étant entre les mains des infidèles, j'y ai envoyé une armée; mais je désire qu'elle soit aidée par ta prudence et par ta direction. Il faut donc que tu te rendes en Syrie, en laissant dans l''Irâq les troupes que tu jugeras suffisantes. Je te donne le commandement de l'armée qui se trouve en Syrie, et je t'envoie en outre un corps de troupes de Médine, afin que tu puisses licencier ceux de tes propres soldats qui te demanderont l'autorisation de rentrer à Médine. Lorsque Khâlid eut pris connaissance de cette lettre, il dit : Voilà l'œuvre d''Omar, qui ne veut pas me voir achever la conquête de l''Irâq. Puis il se mit en marche vers la Syrie, en laissant dans l''Irâq un petit corps sous le commandement de Mouthanna, fils de 'Hâritha.

Abou-Bekr envoya de Médine, pour aller grossir les rangs de Khâlid, un corps nombreux sous les ordres de Mo'âwiya, fils d'Abou-Sofyân. Il écrivit aussi à 'Amrou, fils d'Al-'Âç, qui se trouvait dans l''Omân, de conduire une armée au se-

cours de Khâlid. Partout où il y avait une armée, Abou-Bekr la fit partir pour rejoindre les drapeaux de Khâlid.

CHAPITRE XXIX.

VICTOIRE DU YARMOUK.

Abou-Bekr avait assigné à chacun des généraux qu'il avait envoyés de Médine en Syrie le commandement d'une province : il avait donné la province de ʿHimç à Abou-ʿObaïda, fils de Djerrâʿh; celle de Damas à Yezîd, fils d'Abou-Sofyân; celle de l'Ordounn à Schouraʿhbîl, fils de ʿHasana, et celle de Filistîn à ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. Chacun de ces généraux se dirigea vers la province qui lui était assignée. A cette nouvelle, le roi de Roum fit partir de Constantinople pour la Syrie cinquante mille hommes, qui devaient marcher, par corps de dix et de vingt mille hommes, contre les différents détachements des musulmans, qui formaient en tout sept mille combattants.

Se voyant attaqués par une armée de cinquante mille hommes, les musulmans avertirent Abou-Bekr, qui écrivit [aussitôt] à Khâlid, fils de Walîd, pour qu'il se rendît [sans retard] de l'ʿIrâq en Syrie. En conséquence, Khâlid amena une troupe de neuf mille soldats, et Abou-Bekr y envoya chaque jour de nouvelles troupes, de sorte que le nombre des musulmans fut porté à trente-[six] mille hommes. Instruit de l'arrivée de ces renforts, le roi de Roum envoya l'ordre à son armée, composée de cinquante mille soldats, de ne point franchir les frontières de Roum avant qu'il arrivât lui-même. Il vint bientôt, à la tête d'une armée de deux cent mille hommes. A cette nouvelle, Khâlid s'établit près d'une rivière nommée

Yarmouk et appela auprès de lui toutes les troupes musulmanes. Le roi de Roum marcha contre lui avec ses deux cent cinquante mille hommes.

Or on annonça à Khâlid qu'Abou-Bekr était gravement malade, à Médine. Les musulmans furent découragés par cette nouvelle. Khâlid, leur adressant un discours, leur dit : Jamais, depuis l'existence de l'islamisme, il n'y a eu un jour [décisif] comme celui d'aujourd'hui. Jamais une armée d'infidèles aussi nombreuse ne s'est trouvée en présence des musulmans. Ne vous abandonnez pas au découragement à cause de la maladie d'Abou-Bekr. Combattez le combat de Dieu et luttez pour la religion ! Il leur donna ainsi beaucoup de bonnes paroles.

Ensuite on fut informé que le roi de Roum, franchissant le fossé [qui protégeait son camp], était en marche vers le Yarmouk. Khâlid, disposant son armée en ordre de bataille, plaça à l'aile droite ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, et à l'aile gauche, Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, chacun avec dix mille cavaliers; lui-même occupa le centre. ʿAbd-er-Raʿhmân, fils de Khâlid, portait l'étendard de Bedr attaché à son cou. Après avoir divisé ses trente-six mille soldats en trente-six corps commandés par autant de généraux, Khâlid marcha à l'ennemi. Le jour de la rencontre, les deux cent cinquante mille Romains formèrent leur ligne de bataille. Khâlid ordonna aux lecteurs du Coran de son armée de réciter la surate *Al-Anfâl;* puis il fit proclamer que ceux d'entre les Mohâdjir et les Ançâr qui avaient été les compagnons du Prophète sortissent des rangs et se réunissent sur un point. Il les plaça devant les lignes de bataille et prononça ces mots : Ô Seigneur, voici les hommes par lesquels tu as porté aide à ton prophète et par lesquels tu as fermement établi ta religion! Ensuite,

ayant assigné aussi un poste séparé à ceux qui avaient assisté au combat de Bedr et qui étaient au nombre de cent, Khâlid leur dit : Quant à vous, je ne vous demande pas de combattre; mais vous devez tous vous prosterner et prier, afin que Dieu nous vienne en aide. Ces hommes firent ainsi. Ils prièrent et récitèrent le Coran.

La bataille s'engagea. A ce moment arriva un courrier apportant la nouvelle de la mort d'Abou-Bekr, de l'avénement d'ʿOmar et de la destitution de Khâlid de son commandement. En effet, aussitôt après la mort d'Abou-Bekr, ʿOmar, ayant pris le pouvoir, avait destitué Khâlid, fils de Walîd, et avait nommé général en chef Abou-ʿObaïda, fils de Djerrâʿh. Le messager [qui apportait cette dépêche à l'armée] arriva au moment même où les deux armées étaient en face l'une de l'autre. Khâlid craignit que les musulmans, en apprenant la mort d'Abou-Bekr, ne fussent mis en déroute. Le messager, aux questions qu'on lui adressa sur la maladie d'Abou-Bekr, répondit : Il va mieux; il envoie douze mille hommes à votre secours; je les ai précédés pour vous annoncer leur arrivée. Les musulmans se réjouirent. Khâlid, ayant fait approcher de sa personne le courrier, celui-ci lui dit à l'oreille qu'Abou-Bekr était mort. — Qui lui a succédé? demanda Khâlid. — ʿOmar, fils de Khattâb. — Alors je suis destitué! — Tu le dis, répliqua le messager. Khâlid lui dit : Tu as bien fait de ne pas communiquer ces nouvelles aux soldats. Puis il descendit de son cheval, se prosterna et dit : Seigneur, était-ce en vue des hommes, ou pour chercher la grandeur, ou pour obtenir le contentement d'Abou-Bekr que j'ai fait ces guerres? Tu sais que c'est en vue de toi que je combats, et dans l'espoir d'obtenir le martyre, et que c'est ton contentement que je recherche! Ensuite il remonta à cheval et

fit une charge avec les dix mille hommes du centre. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, avec l'aile droite, et Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, avec l'aile gauche, chargèrent en même temps, et ces trente mille hommes culbutèrent les Romains et les firent reculer.

Héraclius, [le roi de Roum,] avait un général nommé Djaradja, qui, étant monté à cheval et ayant formé ses lignes de bataille, sortit des rangs et s'écria : Où est Khâlid? Khâlid s'avança. Djaradja, qui avait lu beaucoup de livres, lui demanda : Dis-moi en quoi consiste votre religion? Khâlid répondit : Elle consiste à professer qu'il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah, à accomplir la prière, le jeûne, l'aumône, le pèlerinage et le sacrifice. Il lui exposa ainsi les dogmes de l'islamisme. Djaradja embrassa, à l'instant même, la religion musulmane et passa du côté de Khâlid. Cette désertion brisa le courage des Romains. Khâlid se jeta sur eux avec toutes ses troupes, et les Romains se mirent à fuir. Les musulmans les taillèrent en pièces et continuèrent le massacre depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Cent vingt mille ennemis trouvèrent la mort. Les musulmans eurent trois mille hommes tués, outre les blessés, parmi lesquels se trouvait Abou-Sofyân, fils de ʿHarb, qui perdit un œil par un coup de flèche. Khâlid, quittant les bords du Yarmouk, envahit le camp des Romains. On y trouva trente mille tentures de brocart de Roum. Cette victoire eut lieu le jour du samedi [le 28 du mois de djoumâda premier] de la treizième année de l'hégire.

Après avoir réuni tout le butin, et au moment du partage, Khâlid, ayant déjà connaissance de sa destitution, appela Abou-ʿObaïda, fils d'Al-Djerrâʿh, à qui le courrier présenta la lettre d'ʿOmar. Abou-ʿObaïda et les autres musulmans ne savaient pas encore qu'Abou-Bekr était mort. Khâlid les harangua; après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il

dit : Sachez, ô soldats, que Dieu a appelé auprès de lui Abou-Bekr, celui de tous les hommes qui avait le plus d'amitié pour moi, et qu'il a donné le pouvoir à ʿOmar, qui m'est le plus hostile. Voici la lettre d'ʿOmar adressée à Abou-ʿObaïda, à qui vous devez obéir comme je lui obéis moi-même. Les soldats, en apprenant la mort d'Abou-Bekr, se mirent à gémir et à pleurer. Ensuite ils comblèrent Khâlid d'éloges, en lui disant : Que Dieu te récompense, ô émir, pour la générosité dont tu as fait preuve pour la cause de l'islamisme, en livrant cette bataille, malgré la nouvelle que tu venais de recevoir ! Si un autre avait reçu une telle nouvelle, il n'aurait pas mené à bien le combat; l'ennemi aurait triomphé et l'islamisme aurait été éloigné de la Syrie. Le messager remit ensuite à Abou-ʿObaïda la lettre d'ʿOmar, qui était conçue en ces termes : Dieu a appelé Abou-Bekr auprès de lui, et m'a confié le pouvoir sur les musulmans. Ma plus grande préoccupation est la situation des musulmans qui sont en Syrie. Or Khâlid, qui a tué Mâlik, fils de Nowaïra, quoiqu'il fût musulman, et qui a attesté faussement devant le calife que Mâlik avait été infidèle, n'est pas l'homme à qui le sort des musulmans puisse être confié, à moins qu'il ne se donne un démenti devant tous les soldats, en déclarant qu'il a tué Mâlik, quoique celui-ci fût musulman. S'il fait cette déclaration, laisse-lui son commandement; s'il ne la fait pas, je lui ôte le commandement et je te le donne. Établis avec Khâlid le compte de sa fortune; fais-toi remettre par lui tout ce qui est entre ses mains en fait de quints de butin; puis partage en deux moitiés tout ce qu'il possède en fait d'argent, d'or, de tapis et de bétail. Tu confisqueras l'une des deux moitiés et tu la verseras au trésor public. Lorsque Abou-ʿObaïda eut lu cette lettre, les compagnons du Prophète,

affligés de cet ordre, dirent : Ce n'est pas là ce que mérite Khâlid, après tout ce qu'il a fait. Abou-ʿObaïda, s'adressant à Khâlid, lui dit : Ô Abou-Solaïmân, que penses-tu faire? Lequel des deux partis veux-tu choisir? Khâlid répondit : Accorde-moi cette nuit pour réfléchir. Abou-ʿObaïda consentit à ce délai.

Khâlid avait une sœur nommée Fâtima, femme douée d'intelligence et de bon conseil, qui se trouvait avec lui dans le camp. Il la consulta sur le parti qu'il devait prendre. Dois-je, lui dit-il, me donner un démenti et garder le commandement? Ou faut-il rendre la moitié de ma fortune et renoncer à être général? Fâtima répondit : Ô mon frère, si tu conserves le commandement, tu es perdu; car ʿOmar t'est hostile; il veut que tu t'accuses de mensonge devant les hommes et que tu avoues avoir tué Mâlik, quoiqu'il fût musulman. Il veut faire venir ensuite le frère de Mâlik, Moutammam, fils de Nowaïra, afin qu'il t'accuse du meurtre de son frère; puis ʿOmar te fera mettre à mort. Il vaut mieux que tu renonces à la moitié de tes biens et au commandement, pour sauver ta vie. Khâlid approuva ce conseil, et le lendemain il remit à Abou-ʿObaïda la moitié de sa fortune, quarante mille dirhems.

CHAPITRE XXX.

CAMPAGNE DE MOUTHANNA, FILS DE ʿHÂRITHA, CONTRE LES PERSES.

Au moment de quitter l'ʿIrâq, Khâlid avait confié les affaires de l'ʿIrâq, de ʿHîra, du Sawâd et de tous les lieux dont il avait fait la conquête, à Mouthanna, fils de ʿHâritha, con-

formément à l'ordre d'Abou-Bekr, et il lui avait laissé la moitié de ses troupes, savoir neuf mille hommes.

La situation des Perses était devenue très-précaire, car ils ne pouvaient se mettre d'accord pour nommer un roi. Ayant enfin réuni leurs suffrages sur Schehrîrân (Schehrabrâz), fils d'Ardeschîr, un descendant de Schâpour, ils lui dirent : L'affaire la plus impérieuse pour nous, c'est de nous occuper des Arabes, qui ont envahi notre pays, et qui se sont emparés du Sawâd, de l'ʿIrâq et de ʿHîra. En conséquence, le roi fit partir pour l'ʿIrâq trente mille hommes, sous les ordres d'un général nommé Hormouzd-Djâdouï, qui emmena avec lui un grand nombre d'éléphants. A cette nouvelle, Mouthanna marcha au-devant de l'armée perse. La rencontre eut lieu aux confins du Sawâd, près de Babylone. Le combat fut ardent. Les Perses poussèrent leurs éléphants au milieu des musulmans pour rompre leurs rangs. Mouthanna recommanda à ses soldats de s'attaquer immédiatement aux éléphants, qui, reçus par eux à coups de flèches et aveuglés, se tournèrent en arrière et se jetèrent sur le camp même des Perses. Ceux-ci se mirent à fuir, et les musulmans en tuèrent un grand nombre. Lorsque cette nouvelle arriva [à Madâïn], le roi venait de mourir, et l'on était divisé sur le choix de son successeur. La direction des affaires tomba alors entre les mains de femmes. Le Sawâd, ʿHîra et toutes les contrées situées au delà du Tigre demeurèrent en la possession de Mouthanna.

Mouthanna, ayant été informé qu'Abou-Bekr était gravement malade, confia le commandement de l'armée à un officier, et partit pour Médine. Il trouva le calife encore vivant, mais près de mourir et ayant déjà désigné ʿOmar comme son successeur. En voyant Mouthanna, Abou-Bekr fit appeler

ʿOmar et lui dit : Le jour même de ma mort, occupe-toi des affaires des musulmans, et tout d'abord tu songeras à renvoyer dans l'ʿIrâq Mouthanna, que les Perses ont appris à craindre. Et quand Khâlid en aura fini avec la Syrie, renvoie-le aussi dans l'ʿIrâq avec son armée. Abou-Bekr expira le soir du même jour. ʿOmar renvoya Mouthanna dans l'ʿIrâq, fit partir la lettre par laquelle il destitua Khâlid et confia le commandement de l'armée à Abou-ʿObaïda, fils de Djerrâʿh.

CHAPITRE XXXI.

MORT D'ABOU-BEKR.

On rapporte qu'Abou-Bekr ayant été invité à un repas par un des principaux juifs de Khaïbar, et que le calife se trouvant à table avec ʿHârith, fils de Kalada, qui était le médecin des Arabes, on leur présenta un plat de riz. Abou-Bekr en ayant mangé une bouchée, ʿHârith en prit de même une bouchée; mais il la rejeta aussitôt, en s'écriant : Il y a dans ce riz un poison qui tue au bout d'une année! Et il en fut ainsi : au bout de cette même année, Abou-Bekr tomba malade le lundi, sept jours après le commencement du mois de djoumâda second, et mourut quinze jours après, le mardi, huit jours avant la fin du mois. Le même jour mourut, à la Mecque, ʿAttâb, fils d'Asìd, le gouverneur de cette ville.

Abou-Bekr, pendant toute sa vie, avant comme après la fondation de l'islamisme, s'occupa de commerce; il possédait aussi un certain nombre de brebis. Lorsqu'il fut élevé au califat, sa famille était nombreuse. Sa première femme, qui était la mère d'ʿÂïscha, et qu'il avait épousée avant l'islamisme, était Oumm-Roumân, fille d'ʿÂmir, fils d'Âmira [de

la tribu de Kinâna]. Il avait épousé une autre femme de la tribu de Kinâna, nommée Esmâ, dont il eut un fils, nommé ʿAbd-er-Raʿhmân. Après avoir embrassé l'islamisme, il avait épousé Esmâ, fille d'ʿOmaïs, qui lui donna son fils Moʿhammed. Lorsqu'il fut arrivé à Médine avec le Prophète, il y fit venir ses femmes et ses enfants, et le Prophète lui donna une maison, en face de celle d'ʿOthmân, fils d'ʿAffân. A Médine, il épousa une femme nommée ʿHabîba, fille de Khâridja, fils de Zaïd, qui lui donna une fille qu'il nomma Oumm-Kolthoum. ʿHabîba avait une maison à Sounʿh, faubourg de Médine, à une portée de voix de la ville. Abou-Bekr résidait tantôt à la ville, dans la maison que le Prophète lui avait donnée, tantôt à Sounʿh, dans la maison de sa femme.

Or, lorsque Abou-Bekr fut élevé à la dignité de calife, ayant à sa charge toutes ces femmes et ces enfants, il continua à faire le commerce pour gagner sa subsistance; mais la chose publique en souffrait. Alors il dit aux musulmans : Il faut absolument que je gagne ma vie; il me faut donc un secrétaire qui rédige les écritures; il doit recevoir une rétribution. Puis il me faut un juge chargé de connaître les différends des parties; celui-ci aussi doit être payé. En conséquence, on lui alloua sur le trésor une somme annuelle de six mille dirhems pour lui et sa famille, pour le secrétaire et le juge. Ensuite ʿOmar lui dit : Je veux remplir pour toi les fonctions de juge; je ne demande point de rétribution. ʿOthmân lui fit la même proposition pour les fonctions de secrétaire. Il fut fait ainsi, et Abou-Bekr employa pour soi les honoraires du juge et du secrétaire. Pendant son califat, qui dura deux ans et quatre mois, il dépensa du trésor public huit mille dirhems. Au moment de sa mort, il exprima la volonté que tout ce qu'il laisserait, jusqu'au lit sur lequel il

était couché, fût restitué au trésor; et l'on fit ainsi. Il laissa en mourant trois femmes, trois fils et trois filles. ʿOmar ne leur donna aucune part de l'héritage.

Abou-Bekr avait dans les différentes provinces des agents, dont plusieurs avaient déjà été établis par le Prophète et qu'Abou-Bekr avait maintenus. Ses généraux en Syrie étaient : Abou-ʿObaïda, fils de Djerrâʿh; Yezîd, fils d'Abou-Sofyân; Schouraʿhbîl, fils de ʿHasana, et Khâlid, fils de Walîd.

Quand Abou-Bekr mourut, son père, Abou-Qoʿhâfa, vivait encore à la Mecque; il mourut six mois après Abou-Bekr. Abou-Qoʿhâfa s'appelait de son vrai nom ʿOthmân. Abou-Bekr s'appelait ʿAbdallah, et le Prophète lui donna le nom d'ʿAtîq. Abou-Bekr préférait ce dernier nom, à cause de sa signification de bon augure. Quelques-uns disent qu'il avait reçu le nom d'ʿAtîq comme sobriquet, du temps qu'il était païen. D'autres ajoutent qu'on l'avait appelé ainsi à cause de la blancheur de son visage. ʿÂïscha rapporte que le Prophète avait dit un jour à Abou-Bekr : «Tu as été affranchi (*ʿAtîq*) par Dieu du feu de l'enfer,» et que c'est depuis ce jour-là qu'on l'appelait ʿAtîq. Voici la généalogie d'Abou-Bekr : ʿAbdallah Abou-Bekr, fils d'ʿOthmân, fils d'ʿÂmir, fils d'ʿAmrou, fils de Kaʿb, fils de Saʿd, fils de Taïm, fils de Morra, fils de Lowayy.

Abou-Bekr avait le teint blanc et le corps sec, le visage maigre, les pommettes saillantes. La couleur de son visage était jaunâtre; il teignait, avec du ʿhenna, sa barbe, qui était blanche.

Abou-Bekr [comme nous l'avons dit plus haut] tomba malade le lundi, sept jours après le commencement du mois de djoumâda second. Sa maladie dura quinze jours, et il mourut le mardi, à l'heure de la prière du soir, huit jours avant la

fin du mois, la treizième année de l'hégire, âgé de soixante-trois ans, après avoir exercé le califat pendant deux ans et trois mois. Il avait ordonné, avant d'expirer, que sa femme Esmâ, fille d'ʿOmaïs, serait chargée de procéder à la lotion funéraire de son corps, et que son fils ʿAbd-er-Raʿhmân devrait verser l'eau; il désirait qu'aucune autre personne ne le vît dans sa nudité. Comme il avait rendu l'âme au moment du coucher du soleil, on procéda, sur l'ordre d'ʿOmar, immédiatement à la lotion funéraire, à l'heure de la prière du soir. Après avoir placé le corps sur la civière qui avait servi à l'enterrement du Prophète, on le mit en terre dans l'entre-temps des deux prières du soir et du coucher. ʿOmar, Talʿha et ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'Abou-Bekr, descendirent dans la tombe et y placèrent le corps. Abou-Bekr avait exprimé le désir d'être enterré à côté du Prophète, de manière que sa tête fût à la hauteur des épaules de Moʿhammed. Lorsque ʿOmar mourut, on l'enterra à côté d'Abou-Bekr, la tête à la hauteur des épaules de celui-ci. C'est dans cette position que se trouvent ces tombes encore aujourd'hui.

CHAPITRE XXXII.

NOMINATION D'ʿOMAR, FILS DE KHATTÂB.

Moʿhammed-ben-Djarîr rapporte : Lorsque Abou-Bekr fut tombé malade et que sa maladie devint sérieuse, il se préoccupa du sort des musulmans et du choix de son successeur. Alors il songea à ʿOmar. Il fit appeler ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, et lui dit : Je veux donner le califat à ʿOmar; qu'en penses-tu? — C'est fort bien, répliqua ʿAbd-er-Raʿhmân; mais ʿOmar est un homme rude et sévère. Abou-Bekr dit : Il

se montre rude et sévère aujourd'hui, quand je suis trop doux envers les hommes; lorsqu'il dirigera lui-même les affaires, il deviendra indulgent. Puis il recommanda à ʿAbd-er-Raʿhmân de ne faire part à personne de cette conversation. Ensuite il fit venir ʿOthmân, fils d'ʿAffân, et lui adressa la même question. ʿOthmân répondit : C'est très-bien; ʿOmar est le meilleur de tous les hommes. Abou-Bekr lui recommanda également le silence sur leur entretien. Le lendemain il réunit les Mohâdjir et les Ançâr et leur parla ainsi : Vous savez, ô musulmans, comment je me suis acquitté de mes fonctions. Maintenant je veux les confier à un homme qui n'est ni de ma famille ni de mes proches. Accepterez-vous celui que je vais désigner pour vous commander comme calife? Tous s'écrièrent : Nous l'acceptons! Abou-Bekr reprit : J'ai choisi ʿOmar, fils de Khattâb, car je l'ai reconnu comme le plus apte pour exercer le pouvoir. Tous donnèrent leur adhésion. Abou-Bekr ordonna ensuite à ʿOthmân de rédiger son testament dans le sens qu'il venait de dire. Personne n'éleva d'objection, excepté Talʿha, qui dit à Abou-Bekr : Tu sais ce que les hommes ont souffert, toi vivant, d'ʿOmar et de sa sévérité; maintenant tu lui confies même le pouvoir suprême! Comment pourras-tu justifier cela devant Dieu? Abou-Bekr répliqua : Je dirai devant Dieu : J'ai placé à la tête de ton peuple le meilleur de tous. Talʿha se tut. On enterra Abou-Bekr le soir du même jour.

Le lendemain, les musulmans se réunirent. ʿOmar monta dans la chaire du Prophète. Cette chaire avait trois marches; le Prophète se tenait toujours sur la troisième. Lorsque Abou-Bekr fut nommé calife, il se tenait sur la seconde marche, et ʿOmar, ce jour-là, resta sur la première. Il harangua le peuple, rendit grâces à Dieu et s'engagea à exercer la justice.

Le premier acte d'ᶜOmar, après être descendu de la chaire, fut d'adresser à Abou-ᶜObaïda une lettre par laquelle il le nommait général en chef de l'armée de Syrie, en destituant Khâlid, fils de Walìd. Les musulmans furent très-affligés de la destitution de Khâlid, voyant ainsi méconnaître les hauts faits qu'il avait accomplis. Cependant Abou-ᶜObaïda garda Khâlid avec lui jusqu'après la prise de Damas et la soumission complète de la Syrie; et Khâlid se distingua encore aux portes de Damas. Puis, lorsque ᶜOmar fit retourner l'armée [de Khâlid] de Syrie en ᶜIrâq, Khâlid revint à Médine.

CHAPITRE XXXIII.

PRISE DE DAMAS.

Les Romains, après avoir essuyé la défaite de Yarmouk, apprirent que Khâlid venait d'être destitué et qu'un autre général avait pris le commandement de l'armée musulmane. Ils se réjouirent de cette nouvelle et firent halte. Ils établirent leur camp près d'une ville nommée Fiᶜhl, située non loin d'une autre ville nommée Baïsân, et y réunirent un grand nombre de soldats. Le roi de Roum, instruit, à son tour, de la destitution de Khâlid, en fut très-heureux, se rendit à Antioche et de là à Émesse, d'où il envoya une armée, sous les ordres d'un général nommé Bâhân, à Damas, qui est la ville principale de la Syrie et qui est bien fortifiée. Il resta lui-même à Émesse avec environ soixante et dix mille hommes, pour se porter au secours de celles de ses troupes qui en auraient besoin.

Abou-ᶜObaïda, fils de Djerrâᶜh, effrayé de ces dispositions de l'ennemi, résolut d'envoyer un corps de troupes contre

Fiʿhl pour y assiéger les Romains et pour les occuper, et de marcher lui-même sur Damas. En conséquence, il remit le commandement [de la position de Yarmouk] à Beschîr, fils de Kaʿb, le ʿHimyarite, en lui laissant mille hommes et en lui donnant pour instructions de garder le passage, afin que les Romains ne pussent pas y faire passer de renforts. Ensuite il fit partir Schouraʿhbîl, fils de ʿHasana, et deux autres généraux, avec cinq mille hommes, vers Fiʿhl; il leur ordonna d'établir leur camp près de Fiʿhl et de Baïsân, de se rendre maîtres de ces villes, s'ils le pouvaient; sinon, d'assiéger l'ennemi et de le tenir en échec, afin de l'empêcher de se porter au secours de Damas. Après avoir pris ces dispositions, Abou-ʿObaïda marcha avec le gros de l'armée contre la ville de Damas.

Lorsque Abou-ʿObaïda arriva en face de Damas, qui était occupée par une garnison de soixante et dix mille hommes sous les ordres de Bâhân, celui-ci sortit de la ville et lui offrit le combat. Les Romains furent défaits et se rejetèrent derrière l'enceinte. Abou-ʿObaïda mit le siége sous les murs de Damas et y campa pendant six mois selon les uns, selon d'autres pendant deux mois.

Les villes de Fiʿhl et de Bàïsân étaient entourées d'un terrain marécageux, d'une étendue d'environ une parasange, que les troupes romaines, en apprenant l'approche des musulmans, couvrirent d'eau. Lorsque les musulmans arrivèrent pour commencer le siége de ces villes, ils trouvèrent tant de difficultés pour opérer sur ce terrain, dans lequel hommes et chevaux s'enfonçaient, qu'ils se retirèrent. Ils établirent leur camp en face de ces forteresses de la Filistîn, et ils y restèrent. On rapporte qu'Abou-ʿObaïda serait ensuite revenu sur ses pas et se serait rendu maître de ces forteresses;

mais ce récit n'est pas exact. La vérité est qu'Abou-ʿObaïda resta six mois sous les murs de Damas, en occupant les lieux forts situés entre cette ville et Émesse. Pendant ces six mois, il n'y eut aucun engagement entre les musulmans et les Romains; seulement on lançait sur les assiégés quantité de flèches et de pierres, en se servant de machines de guerre.

Après que le siége eut duré six mois, il arriva que Bâhân, pour célébrer la naissance d'un fils, donna un grand banquet, auquel prit part toute la garnison. Les musulmans, instruits de cette circonstance et prévoyant que tous les soldats romains seraient ivres cette nuit-là, préparèrent un grand nombre d'échelles, de cordes et de nœuds coulants. Lorsque la nuit fut venue, ils les accrochèrent aux créneaux des murs, qui furent escaladés et qui furent bientôt remplis de soldats musulmans. Les cris de triomphe avertirent les Romains, dont la plupart étaient ivres. Les musulmans qui avaient pénétré dans la ville en ouvrirent les portes, et toute l'armée musulmane s'y précipita et chargea l'ennemi par devant et par derrière. Le massacre dura toute la nuit jusqu'à l'apparition du jour; il y eut des deux côtés un grand nombre de tués et de blessés. Enfin, les Romains crièrent qu'ils demandaient à capituler. On leur accorda la paix à la condition qu'ils livreraient aux musulmans la moitié de ce qu'ils possédaient en fait d'or, d'argent, de bestiaux et d'autres biens, excepté les terres, les champs et les maisons, et qu'ils payeraient [annuellement], des produits de leurs terres, une mesure de froment pour chaque mesure qui aurait été semée. Après ces stipulations, [toutes] les portes de la forteresse furent ouvertes. A la nouvelle de la reddition de Damas, le roi de Roum, très-affligé, retourna d'Émesse à Antioche.

Cette victoire eut lieu six mois après l'avénement d'ʿOmar, au mois de dsou'l-qaʿda de la treizième année de l'hégire, ou, d'après une autre tradition, un an après l'avénement d'ʿOmar, au mois de redjeb de la quatorzième année. Cette dernière version est plus exacte. On dit encore qu'ʿOmar reçut cette nouvelle cinq jours avant la fin du mois de dsou'l-qaʿda. ʿAbd-er-Raʿhmân [fils d'ʿAuf], qui la lui apporta, fut envoyé par lui à la Mecque pour présider [cette année-là] au pèlerinage.

CHAPITRE XXXIV.

PRISE DE FIʿHL, DE BAÏSÂN ET DE TABARIYYA.

Fiʿhl, Baïsân et Tabariyya, forteresses situées dans les contrées de l'Ordounn et de la Filistîn, renfermaient chacune une forte garnison romaine. La plus nombreuse était celle de Tabariyya : on prétend qu'elle se composait de quatre-vingt mille hommes. Elle était sous les ordres de l'un des principaux personnages romains, nommé Siqlâr, fils de Mikhrâq. Les Romains avaient converti en marécages le terrain à proximité de la forteresse. Schouraʿhbîl était campé près de là.

En répondant à la dépêche qui lui annonçait la prise de la ville de Damas, ʿOmar envoya à Abou-ʿObaïda l'ordre de se tourner maintenant vers Fiʿhl et Baïsân et les autres forteresses de la province de Filistîn. Abou-ʿObaïda, après avoir laissé comme gouverneur de Damas Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, à la tête de cinq mille hommes, se mit en marche vers la Filistîn, se rapprochant des détachements musulmans, et établit son camp entre Fiʿhl et Damas, sans opérer sa jonction avec Schouraʿhbîl, afin d'avoir des communica-

tions avec les deux armées et de se porter au secours de celle qui en aurait besoin. Il envoya deux mille hommes pour renforcer les troupes de Schoura'hbîl, et deux mille autres, sous les ordres d'Abou'l-A'wâr le Solaïmite, à Tabariyya.

Or, pendant que les musulmans campaient près de Fi'hl, les Romains qui se trouvaient dans cette ville, voulant profiter d'une certaine nuit très-obscure, se dirent : Nous ouvrirons cette nuit la porte de la forteresse pour tomber à l'improviste sur les musulmans, qui se seront relâchés de leur surveillance. Mais Schoura'hbîl, qui était très-vigilant, tenait son armée jour et nuit sous les armes et toujours prête au combat. Les Romains, au nombre de quatre-vingt mille, ayant à leur tête leur général Siqlâr, sortirent de la forteresse et traversèrent les marécages en suivant un chemin étroit et sec, qui se trouvait au milieu de ce terrain. Arrivés en présence des musulmans, qui les attendaient sous les armes, ils se jetèrent sur eux. La lutte dura jusqu'au milieu de la nuit. Siqlâr ayant été tué, les Romains se mirent à fuir et cherchèrent à regagner la forteresse; mais le chemin étroit par lequel ils étaient venus leur était fermé, et ils s'engagèrent dans le terrain fangeux, où ils ne purent avancer. Les musulmans les poursuivirent et les taillèrent en pièces. Au matin, il ne restait pas un seul combattant de ces quatre-vingt mille hommes; tous étaient morts ou blessés. On appelle la bataille livrée près de Fi'hl *bataille de Dsât-er-radagha* (du marécage).

De la forteresse de Fi'hl, l'armée de Schoura'hbîl se porta vers Baïsân et en fit l'assaut. Le lendemain, la garnison fit une sortie; les Romains, battus, demandèrent à se rendre. La paix leur fut accordée aux mêmes conditions qu'à ceux de Damas.

Les auteurs égyptiens prétendent que Baïsân ne se rendit pas par capitulation, mais qu'Abou-ʿObaïda prit cette forteresse d'assaut. Cette version se trouve rapportée dans le *Kitâb al-Maʿârif;* il y est dit que le père de Moʿhammed, fils de Sîrîn, et le père de ʿHassân Boçrî étaient parmi les prisonniers de Baïsân. Mais ce récit n'est pas exact. La tradition authentique est celle que rapporte Moʿhammed-ben-Djarîr, savoir que Baïsân s'est rendue à Schouraʿhbîl par capitulation, et non à la suite d'un assaut.

A la nouvelle des événements de Fiʿhl et de Baïsân, les habitants de Tabariyya demandèrent aussi à capituler. Ils firent des propositions de paix à Abou'l-Aʿwâr, qui campait avec son armée sous les murs de cette forteresse, et demandèrent les mêmes conditions qui avaient été accordées aux habitants de Damas et de Baïsân. Abou'l-Aʿwâr consentit; il écrivit à Schouraʿhbîl, et celui-ci ratifia le traité.

Les provinces de la Filistîn et de l'Ordounn tombèrent ainsi au pouvoir des musulmans. Abou-ʿObaïda, ayant mis de côté la cinquième partie du butin, l'envoya à Médine et annonça au prince des croyants ces victoires, la prise de ces forteresses et la conquête des différentes contrées. ʿOmar en fut très-heureux et tous les musulmans se réjouirent.

CHAPITRE XXXV.

ʿOMAR ENVOIE UNE ARMÉE EN PERSE.

Lorsque Mouthanna était venu à Médine, Abou-Bekr, qui était déjà malade, avait recommandé à ʿOmar de s'occuper avant toutes choses de l'affaire de Mouthanna et de le renvoyer dans l'ʿIrâq avec une armée. Or le premier acte d'ʿOmar

fut de destituer Khâlid de son commandement. Ensuite, il convoqua les musulmans et leur adressa l'allocution suivante : Musulmans, Dieu a promis à son prophète de faire conquérir par son peuple la Syrie, le pays de Roum et la Perse, et Dieu ne manque jamais à ses promesses. Maintenant, n'hésitez point. Voici Mouthanna, qui est venu vers vous de l'ʿIrâq; partez pour l'ʿIrâq! Personne ne répondit à cet appel. ʿOmar reprit : Qui est-ce qui sacrifiera sa vie et ses biens pour la cause de Dieu? Personne ne s'offrit, car tous étaient mécontents d'ʿOmar, parce qu'il avait destitué Khâlid, fils de Walîd, malgré les actions d'éclat qu'il avait accomplies pour la cause de l'islamisme. ʿOmar demeura confondu de ces refus, et il se sentit honteux en présence de Mouthanna. Les Mohâdjir, les Ançâr et un grand nombre d'autres musulmans assistaient à la réunion. Le lendemain, ʿOmar harangua de nouveau le peuple; il récita beaucoup de versets du Coran, mais en vain : aucun musulman ne se présenta pour partir, et l'assemblée se dispersa. Le troisième jour, ʿOmar fit un nouveau discours pour encourager les hommes à la guerre, mais sans succès. Alors Mouthanna se leva et dit : Musulmans, accourez à la guerre sainte! Ne craignez point de trop grands dangers du côté de la Perse et de l'ʿIrâq, car ces contrées sont plus faciles à conquérir que toutes les autres. La plus grande partie de l'ʿIrâq est déjà conquise; ʿHîra et le Sawâd sont entre nos mains; les Perses se trouvent dans une situation précaire, et les musulmans ont l'avantage sur eux. J'y ai déjà une forte armée; mais je désire y retourner en ramenant des renforts, afin de ranimer le courage des musulmans.

A la suite de ce discours, le premier qui se présenta fut Abou-ʿObaïd, fils de Masʿoud, le Thaqîfite. Cet homme, qui

n'avait pas fait partie des compagnons du Prophète, se leva et dit : Prince des croyants, je consens à partir avec tous ceux des miens qui me suivront. Un autre se leva ensuite, nommé Sa'd, fils d''Obaïd, qui était un personnage considérable. 'Omar, affligé [de l'hésitation des autres], dit : Musulmans, vous ne pouvez pas rester [toujours] sur le territoire de la Mecque et de Médine, et vous ne pouvez pas vous rendre dans les autres contrées. Depuis que le 'Hedjâz existe, on a généralement, à la Mecque et à Médine, fait le commerce avec la Syrie, l''Irâq, l'Abyssinie et le Yemen, et l'on a cherché dans ces pays des fruits, du blé et d'autres marchandises, et c'est ainsi qu'on a gagné sa subsistance. Mais aujourd'hui l'univers entier est votre ennemi. Si vous ne voulez pas faire la guerre à vos ennemis, il faut faire la paix avec eux, sinon vous ne pouvez plus demeurer ici : vous y seriez affamés et dans la misère. Les assistants, trouvant ce raisonnement juste, déclarèrent tous qu'ils étaient prêts à partir; mille hommes se présentèrent ainsi. 'Omar, s'adressant à Mouthanna, lui dit : Tu as dans l''Irâq dix mille hommes que Khâlid t'a laissés; en voilà encore mille, qui suffiront pour renforcer ton armée. Il désigna ensuite Abou-'Obaïd comme général en chef. Les soldats lui dirent : Donne-nous un autre général, quelqu'un des compagnons du Prophète, l'un des combattants de Bedr. 'Omar répliqua : Vous avez hésité, lorsque je vous ai exhortés à partir; pendant trois jours, personne n'a répondu à mon appel. Maintenant la préséance appartient à celui qui s'est offert le premier. Et il maintint à Abou-'Obaïd le commandement des troupes qui devaient entrer en campagne, ainsi que de celles qui se trouvaient déjà dans l''Irâq. Il ordonna à Mouthanna de partir devant pour leur porter cette nouvelle, et, lorsque Abou-

ʿObaïd arriverait, de lui remettre le commandement de ses propres soldats et de marcher lui-même sous les ordres du nouveau général. Mouthanna se mit en route et arriva à ʿHîra.

La situation des Perses était devenue meilleure. On avait élevé au trône Pourândokht, fille de Kesra, qui nomma Roustem général en chef de l'armée et l'envoya contre les Arabes. Elle lui dit : Si tu parviens à chasser les Arabes du Sawâd et de ʿHîra et à reprendre cette province, je t'abandonne le gouvernement de la Perse pendant dix ans.

Roustem partit de Madâïn et arriva à la frontière du Sawâd, où il établit son camp. Toute la province était remplie de soldats musulmans. Roustem envoya des messagers dans tous les bourgs et dans toutes les villes et fit recommander aux chefs de soulever les populations pour chasser les Arabes. Cet ordre fut exécuté. Toutes les villes se soulevèrent, et les officiers arabes furent obligés de se retirer à ʿHîra. Lorsque Mouthanna arriva de Médine, il trouva tout le Sawâd en révolution, les Perses maîtres du territoire, les musulmans retirés à ʿHîra, et Roustem campé aux confins de la province et sur le point d'y entrer.

Informé du retour de Mouthanna, Roustem, sans quitter son campement, envoya vers Djâbân, qui était l'un des principaux dihqâns du Sawâd, un messager nommé Narsî, et lui fit dire : Recommande aux autres dihqâns de rassembler des troupes et de se réunir à toi, afin d'attaquer Mouthanna; j'irai à ton secours : car la force des Arabes a décliné, et Khâlid, leur général, a quitté l'armée.

CHAPÎTRE XXXVI.

BATAILLE DE NAMÀRIQ.

Djàbàn rassembla une armée dans le Sawâd et se disposa à attaquer 'Hîra. Mouthanna attendait à 'Hîra l'arrivée d'Abou-'Obaïd avec l'armée de Médine. Voyant que celui-ci tardait à venir, et qu'il n'arriverait pas avant un mois, et que les Perses se dirigeaient vers la ville, il marcha au-devant d'eux. Djâbân fit halte près d'une grande ville nommée Namàriq, et Roustem lui envoya trente mille hommes de l'armée perse, tout en restant lui-même dans son camp.

Lorsque Abou-'Obaïd arriva à 'Hîra, Mouthanna avait déjà quitté la ville; il marcha sur ses pas, et quand il l'eut rejoint, il prit d'entre ses mains le commandement des troupes et la direction de la guerre. Puis il se reposa pendant trois jours; le quatrième jour, il se disposa à attaquer. Djàbân donna le commandement de l'aile droite de son armée à un général nommé Djeschnis, et celui de l'aile gauche à Merdânschàh. Un combat meurtrier eut lieu, et Dieu donna la victoire aux musulmans, qui tuèrent un grand nombre de Perses et firent beaucoup de prisonniers. Djâbân fut fait prisonnier par un homme nommé Aktal, fils de Schammâkh, et Merdànschâh tomba entre les mains d'un homme nommé Matar, qui le tua. Aktal, lui aussi, voulut tuer Djâbân; mais celui-ci lui demanda grâce et lui donna des pierres précieuses; Aktal le laissa aller. Cependant Djâbân, n'étant pas en état de courir, errait dans le camp et fut reconnu; on le fit prisonnier une seconde fois et on l'amena devant Abou-'Obaïd. Le général dit : On ne peut pas le tuer,

car un musulman lui a accordé sa grâce. En conséquence, il lui fit donner la liberté.

Dans cette bataille, un butin immense et un grand nombre de prisonniers étaient tombés entre les mains des musulmans.

CHAPITRE XXXVII.

BATAILLE DE KASKAR.

Il y a dans le Sawâd un canton appelé Kaskar, qui, au milieu de ses différents bourgs, renferme une grande forteresse, nommée Assaqâtiyya. Ce canton était le plus fertile de tout le Sawâd et donnait toute sorte de produits. Il y avait là quantité d'oiseaux, dont chacun était aussi grand qu'un agneau. Ces oiseaux y existent encore aujourd'hui; on les engraisse, et on les porte comme cadeaux dans les demeures des rois; on les appelle *poulets de Kesra.*

Narsî, ce messager que Roustem avait envoyé vers Djâbân pour l'engager à rassembler une armée, et qui était le fils de la tante de Parwîz, avait reçu de ce dernier en fief les districts de Kaskar. Il y exerçait le pouvoir depuis dix ans lorsque les musulmans y portèrent leurs armes; alors il s'était enfui à Madâïn, où il demeura. Puis, quand Pourândokht fit partir Roustem avec l'armée, elle lui adjoignit Narsî. Roustem avait donc envoyé Narsî vers Djâbân et lui avait donné les instructions suivantes : Dis à Djâbân de rassembler une armée et de marcher contre l'ennemi. Ensuite, rends-toi dans le Kaskar, réunis les habitants autour de toi et tiens-toi prêt à entrer en campagne.

Narsî, après avoir fait partir Djâbân, arriva dans le Kaskar, ramassa dans toutes les parties du canton une foule

considérable, s'enferma dans Assaqâtiyya et y attendit l'issue de la campagne de Djâbân. L'armée de ce dernier ayant été battue, et lui-même ayant été fait prisonnier, tous ceux parmi les fuyards qui occupaient un rang élevé se rendirent auprès de Roustem, et les autres, auprès de Narsî. Celui-ci fit dire à Roustem : Un grand nombre de soldats sont venus se placer sous mes drapeaux; envoie-moi une armée pour que je puisse entrer en campagne. Roustem fit partir au secours de Narsî un homme nommé Djâlînous, avec vingt mille hommes.

Abou-ʿObaïd, campé à Namâriq, fut averti, au moment où il allait faire le partage du butin, que Narsî avait rassemblé une armée nombreuse, et que Roustem envoyait des troupes pour le soutenir. Il leva aussitôt son camp pour attaquer Narsî avant l'arrivée des renforts de l'armée perse. Narsî, de son côté, instruit de la marche d'Abou-ʿObaïd, sortit de la forteresse.

La bataille eut lieu. Les Perses furent mis en fuite; les musulmans en tuèrent un grand nombre et firent beaucoup de prisonniers. Narsî se sauva et vint auprès de Roustem. Les musulmans s'emparèrent de la forteresse d'Assaqâtiyya et la saccagèrent.

Djâlînous, arrivé à la frontière de Kaskar, à une parasange d'Assaqâtiyya, apprit la défaite de Narsî; il fit halte et recueillit les fuyards. Abou-ʿObaïd quitta la forteresse, en laissant à Mouthanna, fils de ʿHâritha, la libre disposition du butin, marcha contre Djâlînous, lui livra une bataille, le mit en fuite, tua un grand nombre de Perses et s'empara de leurs bagages. Il revint ensuite à Assaqâtiyya, et établit son camp dans le canton de Kaskar.

Le Sawâd tout entier lui appartenait et il n'y restait pas

un seul [soldat] perse, sauf Roustem, qui campait à la frontière de la province.

Abou-ʿObaïd fit transporter hors de la forteresse d'Assaqâtiyya tout le butin qu'on avait fait et le distribua, entre les soldats, après en avoir mis de côté la cinquième partie. Il y avait, parmi les objets qui composaient le butin, une grande quantité de provisions, et, dans le nombre, des choses qui étaient complétement inconnues aux musulmans et que les Arabes n'avaient jamais vues.

Les habitants de Kaskar craignaient qu'Abou-ʿObaïd ne dévastât tous les bourgs du canton. En conséquence, il vint de chaque bourg des dihqâns, des propriétaires et d'autres habitants auprès d'Abou-ʿObaïd pour traiter avec lui. Abou-ʿObaïd leur accorda la paix en leur imposant un tribut. En venant payer ce tribut, les dihqâns apportèrent, en même temps, une grande quantité de gâteaux de toute espèce, comme les Arabes n'en avaient jamais vu, et de ces grands oiseaux de Kaskar. Les Arabes croyaient que c'étaient des autruches, dont ils ne mangent pas la viande. Quant aux gâteaux, ils demandèrent tous ce que c'était et comment on appelait ces choses. Abou-ʿObaïd, de son côté, demanda [quels étaient ces oiseaux. On lui répondit] que c'étaient des oiseaux domestiques. Alors il s'écria : Gloire à Dieu, qui a créé un tel oiseau pour ses serviteurs! Ensuite il dit aux dihqâns : Pourquoi m'avez-vous apporté ces choses? Je n'ai pas l'habitude [de recevoir des cadeaux pour moi seul. Les dihqâns répondirent :] Nous avons apporté ces cadeaux pour les chefs.

Abou-ʿObaïd fit partir un messager pour porter à ʿOmar la cinquième partie du butin et la nouvelle de la prise de Namâriq et du Kaskar. Il lui envoya en même temps un peu

de viande desséchée, des petits abricots secs et des poissons engraissés. La nouvelle de ces victoires donna une grande satisfaction à ʿOmar, à cause des reproches qu'il avait reçus pour la destitution de Khâlid. Il fut aussi très-heureux en voyant la cinquième partie du butin et en entendant tout ce qu'on lui racontait sur les oiseaux, les mets et les gâteaux.

CHAPITRE XXXVIII.

BATAILLE DU PONT.

Lorsque Djâlînous arriva auprès de Roustem, celui-ci le blâma de sa fuite. La nouvelle de cette défaite étant parvenue à Pourândokht, elle fit partir l'un des grands de Perse, nommé Bahman-Djâdouï, qui était l'un des principaux chefs d'armée. Elle lui donna trente mille hommes et trente éléphants, parmi lesquels il y avait un éléphant blanc, plus grand que les autres et qui avait appartenu à Parwìz; dans toutes les batailles où on l'avait conduit, on avait remporté la victoire. Pouràndokht fit aussi remettre à Bahman-Djàdouï le drapeau qu'on appelait *étendard des Keïanides*, que l'on conservait dans le trésor royal et auquel on attachait un heureux augure. Pouràndokht, donnant à Bahman le commandement de l'armée et la direction de la guerre contre les Arabes, écrivit à Roustem une lettre par laquelle elle lui ordonna de fournir à Bahman tout ce qu'il réclamerait en fait d'hommes et d'argent.

Bahman-Djâdouï étant arrivé auprès de Roustem, celui-ci fit partir avec lui Djâlînous, en lui disant : S'il arrive encore qu'il prenne la fuite, fais-lui trancher la tête, que tu m'enverras. Bahman se mit en marche contre Abou-ʿObaïd et arriva

au bord de l'Euphrate; il fit halte près d'un bourg nommé Qoss-en-Nâtif. A cette nouvelle, Abou-ʿObaïd quitta Kaskar, donna le commandement de l'avant-garde à Mouthanna, fils de ʿHâritha, et se dirigea vers l'Euphrate; il fit halte en face de Bahman, près d'un bourg nommé Marwaʿha. Les deux armées, séparées par le fleuve, étaient en vue l'une de l'autre. Les deux rives furent reliées par un pont, qui donna le nom à la bataille qui fut livrée à cet endroit. Elle est aussi appelée *bataille de Marwaʿha*, du nom du bourg où Abou-ʿObaïd avait établi son camp.

Bahman envoya un messager à Abou-ʿObaïd et lui fit dire : Si tu veux que nous allions combattre sur l'autre côté du fleuve, éloigne-toi de la rive, afin que nous passions le fleuve; si tu aimes mieux venir de ce côté, nous quitterons le bord et nous irons camper plus loin. Abou-ʿObaïd délibéra avec quelques personnes de son armée. On lui dit : Réponds qu'il passe, lui, de ce côté du fleuve; car ce terrain est favorable [pour nous], et il n'y a jamais eu une armée perse aussi nombreuse. Puis les autres s'écrièrent tous : Il faut considérer que, si nous sommes mis en fuite, nous sommes protégés par le Sawâd et le Djezîra, et les ennemis ne pourront nous poursuivre. Enfin [quelqu'un] dit : Si la confusion se met dans leurs rangs, les ennemis ne pourront pas passer tous par le pont; ils seront tous noyés, sauf ceux qui tomberont sous nos sabres. Abou-ʿObaïd n'accepta pas ce conseil; il dit : Vous avez déjà peur, et vous cherchez un terrain pour fuir ! Je ne veux pas que vous vous éloigniez de ce lieu en arrière et que les ennemis viennent au-devant de nous; ce serait de mauvais augure. Et je ne veux pas que les ennemis montrent plus de courage que nous. Alors Salît, fils de Qaïs; Saʿd, fils d'Asch-ʿath; Mouthanna, fils de ʿHâritha, et tous les autres s'écrièrent :

Ne nous conduis pas là. Ce n'est pas la peur qui nous a fait ainsi parler; nous ne voulons pas fuir. Mais Abou-ʿObaïd ne se rendit pas à leur avis et fit répondre à Bahman : Éloignez-vous et allez camper en arrière. Bahman fit reculer son armée. Alors Abou-ʿObaïd jeta un pont, et, le lendemain, l'armée musulmane passa le fleuve et s'arrêta vis-à-vis des Perses. Le jour suivant, Bahman-Djâdouï monta à cheval, seul, et fit le tour du camp musulman, pour évaluer le nombre des soldats arabes. Bahman était appelé *Dsou'l-ʿHâdjib*, car il était un homme âgé et les sourcils lui tombaient sur le visage; quand il montait à cheval, il les attachait à son front.

Le lendemain, Abou-ʿObaïd forma ses lignes de bataille, de même que, de son côté, Bahman. Celui-ci fit aligner les éléphants, et fit jeter sur eux des couvertures, et il ordonna de les laisser, ce jour-là, combattre librement. Il fit aussi protéger les trompes des éléphants, pour les mettre à l'abri des blessures des sabres; puis il les fit monter par les gardiens armés, et plaça les éléphants devant les rangs, en tête l'éléphant blanc, sur lequel Bahman avait fait attacher l'étendard des Keïanides. Après que chaque éléphant fut ainsi arrangé selon la coutume, les gardiens les firent avancer en poussant des cris. Les musulmans, qui n'avaient jamais vu d'éléphants, furent stupéfaits; et leurs chevaux, terrifiés par l'aspect de ces animaux et par le bruit des clochettes, reculèrent. Quelques cavaliers réussirent à arrêter leurs chevaux, d'autres [mirent pied à terre] et les reconduisirent; mais aucun d'eux ne parvint à maintenir son cheval. Les éléphants se jetèrent au milieu de l'armée musulmane, dont les rangs furent rompus. Alors les Arabes quittèrent leurs chevaux, se précipitèrent sur les éléphants, dont ils frappèrent les trompes avec leurs sabres; mais ils ne réussirent pas à

les blesser. Cependant, les éléphants, effrayés par l'éclat des sabres et par les coups, se serrèrent sur un seul point, et les musulmans, les abandonnant, se massèrent également sur un même lieu, en face de l'armée perse, et engagèrent la lutte. Les Perses, voyant ce mouvement de l'armée musulmane, furent ébranlés; ils tinrent pied pendant un certain temps, puis ils se mirent à fuir. Les musulmans les taillèrent en pièces; à l'heure de la prière du soir, ils avaient tué six mille hommes et avaient fait un certain nombre de prisonniers.

Bahman-Djâdouï, tenant tête à l'assaut des musulmans, ne quitta point son poste et excita les soldats au combat. Une partie de ses troupes étaient restées auprès de lui, et il cria et rappela les autres, qui s'enfuyaient. Abou-ʿObaïd s'écria : Après tout, ce sont les éléphants qui décident de l'affaire. Aussi longtemps que ceux-ci ne seront pas repoussés, les ennemis ne reculeront pas. Les soldats répliquèrent : Que faire? Nos armes n'ont pas de prise sur les éléphants, qui sont couverts de fer des pieds à la tête. Abou-ʿObaïd fit appeler un Perse qu'il avait fait prisonnier, et lui demanda de quelle façon on pouvait venir à bout d'un éléphant. Cet homme répondit : Quand on lui coupe la trompe, il ne peut plus respirer et il meurt. Abou-ʿObaïd lui-même mit pied à terre, prit son bouclier et son sabre, appela auprès de lui ʿÂmir, l'Ançâr, l'un des compagnons du Prophète —, s'avança vers l'éléphant blanc et frappa sa trompe. L'éléphant étendit la trompe, saisit Abou-ʿObaïd, le jeta sous ses pieds et l'écrasa. Les gardiens firent retentir leurs sonnettes, en signe de joie et de victoire, et crièrent : Nous avons tué le roi des Arabes ! Ceux des Perses qui s'étaient enfuis revinrent. Les musulmans accoururent autour du corps d'Abou-ʿObaïd, et les

Perses prirent le dessus. Alors, un Arabe nommé Djabr, fils de Nofaïr, le Thaqîfite, l'un des parents d'Abou-ʿObaïd, releva le drapeau, et les musulmans se mirent de nouveau à combattre.

Abou-ʿObaïd était le père de Mokhtâr, qui, [plus tard] du temps d'ʿObaïd-Allah, fils de Ziyâd, s'éleva à Koufa et vengea la mort de ʿHosaïn, fils d'ʿAlî. Mokhtâr, encore enfant, se trouvait avec son père à la *bataille du pont*. Sa mère, qui était de la tribu de Thaqîf, accompagnait, elle aussi, Abou-ʿObaïd. C'était une femme pieuse et chaste. Dans la nuit qui suivit le jour où Abou-ʿObaïd fit passer le pont à son armée, pour livrer bataille le lendemain, la mère de Mokhtâr, dans le camp de Marwaʿha, eut un songe. Il lui sembla voir descendre du ciel un homme qui portait une coupe remplie d'une boisson rouge et douce, et qui disait à Abou-ʿObaïd : Bois, car cette boisson est celle du paradis. Abou-ʿObaïd en ayant bu un peu, cet homme présenta la coupe à Djabr, fils de Nofaïr, et ainsi à sept personnes d'entre les proches d'Abou-ʿObaïd, qui burent de cette boisson. Au matin, la mère de Mokhtâr fit part de son rêve à Abou-ʿObaïd, qui dit : Le sens de ce rêve est que je trouverai, ainsi que les sept autres, la mort pour la religion dans la bataille qui aura lieu demain. Le lendemain, les armées étant rangées en bataille, Abou-ʿObaïd se plaça devant les rangs de l'armée musulmane, et dit : Soldats, s'il m'arrive malheur, je veux que Djabr, fils de Nofaïr, prenne le commandement; si lui aussi tombe, je nomme à sa place un tel, à la place de celui-ci un tel. Il désigna ainsi sept personnes; puis il ajouta : Si ces sept personnes sont tuées, je donne le commandement à Mouthanna, fils de ʿHâritha. Or, lorsque Abou-ʿObaïd fut tué par l'éléphant, Djabr vint relever le drapeau tombé, et les musul-

mans accoururent autour de lui. Mais les Perses, ayant pris le dessus, finirent par tuer également Djabr. Un autre général ayant saisi le drapeau, tomba lui aussi, et ainsi successivement les sept chefs qu'Abou-ʿObaïd avait désignés. Alors Mouthanna, fils de ʿHâritha, prit le drapeau du commandement et les musulmans se rangèrent sous ses ordres; mais ils ne purent résister aux Perses, qui avaient pris l'avantage sur eux, et ils se mirent à fuir.

Mouthanna, voyant que l'armée lâchait pied, recula lentement, pour protéger la retraite des musulmans et afin de leur permettre de repasser le pont. Un homme des Benî-Thaqîf, nommé ʿAbdallah, fils de Marthad, avait devancé les troupes et avait rompu le pont, en enfonçant dans l'eau deux des bateaux dont il était construit; il s'était placé au passage et criait : Musulmans, retournez au combat! Mais les soldats se jetèrent dans le fleuve, cavaliers et fantassins, et un certain nombre furent engloutis sous les flots. Lorsque Mouthanna arriva et qu'il trouva le pont coupé, il demanda à ʿAbdallah pourquoi il avait agi ainsi. ʿAbdallah répondit : Pour empêcher les soldats de fuir. — Tu as eu tort, répliqua Mouthanna; tu as livré les musulmans à la mort; et il lui donna quelques coups de fouet sur la tête. Ensuite il mit pied à terre, fit réunir et attacher les bateaux, rétablit le pont et, quoique blessé au côté d'un coup de lance, il attendit que tous les soldats eussent passé, puis il passa lui-même et fit ensuite couler le pont. Les fuyards se dirigèrent vers Médine; mais Mouthanna, ne pouvant pas marcher, resta à l'endroit où il se trouvait, avec trois mille hommes. Au moment où, marchant sur les pas de Mouthanna, Bahman-Djâdouï arrivait près du pont détruit et cherchait à le rétablir pour poursuivre les musulmans, il reçut la nouvelle que l'armée de

Perse s'était révoltée contre Pourân, qu'elle ne voulait plus avoir pour reine, et contre Roustem, le général en chef. Une lettre appela Bahman-Djâdouï en toute hâte à Madâïn. Bahman quitta l'armée et partit aussitôt.

Mouthanna, blessé au côté, attendit sa guérison avant de faire aucun mouvement. Il adressa à ʿOmar une lettre, par laquelle il lui annonçait la mort d'Abou-ʿObaïd et la défaite des musulmans. Le calife était en chaire, adressant un sermon au peuple, lorsque le messager arriva. Celui-ci monta sur la chaire et lui dit la nouvelle, en lui parlant à l'oreille. ʿOmar dit : Musulmans, voici la nouvelle qui arrive : Abou-ʿObaïd a trouvé la mort pour la religion. Mais ne vous affligez pas. Le Prophète a dit que l'islamisme croîtra chaque jour.

Les fuyards, en arrivant à Médine, allèrent se cacher dans leurs maisons, et y restaient à pleurer et à se lamenter, en disant : Nous sommes devenus infidèles, car il est dit dans le Coran : « Ô vous qui croyez, lorsque vous rencontrerez les infidèles en ordre de bataille, ne leur tournez pas le dos. Celui qui tournera le dos, à moins que ce ne soit pour revenir au combat ou pour se rallier, sera chargé de la colère de Dieu; son séjour sera l'enfer. » (Sur. viii, vers. 15-16.)

Moʿâds, fils de Djabal, leur récitait chaque soir ce verset, et alors ils pleuraient jusqu'au matin. ʿOmar les fit appeler, mais ils ne vinrent pas. Alors il fit proclamer publiquement : Vous avez votre pardon; Dieu ne vous punira pas. Il envoya ensuite ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, pour les amener en sa présence, et il leur dit : Cela ne profite en rien au succès de la guerre. Puis, s'adressant à Moʿâds, fils de Djabal, il lui dit : Tu es musulman, mais tu n'entends pas le Coran. Ces paroles de Dieu : « à moins que ce ne soit pour se rallier »

veulent dire qu'il est permis de se retirer du combat pour rejoindre l'armée et pour chercher de l'appui, afin de retourner dans la mêlée. Or c'est moi qui suis l'appui de l'armée musulmane, et vous êtes venus auprès de moi pour chercher des forces. Ce discours les tranquillisa.

Pourân, la reine des Perses, ayant rappelé Bahman-Djâdouï, mit à la tête de l'armée un autre général, nommé Fìrouzân, et lui ordonna d'agir de concert avec Bahman elle enjoignit à l'un et à l'autre d'éviter tout désaccord entre eux. Djâbân, ce général qui avait été mis en fuite, ayant rassemblé un certain nombre de soldats perses et ayant appris la maladie de Mouthanna, résolut de tenter un coup de main contre l'armée musulmane. Mais Mouthanna était sur ses gardes. Un combat eut lieu; beaucoup de Perses trouvèrent la mort, et Djâbân lui-même fut tué. Mouthanna, en annonçant cette victoire à ʿOmar, lui dit dans sa lettre que la reine des Perses avait mis à la tête de l'armée un nouveau général, qui allait recommencer la guerre; et il lui demanda des renforts. ʿOmar fit partir sur-le-champ Djarìr, fils d'ʿAbdallah, de la tribu de Badjìla. Mouthanna alla camper plus loin, à Mardj-es-Sibâʿh. Lorsque les Perses furent avertis que Mouthanna avait reçu un renfort de vingt mille hommes, Pourân mit en campagne cent mille hommes, sous les ordres de Miʿhrân, fils de Bâdsân.

CHAPITRE XXXIX.

BATAILLE DE BOWAÏB.

Mouthanna se mit en mouvement et arriva à un endroit nommé Bowaïb. Il écrivit à ʿOmar une lettre, lui indiqua le

lieu où il se trouvait, et lui annonça que l'armée ennemie y avait paru. ʿOmar envoya des messagers vers les différentes tribus arabes [pour leur demander des hommes], et dirigea vers Mouthanna les guerriers qui se présentaient. Celui-ci réunit ainsi sous ses drapeaux trente mille hommes. Miʿhrân vint l'attaquer avec ses cent mille soldats et avec trois éléphants (les autres éléphants étaient morts). Mouthanna mit en ligne vingt mille combattants, parmi lesquels il y avait deux mille chrétiens. La bataille s'étant engagée, les musulmans fléchirent, un grand nombre d'entre eux furent tués et les autres se mirent à fuir. En voyant cette déroute, Mouthanna se dirigea vers les chrétiens et leur dit : Il faut que vous fassiez une charge. Un jeune homme, nommé ʿHamous, qui était parmi ces chrétiens, s'écria : Où est le chef des Perses? Montrez-le-moi. On le lui indiqua. Alors il ne le perdit pas de vue, jusqu'à ce que Miʿhrân fît avancer son cheval dans les rangs des combattants; il le visa et le perça d'un coup de flèche de part en part. Miʿhrân tomba par terre et mourut. L'armée perse recula. ʿHamous monta le cheval de Miʿhrân, le fit courir et chanta : Je suis le jeune Thaghlabite qui a tué Miʿhrân, le chef des Perses ! Les musulmans furent mécontents de ce que c'était un chrétien qui avait tué le chef des Perses. Deux ou trois individus suivirent le jeune homme et le jetèrent en bas du cheval, dont ils s'emparèrent. Les chrétiens, blessés de cette action, vinrent se plaindre à Mouthanna. Celui-ci fit appeler les ravisseurs et fit restituer au jeune Thaghlabite le cheval et la dépouille, et les chrétiens furent satisfaits.

Les Perses, en pleine déroute, furent taillés en pièces par les musulmans. Un soldat musulman, pour leur couper la retraite, alla détruire le pont [par lequel ils avaient passé].

Les infidèles, trouvant le pont coupé, se rassemblèrent sur un point, choisirent un chef, nommé Fìrouz, et vinrent, au nombre de trente mille, faire une charge générale contre l'armée musulmane, dont ils tuèrent deux mille hommes et mirent les autres en fuite. Mouthanna, ferme à son poste, s'écria : Musulmans, où allez-vous ? Les ennemis sont en déroute et leur courage est brisé ! Les musulmans revinrent, firent une charge, et les infidèles se mirent à fuir de nouveau. Un grand nombre d'entre eux furent tués, et leurs bagages, leurs armes et leurs chevaux restèrent entre les mains des musulmans.

Ensuite, Mouthanna fit appeler l'homme qui avait coupé le pont. Il le blâma de cette action et lui dit : Ne sais-tu pas qu'il en arrive toujours ainsi, quand on coupe la retraite aux fuyards ? Il faut laisser à l'ennemi une voie pour qu'il puisse s'enfuir. Si ce pont n'avait pas été détruit, il n'y aurait pas eu cette reprise du combat, et deux mille musulmans n'auraient pas trouvé la mort. Il faut considérer ces choses.

CHAPITRE XL.

EXPÉDITION DE BAGHDÂD.

Après l'affaire de Bowaïb, un homme vint trouver Mouthanna et lui dit : Sache que les Perses tiennent, deux fois par an, une foire où l'on apporte des marchandises en plus grande quantité qu'il n'y en a dans le monde entier. Cette foire a lieu dans un bourg situé sur les bords de l'Euphrate, et qu'on appelle Baghdâd. En effet, là où aujourd'hui se trouve la ville de Baghdâd, il y avait autrefois un bourg du même nom, où l'on se re[illegible] toute la Perse, et où l'on

tenait un marché pendant sept jours. Mouthanna dit à cet homme : Trouve-moi un guide qui puisse m'y conduire par des chemins détournés. Le guide lui ayant été amené, Mouthanna partit avec deux mille hommes. Après avoir marché pendant trois jours par des routes non tracées, ils arrivèrent à Baghdâd, surprirent la garnison, en tuèrent deux mille hommes et mirent les autres en fuite. Les musulmans emmenèrent mille chameaux chargés de marchandises de toute espèce, et retournèrent dans le Sawâd. Le butin enlevé fut distribué entre les musulmans. Mouthanna en envoya la cinquième partie à ʿOmar, et lui rendit compte de son expédition.

Les Perses qui s'étaient enfuis arrivèrent à Madâïn, complétement dépouillés et couverts de blessures, et racontèrent ce qui venait de se passer. Les habitants, qui tous avaient eu de l'argent engagé dans cette foire, se portèrent au palais de Pourândokht et y firent retentir leurs plaintes. Pourân fit appeler Roustem et lui dit : Les Arabes sont retournés dans le Sawâd; maintenant il faut y envoyer une armée considérable. Le peuple dit : Tout cela vient de ce que nous n'avons pas de roi; il en est toujours ainsi des affaires de l'État quand c'est une femme qui exerce le pouvoir ! Ensuite on dit : Schehryâr a eu un fils, nommé Yezdegerd, que Parwîz avait voulu tuer. On fit des recherches, et l'on trouva Yezdegerd dans le Sawâd. Il était âgé de vingt et un ans. On l'amena à Madâïn, on le fit monter sur le trône et l'on plaça la couronne sur sa tête.

CHAPITRE XLI.

YEZDEGERD, FILS DE SCHEHRYÂR. — BATAILLE DE QÂDISIYYA.

Yezdegerd, en prenant le pouvoir, donna une robe d'honneur à Roustem, le nomma général en chef de l'armée et lui parla ainsi : Tout ce que tu désireras en fait d'hommes et de trésors est à ta disposition; prends toutes les mesures pour repousser les Arabes. Roustem rassembla une armée. Puis il commença par écrire aux chefs du Sawâd : Je vais arriver. Le roi a saisi les rênes du gouvernement et les affaires ont pris une meilleure tournure. Tuez tous les Arabes que vous rencontrerez. Les habitants du Sawâd qui étaient attachés aux intérêts des Perses exécutèrent cet ordre, et chacun d'eux tua le musulman qu'il avait dans sa maison, et jeta le cadavre dans un puits.

Mouthanna écrivit à ʿOmar : La situation des Perses s'est raffermie; ils tuent les musulmans. Un nouveau roi est monté sur le trône, et un général marche contre nous. ʿOmar lui répondit : Retire-toi à quelque distance du Sawâd et attends les renforts que j'enverrai. Puis il adressa des lettres à toutes les tribus arabes et rassembla une armée. Ayant fait établir le camp en dehors [de la ville de Médine], il y fit appeler ʿAlî et ʿOthmân et leur dit : Vous savez que les Perses ont nommé un nouveau roi, qu'un général du nom de Roustem est en marche contre nos troupes, et qu'il est entré dans le Sawâd, où un certain nombre de musulmans ont été tués, et que les habitants de cette province se sont insurgés. J'ai l'intention de m'y transporter moi-même. Qu'en pensez-vous? ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, prit la parole et dit :

Prince des croyants, si tu as l'intention de partir, nous nous soumettrons à ta volonté. Si tu demandes notre avis, nous pensons que tu ne dois pas partir, mais que tu dois mettre en campagne un général, et qu'il te faut rester ici pour servir d'appui à nos troupes, pour leur envoyer, si cela est nécessaire, des renforts, ou pour leur servir de point de ralliement, en cas de fuite. Tous les assistants approuvèrent cet avis. ʿOmar reprit : Maintenant dites-moi à qui il faut confier le commandement. On désigna unanimement Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç. ʿOmar le fit appeler et lui donna le commandement en chef de l'armée. Ensuite il écrivit à Mouthanna qu'il eût à se placer sous les ordres de Saʿd. Celui-ci partit avec l'armée, et le calife le fit suivre successivement par différents corps de troupes.

Trois jours après l'arrivée de Saʿd, Mouthanna mourut. Sa femme, qui était d'une grande beauté, fut épousée par Saʿd. Celui-ci, passant son armée en revue, se trouva avoir sous ses drapeaux trente-cinq mille hommes. Roustem campait aux confins du Sawâd. ʿOmar écrivit à Saʿd de se porter à Qâdisiyya, ville qui était située dans cette province. Lorsque le général musulman y arriva, il apprit que Roustem avait demandé au roi des forces nouvelles, et que cinquante mille hommes étaient en marche pour le rejoindre, de sorte que l'armée perse allait se composer de cent cinquante mille hommes. Saʿd adressa à ʿOmar une lettre, dans laquelle il lui parlait des forces considérables de l'ennemi et du petit nombre des musulmans. Le calife lui répondit : Je vais faire partir des troupes, ne t'inquiète pas. Mais d'abord envoie une ambassade au roi des Perses. Saʿd choisit quatorze personnes d'entre ses familiers, qui devaient se rendre auprès de Yezdegerd. Ces envoyés étaient : Noʿmân, fils de Moqarrin; Bousr, fils d'Abou-Rouhm; ʿHamala, fils de ʿHawiyya; ʿHanzhala,

fils de Rabî'a; Forât, fils de 'Hayyân, et neuf autres chefs arabes.

Lorsque ces quatorze ambassadeurs arrivèrent auprès de Yezdegerd, celui-ci, entouré de ses officiers, dit à l'interprète : Demande-leur comment ils appellent les manteaux dont ils sont revêtus. — *Bourd*, répondirent les Arabes. — Ils enlèvent (*bourdend*) le royaume! s'écria le roi. Il leur fit demander encore comment ils nommaient leurs sandales. — *Ni'âl*, fut la réponse. — Yezdegerd dit : Ils enlèvent le royaume, et la lamentation (*nâlè*) tombe sur notre pays et sur les Perses. Il leur fit demander ensuite quel était l'objet de leur mission. No'mân prit la parole et dit : Nous étions des hommes vivant dans l'erreur. Alors Dieu eut pitié de nous et nous envoya un prophète, qui était de notre race, de la partie la plus noble de notre pays, et ce prophète nous a conduits des ténèbres du paganisme vers la lumière de la vraie religion. Maintenant il est mort; mais en mourant il nous a recommandé de faire la guerre à tous ceux qui, sur toute la terre, ne sont pas de notre religion : ils doivent l'adopter, ou consentir à payer tribut, ou nous résister par les armes. Nous venons donc à toi pour te faire cette déclaration. Si tu crois en notre religion, nous te laisserons ton royaume. Si tu ne veux pas croire, paye tribut; mais si tu ne veux ni l'un ni l'autre, prépare-toi à la guerre. Yezdegerd répondit : J'ai vu, sur la terre, bien des peuples, des Turcs, des Daïlamites, des Esclavons, des Indiens et d'autres, et je n'en ai pas trouvé de plus misérables que vous. Les souris et les serpents sont votre nourriture, et vous n'avez pour vous vêtir que la laine des chameaux et des brebis. Comment êtes-vous devenus assez puissants pour envahir notre territoire? Maintenant allez-vous-en, et rentrez dans votre pays. Je donnerai des ordres

pour qu'on vous délivre des provisions qui suffiront à vos besoins, et je placerai à votre tête un gouverneur choisi parmi vous. Yezdegerd ayant fini de parler, Moghîra, fils de Zorâra, répliqua : Tu as raison. Tout ce que le roi vient de dire est très-exact. La faim et la nudité, telle a été notre part dans le passé. Mais Dieu nous a donné un prophète, par la religion duquel nous sommes devenus puissants. A présent, le roi des Arabes nous a envoyés vers toi pour te sommer ou d'accepter notre religion, ou de payer tribut, ou de te préparer à la guerre. Yezdegerd répondit : Vous n'aurez de moi qu'un peu de terre, que vous poserez sur vos têtes; je vous renvoie comme des porteurs. Puis il fit charger chacun des quatorze messagers d'un sac rempli de terre et les fit expulser de la ville. Les Arabes placèrent les sacs sur leurs chameaux et retournèrent auprès de Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç. Arrivés en sa présence, ils s'écrièrent : Voici la terre des Perses que nous apportons! Voilà un bon augure; car la terre est la clef de tous les biens. Les biens des Perses ont passé aux Arabes !

Roustem fit partir un général, nommé Azâdmerd, pour s'opposer aux mouvements de Sa'd. Il lui ordonna d'établir son camp près de la frontière et d'empêcher les Arabes de faire des incursions. L'armée de Sa'd était amplement pourvue de vivres, qu'elle tirait du Sawâd. Elle ne manquait de rien, sauf de viande. Sa'd envoya 'Ammâr, fils de 'Hafç, le Temîmite, pour s'en procurer. 'Ammâr trouva certains pêcheurs et acheta d'eux deux cents charges de poissons, qu'il rapporta au camp.

Roustem campait toujours à la frontière du Sawâd, avec cent cinquante mille hommes. Sa'd était à Qâdesiyya avec trente mille hommes, qui ravageaient tout le Sawâd. Les ha-

bitants de cette province allèrent exposer leurs souffrances à Yezdegerd, et se plaignirent de Roustem, qui laissait les Arabes continuer leurs actes de pillage et qui ne les attaquait pas. Yezdegerd envoya à Roustem l'ordre de se mettre en mouvement. Roustem lui répondit : Dans la guerre, on ne doit rien précipiter. Roustem connaissait la science des astres, et il était le plus habile astrologue de son temps. Il savait donc que l'empire de Perse était arrivé à sa fin, et il désirait voir intervenir un arrangement pacifique. Or, cette nuit, il eut un songe. Il lui sembla voir descendre du ciel un ange qui attachait les armes des Perses, de façon à en rendre l'usage impossible. Le lendemain, Roustem fit dire à Sa'd : Si vous désirez quelque chose, dites-le-moi; j'écrirai au roi pour qu'il vous l'accorde. Sa'd lui répondit : Nous n'avons besoin de rien; deviens musulman, ou envoie le tribut, ou prépare-toi à la guerre.

Quand Roustem eut la certitude qu'il n'y avait plus à compter sur un arrangement pacifique, il disposa son armée en ordre de bataille et fit placer les éléphants devant les rangs. Sa'd, qui était gravement malade, monta à cheval et dit aux musulmans : Ayez les yeux fixés sur moi; lorsque vous m'entendrez prononcer le cri de guerre : *Dieu est grand!* alors attaquez tous ensemble. Après quelque temps, Sa'd ayant donné le signal, les musulmans répétèrent tous le cri de bataille et commencèrent l'attaque. Mais leurs efforts furent inutiles à cause des éléphants qui étaient devant les rangs des Perses. Alors les Arabes mirent pied à terre, attaquèrent les éléphants avec leurs sabres et leurs lances, et les firent reculer.

Un guerrier perse, nommé Djâbân, sortit des rangs et proposa aux guerriers musulmans un combat singulier. 'Âcim,

fils d'ʿOmar, fils de Khattâb, se présenta, lutta avec lui et le tua. Un autre Perse, portant une ceinture d'or et un vêtement brodé d'or, étant venu défier les musulmans, ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, engagea une lutte avec lui. Il le saisit à la ceinture, le souleva de terre, le porta ainsi dans le camp musulman et le tua.

Les éléphants étant revenus à la charge, les chevaux des soldats musulmans furent pris de frayeur. Mille cavaliers mirent pied à terre et harcelèrent les éléphants, qui tournèrent le dos. La nuit survint alors, et les deux armées rentrèrent dans leurs camps. Cette bataille est appelée la *journée d'Armâth.* On reprit le combat le lendemain, et la bataille qui eut lieu ce jour-là porte le nom d'*Aghwâth;* celle qui fut livrée le troisième jour s'appelle la bataille d'ʿ*Imâs.*

Donc, le lendemain matin, les Perses se mirent en mouvement et prirent position à un endroit nommé Aghwâth, situé en arrière de celui qu'ils avaient quitté. On forma les lignes de bataille et l'on engagea la lutte. Des guerriers perses et arabes sortirent des rangs, et l'on combattit ainsi jusqu'à la nuit. Un grand nombre de musulmans furent tués. Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, assis avec sa femme sur la terrasse d'un château, regardait la bataille. Sa femme, voyant le grand nombre de morts musulmans, s'écria : Hélas! où es-tu, ô Mouthanna, fils de ʿHâritha! Saʿd lui donna un soufflet. Sa femme, qui était intelligente, lui dit : Pourquoi cette jalousie! Ne devrais-tu pas plutôt regretter la mort de tant de musulmans? Saʿd se dit en lui-même : Cette femme sait que la situation des musulmans est mauvaise; c'est pour cela qu'elle parle ainsi. Demain je monterai à cheval et je ferai ce que je pourrai. Beaucoup de musulmans furent encore tués ce jour-là.

Roustem envoya un messager au roi de Perse pour lui demander des renforts. Il lui fit dire : Il y a lieu d'espérer maintenant que nous pourrons défaire cette armée arabe. Yezdegerd fit partir vingt mille hommes sous les ordres d'un général nommé Bahrâm. Qa^cqâ^c, fils d'^cAmrou, se trouvait auprès de Sa^cd; apprenant qu'il arrivait des renforts aux Perses, il lui dit : Je vois que tu es dans un état qui ne te permet pas de monter à cheval. Donne-moi le commandement demain. Sa^cd consentit. Après avoir combattu jusqu'au soir, l'armée rentra au camp.

Qa^cqâ^c avait pris [le soir même] le commandement de l'armée. Sachant que Roustem allait recevoir des renforts, il détacha un corps de cinq mille musulmans, les envoya sur la route de Syrie et leur dit : Marchez jusqu'à la distance d'une parasange, et restez là jusqu'à demain. Quand l'armée musulmane aura engagé la lutte, montrez-vous à l'horizon, pour faire croire aux infidèles que les musulmans reçoivent du secours. Qa^cqâ^c prit cette mesure, pour cette [autre] raison, qu'il craignait que les musulmans, le lendemain, en voyant arriver les nouvelles troupes perses, ne fussent pris d'épouvante et entraînés à la fuite.

Le lendemain, le combat s'étant engagé, Qa^cqâ^c passa devant les rangs des musulmans et leur dit : Ne vous inquiétez pas; il vous viendra du secours aujourd'hui. En ce moment, le détachement parut en vue. Qa^cqâ^c courut au-devant de ces troupes et leur assigna un poste éloigné des autres soldats, afin qu'elles ne fussent pas reconnues. Les musulmans, dans leur joie, poussèrent leur cri de guerre. Les vingt mille hommes envoyés par Yezdegerd étaient arrivés, et, sans le stratagème imaginé par Qa^cqâ^c, l'armée musulmane aurait été anéantie.

Roustem ayant fait placer les éléphants devant les rangs de l'armée perse, Qaʿqâʿ, Hâschim, fils d'Otba, et ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, s'avancèrent et se jetèrent sur eux. ʿAmrou, fils de Maʿdî-Karib, entouré par les Perses, disparut aux yeux des musulmans. Ceux-ci firent une charge, et ayant repoussé les Perses, ils le retrouvèrent combattant à pied, après avoir eu son cheval blessé et après avoir reçu lui-même un coup de flèche au côté. La vue des musulmans ranima son courage; il se précipita sur un cavalier perse qui vint à passer, saisit le pied de son cheval, le fit tomber, s'empara du cheval et monta dessus. L'un des principaux guerriers perses, portant une ceinture d'or et une robe brodée d'or, sortit des rangs, vint défier les musulmans et demanda un combat singulier. Un Arabe, nommé ʿÂmir, fils d'ʿAbd-Yagouth, se présenta, le jeta par terre, lui trancha la tête et lui enleva sa ceinture, qu'il porta à Saʿd; celui-ci lui en fit cadeau.

Ensuite le combat devint acharné. Les éléphants se trouvant toujours devant les colonnes des Perses, Qaʿqâʿ et ʿÂcim, à la tête du détachement de cinq mille hommes, les chargèrent, leur lancèrent une grêle de traits et frappèrent leurs trompes à coups de sabre. Les éléphants, rendus furieux, tournèrent le dos et s'enfuirent; ils coururent jusqu'à Madâïn sans s'arrêter et sans que les Perses courant après eux pussent réussir à les ramener. Roustem, voyant ses troupes courir en arrière et craignant une défaite générale, quitta le siége [d'où il dirigeait la bataille], monta à cheval et s'écria : Soldats, figurez-vous que les éléphants n'ont jamais existé! Il ramena ainsi les soldats au combat. La nuit s'approchait; cependant Roustem reforma ses lignes de bataille et s'écria : Nous combattrons jusqu'au jour pour en finir d'un seul coup!

Sa'd, voyant que les Perses recommençaient le combat et avaient reformé leurs lignes de bataille, fit publier les ordres suivants : Que chaque musulman reprenne sa place dans les rangs. Soyez prêts à soutenir la lutte pendant toute la nuit. Il faut placer les fantassins dans les premiers rangs, et les lanciers, les archers et ceux qui combattent avec le sabre doivent mettre pied à terre. Sa'd rétablit en outre l'aile droite et l'aile gauche de son armée. Les Perses s'avancèrent dans l'obscurité, et une lutte acharnée s'engagea. Jamais combat plus meurtrier n'a eu lieu entre les Perses et les Arabes, ni du temps du paganisme ni du temps de l'islamisme, sauf celui de Ciffîn, entre 'Alî et Mo'âwiya. On appelle cette nuit la *nuit du grondement*, à cause du bruit produit par le choc des combattants, qui luttèrent corps à corps, et à cause des cris qu'ils poussèrent.

Près de l'endroit où se livrait la bataille, sur les bords de l'Euphrate, il y avait un gué, le fleuve y étant peu large, [facile à franchir], excepté pour la cavalerie. Ce gué se trouvant sur les derrières de l'armée musulmane, Sa'd y envoya Talaï'ha et Mouthanna, deux guerriers de la tribu d'Asad, à la tête de soixante et dix hommes, avec l'ordre d'empêcher les Perses qui pourraient vouloir tourner les musulmans, de passer le fleuve. Sa'd leur dit en outre : Vous reconnaîtrez, et je le reconnais moi-même, que soixante et dix hommes ne sont pas suffisants pour garder ce passage; mais je dois observer les ordres d''Omar, qui m'a dit de ne jamais envoyer plus de cent d'entre vous, lorsque je vous détacherais pour occuper un poste. En effet, il y avait dans l'armée de Sa'd un grand nombre d'Arabes qui avaient été apostats. 'Omar, en les enrôlant sous les drapeaux de Sa'd, lui avait dit : Ne te fie pas à ces anciens apostats et ne place jamais à un poste plus

de cent d'entre eux, car il pourrait arriver que, réunis en plus grand nombre, ils trahissent et se révoltassent de nouveau. Or les deux officiers que Sa'd détacha dans cette nuit avaient été des rebelles; l'un d'eux s'était même érigé en prophète; il était rentré [plus tard] dans le sein de l'islamisme. Sa'd, tout en reconnaissant qu'un corps de cent hommes n'était pas suffisant pour défendre le passage en question, ne voulut pas enfreindre les ordres d''Omar. En conséquence, il leur dit : Allez avec ces soixante et dix hommes; si les Perses font une tentative pour passer, avertissez-moi. Mouthanna et Tolaï'ha, s'étant rendus avec leur corps à l'endroit désigné, occupèrent le poste; pendant qu'ils le gardaient, ils ne furent point inquiétés par les Perses. Alors Tolaï'ha dit à Mouthanna : Allons, passons [nous-mêmes] le fleuve et prenons les Perses par derrière, car, dans l'obscurité de la nuit, ils ne sauront pas distinguer si nous sommes au nombre de soixante et dix ou plus; ils penseront qu'un grand corps d'armée est derrière eux et ils se mettront peut-être à fuir. Mouthanna répliqua : Je ne veux pas agir contre les ordres de Sa'd. Tolaï'ha partit donc sans lui, fit irruption dans le camp des Perses, et ses soldats se mirent à piller jusqu'au matin.

Cependant la lutte entre les Arabes et les Perses continuait avec ardeur. La nuit était si obscure que les combattants ne se voyaient pas. Ni Sa'd ni Roustem ne connaissaient les mouvements et la situation de leurs troupes respectives; ils ne savaient pas non plus laquelle des deux armées avait l'avantage. On n'entendait que les cris des combattants et les chocs du fer, pareils aux coups qu'on entend en passant devant les ateliers des forgerons. Cette lutte terrible dura jusqu'au matin. Six mille musulmans gisaient sur le

champ de bataille. Alors Sa^cd, craignant de voir se prolonger le combat, réunit les chefs des différentes tribus et les engagea à exciter l'ardeur de leurs détachements pour la lutte; il leur dit : Dieu nous donnera la victoire sur l'ennemi. Vous savez que ce sont les Perses qui ont commencé cette guerre. Si nous conservons notre vie, nous les subjuguerons. Si vous mourez, vous avez l'espoir du paradis. Les chefs de tribus, étant retournés auprès de leurs détachements, répétèrent les paroles de Sa^cd à leurs soldats, et les musulmans combattirent sans discontinuer.

Cependant les Perses résistèrent jusqu'au moment où la journée devint chaude. Alors il s'éleva de l'ouest un ouragan amenant dans les yeux des Perses une poussière noire et si épaisse que les deux armées ne se voyaient plus l'une l'autre. Roustem avait fait établir son siége au bord du fleuve et avait fait placer autour de ce siége mille chameaux chargés d'or et d'argent. Deux mille hommes y étaient réunis, qui, lorsque le soleil devint brûlant, étendirent au-dessus du siége de Roustem une tenture pour l'abriter. Or le vent, qui soufflait avec force, enleva cette tenture et la jeta dans le fleuve (le canal) de Qâdesiyya, qui était appelé ^cAtîq et qui reliait l'Euphrate avec le Tigre. Alors Roustem, ne pouvant plus rester sur le siége, en descendit, chercha de l'ombre près d'un chameau, et s'assit. Au pied du siége [que Roustem venait de quitter] se trouvait le drapeau appelé l'*étendard des Keïanides*, qui provenait de Kaï, et que celui-ci avait porté lorsque, sortant d'Ispahân, il avait vaincu Dho^châk. Depuis cette époque, les Perses avaient été victorieux dans toutes les batailles où avait figuré ce drapeau, et après chaque victoire que l'on avait obtenue, on avait ajouté à ses ornements quelques joyaux.

Au moment où la chaleur était devenue plus forte et où la poussière soulevée par le vent aveuglait les soldats perses, les musulmans, portant leurs efforts sur un seul point, enfoncèrent le centre de l'armée ennemie. Roustem, de la place où il était assis, près des chameaux, voyait la situation de ses troupes : celles du centre [étaient dispersées], par terre ou debout, tandis que l'aile gauche et l'aile droite conservaient leurs positions.

Un Arabe, nommé Hilâl, fils d'ᶜAlqama, arrivant auprès des chameaux chargés du trésor de Roustem, frappa [au hasard] avec son sabre; le coup porta sur le chameau sous lequel était assis Roustem, que l'obscurité produite par la poussière l'empêchait de voir. La corde qui retenait la charge de monnaies sur le chameau ayant été coupée, la charge tomba sur la tête de Roustem, qui, malgré la douleur qu'il éprouva, sauta sur ses pieds et se jeta dans le canal pour se sauver à la nage, car il savait nager. Hilâl, voyant un homme s'enfuir et sentant les odeurs du musc et des parfums, et remarquant enfin le siége d'or et le drapeau des Keïanides, reconnut que c'était là le siége de Roustem. Ne voyant personne sur ce siége, il fut certain que l'homme qui venait de se jeter dans l'eau était Roustem lui-même. Celui-ci, en sautant, s'était cassé la jambe et ne pouvait faire aucun mouvement. Hilâl accourut, le saisit par la jambe, le retira de l'eau et lui trancha la tête, qu'il attacha au bout de sa lance. Puis il monta sur le siége et cria : Musulmans, j'ai tué Roustem! Les musulmans répondirent par un cri de triomphe. Les Perses, en voyant la tête de leur général, lâchèrent pied; l'aile droite et l'aile gauche se mirent à fuir. Saᶜd envoya à leur poursuite Zohra, qui commandait l'avant-garde de l'armée arabe, et Qaᶜqâᶜ, qui devait les poursuivre dans une

autre direction. Khâlid, fils d'ʿOrtofa, fut chargé de marcher sur leurs pas pour dépouiller les morts des Perses et réunir leurs bagages, leurs armes et tout le butin.

Lorsque Hilâl apporta la tête de Roustem à Saʿd, celui-ci lui demanda où il avait laissé le corps; Hilâl répondit qu'il se trouvait auprès des chameaux. Alors Saʿd lui dit : Va le chercher, car je te donne la robe dont il est revêtu. Hilâl dit : Il n'est couvert que d'une vieille chemise déchirée. — Va toujours, répliqua Saʿd. Hilâl retourna auprès des chameaux et, avec l'aide de quelques hommes, il traîna le cadavre de Roustem jusqu'auprès de Saʿd, qui abandonna à Hilâl cette chemise, laquelle recouvrait une bourse contenant mille dînârs et une ceinture d'or ornée de pierres précieuses, dont le prix était de soixante et dix mille dirhems. Le soir du même jour, Saʿd écrivit au prince des croyants une lettre par laquelle il lui annonça la victoire de Qâdesiyya et la mort de Roustem; il fit porter cette lettre par Hilâl. Cent mille Perses avaient été tués dans cette bataille.

Les musulmans avaient conquis un butin innombrable. Zohra [ayant, en poursuivant les Perses, atteint Djâlînous, l'avait tué] et s'était approprié la robe dont ce général était revêtu, et qui valait cent mille dirhems. Mais Saʿd la lui reprit, en disant : Pourquoi n'es-tu pas venu me la demander? Je te l'aurais donnée. Zohra adressa une lettre au calife et porta plainte contre Saʿd. ʿOmar écrivit à ce dernier : Ne mécontente pas pour une simple robe un homme comme Zohra, qui a commandé l'avant-garde et qui a accompli tant d'actes de courage. Rends-lui cette robe et tout le reste [de la dépouille de Djâlînous]. Quand tu distribueras le butin, donne à tous ceux dont tu apprendras qu'ils se sont conduits dans le combat comme Zohra, cinq cents dirhems en sus de

leur part légitime. Sa'd, conformément à cette lettre, rendit la robe de Djâlînous à Zohra et donna à vingt-cinq soldats présents lors de la distribution du butin [et remplissant les conditions indiquées par 'Omar] une gratification en plus.

Le lendemain, ceux qui avaient poursuivi les Perses revinrent et rendirent compte à Sa'd de la situation des fuyards. Ceux-ci s'étaient ralliés à un certain endroit et étaient commandés par sept généraux, savoir : Hormouzân, Fîrouzân, Qâren, Schehryâr, Khorschîd, Ferroukhân et Khosrou. Sa'd fit partir dix mille hommes avec sept officiers, leur donnant l'ordre d'attaquer tous ensemble les Perses, si ceux-ci restaient réunis, et s'ils se divisaient, de les combattre séparément. Les sept officiers arabes partirent, chacun à la tête de son corps de troupes. 'Otârid fut chargé d'attaquer Hormouzân; 'Âcim, fils d''Amrou, fut opposé à Fîrouzân; Qa'qâ', fils d''Amrou, à Qâren; [Bousr, fils d'Abou-Rouhm], à Ferroukhân; Ibn-Hodsaïl, [à Khorschîd]. Après leur départ, Sa'd les fit suivre par Schoura'hbîl et Zohra. Ces troupes, trouvant les Perses réunis, les attaquèrent, tuèrent leurs généraux et firent un immense butin, qu'elles rapportèrent à Sa'd. Les Perses [qui avaient échappé à la mort] se sauvèrent à Madâïn.

Les chefs arabes reprochèrent à Sa'd de n'avoir pas paru sur le champ de bataille et de n'avoir point quitté la terrasse du château qu'il habitait, pendant toute la durée de la lutte; on disait que c'était par lâcheté qu'il avait agi ainsi. Un poëte, nommé Djerîr, fils d''Abdallah, composa quelques vers dont le sens était : « Tandis que les musulmans combattaient, Sa'd s'est tenu sur la terrasse du château, sans doute pour ne pas priver ses femmes de sa société; or les femmes de Sa'd ne connaissent pas la privation. » Lorsque Sa'd eut connaissance de ces vers, il fit venir Djerîr, fils d''Abdal-

lah, et les chefs arabes, et se justifia devant eux en leur montrant les plaies dont était couvert son corps; ses excuses furent trouvées légitimes.

L'armée ayant adressé une lettre à ʿOmar pour lui demander l'autorisation d'avancer, ʿOmar répondit qu'elle devait conserver son campement actuel. Or, les soldats tombèrent tous malades. Alors ʿOmar écrivit à Saʿd une lettre en ces termes : Il faut aux Arabes l'air d'une contrée dans laquelle se trouvent des chameaux, des moutons et des pâturages; voilà l'air qui leur convient. Maintenant cherche à savoir des habitants du Sawâd où il y a des prairies et des moutons, et établis ton camp à cet endroit. Saʿd, ayant parcouru toute la contrée, trouva le climat de Koufa le plus convenable, car l'air de Koufa est aussi sain que celui du désert, et le pays n'était cultivé qu'en partie. En conséquence, Saʿd y établit son camp. La mosquée du vendredi, que l'on voit encore aujourd'hui à Koufa, fut construite alors. Saʿd jeta aussi les fondements de la ville.

Toute la province du Sawâd, jusqu'à Madâïn, dont Khâlid, fils de Walîd, avait fait autrefois la conquête, fut reconquise par Saʿd. Lors de la campagne de Khâlid, une partie des habitants s'étaient convertis à l'islamisme; les autres, persévérant dans leur ancienne religion, avaient reçu de lui des chartes [qui leur assuraient la vie] et avaient payé tribut. Plus tard, lors de la campagne de Roustem, ils avaient détruit leurs traités et s'étaient soumis à Roustem. Quand Saʿd prit de nouveau possession du Sawâd, les habitants demandèrent à renouveler leurs traités. Alors Saʿd adressa à ʿOmar une lettre ainsi conçue : Ceux des habitants du Sawâd qui sont musulmans me sont entièrement dévoués; mais ceux qui ont conservé leur ancienne religion et qui avaient traité

avec Khâlid ont fait défection lors de l'arrivée de Roustem, et ont fait cause commune avec lui. Maintenant ils allèguent comme excuse qu'ils ont été forcés par Roustem à se soumettre et qu'ils n'étaient pas en état de lui résister, et ils réclament les priviléges du traité que nous leur avions accordé. En outre : Les Perses levaient dans le Sawâd un tribut dont le produit était attribué à un certain nombre de personnes, familiers du roi, qui percevaient ce tribut. Quelques-uns de ces hommes se trouvent encore aujourd'hui dans le pays; d'autres sont allés ailleurs, et quelques-uns sont à Madâïn. Que faut-il faire dans ces circonstances? ʿOmar répondit à Saʿd : Quant à ceux qui sont restés fidèles et qui sont venus se soumettre, maintiens-leur les conditions accordées et observe à leur égard les engagements. Mais en ce qui concerne ceux qui ne se sont pas présentés pour demander la paix et qui ont commis des actes hostiles, tu sauras comment tu devras les traiter. Cet ordre d'ʿOmar ne fut expédié qu'après délibération avec les compagnons du Prophète, qui avaient jugé ainsi. Saʿd agit conformément à ces instructions.

Le tribut imposé encore aujourd'hui aux provinces du Sawâd et de l'ʿIrâq est le même que celui que recevaient anciennement les personnes auxquelles il avait été donné [par le roi de Perse], et que Saʿd avait maintenu [en faveur des musulmans].

La bataille de Qâdesiyya eut lieu dans la quatorzième année de l'hégire.

CHAPITRE XLII.

FONDATION DE BAÇRA.

Du temps du calife ʿOmar, Baçra n'était pas une ville. C'était une plaine pierreuse, au bord du Tigre, et une contrée couverte de pierres blanches telles qu'il y en avait là est appelée par les Arabes *Baçra*. A l'endroit où s'étend aujourd'hui la ville de ce nom, il y avait, au bord d'une petite rivière, près d'Obolla, sept villages, gouvernés par un dihqân, dont l'autorité était reconnue par les habitants de Baçra, d'Obolla et des riverains de l'Euphrate. Toutes ces populations étaient soumises au roi de l'ʿOmân, contrée qui, d'après les Arabes, fait partie de l'Indostan.

Or, après la bataille de Qâdesiyya et la destruction de l'armée perse, ʿOmar, craignant que le roi de Perse ne demandât du secours au roi d'ʿOmân et au roi de l'Indostan, et que ceux-ci ne le lui accordassent, jugea à propos de faire occuper la contrée des embouchures du Tigre par un corps de troupes et d'y faire construire une ville peuplée d'Arabes, afin d'empêcher les Perses d'amener par cette voie des auxiliaires. En conséquence, il fit venir ʿOtba, fils de Ghazwân, le Mâzinite, qui était seigneur des Benî-Mâzin et qui avait été compagnon du Prophète, et lui parla ainsi : Dieu a fait triompher l'islamisme par ma main et il a brisé les Perses. Maintenant je veux faire garder la route entre l'Indostan et l'ʿOmân, afin qu'il n'arrive pas aux Perses des secours de ce côté. Il faut donc que tu y conduises ton corps de troupes et que tu y construises une ville, dans laquelle vous puissiez être à votre aise, toi et les soldats musulmans.

ʿOtba se mit en route avec cent seize hommes et, en traversant le désert, il en réunit encore trois cents autres autour du drapeau qu'ʿOmar lui avait remis. Arrivé au lieu de sa destination, il fut averti qu'il y avait dans les bourgs de cette contrée une nombreuse population et plusieurs dihqâns. ʿOtba fit partir un messager pour inviter ces dihqâns à se présenter devant lui. Le messager parla ainsi aux dihqâns : Un homme accompagné d'une nombreuse armée est arrivé de l'Arabie. Il vous fait inviter à venir le trouver. En recevant ce message, l'un de ces dihqâns, qui était très-puissant, partit avec quatre mille cavaliers. Voyant le petit nombre de musulmans qui étaient avec ʿOtba, il manifesta son étonnement et son mépris pour ce petit corps de troupes et dit : Quel mal peut faire cette poignée d'hommes? Et qui est donc celui qui les commande, pour oser m'appeler devant lui? Ensuite il chargea un corps de deux cents soldats d'aborder les musulmans, de les enchaîner et de les lui amener. ʿOtba, les voyant approcher, leva son camp et les attaqua. Le combat s'étant engagé, les musulmans tuèrent la plupart des ennemis; puis ils s'avancèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait le dihqân, tombèrent à l'improviste sur son armée et tuèrent un nombre considérable d'hommes. Le dihqân fut fait prisonnier et amené devant ʿOtba.

Il y avait en cet endroit une population d'Arabes de l'ʿOmân qui avait construit, au bord de la rivière, des habitations, faites de paille et d'herbes sèches, à la manière arabe. Invités par ʿOtba à accepter sa religion, ces hommes, dont le nombre était considérable, embrassèrent tous l'islamisme. ʿOtba les interrogea ensuite pour savoir où était le meilleur climat dans cette contrée. Ils lui indiquèrent l'endroit couvert de pierres, celui-là même où il avait établi son

camp. ʿOtba, ayant requis leur aide, fonda alors la ville de Baçra.

Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, avait construit, près du Tigre, la ville de Koufa; la ville de Madâïn se trouvait ainsi située entre Koufa et Baçra, mais plus près de cette dernière. ʿOtba adressa à ʿOmar une lettre conçue en ces termes : Je me suis rendu à l'endroit que tu m'as désigné et j'y ai construit la ville de Baçra. Je me trouve plus rapproché des Perses que la garnison de Koufa. Je fais journellement des courses contre eux, et je leur ai inspiré une grande terreur. Si j'avais à ma disposition une armée, je m'emparerais de Madâïn. ʿOmar pensa qu'il ne serait pas en état de le faire.

Quelques historiens prétendent qu'ʿOtba n'avait pas été chargé de l'affaire de Baçra par le calife lui-même, mais que celui-ci l'ayant envoyé vers Saʿd, ce dernier avait écrit à ʿOmar et lui avait demandé de le faire partir pour Baçra. Mais la vérité est que c'est ʿOmar qui avait envoyé ʿOtba directement de Médine à Baçra, en lui remettant le commandement de cette expédition et le drapeau. Moʿhammed-ben-Djarîr Tabari dit qu'ʿOtba, en arrivant dans cette contrée, s'empara d'abord d'Obolla.

ʿOmar, répondant à la lettre que lui avait écrite ʿOtba, lui ordonna de laisser à Baçra un lieutenant et de revenir pour lui rendre compte de l'état des choses, de la situation de la [nouvelle] ville et de la distance qui la séparait de Madâïn, afin qu'il pût prendre une décision. ʿOtba, après avoir établi comme son lieutenant un Arabe Bédouin nommé Moudjâschaʿ, fils de Masʿoud, se rendit à Médine.

Il y avait entre Baçra et le Sawâd, une forteresse nommée Maïsân, peuplée d'infidèles, vassaux de ce dihqân qui avait été fait prisonnier et dont les compagnons avaient été tués

par ʿOtba. Ces hommes résolurent de tomber à l'improviste sur les troupes d'ʿOtba, de les exterminer et de détruire les constructions de Baçra. Or il se trouvait dans leur voisinage un corps d'armée, sous le commandement de Moghîra, fils de Schoʿba, que Saʿd y avait envoyé pour surveiller la cavalerie [perse]. Moghîra, ayant eu connaissance du dessein des habitants de Maïsân, accourut et les attaqua. Il en tua un grand nombre et fit des prisonniers. Moudjâschaʿ, le lieutenant d'ʿOtba, ignorait complétement ces événements. Moghîra écrivit deux lettres, une à ʿOmar, l'autre à Saʿd, et leur annonça sa victoire et la réduction en esclavage des habitants de Maïsân. Lorsque ʿOtba arriva à Médine, le calife lui demanda qui il avait laissé comme son lieutenant à Baçra. ʿOtba ayant nommé Moudjâschaʿ, fils de Masʿoud, ʿOmar lui dit : Que saurait faire un Bédouin du désert? Si Moghîra n'avait pas été là, ils auraient tous péri. Et il raconta à ʿOtba ce qui venait d'arriver à Maïsân. Après l'avoir interrogé sur ce qu'il désirait savoir relativement à Baçra et aux Perses, le calife renvoya ʿOtba à Baçra. Mais ʿOtba mourut en route. La durée de son commandement à Baçra avait été de six mois. ʿOmar adressa ensuite une lettre à Moghîra, fils de Schoʿba, le nomma gouverneur de Baçra, et lui ordonna d'achever la construction de la ville. Moghîra occupa cette position pendant deux ans. ʿOmar le remplaça ensuite par Abou-Mousa al-Aschʿarî.

Dans cette même année, la quatorzième de l'hégire, ʿOmar, ayant appris que son fils ʿAbdallah avait bu du vin, et le fait ayant été bien constaté, le fit fustiger. Ce fut là un exemple de la justice d'ʿOmar. ʿAbdallah se corrigea ensuite. Mais Abou-Miʿhdjan, celui qui avait été dans l'armée de Saʿd [et qui déjà avait été puni par celui-ci] et en compagnie duquel,

après son retour à Médine, ʿAbdallah avait bu, ne put pas se contenir, et se laissa aller encore une fois, dans la même année, à boire du vin.

Au commencement de la quinzième année, ʿOmar eut des victoires nombreuses; des villes et des provinces, dans toutes les parties du monde, furent conquises.

CHAPITRE XLIII.

CONQUÊTE DES VILLES DE SYRIE, SOUS LE RÈGNE D'ʿOMAR.

ʿOmar avait constamment une armée dans l'ʿIrâq et une autre dans la Syrie. Lorsque l'armée de Syrie eut livré une grande bataille et remporté une grande victoire, il la laissa se reposer pendant une année, et ordonna à l'armée de l'ʿIrâq de reprendre la campagne contre les Perses. Après la victoire de Qâdesiyya et après toutes les fatigues que les troupes de l'ʿIrâq avait supportées, le calife les fit demeurer en repos, et ordonna à l'armée de Syrie de continuer la guerre. Abou-ʿObaïda, fils de Djerrâʿh, reçut comme instruction de chercher à s'emparer de ʿHemç (Émesse), ville considérable de Syrie, dans laquelle résidait le roi de Roum quand il venait dans cette province. ʿOmar lui avait écrit tout ce que Saʿd et son armée avaient accompli à Qâdesiyya et lui avait dit que, dans le cas où il aurait besoin de renforts, il pourrait les demander. En conséquence, Abou-ʿObaïda passa son armée en revue et marcha contre Émesse. Il fit partir d'abord l'avant-garde, à la tête de laquelle il mit Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, qui fut suivi par Khâlid, fils de Walîd.

Héraclius, le roi de Roum, se trouvait en ce moment à Antioche, ville de Syrie, située au bord de la mer, et avait

auprès de sa personne le gouverneur d'Émesse. La garnison de cette dernière ville était peu nombreuse. Il y avait sur la route d'Émesse une autre ville, nommée Mardj-er-Roum, occupée par un général romain, qui s'appelait *Touder* (Théodore). Celui-ci, instruit que les musulmans avaient quitté Damas et se dirigeaient sur Émesse, et que la ville de Damas était sans garnison, quitta Mardj pour aller s'emparer de Damas. Khâlid et Yezîd, à leur tour, avertis de son dessein, vinrent l'attaquer à l'improviste, de deux côtés différents, et détruisirent toute son armée, dont il ne resta pas un homme vivant. Ils se rendirent ensuite à Mardj, où ils attendirent l'arrivée d'Abou-ʿObaïda.

Cependant le roi de Roum avait envoyé d'Antioche un général avec un corps de troupes pour surprendre Abou-ʿObaïda sur la route. Mais Abou-ʿObaïda avait appris la marche des Romains, et en les prévenant, il fondit sur eux inopinément et les mit en déroute. Cette victoire eut lieu le même jour que celle de Yezîd et de Khâlid. Ensuite Abou-ʿObaïda conduisit son armée à Mardj-er-Roum et fit sa jonction avec ses deux généraux.

Le roi de Roum, ayant mis à la disposition du gouverneur d'Émesse un corps de troupes considérable, lui ordonna de rentrer dans cette ville, de la fortifier et de chercher à s'y tenir jusqu'à l'hiver; car, lui disait-il, les Arabes ne pourront pas supporter le froid et continuer le siége. Après le départ du gouverneur, Héraclius quitta également Antioche et se rendit avec une armée à Rohâ (Édesse), pour être à proximité d'Émesse, afin de pouvoir y envoyer des renforts, si c'était nécessaire.

CHAPITRE XLIV.

PRISE D'ÉMESSE.

Abou-ʿObaïda, ayant quitté Mardj à la tête de son armée, vint prendre position sous les murs d'Émesse. On était en hiver et le froid était très-rigoureux. Les Romains, renfermés dans la ville, se dirent : Il n'est pas nécessaire de combattre les musulmans; car le froid suffit pour leur ôter l'usage des mains et des pieds. Or il arriva que beaucoup d'entre les Romains eux-mêmes eurent les mains et les pieds gelés, tandis que les musulmans furent épargnés. Ceux-ci attendirent jusqu'à ce que la garnison fût réduite à l'extrémité et qu'il ne lui restât pas de vivres, dont, au dehors, ils étaient abondamment pourvus. Ce moment étant arrivé, les Romains se réunirent pour délibérer et dirent : Le roi de Roum est maintenant vieux et décrépit. Éloigné de nous, il nous ordonne de soutenir le siége, sachant cependant à quelle extrémité nous sommes réduits. Il faut capituler, comme ont fait les habitants de Damas, qui ont sauvé leur vie.

Un tremblement de terre détruisit pendant la nuit tout un côté du mur de défense. Les Romains se portèrent, le lendemain, au haut des murs et demandèrent à capituler. Khâlid émit l'opinion qu'il ne fallait pas traiter avec eux; mais Abou-ʿObaïda, n'écoutant pas ce conseil, leur accorda la paix aux mêmes conditions que celles qui avaient été imposées à Damas. Abou-ʿObaïda ayant annoncé à ʿOmar la prise de la ville et expédié à Médine la cinquième partie du butin, fit son entrée dans Émesse. Le roi de Roum quitta alors Édesse et rentra à Antioche, pour retourner ensuite dans le

pays de Roum. Deux grandes villes [de Syrie] étaient encore entre les mains des Romains : Kinnesrîn (Chalcis) et Césarée. Les musulmans se trouvèrent plus rapprochés de la première. Le roi de Roum fit occuper les deux villes par des troupes et demeura à Antioche, pour attendre l'issue des entreprises des Arabes. Le général envoyé, à la tête d'une nombreuse armée, à Kinnesrîn, s'appelait Mînâs.

CHAPITRE XLV.

PRISE DE KINNESRÎN.

Abou-'Obaïda envoya à Kinnesrîn un petit corps de troupes sous les ordres de Khâlid, fils de Walîd. Il y avait près de cette ville une forteresse nommée 'Hâdhiriyya, dont les habitants, alliés à ceux de Kinnesrîn, dirent à Mînâs : Pourquoi t'enfermes-tu dans la ville? Ton armée est plus nombreuse que celle de Khâlid. Sors pour l'attaquer; nous te prêterons aide. En conséquence, Mînâs vint offrir le combat à Khâlid, en dehors de la ville. Le général romain ayant été fait prisonnier et tué, ses soldats, mis en déroute, se rejetèrent dans la forteresse. Khâlid les assiégea pendant dix jours. Ne pouvant résister plus longtemps, les Romains demandèrent à se rendre aux mêmes conditions que les habitants d'Émesse. Khâlid leur fit répondre : Si vous aviez demandé la paix avant de combattre, je vous l'aurais accordée. Après avoir pris d'assaut la forteresse, il la rasa, fit tuer la garnison et s'empara d'un immense butin. Voyant cela, les gens de 'Hâdhiriyya demandèrent la paix, déclarant qu'ils étaient Arabes et qu'ils avaient été forcés de faire cause commune avec les Romains. Khâlid leur accorda la paix.

A ces nouvelles, le roi de Roum, désespérant de pouvoir défendre plus longtemps la Syrie, partit pour Constantinople, après avoir placé dans chacune des deux villes de Césarée et d'Adjnâdîn, qui touchaient au territoire de Roum, une garnison de cinquante mille hommes. Un Romain, nommé Fîqâr, fut chargé de la défense de Césarée; Artaboun, l'un des principaux généraux, distingué par sa prudence et son habileté, fut nommé gouverneur d'Adjnâdîn. Le sens du nom d'Artaboun, dans le langage de Roum, est *finaud*. Abou-ʿObaïda demanda à ʿOmar des instructions relativement à ces deux villes. Le calife lui ordonna d'envoyer Moʿâwiya, fils d'Abou-Sofyân, contre Césarée, et ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, contre Adjnâdîn.

CHAPITRE XLVI.

PRISE DE CÉSARÉE.

Abou-ʿObaïda dirigea Moʿâwiya, à la tête de cinq mille hommes, sur Césarée. Fîqâr, ayant passé en revue l'armée que le roi lui avait confiée et qui était forte de cinquante mille hommes, et la ville lui ayant fourni en outre un corps de cent mille hommes, sortit de la ville et envoya au-devant de Moʿâwiya un petit détachement, pensant qu'il n'était pas besoin d'employer le gros de l'armée. Cette petite troupe fut défaite par les musulmans. Le lendemain, Fîqâr les attaqua avec toute son armée. La lutte dura jusqu'à l'heure de la prière du soir. Dieu donna la victoire aux musulmans. Les Romains furent mis en fuite et quatre-vingt mille d'entre eux furent tués. Ensuite les musulmans s'emparèrent de Césarée de vive force. Lorsque ʿOmar reçut cette nouvelle, il fut

rempli de joie; car, après avoir envoyé l'ordre à Abou-ʿObaïda de faire marcher Moʿâwiya sur Césarée et ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, sur Adjnâdîn, il était très-préoccupé de l'issue de ces deux expéditions.

CHAPITRE XLVII.

PRISE D'ADJNÂDÎN.

Lorsque ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, parut devant Adjnâdîn, on dit à Artaboun : Cet homme est le *finaud* des Arabes, comme tu es le *finaud* des Romains. Artaboun répliqua : Il faut d'abord l'éprouver par les armes. Il quitta la ville à la tête de ses cinquante mille hommes, et attaqua ʿAmrou, qui le mit en déroute et lui tua un grand nombre de soldats. Artaboun alla s'enfermer dans Jérusalem, ville fortifiée, qui, ainsi que son territoire, portait le nom d'Ælia. ʿAmrou, marchant sur les traces du général romain, vint l'y assiéger. Alors Artaboun lui envoya le message suivant : Tu sais que je suis un homme âgé et que j'ai lu beaucoup d'anciens livres. Tu ne pourras pas prendre la ville d'Ælia, qui sera prise par quelqu'un dont le nom se compose de trois lettres. Retire-toi donc; car, quels que soient les efforts que tu tenteras, tu ne pourras pas t'en emparer. Dans ces circonstances, ʿAmrou adressa à ʿOmar une lettre, dans laquelle il lui rapporta les paroles d'Artaboun, disant que la ville ne pourra être prise que par un homme dont le nom se compose de trois lettres. Après avoir pris connaissance de cette lettre, ʿOmar dit : C'est mon nom qui se compose de trois lettres; c'est par moi que cette ville sera conquise. En conséquence, le calife partit en personne. Il s'arrêta dans la première ville de Syrie du côté de la route de Médine, nommée Djâbia, et appela auprès de

lui toutes les troupes arabes qui se trouvaient en Syrie. Il écrivit à ʿAmrou de rester sous les murs de Jérusalem jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE XLVIII.

PRISE DE JÉRUSALEM.

Après l'arrivée d'ʿOmar à Djâbia, tous les corps musulmans de Syrie se rendirent auprès de lui et on lui dit : Tu n'aurais pas dû venir; mais maintenant que tu es venu, reste ici et envoie une armée [à Jérusalem]. ʿOmar, mécontent de cet avis, persista dans sa résolution de s'y rendre en personne. Il y avait de Djâbia à Jérusalem une distance de cinq journées de marche.

Averti de l'arrivée d'ʿOmar, Artaboun dit : La ville sera prise par ʿOmar; car son nom n'a que trois lettres. Puis, abandonnant la garnison à son sort, il quitta la ville avec ses familiers et, empêché de se rendre sur le territoire de Roum, parce que les musulmans en gardaient les routes, il se sauva à Miçr. Les habitants d'Ælia, dans la plus grande inquiétude, se dirent entre eux : Il faut nous rendre au-devant d'ʿOmar, demander sûreté pour notre vie et capituler, avant qu'il arrive ici. En conséquence mille hommes sortirent de la forteresse pour aller trouver ʿOmar. Celui-ci délibérait toujours s'il devait partir lui-même, ou s'il devait envoyer un corps de troupes. Or un juif d'entre les anciens des juifs de Djâbia se présenta devant ʿOmar et lui dit : C'est aujourd'hui qu'Ælia se rendra à toi. ʿOmar répliqua : Tu dis une chose étonnante; d'ici à Ælia, il y a cinq journées de marche; comment cette ville pour[illegible]être prise par moi [aujour-

d'hui]? Cette conférence durait encore, lorsqu'on vit s'approcher une foule d'hommes. On s'informa, sur l'ordre d'ʿOmar, quels étaient ces hommes, et l'on apprit qu'ils venaient d'Ælia. Le calife les accueillit avec bonté et leur accorda la paix. S'adressant ensuite au juif, il lui demanda comment il avait su que cette ville se rendrait à lui. Le juif répondit : J'ai trouvé dans un livre que la ville d'Ælia sera prise, à la fin des temps, par l'un des Arabes dont le nom se composera de trois lettres et qui sera appelé, par sobriquet, *Fârouq*.

ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, ayant su que des habitants d'Ælia s'étaient rendus auprès d'ʿOmar, partit également. Le calife fit remettre à la députation une charte, par laquelle il ordonnait que les habitants de cette ville ne fussent pas inquiétés et qu'on n'exigeât d'eux que le tribut. La province de Filistîn, Ramla et d'autres grandes villes de la Syrie, restaient encore à conquérir. ʿOmar envoya vers chacune de ces villes un officier avec un détachement de troupes, avec ordre de les réduire par la force si elles ne se rendaient pas. Comme Ælia était la principale ville de la Syrie, les autres, voyant qu'elle avait capitulé, se rendirent également, et alors toute la province se trouva au pouvoir des musulmans. Enfin ʿOmar, ayant appris qu'Artaboun s'était retiré à Miçr, où il ralliait tous ceux qui s'enfuyaient de la Syrie, fit marcher contre cette ville ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. Lorsque celui-ci arriva aux portes de la ville, Artaboun s'enfuit et se rendit dans le pays de Roum. ʿAmrou s'empara de la ville et annonça au calife sa victoire. Miçr et toute la Syrie furent ainsi au pouvoir d'ʿOmar. Les musulmans se répandirent dans la Syrie, et ʿOmar établit dans chaque ville un gouverneur. Ensuite il retourna à Médine.

De retour à Médine, ʿOmar y établit une administration des distributions. Il y avait dans le trésor public de Médine de grandes richesses accumulées des parts de butin qui avaient été envoyées de Syrie et de l'ʿIrâq. Le calife, considérant qu'il y avait là une grande quantité d'argent, et, d'autre part, qu'il y avait à Médine de nombreux compagnons du Prophète qui n'avaient pas pris part à toutes ces guerres et n'avaient rien reçu des dépouilles, prit le parti de distribuer entre eux l'argent du trésor, pour n'avoir plus à le garder. Ceux avec lesquels il délibérait ce projet lui dirent : Tu as raison; mais commence par t'en attribuer à toi-même. ʿOmar répondit : Je ne le ferai pas; je commencerai par ceux que Dieu a distingués, c'est-à-dire la famille du Prophète. Il institua donc une administration et fit inscrire en tête des listes les Benî-Hâschîm, qui étaient de la famille du Prophète, en commençant par ʿAbbâs, et assigna à chacun d'eux vingt mille dirhems; il fit inscrire ensuite ceux qui avaient combattu à Bedr; il se comprenait lui-même dans cette catégorie, dont chaque homme fut inscrit pour cinq mille dirhems; puis ceux qui avaient embrassé l'islamisme avant la prise de la Mecque et qui avaient été avec le Prophète à ʿHodaïbiya. Il fit inscrire tout le monde, tant ceux qui étaient à Médine, que ceux qui se trouvaient en Syrie et dans l'ʿIrâq, cavaliers et fantassins, en assignant à chacun selon sa valeur et son mérite, depuis deux mille jusqu'à cinq cents dirhems au moins. Quant aux femmes, les veuves de ceux qui étaient morts en guerre furent portées pour cinq cents dirhems, les autres pour deux cents, et les femmes du Prophète pour dix mille. La distribution se fit d'après ce règlement. Dans la suite, ʿOmar fit distribuer les parts de butin que l'on apportait à Médine, le jour même de leur arrivée, avant la nuit. Il se

contenta lui-même de sa part de combattant de Bedr, et en prit autant qu'il lui fallait pour sa dépense journalière et pour celle de sa famille, [en outre] un vêtement d'hiver et un vêtement d'été chaque année, un chameau pour faire le pèlerinage, et un cheval.

Toutes les victoires que nous venons de raconter, et l'établissement de l'administration des dons eurent lieu dans la quinzième année de l'hégire.

CHAPITRE XLIX.

PRISE DE MADÂÏN.

Dans la même année, la quinzième de l'hégire, ʿOmar avait ordonné à Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, de conduire son armée à Koufa, et il avait laissé les troupes s'y reposer. Au commencement de la seizième année, il adressa à Saʿd une lettre en ces termes : Ton armée est maintenant reposée, et Dieu a répandu l'islamisme dans le monde, tandis que les Perses se sont tenus tranquilles à Madâïn. Or si les Perses veulent rester tranquilles, toi, ne fais pas de même et va les attaquer. Si Dieu te fait triompher facilement, nous lui rendrons grâces; mais s'il veut que tu trouves de la résistance, avertis-moi. Saʿd mit en mouvement son armée, qui se composait de vingt mille hommes. De chaque ville il accourut des soldats sous ses drapeaux; car ils savaient qu'il ne trouverait pas de résistance, Yezdegerd n'ayant plus un seul homme capable de commander en chef une armée; de sorte que Saʿd, en arrivant à Madâïn, avait un corps de soixante mille hommes.

Yezdegerd, ayant été averti que Saʿd était déjà à Anbâr,

convoqua un conseil pour délibérer sur le choix d'un général; mais personne ne voulut accepter cette charge, et l'on dit au roi : Il faut que tu quittes Madâïn et que tu te retires dans les autres provinces de ton royaume, le Khorâsân, la province de Perse et le Kirmân. Nous irons avec toi et nous abandonnerons Madâïn aux Arabes. La pensée de quitter Madâïn était très-douloureuse pour Yezdegerd; mais il s'y décida malgré lui. Cependant Saᶜd s'avançait lentement, croyant que l'on viendrait arrêter sa marche, jusqu'à Sâbât, à une journée de distance de Madâïn. A cette nouvelle, Yezdegerd, sans avoir le temps de sauver ses trésors, emportant seulement ce qu'il pouvait et abandonnant le reste, s'enfuit en toute hâte. Les habitants de Madâïn, soldats et peuple, hommes et femmes, grands et petits, quittèrent également la ville, sans songer à leurs biens, qu'ils abandonnèrent. Saᶜd, instruit de leur fuite, envoya sur leurs traces un corps de troupes sous les ordres de Qaᶜqâᶜ, fils d'ᶜAmrou, qui, laissant Madâïn derrière lui, marcha à la poursuite de Yezdegerd. Il ne réussit pas à l'atteindre; il ne rencontra qu'une petite troupe, incapable de se défendre, qu'il tailla en pièces, et s'empara de tout ce qu'elle portait avec elle.

Après avoir fait partir Qaᶜqâᶜ, Saᶜd, à la tête de son armée, se mit en marche sur Madâïn; il trouva la ville déserte et, voyant tous ces palais et ces beaux jardins, il récita le verset suivant du Coran : « Combien de jardins et de fontaines n'ont-ils pas abandonnés! et de champs et d'habitations opulentes et agréables, où ils se réjouissaient! Il en fut ainsi. Et nous en avons donné la jouissance à un autre peuple. Ni le ciel ni la terre ne pleurent sur eux... » (Sur. XLIV, vers. 24 et suiv.) Sans s'arrêter dans la ville, Saᶜd ne fit halte qu'au palais (*Iwân*). Le palais de Madâïn est encore debout

aujourd'hui; il est large de cent vingt coudées; sa longueur est de trois cent coudées, et sa hauteur, de cent coudées. Au lieu de briques, on avait employé à sa construction de la pierre polie. Douze colonnes de pierre polie, dont chacune est haute de cent coudées, formaient un portique. Ce palais avait été construit par Qobâd, fils de Fîrouz; et c'est là que le roi, assis sur un trône d'or, tenait les audiences de justice.

Sa'd fit camper son armée près du palais; il entra lui-même dans l'intérieur, se prosterna huit fois par terre, prononça le *salâm*, et à chaque prosternation il récita la surate *Al-Fâti'ha* et une autre, et après deux prosternations il prononça la formule de la foi. C'est ainsi qu'avait prié le Prophète le jour de la prise de la Mecque, et l'on appelle cette prière la *prière de la victoire*. Ensuite Sa'd chargea 'Amrou, fils de Moqarrin, de la garde et de la distribution du butin, et fit proclamer que tout ce que l'on trouverait devait être remis à 'Amrou, qui réunirait le butin tout entier et le distribuerait ensuite entre tous. Puis il monta à cheval et se rendit dans la ville. Il descendit au château de Kesra et y trouva des appartements, dont Dieu seul connaît le nombre, remplis d'or, d'argent, de vêtements, de pierres précieuses, d'armes et de tapis. Les soldats se répandirent partout et recueillirent tous les objets, qu'ils portèrent à 'Amrou, fils de Moqarrin. Qa'qâ', fils d''Amrou, qui était allé jusqu'au pont de Nahrouân, rapporta de son expédition un énorme butin, qui, réuni à l'autre, forma une quantité immense de richesses. Après en avoir distrait le *quint*, on distribua le reste aux soixante mille hommes, cavaliers et fantassins, dont se composait l'armée, et chaque homme reçut pour sa part douze mille dirhems. Il y avait en outre beaucoup d'objets que l'on envoya comme hommage

à ʿOmar; beaucoup d'autres d'un prix inestimable, qui ne pouvaient pas être divisés, et plusieurs dont on ne savait faire aucun usage. De ces derniers objets était un coffre que Qaʿqâʿ avait trouvé au pont de Nahrouân, attaché sur un chameau. Ce coffre contenait la tunique de Ḳesra, brodée de perles; entre les perles il y avait des rubis rouges. Il contenait encore d'autres vêtements tissés d'or, la couronne de Kesra, sa bague et dix pièces d'étoffe de brocart. Tout cela fut envoyé à ʿOmar. Dans la collection d'armes, on avait trouvé une armoire contenant les armes de Kesra, garnies de perles : sa cuirasse d'or, le casque, les jambières et les brassards, le tout d'or; puis six cuirasses salomoniennes et neuf sabres de prix. Dans le trésor, on avait trouvé un cheval fait tout entier d'or, couvert d'une selle d'argent parsemée de pierres précieuses; et un chameau d'argent, avec un poulain d'or. Tous ces objets furent envoyés à ʿOmar, de même qu'un tapis de brocart blanc, également trouvé dans le trésor, qui était long de trois cents coudées et large de soixante, et qu'on appelait le *tapis d'hiver*. Les rois de Perse s'en servaient en hiver, quand il n'y avait plus de verdure ni de fleurs. Toute la bordure était brodée avec des émeraudes vertes, de sorte que celui qui était assis sur ce tapis croyait voir un verger ou un champ de verdure. Des pierres précieuses de différentes couleurs représentaient toute sorte d'herbes odoriférantes et de fleurs. Dans le magasin des parfums, il y avait des vases de verre contenant du camphre, de l'ambre, du musc et d'autres parfums, qu'on envoya également à ʿOmar, outre le quint et un grand nombre d'autres objets. Lorsque toutes ces richesses arrivèrent à Médine, le calife les fit déposer dans la mosquée, et le peuple, venant les regarder, en fut émerveillé. Ensuite ʿOmar les fit distribuer aux musulmans, conformé-

ment aux règlements qu'il avait établis pour l'administration des dons. ʿAlî reçut un morceau du grand tapis, qu'il vendit pour la somme de huit mille dirhems. On vint de tous côtés, de l'orient et de l'occident, de l'Égypte et du Yemen, à Médine, pour acheter les pierres précieuses, l'or et l'argent. L'occupation de Madâïn avait eu lieu au mois de çafar de la seizième année de l'hégire.

Yezdegerd, après sa fuite de Madâïn, s'était retiré à ʿHolwân. Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, en informa ʿOmar et lui demanda l'autorisation de l'y poursuivre. Le calife répondit : N'y va pas toi-même, mais envoie [le fils de] ton frère Hâschim, avec douze mille hommes, et donne à Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou, le commandement de l'avant-garde. Quant à toi, reste à Madâïn, pour pouvoir leur fournir des renforts au besoin. Saʿd agit conformément à ces ordres. Lorsque Hâschim arriva à Djaloulâ, il trouva les Perses ralliés en un corps d'armée sous les ordres d'un général nommé Miʿhrân. Hâschim y passa six mois à leur faire la guerre, jusqu'à ce qu'il réussît à les mettre en déroute. Miʿhrân et cent mille hommes de son armée trouvèrent la mort dans la plaine de Djaloulâ. Le butin que les musulmans firent dans cette ville fut immense. Après en avoir distrait la cinquième partie, Hâschim le distribua entre ses soldats, dont chacun eut pour sa part dix mille dirhems. Cette victoire de Djaloulâ eut lieu au mois de dsou'l-qaʿdâ de la seizième année de l'hégire.

CHAPITRE L.

PRISE DE ʿHOLWÂN.

A la nouvelle de la défaite de son armée et de la mort de

Miʿhrân, Yezdegerd quitta ʿHolwân et se dirigea sur Reï; il laissa à ʿHolwân un corps d'armée sous les ordres d'un général nommé Khosrousoum (?), auquel il ordonna d'occuper les Arabes autant qu'il pourrait devant ʿHolwân, afin de les empêcher de se tourner contre lui-même. Saʿd, averti de la fuite de Yezdegerd par Hâschim, ordonna à ce dernier de rester à l'endroit où il se trouvait et d'envoyer Qaʿqâʿ, avec la moitié de ses troupes, contre ʿHolwân. Khosrousoum marcha au-devant de Qaʿqâʿ jusqu'à un endroit nommé Qaçr-Schîrîn, situé à une parasange de ʿHolwân, près d'un fleuve aux bords duquel il y a de grands arbres. C'est un château qui avait été construit par Schîrîn, et dont les traces existent encore aujourd'hui. Khosrousoum établit son camp aux bords du fleuve. Qaʿqâʿ quitta Djaloulâ et se rendit d'abord à Khâniqîn et de là à Qaçr-Schîrîn. On en vint aux mains; les Perses furent défaits, et leur général s'enfuit et alla rejoindre Yezdegerd. Qaʿqâʿ entra dans ʿHolwân et écrivit à Hâschim une lettre en ces termes : Demande à Saʿd l'autorisation pour moi de poursuivre Yezdegerd au delà de ʿHolwân, avant qu'il arrive à Reï et qu'il puisse rassembler une armée. Saʿd annonça à ʿOmar la prise de ʿHolwân et lui demanda l'autorisation d'envoyer des troupes vers Hamadân et Reï. ʿOmar refusa cette autorisation et répondit : ʿHolwân est à l'extrémité de l'ʿIrâq; vous êtes donc en possession de tout le Sawâd et de tout l'ʿIrâq. Cela suffit pour cette année-ci. Le salut des musulmans est préférable à un nombreux butin.

CHAPITRE LI.

PRISE DE TEKRÎT ET DE MOSSOUL.

Entre l'ʿIrâq et Mossoul se trouve une petite ville nommée Tekrît, à neuf parasanges de Baghdâd. Le territoire de Mossoul appartenait aux Romains, et le roi de Roum y avait un lieutenant, nommé Antâq, qui avait sous ses ordres une nombreuse armée romaine, et qui résidait habituellement à Tekrît, où il y avait une forteresse très-solide. Quand Saʿd se rendit maître de Madâïn, Antâq s'enferma avec des forces considérables dans Tekrît, tandis que les Perses se rassemblèrent à Djaloulâ au nombre de deux cent mille hommes. L'armée d'Antâq se composait de vingt mille hommes, Romains et Arabes. Ces Arabes étaient ceux qui avaient pris la fuite devant les musulmans, qui s'étaient retirés à Madâïn et qui, ne pouvant accompagner Yezdegerd lorsqu'il quitta cette ville, étaient venus se joindre à l'armée d'Antâq, à Tekrît. ʿOmar, averti par Saʿd de ces circonstances, lui donna, au sujet de Djaloulâ, les instructions que nous avons rapportées plus haut. Quant à Tekrît et à Mossoul, il lui ordonna d'envoyer contre Antâq ʿAbdallah, fils de Moʿtamm, avec six mille hommes. En conséquence, Saʿd fit partir Hâschim vers Djaloulâ, en même temps qu'ʿAbdallah, fils de Moʿtamm, vint assiéger Tekrît. Antâq fit tous les jours des sorties, employant tantôt les Romains, tantôt les Arabes. Après chaque combat, la garnison rentrait, le soir, dans la forteresse. Les musulmans continuèrent le siége pendant quarante jours, et dans cet espace de temps Antâq fit vingt-quatre sorties. ʿAbdallah cherchait à gagner les Arabes en leur disant : Vous

êtes des nôtres; qu'avez-vous de commun avec les Romains? Mais les Arabes ne voulaient pas l'entendre. Au bout de quarante jours, Antâq résolut de s'enfuir avec les troupes romaines. Les Arabes, instruits de ce dessein, vinrent en avertir ʿAbdallah pendant la nuit, et demandèrent à capituler pour leur part. ʿAbdallah refusa, et leur dit : Je ne vous accorde la paix qu'à la condition que vous embrasserez l'islamisme. Tous ces Arabes devinrent musulmans dans cette même nuit. Puis ʿAbdallah, ayant appris d'eux que les Romains se disposaient à quitter la ville le lendemain, leur dit : Demain, quand la nuit sera tombée, je viendrai avec l'armée à la porte de la forteresse; quand vous nous entendrez pousser le cri de guerre, criez également et ouvrez la porte; nous entrerons et, ensemble, nous taillerons en pièces les Romains. Ainsi fut fait. Lorsque, le lendemain, les Romains entendirent les cris de triomphe, ils pensèrent que les musulmans avaient fait une brèche dans le mur; ils coururent vers la porte pour en sortir, mais là ils rencontrèrent les musulmans, qui les massacrèrent tous. ʿAbdallah occupa la forteresse et la pilla.

Après la mort d'Antâq, Mossoul, qui avait été placé sous son gouvernement, se rendit aux musulmans. Il y avait une si grande quantité de butin, que chaque cavalier eut pour sa part trois mille dirhems, et chaque fantassin, mille dirhems.

CHAPITRE LII.

PRISE DE MÂSEBEDÂN ET DE SÎREWÂN.

Il y a dans le voisinage de ʿHolwân deux villes du territoire de Kouhistân, nommées Mâsebedân et Sîrewân. Lorsque

Yezdegerd était à ʿHolwân, un fils de Hormouzân, [nommé Âdîn], se fortifia, avec un petit corps de troupes, dans la ville de Mâsebedân. Saʿd, en ayant instruit ʿOmar, celui-ci lui ordonna d'y envoyer Dhirâr, fils de Khattâb. En conséquence, Dhirâr quitta Madâïn avec une armée et marcha sur Mâsebedân. A son approche, le général perse rassembla toutes les troupes qu'il y avait à Mâsebedân et à Sîrewân et alla au-devant de l'armée musulmane. On en vint aux mains, et la lutte dura trois jours. Dhirâr défit les Perses, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers. Mâsebedân et Sîrewân se rendirent aux musulmans. L'islamisme régna dès lors dans tout l'ʿIrâq, depuis les hauteurs de ʿHolwân jusqu'à Mossoul et la Syrie. On était alors à la fin de la seizième année de l'hégire.

CHAPITRE LIII.

FONDATION DE KOUFA.

On rapporte que Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, envoya deux hommes qui connaissaient bien les [différences et les qualités des divers] climats, [pour reconnaître lequel était le meilleur]. Ces deux hommes étaient Salmân, fils de Rabîʿa, de la tribu des Bâhila, et ʿHodsaïfa, fils de Miʿhçân. Saʿd, traçant à l'un son itinéraire du côté droit de Madâïn et dirigeant l'autre du côté gauche, leur dit : Explorez toutes les contrées du Sawâd, de Hîra et du désert, et choisissez un lieu où nous puissions construire une ville. Ces deux hommes, ayant parcouru le pays à droite et à gauche [de Madâïn], ne trouvèrent aucun endroit plus agréable que Koufa, et ils tombèrent d'accord que le climat de Koufa était le meilleur; qu'il y avait là de l'eau, de la verdure et des pâturages, et

que l'air y était aussi sain que dans le désert. Ils choisirent donc cet endroit, où Saʿd lui-même, après la victoire de Qâdesiyya, avait fait quelques constructions; il avait jeté les fondements des maisons, élevé des habitations en roseaux et avait tracé l'enceinte; mais ces constructions n'avaient pas été continuées, parce qu'il avait été obligé de partir.

Saʿd quitta Madâïn et revint à Koufa, amenant avec lui toutes les personnes du Sawâd, musulmans et non musulmans, qui avaient des connaissances en architecture. Il y appela également tous les gouverneurs des différentes villes, qui laissèrent des lieutenants à leur place, et leur assigna des terrains où ils devaient construire. ʿOmar adressa à Saʿd une lettre dans laquelle il lui disait : Construisez dans de justes proportions, afin que votre fortune soit durable. En s'exprimant ainsi, ʿOmar voulait dire qu'ils devaient élever des maisons qui ne fussent ni trop petites ni trop grandes. Chacun s'occupa donc à construire; mais Saʿd lui-même se fit élever un superbe palais, sur le modèle du palais blanc de Madâïn, fit transporter la porte de ce dernier de Madâïn à Koufa et la fit mettre à son propre palais. Les autres l'imitèrent, enlevèrent les portes des maisons de Madâïn et les employèrent pour leurs maisons à Koufa.

ʿOmar, ayant appris que Saʿd s'était fait construire un tel palais, fut très-mécontent; il fit venir Moʿhammed, fils de Maslama, et lui dit : Rends-toi à Koufa, procure-toi du bois, que tu feras porter à la porte du palais de Saʿd, mets-y le feu et brûle la porte et tout le palais; après que tu auras fait cela, remets de ma part cette lettre à Saʿd, sans lui dire un mot, et reviens. On annonça à Saʿd qu'il venait d'arriver un messager d'ʿOmar, mais qu'on ne savait pas quelle était sa mission. Moʿhammed, fils de M[illegible] arrivé près du palais, or-

donna d'apporter une grande quantité de bois et d'y mettre le feu. Sa'd envoya quelqu'un pour inviter Mo'hammed à se présenter devant lui, afin de faire connaître le but de sa mission. Mo'hammed entra chez Sa'd et lui dit : Viens voir toi-même le but de ma mission. Sa'd se leva et sortit. Mo'hammed, après avoir mis le feu à la porte du palais, remit à Sa'd la lettre d''Omar, sans lui parler davantage, et partit. Sa'd ouvrit la lettre, qui était ainsi conçue : J'ai appris que tu t'es construit un palais pareil au palais de Kesra, dont tu as fait enlever la porte pour la fixer au tien. Tu veux probablement placer des portiers et des gardiens à cette porte, pour en éloigner et pour refuser d'entendre ceux qui auront une requête à présenter. Tu veux donc suivre les errements de Kesra, en abandonnant ceux du Prophète! Cependant Kesra a été porté de son palais à la tombe, tandis que le Prophète a été porté de la tombe à un palais. Maintenant j'ai envoyé quelqu'un pour qu'il brûle ton palais; il ne te craindra pas. Une seule maison modeste doit te suffire dans ce monde, dans laquelle tu pourras demeurer, et une autre pour y déposer et garder le trésor public. Alors tu iras de ta maison à un palais, comme le Prophète, et non d'un palais dans la tombe, comme Kesra. [Après avoir lu cette lettre], Sa'd voulut donner à Mo'hammed, fils de Maslama, qui était sur le point de partir, des provisions pour son voyage; mais Mo'hammed les refusa. Sa'd alla occuper une habitation, composée de deux bâtiments : il destina l'un pour le trésor, et il demeura dans l'autre.

Ce palais demeura en ruines jusqu'au règne de Mo'âwiya, fils d'Abou-Sofyân. Ziyâd, envoyé par Mo'âwiya dans l''Irâq comme gouverneur de cette province, fit restaurer le palais, qui devint après lui la résidence royale.

Pendant toute la dix-septième année de l'hégire, on fut occupé à la construction de Koufa, et il n'y eut pas de campagne dans l'ʿIrâq. Mais en Syrie la guerre continua, sous les murs d'Émesse, où les Romains vinrent attaquer Abou-ʿObaïda, fils de Djerrâʿh. Cette bataille est appelée la *seconde bataille d'Émesse*, tandis que la bataille par suite de laquelle cette ville était tombée au pouvoir des musulmans est appelée la *première bataille d'Émesse.*

CHAPITRE LIV.

SECONDE BATAILLE D'ÉMESSE.

Les circonstances qui amenèrent cette bataille furent les suivantes : le roi de Roum, instruit de la fuite du roi de Perse de Madâïn, et de l'occupation de son royaume par les musulmans, prévit que ceux-ci allaient compléter leurs conquêtes et envahir le pays de Roum. Les habitants de Tekrît s'étaient déjà soumis, et cette forteresse était entre les mains des musulmans, ainsi que Mossoul et [d'autres parties de] la Mésopotamie. Or une partie des habitants de Mossoul penchaient vers les Romains. Par suite de ces considérations, le roi, ayant réuni une nombreuse armée, lui fit quitter les frontières de Roum. En même temps, on fit demander aux habitants de la Mésopotamie de se joindre aux Romains. Il y a, sur la route qui conduit de la Mésopotamie à Roum, trois ou quatre villes habitées en partie par des Arabes. Ces territoires sont appelés Diyâr-Rabîʿa, et une portion s'appelle Diyâr-Bekr. Mais aujourd'hui toute la Mésopotamie est comprise, au point de vue administratif, sous la dén[illegible] ʿIrâq. Les habitants de

la Mésopotamie étaient chrétiens; une partie d'entre eux avaient traité avec les musulmans et payaient tribut. Ces hommes répondirent donc à l'appel des Romains et leur fournirent soit des troupes, soit des armes. L'armée romaine s'accrut ainsi considérablement. Il y eut plus de cent mille hommes qui vinrent sous les murs d'Émesse.

Abou-ʿObaïda, fils de Djerrâʿh, se trouvait avec son armée à Émesse, tandis que ses généraux et leurs détachements occupaient différents points de la province de Syrie qu'il leur avait assignés. Lorsque l'armée romaine vint l'attaquer, il écrivit aussitôt au calife et lui demanda des renforts; puis, sans attendre la réponse d'ʿOmar. Il appela auprès de lui tous les corps de troupes : il fit venir Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, de Damas; Moʿâwiya, de Césarée, et Khâlid, fils de Walîd, de Kinnesrîn. Mais avant leur arrivée, il tint un conseil de guerre, et l'on émit l'avis qu'il fallait s'enfermer dans la forteresse, en attendant l'arrivée des troupes de Syrie et des renforts d'ʿOmar. En conséquence, Abou-ʿObaïda s'enferma dans la forteresse, que les Romains assiégèrent. Ensuite, il fit entrer dans la forteresse les différents corps que les généraux amenèrent. Cependant, Khâlid mit longtemps à rassembler une armée à Kinnesrîn.

Après avoir reçu la lettre d'Abou-ʿObaïda, ʿOmar écrivit sur-le-champ à Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç. Il avait, outre les troupes de campagne, des garnisons dans toutes les villes, pour les surveiller. Il y avait ainsi à Koufa et à ʿHîra quatre mille hommes, qui y étaient comme les délégués de l'autorité. Or ʿOmar écrivit à Saʿd en ces termes : Envoie en toute hâte Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou, avec les quatre mille hommes qui sont délégués dans l'ʿIrâq, vers Abou-ʿObaïda,

en Syrie, car il est assiégé par les Romains. Fais partir aussi Sohaïl, fils d'ʿAdì avec un corps de troupes, pour occuper Raqqa, afin d'inquiéter les habitants de la Mésopotamie, et de les empêcher de secourir les Romains. Quant à Abou-ʿObaïda, ʿOmar lui fit porter les instructions suivantes : Tiens-toi dans la forteresse jusqu'à ce que t'arrivent l'armée de Médine et celle de l'ʿIrâq. Enfin il convoqua les gens de Médine et leur parla ainsi : Préparez-vous à marcher en Syrie. Abou-ʿObaïda y est assiégé par les Romains. Un corps de troupes est déjà parti de l'ʿIrâq à son secours; nous devons partir aussi. Le surlendemain, il quitta Médine en personne et se dirigea vers la Syrie. Il s'arrêta à Djâbia, pour y attendre la réunion des troupes, et il y fut rejoint par les soldats de Médine; des Mohâdjir et des Ançâr se présentèrent.

Abou-ʿObaïda attendait les renforts. Lorsque Khâlid arriva enfin avec le corps de Kinnesrîn, il engagea Abou-ʿObaïda à sortir de la forteresse et à livrer bataille. Mais les autres furent d'avis d'attendre les nouvelles forces, avant de faire une sortie. Khâlid prétendait que l'armée musulmane était assez nombreuse pour n'avoir pas besoin de renforts. Abou-ʿObaïda, cédant à l'opinion de Khâlid, sortit de la forteresse, et on livra aux Romains une bataille qui dura trois jours entiers. Le quatrième jour, les Romains furent défaits; un grand nombre d'entre eux furent tués, et trois mille furent faits prisonniers; les autres prirent la fuite. Les musulmans s'emparèrent d'une grande quantité de butin.

Trois jours après la bataille, l'armée de l'ʿIrâq, au nombre de quatre mille hommes, sous les ordres de Qaʿqâʿ, arriva devant Émesse. Abou-ʿObaïda annonça à ʿOmar sa victoire, la fuite des Romains et l' l'armée de l'ʿIrâq trois

jours après la bataille. Le calife était encore à Djâbia, se disposant à entrer en Syrie: Il fut très-heureux en recevant la nouvelle de la victoire, et retourna à Médine avec ses troupes. Il écrivit à Abou-ʿObaïda une lettre ainsi conçue : Distribue le butin entre les soldats, en y faisant participer à portions égales les soldats venus de l'ʿIrâq; car ils avaient quitté leurs garnisons dans l'intention de vous porter secours, et leur intention est aux yeux de Dieu comme l'effort lui-même; et si Dieu vous a donné la victoire avant leur arrivée, leur droit au butin ne doit pas être méconnu.

CHAPITRE LV.

CONQUÊTE DE LA MÉSOPOTAMIE.

Après la victoire d'Émesse et la défaite des Romains, ʿOmar adressa une lettre a Saʿd et lui ordonna d'envoyer des troupes vers les différentes villes de la Mésopotamie, pour faire la conquête de cette province et forcer les habitants, qui étaient tous chrétiens, à embrasser l'islamisme ou à payer tribut. Saʿd, conformément à ces instructions, fit partir une armée sous les ordres d'ʿIyâdh, fils de Ghanam, auquel il adjoignit Abou-Mousa al-Aschʿarî, ainsi que son propre fils ʿOmar, qui était encore un jeune homme. Il écrivit aussi à Sohaïl, fils d'ʿAdî, qui occupait Racca, d'être, avec ses troupes, aux ordres d'ʿIyâdh.

ʿIyâdh vint d'abord attaquer la ville de Rohâ (Édesse), qui est située vers la frontière de l'ʿIrâq, et la capitale de la Mésopotamie. Il mit le siége devant la ville. Les habitants capitulèrent et consentirent à payer tribut. Les autres villes de la Mésopotamie étaient petites. ʿIyâdh resta à Rohâ et

envoya vers ces villes des détachements, en donnant à ses généraux les instructions suivantes : Réduisez ces villes par la force, si elles ne consentent pas volontairement à payer tribut; et si vous avez besoin de renforts, avertissez-moi. Abou-Mousa al-Asch'arî fut chargé de marcher sur Nacîbîn (Nisibe) de Mésopotamie (il y a une autre ville de Nacîbîn dans l'Ahwâz), et 'Omar, fils de Sa'd, sur Râs-ou'l-'Aïn (Rhesena). 'Iyâdh adressa, en outre, une lettre à Sohaïl, fils d''Adî, qui occupait Raqqa, et lui ordonna de contraindre les habitants à embrasser l'islamisme ou à payer tribut.

Il y avait dans la Mésopotamie un certain nombre d'Arabes, de la tribu de Thaghlib, tous chrétiens, qui ne demeuraient pas dans des villes, mais qui étaient nomades, allant avec leurs troupeaux d'un endroit à un autre dans le désert, séjournant dans telle contrée en hiver, et dans telle autre en été. 'Iyâdh, fils de Ghanam, en envoyant des officiers dans les différentes villes de la province, chargea Walîd, fils d''Oqba, d'aller à la recherche de ces gens, qu'on appelait les Arabes de la Mésopotamie, de les attaquer partout où il les rencontrerait et de les forcer à embrasser l'islamisme ou à payer tribut. Or, les habitants des différentes villes, voyant que Rohâ avait capitulé, se rendirent également et traitèrent avec les généraux musulmans, se soumettant à payer tribut. De tous côtés on reçut des lettres de soumission, sauf des Benî-Thaghlib. Ceux-ci, avertis que Walîd, fils d''Oqba, marchait à leur recherche, se retirèrent avec leurs familles et leurs troupeaux sur le territoire du roi de Roum. Ils considéraient comme une honte de payer tribut, et ne voulurent se soumettre aux musulmans qu'à condition de n'acquitter qu'un impôt, double de celui

que payaient les musulmans eux-mêmes, et que cette contribution ne fût pas appelée tribut.

Lorsque ʿOmar fut averti par ʿIyâdh de la soumission des villes de la Mésopotamie et de la conquête du pays tout entier, excepté des Benî-Thaghlib qui étaient entrés sur le territoire de Roum, il adressa au roi de Roum une lettre ainsi conçue : Des Arabes de la tribu de Thaghlib se sont réfugiés sur ton territoire. Cependant des chrétiens qui se trouvent dans nos possessions ne sont nullement inquiétés. Ceux d'entre eux qui veulent se convertir à l'islamisme sont reçus en qualité de sujets, et ceux qui ne veulent pas n'y sont pas forcés ni inquiétés, s'ils payent le tribut. Pourquoi as-tu fait venir ces Arabes dans ton pays? Puis le calife ajouta, en accompagnant ses paroles d'un serment : Si tu ne les renvoies pas, je ferai expulser tous les chrétiens qui se trouvent en pays musulman et les enverrai dans le pays de Roum. Le roi de Roum fit sortir ces Arabes de son territoire. Ils se rendirent auprès d'ʿOmar, qui leur demanda pourquoi ils avaient quitté l'empire musulman. Ils répondirent : Nous nous sentons humiliés de payer un tribut. Nous voulons payer un double impôt. — Ce n'en sera pas moins un tribut, répliqua ʿOmar. — Oui, dirent les Benî-Thaghlib, mais il aura le nom d'impôt. ʿOmar leur accorda cette demande et conclut la paix avec eux, en stipulant, en outre, qu'ils ne feraient pas entrer leurs enfants dans la religion chrétienne, et que ceux-ci seraient élevés dans l'islamisme. Les Benî-Thaghlib acceptèrent cette condition.

Toute la Mésopotamie se trouva alors au pouvoir des musulmans. Cette conquête eut lieu au mois de djoumâda premier de la dix-septième année de l'hégire.

CHAPITRE LVI.

DESTITUTION [DÉFINITIVE] DE KHÂLID ET SON RAPPEL À MÉDINE. VOYAGE D'ᶜOMAR EN SYRIE.

Au commencement de la dix-huitième année, la Syrie étant complétement soumise, ᶜOmar adressa une lettre [à Abou-ᶜObaïda] et rappela Khâlid, fils de Walîd, à Médine; voici en quelles circonstances :

Abou-ᶜObaïda avait écrit à ᶜOmar que la victoire d'Émesse était due à Khâlid, qui l'avait engagé à sortir de la forteresse, et qui avait montré tant de vaillance dans la bataille, que Dieu avait fait triompher les musulmans. ᶜOmar fut satisfait de Khâlid. Abou-ᶜObaïda avait ensuite renvoyé tous les officiers à leurs postes de commandement, et Khâlid était retourné à Kinnesrîn. Tout le monde en Syrie, dans le ᶜHedjâz et à Médine fut unanime à faire l'éloge de Khâlid, disant que cette victoire avait été obtenue par sa prudence, son habileté et son courage; on lui envoya de la Mecque et de Médine des lettres de félicitation, et ceux qui le pouvaient allèrent lui porter leurs hommages. Ces manifestations déplurent de nouveau à ᶜOmar. Or Aschᶜath, fils de Qaïs, le Kindien, vint trouver Khâlid à Kinnesrîn, et Khâlid lui fit cadeau de dix mille dirhems. ᶜOmar, ayant appris *cette libéralité, fut très-irrité. Il écrivit aussitôt à* Abou-ᶜObaïda, qui était à Émesse, une lettre en ces termes : Fais venir Khâlid de Kinnesrîn et demande-lui, en présence de toute l'armée réunie, d'où lui proviennent les dix mille dirhems qu'il a donnés à Aschᶜath. S'il refuse de le dire, fais-lui ôter son turban de dessus la tête et fais-lui attacher

le cou avec le bandeau, jusqu'à ce qu'il déclare la source de cet argent. S'il convient que c'est le produit d'un trésor trouvé dans la guerre, alors il avoue s'être rendu coupable de concussion, ayant trouvé un trésor dont il s'est emparé au détriment des musulmans. Dans ce cas, force-le de restituer; prends de lui dix mille dirhems, que tu verseras dans le trésor public. S'il dit qu'il a fait ce don de son propre bien, alors il se déclare coupable de prodigalité, et, dans ce cas, envoie-le auprès de moi, afin que je lui fasse subir la peine des prodigues; car il est dit dans le Coran : «Dieu n'aime pas les prodigues.» (Sur. VI, vers. 142; sur. VII, vers. 83.) ʿOmar envoya cette lettre par un courrier, en présence duquel Abou-ʿObaïda devait faire subir à Khâlid ce traitement sévère.

Abou-ʿObaïda, ayant reçu, à Émesse, la lettre d'ʿOmar, appela Khâlid de Kinnesrîn, le fit comparaître devant l'armée réunie, lui donna connaissance de la lettre du calife, et l'interrogea sur la provenance de cet argent. Khâlid garda le silence. Abou-ʿObaïda ayant répété sa question une seconde et une troisième fois, sans que Khâlid répondît, Bilâl, qui était présent, se leva, ôta à Khâlid son turban, lui attacha le bandeau au cou et l'entraîna ainsi devant toute l'assemblée, en disant : C'est l'ordre d'ʿOmar, afin que tu dises d'où te vient cet argent. Khâlid garda toujours le silence, sans résister à Bilâl, par déférence pour les ordres d'ʿOmar. Enfin Abou-ʿObaïda dit à Khâlid : Parle donc! Khâlid dit : J'ai donné cet argent de mon propre bien. Alors Bilâl lui rendit le turban et le bonnet. Les soldats furent affligés du traitement que l'on venait de faire subir à Khâlid. Abou-ʿObaïda le fit partir pour Médine, avec le courrier qui avait apporté la lettre du calife.

Lorsque Khâlid parut devant ʿOmar, celui-ci lui dit : D'où te viennent ces dix mille dirhems que tu as donnés? As-tu une assez grande fortune pour pouvoir faire des libéralités de cette nature? Khâlid répliqua : C'est du bien que j'ai acquis à la pointe de mon sabre, les parts du butin qui me sont échues légitimement et les dépouilles des guerriers que j'ai tués; car le Prophète a dit que celui qui tue un infidèle aura sa dépouille. Je dispose de mon bien, comme les autres musulmans; si je veux, je le jette, et j'en fais ce qu'il me plaît d'en faire. — Sans doute, répliqua ʿOmar; mais tu as souvent fait tort aux musulmans, et tu as beaucoup de bien mal acquis. Ensuite il lui fit rendre vingt mille dirhems, en dehors de ce qu'Abou-ʿObaïda lui avait enlevé [autrefois]. Khâlid resta à Médine.

Les mesures prises par ʿOmar à l'égard de Khâlid excitèrent du mécontentement en Syrie, dans l'ʿIrâq, à Médine et dans le ʿHedjâz. ʿOmar envoya des lettres dans toutes ces contrées pour se justifier; il disait : J'ai destitué Khâlid, non pour satisfaire à ma haine, mais parce que chaque victoire qu'il remportait était attribuée à son mérite, et il en était regardé comme l'auteur; et l'on oubliait Dieu. Or, lorsque Dieu accorde aux musulmans une victoire, il faut en rendre grâces à Dieu, afin qu'il en accorde encore; et l'on n'en doit considérer comme l'auteur, ni Khâlid, ni un autre. Quelques historiens rapportent un fait qui ne se trouve pas dans l'ouvrage de Moʿhammed-ben-Djarîr : Un jour, ʿOmar était monté en chaire; parlant de l'affaire de Khâlid, il cherchait à se justifier. L'un des parents de Khâlid se leva alors et dit : Ô ʿOmar, tu as remis dans le fourreau un glaive que Dieu avait tiré, et tu as destitué un général qui avait été nommé par le Prophète. Maintenant tu te lèves, et tu cherches

à te justifier. Que Dieu n'agrée pas ta justification! ʿOmar ne répondit rien.

Dans la même dix-huitième année de l'hégire, la Syrie fut ravagée par une peste. Chaque jour il mourait un grand nombre d'hommes. Il y a dans cette province un bourg nommé ʿAmwâs (Emmaüs) [où l'épidémie sévissait plus qu'ailleurs], dont les habitants prirent tous la fuite. On abandonna aussi d'autres villes et d'autres bourgs. Quant aux soldats musulmans, un certain nombre succombèrent, d'autres s'enfuirent. Abou-ʿObaïda haranguait journellement les soldats, et leur prodiguait ses conseils. Il disait : Ne fuyez pas devant la maladie; car [ce genre de mort] c'est un martyre. Quand une ville est envahie par la maladie, n'y allez pas; et si elle se déclare dans la ville dans laquelle vous vous trouvez, n'en sortez pas. Mais il ne fut pas écouté. On s'enfuyait de tous côtés. Un homme, qui avait un jeune fils, enfant unique, monta sur son âne, prit son fils devant lui et partit. Dans l'obscurité de la nuit, il entendit une voix réciter ce vers :

«Voyageur nocturne, quel que soit le but de ton voyage pendant la nuit, lorsque, le matin, tu y arriveras, le destin de Dieu y sera arrivé avant toi (c'est-à-dire, tu ne pourras fuir le destin de Dieu).»

Cet homme fit rebrousser chemin à son âne, et revint chez lui. Ni lui ni son fils ne furent atteints par le fléau. Un autre, qui avait été pris par la fièvre, partit en toute hâte d'Émesse. Faisant route pendant la nuit, il entendit une voix réciter ces vers :

«Homme, ne t'inquiète pas de la fièvre. Si la fièvre t'est destinée, tu l'auras,» etc.

Cet homme aussi retourna et fut guéri. Dans des ouvrages

autres que celui de Moʿhammed-ben-Djarîr, on lit le fait suivant : Un homme habitant le désert avait une nombreuse famille, qui lui était à charge. Sachant qu'une épidémie ravageait la Syrie, il prit ses enfants et les conduisit à Émesse, dont le séjour était le plus mortel. A peine fut-il arrivé, qu'il tomba malade et mourut, tandis que ses enfants restèrent sains et saufs. Abou-ʿObaïda, instruit de toutes ces circonstances, exhortait toujours le peuple à ne point chercher à fuir devant la volonté de Dieu.

ʿOmar, à cette nouvelle, craignant pour la vie d'Abou-ʿObaïda, lui écrivit qu'il avait à lui parler, et lui ordonna de se mettre en route pour Médine, immédiatement après la réception de la lettre. Abou-ʿObaïda, sachant pour quelle raison ʿOmar l'appelait, répondit en ces termes : Prince des croyants, tu n'as rien à me dire que tu ne puisses me communiquer par lettre. Tu crains, je le sais, de me voir succomber à l'épidémie. Mais j'ai entendu dire au Prophète : N'allez point dans un lieu où règne une épidémie; mais si vous vous trouvez dans un lieu où elle règne, ne le quittez pas; celui qui meurt par elle a les mérites du martyre. Or, dans toutes ces batailles, je me suis tant de fois offert à Dieu sans trouver le martyre, que si je le trouve à présent ce sera pour moi un bonheur. ʿOmar, en lisant cette lettre, versa des larmes, et, admirant la fermeté de la foi d'Abou-ʿObaïda, il le combla d'éloges. Cependant l'épidémie devint de plus en plus violente et envahit toute la Syrie. Abou-ʿObaïda mourut à Émesse. Moʿâds, fils de Djabal, succomba également; de même que Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, qui était à Damas; ʿHârith, fils de Hischâm; Sohaïl, fils d'ʿOmar, et un grand nombre d'autres Arabes distingués, des Mohâdjir et des Ançâr.

En apprenant la mort d'Abou-ʿObaïda, ʿOmar fut désolé. Il écrivit à Moʿâwiya, fils d'Abou-Sofyân, et le nomma gouverneur de toute la Syrie. Moʿâwiya vint de Césarée à Damas. Deux ou trois mois après, ʿOmar apprit que Moʿâwiya ne suivait pas le bon exemple d'Abou-ʿObaïda, et qu'il ne pratiquait pas la justice comme l'avait pratiquée celui-ci. Le calife résolut d'aller lui-même en Syrie, pour se rendre compte de la conduite de Moʿâwiya et de tous les autres agents, et de visiter également l'ʿIrâq. Il convoqua les Mohâdjir et les Ançâr et leur dit : J'ai résolu de visiter les possessions musulmanes, pour me rendre compte de la conduite des agents. Kaʿb al-Akhbâr, un juif qui, en cette année, avait embrassé l'islamisme, homme très-savant, qui avait lu beaucoup de livres, était présent à l'assemblée; il prit la parole et dit : Prince des croyants, de quel côté veux-tu aller d'abord? — Vers l'orient, répondit ʿOmar. Kaʿb dit : Ne le fais pas; car j'ai lu dans d'anciens livres qu'il y a dix parts de bien en ce monde, dont neuf se trouvent à l'occident, et une seule à l'orient; et qu'il y a dix parts de mal, dont neuf se trouvent à l'orient, et une seule à l'occident. Un des Ançâr présents, Moʿhammed, fils de Maslama, confirma ces paroles par une tradition analogue; il dit : J'ai entendu dire au Prophète qu'il y a dix parts de passion, dont neuf se trouvent chez les Turcs, et une seule dans le reste du monde; dix parts d'inflexibilité, dont neuf chez les Indiens, et une seule dans le reste du monde; dix parts de pudeur, dont neuf chez les femmes, et une dans l'ensemble des hommes; dix parts d'avidité; dont neuf chez les Arabes, et une seule dans le reste du monde; dix parts d'orgueil, dont neuf dans le pays de Roum, et une seule dans le reste du monde. Alors ʿOmar, abandonnant l'idée d'aller en ʿIrâq, dit : Je me rendrai donc

en Syrie; car il y règne une grande mortalité, et il n'y a personne connaissant les lois qui concernent les héritages; j'irai pour régler le partage des successions et pour faire une enquête sur la conduite des agents de ce pays et sur leur administration.

ʿOmar partit, accompagné d'un grand nombre de Mohâdjir et d'Ançâr. ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, était également dans sa suite. Arrivé à un endroit nommé Sargh, il fut informé que l'épidémie et la mortalité allaient en augmentant. Il s'arrêta donc dans ce lieu, et consulta ses compagnons, qui lui conseillèrent de retourner. On délibéra pendant trois jours, et tous furent constamment d'accord qu'il fallait reprendre la route de Médine, sauf ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, qui dit : Ne retourne pas, car tu es parti pour accomplir un devoir sacré, et personne ne peut fuir le destin de Dieu. Mais l'idée d'ʿOmar était de retourner. Moʿhammed-ben-Djarîr, dans un autre endroit de cet ouvrage, rapporte que, d'après certaines traditions, Abou-ʿObaïda, Yezîd, Schouraʿhbîl et les autres officiers n'étaient pas encore morts, lorsque ʿOmar se disposait à aller en Syrie, et que, ayant appris son départ de Médine, ils vinrent au-devant de lui jusqu'à cette station et lui annoncèrent que la maladie et la mort sévissaient de plus en plus cruellement; que c'est alors que tous lui conseillèrent de retourner. ʿOmar passa ces trois jours sans pouvoir se décider. Le quatrième jour, ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, qui était resté en arrière, vint le rejoindre, et, le voyant très-embarrassé, il lui demanda la cause de son embarras. ʿOmar l'en ayant informé, ʿAbd-er-Raʿhmân lui dit : J'ai une tradition du Prophète à cet égard. — Fais-la connaître, dit ʿOmar; tu es un homme véridique et sûr; nous agirons conformément à [illegible] ʿAbd-er-Raʿhmân reprit :

J'ai entendu dire au Prophète : Lorsqu'une épidémie se déclare dans une ville dans laquelle vous vous trouvez, ne quittez pas cette ville; si elle règne dans une autre ville, n'y allez pas. ʿOmar s'écria : Dieu est grand! Ce qui était caché est devenu manifeste, et nous sommes sortis de la difficulté et du doute pour entrer dans la certitude. Il fit annoncer que l'on retournerait, et, le lendemain, il reprit la route de Médine. ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, ou, d'après d'autres, Abou-ʿObaïda, fils de Djerrâʿh, lui dit : Émir des croyants, tu fuis le destin de Dieu. — Oui, répliqua ʿOmar, je fuis le destin de Dieu pour me sauver vers le destin de Dieu; car de même que la mort est décrétée par Dieu, le salut doit l'être également. Ne vois-tu pas que, si dans une vallée il y a d'un côté de l'herbe de bonne qualité, et de l'herbage vénéneux de l'autre côté, et que quelqu'un fasse paître ses moutons du côté des herbes vénéneuses et qu'ils meurent, c'est parce que Dieu l'a voulu ainsi? Et si quelqu'un fait paître ses moutons du côté de l'herbe de bonne qualité, de sorte qu'ils prospèrent et engraissent, n'est-ce pas aussi parce que Dieu en sa volonté l'a décrété ainsi? ʿOmar et tous ses compagnons rentrèrent donc à Médine.

ʿOmar entreprit quatre fois le voyage de Syrie : la première fois, lorsqu'il voulait se rendre à Ælia; il retourna de Djâbiya; la seconde fois, lorsque les Romains assiégèrent Abou-ʿObaïda à Émesse. Il partit avec une armée, mais, arrivé à la même station de Djâbiya, il apprit la victoire des musulmans, et retourna. Ces deux voyages avaient eu lieu l'an dix-septième de l'hégire; le troisième, qui fut interrompu à cause de l'épidémie, eut lieu l'an dix-huitième. Dans la même année, ʿOmar entreprit ce voyage pour la quatrième fois. L'épidémie ayant cessé, il parcourut toute la Syrie, et fit une enquête sur

l'administration de Moʿâwiya, auquel il avait confié le gouvernement de cette province. Abou-ʿObaïda, Yezîd, fils d'Abou-Sofyân; Schouraʿhbîl, fils de ʿHasana, et d'autres officiers avaient été enlevés par la maladie. Ce quatrième voyage eut lieu six mois après le troisième. D'après une certaine tradition, le calife revint [de son troisième voyage] au mois de çafar. Au commencement du mois de djoumâda premier, ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, dit aux soldats : Dans cette ville d'Émesse, de même qu'à Damas, la mort fait rapidement de nombreuses victimes. Dispersez-vous dans les villes qui ont un climat plus tempéré et dont l'air frais vous préservera de la maladie. Ils firent ainsi. ʿOmar, instruit de la sage mesure prise par ʿAmrou, en manifesta sa satisfaction et l'approuva. Au mois de redjeb de cette même année, la peste quitta la Syrie et vint frapper l'Égypte et l'ʿIrâq. Quelques auteurs prétendent que le calife ne donna à Moʿâwiya que le gouvernement de Damas, en laissant à ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, le commandement de la province de Filistîn, et celui de l'Ordounn à Schouraʿhbîl, fils de ʿHasana.

Or, lorsque, au mois de redjeb, l'épidémie prit une autre direction, et que l'on compta le nombre des victimes, on trouva que les musulmans avaient perdu vingt-cinq mille hommes. En recevant cette nouvelle, ʿOmar quitta Médine au mois de schaʿbân, ayant dans sa suite les compagnons du Prophète, Mohâdjir et Ançâr, entre autres ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, et ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf. Il avait laissé ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, comme son lieutenant à Médine. Il partit pour la Syrie, en prenant la route d'Aïla. Quand le bruit se répandit dans cette ville que le prince des croyants allait arriver, les habitants allèrent à sa rencontre. ʿOmar était monté sur u[illegible]au. Le bât du chameau de

son esclave qui marchait derrière lui était rompu, tandis que celui de son propre chameau était en bon état. Arrivé près de la ville, il apprit que les habitants venaient au-devant de lui. Ne voulant pas être reconnu par eux, il monta sur le chameau de son esclave, donna à celui-ci son propre chameau, et continua ainsi sa route, en devançant ses compagnons, jusqu'à la porte de la ville. La foule, qui se portait à sa rencontre, lui demanda où était le prince des croyants. — Il est devant vous, répondit le calife, se désignant ainsi lui-même; mais ces hommes croyaient qu'il voulait dire qu'il n'était pas loin, et ils passèrent outre. Ce n'est que lorsque les autres musulmans se furent rapprochés, qu'ils apprirent que l'homme qui venait de franchir la porte était ʿOmar.

On avait préparé dans la ville pour le calife des appartements superbes, dignes d'un tel hôte. ʿOmar, après être entré dans la ville, n'y connaissant personne et ne sachant chez qui descendre, rencontra d'abord l'évêque des chrétiens. Il le reconnut comme chrétien par la marque distinctive qu'il portait, tandis que lui-même ne pouvait pas être connu de l'évêque. Il lui dit : Voudrais-tu un hôte non invité? — Oui, prince des croyants, répondit l'évêque. ʿOmar lui dit avec étonnement : Comment me connais-tu, puisque, j'en suis certain, tu ne m'as jamais vu? L'autre répliqua : Lorsque tu t'es approché, j'ai été frappé par la majesté qui est étendue sur toi. ʿOmar dit : Ta nation ne s'est pas trompée sur ta valeur, en te choisissant comme son chef. Puis il descendit dans la maison de l'évêque. ʿOmar portait une tunique de grosse toile, qui était déchirée sur le derrière par le frottement du bât du chameau. Il la remit à l'évêque en lui demandant de la faire coudre. On se trouvait en été.

L'évêque la fit coudre et la lui rapporta en même temps qu'une autre plus fine, convenant à un temps chaud, et il lui dit : Prends celle-ci, elle te fera mieux supporter la chaleur, pendant le voyage. Mais il ne faut pas croire que ce soit un don par lequel je veuille capter ta bienveillance; car nous n'avons rien à demander ni à espérer de toi, puisque nous nous reposons sur ta justice. — C'est bien, répliqua ʿOmar; mais nous sommes en été, et il fait très-chaud, on transpire beaucoup en voyageant, et la grosse toile absorbe mieux la sueur. Il reprit sa propre tunique, et rendit l'autre à l'évêque.

D'Aïla, le calife vint en Syrie. Dans chaque ville qu'il visitait, il donnait des preuves de sa justice. Le partage de plusieurs successions de personnes mortes victimes de la peste, que l'on n'avait pas su régler, fut réglé par lui. Il augmenta les garnisons des points exposés, donna des instructions à chaque officier et prodigua des conseils et des exhortations aux habitants de chaque ville. Il passa ainsi les quatre mois de schaʿbân, ramadhân, schawwâl et dsou'l-qaʿda. Avant de quitter la province, il adressa à ceux qui étaient venus pour le reconduire l'allocution suivante : Ô vous que Dieu a favorisés de l'islamisme! je suis venu ici, j'ai parcouru vos villes, j'ai examiné la situation de l'islamisme; j'ai fortifié vos positions; j'ai nommé des chefs auxquels j'ai recommandé la justice; j'ai établi des bureaux de payement et de distribution des dons; j'ai réglé le partage des successions; enfin je me suis occupé, autant que j'en ai eu connaissance, de vos intérêts, qui me sont confiés par Dieu. Maintenant, s'il y a encore quelque devoir à accomplir qui me soit resté inconnu, avertissez-moi. Les assistants répondirent : Tu as tout fai [illegible] ace des croyants; que Dieu

te récompense, pour avoir bien mérité des musulmans! ᶜOmar prit congé d'eux et les engagea à retourner; puis il continua son voyage dans la direction de Médine, accompagné de ceux qui étaient venus avec lui en Syrie, Mohâdjir et Ançâr. Il rentra à Médine au mois de dsou'l-ᶜhiddja de la dix-huitième année de l'hégire.

Parmi ceux qui étaient venus pour reconduire ᶜOmar. était Bilâl, l'Abyssin, l'ancien *moueddsin* du Prophète, qui se trouvait dans l'armée de Syrie. Au moment de congédier les gens, ᶜOmar demanda à Bilâl de faire l'appel de la prière, qu'il n'avait plus fait depuis la mort du Prophète. Bilâl, cédant aux instances d'ᶜOmar, se leva, et lorsqu'il prononça les paroles *Dieu est grand! Dieu est grand!* tous les assistants se mirent à pleurer et à sangloter, émus par le souvenir du Prophète et par les regrets de sa mort. L'attendrissement d'ᶜOmar fut si grand, qu'il faillit s'évanouir; de même ᶜAbdallah, fils d'ᶜAbbâs, et ᶜAbd-er-Raᶜhmân, fils d'ᶜAuf. Après que Bilâl eût terminé son chant, le calife renvoya les gens et se mit en route.

D'après une autre tradition, rapportée par Moᶜhammed-ben-Djarîr, ᶜOmar quitta la Syrie au commencement du mois de dsou'l-qaᶜda, et partit, dans le même mois, de Médine, pour faire la visite des lieux saints; il accomplit, au mois de dsou'l-ᶜhiddja, le pèlerinage, et fit agrandir la mosquée de la Mecque avec les maisons qui se trouvaient alentour.

CHAPITRE LVII.

DESTITUTION DE MOGHÎRA, FILS DE SCHOᶜBA, ET SON REMPLACEMENT PAR ABOU-MOUSA AL-ASCHᶜARÎ.

Après son retour à Médine, au mois de çafar de la dix-huitième année, de son [troisième] voyage en Syrie, et avant son [nouveau] départ au mois de redjeb, ᶜOmar fut informé que Moghîra, fils de Schoᶜba, le gouverneur de Baçra, avait été pris en flagrant délit de commerce illégitime avec une femme. Moghîra était un homme très-libidineux. En n'importe quel lieu où il se trouvait, il lui était impossible de se passer de la société des femmes. Dans l'armée de Baçra, dont ᶜOmar lui avait donné le commandement, se trouvait un ancien esclave du Prophète nommé Abou-Bakara, qui avait eu à se plaindre de Moghîra. Il y avait aussi à Baçra une femme très-belle, nommée Oumm-Djemîl, fille d'Al-Afqam. Elle appartenait à la tribu des Benî-Hilâl, et elle avait été mariée à un homme des Benî-Thaqîf. Après la mort de son mari, cette femme entretint des relations coupables avec Moghîra, qui allait souvent chez elle, de même qu'elle venait le trouver chez lui. Il y avait deux ans, à cette époque, que Moghîra était gouverneur de Baçra. Abou-Bakara, ayant eu connaissance de ces relations, fit surveiller les démarches de Moghîra, pour avoir la complète certitude qu'il se rendait chez cette femme.

Or, un jour, cette femme vint trouver Moghîra. La maison d'Abou-Bakara touchait à celle de Moghîra, et dans le mur de séparation se trou[illegible] une fenêtre, fermée par un petit volet. Ayant vu [illegible]me dans la maison de

Moghîra, Abou-Bakara sortit pour aller chercher quelques-uns de ses amis, afin de les faire assister à ce qui allait se passer, pour qu'ils pussent en témoigner avec lui devant 'Omar. D'après la loi musulmane, il suffit pour tout acte légal, soit achat, soit mariage, soit divorce, soit libération, de deux témoins, sauf pour les jugements d'adultère, où il faut quatre témoins, comme il est dit dans le Coran : «Ceux qui accusent d'*adultère* des femmes honnêtes, et qui ne produisent pas quatre témoins, punissez-les de quatre-vingts coups de verge.» (Sur. XXIV, vers. 4.) En outre, il faut que les témoins déclarent avoir vu distinctement l'acte coupable. Si les quatre témoins font tous une telle déclaration, alors leur témoignage est valable, et le coupable, s'il n'est pas marié, est puni de cent coups de verge; s'il est marié, il est condamné à être lapidé. On l'enterre jusqu'à la moitié du corps, pour qu'il ne puisse pas s'échapper; les hommes l'entourent, lancent des pierres sur lui, et le tuent. Le châtiment de la femme est le même : si elle n'est pas mariée, elle est punie de cent coups de verge; si elle est mariée, on la lapide. Si la déclaration des quatre témoins n'est pas complète, s'ils n'affirment pas avoir vu de leurs propres yeux la perpétration du crime, leur témoignage n'est pas reçu et ils sont passibles de la peine des calomniateurs, pour avoir diffamé quelqu'un sans donner la preuve du fait. La peine des calomniateurs qui accusent un homme d'adultère est de quatre-vingts coups de verge. Enfin, si trois des témoins font une déclaration précise, et que le quatrième n'affirme pas la même chose, les trois premiers sont punis, comme calomniateurs, de quatre-vingts coups de verge. C'est dans sa miséricorde pour ses serviteurs que Dieu a institué une vérification aussi rigoureuse, afin que personne ne

rende un tel témoignage contre un autre, et que la vie de chacun soit à l'abri [des calomnies].

Or Abou-Bakara savait que, s'il témoignait seul contre Moghîra, sa déclaration ne serait pas reçue, à moins qu'elle ne fût confirmée par trois autres. Quand il eut vu la femme se rendre chez Moghîra, il sortit de chez lui pour aller chercher trois de ses amis, qu'il voulait amener dans sa maison, en les invitant à un repas, et les y retenir jusqu'au moment où il pourrait leur montrer les coupables en flagrant délit. Il trouva les trois hommes qu'il cherchait, savoir : Schibl, fils de Ma^cbad, de la tribu des Badjîla; Nâfi^c, fils de Kalda, et Ziyâd. Ce dernier était secrétaire de Moghîra et de Sa^cd, fils d'Abou-Waqqâç. Il avait été attaché en qualité de secrétaire à la personne de Moghîra, lorsque celui-ci fut chargé par Sa^cd d'une expédition armée dans le Sawâd, et il était resté avec lui, quand ^cOmar conféra à Moghîra le gouvernement de Baçra. Abou-Bakara conduisit ces hommes dans sa maison et leur fit prendre place; il s'assit lui-même près de la fenêtre dont il a été question, et causait avec eux, tout en prêtant l'oreille à ce qui se passait entre Moghîra et la femme. Au moment où il fut sûr de pouvoir le surprendre, il ouvrit doucement le volet de la fenêtre, sans que Moghîra s'en aperçût, appela ses amis et leur dit : Regardez l'émir. Ils le virent dans une position non douteuse et constatèrent le fait. Ensuite Abou-Bakara leur fit remarquer le visage de la femme, afin qu'il fût bien établi qu'elle n'appartenait pas à Moghîra par les liens du mariage. Cette scène se passa vers l'heure du dîner. Au moment de la prière de l'après-midi, Moghîra se rendit à la mosquée; le peuple s'y réunit, et Moghîra s'avança à la tête de l'assemblée, pour remplir les fonctions d'imâm. Abou-Bakara se [illegible]n avant, lui mit la main

sur la poitrine et l'entraîna en arrière, en lui disant : Scélérat, tu viens de commettre le crime de fornication, et te voilà pour présider la prière des musulmans! Non, par Dieu, tu n'en es pas digne! Comme Abou-Bakara était un ancien esclave du Prophète, personne n'osa rien lui dire. Ensuite il informa ʿOmar, par une lettre, de ce qui s'était passé.

ʿOmar fit venir Abou-Mousa al-Aschʿarî et lui conféra le gouvernement de Baçra. Il lui dit : Va, et envoie Moghîra auprès de moi. Il adressa une lettre aux habitants de Baçra, pour leur notifier la nomination d'Abou-Mousa. et une autre à Moghîra, par laquelle il lui annonça sa destitution et le rappela à Médine. Moʿhammed-ben-Djarîr dit que jamais les habitants de Baçra n'avaient vu une lettre plus concise que celle qu'ʿOmar avait adressée à Moghîra; elle ne contenait que quatre phrases : l'une relative à l'affaire en question, l'autre annonçant la nomination d'Abou-Mousa, la troisième la destitution de Moghîra, et la quatrième son rappel à Médine. En voici les termes : Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Or un fait grave m'a été rapporté de toi. J'ai nommé Abou-Mousa à ta place. Remets-lui tes fonctions, et rends-toi auprès de moi. Salut.

Arrivé à Baçra, Abou-Mousa remit à Moghîra la lettre d'ʿOmar et lut aux habitants celle qui leur était adressée, et prit possession du gouvernement. Moghîra lui fit cadeau d'une belle esclave, et partit pour Médine, accompagné de Ziyâd, son secrétaire. Abou-Bakara, Schibl et Nâfiʿ, partirent après lui, pour faire leur déclaration devant ʿOmar. Le calife interrogea d'abord Moghîra. Celui-ci dit : Je ne sais ce que veulent dire ces esclaves; je n'ai jamais eu de relations qu'avec ma femme. Abou-Bakara fit ensuite une déclaration complète et précise; de même Schibl et Nâfiʿ.

Mais Ziyâd émit un témoignage restrictif. Il affirma avoir vu Moghîra dans une position équivoque; puis, sur la demande d'ʿOmar, il déclara avoir vu le flagrant délit. Puis le calife lui ayant demandé s'il s'était bien rendu compte de l'identité de la femme, pour savoir si elle était ou non la femme légitime de Moghîra, Ziyâd répondit qu'il n'avait pas de certitude à cet égard. Alors ʿOmar s'écria : Dieu est grand! et il ordonna d'infliger aux trois autres témoins, Abou-Bakara, Schibl et Nâfiʿ, la peine des calomniateurs, savoir quatre-vingts coups de verge. Moghîra, dans sa joie [d'avoir été acquitté], dit à l'exécuteur : Frappe fort, donne-moi satisfaction de ces esclaves. ʿOmar lui dit : Tais-toi! Que Dieu te rende muet! car, si le quatrième témoignage avait été précis, tu aurais maintenant des pierres sur ta tête, et je ne t'aurais pas fait grâce.

Abou-Mousa al-Aschʿarî resta à Baçra jusqu'à la mort d'ʿOmar. Comme il avait demandé à ʿOmar de lui envoyer des fonctionnaires, des hommes honnêtes et instruits dans la loi, le calife fit partir pour Baçra trente hommes d'entre les compagnons du Prophète qui devaient assister Abou-Mousa dans l'administration. Parmi ces trente hommes, se trouvaient Anas, fils de Mâlik, et ʿAmrân, fils de ʿHoçaïn.

CHAPITRE LVIII.

CONQUÊTE DES VILLES DE L'AHWÂZ.

Dans cette même année, la dix-huitième de l'hégire, dans laquelle ʿOmar exécuta son voyage en Syrie, les musulmans se rendirent maîtres des villes de l'Ahwâz. Le roi de l'Ahwâz était Hormouzân, homme jouissant d'une grande autorité et de

sang royal. Le gouvernement de cette province, qui renfermait soixante et dix villes, était héréditaire dans sa famille; lui, ainsi que ses ancêtres, avait le droit de porter la couronne. Les membres de sept familles en Perse possédaient ce droit, comme étant, par leur origine, les égaux des rois de Perse. Seulement leurs couronnes étaient plus petites que celles des Chosroès. Hormouzân, qui, sur la réquisition de Yezdegerd, avait pris part, avec un nombreux corps d'armée, à la bataille de Qâdesiyya, sous les ordres de Roustem, était retourné, après la défaite, dans l'Ahwâz, et avait repris le gouvernement de cette province, dont les limites touchaient au territoire de Baçra.

Mo'hammed-ben-Djarîr a dit plus haut qu''Otba, fils de Ghazwân, après avoir jeté les fondements de Baçra, dans la dix-septième année, était mort, n'ayant exercé le gouvernement que pendant six mois, et que Moghîra, fils de Scho'ba, lui avait succédé. Maintenant il rapporte qu''Otba est resté deux ans gouverneur de Baçra, et que c'est par lui qu'a été faite la conquête de l'Ahwâz. Or l'Ahwâz était entouré de villes comme Maïsân et d'autres, où les musulmans étaient venus se fixer. Après son retour de Qâdesiyya, Hormouzân fit des incursions sur le territoire musulman et tua beaucoup de monde. 'Otba en ayant averti 'Omar, celui-ci écrivit à Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, d'envoyer à 'Otba des renforts. Sa'd fit partir de Koufa un corps de cinq mille hommes, sous les ordres de No'aïm, fils de Moqarrin, et d''Abdallah, fils de Mas'oud. 'Otba, de son côté, détacha de l'armée de Baçra un corps de troupes sous les ordres de deux Mohâdjir, nommés l'un Salmân, fils d'Al-Qaïn, l'autre 'Harmala, fils de Martaba. Ces deux armées, après avoir fait leur jonction, établirent leur camp à Dost-Maïsân, et marchèrent ensuite sur la pro-

vince d'Ahwâz. Hormouzân se trouvait dans une ville nommée Nahr-Tîra.

Tout autour des frontières de l'Ahwâz demeuraient des Arabes de la tribu de Koulaïb-ibn-Wâïl. Ils étaient en hostilité avec Hormouzân au sujet de certains territoires et villages de frontière, qu'on se disputait. Hormouzân leur adressa un appel pour les engager à lui prêter aide [contre les musulmans]; mais ils refusèrent, et firent cause commune avec ces derniers, qu'ils invitèrent à livrer bataille un jour convenu, promettant de venir combattre avec eux. Hormouzân, averti de l'approche des Arabes, passa son armée en revue et prit ses dispositions pour livrer bataille.

Au jour convenu, l'armée musulmane se divisa en deux corps. Les troupes de Koufa tombèrent sur les flancs de l'ennemi. Hormouzân croyait être en présence de l'armée musulmane tout entière. Lorsque le corps de Baçra survint, il commençait déjà à faiblir. Après avoir résisté un certain temps, voyant arriver en outre les Koulaïb-ibn-Wâïl, il se mit à fuir. Les musulmans massacrèrent les ennemis et firent un grand nombre de prisonniers. Hormouzân alla s'enfermer, avec les troupes qui avaient échappé à la mort, dans une ville nommée Souq-al-Ahwâz, qui est la principale ville et la capitale de toute la province et qui était bien fortifiée; elle est située sur les deux rives d'un fleuve nommé Doudjaïl (petit Tigre), et Hormouzân fortifia le pont qui reliait les deux rives.

Les musulmans avaient fait un nombreux butin, dont la cinquième partie fut envoyée à ʿOmar, en même temps qu'on lui annonçait la victoire. Une députation composée de dix habitants notables de Baçra, parmi lesquels se trouvait Aʿhnaf, fils de Qaïs, qui était encore un jeune homme et chef des Benî-Temîm, se rendit [illegible]ment à Médine; de même

qu'une députation des Benî-Koulaïb-ibn-Wâïl, qui avaient aidé les musulmans à remporter la victoire. ʿOmar, très-heureux de la victoire qu'on venait d'obtenir, leur fit un accueil gracieux, et les autorisa à lui exposer leurs affaires. Les députations que les villes envoyaient vers les souverains avaient pour objet de traiter des affaires publiques. ʿOmar ayant engagé les députés à parler, Aʿhnaf, fils de Qaïs, prit la parole et dit : Nous n'avons pas besoin de te parler des affaires publiques, car ta sollicitude s'étend sur le peuple de Baçra aussi bien que sur tous les habitants de l'empire musulman. Tu ne les oublies pas. Mais nous avons, chacun, à t'entretenir de nos affaires particulières et à t'exposer nos demandes personnelles. Le calife, à qui ces paroles firent grand plaisir, lui accorda toutes ses demandes, ainsi que celles de sa tribu. Il écrivit, en outre, à ʿOtba une lettre, dans laquelle il lui recommandait d'écouter les avis et les conseils de ce jeune homme et de lui rendre justice. Après avoir satisfait également aux requêtes des autres députés, ʿOmar les congédia. Il envoya avec eux un corps d'armée, commandé par l'un des compagnons du Prophète, nommé ʿHorqouç, fils de Zohaïr, et enjoignit aux troupes de ne point quitter l'Ahwâz avant de l'avoir entièrement soumis. ʿOtba fit partir ʿHorqouç vers [la ville d'] Ahwâz, pour renforcer l'armée qui s'y trouvait déjà.

Hormouzân, renfermé à Souq-al-Ahwâz, sortit de la forteresse, et offrit le combat aux musulmans. Ceux-ci lui envoyèrent un message ainsi conçu : Traverse le fleuve pour venir vers nous, ou nous le traverserons pour aller vers toi. Hormouzân répondit : A vous de passer le fleuve.

En conséquence, ʿHorqouç, qu'ʿOtba avait nommé général en chef de toute l'armée musulmane, traversa le Doudjaïl et livra à Hormouzân une bataille qui fut la plus sanglante de

toutes celles qui avaient eu lieu à Baçra et dans l'Ahwâz. Hormouzân fut mis en fuite, et un grand nombre de ses soldats furent tués par les musulmans. Il alla s'enfermer dans une autre ville de l'Ahwâz, nommée Râm-Hormouz, et s'y fortifia. ʿHorqouç prit possession de Souq-al-Ahwâz et envoya immédiatement à la poursuite d'Hormouzân un officier nommé ʿHourr, fils de Moʿâwiya, l'un de ceux qui étaient venus avec lui de Médine. ʿOmar, de son côté, fit parvenir à Saʿd l'ordre d'expédier de Koufa de nouvelles forces vers la même destination. Quatre villes étaient encore au pouvoir d'Hormouzân, savoir : Râm-Hormouz, celle où il s'était fortifié, Touster, Sous et Djoundî-Schâpor. Mais de toutes les villes de l'Ahwâz la plus grande était Souq-al-Ahwâz, et celle-là était déjà au pouvoir des musulmans. Voyant que des armées musulmanes arrivaient de tous côtés pour l'attaquer, Hormouzân fit faire des propositions de paix à ʿHourr et à ʿHorqouç. Il demanda qu'on le laissât en possession de l'Ahwâz. ʿHorqouç ayant demandé les ordres d'ʿOmar, celui-ci répondit : Faites la paix avec lui, en stipulant que vous garderez les villes qui sont en votre pouvoir, et que lui gardera celles qu'il tient encore. La paix fut conclue en ces termes. Hormouzân resta à Râm-Hormouz, et ʿHorqouç à Souq-al-Ahwâz.

Les villes situées au delà de l'Ahwâz dans la province de Perse étaient encore au pouvoir des Perses et de Yezdegerd, qui résidait à Reï. Après avoir pris possession de l'Ahwâz, ʿHorqouç adressa une lettre à ʿOmar, et lui demanda l'autorisation de faire une expédition dans la province de Perse. ʿOmar lui répondit : N'attaquez pas cette province. Contentez-vous de l'Ahwâz. Il ne faut pas que l'armée soit trop éloignée de moi, dans des contrées où elle ne pourrait pas communiquer avec moi et où je ne pourrais pas lui envoyer de secours.

Fixez les limites de l'empire musulman, du côté de Baçra, à Ahwâz, et, du côté de l'ʿIrâq, à ʿHolwân. En conséquence, l'ordre d'ʿOmar ne permettait pas à l'armée musulmane de pénétrer au delà de ʿHolwân et de l'Ahwâz.

CHAPITRE LIX.

EXPÉDITION DES MUSULMANS DU BAʿHRAÏN DANS LA PROVINCE DE PERSE.

ʿOmar avait dans le Baʿhraïn un agent nommé ʿAlâ-ben-al-ʿHadhramî, qui avait été envoyé à ce poste par le Prophète lui-même, et maintenu par Abou-Bekr. Lorsqu'on avait été sur le point de livrer la bataille de Qâdesiyya, ʿOmar lui avait adressé une lettre, lui ordonnant d'aller rejoindre Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç; mais ʿAlâ l'avait prié de le dispenser de cette campagne, pour qu'il n'eût pas à servir sous les ordres de Saʿd. ʿOmar, ayant agréé ses excuses, l'avait laissé dans le Baʿhraïn. Or, quand ʿAlâ vit que Saʿd avait remporté tant de victoires et fait la conquête de tant de contrées jusqu'à ʿHolwân, et que l'armée de Baçra avait pénétré jusqu'à l'Ahwâz, il désira faire, lui aussi, une expédition et être l'auteur d'un triomphe. En conséquence, sans demander l'autorisation du calife, il s'embarqua avec l'armée du Baʿhraïn, traversa la mer qui séparait cette province de la province de Perse, et parut sous les murs d'une ville nommée Içtakhr. ʿOmar n'autorisait jamais les expéditions par mer; il craignait que l'armée ne courût des dangers, et disait que ni Abou-Bekr ni le Prophète n'avaient ordonné des expéditions par mer. Il fut donc très-irrité lorsqu'il apprit qu'ʿAlâ s'était embarqué.

Le prince qui gouvernait dans la province de Perse, sous la suzeraineté de Yezdegerd, s'appelait Schehrek; il avait sous ses ordres le gouverneur d'Içtakhr, nommé le *Môbed.* Celui-ci, à la nouvelle de l'approche d'ʿAlâ, rassembla une armée et marcha contre lui. Dans l'engagement qui eut lieu, il y eut un grand nombre de morts, tant du côté des musulmans que du côté des infidèles. Ensuite, le gouverneur d'Içtakhr fit demander des renforts à Schehrek, qui était à Schîrâz, résidence habituelle des gouverneurs de la province de Perse. Schehrek, adressant un appel à toutes les parties de la province, réunit autour de lui une nombreuse armée. ʿAlâ-ben-al-ʿHadhramî, voyant alors qu'il ne pourrait pas résister à toutes ces forces, résolut de revenir sur ses pas. Lorsque, arrivé au bord de la mer, il voulut s'embarquer, ses vaisseaux furent engloutis par les flots de la mer. Les musulmans furent consternés. Ils cherchèrent à gagner Baçra par la voie de l'Ahwâz. Averti de leur dessein, Schehrek leur coupa cette route. Ils restèrent donc, au nombre de cinq mille hommes, sans pouvoir opérer leur retraite, ni du côté d'Içtakhr et de la mer, ni du côté de l'Ahwâz. Schehrek se trouvait à la tête d'une énorme quantité de troupes.

Instruit de cette situation, ʿOmar adressa à ʿOtba, fils de Ghazwân, une lettre ainsi conçue : ʿAlâ-ben-al-ʿHadhramî a, sans avoir mes ordres, conduit l'armée du Baʿhraïn dans la province de Perse, où il se trouve bloqué par l'ennemi. Envoie de Baçra, par la voie de l'Ahwâz, un corps de troupes pour chercher à dégager ces soldats musulmans, afin d'assurer leur retraite, quand même nous devrions renoncer pour le moment à la conquête de la province de Perse. Puis il écrivit à ʿAlâ en ces termes : Dieu a établi les souverains afin qu'ils soient obéis. Tout ce qui se fait en dehors de leurs ordres tourne mal.

Tu as, de ta propre autorité, fait quitter à l'armée le Baʿhraïn et tu l'as jetée au milieu des ennemis. Maintenant j'ai recommandé à l'armée de Baçra d'aller à votre secours pour chercher à dégager les musulmans. Quant à toi, tu ne retourneras pas dans le Baʿhraïn. Tu te rendras auprès de Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç; et si je connaissais dans le monde une chose qui te fût plus désagréable que de servir sous les ordres de Saʿd, je te l'imposerais.

Après avoir pris connaissance de la lettre du calife, ʿOtba, fils de Ghazwân, dirigea cinq mille hommes de l'armée de Baçra vers la province de Perse par la route de l'Ahwâz. Ces troupes, arrivées en présence du camp de Schehrek, à Tâous, lieu situé sur les confins de l'Ahwâz et de la province de Perse, attaquèrent l'ennemi et l'obligèrent à se retirer. ʿAlâ, qui avait quitté les bords de la mer, vint alors faire sa jonction avec les musulmans, et Abou-Sabra, fils d'Abou-Rouhm, qui commandait cette expédition, lui remit la lettre du calife. Les deux corps réunis revinrent ensuite à Baçra. ʿOtba fit partir ʿAlâ vers Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, et rapatria l'armée du Baʿhraïn, qui était composée d'Arabes des différentes tribus du Hedjr. Chaque homme dut regagner sa tribu. ʿOtba demeura à Baçra, et Hormouzân dans l'Ahwâz.

Ensuite ʿOtba demanda au calife l'autorisation d'accomplir le pèlerinage. Le calife la lui ayant accordée, il partit après avoir laissé Abou-Sabra comme son lieutenant à Baçra. A son retour du pèlerinage, il tomba malade à Batn-Nakhla et, étant rentré à Baçra, il mourut. ʿOmar laissa le gouvernement de la ville à Abou-Sabra jusqu'à la fin de l'année; ensuite il nomma gouverneur Moghîra, fils de Schoʿba, qui y demeura deux ans, jusqu'au moment où il fut destitué et remplacé par Abou-Mousa al-Aschʿarî, comme nous l'avons rapporté.

CHAPITRE LX.

CONQUÊTE DES AUTRES VILLES DE L'AHWÂZ. — HORMOUZÂN EST FAIT PRISONNIER.

A la nouvelle des événements de l'Ahwâz et de la province de Perse, de l'invasion de cette province par l'armée du Baʿhraïn et de la retraite de cette dernière, Yezdegerd adressa de Reï aux habitants de la province de Perse une lettre ainsi conçue : Vous avez eu si peu de souci de votre religion et vous avez laissé prendre aux Arabes tant d'avantages, que, après s'être emparés de l'ʿIrâq, du Sawâd, de Madâïn, de notre patrie et de notre capitale, ils ont attaqué l'Ahwâz. Mais vous n'avez pas prêté aide à Hormouzân, de sorte qu'il a été forcé de leur abandonner la moitié de cette province. Ils ont ensuite envahi la province de Perse, votre propre patrie, et vous ne vous en êtes pas émus; ils ont pu opérer leur retraite sains et saufs. Maintenant unissez vos efforts à ceux d'Hormouzân, afin qu'il puisse défendre l'Ahwâz. Envoyez-lui des troupes pour qu'il recommence la guerre et qu'il reprenne [la partie de] la province [qui a été cédée]. Yezdegerd écrivit aussi à Hormouzân, et lui annonça qu'il avait recommandé à Schehrek et aux habitants de la province de Perse de lui prêter aide. Ceux-ci, en effet, avertirent Hormouzân qu'ils viendraient à son secours, et ils l'encouragèrent ainsi à la lutte.

ʿOmar, ayant été instruit qu'Hormouzân avait obtenu le concours de l'armée de la province de Perse et qu'il avait rompu la paix, fit parvenir à Abou-Mousa al-Aschʿarî l'ordre d'envoyer de Baçra un corps de troupes sous les ordres d'Abou-

Sabra contre Hormouzân, afin de s'emparer [de toute la province] de l'Ahwâz, et d'en chasser Hormouzân, pour ôter définitivement à l'armée de la province de Perse le désir d'attaquer les musulmans. Abou-Mousa fit partir un détachement de troupes de Baçra. Le calife adressa une lettre à Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, et lui ordonna d'envoyer de l''Irâq dans l'Ahwâz des troupes, qui devraient se joindre à l'armée de Baçra pour faire la guerre à Hormouzân. Sa'd fit partir de Koufa un corps d'armée sous les ordres de No'mân, fils de Moqarrin. Enfin, par une lettre adressée à Abou-Sabra, 'Omar nomma cet officier général en chef des armées réunies de Koufa et de Baçra, et lui confia la direction de la guerre dans l'Ahwâz.

Abou-Sabra, ayant pénétré dans l'Ahwâz, vint camper sous les murs de Râm-Hormouz. Hormouzân fit demander des renforts à Schehrek, qui lui envoya un corps de troupes et qui alla lui-même occuper la ville de Touster, qui était mieux fortifiée que Râm-Hormouz. Cependant, Hormouzân, voyant que l'armée musulmane était très-nombreuse, quitta la forteresse de Râm-Hormouz et se rendit également à Touster, et fit sa jonction avec l'armée de la province de Perse. Abou-Sabra s'empara de Râm-Hormouz, y laissa une petite garnison et se dirigea vers Touster. Il écrivit à 'Omar que l'ennemi avait reçu des renforts, et demanda que le calife lui envoyât également de nouvelles troupes. 'Omar ordonna à Abou-Mousa al-Asch'arî d'aller en personne, avec toute l'armée de Baçra, au secours d'Abou-Sabra. Lè commandement, disait-il dans la lettre qu'il lui adressa, restera à Abou-Sabra, qui est plus habile que toi dans la guerre. En conséquence, Abou-Mousa vint rejoindre l'armée d'Abou-Sabra, qui prit position sous les murs de Touster.

Les musulmans assiégèrent la ville pendant six mois. Il y eut durant ce temps quatre-vingts engagements, dans lesquels l'avantage resta tantôt aux musulmans, tantôt aux ennemis; il y eut des deux côtés beaucoup de morts, et l'une et l'autre armée étaient découragées. Il y avait dans l'armée musulmane un homme qui avait été l'un des compagnons du Prophète, nommé Al-Berâ, fils de Mâlik, dont la prière était particulièrement puissante. Toujours quand il se trouvait dans une armée, ʿOmar adressait aux musulmans cet ordre : Que l'on exige de chacun qu'il combatte, mais qu'on exige de Berâ qu'il prie! Or lorsque, devant Touster, les soldats furent découragés, ils vinrent trouver Al-Berâ et lui demandèrent de prier pour que Dieu leur donnât la victoire. Al-Berâ se mit à prier en ces termes : Seigneur, accorde-moi le martyre et aux musulmans la victoire! Le lendemain, l'armée s'étant rendue au combat, une flèche lancée de la forteresse atteignit Al-Berâ et le tua. Les musulmans s'écrièrent : Maintenant nous aurons la victoire, car une partie de la prière d'Al-Berâ vient d'être exaucée; l'autre partie le sera également. Dans la nuit du même jour, un habitant de Touster vint trouver Abou-Sabra et lui dit : Assure-moi la vie sauve, et je te montrerai un chemin par lequel tu pourras pénétrer dans la forteresse. Abou-Sabra lui ayant assuré la vie sauve, cet homme lui dit : Il y a sous l'enceinte de la forteresse un passage souterrain par lequel l'eau entre dans la ville; un homme peut y passer. A la tombée de la nuit [de demain], ordonne à cent hommes résolus de ton armée d'attendre, à l'endroit où l'eau entre dans la forteresse, que je vienne les introduire. En conséquence, Abou-Sabra plaça cent guerriers à l'endroit désigné et l'armée entière devant la porte de la forteresse. Le Persan sortit alors de la ville, montra aux musulmans qui l'atten-

daient le passage et passa devant eux. Ceux-ci le suivirent et, ayant ainsi pénétré par le canal dans la forteresse, ils en ouvrirent la porte.

Il y avait à l'intérieur de la forteresse une citadelle très-solide, dans laquelle Hormouzân se retirait chaque nuit avec mille archers, en qui il avait pleine confiance. Après s'être rendus maîtres de la forteresse, les musulmans arrivèrent, au matin, à cette citadelle, où Hormouzân était renfermé, et qui leur parut beaucoup mieux fortifiée et plus solide que la forteresse elle-même. Abou-Sabra s'écria : Soldats, l'important reste à faire! Hormouzân, montrant sa tête, dit à Abou-Sabra : Tu as fait beaucoup d'efforts et tu t'es donné beaucoup de peine en vain; car cette citadelle, depuis qu'elle a été construite par Schâpour, n'a jamais été prise et ne pourra jamais l'être. En outre, j'ai ici avec moi mille archers, dont les coups ne manquent jamais leur but. Chacun de ces archers est muni de cent arcs et de mille flèches; et ils combattront aussi longtemps que leurs arcs et leurs flèches dureront; chaque fois qu'ils tireront, mille hommes d'entre vous seront tués. Il n'y a pas un million de musulmans dans le monde, et je suis armé de manière à résister à un million d'hommes et à les faire périr. Tu ne pourras donc pas prendre cette citadelle, à moins de traiter avec moi à des conditions acceptables. Abou-Sabra répliqua : Que demandes-tu de nous? — Je ne quitterai la citadelle, répondit Hormouzân, qu'à la condition que tu m'enverras vers ʿOmar, qui décidera de mon sort : il me fera mettre à mort ou il me laissera la vie. Abou-Sabra consentit à cette proposition; la capitulation fut signée, et Hormouzân descendit de la citadelle. ʿOmar écrivit à Abou-Sabra une lettre ainsi conçue : Envoie Hormouzân vers moi. Fais retourner Abou-Mousa avec son armée à Baçra, et l'ar-

mée de Sa'd dans l''Irâq. Quant à toi, reste dans l'Ahwâz et établis un gouverneur dans chaque ville. Abou-Sabra fit ainsi. Il confia la personne d'Hormouzân à Abou-Mousa, qui devait le diriger de Baçra vers Médine. Hormouzân partit pour Baçra, en emportant ses biens et ses insignes royaux. Abou-Mousa le fit escorter à Médine par Ans, fils de Mâlik, et A'hnaf, fils de Qaïs.

En entrant dans la ville de Médine, Hormouzân dit à ses compagnons : Vous allez me conduire devant le roi des Arabes; mais moi, je suis un roi perse, et, quoique je sois prisonnier, vous n'avez pas de pouvoir sur moi; c'est lui ['Omar] qui décidera de mon sort. Permettez-moi de paraître devant lui revêtu des insignes royaux. Ils répondirent : Tu sais ce que tu as à faire. Hormouzân fit sortir de ses malles un vêtement brodé d'or; il s'en revêtit, mit la couronne sur sa tête et se ceignit de la ceinture ornée de joyaux d'or. C'est ainsi qu'il fit son entrée à Médine. Son costume étonnait beaucoup les habitants. Les voyageurs, s'étant rendus à la maison d''Omar, y apprirent que le calife ne se trouvait pas chez lui, qu'il était dans la mosquée. Ils y allèrent et l'aperçurent dormant dans un coin, le visage tourné contre le mur, un fouet placé sous sa tête et couvert d'une tunique raccommodée en plusieurs endroits. Ans et A'hnaf prirent place à quelque distance de lui et firent asseoir également Hormouzân, en attendant qu''Omar se réveillât. Hormouzân demanda à Ans : Quel est cet homme? — C'est le prince des croyants, répondit Ans. — C'est le roi des Arabes qui dort là ainsi tout seul? — Oui; il va toujours seul, il est toujours seul, et il dort seul. — Certes, dit Hormouzân, ce doit être un souverain juste, pour n'avoir pas besoin de gardiens et pour pouvoir dormir ainsi en sûreté. Et cette robe, ajouta-t-il, la porte-t-il toujours? —

Toujours, répondit Ans. Hormouzân dit : C'est là le costume d'un prophète, et non celui d'un roi. — Il n'est pas prophète, répliqua Ans, mais il a les mœurs d'un prophète.

ʿOmar, ayant été réveillé par leur conversation, se dressa sur son séant, et, voyant Hormouzân dans son costume royal, il demanda à Ans quel était cet homme. Ans lui dit que c'était Hormouzân, le prince de l'Ahwâz. Alors ʿOmar, ouvrant complétement les yeux, dit : Ôtez-lui l'apparat des infidèles et habillez-le du costume de l'islâm. On dépouilla Hormouzân de ses riches vêtements et on le couvrit d'une tunique de toile; il revint ainsi devant ʿOmar, en se tenant debout. ʿOmar lui dit de s'asseoir. On alla chercher un interprète, et on amena Moghîra, fils de Schoʿba, qui avait appris à Baçra un peu de persan. ʿOmar lui dit : Dis-lui de parler. Hormouzân dit : Veux-tu que je parle le langage d'un mort ou d'un vivant? — Le langage d'un vivant, répliqua ʿOmar. — Je dirai donc d'abord, reprit Hormouzân, que tu viens de me donner la vie et de me rassurer contre la crainte d'être mis à mort. — Comment cela? demanda ʿOmar. — Parce que, en me disant de parler le langage d'un vivant, tu m'accordes la vie. — Que Dieu m'en garde! s'écria ʿOmar; tel n'est pas le sens de mes paroles. Je t'ai dit de parler le langage d'un vivant, parce que tu es encore vivant; je n'ai pas voulu dire que je ne te ferai pas mettre à mort. Tu ne pourras pas m'abuser. Je ne laisserai pas vivre quelqu'un qui a tué un homme comme Al-Berâ, fils de Mâlik. En effet, la flèche qui avait atteint Al-Berâ avait été lancée par Hormouzân. Celui-ci, sachant alors qu'ʿOmar voulait le faire mourir, dit : J'ai remarqué ici les signes de ta bonté et de ta justice. Or j'ai soif. Accorde-moi au moins la grâce de ne point me faire mourir ainsi; fais-moi donner un peu d'eau à boire. ʿOmar lui fit apporter une

cruche d'eau. Hormouzân dit : Tu me promets donc de ne pas me faire tuer avant que j'aie bu cette eau? — Je te le promets, répliqua ʿOmar. Alors Hormouzân versa l'eau sur le sol et dit : Maintenant tu ne peux plus me tuer. — Pourquoi? demanda ʿOmar. — Parce que tu as dit que tu ne me ferais pas mourir avant que j'eusse bu cette eau. Or je ne la boirai jamais, elle a pénétré dans la terre. Ans, fils de Mâlik, dit : Il a raison, ô prince des croyants! — Cette ruse, reprit ʿOmar, et cette fourberie ne te serviront de rien auprès de moi; je te ferai mettre à mort. — Et qu'est-ce qui pourrait me servir? demanda Hormouzân. — C'est que tu prononces les paroles : *Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah, et Moʿhammed est l'apôtre d'Allah.* Hormouzân prononça ces paroles et devint ainsi musulman. ʿOmar fut satisfait, lui rendit ses biens et le fit inscrire au *registre des dons* pour une somme annuelle de dix mille dirhems. Hormouzân demeura à Médine jusqu'à sa mort. La conquête de l'Ahwâz avait eu lieu dans la dix-neuvième année de l'hégire.

Il y avait à Médine un homme, nommé Schouraïʿh, fils de Hʿârith, le Kindien. C'était l'un des principaux docteurs de la loi, l'un des *successeurs* (*tâbiʿoun*), qui n'avait pas vu le Prophète, mais qui, ayant embrassé l'islamisme sous le règne d'Abou-Bekr, avait appris de ce dernier, ainsi que des compagnons du Prophète, la loi. ʿOmar l'envoya à Koufa en qualité de juge, et lui confia la juridiction sur tout l'ʿIrâq, en remplacement de Kaʿb, fils de Sourâ al-Azdî, docteur de la loi, qu'il rappelait.

Au commencement de la vingtième année de l'hégire, ʿOmar adressa une lettre à ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, et lui ordonna de conduire son armée de Syrie à Miçr et à Alexandrie, pour faire la con[illegible]s contrées. Le calife écrivit

aussi à Moʿâwiya d'expédier à ʿAmrou toutes celles de ses propres troupes qui ne lui seraient pas nécessaires.

CHAPITRE LXI.

CONQUÊTE DE MIÇR (MEMPHIS) ET D'ALEXANDRIE.

ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, se dirigea vers Miçr, en traversant la province de Filistîn. ʿOmar lui envoya de Médine des renforts, commandés par Zobaïr, fils d'ʿAwwâm. Le premier endroit qu'ʿAmrou rencontra sur le territoire d'Alexandrie fut Bilbeis. Il saccagea la ville, y tua beaucoup de monde et fit des prisonniers; puis il continua sa route. Le prince d'Alexandrie se renferma dans la ville, et ʿAmrou vint l'assiéger. Prévoyant que le siége durerait longtemps, il distribua le butin qu'il avait fait entre ses soldats et en envoya la part du *quint* à ʿOmar. Il resta sous les murs de la ville pendant cinq mois, jusqu'à ce que le prince d'Alexandrie, réduit à l'extrémité par les continuelles attaques des musulmans, demandât à capituler. ʿAmrou exigea que les assiégés embrassassent l'islamisme ou qu'ils payassent tribut. Le prince répondit : J'ai souvent payé tribut, soit aux Perses, soit aux Romains; je ne me refuserai donc pas à payer tribut également aux musulmans, à la condition cependant que vous rendrez tous ceux des gens d'Alexandrie qui ont été faits prisonniers. ʿAmrou lui fit dire que, en ce qui concernait les prisonniers, il demanderait l'avis du prince des croyants. Il adressa, en conséquence, une lettre à ʿOmar et lui exposa la situation. ʿOmar lui répondit : Ceux des prisonniers qui ont été amenés à Médine, qui ont été remis en partage aux musulmans, qui ont été vendus et achetés, et qui ont été transportés

partie à la Mecque, partie dans l'ʿIrâq, ne peuvent pas être rendus. Ne prends aucun engagement à leur égard, car tu ne pourrais pas le remplir. Quant aux prisonniers qui sont entre vos mains, il ne faut pas rendre ceux qui choisissent l'islamisme; mais tu peux rendre ceux qui choisissent le christianisme. ʿAmrou fit connaître cette décision d'ʿOmar au prince d'Alexandrie, qui l'accepta. On conclut le traité de capitulation, et le prince d'Alexandrie, ayant ouvert les portes de la ville, sortit et consentit à payer le tribut. Tout prisonnier qui désirait rester chrétien fut rendu; ceux qui embrassèrent l'islamisme furent mis en liberté. Ensuite le calife ordonna par lettre à ʿAmrou de se rendre à Memphis, et ʿAmrou se mit en marche. Quelques-uns prétendent qu'il alla d'abord à Médine, et que c'est de là qu'il partit pour Memphis.

Le prince de Memphis était Moqauqas, le prince des Coptes. Il résidait dans une certaine ville du pays des Coptes et avait envoyé l'armée à Memphis et nommé commandant de la ville le catholicos (Djâthalîq), qui était le chef de tous les évêques et de tous les chrétiens. On l'appelait Ibn-Maryam. Le catholicos, les évêques et les docteurs sortirent de la ville pour conférer avec ʿAmrou et pour savoir ce qu'il voulait. ʿAmrou leur fit bon accueil et les rassura par des paroles bienveillantes; il leur parla ainsi : Le Prophète nous a laissé la recommandation suivante : Quand vous soumettrez, nous a-t-il dit, les habitants de Miçr, souvenez-vous des droits que leur donnent les liens de parenté qui les relient avec nous. En effet, Agar, la mère d'Ismaël qui est le père de tous les Arabes, était de Miçr, fille du roi de cette ville. Les habitants d'ʿAïn-es-Schems, ayant vaincu ce roi, avaient emmené Agar captive et l'avaient vendue à un autre roi, lequel la donna à Sarah. Sarah l'ayant donnée à Abraham, celui-ci engendra

avec elle Ismaël, qui fut le père de tous les Arabes. Nous désirons donc vous traiter avec les égards qui vous sont dus. Si vous embrassez l'islamisme, vous serez nos égaux; sinon, payez tribut. Les Coptes répliquèrent : Nous ne voulons pas embrasser l'islamisme; cependant accorde-nous un délai d'un mois pour réfléchir. ʿAmrou répondit : Vous ne pourrez pas me tromper; je vous accorde trois jours; allez et réfléchissez. Or, le quatrième jour, lorsque ʿAmrou délibérait sur le parti qu'il devait prendre, les habitants de Miçr se jetèrent inopinément sur les musulmans. Ceux-ci prirent les armes; Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, s'avança vers la porte de la forteresse et, après un combat sérieux, les rejeta dans la ville, que les musulmans investirent. Au moyen d'échelles et de cordes, on chercha à escalader les murs, que les assiégés ne purent défendre, à cause du grand nombre de traits lancés par les musulmans. Ceux-ci réussirent enfin à planter leurs drapeaux sur les remparts. Zobaïr, suivi de quelques musulmans, ayant paru au haut des remparts, chercha à descendre du côté de l'intérieur. Les habitants allèrent en avertir le catholicos. Celui-ci leur dit : Habitants de Miçr, ces Arabes sont des hommes qui ont chassé de leurs patries le Chosroès, roi de Perse, et le César, roi de Roum. Comment pourrions-nous leur résister? Alors ils crièrent aux musulmans qu'ils demandaient à capituler. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, consentit. Ils laissèrent Zobaïr descendre du mur, ouvrirent la porte, et les musulmans entrèrent dans la ville. Zobaïr dit à ʿAmrou : J'aurais pu prendre la ville de force; tu n'aurais pas dû accepter la capitulation; si tu avais attendu un moment avant de faire la paix, j'aurais pénétré dans la forteresse en descendant du rempart. ʿAmrou ne prêta pas attention à ses paroles, fit rédiger l'acte de la paix, imposa aux ennemis un tribut considérable et

occupa la ville. Il prit sa résidence dans un vaste quartier, là où se trouve aujourd'hui Fostât.

Il y avait à Fostât un grand nombre de soldats coptes, qui, voyant les Arabes si déguenillés, s'écrièrent : Hélas! que ne savions-nous que les Arabes étaient en si mauvaise situation; nous aurions continué la lutte et nous n'aurions pas livré la ville! ʿAmrou, ayant été instruit de ces propos, invita tous ces Coptes à un repas. Il ordonna d'égorger un chameau, et de le faire cuire avec de l'eau et du sel, puis, après avoir fait appeler aussi les Arabes, il le fit servir. Les Arabes en mangèrent, mais les Coptes ne purent pas en manger. Après le repas, on se sépara. Le lendemain, il ordonna aux cuisiniers de rechercher dans la ville de Miçr toutes sortes de mets doux et piquants et de les préparer. Il fit venir les Coptes et les Arabes et leur présenta ces mets. Puis il s'adressa aux Coptes en ces termes : Je dois avoir pour vous les égards que m'impose la parenté qui existe entre nous. Cependant, j'ai appris que vous cherchez à vous concerter pour prendre les armes contre nous. Or, autrefois les Arabes mangeaient la viande de chameau, comme vous les avez vus faire hier; mais maintenant qu'ils ont trouvé ces autres mets, comme vous le voyez, ils donneront plutôt leurs âmes que de rendre cette ville; ils combattront jusqu'à la mort. Donc, ne vous précipitez pas à votre perte. Embrassez la religion musulmane, ou payez tribut et retournez dans vos contrées. Les Coptes répliquèrent : Tu as raison. Puis ils s'en allèrent et se rendirent auprès du prince des Coptes. En route, en s'entretenant entre eux, ils dirent : Les Arabes auraient à faire bien des efforts pour nous disperser; mais cet homme vient de nous chasser avec une seule parole.

Le prince des Coptes résidait avec une nombreuse armée

à ʿAïn-es-Schems, ville considérable du pays des Coptes, et située vers l'occident. Lorsque ces hommes, qui étaient venus se présenter devant lui, lui racontèrent comment ʿAmrou avait agi envers eux, Moqauqas dit en riant : Le roi des Arabes vous a envoyé un homme capable de vous tromper. Puis il rassembla son armée pour marcher sur Miçr. A cette nouvelle, ʿAmrou fit ses préparatifs, quitta la ville de Miçr et arriva jusqu'aux portes d'ʿAïn-es-Schems. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, rangées en ordre de bataille, ʿAmrou s'avança devant les rangs des musulmans et appela les compagnons du Prophète. Tous les compagnons du Prophète présents dans l'armée, Abou-Borda et d'autres, sortirent hors des rangs, et ʿAmrou les plaça sur le front, en disant : Marchez en tête, afin que, à cause de vous, Dieu accorde la victoire aux musulmans. Les compagnons du Prophète se précipitèrent sur l'ennemi, et les autres musulmans les suivirent. L'armée copte fut rompue au premier choc et perdit un grand nombre de morts et de prisonniers. Le butin des musulmans fut considérable. Les prisonniers furent transportés à Médine.

A l'époque où le calife avait éloigné ʿAlâ-ben-al-ʿHadhramì du gouvernement du Baʿhraïn, en l'envoyant vers Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, en même temps qu'il avait ordonné aux troupes du Baʿhraïn de retourner dans leur province, il avait donné le gouvernement du Baʿhraïn à Qodâma, fils de Mazhʿoun. Or, en cette année, la vingtième de l'hégire, ʿOmar fut averti que Qodâma buvait du vin. Il le destitua, le rappela à Médine et lui fit infliger la peine de ceux qui se livraient à la boisson. Il nomma à sa place Abou-Horaïra, gouverneur du Baʿhraïn et du Yemâma.

En cette même année, les habitants de Koufa ayant porté

plainte contre Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, 'Omar lui fit quitter Koufa et l''Irâq, et le rappela à Médine.

La prise de Miçr eut lieu au mois de rabî'a second de cette même vingtième année.

Au commencement de la vingt et unième année, les Perses s'étant rassemblés de nouveau à Nehâwend, les musulmans y vinrent et s'emparèrent de cette ville. Ce fut la dernière fois que les Perses rassemblèrent des forces.

CHAPITRE LXII.

PRISE DE NEHÂWEND.

'Omar avait rappelé Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, de Koufa, et avait nommé comme son lieutenant dans cette ville 'Abdallah-ibn-'Itbân, l'un des compagnons du Prophète d'entre les Ançâr. Alors on vint dire à Yezdegerd : L'homme qui a gagné la bataille de Qâdesiyya, qui a tué Roustem et qui t'a chassé de Madâïn, a été destitué de son commandement par le roi des Arabes. A cette nouvelle, Yezdegerd, qui était toujours à Reï, envoya de tous côtés, à Ispâhân, dans la province de Perse, dans le Khorâsân, et jusqu'aux frontières du Turkestân, des lettres qui toutes étaient ainsi conçues : Les choses de ce monde sont sujettes au changement. Un roi est tantôt puissant, tantôt il est faible. Il en est de même des affaires de la religion, qui tantôt est prospère, tantôt décline. Je suis resté longtemps à Reï à attendre. Maintenant que la situation des Arabes est devenue précaire, rassemblez-vous, afin que nous reprenions la lutte. Soyez bien résolus; car l'homme obtient l'aide du ciel en proportion de sa propre résolution. Puis il demandait des troupes. Le Khorâsân, Nischapour, Balkh,

Merw, le Seïstân, la province de Perse, Ispâhân, le Kouhistân, le Kirmân, l'Aderbîdjân, enfin tout l'empire de Perse répondit à l'appel de Yezdegerd. Chaque province mit en campagne dix mille ou vingt mille hommes. Mais Yezdegerd n'avait plus personne qu'il pût mettre à la tête de son armée. Tous ses généraux avaient été tués. Il ne restait des fameux guerriers perses que Fîrouzân, surnommé *Dsou'l-ʿHâdjib*, parce que ses sourcils étaient joints ensemble; il était fort âgé. Les Perses émirent devant Yezdegerd l'avis qu'il ne fallait confier la direction de la guerre qu'à Fîrouzân Dsou'l-ʿHâdjib. Yezdegerd répondit : Il est vieux, et l'on ne peut pas le faire venir de Nehâwend à Reï; mais nous ordonnerons aux troupes de se rendre auprès de lui. En conséquence, il fit expédier aux différents corps d'armée des lettres avec l'ordre de se rendre auprès de Fîrouzân. Cent cinquante mille hommes se réunirent à Nehâwend.

A cette nouvelle, ʿAbdallah-ibn-ʿItbân envoya immédiatement à ʿOmar une lettre, qu'il fit porter par un homme nommé Qarîb, fils de Zhafar. Il lui annonça que les Perses avaient réuni à Nehâwend une armée telle que jamais ils n'en avaient eu d'aussi considérable. S'il se passe quelque temps, disait-il dans sa lettre, cette armée deviendra encore plus nombreuse et elle marchera en avant, prendra ʿHolwân et descendra dans l'ʿIrâq, et les musulmans auront alors de longs efforts à faire pour les vaincre. Il faut donc que les musulmans les préviennent, qu'ils franchissent les hauteurs de ʿHolwân et qu'ils portent la guerre dans le Kouhistân, loin des frontières de l'ʿIrâq. En lisant cette lettre, ʿOmar fut fort affligé. Il demanda au messager son nom. — Qarîb, répondit-il. — Le nom de ton père? demanda le calife. — Zhafar. ʿOmar dit : «La victoire est proche (*al-zhafar qarîb*), s'il plaît à Dieu!»

ʿOmar fit faire l'appel des musulmans qui se réunissaient dans la mosquée. Il leur donna connaissance de la lettre; puis il dit : J'espère que c'est pour la dernière fois que les Perses se sont rassemblés. S'ils sont dispersés cette fois-ci, ils ne se rallieront plus; mais s'ils ne sont pas dispersés, ils ne pourront plus jamais l'être. J'ai l'intention de partir moi-même; qu'en pensez-vous? Car si je ne pars pas moi-même, les Arabes ne marcheront pas et n'obéiront pas. Les compagnons du Prophète, les Mohâdjir et les Ançâr, présents dans l'assemblée, n'étaient pas d'accord. Les uns conseillaient au calife de partir; les autres, de rester. ʿOthmân, fils d'ʿAffân, prit enfin la parole et dit : Prince des croyants, ne t'inquiète pas. Dieu, par ta main, a élevé la puissance de l'islamisme, il ne le fera pas déchoir; après nous avoir accordé son aide, il ne nous abandonnera pas. Or, dans chaque ville de Syrie, de l'ʿIrâq et à Baçra, tu as une armée. Retire toutes ces troupes, rends-toi, à la tête de l'armée de Médine, à Koufa, où tu rallieras tous les corps d'armée. Reste alors à Koufa ou à ʿHolwân, en faisant marcher l'armée en avant; étant toujours derrière elle, tu pourras, au besoin, lui envoyer des renforts. Si elle remporte la victoire, tu en seras rapidement averti; et si elle est mise en déroute, les soldats pourront se rallier autour de toi. En te voyant, ils seront rassurés, et quel que soit le nombre des ennemis, ils leur paraîtront peu nombreux. ʿAlì, fils d'Abou-Tâlib, prit ensuite la parole et dit : Il ne faut pas que tu quittes Médine. Si tu retires l'armée de Syrie, ne fût-ce que pour peu de temps, les Romains viendront et prendront cette province. Si tu quittes Médine, la ville sacrée du Prophète, les Bédouins qui demeurent tout autour viendront saccager la ville, et ce sera pour toi un plus grand chagrin que celui que tu as aujourd'hui. Il faut donc laisser les ar-

mées de Syrie et du Yemen à leurs postes. Écris à l'armée de Baçra, qui est nombreuse, de laisser un tiers de son effectif à Baçra, pour défendre la ville et la province de l'Ahwâz, et que les deux autres tiers se mettent en campagne ensemble avec l'armée de Koufa; et place à leur tête un général qui se recommande par sa bravoure, pour faire cette guerre. Si les Perses te voyaient te mettre en campagne, tous ceux d'entre eux qui [auparavant] n'ont pas voulu prendre part à la guerre viendraient rejoindre l'armée, et ceux qui n'auraient pas voulu combattre combattront; car ils se diront : Voilà la tête des Arabes; si nous l'enlevons, il ne leur restera plus d'appui. ʿOmar était très-embarrassé au milieu de ces avis opposés. Il avait l'habitude, quand il y avait un désaccord, ou une affaire à décider, de demander l'avis d'ʿAbbâs, fils d'ʿAbd-ou'l-Mottalib, parce que, disait-il, ʿAbbâs est un homme à l'opinion duquel est attachée la bénédiction, et personne parmi les Qoraïschites n'a l'esprit aussi juste que lui. Il demanda donc à ʿAbbâs de lui faire connaître son avis. ʿAbbâs répondit : Il faut que tu restes ici et que tu envoies l'armée. Cet avis répondait au désir d'ʿOmar, qui lui demanda de nouveau : Dis-moi maintenant qui doit être placé à la tête de l'armée? ʿAbbâs répondit : Prince des croyants, tu connais mieux que personne l'armée de l'ʿIrâq, et tu sauras trouver l'homme qu'il faut. ʿOmar dit : Je suis porté à choisir Noʿmân, fils de Moqarrin, le Mozaïnite. — C'est l'homme qu'il faut, répliqua ʿAbbâs.

ʿOmar mit sur pied l'armée de Médine et la fit camper en dehors de la ville. Puis il adressa une lettre à Noʿmân, fils de Moqarrin, qui se trouvait dans l'Ahwâz, où Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, l'avait envoyé, et lui ordonna de marcher sur Nehâwend. Il lui manda en outre : Je vais recommander à Abou-

Mousa al-Asch'arî de te fournir de l'armée de Baçra toutes les troupes dont il pourra se passer, et je te donne le commandement en chef de toute l'armée. Ensuite il fit partir son propre fils 'Abdallah à la tête de l'armée de Médine, composée de cinq mille hommes, Mohâdjir et Ançâr; dans ce contingent étaient Moghîra, fils de Scho'ba, et Sâïb, fils d'Al-Aqra', affranchi des Benî-Thaqîf, qui était écrivain et qui savait tenir les comptes, afin que, si l'on remportait la victoire, il présidât à la distribution du butin. Lorsque cette armée quitta Médine, 'Omar envoya à Abou-Mousa al-Asch'arî l'ordre de ne garder auprès de lui qu'un tiers des troupes de Baçra et de l'Ahwâz, et d'abandonner les deux autres tiers à No'mân pour l'expédition de Nehâwend. Il notifia le même ordre à 'Abdallah-ibn-'Itbân, qui devait fournir à No'mân les deux tiers des troupes de l''Irâq et de Koufa. Quand No'mân arriva de l'Ahwâz à Baçra, Abou-Mousa lui remit dix mille hommes. A Koufa, il reçut d''Abdallah un corps de cinq mille hommes, composé de compagnons du Prophète, de chefs arabes et de guerriers célèbres, tels que 'Hodsaïfa, fils d'Al-Yamân; Djarîr, fils d''Abdallah al-Badjalî; 'Amrou, fils de Ma'dî-Karib; Tolaï'ha, fils de Khouwaïlid, de la tribu d'Asad, et d'autres. Après l'arrivée d''Abdallah, fils d''Omar, avec les cinq mille hommes de Médine, No'mân se mit en marche, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, et se dirigea par le Sawâd vers 'Holwân. Dans le Sawâd et à 'Holwân, d'autres soldats, soit Arabes, soit tributaires, au nombre de dix mille, accoururent sous ses drapeaux. Ne trouvant pas d'ennemis à 'Holwân, No'mân franchit les montagnes et arriva à Merdj. De là il vint à Tour.

L'armée perse était toujours à Nehâwend. A la nouvelle de l'approche des musulmans, les Perses résolurent de leur offrir

le combat à Nehâwend, où ils rassemblèrent toutes leurs forces, au nombre de cent cinquante mille hommes. Ils fortifièrent la ville et la barricadèrent par des palissades, pour empêcher les musulmans de passer. Noʿmân, qui campait à Tour, à vingt-cinq parasanges de Nehâwend, pensait que les Perses viendraient l'attaquer; mais lorsqu'il apprit qu'ils avaient barricadé la ville, il comprit qu'ils n'avanceraient pas; il quitta Tour avec ses trente mille hommes, vint camper en face de Nehâwend et instruisit ʿOmar de sa situation. Il demeura en cet endroit deux mois; les Perses ne se montrèrent pas, et les musulmans ne purent pas franchir les palissades. Ne recevant pendant ces deux mois aucune nouvelle de l'armée, ʿOmar était très-inquiet, ainsi que les autres musulmans. On s'attendait chaque jour à voir arriver un message.

On était dans ces préoccupations, lorsqu'un homme de Koufa, nommé Djarrâʿh, fils de Senân, de la tribu d'Asad, et trois autres de la même tribu vinrent porter plainte devant ʿOmar contre Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç. Ils l'accusèrent d'avoir opprimé l'ʿIrâq et la ville de Koufa, de s'être approprié injustement les biens des habitants et de n'avoir pas procédé légalement au partage du butin. ʿOmar, qui était absorbé par ses soucis concernant l'armée, dit à ces hommes : Vous arrivez précisément à un moment où je suis très-préoccupé. Ne pouviez-vous pas attendre? Mais mon cœur me dit que, puisque vous êtes venus à un pareil moment, sans vouloir attendre, vous vous êtes concertés pour porter une fausse accusation et pour obtenir un jugement. Cependant mes soucis ne m'empêcheront pas de faire une enquête relativement à votre plainte.

Le calife fit appeler Moʿhammed, fils de Maslama, l'Ançâr, inspecteur de ses agents, qu'il envoyait partout où il se pro-

duisait une plainte contre l'un d'eux, pour faire une enquête sur la conduite de l'agent accusé et pour lui en rendre compte. Il fit donc partir Moʿhammed, fils de Maslama, pour Koufa, en même temps que Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, et ses accusateurs. Moʿhammed, accompagné de Saʿd et de ces hommes, parcourait chaque jour les mosquées de la ville, interrogeant les gens sur l'administration de Saʿd. Tous lui répondaient qu'ils n'en savaient que du bien, qu'ils n'avaient rien à lui reprocher, et qu'ils n'avaient pas besoin d'un autre émir. Ceux qui sympathisaient avec Djarrâʿh gardaient le silence. Un jour que Moʿhammed, fils de Maslama, était entré dans la mosquée des Benì-ʿAbs, tous ceux qu'il y interrogea au sujet de Saʿd gardèrent le silence. Moʿhammed leur dit : Ne restez pas muets; car vous me jetez dans le doute. Si vous avez quelque chose, favorable ou non, à dire sur cet homme, il faut le dire. L'un des chefs, nommé Osâma, fils de Qatâda, prit la parole et dit : Puisque tu nous adjures, nous te dirons la vérité. En effet, lorsque Saʿd jugeait, il ne jugeait pas selon la justice; lorsqu'il partageait le butin entre les musulmans, il le faisait arbitrairement, et lorsqu'il entreprenait une campagne, il ne partait pas avec les troupes, mais se faisait remplacer par un autre; il était présomptueux et négligeait les intérêts des musulmans. Saʿd, tournant son visage vers le ciel, s'écria : Ô Seigneur, si cet homme vient de mentir, ôte-lui ses deux yeux, sans lui ôter la parole, afin qu'il soit forcé d'avouer qu'il a été frappé en vertu de mon invocation ! Après avoir terminé l'enquête, Moʿhammed, fils de Maslama, allait retourner à Médine. Lui et Saʿd n'avaient pas encore quitté Koufa, lorsque Osâma, fils de Qatâda, frappé de cécité, vint les trouver et déclara en leur présence qu'il avait été frappé par l'invocation de Saʿd. Celui-ci

prononça alors un vœu pareil concernant Djarrâ'h et les trois autres qui l'avaient accusé, et dit : Seigneur, fais-les périr, et ne leur accorde pas la faveur de mourir pour la religion! Avant que l'année se fût écoulée, Djarrâ'h périt par le glaive, [un autre nommé] Qabîça fut tué par une pierre, et les autres moururent de leur mort naturelle, sans qu'aucun d'eux eût eu les mérites du martyre. Lorsque Mo'hammed revint à Médine avec Sa'd, qu'il eut rendu compte au calife de sa mission et qu'il lui eut raconté l'histoire d'Osâma, fils de Qatâda, 'Omar s'écria : Mon cœur me disait immédiatement qu'ils étaient menteurs! Sa'd dit : Prince des croyants, moi je suis le premier de tous qui ai versé le sang des infidèles à la Mecque, et je suis celui à qui le Prophète a dit, à la journée d'O'hod : Que mon père et ma mère soient ta rançon! paroles qu'il n'a adressées à personne autre que moi.

Comme No'mân, fils de Moqarrin, restait toujours aux portes de Nehâwend, Fìrouzân lui fit dire : Envoie un messager pour que nous puissions nous entendre avec lui. No'mân choisit Moghîra, fils de Scho'ba. Moghîra franchit les palissades et entra dans la ville. On avait préparé pour la réunion une tente de brocart d'or; Fìrouzân était assis sur un trône, une couronne sur la tête, et les soldats, armés de leurs lances et de leurs sabres, se tenaient devant lui, formant deux rangs. Moghîra s'avança entre les deux rangs, l'œil fixé sur le sol; arrivé devant le trône de Fìrouzân, il s'arrêta, sans lever le regard. Alors les soldats le frappèrent avec les poignées de leurs sabres et avec leurs lances, en lui disant : Lève donc les yeux vers le prince qui te regarde! Moghîra, qui était borgne, ayant perdu un œil dans la guerre, répliqua : Je ne suis pas venu en ennemi; je suis un ambassadeur, qu'on ne traite pas ainsi que vous me traitez en ce moment; et dans

ma nation je suis plus considéré que ce prince ne l'est parmi vous. Lorsque l'interprète traduisit ces paroles à Fîrouzân, celui-ci dit : Il a raison ; n'agissez pas d'une façon inconvenante. Puis il dit à Moghîra de s'asseoir. Moghîra obéit. Fîrouzân dit : Vous autres Arabes, vous êtes de tous les peuples du monde le plus misérable et le plus affamé. Il me serait facile de vous faire exterminer tous en même temps ; car j'ai dans mon armée un nombre d'archers égal au nombre total de vos guerriers. Mais je ne veux pas que vos cadavres souillent les portes de ma ville. Si vous partez, tant mieux pour vous ; mais si vous voulez laisser ici vos vies, vous n'avez qu'à rester. Moghîra prit la parole et, après avoir payé un tribut de louanges à Dieu et rendu hommage au Prophète, il parla en ces termes : Nous avons été, en effet, tels que tu dis, misérables et pauvres ; mais Dieu nous a envoyé un prophète, nous a guidés vers sa religion, nous a ôté la mauvaise fortune, et vous l'a imposée. Maintenant nous sommes venus pour jeter notre pauvreté sur vous et pour vous enlever vos biens. Après avoir prononcé ces paroles, Moghîra se leva et s'en alla. Fîrouzân dit aux Perses : Cet Arabe a raison ; ils agissent comme il le dit.

Le lendemain du retour de Moghîra, Noʿmân assembla l'armée et dit : Délibérez et avisez sur ce qu'il y a à faire ; car il y a trop longtemps déjà que nous sommes ici. Moghîra prit la parole et dit : Il faut que tu fasses reculer toute l'armée, pour faire croire aux Perses que nous nous en allons. Alors ils sortiront de leurs retranchements et nous poursuivront ; nous ferons volte-face et nous aurons raison d'eux au moyen de nos sabres. Les soldats s'écrièrent : Voilà ce qu'il faut faire ! Le lendemain, Noʿmân leva son camp et se retira à la distance d'une journée de marche, en

recommandant aux troupes d'abandonner dans le camp tous les objets qui ne leur étaient pas indispensables, en fait de vêtements, d'ustensiles et d'animaux. Les Perses ne doutèrent point que les musulmans n'eussent pris la fuite. Ils enlevèrent une partie des palissades, sortirent de leurs retranchements et marchèrent sur les traces de Noʿmân. Celui-ci recula encore l'espace d'une journée de marche, puis il fit halte et se prépara au combat. Les Perses, l'ayant suivi et voyant qu'il prenait ses dispositions pour la bataille, firent halte également, et Fìroûzân fit établir des palissades derrière son camp pour empêcher ses soldats de s'enfuir.

Le lendemain était un vendredi. On engagea Noʿmân à commencer l'attaque dès le matin, avant la chaleur du jour. Noʿmân répliqua : J'ai assisté à beaucoup de combats livrés par le Prophète; il a toujours attaqué après la prière. En conséquence, Noʿmân, après la prière du matin, disposa ses troupes en ordre de bataille, forma une aile gauche et une aile droite, saisit l'étendard et s'écria : Seigneur, manifeste pour nous aujourd'hui la gloire de l'islâm, mets en déroute les infidèles et accorde-moi le martyre! Puis, s'adressant aux musulmans, il leur dit : Soldats, j'ai le pressentiment que je trouverai aujourd'hui le martyre. Dans ce cas, je veux que ʿHodsaïfa, fils d'Al-Yamân, prenne le commandement. S'il est tué, lui aussi, le commandement passera à ʿAbdallah, fils de Djarìr, et si ʿAbdallah meurt, à Qaïs, fils de Maksouʿh. Moghìra, fils de Schoʿba, qui se trouvait près de lui, fut affligé de n'être pas désigné. Noʿmân le regarda et ajouta : Quand ceux-ci seront morts, je veux que Moghìra, fils de Schoʿba, soit votre chef. Enfin il dit : Je prononcerai trois fois le *tekbîr*, puis j'agiterai le drapeau et je chargerai; à ce moment, chargez tous en même temps. Il fut ainsi fait. La bataille

s'engagea, l'air fut rempli de poussière et l'on entendit le choc des sabres. Les Perses ne résistèrent pas un instant; voyant l'énergie des musulmans, ils tournèrent le dos; se trouvant entre les sabres des musulmans par derrière, et leurs propres retranchements par devant, ils furent taillés en pièces. Lorsque Noʿmân les vit en fuite, il s'écria : Seigneur, tu as exaucé ma prière en ce qui concerne la victoire, exauce-la également en ce qui concerne ma mort pour la religion! Puis il fit approcher son drapeau pour marcher en avant. Une flèche lancée de derrière le drapeau l'atteignit à l'abdomen; il tomba et mourut. Son frère, Sowaïd, fils de Moqarrin, l'enleva et le couvrit de son vêtement. Son autre frère prit le drapeau et le porta à ʿHodsaïfa, fils d'Al-Yamân. Celui-ci renouvela l'attaque; les musulmans firent une charge générale, et les Perses tous ensemble se mirent à fuir; mais ils furent arrêtés dans leur fuite par les retranchements qu'ils avaient faits derrière leur camp, et ils tombèrent par groupes de cinq et de dix. Fìrouzân se sauva dans la direction de Hamadân. Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou, marcha à sa poursuite. Il y a entre Hamadân et Nehâwend une hauteur. C'est là que, vers minuit, Qaʿqâʿ atteignit Fìrouzân, qui se trouvait au milieu, entre les fuyards qui couraient devant lui et les bêtes de somme chargées de bagages qui le suivaient. La route était étroite, et Fìrouzân ne put échapper. Il tomba entre les mains de Qaʿqâʿ, qui le tua. Qaʿqâʿ, s'empara des bêtes de somme. Dans le butin se trouvaient, entre autres objets, quarante charges de miel, et les musulmans dirent : Les abeilles font partie des armées célestes, car elles ont coupé la route à Fìrouzân, de sorte qu'il est tombé entre les mains de Qaʿqâʿ et qu'il a été tué. Cette parole est devenue proverbiale.

Le lendemain, en visitant le champ de bataille, on trouva

que plus de cent mille Perses avaient été tués. Jamais, depuis lors, les Perses n'ont rassemblé une force pareille. ʿHodsaïfa, fils d'Al-Yamân, fit réunir le butin auprès de Sâïb, fils d'Al-Aqraʿ, délégué par le calife pour présider à la distribution. Sâïb, après en avoir mis de côté la cinquième partie, partagea le reste entre les troupes. La part de chaque cavalier se montait à six mille dirhems, et celle du fantassin, à deux mille dirhems. Le jour suivant, un Perse, un de ceux qui étaient préposés à la garde des pyrées, un homme âgé, monté sur un âne, vint trouver ʿHodsaïfa et lui dit : Accorde-moi la vie sauve ainsi qu'à ceux que je désignerai, et je te livre le trésor de Kesra. Ayant reçu de ʿHodsaïfa la promesse de protection, il s'éloigna, puis il rapporta un coffret cacheté du sceau de Kesra et dit : A l'époque où Yezdegerd, se rendant à Reï, passa par cet endroit, son trésorier, nommé Nakhîrdjân, confia à ma garde ce coffret, me disant qu'il contenait des trésors que Kesra voulait réserver pour le cas où il se trouverait dans le malheur. ʿHodsaïfa, ayant ouvert le coffret, le trouva rempli de rubis et d'autres pierres précieuses, rouges, blanches, vertes, de toutes les couleurs, d'un prix inestimable. Il resta saisi d'admiration, puis il dit aux soldats : Ces objets n'ont pas été gagnés par nous au moyen des armes; c'est Dieu qui nous les a donnés, et nous n'y avons aucun droit. Je les enverrai à ʿOmar pour qu'il les dépose dans le trésor public. Tous approuvèrent cet avis.

ʿHodsaïfa écrivit à ʿOmar une lettre, lui annonçant sa victoire, et la fit porter par un homme nommé Zharîf. Lorsque ce messager se présenta devant ʿOmar, celui-ci lui demanda des nouvelles de Noʿmân. Zharîf répondit : Que Dieu donne à Noʿmân la récompense de sa mort! Le calife pleura; puis il interrogea Zharîf sur les autres qui étaient tombés. Après avoir

énuméré ceux qu'ʿOmar connaissait, Zharîf ajouta : Il y a d'autres morts que tu ne connais pas. ʿOmar répliqua : S'ils ne sont pas connus de moi, c'est Dieu qui les connaît. Puis il récita ce verset du Coran : « . . . et d'autres que vous ne connaissez pas, et que Dieu seul connaît... » (Sur. VIII, vers. 62.) Le lendemain, Sâïb arriva à Médine, apportant la cinquième partie du butin et le coffret rempli de joyaux. ʿOmar ayant demandé ce que c'était que ce coffret, Sâïb lui en raconta l'histoire et ajouta : ʿHodsaïfa et les musulmans te l'ont envoyé spontanément, afin que tu en disposes comme tu voudras; tu peux le garder pour toi, ou le placer dans le trésor public. ʿOmar répliqua : Non; tu ne sais pas ce que c'est que cet objet. Je ne veux pas qu'il reste une seule nuit à Médine; prends-le et retourne avant que les troupes soient parties; car elles seules y ont droit, et aucun autre. Sâïb rapporta le coffret à ʿHodsaïfa, qui vendit les joyaux pour la moitié de leur valeur aux marchands qui étaient avec l'armée, et en distribua le prix entre les soldats. Chaque cavalier reçut pour sa part quatre mille dirhems, et chaque fantassin deux mille.

ʿHodsaïfa fut averti que les fuyards perses s'étaient ralliés à Hamadân. Il envoya Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou, pour les disperser. Il y avait à Hamadân un dihqân, nommé Dînâr, qui gouvernait les provinces de Hamadân et de Reï. Ce dihqân vint trouver Qaʿqâʿ et lui dit : Conduis-moi auprès de ton chef, je veux traiter avec lui. Lorsqu'il fut arrivé auprès de ʿHodsaïfa, il négocia la paix pour Hamadân. ʿHodsaïfa fit rédiger le traité. C'est ainsi que Hamadân fut prise par composition, tandis que Nehâwend fut prise par les armes.

L'armée musulmane était composée en partie de troupes de Koufa et en partie de troupes de Baçra. ʿHodsaïfa, après sa

victoire, demeura à Nehâwend, attendant les ordres d'ʿOmar, pour savoir s'il devait revenir ou marcher en avant. Comme Nehâwend était une ville peu considérable, trop petite pour contenir toute l'armée musulmane, ʿHodsaïfa la divisa en deux corps : les troupes de Baçra prirent leurs quartiers à Nehâwend, et les troupes de Koufa, dans une ville située à proximité de Nehâwend et nommée Dînwer. Ces deux villes furent ensuite appelées *Mâh-Baçra* et *Mâh-Koufa*, et les deux ensemble furent désignées par le nom de *Mâhaïn*. Dans le langage pehlewî, *mâh* signifie province et royaume. D'après une autre version, le nom de *mâhaïn* a l'origine suivante : La population de Baçra étant devenue fort nombreuse, de même que celle de Koufa, et le revenu de Koufa et du Sawâd de l'ʿIrâq ne suffisant plus à leurs besoins, [une partie de] la population de Koufa émigra à Dînwer, et [une partie de] la population de Baçra, à Nehâwend. Après la conquête de Nehâwend, de Dînwer, du Djebâl et de Hamadân, ʿOmar ordonna que [l'excédant du] revenu de Nehâwend fût envoyé à la population de Baçra, et [l'excédant du] revenu de Dînwer à la population de Koufa. Et il fut ainsi fait.

A la nouvelle de ces événements, Yezdegerd perdit tout espoir de reconquérir son royaume. Il quitta Reï et se rendit dans le Khorâsân.

CHAPITRE LXIII.

PRISE D'ISPÂHÂN.

ʿOmar, qui avait donné l'ordre à l'armée de l'ʿIrâq de ne point franchir les hauteurs de ʿHolwân, et à l'armée de Baçra de ne pas aller au delà de l'Ahwâz, par la raison que les

troupes musulmanes ne sauraient garder plus de contrées, voyant que Yezdegerd ne demeurait pas en repos, que, chaque année, il levait des troupes et rallumait la guerre, délibéra avec les musulmans sur ce qu'il y avait à faire. On fut d'avis qu'il ne fallait pas empêcher les troupes de poursuivre les Perses. Envoie, lui disait-on, une armée contre Ispâhân, contre la province de Perse et le Kirmân, pour enlever ces contrées à Yezdegerd, afin que, réduit à la possession du Khọrâsân, il se voie forcé de renoncer à ces provinces. En conséquence, ʿOmar consulta Hormouzân pour savoir de quel côté il devait d'abord diriger ses troupes. Hormouzân lui dit : Il faut d'abord marcher sur Ispâhân, qui est comme la tête du royaume de Perse, tandis que le Fars et le Kirmân en sont les deux mains, et l'Aderbîdjân et Reï, les deux pieds. Un corps à qui l'on coupe les pieds et les mains, et à qui on laisse la tête, existe toujours; mais si l'on coupe la tête, on l'extermine complétement.

Après la bataille de Nehâwend, ʿOmar avait remplacé ʿAbdallah, fils d'ʿAbdallah, fils d'ʿItbân, dans le gouvernement de Koufa, par Ziyâd, fils de ʿHanzhala, l'un des compagnons du Prophète et Mohâdjir. C'était un homme d'un caractère faible, qui était hors d'état de diriger l'administration en même temps que l'armée, et qui demanda à être relevé de ses fonctions. ʿOmar le fit revenir, et donna à ʿAmmâr, fils de Yâser, le gouvernement de Koufa et de l'ʿIrâq et le commandement de l'armée. Il envoya avec lui ʿAbdallah, fils de Masʿoud, pour enseigner aux habitants de Koufa, de l'ʿIrâq et du Sawâd, le Coran et la loi religieuse et civile. On dit alors à ʿOmar : Tu as négligé tant de personnes parmi les Mohâdjir et les Ançâr, compagnons du Prophète et nobles Arabes, pour choisir un affranchi, que tu places à la tête du

peuple comme chef qui commande et qui interdit, et comme imâm qui préside la prière. ʿOmar répliqua par le verset suivant du Coran : « Nous avons voulu répandre nos biens sur ceux qui étaient opprimés dans le pays; nous avons voulu les choisir comme imâms et comme héritiers et possesseurs du pays. » (Sur. xxviii, vers. 4.)

Donc ʿOmar remit le drapeau à ʿAmmâr, et le fit partir pour l'ʿIrâq. Puis il remit quatre drapeaux à quatre généraux, qu'il envoya, à la tête de différents corps de troupes, en Perse. L'un de ces généraux était Noʿaïm, fils de Moqarrin et frère de Noʿmân. Il fut chargé de se rendre à Hamadân, dont les habitants avaient rompu la paix qu'ils avaient conclue avec ʿHodsaïfa. Après avoir réduit cette ville, il devait marcher vers le Khorâsân, à la poursuite de Yezdegerd. Noʿaïm partit et s'empara de Hamadân. Il lui arriva en route que, dans un lieu nommé Kenkiber, où il avait fait halte, des voleurs enlevèrent les chevaux de sa troupe. Ce lieu fut nommé depuis lors le *château des voleurs*. Le second général qui reçut le drapeau des mains d'ʿOmar fut ʿOtba, fils de Farqad; et le troisième, Bokaïr, fils d'ʿAbdallah. Tous deux devaient se diriger vers l'Aderbìdjân, l'un à droite, par la route de ʿHolwân, et l'autre à gauche, par la route de Mossoul. Le quatrième drapeau fut remis à ʿAbdallah, fils d'ʿAbdallah, fils d'ʿItbân, avec l'ordre de marcher sur Ispâhân. ʿAbdallah était l'un des compagnons du Prophète et l'un des principaux Ançâr; il était client des Benî-Khazradj et un guerrier fameux. ʿOmar releva du gouvernement de Baçra Abou-Mousa al-Aschʿarî, et lui ordonna de se rendre avec son corps de troupes à Ispâhân, pour prêter aide à ʿAbdallah. Il le remplaça par ʿOmar, fils de Sorâqa. Ce fut l'une des trois fois que le calife ôta à Abou-Mousa al-Aschʿarî

le gouvernement de Baçra, qui lui fut rendu à chaque fois. Enfin ʿOmar adressa une lettre à Ziyâd, fils de ʿHanzhala, et lui ordonna de marcher avec ʿAbdallah-ibn-ʿItbân vers Ispâhân. Il devait d'abord se rendre de Koufa à Madâïn, y prendre toutes les troupes qu'il voudrait, puis se rendre à Nehâwend et choisir le nombre de soldats qu'il voudrait dans l'armée de ʿHodsaïfa. Ziyâd réunit un corps de dix mille hommes.

ʿAbdallah quitta l'ʿIrâq et vint d'abord à Nehâwend. De là il se dirigea vers Ispâhân. En divisant son armée par corps, il donna le commandement de l'avant-garde à ʿAbdallah, fils de Warqâ er-Riyâʿhî; celui de l'aile droite à ʿAbdallah al-Asadî, et celui de l'aile gauche à ʿAçma, fils d'ʿAbdallah. Il donna le commandement du centre à Yousef, fils d'ʿAbdallah. Sept journées de marche séparent Nehâwend d'Ispâhân. Cette ville était gouvernée par un Perse nommé Pâdouspân; il avait une nombreuse armée, qui avait été encore augmentée d'un grand nombre de fuyards de Nehâwend. Ce gouverneur avait pour général en chef un vieillard, l'un des grands de Perse, nommé Schehrabrâz, homme qui avait fait beaucoup de guerres et qui avait une grande expérience. Apprenant la situation des Perses après la bataille de Nehâwend, Pâdouspân mit en campagne Schehrabrâz, à la tête d'un corps de troupes considérable. Près d'un bourg dépendant d'Ispâhân et situé sur la route de Nehâwend, qui est appelé aujourd'hui *Roustâq-es-Schaïkh* (bourg du vieillard), Schehrabrâz rencontra l'armée musulmane, et un combat s'engagea. Pendant que l'on combattait des deux côtés avec ardeur, ʿAbdallah-ibn-ʿItbân se jeta sur le vieux général perse et le tua d'un coup de sabre. Les Perses se mirent à fuir et furent taillés en pièces. Le dihqân du bourg, nommé Isfen-

diâr, vint trouver ʿAbdallah et conclut la paix avec lui, en lui livrant le bourg. Ce fut là le premier engagement et le premier succès des musulmans sur le territoire d'Ispâhân.

Ensuite ʿAbdallah continua sa route et arriva sous les murs d'Ispâhân. Étant sorti au-devant des musulmans, et ayant rangé son armée en ordre de bataille, Pâdouspân, qui était un guerrier fameux, s'avança hors des rangs, appela ʿAbdallah et lui dit : A quoi bon verser tant de sang? J'ai appris que tu es un héros célèbre; viens te mesurer avec moi dans un combat singulier. Si tu me tues, Ispâhân est à toi; si c'est toi qui meurs de ma main, je serai maître de ton armée. ʿAbdallah consentit. Alors ils se mirent en position de combattre. Un coup de lance porté par Pâdouspân rompit la sangle de la selle du cheval d'ʿAbdallah, et la selle glissa sur la queue du cheval. ʿAbdallah, sans lâcher la bride, sauta de nouveau sur le dos du cheval et se disposa à attaquer son adversaire, en brandissant sa lance. Pâdouspân lui dit : Restes-en là. Je vois que tu es un guerrier vaillant. Je ferai tout ce que tu me demanderas. ʿAbdallah répliqua : Je veux que tu embrasses l'islamisme, ou que tu te soumettes à payer tribut. — Je consens à payer tribut, et je me rends, à la condition que je pourrai quitter la ville et aller où je voudrai. ʿAbdallah lui accorda sa demande, et la paix fut conclue. ʿAbdallah établit ensuite son camp sous les murs d'Ispâhân.

Abou-Mousa al-Aschʿarî, qui était parti de Baçra pour aller rejoindre ʿAbdallah, en prenant la route de Nehâwend, était retourné à Baçra, et vint à Ispâhân par la voie de l'Ahwâz. Il y arriva avec son armée trois jours après la conclusion de la paix. Alors ʿAbdallah, qui n'avait pas encore fait son entrée dans la ville, s'y rendit avec Abou-Mousa, et imposa

aux habitants un tribut, qui fut consenti. Beaucoup de personnes cependant désirèrent quitter la ville. ʿAbdallah les y autorisa, et elles partirent avec leurs familles pour la province de Kirmân. Ensuite ʿAbdallah annonça la prise d'Ispâhân au calife, qui reçut cette nouvelle avec une grande joie. Il adressa à ʿAbdallah une lettre contenant les instructions suivantes : Établis Sâïb, fils d'Aqraʿ, gouverneur d'Ispâhân, et rends-toi toi-même dans le Kirmân, en emmenant avec toi Abou-Mousa al-Aschʿarî et Sohaïl, fils d'ʿAdî, avec ses troupes qui sont dans l'Ahwâz. ʿAbdallah fit ainsi.

En cette même année, les habitants de Koufa portèrent plainte contre leur gouverneur, ʿAmmâr, fils de Yâser. ʿOmar dit : Je ne sais comment faire avec les habitants de Koufa. Si je leur envoie un homme considérable, comme Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, ils s'en plaignent; et si je leur envoie un homme d'une classe inférieure, ils s'en plaignent également. Puis il fit appeler un homme nommé Djobaïr, fils de Motʿim, le reçut en audience particulière, et lui conféra le gouvernement de Koufa, en lui disant : N'en parle à personne avant ton arrivée à Koufa; nous éviterons ainsi les propos des gens, dont les uns diront : Nous en voulons; les autres : Nous n'en voulons pas; les uns : Il convient pour ce poste; les autres : Il ne convient pas. Moghîra, fils de Schoʿba, qui était à Médine, ayant appris qu'ʿOmar avait reçu Djobaïr en audience particulière, soupçonna qu'il lui avait donné un gouvernement, mais il ne savait pas lequel. Djobaïr, étant rentré dans sa maison, dit à sa femme : ʿOmar m'envoie à Koufa comme gouverneur; n'en parle à personne, et prépare-moi mes provisions de voyage. Moghîra, de son côté, dit à sa femme : Va trouver la femme de Djobaïr, donne-lui ces provisions pour que son mari les emporte en voyage, et demande-lui

le but de son voyage. La femme de Moghîra sut par la femme de Djobaïr que celui-ci était nommé gouverneur de Koufa, et en informa son mari. Moghîra, voyant ʿOmar, lui dit : Prince des croyants, que le nouvel émir te porte bonheur, à toi et à tous les musulmans! — Qui est-ce? demanda ʿOmar. — Djobaïr, fils de Motʿim. — Qui te l'a dit? demanda de nouveau le calife; j'avais recommandé à Djobaïr de garder le secret. Moghîra répliqua : Djobaïr n'est pas homme à garder des secrets. — Je ne sais, reprit ʿOmar, comment contenter les habitants de Koufa, qui se plaignent de tous ceux que je leur envoie. Moghîra dit : Pour gouverner Koufa, il faut un homme sachant bien administrer et prendre des résolutions. Puis il fit en détail la description de Koufa. ʿOmar s'écria : Il n'y a que toi qui conviennes à ce poste! Il annula la nomination de Djobaïr et nomma Moghîra gouverneur de Koufa. Moghîra resta à Koufa jusqu'à la mort d'ʿOmar. Le gouvernement d'ʿAmmâr, fils de Yâser, avait duré un an. Tous ces événements se passèrent dans la vingt et unième année de l'hégire.

ʿOmar, en conférant le gouvernement de Koufa à Moghîra, maintint ʿAbdallah, fils de Masʿoud, dans ses fonctions, qui consistaient à enseigner aux musulmans la loi religieuse et civile. Il lui confia, en outre, la garde du trésor public. Il nomma ʿOthmân, fils d'Aʿhnaf, receveur des contributions, et chargea Schoraïʿh de l'administration de la justice. ʿAmmâr, fils de Yâser, en quittant Koufa, avait emmené avec lui Djarîr, fils d'ʿAbdallah, et Saʿd, fils de Masʿoud, le Thaqîfite, afin que ces deux personnes témoignassent en sa faveur auprès d'ʿOmar. Le calife dit à ʿAmmâr : Père de Yaqdhân, tu es sans doute mécontent d'avoir été relevé de tes fonctions, puisque tu amènes ces deux hommes pour témoigner en ta

faveur? — Par Dieu, répliqua ʿAmmâr, je n'ai point éprouvé de joie quand tu m'as nommé, ni de chagrin quand tu m'as déposé!

Dans la même année, la vingt et unième de l'hégire, naquirent ʿHasan, de Baçra, et ʿÂmir es-Schabî, à Koufa. Ce fut également en cette année qu'ʿOmar exila les juifs de Khaïbar, et distribua leurs terres entre les musulmans, qui en furent très-heureux.

CHAPITRE LXIV.

PRISE DE HAMADÂN.

Noʿaïm, fils de Moqarrin, s'était mis en marche contre Hamadân, dont les habitants avaient rompu la paix conclue avec les musulmans et s'étaient fortifiés dans la ville, que commandait un général perse nommé Khscharaschnoum (?), qui avait réuni sous ses drapeaux une nombreuse armée. Lorsque Noʿaïm y arriva avec son armée, le général perse demanda des secours dans l'Aderbîdjân, et les habitants de cette province vinrent en grand nombre. A cette nouvelle, ʿOmar, très-inquiet, adressa une lettre à ʿHodsaïfa, fils d'Al-Yamân, qui était à Nehâwend, et lui ordonna d'envoyer toutes ses troupes à Hamadân, pour porter aide à Noʿaïm. Khscharaschnoum sortit de la forteresse et marcha au-devant de Noʿaïm, qui était campé dans un canton de la plaine nommé Wâdj-i-Roud. Il s'engagea un combat meurtrier, qui dura trois jours. Le général perse fut tué et ses troupes, mises en déroute, furent taillées en pièces par les musulmans. Noʿaïm occupa la ville de Hamadân et fit poursuivre les Perses, qui s'enfuirent dans la direction de Reï, où un prince nommé

Siyâwoukhsch, petit-fils de Bahrâm-Tschoubîn, exerçait le gouvernement au nom de Yezdegerd. Il disposait d'une nombreuse armée, que Yezdegerd, en quittant Reï, lui avait laissée. Il y a six journées de marche entre Hamadân et Reï. Les musulmans poursuivirent les Perses à la distance de trois journées de marche, jusqu'à Sâwè; puis ils revinrent sur leurs pas.

No'aïm fit le partage du butin à Hamadân, et en envoya la cinquième partie au calife en même temps que la nouvelle de la victoire. Il choisit comme messagers trois hommes: l'un s'appelait Simâk, fils de Kharascha; le second, Simâk, fils de Ma'hrama, et le troisième, Simâk, fils d''Obaïda. Lorsque ces hommes se présentèrent devant 'Omar, qui était fort inquiet au sujet de l'armée, n'ayant pas reçu de nouvelles, il leur demanda aussitôt quel était l'état des choses. L'un d'eux répondit : Tout va bien; l'autre : Victoire! le troisième : Butin! Le calife, tout joyeux, s'écria : *Dieu est grand!* Puis il demanda le nom de chacun d'eux; apprenant qu'ils s'appelaient tous les trois Simâk, il dit, dans sa bonne humeur : « Seigneur, fais reposer (*sammik*) sur eux l'islamisme! »

No'aïm, dans la lettre qu'il avait adressée au calife, lui avait annoncé qu'il s'était formé un grand rassemblement de troupes à Reï, sous le commandement du petit-fils de Bahrâm-Tschoubîn. 'Omar, en congédiant les messagers, leur remit pour No'aïm une lettre contenant les instructions suivantes : Établis un gouverneur à Hamadân, en choisissant n'importe qui tu voudras; envoie Simâk, fils de Kharascha, avec un petit détachement vers l'Aderbîdjân, pour porter secours à Bokaïr, fils d''Abdallah, et dirige-toi toi-même vers Reï. Empêche les Perses de se rallier en aucun lieu. Après avoir reçu

cette lettre, Noʿaïm nomma gouverneur de Hamadân Yezîd, fils de Qaïs; il dirigea Simâk, à la tête de deux mille hommes, vers l'Aderbîdjân, et partit lui-même pour Reï.

La prise de Hamadân et celle de Reï eurent lieu dans la vingt-deuxième année de l'hégire.

CHAPITRE LXV.

PRISE DE REÏ, DE DEMÂWEND ET DE QOUMES.

Lorsque Siyâwoukhsch, gouverneur de Reï, apprit que Hamadân était tombée entre les mains des musulmans, et que ceux-ci se dirigeaient vers sa propre ville, il envoya des messagers dans les provinces voisines de Reï, partout où il y avait des troupes, à Gorgân, dans le Taberistân, à Demâwend, à Qoumes et dans la montagne de Qâren, et fit demander du secours. Son message était ainsi conçu : Envoyez-moi des troupes, car les Arabes se tournent contre nous, et vous savez que partout où ils paraissent, ils triomphent de toute résistance. Le roi Yezdegerd est loin de nous; s'ils pénètrent à Reï, vous ne pourrez plus rester dans votre patrie. Mais si vous me prêtez main-forte, je m'opposerai à eux, je vous servirai de bouclier et ils périront. Tous les princes répondirent à son appel et lui envoyèrent des troupes. Il réunit ainsi une armée nombreuse. Dans cette armée se trouvait un homme, l'un des grands de Perse, un dihqân de Reï, nommé Zînbî, père de ce Ferroukhân qui fut [plus tard] merzebân et chef de la ville. Zînbî vivait en inimitié avec Siyâwoukhsch, à cause des propriétés de Reï, dont les descendants de Bahrâm-Tschoubîn, qui était originaire de cette ville, possédaient une grande partie.

Quand No'aïm, après avoir quitté Sâwè, fut arrivé à une parasange de Reï et qu'il eut établi son camp, Zìnbì avec toute sa famille se rendit auprès de lui, à Qihâ, bourg dépendant de Reï, pour lui demander sa protection. Ayant été bien accueilli par No'aïm, qui lui accorda la vie sauve, il lui dit : La garnison de Reï est nombreuse et tu ne pourras en triompher que par la ruse. — Que faut-il faire? demanda No'aïm. Zìnbì répondit : Donne-moi deux mille hommes, afin que, au moment où tu les attaqueras, je pénètre dans la ville par le côté opposé; cette diversion jettera le trouble dans leurs rangs, ils se précipiteront vers la ville, et tu les vaincras. No'aïm mit à sa disposition deux mille hommes, à la tête desquels il plaça son propre neveu, Moundsir, fils d''Amrou, fils de Moqarrin. Zìnbì leur fit faire le tour de la ville pendant la nuit, et les conduisit sur la route du Khorâsân.

Le lendemain, Siyâwoukhsch sortit de Reï et offrit à No'aïm le combat. Il prit position de façon à s'appuyer sur la montagne, là où aujourd'hui se trouve l'oratoire. Quand Zìnbì sut que le combat était engagé, il amena le corps des musulmans par la montagne de Tabarak et par la porte du Khorâsân dans la ville. Alors les Perses, préoccupés du sort de leurs familles, quittèrent, par groupes, le champ de bataille et coururent vers la ville. Siyâwoukhsch, complétement abandonné, prit enfin la fuite. No'aïm et les musulmans, par devant et par derrière, massacrèrent les Perses, et le sang coulait dans la ville comme un ruisseau. Ceux d'entre les Perses, étrangers à Reï, qui réussirent à s'échapper prirent le chemin de leurs provinces, et les soldats de Reï s'enfuirent vers Qoumes et Dâmeghân. No'aïm, après avoir occupé la ville, la fit piller, et l'on réunit un butin immense. Zìnbì et tous les membres

de sa famille furent épargnés, comme il en avait reçu la promesse. No^caïm le nomma merzebân et chef de la ville de Reï, et conclut la paix avec lui. Zînbî avait deux fils, dont l'un s'appelait Ferroukhân, l'autre Schehryâr. Ils conservèrent tous la religion de Perse. No^caïm fit ensuite détruire le vieux quartier de la ville, qui est resté en ruines jusqu'à ce jour.

Il y avait à Demâwend un dihqân puissant, nommé Merdânschâh, qui, en apprenant la défaite des Perses à Reï, jugeant que la situation était désespérée, envoya un messager à No^caïm, lui fit demander la paix et se déclara prêt à payer tribut. No^caïm lui accorda la paix, et rappela ses troupes de Demâwend.

Les soldats qui s'étaient enfuis s'étaient ralliés à Qoumes et à Dâmeghân; mais ils n'avaient pas de général, car Siyâwoukhsch avait été tué dans la bataille de Reï. Il n'y avait dans leurs rangs que des soldats de Reï, les troupes auxiliaires ayant regagné leurs provinces. No^caïm, en faisant porter à ^cOmar, par Modhârib, de la tribu d'^cIdjl, la nouvelle de la victoire et le *quint* du butin, lui annonça en même temps que les Perses s'étaient rassemblés à Qoumes. Le calife lui répondit : Comme il n'y a pas à Qoumes de général autour duquel une armée puisse se former, il n'y a pas lieu de faire de grands efforts pour combattre les Perses qui s'y trouvent. Reste toi-même à Reï et charge ton frère Sowaïd, fils de Moqarrin, de s'emparer de Qoumes, et de poursuivre les Perses aussi loin qu'il pourra. Ayant pris connaissance de cette lettre, No^caïm fit partir son frère Sowaïd avec un corps d'armée, dont l'avant-garde était commandée par Simâk, fils de Kharascha; l'aile gauche par ^cOtba (^cAïna?), fils de Nehâs, et l'aile droite par Moundsir, fils d'^cAmrou. Lorsque Sowaïd arriva à Qoumes, les troupes perses se dispersèrent, et comme

il n'y avait pas de ville fortifiée, les musulmans n'y trouvèrent aucune résistance. Sowaïd occupa Dâmeghân sans coup férir. Les Perses s'étant retirés vers Gorgân et dans le Taberistân, Sowaïd quitta immédiatement Dâmeghân et marcha à leur poursuite. Il arriva à Bastâm, ville du territoire de Qoumes du côté de Gorgân, et y établit son camp.

Il y avait à Gorgân un prince daïlamite, professant la religion perse, appelé *merzebân*, qui régnait sur Gorgân et Dihistân; et chaque ville du Taberistân avait un prince que, dans la langue du pays, on appelait *ispehbed.* Tous ces princes dépendaient du merzebân de Gorgân.

CHAPITRE LXVI.

CONQUÊTE DE GORGÂN ET DU TABERISTÂN.

Or le prince de Gorgân était Daïlamite, et les ispehbeds du Taberistân étaient du Guilân. Lorsque Sowaïd se dirigea de Bastâm vers Gorgân, le prince ou merzebân de Gorgân vint au-devant de lui, à la distance d'une journée de marche de la ville, embrassa l'islamisme et fit les propositions de paix suivantes : il payerait pour le Gorgân l'impôt foncier ordinaire, et ceux des habitants qui n'adopteraient pas la religion musulmane payeraient la capitation. En apprenant cette convention, ajouta le merzebân, les ispehbeds du Taberistân préféreront, eux aussi, la paix aux chances de la guerre. Si cependant il fallait employer les armes, il marcherait le premier avec l'armée de Gorgân, et combattrait jusqu'à ce qu'il fût maître de la province. Sowaïd accepta ces conditions, et conclut la paix avec lui; il se rendit avec lui à Gorgân, et établit son camp [près de la ville]. Le merzebân fit proclamer

dans la ville que tous ceux qui voudraient embrasser l'islamisme sortissent de la ville, et que les autres eussent à payer la capitation.

Lorsque les ispehbeds du Taberistân eurent connaissance de ces faits, ils vinrent trouver leur suzerain, dont ils dépendaient tous, et qui résidait à Âmol, au centre de la province. C'était un homme puissant, un Guilânien, du nom de Ferroukhân, et que l'on appelait l'*ispehbed des ispehbeds*. Ispehbed, dans la langue de Perse, signifie *duc*, c'est-à-dire un homme qui conduit l'armée. On l'appelait encore *ispehbed du Khorâsân*, parce que, comme il est dit dans les traditions, il tenait son investiture du prince du Khorâsân. Il portait aussi le nom de *Guîl de tous les Guilân*, et il mettait en tête de ses lettres les titres suivants : De la part de Ferroukhân, *Guîl* de tous les *Guilân*, roi de tout le Taberistân, duc du Khorâsân. Les ispehbeds du Khorâsân se servent encore aujourd'hui de cette formule. Or les ispehbeds du Taberistân, s'étant rendus auprès de Ferroukhân, le consultèrent sur les mesures à prendre. Ferroukhân répondit : C'en est fait de la Perse, tandis que de la racine arabe est sorti un arbre qui porte des fruits. La religion de Mo'hammed est une religion nouvelle, et toute religion nouvelle est victorieuse. Je pense donc que nous devons faire la paix et payer tribut. Cependant il ne faut pas que nous recevions l'armée musulmane et que nous acquittions la capitation individuellement; nous la payerons en bloc et nous la répartirons entre nous, comme nous voudrons. Cet avis ayant été approuvé par tous, Ferroukhân envoya un messager vers Sowaïd et demanda la paix, en stipulant qu'il payerait pour tout le Taberistân une somme annuelle de cinq cent mille dirhems, mais qu'il ne serait pas tenu de fournir des troupes aux musulmans en temps de guerre. Sowaïd accepta

ces conditions; la paix fut conclue, et Ferroukhân envoya cinq cent mille dirhems.

Sowaïd continua à camper à Gorgân. Il adressa à ʿOmar une lettre par laquelle il lui annonçait la conquête de Qoumes, de Gorgân et du Taberistân.

Ces événements eurent lieu dans la vingt-deuxième année de l'hégire.

CHAPITRE LXVII.

CONQUÊTE DE L'ADERBÎDJÂN ET DE DERBEND.

ʿOmar avait ordonné à Noʿaïm, fils de Moqarrin, de diriger Simâk, fils de Kharascha, vers l'Aderbîdjân, où auparavant il avait déjà envoyé ʿAçma, fils de Farqad, et Bokaïr, fils d'ʿAbdallah.

L'Aderbîdjân était ainsi nommé à cause des [nombreux] pyrées qui s'y trouvaient (les Perses appellent le feu, en langue pehlewie, *âder*), [et] parce que le feu, que les Perses adoraient, venait primitivement de ce pays. On désigne donc par le nom d'*Aderbîdjân* un certain nombre de villes qui s'étendent depuis Hamadân jusqu'à Derbend des Khazars. A l'extrémité de l'Aderbîdjân, il y a des routes qui conduisent vers le pays des Khazars, les unes par terre, les autres par mer; on appelle ces routes *derbend*, en arabe, *bâb*, et au pluriel, *abwâb*. Sur l'un de ces passages se trouve une ville, la plus grande de l'*Abwâb*, qu'on appelle *Bâb-al-Abwâb*. On y tient des foires. C'est dans cette ville que l'on fabrique l'étoffe appelée *maʿhfouri*, qui s'exporte dans le monde entier, d'un côté par l'Aderbîdjân vers Reï, l'ʿIrâq, Fars et Kirmân, d'un autre côté par le Taberistân, et de là, par voie de mer, vers le Khorâsân.

ʿAçma, fils de Farqad, d'un côté, et Bokaïr, fils d'ʿAbdallah, de l'autre, s'étaient dirigés vers l'Aderbìdjân. Le premier qui vint arrêter Bokaïr fut l'un des princes du pays, nommé Isfendiâr. Il fut défait et tomba lui-même entre les mains des musulmans. Il dit à Bokaïr : Préfères-tu t'emparer des villes de l'Aderbìdjân par composition ou par la lutte? — Par composition, répliqua Bokaïr. — Alors, reprit l'autre, garde-moi prisonnier; car si tu me fais mourir, tout l'Aderbìdjân se lèvera pour venger ma mort et luttera contre toi; mais si tu me gardes, tous feront la paix avec toi, de peur d'exposer ma vie. Bokaïr le retint en captivité. Simâk, fils de Kharascha, arriva avec les renforts qu'il amenait à Bokaïr, lorsque celui-ci s'était déjà emparé de la personne d'Isfendiâr et de toutes les villes qui se trouvaient à sa portée. Alors Bokaïr écrivit à ʿOmar que, n'ayant plus d'hostilités à craindre, aussi longtemps qu'Isfendiâr resterait entre ses mains, il croyait nécessaire de marcher sur Derbend.

Cependant l'un des dihqâns de l'Aderbìdjân, nommé Bahrâm, fils de Ferroukhzâd, rassembla une armée considérable. Attaqué par les forces réunies de Bokaïr, de Simâk et d'ʿAçma, il fut mis en fuite. Isfendiâr dit à Bokaïr : C'était le seul qui te restait à combattre; maintenant tout l'Aderbîdjân est à toi; tu peux aller où tu voudras; il n'y a plus personne dans cette province qui puisse t'attaquer. Bokaïr expédia à ʿOmar la nouvelle de sa victoire, ainsi que la cinquième partie du butin, et lui fit demander l'autorisation de se rendre à Derbend. ʿOmar la lui accorda. Après avoir établi ʿAçma, fils de Farqad, son lieutenant dans l'Aderbìdjân, en lui laissant Simâk avec toutes ses troupes, et en lui confiant son prisonnier Isfendiâr, Bokaïr, à la tête de son armée, se mit en route pour Derbend. ʿOmar adressa une lettre à ʿAçma,

et lui conféra le gouvernement de toute la province d'Aderbìdjân.

Le calife, sachant que Bokaïr aurait besoin de renforts à Derbend, expédia à Sorâqa, fils d'ʿAmrou, qui se trouvait à Baçra, l'ordre de se rendre, par la voie de l'Ahwâz, à Derbend, au secours de Bokaïr, et d'emmener avec lui ʿAbd-er-Raʿhmân, fils de Rabîʿa, ʿHodsaïfa, fils d'Asîd, et plusieurs autres des plus fameux guerriers. Il envoya le même ordre à ʿHabîb, fils de Maslama, qui se trouvait en Mésopotamie. Sorâqa et ʿHabîb partirent à la tête de leurs armées, se dirigeant chacun vers un de ces défilés qui conduisent tous dans le pays des Khazars.

L'avant-garde de Sorâqa était commandée par ʿAbd-er-Raʿhmân, fils de Rabîʿa. Sur le passage de cette armée se trouvait un territoire gouverné par un prince, nommé Schehryâr, qui vint au-devant d'ʿAbd-er-Raʿhmân et demanda la paix, mais il ne voulut pas payer tribut. Il dit: Je me trouve entre deux ennemis : les Khazars et les Russes. Ces peuples sont les ennemis du monde entier, et particulièrement les ennemis des Arabes. Il n'y a que les habitants de cette contrée qui soient en état de leur faire la guerre. Au lieu donc de vous payer tribut, nous ferons la guerre aux Russes, en nous équipant et en nous armant nous-mêmes, afin de les empêcher de franchir leurs limites. Considérez cette guerre, que nous sommes obligés de faire tous les ans, comme une compensation de la capitation et de l'impôt. ʿAbd-er-Raʿhmân répondit : Il y a un émir placé au-dessus de moi; je vais l'avertir. Il fit partir Schehryâr, avec une autre personne, vers Sorâqa; mais celui-ci voulut soumettre le cas à ʿOmar. Le calife décida que ces hommes seraient exemptés de l'obligation de payer la capitation et l'impôt. Cette décision

devint [par la suite] la loi générale : nulle part les habitants des défilés n'acquittent ni capitation ni impôt, parce qu'ils combattent les infidèles et défendent ainsi les musulmans, ce qui est considéré comme une compensation de l'impôt. Cette mesure fut également appliquée lors de la conquête de la Transoxane. Les contrées de Sîdjâb (Isfîdjâb) et de Ferghâna ne payent pas d'impôt; car elles sont continuellement en guerre avec les Turcs, qu'elles empêchent d'envahir le territoire musulman.

Après la conclusion de cette affaire, Sorâqa, Bokaïr et 'Habîb, fils de Maslama, réunirent leurs forces. Les habitants de tous les autres défilés firent la paix avec eux. Ils s'engagèrent à protéger le territoire musulman contre les invasions ennemies du côté de ces défilés, afin que les musulmans fussent dispensés d'y placer des troupes. Sorâqa envoya chacun de ses généraux vers l'un des défilés ou vers l'une des villes qui se trouvaient dans les montagnes. Dans l'une de ces villes, nommée Mouqân, il envoya Bokaïr, fils d''Abdallah, et dirigea 'Hodsaïfa, fils d'Asîd, vers les villes qui se trouvaient en face du défilé des Alains. Il fit fortifier tous les passages du côté des Alains et des Khazars, de sorte que les musulmans se trouvèrent protégés dans leurs villes contre les ennemis. Ensuite il adressa à 'Omar une lettre par laquelle il lui rendit compte de ce qu'il avait fait. 'Omar en fut très-heureux, car il avait été très-préoccupé au sujet de ces défilés. Il s'était dit que, si les ennemis venaient, en franchissant ces passages, envahir le territoire musulman, les Perses pourraient se joindre à eux et les musulmans seraient repoussés de nouveau. Il ne croyait pas que cette affaire serait menée à bien si rapidement. Il éprouva donc une grande joie lorsqu'il reçut cette nouvelle, et écrivit une lettre pleine d'éloges à Sorâqa. Quel-

que temps après, le calife fut attristé par la nouvelle que Sorâqa était mort à Derbend, en remettant le commandement entre les mains d'ʿAbd-er-Raʿhmân, fils de Rabîʿa. ʿOmar maintint le commandement à ʿAbd-er-Raʿhmân et lui écrivit : Il faut que tu donnes aux musulmans un aussi bon exemple que Soràqa.

ʿAbd-er-Raʿhmân demanda à Schehryâr de quel côté il pourrait tenter une expédition à travers les défilés, pour convertir à l'islamisme les habitants de la contrée. Schehryâr répondit : Contentons-nous d'exiger d'eux qu'ils empêchent les ennemis de pénétrer ici. — Je ne m'en contente pas, répliqua ʿAbd-er-Raʿhmân. [Alors Schehryâr dit :] De l'autre côté de ces défilés, quand on a passé le territoire des Alains, des Russes et des Khazars, on rencontre un vaste territoire avec de nombreuses villes, qu'on appelle Balandjar; au delà de cette contrée se trouve la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj, construite par Dsou'l-Qarnaïn. ʿAbd-er-Raʿhmân s'écria: Je n'aurai pas de repos avant d'avoir fait une expédition sur le territoire de Balandjar; et si je ne craignais pas le blâme du prince des croyants, j'irais jusqu'à la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj. En conséquence, il mit son armée en mouvement, franchit l'un des défilés et pénétra jusqu'au territoire de Balandjar, sur lequel il s'avança l'espace de vingt parasanges. Après avoir converti plusieurs villes à l'islamisme, il revint à Derbend, où il resta pendant tout le règne d'ʿOmar et également sous le règne d'ʿOthmân, et il y mourut, après avoir converti à l'islamisme toutes ces contrées, les défilés et les villes.

Un homme d'entre ceux qui avaient fait avec ʿAbd-er-Raʿhmân l'expédition [dont nous venons de parler] vint trouver ʿOmar, qui lui demanda comment ils avaient passé le défilé, comment ils avaient pu pénétrer dans ces con-

trées et comment ils avaient combattu. Cet homme répondit : Toutes ces contrées étaient habitées par des païens, Khazars et Alains, mêlés avec des Turcs. Lorsque nous y arrivâmes, ils dirent entre eux : Jamais une armée d'hommes n'a pénétré ici. C'est une troupe d'anges du ciel, pour avoir osé venir jusqu'à nous. Puis ils nous demandèrent si nous étions des anges ou des hommes. Nous répondîmes : Nous sommes des hommes; mais nous avons avec nous des anges qui nous accompagnent partout où nous allons, pour nous porter secours si nous sommes attaqués. Alors ils n'osèrent pas nous approcher, et personne ne nous attaqua; car ils se disaient : Ces hommes ne peuvent pas être tués, parce que les anges sont avec eux. Nous avançâmes donc dans ce pays, jusqu'à ce que, dans une certaine ville, un homme se dit : Je vais frapper l'un d'eux, pour voir s'il mourra ou non. Il se posta derrière un arbre et tira une flèche sur l'un des nôtres, qu'il tua. Les habitants reconnurent alors que nous étions mortels, et ils se disposèrent à nous attaquer. Nous retournâmes sur nos pas et revînmes à Derbend.

Cet homme raconta encore : Un jour, ʿAbd-er-Raʿhmân était à causer avec Schehryâr. Celui-ci avait à son doigt une bague dont le chaton était un rubis rouge, qui avait, pendant le jour, l'éclat du feu, et qui brillait, pendant la nuit, comme une lumière. ʿAbd-er-Raʿhmân lui demanda d'où et de qui il tenait ce chaton. Schehryâr fit venir l'un de ses serviteurs et dit à ʿAbd-er-Raʿhmân : C'est cet homme qui me l'a apporté de la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj. Les contrées qui nous séparent de ce lieu appartiennent à un grand nombre de rois, dont l'un a dans ses possessions la digue, qui se trouve entre deux montagnes. J'avais envoyé, par cet homme, des présents à chacun des rois qui sont sur la route. De cette façon, ils le

laissèrent passer de l'un à l'autre jusqu'auprès du roi de la digue, auquel il remit les présents nombreux que je lui avais envoyés et la lettre que je lui avais écrite. Je lui avais demandé un rubis pour en faire le chaton de ma bague, et c'est ce chaton que le roi remit à cet homme, qui me l'a apporté. ʿAbd-er-Raʿhmân demanda au serviteur : D'où ont-ils tiré ce joyau? Le serviteur dit : Lorsque je lui eus remis les présents et la lettre, le roi fit appeler son fauconnier et lui dit : Cherche un joyau pour cet homme. Le fauconnier tenait sur sa main un aigle. Il se mit en route, laissa l'aigle pendant trois jours sans nourriture, puis il le prit, se munit d'un morceau de viande rouge, et se rendit avec moi vers la montagne à laquelle est adossée la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj. Après avoir gravi la montagne, je regardai en bas et je vis un large fossé creusé [artificiellement] et si profond, qu'il paraissait noir et qu'il était impossible d'en apercevoir le fond. Le fauconnier me dit : Je vais jeter cette viande dans le ravin et je lâcherai l'aigle après. S'il l'attrape pendant la chute, il n'en sera rien; mais si le morceau de viande tombe jusqu'au fond, il est certain qu'il rapportera quelque chose [avec la viande]. Puis il jeta le morceau et lâcha l'aigle. La viande tomba jusqu'au fond, l'aigle la saisit avec ses serres, la rapporta et vint s'appuyer sur la main du fauconnier. Le rubis que tu vois ici était attaché à la viande; le fauconnier l'ôta et me le donna, et je l'ai rapporté. ʿAbd-er-Raʿhmân dit : Fais-moi la description de la digue. Le serviteur continua ainsi : Il y a deux montagnes élevées; on a comblé l'intervalle qui se trouvait entre elles par une construction aussi élevée que les montagnes, en employant des pierres, du cuivre et de l'airain fondus. ʿAbd-er-Raʿhmân s'écria : Cet homme dit vrai; il a vu la digue! Car il est dit dans le Coran : « Ap-

portez-moi de grandes pièces de fer *en assez grande quantité* pour combler l'intervalle entre les deux montagnes, » etc. (Sur. XVIII, vers. 95.) Puis ʿAbd-er-Raʿhmân demanda : Quelle est la couleur de la digue? Est-elle rouge, ou blanche, ou noire? L'un des assistants était vêtu d'une cotte d'étoffe rayée du Yemen, dont le fond était blanc et les raies petites et noires, ressemblant à des anneaux d'une cuirasse. Le narrateur, montrant cette robe, dit : La couleur de la digue est comme celle de ce vêtement. — C'est vrai, répliqua ʿAbd-er-Raʿhmân. Puis il demanda à Schehryâr quel était le prix du chaton. Schehryâr répondit : Personne ne le sait. Cependant la valeur des présents que j'ai envoyés au roi était de cent mille dirhems; j'en ai envoyé autant aux différents rois qui se trouvent sur la route; de sorte que le total s'élève à deux cent mille dirhems, en dehors des dépenses du voyage de cet homme et des cadeaux que je lui ai faits. Schehryâr ôta ensuite la bague de son doigt et la présenta à ʿAbd-er-Raʿhmân. Celui-ci la prit et la remit au doigt de Schehryâr, en disant : Je n'en ai pas besoin. Schehryâr dit : Si l'un des rois de Perse avait entendu parler de cette bague, il me l'aurait enlevée. C'est parce que vous avez de la foi et de la loyauté, que vous vous rendez maîtres du monde entier.

Ce fut en cette même année, la vingt-deuxième de l'hégire, que naquirent ʿAbdou'l-Mélik, fils de Merwân, et Yezîd, fils de Moʿâwiya.

CHAPITRE LXVIII.

FUITE DE YEZDEGERD VERS LE KHORÂSÂN, ET SA MORT. CONQUÊTE DU KHORÂSÂN PAR LES MUSULMANS.

Lorsque Dieu donna aux musulmans la victoire à Djaboulâ, Yezdegerd se trouvait à ʿHolwân. En apprenant cette nouvelle, il s'enfuit avec sa suite vers Reï. Il voyageait dans un char traîné par des mules. Un jour on arriva à un cours d'eau par lequel il fallait faire passer les mules, et l'on réveilla Yezdegerd qui était endormi dans son char. Il s'écria : Pourquoi m'avez-vous réveillé? J'avais précisément un rêve : il me semblait voir comment mon aïeul Kesra discutait avec Moʿhammed en présence de Dieu. Kesra disait : Ô Moʿhammed, permets que mes descendants accomplissent le temps de leur règne. Moʿhammed répondait : Je leur accorde cent ans. Kesra demandait qu'il prolongeât ce temps. Moʿhammed répliquait : Soit, cent dix ans. — Ajoute encore, disait Kesra. — Cent vingt ans. — Encore plus, demandait Kesra. C'est à ce moment que vous m'avez réveillé. Si vous ne l'aviez pas fait, j'aurais su combien de temps durerait mon règne.

Quand Yezdegerd arriva à Reï, un chef de la ville, nommé Abân-Djâdou, s'empara de sa personne et le tint prisonnier dans une maison. Yezdegerd lui demanda s'il avait l'intention de le tuer. — Non, répliqua l'autre; mais voici ce que je veux : Tu as perdu ton royaume, et tu ne le retrouveras plus. Je veux donc rédiger des chartes en ma faveur et en faveur de mes fils, par lesquelles chartes, écrites en ton nom, tu me donneras toutes les propriétés de Reï; et quand il y aura un autre roi, je dirai que je les tiens de toi. Yezdegerd dit :

Soit, écris ce que tu voudras. Abân-Djâdou prit l'anneau de Yezdegerd, rédigea toutes les chartes qu'il voulait et telles qu'il les voulait, et les scella du sceau du roi. Yezdegerd vécut en sûreté à Reï. Après la bataille de Nehâwend, il quitta Reï, en emportant avec lui le feu [sacré] qui se trouvait dans cette ville, et qui était le plus ancien de tous les pyrées, et vint à Ispâhân. Ne se plaisant pas dans cette ville, il se rendit dans le Kirmân. De là il alla dans le Khorâsân, à Nischâpour, ayant toujours avec lui le feu [sacré], et de Nischâpour il vint à Merw. De cette ville, il adressa une lettre à toutes les villes du royaume de Perse où les Arabes n'avaient pas encore pénétré, et toutes ces villes accueillirent sa lettre avec respect; on lui rendit des hommages et on lui donna le titre de roi, car il l'était encore. Yezdegerd, se sentant en sûreté à Merw, fit construire, à deux parasanges de la ville, un pyrée, où il déposa le feu qu'il avait apporté avec lui, et il fit entourer le pyrée de jardins, fit élever de nombreux moulins, et créa ainsi un délicieux paysage. Puis il continua à demeurer à Merw.

Mo^chammed-ben-Djarîr dit qu'il a trouvé dans les livres et les traditions perses que Yezdegerd a été tué dans un moulin, moins d'une année après son arrivée à Merw. Mais il rapporte, d'un autre côté, que Yezdegerd s'était enfui de Merw, qu'il avait gagné Merw-er-Roud, et qu'il avait parcouru ainsi tout le Khorâsân, poursuivi de ville en ville par A^chnaf, fils de Qaïs, qu'^cOmar y avait envoyé pour s'emparer de sa personne; qu'arrivé à Balkh, il avait adressé des lettres au khâqân des Turcs et au roi de Chine pour leur demander du secours; que le roi de Chine avait envoyé une armée et que Yezdegerd, avec sa suite, escorté par le khâqân, avait franchi le Djî^choun, et qu'il était venu à Ferghâna, où il demeura pendant tout

le règne d'ᶜOmar; enfin que du temps d'ᶜOthmân, fils d'ᶜAffân, il revint à Merw, où il périt. Ce récit est en désaccord avec celui des traditions perses. Mais je vais rapporter [en détail] l'un et l'autre.

Or voici ce que racontent les livres des traditions perses, d'accord avec les traditions arabes : Comme Yezdegerd [excitait constamment les habitants du Khorâsân à se soulever] par les lettres qu'il leur adressait de Reï, le calife était obligé de faire la guerre chaque année. Mais, après la bataille de Nehâwend, ᶜOmar autorisa les troupes musulmanes à avancer où elles pourraient. C'est alors que Yezdegerd alla de Reï à Merw, où il construisit le pyrée dont nous avons parlé; il y demeura en paix, et adressa des lettres dans toutes les directions. J'ai lu dans ces traditions [dit le traducteur persan] que Yezdegerd, en arrivant à Merw, avait avec lui quatre mille personnes, parmi lesquelles il n'y avait pas un seul guerrier. C'étaient seulement des esclaves de son palais, des cuisiniers, des valets de chambre, des palefreniers, des secrétaires, des femmes, épouses légitimes et esclaves, des vieillards et des enfants de sa famille. Ces quatre mille personnes constituaient sa maison; elles étaient parties avec lui de Madâïn; mais il ne lui était pas resté assez de ressources pour soutenir une si nombreuse famille, et il n'avait aucun revenu.

Il y avait dans le Khorâsân un roi, vassal de Yezdegerd, nommé *Mâhouï-Souri*, qui régnait sur toute la province, jusqu'aux bords du Djiᶜhoun. Les pays d'au delà du Djiᶜhoun appartenaient au khâqân des Turcs. Lorsque Mâhouï apprit que Yezdegerd avait été chassé de Madâïn, il conclut une alliance avec le khâqân; il fut stipulé que les deux pays seraient étroitement unis et se prêteraient réciproquement aide et protection en cas de besoin, en fournissant des troupes, de l'ar-

gent et des armes. Ensuite, Yezdegerd ayant demandé à Mâhouï de lui rendre ses comptes de plusieurs années, Mâhouï fit demander au khâqân des troupes pour les employer contre Yezdegerd. Le khâqân envoya sept mille cavaliers turcs, qui vinrent camper aux portes de Merw. Yezdegerd ayant demandé quelles étaient ces troupes, Mâhouï répondit : C'est le khâqân qui les a envoyées pour ta protection. Alors Yezdegerd dit : Maintenant, vite, va chercher l'argent pour régler tes comptes. — J'obéis, répliqua Mâhouï. Mais pendant la nuit il fit entrer dans la ville les soldats turcs, les posta à la porte du palais de Yezdegerd, afin que, vers le matin, après avoir ouvert la porte, ils entrassent dans le palais et qu'ils fissent mourir Yezdegerd. Celui-ci, ayant été prévenu, se fit descendre par ses femmes, au moyen d'une corde, du haut du mur et, dans l'obscurité de la nuit, il quitta la ville à pied, et vêtu de sa robe brodée d'or. Après avoir marché un peu de temps, il se sentit fatigué; il vint à la porte d'un moulin, et dit au meunier : As-tu une place où je puisse dormir, car je suis fatigué? Le meunier, qui ne le connaissait pas, étendit une couverture dans le moulin, et Yezdegerd se coucha et s'endormit. Lorsqu'il fut jour, le meunier, voyant la robe brodée d'or, désira s'en emparer. Il frappa Yezdegerd d'un coup de hache à la tête, et le tua pendant son sommeil. Puis il le dépouilla de sa robe et jeta le cadavre dans l'eau.

Lorsque, au matin, Mâhouï ne trouva pas Yezdegerd dans le palais et qu'il apprit qu'il s'était sauvé en descendant du mur, il le fit rechercher, et on trouva entre les mains du meunier la robe de Yezdegerd. Mâhouï fit tuer le meunier. Puis il demeura en paix à Merw, jusqu'au moment où ʿOmar envoya Aʿhnaf, fils de Qaïs, dans le Khorâsân, avec l'armée de Baçra et de Koufa. Aʿhnaf ne trouva point de résistance

dans le Khorâsân; et lorsqu'il arriva à Merw, Mâhouï s'enfuit, gagna l'autre rive du Dji'houn, se rendit auprès du khâqân, et resta dans le Turkestân. A'hnaf acheva la soumission du Khorâsân, occupa Merw, Balkh et Herât, et propagea l'islamisme de tous côtés, jusqu'aux bords du Dji'houn. Ayant cherché parmi les villes du Khorâsân celle qui lui conviendrait le mieux pour sa résidence, il donna la préférence à Merw-er-Roud, et fit construire à quatre parasanges de la ville un bourg, qu'on appelle aujourd'hui *Daïr-al-A'hnaf*, et en arabe *Qaçr-al-A'hnaf*. Il y demeura pendant tout le règne d''Omar, et jusqu'à la fin de sa vie.

Tel est le récit de la mort de Yezdegerd et de la fin de l'empire de Perse, d'après les savants qui connaissent les traditions et d'après les ouvrages persans. Cette version est généralement connue. Mo'hammed-ben-Djarîr donne une version différente. Il rapporte : Lorsque Yezdegerd se rendit à Merw, 'Omar mit en campagne A'hnaf, fils de Qaïs, avec douze mille hommes des armées de Koufa et de Baçra, en lui commandant de poursuivre Yezdegerd en tout lieu et de le faire disparaître de la surface de la terre. Ce ne fut qu'avec peine que le calife se décida à envoyer les troupes de Baçra et de Koufa dans le Khorâsân, car il n'aimait pas que l'armée musulmane fût trop éloignée de lui. A'hnaf se rendit d'abord à Ispâhân, de là il vint à Tabès, près de Qâïn, dans le Kouhistân, et se dirigea ensuite vers le Khorâsân. La première ville qu'il rencontra sur son chemin dans cette province fut Herât. Il la prit d'assaut. Après y avoir établi comme son lieutenant un officier nommé Ço'hâr al-'Abdî, il marcha sur Merw, où se trouvait Yezdegerd. Il expédia aussi Motarrif, fils d''Abdallah, avec un petit détachement, vers la ville de Nîschâpour, qui n'avait pas de garnison, et 'Hârith, fils de 'Hassân,

vers Sarakhs. Ces deux villes furent prises sans coup férir. Quand Aᶜhnaf arriva à Merw, Yezdegerd s'enfuit à Merw-er-Roud. De là il envoya des ambassadeurs au khâqân des Turcs, au roi de Soghd et au roi de Chine, et leur fit demander du secours.

Aᶜhnaf était à Merw. ᶜOmar lui fit expédier de Koufa des renforts conduits par quatre officiers arabes distingués, savoir : ᶜAlqama, fils de Naçr, de Baçra; Ribᶜî, fils d'ᶜÂmir, de la tribu de Temîm; ᶜAbdallah, fils d'ᶜAbou-ᶜOqaïl, le Thaqîfite, et Ibn-ᶜOmar Ghazzâl, de Hamadân. Aᶜhnaf fut très-content de leur arrivée. Il laissa ᶜHâritha, fils de Noᶜmân al-Bâhilî, comme son lieutenant à Merw, et se rendit avec un corps de troupes à Merw-er-Roud. Yezdegerd quitta cette ville et vint à Balkh, où il se fortifia. Aᶜhnaf demeura à Merw-er-Roud, ville qui était située au centre du Khorâsân et peu éloignée des villes de Merw, de Nîschâpour et de Herât. Il fit marcher les troupes de Koufa sur Balkh. La ville se rendit après un combat. Yezdegerd s'enfuit de nouveau et passa le Djîᶜhoun. Ensuite Aᶜhnaf vint à Balkh, et envoya une expédition dans le Tokhâristân, et cette province fut entièrement conquise. Après avoir nommé Ribᶜî, fils d'ᶜÂmir, gouverneur de Balkh, en laissant à sa disposition les troupes de Koufa, il retourna à Merw-er-Roud, et y resta. Il annonça à ᶜOmar la conquête du Khorâsân et la fuite de Yezdegerd sur le territoire du Turkestân. ᶜOmar, en recevant cette nouvelle, s'écria : Que ferai-je de la conquête du Khorâsân? Je voudrais qu'il y eût entre nous et ce pays une mer de feu, pour que personne ne pût s'y rendre! ᶜAlî, qui était présent, lui demanda pourquoi il voyait avec peine la conquête du Khorâsân. — Parce que, répondit ᶜOmar, les habitants du Khorâsân ont rompu déjà trois fois la paix conclue avec eux et ont versé beaucoup de

sang musulman. Je ne voudrais pas qu'il y eût des musulmans dans ce pays. Puis il adressa à Aʿhnaf une lettre ainsi conçue : Ne pousse pas plus loin tes conquêtes ; reste dans le Khorâsân. Je ne veux pas que tu franchisses le Djîʿhoun. Ayez soin de conserver vos mœurs, et de ne point adopter les mœurs des Perses, en fait de nourriture et de luxe, afin que vous restiez attachés à vos anciennes coutumes, et que la protection de Dieu vous soit toujours acquise.

Yezdegerd, après avoir passé le Djîʿhoun, se rendit à Soghd. Le roi de Soghd lui fournit une armée nombreuse, de même que le khâqân, qui, après avoir réuni tous les combattants à Ferghâna, franchit avec Yezdegerd le Djîʿhoun, et marcha sur Balkh. Ribʿî, fils d'ʿÂmir, se retira, avec les troupes de Koufa qu'il avait auprès de lui, vers Merw-er-Roud, auprès d'Aʿhnaf. Yezdegerd et le khâqân, à la tête d'une armée composée de gens de Soghd, du Turkestân, de Balkh et du Tokhâristân, au nombre de cinquante mille cavaliers, vinrent à Merw-er-Roud. Aʿhnaf disposait de vingt mille hommes ; c'étaient des troupes de Koufa et de Baçra. Les deux armées demeurèrent en présence l'une de l'autre, à l'endroit où est maintenant Daïr-al-Aʿhnaf, pendant deux mois, et l'on combattait chaque jour du matin au soir. Yezdegerd résidait dans la ville même de Merw-er-Roud.

Une certaine nuit, l'un des hommes les plus considérables d'entre les Turcs, un des parents du khâqân, sortit du camp avec sa suite pour faire le service des avant-postes. Aʿhnaf, averti de cette circonstance, vint en personne aux avant-postes, attaqua le Turc et le tua. Cet homme avait deux frères qui, en apprenant sa mort, vinrent l'un après l'autre pour lutter contre Aʿhnaf. Celui-ci les tua également. Quand il fut jour et que le khâqân fut instruit de ce qui s'était passé, il se

rendit sur le lieu où le combat avait eu lieu. En voyant ces trois cadavres, il fut très-affligé et dit : Cette guerre est bien malheureuse! Nous sommes ici depuis si longtemps, et nous avons perdu tant d'hommes! Cependant, quand même nous réussirions à nous rendre maîtres de ce pays, il faudrait l'abandonner à Yezdegerd et nous en aller. Quel est notre profit en ceci? En conséquence, il leva son camp, retourna à Balkh, passa immédiatement le fleuve et rentra dans le Turkestân.

Après le départ du khâqân, Yezdegerd quitta Merw-er-Roud et partit pour Merw, où il avait déposé en secret une grande quantité de joyaux et de trésors. Lorsqu'il s'approcha de la ville, ʿHâritha, fils de Noʿmân, la mit en état de défense. Yezdegerd prit ses richesses [qu'il avait réussi à faire sortir de la ville], et se dirigea vers Balkh, pour se rendre auprès du khâqân. Les officiers perses qui étaient avec lui lui demandèrent quel était son dessein. Il leur dit qu'il avait l'intention de se mettre sous la protection du khâqân et de demeurer avec lui dans le Turkestân. Les Perses dirent : N'y va pas, car nous ne te suivrons pas. Les Turcs sont des gens sans religion ni foi. Si tu veux te placer sous la protection de quelqu'un, tourne-toi vers les Arabes. Ces hommes, qui t'ont chassé de ton toit et de ta patrie, et en sont les maîtres actuellement, sont des gens de bonne foi. Donne-leur ces trésors que tu tiens, afin qu'ils te rendent ton foyer, et nous vivrons tous en paix dans notre patrie. Puisqu'il faut subir un sacrifice, il vaut mieux rester dans la patrie que de vivre sur le sol étranger. Comme Yezdegerd refusait de se rendre à leurs conseils, ils lui dirent : Si tu veux quitter ton pays, nous ne te permettrons pas d'emporter ces richesses que nos pères ont eu tant de peine à accumuler dans le trésor des

rois. Nous ne voulons pas que tu les emportes hors de Perse et que tu les donnes aux Turcs. Ils lui enlevèrent les trésors et se séparèrent de lui. Yezdegerd, resté seul avec sa suite, se rendit auprès du khâqân. Les Perses apportèrent les trésors à Aʿhnaf, fils de Qaïs, et se soumirent à lui. Aʿhnaf les renvoya tous dans leurs foyers, à Madâïn, dans la province de Perse, dans l'Ahwâz, à Reï et ailleurs, et distribua les trésors entre les musulmans, dont chacun reçut une somme égale à sa part du butin de Nehâwend.

Moʿhammed-ben-Djarîr rapporte encore, dans son ouvrage, que Yezdegerd ayant pris la fuite après la révolte des Perses, ceux-ci l'avaient poursuivi, et que, l'ayant trouvé dans un moulin, ils l'avaient tué et avaient jeté son cadavre dans l'eau; qu'ensuite, ils avaient apporté les trésors à Aʿhnaf, et qu'ils avaient fait leur soumission. L'auteur donne encore une autre tradition, où il est dit : Yezdegerd s'enfuit de Merw et vint à Balkh, passa le Djîʿhoun et se rendit dans le Turkestân. Arrivé à Soghd, il fut rejoint par l'ambassadeur qu'il avait envoyé en Chine et qui lui apportait une lettre de réponse [de la part du roi de Chine]. Dans cette lettre, il était dit : Je sais que les rois ont le devoir de s'entr'aider les uns les autres; cependant j'ai appris par ton ambassadeur quels sont ces gens contre lesquels tu demandes mon assistance, quelles sont leurs mœurs, leur religion et leur manière d'agir. Or, ces hommes, ayant une telle religion et une telle loyauté, conquerront le monde entier, et personne ne pourra les repousser. Il ne te reste d'autre ressource que d'user envers eux de moyens pacifiques, afin de les éloigner et pour n'être pas chassé par eux. Ensuite le khâqân retourna dans le Turkestân, et Yezdegerd demeura à Ferghâna. Aʿhnaf revint de Balkh à Merw-er-Roud et annonça à ʿOmar sa victoire.

Moʿhammed-ben-Djarîr ajoute que, deux ans après l'avénement d'ʿOthmân, les habitants du Khorâsân se révoltèrent, que Yezdegerd revint de Ferghâna et qu'il fut tué alors.

ʿOmar, en recevant la lettre d'Aʿhnaf qui lui annonçait la conquête du Khorâsân et l'expulsion de Yezdegerd, éprouva une grande joie et fut tranquillisé à l'égard du Khorâsân. Il notifia à Aʿhnaf sa nomination comme gouverneur de cette province, et dirigea l'armée de l'ʿIrâq sur la province de Perse.

CHAPITRE LXIX.

CONQUÊTE DES VILLES DE LA PROVINCE DE PERSE.

Au commencement de la vingt-troisième année, le calife ʿOmar envoya une armée de vingt mille hommes vers la province de Perse, car il avait appris que Schehrek, le roi de cette province, avait rassemblé une nombreuse armée dans la ville de Tawwadj. Tawwadj est la ville qu'on appelle en persan Tawaz, et d'où vient l'étoffe nommée *tawazî*. Elle est située près de la frontière, du côté de l'Ahwâz. ʿOmar, au lieu de placer à la tête de l'expédition un général en chef, désigna à chaque officier une ville dont il serait gouverneur, disant : L'armée perse s'est réunie sur un seul point et a fait son plan. Quand vous entrerez en Perse, ne vous dirigez pas vers cet endroit, afin de déranger leur plan. Que chacun de vous avec son détachement se rende dans son gouvernement; puis combattez-les séparément, et Dieu vous donnera la victoire. Moudjâschiʿ, fils de Masʿoud, le Thaqîfite, fut chargé du gouvernement de Tawaz, de Schâpour et d'Ardeschîr-Khourrè. ʿOthmân, fils d'Abou'l-ʿÂç, le Thaqîfite, eut la ville d'Içtakhr; son frère Al-ʿHakam, fils d'Abou'l-ʿÂç, la ville de Schîrâz, qui était la

capitale de la province; et Sâriya, fils de Zounaïm, de la tribu de Doïl, les villes de Fasâ et de Dârâbgerd.

Schehrek et son armée se trouvaient donc à Tawaz. Lorsque les Arabes entrèrent dans la province et que les différents officiers musulmans se dirigèrent vers les villes qui leur avaient été assignées, l'armée perse se divisa également, et chacun [des chefs perses] accourut dans sa ville pour la défendre. Leur plan de campagne fut ainsi dérangé, et cette circonstance était pour eux comme une véritable déroute. Moudjâschiᶜ, fils de Masᶜoud, se rendant à Tawaz, vint à Schâpour et occupa la ville. Schehrek avait laissé une petite garnison à Tawaz, et était retourné à Schîrâz. Moudjâschiᶜ dirigea de Schâpour un coup de main sur Tawaz, tua la garnison, s'empara de la ville et fit un butin immense. (Moudjâschiᶜ était le frère d'ᶜObaïd, fils de Masᶜoud, qui avait été tué sous les pieds d'un éléphant à la *journée du pont.*) Tawaz et Içtakhr étaient les deux villes de Fars qui avaient été déjà conquises une première fois par ᶜAlâ-ben-al-ᶜHadhramî, lors de l'expédition qu'il avait entreprise par mer sans l'aveu du calife. Mais elles s'étaient rendues indépendantes de nouveau. Après avoir pris possession de Tawaz, Moudjâschiᶜ distribua le butin entre ses soldats, et en envoya le quint à Médine, en même temps que la nouvelle de sa victoire.

La garnison d'Içtakhr, en apprenant qu'ᶜOthmân, fils d'Abou'l-ᶜÂç, se dirigeait sur cette ville, marcha au-devant de lui, et le rencontra près d'une ville nommée Gour, et en arabe Djour, ville d'où vient l'eau de rose appelée *djourî* ou *pâresî.* ᶜOthmân attaqua les Perses et les mit en déroute. Ensuite il vint sous les murs d'Içtakhr, et assiégea la ville, qui finit par capituler. ᶜOthmân fit parvenir à ᶜOmar la nouvelle de sa victoire et le quint du butin.

Al-ʿHakam, fils d'Abou'l-ʿÂç, marcha sur Schîrâz, où se trouvait déjà Schehrek, qui était accouru de Tawaz avec une nombreuse armée de Perses, tous couverts d'armures qui ne laissaient voir que leurs yeux. Al-ʿHakam, lui aussi, avait des forces considérables, composées en grande partie de chefs arabes et des plus fameux guerriers, tels que ʿObaïdallah, fils de Maʿmar, de la tribu de Temîm; Schibb, fils de Maʿbad, de la tribu des Badjîla; Djâroud al-ʿAbdî, et Abou-Çofra, père de Mouhallab. Quand les deux armées furent en présence et que, vers midi, les Perses descendirent des hauteurs, leurs armures, réfléchissant les rayons du soleil, jetaient un tel éclat que les yeux des musulmans en furent éblouis. Le combat s'engagea, et dura jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. Les Perses furent mis en déroute, et les musulmans en firent un grand carnage. Al-ʿHakam tua de sa main Schehrek et le fils de ce prince. Un général de l'armée de Schehrek, nommé Arzounbân, vint, à la tête de son corps de cavaliers, se mettre sous la protection de ʿHakam. Après avoir partagé entre les musulmans le butin, qui était considérable, ʿHakam en fit porter le quint à ʿOmar, et lui annonça la victoire qu'il venait de remporter et la prise de Schîrâz.

Sâriya, fils de Zounaïm, s'était dirigé vers Fasâ et Dârâbgerd. Les Perses s'enfermèrent dans Dârâbgerd, où les musulmans les assiégèrent pendant deux ou trois mois. Les Perses appelèrent alors à leur secours les Kurdes qui se trouvaient dans la province; et ceux-ci arrivèrent en grand nombre. En même temps, les assiégés firent une sortie, et une bataille terrible s'engagea. Beaucoup de musulmans furent tués. Cette bataille eut lieu un vendredi, à l'heure de la prière, dans une vaste plaine. Les musulmans, qui se trouvaient à proximité d'une montagne élevée, furent entourés par les infidèles.

et taillés en pièces. Leur situation était devenue très-grave, et ils commençaient déjà à fuir. Alors, au moment même de la prière, Sâriya et les troupes musulmanes entendirent, au milieu du combat, la voix d'ʿOmar et ces paroles : « Sâriya, la montagne, la montagne ! » Sâriya dit aux soldats : J'entends la voix d'ʿOmar, l'entendez-vous aussi ? — Nous l'entendons, répondirent-ils; mais cela ne peut pas être, car nous sommes séparés de lui par une trop grande distance. — Il est possible, répliqua Sâriya, que Dieu nous fasse entendre la voix d'ʿOmar, et qu'il nous donne une direction. En conséquence, il conduisit les troupes vers la montagne, au pied de laquelle il prit position, protégeant ainsi ses derrières. Après y avoir passé la nuit en sûreté, il recommença le combat le lendemain et obtint la victoire. Or, dans la nuit du vendredi, ʿOmar, qui était très-inquiet au sujet de cette armée, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis deux mois, l'avait vue, en rêve, engagée dans un combat, à l'heure de la prière du vendredi. Il avait raconté ce rêve à ses compagnons, et, à l'heure de la prière, il monta en chaire. Au milieu du sermon, il dit : Musulmans, j'ai rêvé cette nuit qu'en ce moment Sâriya et vos frères sont engagés dans un combat, et je ne doute pas qu'à cette heure ils ne combattent. Puis, ayant gardé le silence pendant quelque temps, comme s'il réfléchissait, il reprit : Sâriya lutte dans une vaste plaine; il est enveloppé par les Perses. S'il s'appuyait à la montagne, il serait dégagé. Ensuite il s'écria : Sâriya, la montagne, la montagne ! et, après une pause, il continua son sermon. Dieu porta la voix d'ʿOmar aux oreilles des musulmans, de Médine à Dârâbgerd, et ils s'appuyèrent à la montagne.

Après la bataille, les musulmans avaient réuni un butin considérable. Sâriya fit partir un messager pour Médine, pour

porter à ʿOmar la nouvelle de la victoire et la cinquième partie du butin. Il lui remit, entre autres objets, un coffret rempli de joyaux, auquel on n'avait pas touché, et que l'on envoya au calife personnellement. Lorsque ce messager arriva à Médine, ʿOmar se trouvait dans la mosquée, où était dressée une table, et il le vit distribuant à manger à différentes personnes. En effet, ʿOmar faisait égorger chaque jour, aux frais du trésor public, un chameau, faisait dresser une table dans la mosquée et y donnait à manger aux pauvres, aux voyageurs et aux étrangers. ʿOmar, en voyant le messager, crut que c'était un étranger qui venait pour demander à manger, et il lui dit : Assieds-toi et mange un peu. Après la distribution de la nourriture à la foule, ʿOmar, selon son habitude, retourna dans sa maison, pour manger lui-même avec sa famille. Le messager le suivit et entra dans la maison, sur l'invitation d'ʿOmar. Celui-ci demanda à manger. La femme d'ʿOmar, Oumm-Kolthoum, fille d'ʿAlî, lui apporta un peu de pain d'orge, de l'huile d'olive et du sel. ʿOmar lui demanda si elle n'avait rien de cuit. Oumm-Kolthoum répliqua : Comment pourrais-je faire cuire quelque chose, puisque ma robe est déchirée et que je n'ai rien à me mettre sur le corps? ʿOmar lui dit en plaisantant : A quoi bon une robe? Qu'il te suffise d'être la fille d'ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, et la femme d'ʿOmar, fils de Khattâb. Puis, s'adressant au messager, il lui dit : Au nom de Dieu, mange. Si Oumm-Kolthoum avait été contente de nous, nous aurions été mieux traités. Au milieu du repas, le messager, qui s'apercevait qu'ʿOmar ne le reconnaissait pas, dit : Prince des croyants, je suis envoyé par Sâriya pour t'annoncer la nouvelle de sa victoire et pour t'apporter le quint du butin. — Loué soit Dieu! s'écria le calife. Et il lui demanda tous les détails. Le messager, après l'avoir contenté,

lui présenta le coffret rempli de joyaux, qui lui était destiné. ʿOmar dit : Remporte-le, et dis à Sâriya de le partager entre les soldats de son armée qui ont combattu et exposé leur vie. Personne n'a plus de droits qu'eux-mêmes à la possession de cet objet. Lorsque cet homme eut quitté la maison d'ʿOmar, le peuple l'interrogea sur la bataille. Il raconta qu'elle avait eu lieu tel vendredi, à l'heure de la prière, et que les combattants avaient entendu la voix d'ʿOmar et ces paroles : Sâriya, la montagne, la montagne! En vérifiant la date, on trouva que c'était le même vendredi où le calife avait prononcé ces paroles du haut de la chaire.

CHAPITRE LXX.

CONQUÊTE DU KIRMÂN.

Les troupes musulmanes, sous les ordres d'ʿAbdallah, fils d'ʿAbdallah, fils d'ʿItbân, et de Sohaïl, fils d'ʿAdî, étaient entrées dans le Kirmân en l'an 22 de l'hégire. Ce ne fut qu'en l'an 23 qu'elles eurent à combattre. Les habitants du Kirmân avaient réuni une nombreuse armée. Ils avaient demandé du secours aux habitants des montagnes qu'on appelle Koudj, et en arabe Qoufç, et ceux-ci étaient descendus dans les villes. Des forces considérables s'étant rassemblées près de la frontière de la province, une bataille eut lieu, et Dieu donna la victoire aux musulmans, qui tuèrent un grand nombre d'infidèles. Ensuite ʿAbdallah-ibn-ʿItbân dirigea Sohaïl, fils d'ʿAdî, par le chemin direct qui traverse les villes, vers une ville située au centre du Kirmân, nommée Djîreft, et il s'y rendit lui-même par la route du désert, où il s'empara de tout le bétail qu'il rencontra, des chameaux et des

brebis, en nombre incalculable. Après avoir fait le partage du butin, il en fit porter le quint à ʿOmar, en même temps que la nouvelle de sa victoire. Puis il envoya ʿAbdallah, fils de Yezîd, fils de Naufal, le Khozâʿîte, vers Tabès. ʿAbdallah, fils de Yezîd, après avoir fait la conquête de toutes les contrées du Kouhistân jusqu'à Tabès, vint trouver ʿOmar et lui dit : Je me suis emparé de deux bourgs du Kouhistân, situés près de la frontière du Kirmân; donne-les-moi en fief. ʿOmar était disposé à les lui accorder; mais ʿAbdallah-ibn-ʿItbân envoya quelqu'un au calife et lui fit dire : Ces lieux ne sont pas des bourgs, mais deux grandes villes qui font partie du territoire du Khorâsân. Alors ʿOmar les refusa à ʿAbdallah, fils de Yezîd.

CHAPITRE LXXI.

CONQUÊTE DU SEÏSTÂN.

En cette même année, la vingt-troisième de l'hégire, ʿOmar dirigea ʿÂcim, fils d'ʿAmr, le Temîmite, de Baçra vers le Seïstân, et envoya avec lui ʿAbdallah, fils d'ʿOmaïr. Le roi de cette province, ayant rassemblé une armée considérable, vint à la rencontre des musulmans jusqu'à la frontière. Dans la bataille qui eut lieu, il fut mis en déroute, et il alla s'enfermer dans sa capitale, nommée Zerendj, qui était une ville bien fortifiée. Les musulmans, sans s'occuper de cette ville, s'emparèrent de toutes les villes voisines, et l'islamisme pénétra jusqu'aux confins de l'Inde et jusqu'à Qandahâr. Le prince du Seïstân, voyant que toute la province était entre les mains des musulmans, reconnut qu'il ne pourrait pas demeurer dans sa forteresse, et il capitula. ʿAbdallah, fils d'ʿOmaïr, et ʿÂcim, fils d'ʿAmr, restèrent dans le Seïstân pendant tout

le règne d'ʿOmar, de même que sous les règnes d'ʿOthmân et d'ʿAlî, jusqu'à l'avénement de Moʿâwiya, qui envoya Ziyâd dans l'ʿIrâq, et son fils Aslam dans le Seïstân. Toutes les contrées de Sind et de Hind, voisines du Seïstân, furent conquises du temps de Moʿâwiya, et se soumirent à Aslam, fils de Ziyâd.

CHAPITRE LXXII.

CONQUÊTE DU MOKRÂN.

Au delà du Kirmân et du Fars, entre les royaumes de Sind et de Hind, d'un côté, et l'ʿOmân, de l'autre, se trouve une contrée nommée Mokrân, qui renferme un grand nombre de villes. L'une de ces villes était Mekrân; une autre s'appelait Tîz; une troisième, Khâsch. Ces contrées touchent d'un côté au Kirmân, et de l'autre à l'Inde; la mer les sépare de l'ʿOmân. La ville de Tîz se trouve en face de l'ʿOmân.

Après s'être rendu maître du Kirmân, ʿAbdallah, fils d'ʿAbdallah, dirigea vers le Mokrân ʿHakam, fils d'ʿAmr, le Thaghlabite, en lui adjoignant Schihâb, fils de Mokhâriq; il les fit suivre par Sohaïl, fils d'ʿAdî. Ces différents corps de troupes se portèrent vers la frontière du Mokrân. Les habitants du Mokrân voisins du pays du roi de Sind envoyèrent des messagers vers ce dernier et implorèrent son secours contre les Arabes. Le roi de Sind vint en personne à la tête d'une nombreuse armée et avec beaucoup d'éléphants. A cette nouvelle, ʿAbdallah, fils d'ʿAbdallah, laissa un lieutenant dans le Kirmân, et accourut lui-même avec une armée. Le roi de Sind (le roi, dans le langage du Sind, était appelé *Retbîl*, de même que ceux de Perse s'appelaient *Chosroès*, les

rois de Roum, *César*, et ceux des Turcs, *Khaqân*) avait établi son camp et y attendait l'arrivée de nouvelles forces; car il avait adressé un appel à toutes les provinces du Sind, et chaque jour les chefs de ces provinces lui amenaient, l'un après l'autre, de nombreuses troupes. Les musulmans campèrent loin de lui. ʿAbdallah, en arrivant dans le Mokrân, leur dit : Musulmans, pourquoi vous tenez-vous ainsi à distance de l'ennemi ? Voulez-vous lui donner le temps de réunir sous ses drapeaux les armées du monde entier? Il faut tomber sur lui à l'improviste cette nuit même.

A la tombée de la nuit, ʿAbdallah, avec l'armée musulmane, se jeta sur le camp des ennemis. L'armée de Sind fut mise en déroute, et le retbîl fut tué. Les musulmans poursuivirent les fuyards et continuèrent le massacre jusqu'au matin. Ils firent un grand nombre de prisonniers et s'emparèrent des éléphants. Le lendemain, après avoir partagé le butin, ʿAbdallah fit partir Çoʿhâr al-ʿAbdî pour porter à ʿOmar la nouvelle de la victoire et le quint du butin. Çoʿhâr était un homme distingué par son éloquence. Dans la lettre qu'ʿAbdallah adressait au calife, il s'exprimait ainsi : Que cette bataille a été facile à gagner! Que la déroute de l'ennemi a été prompte! Puis il ajoutait : Au delà de ce pays se trouve le pays de Sind. Je désire y conduire l'armée. Je t'en demande l'autorisation. Fais-moi savoir aussi ce que je dois faire des éléphants; car ceux-là ne sont pas de nature à être distribués entre les soldats. ʿOmar, après avoir pris connaissance de cette lettre, interrogea Çoʿhâr sur l'état du pays de Mokrân. Çoʿhâr répondit : « Prince des croyants, c'est un pays dont les montagnes sont bien de véritables montagnes, et dont les plaines sont comme des montagnes; un pays qui a peu d'eau, dont les dattes sont les plus mauvaises des dattes, et dont les

habitants sont les plus belliqueux des hommes. Si tu y as une armée peu nombreuse, elle sera anéantie et ne pourra rien faire; si ton armée est considérable, elle périra de faim; car il n'y a que peu de vivres. Le pays qui est au delà de celui-là est encore pire.» En conséquence, ʿOmar adressa à ʿAbdallah et à ʿHakam les instructions suivantes : Ne franchissez pas les limites du Mokrân. Vous n'avez pas à vous occuper du Sind, et ne conduisez pas les musulmans à leur perte. Adressez des lettres dans le Sind, afin que les princes de ce pays qui voudront avoir les éléphants vous les achètent en envoyant de l'argent, et vous en distribuerez le prix entre les soldats. ʿAbdallah agit conformément aux ordres d'ʿOmar.

CHAPITRE LXXIII.

BATAILLE DE BÎROUTH.

Au delà de Baçra, entre le territoire de cette ville et le pays de Sind, se trouve une ville nommée Bîrouth. ʿOmar avait adressé à Abou-Mousa al-Aschʿarî une lettre par laquelle il lui avait prescrit de défendre ce lieu, afin d'empêcher une armée ennemie d'y pénétrer, soit du côté du Sind, soit de l'ʿOmân, ou de l'Ahwâz, du Kirmân, d'Ispahân, du Mokrân, ou d'autres contrées. Or, après toutes les batailles où les musulmans avaient mis en déroute les infidèles, dans l'Ahwâz, dans le Kirmân, dans le Mokrân et ailleurs, les fuyards de ces armées se rallièrent à Bîrouth, et formèrent enfin une armée considérable. Alors Abou-Mousa fit partir contre eux, au mois de ramadhân de l'an 23, un corps d'armée sous les ordres de Mohâdjir, fils de Ziyâd, qui, en cas de mort, devait être remplacé dans le commandement par son

frère Rabî'a. Mohâdjir et Rabî'a se mirent en route, à la tête de leurs troupes. Comme il faisait très-chaud, Mohâdjir dit à Abou-Mousa : Donne à l'armée l'ordre de rompre le jeûne pendant le voyage, afin que le jour de la bataille elle soit en état de combattre. Abou-Mousa donna cet ordre. Les musulmans, arrivés auprès des ennemis, les attaquèrent. Mohâdjir fut tué, et son frère Rabî'a, ayant pris le drapeau, remporta la victoire. On ne fit qu'un butin insignifiant, parce que l'armée ennemie était composée de fuyards, qui n'avaient pas de bagages. Mais on s'empara d'un grand nombre de prisonniers, des gens nobles et de bonne famille. Abou-Mousa dit : Il faut que chacun de ces hommes paye une rançon, et qu'ils se rachètent. Qu'ils fassent venir de l'argent de leurs familles, alors ils pourront se libérer, et je distribuerai entre vous la somme de leurs rançons. Il vaut mieux avoir cet argent que de les tenir prisonniers. Ensuite il choisit dans le nombre de ces captifs soixante jeunes gens imberbes, de famille noble, et les employa à son service. Il leur recommanda d'envoyer des messagers à leurs parents, afin que ceux-ci leur fissent parvenir de l'argent pour se racheter. Chacun des jeunes gens fit partir un messager vers sa famille. Or leurs familles étaient à une grande distance, dans l'Ahwâz, dans le Mokrân, en Fars, dans le Kirmân ou à Ispahân. Quand ces jeunes gens eurent reçu leurs rançons, Abou-Mousa leur rendit la liberté. Ensuite il mit de côté un cinquième de la somme obtenue, pour être porté à 'Omar, en même temps que la nouvelle de la victoire. 'Omar avait coutume, quand il recevait une députation, de donner, du trésor public, un cadeau aux députés. Cette coutume avait été aussi celle du Prophète, qui ne recevait aucun député ou messager sans lui faire un présent. Lorsque Abou-Mousa écrivit la lettre qu'il allait remettre à la

députation, un homme de la tribu d'ʿAnaza, nommé Dhabba, fils de Miʿhçan, lui demanda de le comprendre dans la députation et de mettre aussi son nom dans la lettre, afin qu'il pût obtenir un cadeau du calife. Abou-Mousa y consentit. Ensuite, ʿHotaïya, le poëte, vint trouver Abou-Mousa et récita une pièce de vers à sa louange. Abou-Mousa lui fit donner un cadeau de mille dirhems, qu'on préleva sur le butin.

Lorsque la députation fut arrivée à Médine, Dhabba, qui l'avait suivie, vint trouver le calife et porta plainte contre Abou-Mousa, en disant: Prince des croyants, tu ne dois pas avoir à la tête des musulmans un agent tel qu'Abou-Mousa. — Pourquoi? demanda ʿOmar. — Parce que, répliqua Dhabba, il a pris sur le butin appartenant aux musulmans soixante beaux jeunes gens, qu'il a employés à son service. Il a donné mille dirhems prélevés sur le butin au poëte ʿHotaïya, qui a composé une pièce de vers à sa louange. Il a deux mesures pour mesurer le grain, une petite et une grande. Il a deux sceaux; il en porte un, et l'autre a été confié par lui à Ziyâd, son secrétaire, qui est chargé de l'administration de toutes les affaires des musulmans, qui écrit et fait ce qu'il veut, sans qu'Abou-Mousa en ait connaissance. Enfin, il a une belle esclave, nommée ʿAqîla, très-gourmande, qui lui a été donnée par Moghîra, fils de Schoʿba, lorsque Abou-Mousa est venu le remplacer dans le gouvernement de Baçra. C'était un don de corruption. Cette esclave mange chaque matin et chaque soir une assiette de bouillon et de viande, et beaucoup d'entre nous restent toute une journée sans avoir du pain. ʿOmar lui dit : Écris tout cela sur ta tablette et donne-la-moi. Dhabba le fit. Ensuite ʿOmar adressa une lettre à Abou-Mousa et l'invita à venir seul à Médine.

Quand Abou-Mousa fut arrivé, ʿOmar le mit en présence

de Dhabba, rendit à ce dernier sa tablette, et lui commanda de lire à Abou-Mousa ce qu'il avait écrit. Après que Dhabba eut énoncé le premier point, savoir qu'Abou-Mousa avait choisi pour lui soixante jeunes gens qu'il avait employés à son service, ʿOmar demanda à Abou-Mousa ce qu'il avait à répondre. Abou-Mousa dit : C'est vrai. Ces jeunes gens étaient de famille noble et m'avaient dit que leurs pères les rachèteraient en payant une forte rançon. Alors je les ai séparés [des autres prisonniers], et, avant de venir ici, j'en ai reçu le prix, que j'ai partagé entre les musulmans. — Mais pourquoi, dit Dhabba, les as-tu employés à ton service? — Afin que, répondit Abou-Mousa, leurs parents, en apprenant la réduction de ces jeunes gens à l'état de vils esclaves, les rachetassent immédiatement pour de fortes sommes. ʿOmar invita Dhabba à continuer sa lecture. — Il a, reprit celui-ci, donné au poëte ʿHotaïya, pour une pièce de vers qu'il avait récitée à sa louange, mille dirhems prélevés sur le butin appartenant aux musulmans. Abou-Mousa dit : Je lui ai coupé la langue qui s'attaquait à moi; le Prophète a employé le même procédé à l'égard des poëtes, et il a dit à ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib : « Coupe leur langue qui s'attaque à moi. » — Mais pourquoi, dit Dhabba, as-tu pris cet argent dans le trésor public? — Parce que j'ai voulu, répondit Abou-Mousa, rattacher ce poëte à l'islamisme. ʿHotaïya avait apostasié après la mort du Prophète. Il venait de rentrer dans le sein de l'islamisme, et j'ai voulu faire naître en son cœur de l'attachement pour la religion musulmane. Le Prophète a agi de même, à l'expédition de ʿHonaïn, envers les *Mouallafatou-qoloubouhoum*, envers Abou-Sofyân, Çaffân, fils d'Omayya, et leurs compagnons, auxquels il a fait des dons prélevés sur le butin de ʿHonaïn, le bien commun des musulmans. — Con-

tinue, dit ʿOmar à Dhabba. Celui-ci reprit : Il a deux mesures pour mesurer le grain, une petite et une grande. Abou-Mousa répondit : Le grain que je prends dans les magasins de l'État, je le mesure avec la petite mesure; et lorsque j'en distribue aux pauvres et aux musulmans, j'emploie la grande. Dhabba, invité par ʿOmar à continuer, dit : Il a donné son sceau à Ziyâd et lui abandonne toutes les affaires des musulmans. Abou-Mousa répondit : J'ai trouvé en Ziyâd un homme plein de savoir, d'intelligence et d'expérience, et de bonnes manières; il est entièrement dévoué aux affaires musulmanes. Je me repose donc sur lui. — Continue, dit ʿOmar à Dhabba. Celui-ci dit : Moghîra, pour le corrompre, lui a fait présent d'ʿAqîla, et il l'a acceptée. Abou-Mousa garda [d'abord] le silence, puis il dit : Je n'ai pas reçu de don de corruption. Moghîra m'a donné cette esclave par gracieuseté. Il n'avait rien à craindre ni à espérer de moi. Il m'a fait un présent par amitié pour moi. Le Prophète a dit : « Soyez gracieux l'un envers l'autre. » ʿOmar dit à Abou-Mousa : Retourne à ton poste, à Baçra, et envoie ici Ziyâd et ʿAqîla. Puis, s'adressant à Dhabba, il lui dit : Tu n'as pas dit de mensonge pour lequel je puisse te punir; mais tu n'as rien formulé qui puisse justifier la destitution d'Abou-Mousa. Retourne chez toi, et ne tiens pas une autre fois un pareil langage.

Abou-Mousa, de retour à Baçra, fit partir Ziyâd et ʿAqîla pour Médine. ʿOmar les regarda l'un et l'autre, puis il dit à Ziyâd : A combien s'élève ton traitement? — A deux mille dirhems, répondit Ziyâd. — Combien de fois as-tu touché ce traitement, depuis que tu es avec Abou-Mousa à Baçra? — Deux fois. — Qu'en as-tu fait? Ziyâd répondit : Ma mère, nommée Somayya, était esclave; j'ai employé le premier traitement à la racheter, et avec l'autre, j'ai racheté un esclave,

nommé ʿObaïda, qui avait le même maître que ma mère, et envers lequel j'avais des devoirs à remplir, car il m'avait élevé comme si j'étais son enfant. ʿOmar dit : Tu as bien agi dans les deux cas. Ensuite il l'interrogea sur la loi, sur les dogmes et sur la vie du Prophète. Ziyâd était versé dans toutes ces sciences. Alors ʿOmar lui dit : Retourne à Baçra; tu mérites de tenir le sceau d'Abou-Mousa. Ce Dhabba ne sait dire ni la vérité ni le mensonge. Il renvoya donc Ziyâd auprès d'Abou-Mousa.

CHAPITRE LXXIV.

EXPÉDITION DE SALAMA, FILS DE QAÏS, CONTRE LES KURDES.

En cette même année, ʿOmar envoya une armée contre les Kurdes. Un grand nombre de guerriers étaient venus de toutes les parties de l'Arabie à Médine, et le calife voulait les employer, mais il n'avait plus d'ennemis à combattre dans les pays voisins. Alors il fut averti que, dans la province de Perse et dans l'Ahwâz, il y avait un grand nombre de Kurdes qui commettaient des actes de brigandage, et que les troupes musulmanes n'avaient pas réussi à vaincre. ʿOmar fit appeler Salama, fils de Qaïs, de la tribu d'Aschdjaʿ, lui parla de ces Kurdes et de leurs actes de brigandage, puis il lui dit : Un grand nombre de soldats sont venus ici pour s'enrôler; ce sont de braves guerriers arabes; conduis-les contre les Kurdes, afin de convertir ceux-ci à l'islamisme et de délivrer les musulmans de leurs déprédations. Quand tu te trouveras en face des ennemis, ne te hâte point de les attaquer; invite-les d'abord à embrasser l'islamisme; s'ils refusent, exige qu'ils payent le tribut, et s'ils ne veulent pas s'y soumettre, emploie la force. S'ils te demandent grâce, en invoquant la vo-

lonté de Dieu, ne leur accorde pas grâce; car tu ne connais pas la volonté de Dieu à leur égard; fais grâce seulement conformément aux lois de l'islamisme que tu connais. Si vous êtes victorieux, ne dérobez rien du butin; que rien ne soit soustrait au partage. Dans le massacre, épargnez les femmes, les enfants et les vieillards. Ne coupez pas les nez, les oreilles, les pieds ni les mains aux cadavres. Après avoir reçu ces instructions, Salama, fils de Qaïs, se mit en route avec son corps d'armée.

Salama était un guerrier distingué par sa bravoure. Lorsqu'il fut arrivé en présence des Kurdes, il fit halte, et leur envoya un messager, qui les invita à embrasser l'islamisme. Ils ne voulurent pas croire, ni payer tribut. Alors Salama les attaqua, les tailla en pièces et en tua un grand nombre; puis il distribua entre les soldats le butin, qui était considérable. On avait trouvé, notamment, une grande quantité de pierres précieuses, entre autres un coffret rempli de rubis. Salama dit aux soldats : Je vais envoyer ce coffret, tel qu'il est, à ʿOmar, pour qu'il lui appartienne personnellement, car il a beaucoup de charges. Les soldats approuvèrent ce dessein. En conséquence, Salama fit partir pour Médine un messager, chargé de porter à ʿOmar la nouvelle de la victoire et le quint du butin, ainsi que ce coffret rempli de rubis. Ce messager raconta [plus tard] : Lorsque j'arrivai à Médine, je trouvai ʿOmar dans la mosquée. Des tables y étaient dressées, et le calife distribuait à manger aux personnes qui étaient assises autour de ces tables. Son esclave Azfa allait et venait, apportant du pain et de la viande. ʿOmar, se tenant auprès de ces gens, un bâton à la main, comme un pâtre à la tête de ses moutons, allait d'une table à l'autre et regardait dans les plats, disant : Azfa, apporte ici du pain; Azfa, apporte ici

de la viande. Puis il m'engagea à prendre place et me fit donner à manger. Mais je ne pus toucher à cette nourriture grossière, car j'en avais de meilleure avec moi. Le repas terminé, ʿOmar recommanda à son esclave d'enlever les tables et les plats; puis il s'en alla. Moi, j'attendis que l'esclave eût fini, et je partis avec lui, me rendant à la maison d'ʿOmar et portant le coffret dans ma manche. En entrant, je vis le calife assis sur un matelas, le dos appuyé sur deux coussins de feuilles de palmier. Il me présenta l'un de ces coussins. Après avoir pris place, je lui dis : Je suis le messager de Salama. Il me répondit : Salut à Salama et à son messager! Ensuite il me demanda de ses nouvelles et de celles de ses troupes. Je lui parlai de la bataille, de la victoire et du butin, et il fut très-heureux de ces nouvelles. Alors je retirai de ma manche le coffret, je l'ouvris, le plaçai devant lui et lui dis : Cet objet a été trouvé dans le butin. Salama, du consentement de l'armée, te l'envoie, pour que tu le gardes pour toi; car tu as de grandes charges. En voyant toutes ces pierres précieuses et ces rubis, ʿOmar entra dans une violente colère, et il me regarda. Les larmes lui vinrent aux yeux, et, plaçant ses deux mains sur sa poitrine, il s'écria : Que Dieu cesse de satisfaire les yeux et les entrailles d'ʿOmar, si celui-ci n'est pas satisfait de tant de bienfaits qu'il lui a accordés en ce monde! Azfa assistait à cette scène. Le calife, s'adressant à lui, lui dit : Frappe cet homme à la nuque. Alors je me précipitai sur le coffret et voulus le fermer. Mais, pendant que j'étais occupé à le fermer, Azfa me frappa. Ensuite je me levai. ʿOmar me dit : Va et rapporte le coffret à Salama, et dis-lui de le partager entre les soldats; car ce sont eux qui l'ont conquis, et ils y ont plus de droit que personne. Et par Dieu, le grand! s'il se trouve que l'armée soit déjà dispersée

avant que tu arrives, je vous punirai, toi et Salama, de façon à vous constituer en exemple pour le monde entier! Je répliquai : Prince des croyants, tu m'ordonnes de hâter mon voyage, mais je n'ai pas de chameau ni aucune autre monture. Le calife ordonna à Azfa de choisir dans les chameaux de la dîme deux chamelles et de me les remettre; puis, s'adressant à moi, il ajouta : Pars et marche vite. Quand tu arriveras au camp, si tu y trouves quelqu'un plus pauvre que toi-même, donne-lui ces chamelles. Je me mis en route et revins auprès de Salama, à qui je remis le coffret. Salama l'envoya à Baçra et l'y vendit pour deux cent mille dirhems, et il distribua cette somme entre les soldats.

CHAPITRE LXXV.

MORT D'ʿOMAR.

En cette même année, vingt-troisième de l'hégire, ʿOmar fit le pèlerinage de la Mecque. Il emmena avec lui toutes les femmes du Prophète, et paya les dépenses de leur voyage sur le trésor public. Lorsqu'il rentra à Médine, vers la fin de l'année, il fut assassiné, et obtint la mort du martyre de la main d'un esclave de Moghîra, fils de Schoʿba, nommé Fìrouz, et surnommé Abou-Loulou. Ce Fìrouz était un esclave abyssin et chrétien. Il exerçait le métier de charpentier. Moghîra exigeait de lui une redevance de deux dirhems par jour. Cet esclave vint, un jour, trouver ʿOmar, qui était en compagnie de quelques personnes, et lui dit : Prince des croyants, Moghîra, fils de Schoʿba, m'a imposé une redevance trop lourde, que je ne puis payer; ordonne qu'il la diminue. — De combien est-elle? demanda ʿOmar. — De deux dirhems par

jour. — Que sais-tu faire? demanda de nouveau le calife. — Je suis, répondit l'esclave, charpentier, peintre, graveur, et je connais aussi le forgeage. ʿOmar dit : Puisque tu sais tant de métiers, deux dirhems ne sont pas trop. On me dit que tu prétends pouvoir faire un moulin qui serait mis en mouvement par le vent? — En effet, répondit Abou-Loulou. — Fais-moi un tel moulin, dit de nouveau le calife. L'esclave répondit : Si je reste en vie, je te ferai un moulin dont on parlera dans le monde entier, de l'orient à l'occident! Puis il partit. ʿOmar dit : Cet esclave vient de me faire des menaces de mort. Le lendemain, Kaʿb al-Aʿhbâr vint trouver le calife et lui dit : Prince des croyants, fais ton testament; car il ne te reste que trois jours à vivre. — Comment le sais-tu? demanda ʿOmar; as-tu trouvé dans le Pentateuque le nom d'ʿOmar, fils de Khattâb? Kaʿb répondit : Je n'y ai pas trouvé ton nom, mais ta description, avec celle du Prophète; il y est dit que tu seras son vicaire et combien de temps durera ton règne. Or ton temps finit dans trois jours. ʿOmar fut très-étonné de ces paroles, car il ne sentait en son corps ni douleur ni maladie. Cette aventure eut lieu au mois de dsou'l-ʿhiddja de l'an 23 de l'hégire, après le retour d'ʿOmar du pèlerinage.

Trois jours après, un mercredi, quatre jours avant la fin du mois de dsou'l-ʿhiddja, vers l'aurore, ʿOmar se rendit à la mosquée pour la prière. Les compagnons du Prophète étaient tous présents et rangés en files. Abou-Loulou s'était placé au premier rang. Il avait un couteau abyssin, un couteau double, dont le manche est au milieu, avec un tranchant à chaque bout. Les Abyssins se servent de ces couteaux pour pouvoir frapper dans deux directions, vers la droite et vers la gauche. Il faisait encore sombre lorsque ʿOmar passa devant Abou-Loulou, qui se précipita sur le calife et le frappa de

six coups de couteau, à droite et à gauche du corps, sur le bras et sur le ventre, et un coup au-dessous du nombril, coup qui fut mortel. Après avoir accompli cet acte, Fîrouz s'enfuit. ʿOmar était tombé par terre. Il demanda si ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, était présent dans l'assemblée. Sur la réponse affirmative des assistants, il invita ʿAbd-er-Raʿhmân à présider la prière. Puis on le porta dans sa maison.

Aussitôt après la prière, ʿAbd-er-Raʿhmân vint auprès d'ʿOmar, qui lui dit à voix basse : Ô ʿAbd-er-Raʿhmân, je veux t'imposer la charge d'administrer les affaires musulmanes; ne t'avise pas de dire que tu n'acceptes pas. ʿAbd-er-Raʿhmân répliqua : Prince des croyants, je veux t'adresser une question; réponds-moi en toute sincérité avant que j'accepte. — Que veux-tu? demanda ʿOmar. ʿAbd-er-Raʿhmân dit : Me conseilles-tu d'accepter cette charge? — Non, répliqua ʿOmar. — Alors, dit ʿAbd-er-Raʿhmân, je ne l'accepte pas. ʿOmar lui dit : Dans ce cas, n'en parle à personne; je vais faire appeler ceux dont je sais que le Prophète, au moment de sa mort, était satisfait, et je leur imposerai cette charge; ils la donneront à celui d'entre eux qu'ils voudront. Il fit donc appeler ʿAlî; ʿOthmân, fils d'ʿAffân; Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, et Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç. Il fit aussi chercher Talʿha, fils d'ʿObaïdallah, que l'on ne trouva pas; il était, disait-on, allé à la campagne. ʿOmar, s'adressant à ces quatre personnes, leur parla ainsi : Le Prophète, au moment de quitter ce monde, était satisfait de vous; il ne faut donc pas que vous soyez privés de cette succession. Délibérez, pendant les trois jours qui suivront ma mort, avec Talʿha, s'il peut être présent, sinon à vous quatre, pour choisir l'un d'entre vous à qui vous imposerez la charge du gouvernement; et jusqu'à ce que vous soyez tombés d'accord, engagez Çohaïb à présider la prière des

musulmans. Je recommande à celui qui aura été choisi d'être bienveillant envers les Ançâr, qui sont de la famille du Prophète; je lui recommande de traiter avec bonté les Arabes, qui sont la force de l'islamisme, et de reconnaître les droits qu'ils se sont acquis; je lui recommande aussi la bienveillance envers les sectateurs d'autres religions; car nous leur avons accordé le contrat de Dieu et du Prophète, et ils nous payent tribut. ʿOmar s'adressa ensuite à ʿAlî et lui dit: Père de ʿHasan, si c'est à toi que ce pouvoir échoit, garde-toi de faire dominer les Benî-Hâschim. Il dit à Saʿd et à Zobaïr, qui tous deux étaient de la tribu de Zohra : Si le choix tombe sur l'un de vous, ne faites pas dominer les Benî-Zohra. Puis il se tourna vers ʿOthmân et lui dit : Si c'est à toi qu'incombe cette charge, ne fais pas dominer les Benî-Omayya.

Après avoir prononcé ces paroles, ʿOmar sentit faiblir ses forces; il fut hors d'état de parler, et il ferma les yeux. Il resta ainsi pendant quelque temps; puis il ouvrit les yeux et demanda à son fils ʿAbdallah, qui était assis à son chevet, par qui il avait été frappé. ʿAbdallah lui nomma Abou-Loulou, l'esclave de Moghîra, fils de Schoʿba. Alors ʿOmar s'écria : Loué soit Dieu! je meurs donc de la main d'un infidèle, et non de la main d'un musulman, et j'obtiens la mort du martyre! Il dit ensuite : ʿAbdallah, va trouver ʿÂïscha, la mère des croyants, pour lui demander si elle permet que l'on m'enterre à côté du Prophète; car cet endroit est sa propriété. Si elle donne la permission, enterre-moi là; si elle la refuse, fais-moi enterrer au cimetière des musulmans. Après ces paroles, ses forces l'abandonnèrent de nouveau, et il ferma les yeux. Il resta quelque temps en cet état; puis, entendant du bruit au dehors, il en demanda la cause. On lui dit que c'étaient les Mohâdjir et les Ançâr qui désiraient le voir.

Omar dit à ʿAbdallah : Ne laisse pas les hommes à la porte; fais-les entrer. En conséquence, les gens entrèrent un à un, et sortirent après l'avoir vu. Lorsque ʿOmar vit entrer Kaʿb al-Aʿhbâr, il se rappela ce que celui-ci lui avait dit, et il récita ces deux vers :

« Kaʿb m'a donné un avertissement de trois jours, et tout est arrivé exactement comme il l'avait dit.

« Mais je n'ai pas peur de la mort, puisqu'il faut que je meure; mais j'ai peur du péché qui suit le péché. »

ʿOmar mourut le même jour; d'autres disent qu'il vécut encore trois jours, pendant lesquels Çohaïb présidait la prière. On lui dit : Prince des croyants, permets que nous amenions un physicien. ʿOmar répondit : Faites ce que vous voudrez. On fit donc chercher un physicien des Benî-ʿHârith, nommé Kaʿb, qui était un homme savant. Cet homme lui fit boire de l'eau; elle sortit par la blessure qu'il avait sous le nombril; puis il lui fit boire du lait, qui sortit également. Alors le physicien dit : Prince des croyants, fais ton testament, car ta fin est arrivée. ʿOmar répliqua : Je l'ai déjà fait. Quelques-uns disent que le calife mourut ce jour même, qui fut un mercredi, qu'on l'enterra [immédiatement], que les quatre personnes désignées délibérèrent pendant trois jours, et que le quatrième jour, qui fut le premier moʿharrem de la nouvelle année, la vingt-quatrième de l'hégire, on prêta serment à ʿOthmân, fils d'ʿAffân, qui avait été élu. D'autres prétendent qu'ʿOmar vécut encore le mercredi, le jeudi, le vendredi et le samedi; qu'il ne mourut que dans la nuit du dimanche, qu'on l'enterra le dimanche, qui fut le premier jour du mois de moʿharrem, et que quatre personnes entrèrent le même jour en délibération, et que ce conseil dura trois jours, pendant lesquels Çohaïb, fils de Sinân, présida la prière.

Lorsque, après avoir procédé à la lotion funéraire, on voulut prier sur le corps d'ʿOmar, ʿAlî et ʿOthmân s'approchèrent; l'un se plaça à sa tête, l'autre à ses pieds, et ils invitèrent ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, à s'approcher également pour prier. ʿAbd-er-Raʿhmân dit : Je ne dois pas le faire, ni vous non plus. — Qui est-ce qui doit le faire? demandèrent-ils. ʿAbd-er-Raʿhmân dit : Çohaïb; car ʿOmar a ordonné que Çohaïb préside la prière jusqu'à ce que vous soyez tombés d'accord sur le choix de l'un d'entre vous. Ils répondirent : Tu as raison. Et il fut ainsi fait. Le lendemain de l'enterrement d'ʿOmar, le lundi, deuxième jour du mois de moʿharrem de l'an 24, ʿOthmân, fils d'ʿAffân, reçut le serment des musulmans. Cette formalité ne fut terminée qu'à l'heure de la prière de l'après-midi, et la prière du matin et celle de midi furent encore présidées par Çohaïb. ʿOthmân vint remplir les fonctions d'imâm à la prière de l'après-midi.

CHAPITRE LXXVI.

GÉNÉALOGIE D'ʿOMAR. — SA PERSONNE. — DURÉE DE SON RÈGNE. ÉNUMÉRATION DE SES FEMMES ET DE SES ENFANTS.

ʿOmar était fils de Khattâb, fils de Noʿfaïl, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza, fils de Riyâʿh, fils d'ʿAbdallah, fils de Qort, fils de Rizâʿh, fils d'ʿAdî, fils de Kaʿb, fils de Lowayy. Il portait le surnom d'Abou-ʿHafç. Sa mère s'appelait Khaïthama, fille de Hischâm, fils de Moghîra, fils d'ʿAbdallah, fils d'ʿAmrou, fils de Makhzoum. ʿOmar portait le sobriquet *Fârouq*. Quelques-uns disent que c'est le Prophète qui l'avait appelé ainsi; selon d'autres, ce fut Kaʿb al-Aʿhbâr, qui avait dit avoir trouvé ce

nom dans le Pentateuque, et depuis lors ce sobriquet lui était resté parmi les musulmans.

On n'est pas d'accord sur l'extérieur d'ʿOmar. Moʿhammed-ben-Djarîr rapporte une tradition d'après laquelle ʿOmar avait le visage coloré, rouge et blanc; et une autre tradition, qui dit qu'il était foncé. Mais toutes les traditions sont d'accord en ceci, qu'il était de taille élevée. Quand il marchait avec d'autres, sa tête, son cou et ses épaules dominaient au-dessus de la foule, comme quelqu'un qui aurait été à cheval. Sa démarche était si vigoureuse, que, quand il était en mouvement, son dos et ses épaules vibraient comme [le corps] d'un cavalier en marche. Le devant et le sommet de sa tête étaient chauves. Sa barbe était blanche; il la teignait avec du ʿhenna. Il était ambidextre, c'est-à-dire il se servait indifféremment de la main droite et de la main gauche. On rapporte que, au moment de sa mort, il était âgé de cinquante-cinq ans; d'autres disent de cinquante-sept ans; d'autres encore disent qu'il était âgé de soixante et un ans, ou, d'après une tradition différente, de soixante-trois ans, et qu'il avait atteint le même nombre d'années que le Prophète et Abou-Bekr. La durée de son califat fut, d'après une tradition, de dix ans cinq mois et vingt jours; d'après une autre tradition, de dix ans six mois et quatre jours.

ʿOmar avait épousé, dans le courant de sa vie, sept femmes, dont trois du temps qu'il était païen, savoir : Zaïnab, fille de Mazhʿoun, fils de ʿHabib, de la tribu de Madsʿhidj; Molaïka Oumm-Kolthoum, fille de Djarwal, et Qoraïba, fille d'Abou-Omayya, de la tribu de Makhzoum. Il répudia cette dernière, qui fut épousée, encore du temps du paganisme, par ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'Abou-Bekr. Quant aux deux autres femmes qui, lors de son émigration à Médine,

étaient restées à la Mecque, son mariage avec elles fut rompu de droit. A Médine, il épousa quatre femmes, savoir : Oumm-ʿHakîm, fille de ʿHârith, fils de Hischâm; Djamîla, fille de ʿÂcim, fils de Thâbit, l'Ançâr, de la tribu d'Aus; Oumm-Kolthoum, fille d'ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib et de Fâtima, la fille du Prophète; et ʿÂtika, fille de Zaïd, fils d'ʿAmrou, fils de Nofaïl. Cette dernière avait d'abord été mariée à ʿAbdallah, fils d'Abou-Bekr, qui l'avait répudiée. ʿOmar l'avait épousée ensuite; après la mort d'ʿOmar, elle devint la femme de Zobaïr, fils d'ʿAwwâm. ʿOmar avait en outre deux esclaves noires qui lui avaient donné des enfants; l'une s'appelait Bahiyya, et l'autre Foukaïha. Il avait huït fils, savoir : ʿAbdallah, dont la mère était Zaïnab, et ʿObaïdallah, dont la mère était Molaïka. Trois de ses fils portaient le nom d'ʿAbd-er-Raʿhmân : ʿAbd-er-Raʿhmân l'aîné, qui était né de Zaïnab; ʿAbd-er-Raʿhmân le moyen, dont la mère était Bahiyya, et ʿAbd-er-Raʿhmân le jeune, né de Foukaïha. Deux autres portaient le nom de Zaïd : Zaïd l'aîné, dont la mère était Oumm-Kolthoum, et Zaïd le jeune, né de Djamîla. Son huitième fils était ʿÂcim, dont la mère était également Djamîla. ʿOmar avait quatre filles : ʿHafça, de sa femme Zaïnab; Fâtima, d'Oumm-ʿHakîm; Roqayya, d'Oumm-Kolthoum, et Zaïnab, de Foukaïha.

ʿOmar avait convoité en outre deux femmes qui l'avaient refusé. L'une, Oumm-Abân, fille d'ʿOtba, fils de Rabîʿa, avait répondu : Je ne le veux pas, car il est sombre et sévère envers ses femmes, et il les tient enfermées. L'autre femme qui le refusa, était Oumm-Kolthoum, fille d'Abou-Bekr. Il la fit demander à ʿÂïscha. Celle-ci consentit, en disant : Où lui trouverais-je [un époux] tel que toi? Mais la jeune fille pleura et dit qu'elle ne le voulait pas pour mari. — Pourquoi, lui

demanda ʿÂïscha, ne veux-tu pas pour mari le calife? La jeune fille répondit : Parce qu'il a toujours un air sombre et qu'il donne à sa famille une nourriture grossière, du pain d'orge et de la viande de chameau cuite avec de l'eau et du sel. ʿÂïscha, embarrassée d'être obligée de signifier un refus à ʿOmar, fit appeler ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, lui raconta ce qui s'était passé, et lui dit : Cherche à ôter de l'esprit d'ʿOmar l'idée d'épouser cette jeune fille; mais qu'il ne sache pas que je t'ai parlé. — Je m'en charge, répondit ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. Il vint trouver ʿOmar et lui dit : J'apprends que tu as demandé en mariage Oumm-Kolthoum, la fille d'Abou-Bekr. Je désapprouve ce projet. — Pourquoi? demanda ʿOmar; ne me crois-tu pas digne d'elle, ou ne la crois-tu pas digne de moi? — Ce n'est ni l'un ni l'autre, répliqua ʿAmrou. Mais tu es un homme de mœurs austères, et tu fais vivre tes femmes à ta façon. Or cette jeune fille, ayant perdu son père, a été élevée par ses sœurs, et elle ne pourra pas supporter ton austérité. Si tu la grondes, elle se plaindra devant les gens, et l'on te blâmera, disant que tu maltraites la fille d'Abou-Bekr, et que tu oublies les égards dus à son père. Si tu veux une femme de mœurs rigides, demande Oumm-Kolthoum, la fille d'ʿAlî, qui a été élevée par ʿAlî et Fâtima, et qui a pris exemple sur leur caractère et leurs mœurs. ʿOmar dit : Comment faire? J'en ai déjà parlé à ʿÂïscha, qui m'a donné son consentement. — J'arrangerai cela, répondit ʿAmrou. Puis il alla rendre compte à ʿÂïscha de sa conversation avec ʿOmar. Celui-ci demanda ensuite à ʿAlî sa fille Oumm-Kolthoum. ʿAlî, qui ne voulait pas la lui refuser, lui dit : Il faut un don nuptial de quarante mille dirhems. ʿOmar envoya cette somme, et épousa Oumm-Kolthoum.

Moʿhammed-ben-Djarîr avait raconté plus haut qu'ʿOmar n'avait embrassé l'islamisme qu'après un grand nombre d'autres personnes. A présent il dit qu'il devint musulman lorsque quarante ou quarante-cinq personnes avaient déjà embrassé l'islamisme.

CHAPITRE LXXVII.

VIE D'ʿOMAR.

On est unanimement d'accord sur ce point, que le caractère d'ʿOmar était tel, que personne, ni avant ni après lui, n'a su marcher dans la même voie que lui. On rapporte de lui la parole suivante : Si sur les bords du Tigre ou sur ceux de l'Euphrate, un berger perdait un mouton, je craindrais que Dieu ne m'en demandât compte, pour ne l'avoir pas gardé. Quelqu'un a raconté : J'ai vu, un jour, par une forte chaleur et en plein soleil, ʿOmar, ayant un mouchoir autour des reins et un morceau de grosse toile sur la tête, dans la plaine où se trouvaient les chameaux de la dîme, occupé à marquer les chameaux avec de la poix, pour les désigner comme appartenant au trésor public. Je lui dis : Prince des croyants, pourquoi fais-tu cela de ta propre main? Il me répondit : Dieu m'a établi leur gardien; et si je n'en prends pas soin, il pourrait m'en demander compte. Un autre jour, on avait amené des chameaux de la dîme. Il faisait une forte chaleur. ʿAlî et ʿOthmân, fils d'ʿAffân, qui étaient les secrétaires d'ʿOmar, étaient assis auprès de lui. Alors il leur dit : Allons, sortons hors de la ville, pour écrire le nombre et les couleurs des chameaux. Ils sortirent avec lui. ʿOmar les fit asseoir à l'ombre, et lui-même resta debout en plein soleil, leur dictant à haute voix ce qu'ils devaient écrire. ʿOthmân dit à ʿAlî : Cet homme

n'est pas incommodé par le soleil et n'a pas chaud. ʿAlî répliqua : Il en est comme dit, dans le Coran, la fille de Schoʿaïb : « Voilà le meilleur serviteur que tu puisses choisir : un homme robuste et loyal. » (Sur. XXVIII, vers. 26.)

ʿOmar disait chaque jour : Il faudrait que je passasse un an à l'étranger, pour bien arranger les affaires des musulmans et pour me soulager de ce fardeau ; car je sais qu'il y a dans cet empire un grand nombre de pauvres et de misérables, des gens qui ont besoin d'aide, et qui ne peuvent pas venir me trouver à Médine. Je devrais passer deux mois en Syrie, deux mois en Mésopotamie, deux mois en Égypte, deux mois dans le Baʿhraïn, deux mois à Koufa et deux mois à Baçra, pour entendre les requêtes de ceux qui en ont à présenter et pour chercher à les satisfaire, si je le peux ; et quand même je ne le pourrais pas, il n'y aurait cependant aucune année de ma vie plus utile et plus agréable à Dieu. Quand ʿOmar faisait partir un gouverneur ou un agent, il lui remettait son acte de nomination dans lequel étaient comprises ses instructions, qui se terminaient par ces mots : Si tu n'agis pas conformément à mes ordres, je t'abandonne. Il adressait en même temps une lettre aux sujets, par laquelle il les engageait à obéir à son agent. Mais si, y était-il dit, il s'écarte des ordres que je lui ai donnés, refusez-lui votre obéissance. Enfin il recommandait toujours aux agents de ne porter la main sur personne, et de n'enlever à qui que ce fût son bien.

ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, a raconté : ʿOmar avait l'habitude de faire personnellement la patrouille pendant la nuit. Une certaine nuit, au moment où je venais de finir la prière du coucher, il vint frapper à ma porte. Je lui dis : Prince des croyants, qu'est-il arrivé pour que tu sortes à cette heure?

Il répondit : Une caravane vient d'arriver et est campée aux portes de Médine. Sachant que ces hommes sont tous fatigués et qu'ils dorment, je crains qu'un voleur n'aille leur dérober quelque chose. Viens pour me tenir compagnie en veillant pour eux. Je me levai et l'accompagnai hors de la ville. Nous nous assîmes sur le sommet d'une colline et nous veillâmes jusqu'au jour. Personne n'eut connaissance de ce fait.

Zaïd, fils d'Aslam, a rapporté le fait suivant, qui lui avait été transmis par son père : ʿOmar avait l'habitude de faire la patrouille pendant la nuit, tout seul; et si quelqu'un voulait l'accompagner, il ne l'empêchait pas de le faire. Or, une certaine nuit, raconte Aslam, je lui demandai la permission de l'accompagner. Il consentit, et je marchai avec lui toute la nuit. Vers minuit, nous sortîmes de la ville et nous vîmes au loin un feu. ʿOmar me dit : Ô Aslam, quelqu'un a fait halte à cet endroit-là; allons voir qui c'est. Nous nous approchâmes du feu et nous aperçûmes une femme et deux ou trois petits enfants qui pleuraient. La femme était occupée à mettre le feu sous un pot, et disait aux enfants : Ne pleurez pas; dormez jusqu'à ce que le pot soit cuit, alors vous mangerez. Que Dieu nous rende justice d'ʿOmar, qui, cette nuit, dort après avoir bien mangé, tandis que moi et mes enfants, nous souffrons de la faim! En entendant ces paroles, ʿOmar eut des larmes aux yeux. Il salua de loin la femme, qui lui rendit son salut. Puis il lui demanda s'il était permis d'approcher. — Si vous venez dans de bonnes intentions, répondit-elle, approchez. Alors ʿOmar lui demanda son histoire. La femme dit : Je suis partie de mon pays avec ces enfants pour me rendre à Médine. J'ai été obligée de m'arrêter ici, nous étions exténués de fatigue et de faim; et maintenant la faim nous empêche de dormir, moi et les enfants. — Mais, dit ʿOmar, pourquoi in-

voques-tu Dieu contre ʿOmar? Elle répondit : Il a envoyé mon mari à la guerre, où il a été tué, et je suis restée dans la misère avec mes enfants. — Qu'y a-t-il dans ce pot? demanda de nouveau ʿOmar. — Rien qu'un peu d'eau; et j'ai allumé le feu pour tranquilliser les enfants, espérant les faire dormir jusqu'à demain matin. Aussitôt ʿOmar s'éloigna, en me disant : Ô Aslam, vite! Nous courûmes vers la ville et allâmes à la boutique d'un marchand de farine. Mais le marchand n'y était pas. Nous allâmes à sa maison, et ʿOmar le réveilla, le fit sortir de la maison et acheta de lui un sac de farine. Nous allâmes ensuite chez le boucher et ʿOmar demanda de la viande. — Je n'en ai pas, prince des croyants, dit le boucher; mais j'ai de la graisse. ʿOmar acheta une bourse de graisse.

Les gens [du boucher] lui dirent : Prince des croyants, nous allons la porter. — Non, allez, leur dit-il, j'ai quelqu'un avec moi. Alors, continue Aslam dans son récit, je ne doutai point qu'il ne me dît de porter la charge. Mais lorsque les gens furent partis, il prit le sac de farine sur ses épaules et me dit de placer la bourse de graisse par-dessus. Je dis : Prince des croyants, laisse-moi porter cela. Il répliqua : Ô Aslam, si tu prends cette charge, qui portera la charge de mes péchés? Et qui prendra sur lui l'effet de la prière de cette femme? Et ʿOmar pleura si fort, que je craignais de le voir tomber en défaillance. Puis nous courûmes en toute hâte vers la femme, et ʿOmar déposa sa charge. La femme dit : Que Dieu te récompense! Tu es plus digne d'être le gardien des pauvres qu'ʿOmar. ʿOmar, de sa main, prit un peu de graisse et la mit dans le pot. Il engagea la femme à faire de la pâte, puis il me dit d'aller chercher du bois. Lorsque je rapportai le bois que j'avais recueilli, voilà que, par le Dieu puissant! je vis

ʿOmar, la barbe par terre, soufflant le feu sous le pot. La femme mit la pâte qu'elle avait préparée dans une assiette dans l'eau, par petits morceaux, et lorsqu'elle fut cuite avec l'eau et la graisse, ʿOmar la mit dans l'assiette, fit asseoir la femme et les enfants et dit : Maintenant, toi et tes enfants, mangez et rassasiez-vous. Rends grâces à Dieu, et prie pour ʿOmar, qui ne connaissait pas votre situation. Ensuite il rentra dans la ville.

Le même Aslam a raconté : Lorsque ʿOmar faisait partir un gouverneur, il lui disait : Que tout ce que tu dépenseras pour tes besoins personnels soit payé de tes propres ressources. Ne touche pas au trésor public. N'aie pas de portier dans ta maison, pour que les suppliants ne soient pas empêchés d'approcher, et ne t'expose ni à la colère ni au châtiment de Dieu. Songe au jour où tu seras toi-même dans le besoin et dans la misère et où tu n'auras pas d'autre protecteur que Dieu.

ʿOmar fut le premier qu'on appela du titre d'*Émir des croyants*. Abou-Bekr était toujours appelé *Vicaire de l'apôtre de Dieu*. Mais ʿOmar dit : Ce titre de *Vicaire de l'apôtre de Dieu* est trop long à prononcer et à écrire. Vous êtes les croyants, et je suis votre émir; appelez-moi émir des croyants. Appelez-moi ʿOmar, ou fils de Khattâb, car je suis toujours ʿOmar, et le fils de Khattâb, comme je l'étais auparavant.

L'une des institutions louables établies par ʿOmar fut celle de la prière dite de *terâwîʿh*, au mois de ramadhân. Il adressa des lettres à toutes les villes des possessions musulmanes, pour prescrire cette prière, et dans chaque bourg on éleva une mosquée et une chaire. Une autre bonne institution établie par ʿOmar fut celle de l'impôt foncier, que chacun devait acquitter de ses terres, en proportion de leur rendement.

Il établit aussi les bureaux de distribution et fit inscrire sur des registres les noms des différentes personnes, suivant leur droit. Cette institution était en vigueur dans le royaume des Chosroès et inconnue aux Arabes. Lorsque ʿOmar voulut l'établir, il fit venir les plus savants généalogistes arabes, tels que ʿAqîl, fils d'Abou-Tâlib; Makhrama, fils de Naufal, et Djobaïr, fils de Moutʿim, et leur ordonna de rédiger un registre sur lequel chacun serait inscrit [dans l'ordre de sa parenté]. Ces hommes mirent en tête de ces listes les membres de la famille de Hâschim, qui était celle du Prophète.

Moʿhammed-ben-Djarîr rapporte une tradition transmise par Schafâ, fille d'ʿAbdallah, fils d'ʿOmar, tradition qui est transmise aussi au nom d'ʿÂïscha. La version de cette dernière est plus exacte. Un jour, ʿÂïscha vit un homme qui marchait très-lentement, la tête baissée, n'adressant la parole à personne. ʿÂïscha demanda quel était cet homme. On lui répondit que c'était un *nâsik*, c'est-à-dire un homme vertueux. Alors ʿÂïscha dit : «Que la miséricorde de Dieu soit avec ʿOmar! car celui-ci était un homme vertueux, et cependant, quand il parlait, il parlait à haute voix; quand il marchait, il marchait vite; quand il donnait à manger, il rassasiait, et quand il frappait, il frappait douloureusement.» Aslam, qui était le trésorier du trésor public, interrogé un jour si ʿOmar n'avait jamais rien pris indûment dans le trésor, répondit : Jamais. Seulement, quand il n'avait pas de quoi subvenir à ses dépenses et aux besoins de sa famille, il empruntait au trésor ce qui lui était nécessaire, et lorsqu'on lui apportait sa pension, il le restituait. Hind, la mère de Moʿâwiya, gouverneur de Syrie, faisait chaque année le voyage de la Mecque en Syrie. Moʿâwiya lui donnait chaque fois cent dînârs, somme avec laquelle elle faisait le commerce à la Mecque.

Or, une certaine année, Hind vint trouver ʿOmar et lui demanda un prêt de quatre mille dirhems du trésor public. ʿOmar les lui donna, et Hind se rendit en Syrie et y fit le commerce. Puis elle vint auprès de Moʿâwiya, qui lui donna les cent dînârs. Hind lui dit : Il faut que tu me donnes plus cette année-ci, car j'ai une dette à payer. Moʿâwiya dit : Si ʿOmar sait que tu as cent dînârs, il te les prendra !

Un jour, ʿOmar dit dans un sermon : Musulmans, du temps du Prophète, il y avait la révélation, et le secret de chacun était connu du Prophète. Aujourd'hui que la révélation n'existe plus, je vois bien vos actions publiques, mais vos actions secrètes ne sont connues que de Dieu. Quant à moi, je fais mes efforts pour qu'aucune injustice ne soit commise envers les musulmans, ni par moi, ni par mes agents; pour ne point m'approprier la moindre partie de votre fortune, ou vous faire tort de la moindre chose, et pour ne point donner illégalement, ne fût-ce qu'un dirhem. Et malgré ces efforts pour être juste, Dieu veuille que j'aie fait en ce monde ce que je devais faire! Dans un autre sermon, il dit : Rappelez-vous les bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et que chacun soit content de sa situation; car Dieu a dit dans le Coran : « Rappelez-vous que vous étiez peu nombreux et faibles, » etc. (Sur. VIII, vers. 26.) Il n'y a aucun d'entre vous, quelque modeste que soit sa position actuelle, qui, auparavant, n'ait été dans une position plus modeste. Il faut donc que vous vous souveniez de votre situation antérieure, pour rendre grâces à Dieu de votre situation actuelle. C'est ainsi qu'ʿOmar exhortait le peuple jour et nuit. ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, a raconté : Un jour, j'accompagnai ʿOmar au pèlerinage. Au retour, lorsque nous passâmes dans les montagnes du voisinage de la Mecque; là où ʿOmar avait autrefois fait paître les chameaux de son

père Khattâb, il arrêta sa monture, regarda les montagnes, et dit : C'est ici que j'ai gardé les chameaux de mon père! Mon père était un homme sévère, qui me faisait travailler beaucoup, et j'avais beaucoup de peine; et si je n'accomplissais pas ce qu'il m'avait commandé, il me battait. Aujourd'hui je suis arrivé à la position d'intermédiaire entre Dieu et ses serviteurs, et personne n'est mon égal!

Une certaine année, ʿOmar envoya ʿOtba, fils d'Abou-Sofyân, pour amener les dîmes des Benî-Kinâna. Lorsque ʿOtba revint de sa mission, ʿOmar alla à sa rencontre, pour voir ceux qui avaient amené les dîmes. Il trouva ʿOtba porteur d'une grande quantité d'argent, et il lui demanda d'où il tenait cet argent. ʿOtba répondit qu'il l'avait emporté [de Médine]. ʿOmar répliqua : Si tu avais eu tant d'argent, tu ne te serais pas chargé de cette mission. Tu t'es laissé corrompre par des dons; c'est ainsi que tu as amassé cette somme. Et il la lui enleva et la mit dans le trésor. Plus tard, lorsque ʿOthmân fut calife et qu'il favorisa les Benî-Omayya, il dit à Abou-Sofyân, héritier légal d'ʿOtba, qui était mort : Veux-tu que je te rende l'argent qu'ʿOmar a enlevé [à ton fils]? Abou-Sofyân répondit : Non; car si tu me le rends, ton successeur pourra me le reprendre, et je ne veux pas toujours le recevoir et le rendre. Je préfère pour moi que la chose reste comme elle est.

ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, a raconté : J'étais en voyage et ne connaissais pas le chemin. Alors je marchai à côté d'ʿOmar. Celui-ci se mit à réciter les vers qu'on avait chantés à Médine en l'honneur du Prophète. Vers l'aurore, il me dit : Fils d'ʿAbbâs, récite une surate du Coran. — Laquelle veux-tu? lui demandai-je. Il répondit : La surate *Al-Wâqiʿa;* car celui qui récite cette surate a les parois de son cœur touchées

par le feu. Le même ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, a raconté : J'étais un jour avec ʿOmar. Il parlait de poésie et d'histoire. Alors il me dit : Le poëte que je préfère à tous est Zohaïr, fils d'Abou-Salma. Te rappelles-tu quelque chose de ses poésies? Je me souvenais de quelques vers, que je récitai. ʿOmar dit : Cela est très-beau, mais il en a fait de plus beaux. Moʿhammed-ben-Djarîr n'a pas rapporté ces vers dans son livre.

On raconte qu'un jour, ʿOmar étant venu au marché, les pauvres se pressèrent autour de lui. Alors il toucha Yâser, fils de Salama, du bout de son fouet, en disant : Écarte-toi! Un an après, cet homme lui demanda l'autorisation de faire le pèlerinage. ʿOmar la lui accorda. Puis il lui porta soixante dirhems dans sa maison, et lui dit : Prends cet argent pour les frais du voyage, car tel jour, sur le marché, je t'ai frappé au côté avec mon fouet. Maintenant pardonne-moi la douleur que je t'ai causée. Yâser répliqua : Prince des croyants, je n'en ai pas souvenir. — Moi, je m'en souviens, répliqua ʿOmar, et voilà la réparation à laquelle tu as droit.

Les beaux traits de la vie d'ʿOmar sont très-nombreux. Il serait trop long de les rapporter tous. Mais ce que dit dans son livre ʿAmrou, fils de Baʿhr al-Djâʿhizh, est plus beau que tous ces récits. Il ne faut pas, dit cet auteur, louer ʿOmar pour sa justice et son désintéressement; car il y a eu des souverains justes avant lui, qui se sont abstenus de toucher au trésor public, et il y en aura après lui. Mais ce qui est admirable dans le caractère d'ʿOmar, c'est que, lorsqu'il fut arrivé au califat, il ne changea absolument rien à ses habitudes antérieures, et il est fameux pour sa frugalité et la simplicité dans ses vêtements. Il a occupé le pouvoir pendant plus de dix ans, et chaque jour il voyait partir une expédition et arriver la nouvelle d'une victoire; chaque jour il y avait un événement heu-

reux. On apportait constamment des richesses. Il conquit le monde, abaissa tous les souverains, fonda des villes, telles que Baçra et Koufa, et régla les affaires administratives et d'impôt. Ses armées pénétrèrent, à l'est, jusqu'aux bords du Djî'houn; au nord, jusqu'à l'Aderbîdjân, le Derbend des Khazars et la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj; au sud, jusqu'aux pays de Sind et de Hind, l''Omân, le Ba'hraïn, le Mokrân et le Kirmân; à l'ouest, jusqu'aux frontières du pays de Roum. Les habitants de tous ces pays devinrent ses sujets et furent sous son obéissance. Et, malgré toute cette puissance, 'Omar ne changea pas la moindre chose dans sa manière de vivre, de manger, de dormir, de s'habiller ou de parler.

Les poëtes ont composé beaucoup de pièces de vers en l'honneur d''Omar. Mo'hammed-ben-Djarîr n'en a pas rapporté dans ce livre. On dit que le jour où 'Omar fut enterré, on entendit une voix dans l'air réciter les vers suivants :

« Me voilà à votre service, ô vous qui pleurez sur l'islamisme...

« Le monde est perdu, perdus ses biens; il l'a précédé dans son déclin, celui qui a cru en la promesse de Dieu! »

CHAPITRE LXXVIII.

CONSEIL D'ÉLECTION. — NOMINATION D''OTHMÂN.

Au moment où 'Omar venait d'être blessé, il se préoccupa aussitôt de la chose publique et du sort de l'empire musulman. Il fit appeler cinq personnes, savoir : 'Alî, fils d'Abou-Tâlib; 'Othmân, fils d''Affân; 'Abd-er-Ra'hmân, fils d''Auf; Zobaïr, fils d''Awwâm, et Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç (il fit chercher aussi Tal'ha, fils d''Obaïdallah, mais on ne le trouva pas), et il leur parla ainsi : C'est à l'un de vous que le pouvoir

doit appartenir; car le Prophète était satisfait de vous au moment de sa mort. Faites rechercher Tal'ha pendant trois jours; s'il ne peut être trouvé, le quatrième jour choisissez l'un de vous cinq. Ils répondirent: Prince des croyants, ce sera une affaire impossible. Désigne toi-même une personne pour calife, comme tu as été désigné toi-même par Abou-Bekr. 'Omar répliqua: Qui nommerai-je? Si Abou-'Obaïda, fils de Djarrâ'h, vivait encore, je le nommerais; car j'ai entendu dire au Prophète: [« Abou-'Obaïda est un homme loyal. » Et si Sâlim était encore vivant, je le nommerais; car j'ai entendu dire au Prophète:] Sâlim est un homme qui aime Dieu et qui en est aimé. L'un des cinq dit alors: Prince des croyants, nomme ton fils 'Abdallah. 'Omar l'apostropha en ces termes: Que Dieu te fasse périr! Par Dieu, ce que tu viens de dire, tu ne l'as dit ni en vue de Dieu, ni dans l'intérêt des musulmans! Comment puis-je donner le califat à un homme qui n'ose même pas répudier sa femme! C'est vous, les six personnes que j'ai désignées comme membres du conseil, qui devez nommer l'un d'entre vous. Ils répliquèrent: Prince des croyants, il faut que Sa'îd, fils de Zaïd, fils d''Amr, fils de Nofaïl, y soit compris. [Sa'îd était de la tribu des Benî-'Adî et de la parenté d''Omar.] Non, dit 'Omar, il suffit qu'un seul des Benî-'Adî aille devant Dieu [rendre compte de l'exercice du pouvoir]. Vous pensez que j'ai fait le bien et évité le mal et que je paraîtrai devant Dieu [sans crainte]. Cependant je ne suis pas rassuré sur mes actions, et si je me trouve sans péché, j'aurai été un homme fortuné. Maintenant, si je me désignais un successeur, j'agirais comme celui qui a été avant moi et meilleur que moi; et si je n'en désigne pas, je fais comme le meilleur des hommes, le Prophète. C'est vous que j'en charge; nommez l'un d'entre

vous; car vous êtes ce que je vais vous dire : ʿAli et ʿOthmân sont de la famille d'ʿAbd-Manâf, l'un par Hâschim, l'autre par Omayya; ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, et Saʿd, fils d'ʿAbou-Waqqâç, sont de la famille de Zohra et oncles du Prophète; Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, est le cousin du Prophète; il est fils de Çafiyya, fille d'ʿAbdou'l-Mottalib. Talʿha, fils d'ʿObaïdallah, est celui que le Prophète a appelé: Talʿha, l'homme de bien. Je ne connais pas sur la terre d'hommes plus dignes que vous. Délibérez donc et agissez dans l'intérêt des musulmans. Évitez la discorde et cherchez l'union, afin que la paix soit dans le peuple. Ne dépassez pas la limite de trois jours pour prendre une décision. ʿAlî, si votre choix tombe sur lui, est un homme d'un bon caractère, qui guidera le peuple dans la voie de la justice. ʿOthmân, si c'est lui que vous nommez, est un homme doux, réservé et de mœurs pures. Saʿd sera digne du pouvoir, si vous le lui donnez; et si vous nommez un autre que lui, recommandez à cet élu de consulter Saʿd en toute affaire; car, quel qu'il soit, les conseils de Saʿd lui seront nécessaires. Si j'ai enlevé à Saʿd le gouvernement de Koufa, ce n'était pas pour cause de déloyauté. Si vous nommez ʿAbd-er-Raʿhmân, sachez qu'il n'y a pas d'homme plus vertueux que lui, ni plus sage; et quiconque exercera le pouvoir ne pourra se dispenser d'avoir recours au conseil d'ʿAbd-er-Raʿhmân. Enfin, j'ai l'espoir que Talʿha ne s'opposera pas à ce que vous aurez décidé. Saʿd dit: Quant à Talʿha, je me porte garant de son acquiescement.

Ensuite, ʿOmar fit appeler Abou-Talʿha, l'Ançâr, et lui dit : Je te charge de garder ces hommes avec cinquante Ançâr. Quand on m'aura enterré, tu les feras réunir dans la maison d'ʿÂïscha, dans la partie où est le trésor public; et lorsqu'ils seront réunis, tu ne laisseras personne pénétrer

jusqu'à eux. Tu ne les laisseras pas délibérer plus de trois jours; il faut que le quatrième jour ils aient proclamé quelqu'un; car le monde ne doit pas rester plus de trois jours sans chef religieux. Lorsque cinq d'entre eux seront d'accord sur un choix, et que le sixième, dissident, ne voudra pas se soumettre, tu le tueras; s'il y a deux dissidents contre les quatre autres qui seraient d'accord, [tu tueras les deux dissidents; et s'il y a trois voix contre trois,] vous proclamerez celui qui aura la voix d'ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf. Puis ʿOmar dit à son fils ʿAbdallah : Je te nomme membre du conseil d'élection, sans cependant que tu puisses prétendre au califat. Il fit ensuite appeler Miqdâd, fils d'Aswad, et lui dit : Je te charge en même temps qu'Abou-Talʿha de surveiller les membres du conseil. Vous les réunirez après ma mort, et vous ne laisserez pas se prolonger les débats plus de trois jours. Enfin, il fit appeler Çohaïb et lui commanda de présider la prière publique pendant ces trois jours.

Lorsque ʿOmar fit appeler auprès de lui les personnes que nous avons dites, ʿAlî parla à ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, de l'invitation qu'il venait de recevoir. ʿAbbâs lui dit : N'y va pas.— Pourquoi? demanda ʿAlî. — Parce que, répondit ʿAbbâs, ʿOmar ne donnera pas le pouvoir aux Benî-Hâschim. Il te convoque avec les autres pour nommer l'un d'eux et pour pouvoir dire que tu as été présent à cette nomination. Mais si tu n'assistes pas à cette réunion, au moins pourrons-nous dire qu'il n'y avait pas de représentant des Benî-Hâschim. ʿAlî répliqua : Mon oncle, je ne peux pas me séparer des autres compagnons. Mais il pensait qu'ʿOmar lui donnerait le pouvoir. Lorsqu'il rentra chez lui, ʿAbbâs vint le trouver et lui demanda ce qu'ils avaient décidé. ʿAlî répondit : Cet homme vient d'enlever le pouvoir aux Benî-Hâschim.— Comment

cela s'est-il passé? demanda ʿAbbâs. ʿAlî dit : Il a mis en avant des gens qui sont liés entre eux, et qui ne nous abandonneront pas le pouvoir. Saʿd et ʿAbd-er-Raʿhmân sont de la même famille; Saʿd ne se prononcera pas contre ʿAbd-er-Raʿhmân, ni Zobaïr contre eux deux. C'est donc ʿAbd-er-Raʿhmân qu'ils nommeront. ʿAbbâs dit : Mon fils, je te l'avais bien dit! Chaque fois que je t'ai poussé en avant, tu as reculé. Lorsque le Prophète quitta ce monde, je t'avais dit de lui demander de désigner son successeur, pour éviter la discorde; tu ne l'as pas fait. Et lorsqu'après la mort du Prophète, je t'ai conseillé de faire des démarches, tu ne l'as pas fait non plus; de sorte que les autres, réunis dans le vestibule des Benî-Sâʿida, ont décidé ce qu'ils ont voulu. Et aujourd'hui, quand je t'ai dit de ne pas aller chez ʿOmar, tu ne m'as pas écouté. Maintenant fais ce que tu voudras. Ceux qui sont avec toi dans le conseil ne te laisseront pas obtenir le pouvoir, qui sera perdu pour toi à jamais.

Après l'enterrement d'ʿOmar, Miqdâd, fils d'Aswad, convoqua les membres du conseil dans la maison d'ʿÂïscha. On chercha aussi Talʿha, mais il n'était pas encore de retour. ʿAbdallah, fils d'ʿOmar, faisait partie du conseil. On fit venir Abou-Talʿha avec les Ançâr, pour garder la porte et pour ne laisser entrer personne. Miqdâd, qui, avec Abou-Talʿha, garda la porte, a raconté [plus tard] : Il s'était passé un certain temps, lorsqu'il s'éleva un grand tumulte à l'intérieur. Je croyais qu'ils étaient tombés d'accord sur le choix de l'un d'entre eux. Mais quand j'entrai, je les trouvai se disputant entre eux, chacun proclamant ses titres et ses prétentions. On n'arriva à aucun accord ce jour-là, et chacun rentra chez soi. Le lendemain, ils se réunirent de nouveau, et se séparèrent le soir, sans avoir pris aucune décision. Le troisième

jour, Miqdâd, après les avoir amenés, leur dit en affirmant ses paroles par un serment : Si, aujourd'hui, vous n'arrivez pas à un résultat, je ne vous laisserai pas rentrer chez vous! Alors ils prirent séance et discutèrent longtemps. ʿAbd-er-Raʿhmân dit enfin : L'affaire traîne en longueur et nous n'arrivons pas à un résultat; car chacun ne fait valoir que ses propres prétentions. Qui d'entre vous veut se désintéresser dans la question et renoncer au pouvoir, pour que nous lui abandonnions la décision? Personne ne répondit : ʿAbd-er-Raʿhmân reprit : Je vais vous rendre la chose facile. Si je m'engage par serment à renoncer au pouvoir, me promettez-vous d'accepter mon arbitrage?—Nous l'acceptons, répondirent-ils. Alors ʿAbd-er-Raʿhmân prit l'engagement par serment de renoncer pour sa personne à être nommé et de prononcer pour les autres; puis chacun en particulier dut s'engager envers lui à accepter sa décision. Lorsqu'il vint à ʿAlî pour recevoir son engagement, Alî dit : A la condition que tu ne chercheras pas à favoriser ceux de ta famille. ʿAbd-er-Raʿhmân, qui était de la tribu d'ʿOthmân, répondit: Si j'avais voulu favoriser quelqu'un, ç'aurait été moi-même. Ensuite, il se retira dans un coin de l'appartement, appela l'un après l'autre les prétendants et leur parla à chacun en particulier. Ayant d'abord pris à part ʿAlî, il lui dit : Tu dis que tu es le chef de la famille de Hâschim, le cousin et le gendre du Prophète, et que tu as plus de droits au pouvoir qu'un autre. Tu as raison, c'est la vérité. Mais si tu ne l'obtenais pas, lequel des trois autres accepterais-tu? — ʿOthmân, répondit ʿAlî. ʿAbd-er-Raʿhmân le renvoya ensuite à sa place, appela ʿOthmân et lui parla en ces termes : Tu dis que tu es le doyen des Benî-ʿAbd-Manâf, le cousin et le gendre du Prophète, et que tu as plus de droits au pouvoir qu'un autre. Mais si tu ne l'obtenais pas, lequel des

trois autres accepterais-tu? — ʿAlî, répondit ʿOthmân. ʿAbd-er-Raʿhmân le renvoya à sa place, appela Zobaïr et lui parla comme aux deux autres. Zobaïr se déclara pour ʿOthmân, et Saʿd, après lui, pour ʿAlî. Alors ʿAbd-er-Raʿhmân, s'adressant à tous, dit: Je vois qu'il ne s'agit plus que d'ʿOthmân et d'ʿAlî. Laissez-moi cette nuit pour réfléchir; demain nous proclamerons l'un d'eux. On se sépara ensuite. Mais avant la tombée de la nuit, ʿAlî vit Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, et lui dit: Tu connais mes dispositions. Si tu veux le califat toi-même, je voterai pour toi; mais si tu y renonces, ne vote pas pour ʿOthmân, car tu sais que j'ai de plus grands titres que lui; tu sais aussi qu'ʿAbd-er-Raʿhmân incline vers lui; il faut donc que tu inclines vers moi. Saʿd le lui promit. Zobaïr, à qui il parla ensuite, lui fit la même promesse.

Les chefs de toutes les tribus, où la nouvelle de la mort d'ʿOmar était parvenue, étaient arrivés à Médine pour voir qui serait nommé calife. ʿAbd-er-Raʿhmân alla les trouver, chacun en particulier, et leur dit: Les débats s'étant prolongés, j'ai retiré ma candidature et j'ai amené Saʿd et Zobaïr à faire de même. La question est maintenant entre ʿAlî et ʿOthmân. Lequel des deux voulez-vous? La plupart se déclarèrent pour ʿOthmân. ʿAbd-er-Raʿhmân lui-même penchait pour ce dernier. Parmi les chefs qu'ʿAbd-er-Raʿhmân avait interrogés étaient Abou-Sofyân et ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. Pendant la nuit, Abou-Sofyân se rendit auprès d'ʿAmrou et lui dit: ʿAbd-er-Raʿhmân est venu me trouver et m'a demandé qui je voulais pour calife. J'ai répondu que je voulais ʿOthmân. ʿAmrou dit: Il est venu aussi chez moi, et moi aussi je me suis prononcé pour ʿOthmân. Abou-Sofyân reprit: Que faire alors? ʿOthmân est un homme doux, et je crains qu'il ne perde l'affaire, et qu'ʿAlî ne l'emporte sur lui par sa détermi-

nation. ʿAmrou répliqua: Ne t'inquiète pas de cela; je verrai, cette nuit, l'un et l'autre, et je ferai en sorte qu'ʿOthmân soit nommé. Il se rendit donc auprès d'ʿAlî et lui parla ainsi: Tu connais mon ancienne amitié et mon affection pour toi. Toi et ʿOthmân, vous êtes maintenant seuls en présence. Les chefs qu'ʿAbd-er-Raʿhmân a vus cette nuit se sont déclarés soit pour toi, soit pour ʿOthmân. Maintenant, si tu veux suivre le conseil que je vais te donner, tu l'emporteras. ʿAlî dit : Je ferai ce que tu me conseilleras. ʿAmrou reprit : ʿAbd-er-Raʿhmân est un homme d'une parfaite probité. Demain, il t'appellera et te demandera si tu acceptes le pouvoir en promettant de suivre la loi de Dieu et de son prophète et la voie des deux califes antérieurs. Si tu réponds affirmativement et qu'il te voie avide de saisir le pouvoir, il ne voudra pas de toi. Ne fais pas une réponse catégorique. Dis que tu ne peux pas t'engager à réaliser ces conditions, mais que tu feras tous tes efforts pour les exécuter. — Que Dieu te récompense! s'écria ʿAlî. C'est ainsi que je dirai! ʿAmrou se rendit ensuite chez ʿOthmân et lui dit: Si tu veux suivre mon conseil, tu seras nommé demain; sinon, ʿAlî triomphera de toi. — Je suivrai ton conseil, répondit ʿOthmân, parle. ʿAmrou dit: ʿAbd-er-Raʿhmân est un homme droit et sans dissimulation. Lorsque, demain, il t'exposera [les devoirs du souverain], n'hésite pas à accepter les conditions qu'il te posera.

Le lendemain, ʿAbd-er-Raʿhmân fit appeler Zobaïr et Saʿd et leur dit: Cette affaire traîne en longueur. ʿAlî et ʿOthmân restent en présence. Il faut que vous renonciez en faveur d'une seule personne. Zobaïr dit: Je renonce en faveur d'ʿAlî. Saʿd, à son tour, dit: Moi aussi, je renonce en faveur d'ʿAlî; et je renonce seulement à la condition que tu nommeras ʿAlî, et non ʿOthmân. — C'est bien, répliqua ʿAbd-er-Raʿhmân. Il se

rendit ensuite dans la mosquée, et l'on commença la prière. Tous les Mohâdjir et Ançâr et le peuple étaient présents. Alors ʿAbd-er-Raʿhmân monta en chaire, et après avoir payé un tribut de louanges à Dieu et de souvenirs au Prophète, il parla de la vie d'ʿAbou-Bekr. Puis, parlant d'ʿOmar, il dit: ʿOmar n'a pas voulu prendre sur lui de se nommer un successeur. Il a abandonné ce soin à un conseil de cinq hommes qui devaient choisir l'un d'entre eux. Or le choix est maintenant réduit à deux; lequel des deux voulez-vous: ʿAlî ou ʿOthmân? ʿAmmâr, fils de Yâsir, prit la parole et dit: Si tu veux qu'il n'y ait pas de discorde, proclame ʿAlî. Miqdâd dit: ʿAmmâr a raison. Si tu proclames ʿAlî, il n'y aura pas de discorde. ʿAbdallah, fils de Saʿd, fils d'Abou-Sarʿh, qui était le frère de lait d'ʿOthmân, et qui avait été autrefois secrétaire du Prophète, qui ensuite avait apostasié, et que le Prophète, le jour de la prise de la Mecque, avait voulu faire mettre à mort, mais qu'il avait gracié sur la demande d'ʿOthmân, ce même ʿAbdallah, qui avait de nouveau embrassé l'islamisme, se leva au milieu du peuple et dit à ʿAbd-er-Raʿhmân: Si tu veux qu'il n'y ait point de discorde, proclame ʿOthmân. ʿAmmâr l'apostropha sévèrement en ces termes: Toi, apostat, de quel droit parles-tu ici? Comment oses-tu te mêler des affaires musulmanes? Un homme des Benî-Makhzoum injuria à son tour ʿAmmâr. Alors tous les Benî-Hâschim présents dans l'assemblée insultèrent cet homme de la tribu de Makhzoum et tous les Benî-Makhzoum. Il s'ensuivit un grand tumulte. Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, se leva et dit à ʿAbd-er-Raʿhmân: Termine l'affaire, avant qu'il s'élève une lutte! ʿAbd-er-Raʿhmân dit: Musulmans, faites silence, afin que je fasse connaître la décision que j'ai cru devoir prendre. Le silence s'étant rétabli, ʿAbd-er-Raʿhmân invita ʿAlî à s'approcher.

ʿAlî se leva et vint auprès d'ʿAbd-er-Raʿhmân. Celui-ci prit la main droite d'ʿAlî dans sa main gauche, et tint sa main droite levée de façon à la placer dans la main droite d'ʿAlî, pour lui prêter serment; et dans cette attitude, il lui dit: Prends-tu l'engagement, en face de Dieu, de diriger l'État musulman d'après le livre de Dieu, la tradition du Prophète et l'exemple des deux califes antérieurs? ʿAlî, se souvenant du conseil qui lui avait été donné la veille par ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, répondit : Ce sera difficile, car qui connaît tout ce que prescrit le livre de Dieu et toute la tradition du Prophète? Cependant, je ferai tous mes efforts, dans la mesure de mon savoir, pour les suivre, et je demanderai l'aide de Dieu. ʿAbd-er-Raʿhmân lâcha la main d'ʿAlî et dit : Je ne veux pas de cette hésitation. Puis, il appela ʿOthmân. ʿOthmân s'approcha rapidement. ʿAbd-er-Raʿhmân, tenant sa main droite levée comme auparavant, lui proposa le même engagement qu'à ʿAlî. ʿOthmân dit aussitôt : Je l'accepte. ʿAbd-er-Raʿhmân mit sa main droite dans la main droite d'ʿOthmân, et lui dit : « Que Dieu te bénisse, lui qui t'a fait accepter! » Le peuple vint ensuite lui prêter le serment. ʿAlî s'écria : « Vous m'avez trompé et bien trompé! » Puis il s'éloigna. ʿAbd-er-Raʿhmân lui dit : Où vas-tu, ô ʿAlî? Ne prêteras-tu pas le serment? N'est-il pas dit dans le Coran : « Celui qui se révolte se révolte contre lui-même? » (Sur. XLVIII, vers. 10.) N'as-tu pas pris l'engagement de te soumettre à ma décision? Et ʿOmar n'a-t-il pas dit : Tuez celui qui ne se soumettra pas à la décision d'ʿAbd-er-Raʿhmân? En entendant ces paroles, ʿAlî revint, mit sa main dans celle d'ʿOthmân et lui prêta serment. Puis il rentra chez lui. Ensuite tout le peuple prêta serment à Othmân.

CHAPITRE LXXIX.

JUGEMENT D'ʿOTHMÂN DANS L'AFFAIRE D'ʿOBAÏDALLAH, FILS D'ʿOMAR.

Le lendemain de son élection, ʿOthmân se rendit dans la mosquée, et le peuple s'assembla. Son premier acte fut de faire comparaître devant lui ʿObaïdallah, fils aîné d'ʿOmar. Hormouzân, le prince de l'Ahwâz qui avait été transporté à Médine où il avait embrassé l'islamisme, passait son temps dans la société de chrétiens et de juifs, car sa foi n'était pas encore sincère. Or Fîrouz, le chrétien qui avait assassiné ʿOmar, était lié avec Hormouzân, de même qu'un autre chrétien, nommé ʿHafniya, que Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, avait amené avec lui de ʿHîra, et qu'il gardait dans sa maison. Ces trois hommes étaient souvent ensemble. ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAbou-Bekr, était l'ami d'ʿObaïdallah. Trois jours avant l'assassinat d'ʿOmar, ʿAbd-er-Raʿhmân, causant avec ʿObaïdallah, lui dit : J'ai vu aujourd'hui un poignard qui a le manche au milieu. — Où l'as-tu vu ? demanda ʿObaïdallah. — Je passais, répondit ʿAbd-er-Raʿhmân, devant la porte d'Hormouzân, qui y était assis en compagnie de Fîrouz, le chrétien, l'esclave de Moghîra, fils de Schoʿba, et de cet autre chrétien qui est dans la maison de Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç. Ils étaient à causer entre eux, et lorsque je vins à passer, ils se levèrent ; alors ce couteau tomba de la ceinture de Fîrouz. ʿObaïdallah dit : C'est un poignard comme ils en ont en Abyssinie. Or Fîrouz, après avoir frappé ʿOmar avec son poignard abyssin, s'était échappé de la mosquée. Un homme de la tribu de Temîm l'arrêta et le tua avec le même poignard qui avait servi à frapper ʿOmar, et le porta ensuite à ʿObaïd-

allah. Celui-ci prit le poignard et dit : Je suis certain que Fîrouz n'a pas agi de son propre mouvement, et, par Dieu! si le prince des croyants succombe à ses blessures, je tuerai les gens qui sont ses complices! Après qu'ʿOmar fut mort, ʿObaïdallah, en revenant de l'enterrement, alla dans la maison d'Hormouzân et le tua. Il courut ensuite chez Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, et tua ʿHafniya. Saʿd sortit et lui dit: Pourquoi as-tu tué mon protégé? ʿObaïdallah répliqua : Tu exhales l'odeur du sang du prince des croyants! Tu vas être tué toi-même! Saʿd, en présence de cette menace, saisit ʿObaïdallah par ses longs cheveux qui lui tombaient sur les épaules, le jeta par terre et lui enleva son sabre. Puis il le fit garder dans sa maison par ses serviteurs, jusqu'à ce qu'il y eût un calife, qui pût prononcer sa punition.

ʿOthmân, après avoir pris le gouvernement, eut pour premier soin de faire comparaître ʿObaïdallah. Les compagnons du Prophète s'étant réunis, il leur demanda leur avis. ʿAlî dit : Il faut le faire mettre à mort, pour qu'il expie le meurtre d'Hormouzân, qui était musulman et qu'il a tué sans motif. Hormouzân était le protégé d'ʿAbbâs. Le jour où il avait embrassé l'islamisme, il voulut faire profession de foi entre les mains d'un membre de la famille du Prophète, et il avait choisi ʿAbbâs. Par conséquent, les Benî-Hâschim avaient le droit de prendre parti dans l'affaire de son meurtre. ʿAlî ayant donc émis l'avis qu'il fallait tuer ʿObaïdallah, ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, dit: Prince des croyants, on a tué le père de cet homme, et tu veux le tuer lui-même! Nos ennemis diront que Dieu fait les amis du Prophète s'entr'égorger. Dieu t'a dispensé de prononcer un arrêt de mort dans cette affaire, car elle s'est passée lorsque tu n'étais pas encore souverain. — Tu as raison, dit ʿOthmân. Je lui fais grâce, et je payerai

moi-même le prix du sang d'Hormouzân. ʿAlî garda le silence, et ʿOthmân fit relâcher ʿObaïdallah.

En cette même année, la vingt-quatrième de l'hégire, il y eut de fortes chaleurs. Beaucoup de personnes eurent des saignements de nez. Ce fléau dura deux ou trois mois. On appelle cette année celle de l'épidémie du *saignement de nez* (*rouʿaf*).

CHAPITRE LXXX.

ʿOTHMÂN NOMME DIFFÉRENTS GOUVERNEURS.

Le surlendemain de son élection, ʿOthmân releva Moghîra, fils de Schoʿba, du gouvernement de Koufa, et nomma à sa place Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, dissimulant ainsi la haine qu'il portait à Saʿd, et disant qu'ʿOmar, avant de mourir, avait recommandé à son successeur d'employer Saʿd, et de lui donner un gouvernement. Aussi le premier gouverneur qu'il nomma fut Saʿd. Mais il ne le laissa à Koufa qu'une année; quand sa position fut devenue plus forte, il le rappela et le remplaça par Walîd, fils d'ʿOqba, fils d'Abou-Moʿaït. En même temps qu'il fit partir Saʿd pour Koufa, il envoya ʿAbdallah, fils de Mounʿim, dans le Seïstân, en lui disant: Observe la conduite qu'ʿOmar t'avait ordonné de suivre. ʿOthmân montrait ainsi au peuple qu'il ne voulait pas s'écarter de la voie d'ʿOmar, ni changer les agents établis par lui. Mais après un an de règne, son autorité s'étant raffermie, il commença par rappeler Saʿd de Koufa, et le remplaça par Walîd, fils d'ʿOqba; ensuite il remplaça les autres agents les uns après les autres.

Quelques mesures louables furent prises par ʿOthmân en

cette année. Il éleva toutes les pensions d'un dixième. ʿOmar avait établi la coutume de faire donner chaque soir du mois de ramadhân à chaque homme un dirhem en sus de sa solde, et de faire égorger, pour la rupture du jeûne, un chameau, dont il faisait distribuer la chair aux pauvres et aux voyageurs. Au lieu d'un dirhem par homme, ʿOthmân fit distribuer deux dirhems, et il fit égorger chaque soir deux chameaux. Au mois de dsou'l-ʿhiddja de cette année, ʿOthmân envoya ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, à la Mecque, pour présider au pèlerinage.

Au commencement de l'an 25, ʿOthmân commença à destituer les anciens agents [établis par ʿOmar]. Ayant été informé que les habitants d'Alexandrie s'étaient révoltés, il fit partir pour l'Égypte ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, qui, sous le gouvernement d'ʿOmar, avait fait la conquête de ce pays. Aussitôt après l'arrivée d'ʿAmrou, les habitants de Miçr et d'Alexandrie se soumirent de nouveau. ʿOthmân chargea ensuite ʿAbdallah, fils de Saʿd, fils d'Abou-Sarʿh, d'une expédition dans l'Afrique occidentale. Dans la même année, il fut averti que les habitants de l'Aderbîdjân refusaient de payer le tribut auquel ils s'étaient engagés. ʿOthmân adressa une lettre à Walìd, fils d'ʿOqba, et lui ordonna de marcher de Koufa contre l'Aderbîdjân. ʿOmar avait fait occuper cette dernière province par six mille hommes; à Koufa, dans le Sawâd et dans l'ʿIrâq, il y avait une garnison de quarante mille hommes. Walìd envahit l'Aderbîdjân, tua un grand nombre d'ennemis et saccagea la province. Les habitants se rendirent de nouveau et s'engagèrent à payer un tribut annuel de huit cent mille dirhems. Après avoir soumis toute la province, Walìd y resta, en envoyant Salmân, fils de Rabîʿa, à la tête de douze mille hommes, contre l'Arménie. Après avoir livré une bataille, ces

troupes rapportèrent une si grande quantité de butin, que Walîd et ses soldats en furent émerveillés. Walîd en fit le partage et retourna à Koufa.

En cette même année, le roi de Roum, à la nouvelle de la mort d'ʿOmar, mit en campagne une armée de vingt mille hommes, sous les ordres d'un général nommé Merzebân. Moʿâwiya ayant demandé des renforts à ʿOthmân, celui-ci adressa une lettre à Walîd, lui ordonnant d'envoyer Salmân, fils de Rabîʿa, le Bâhilite, avec huit mille hommes au secours de Moʿâwiya. Ce corps de troupes, réuni à un autre corps de dix mille hommes, mis en campagne par Moʿâwiya sous les ordres de ʿHabîb, fils de Maslama, le Fihrite, attaqua les Romains, les mit en déroute et les poursuivit jusque sur le territoire de Roum, où il prit plusieurs villes et une grande quantité de butin.

En cette même année, la vingt-cinquième de l'hégire, ʿOthmân fit le pèlerinage de la Mecque. La mosquée de la Mecque était très-étroite. ʿOmar avait acheté quelques-unes des maisons du voisinage pour l'agrandir, mais il n'avait pas pu réaliser son dessein. ʿOthmân réunit ces maisons à la mosquée, puis il retourna à Médine.

Au commencement de l'an 27, l'Afrique et l'Espagne furent conquises au gouvernement d'ʿOthmân.

CHAPITRE LXXXI.

CONQUÊTE DES CONTRÉES OCCIDENTALES : L'AFRIQUE ET L'ESPAGNE.

ʿOthmân en envoyant ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, à Miçr et à Alexandrie, et ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh dans la province d'Afrique, avait ordonné à ce dernier de diriger, quand il

aurait achevé la conquête de l'Afrique, ʿAbdallah, fils de Nâfiʿ, et ʿAbdallah, fils d'Al-ʿHoçaïn, vers l'Espagne et vers le territoire des Berbères. Les deux ʿAbdallah entreprirent cette expédition, firent la conquête de ces contrées et convertirent les habitants à l'islamisme. Ils annoncèrent leur victoire à ʿOthmân, et envoyèrent à Médine la cinquième partie du butin. ʿOthmân leur adressa une lettre dans laquelle il leur disait : Vous n'êtes pas loin de Constantinople. Portez-y vos armes, en demandant des auxiliaires aux Berbères qui ont embrassé l'islamisme. Les Berbères ayant fourni des troupes, les deux généraux musulmans firent route vers Constantinople par la voie de mer. Après avoir ravagé la contrée et enlevé un butin considérable, ils revinrent en Espagne.

Un certain nombre d'habitants de l'Afrique vinrent trouver ʿOthmân, et portèrent plainte contre ʿAbdallah, fils de Saʿd, fils d'Abou-Sarʿh, et demandèrent un autre gouverneur. ʿOthmân le retira de ce poste, et lui commanda de se rendre à Miçr et d'y rester avec ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. Il rappela ʿAbdallah, fils de Nâfiʿ, de l'Espagne dans l'Afrique, dont il le nomma gouverneur, et donna le gouvernement de l'Espagne et du territoire des Berbères à ʿAbdallah, fils d'Al-ʿHoçaïn. Les musulmans gardèrent ces possessions jusqu'au temps de Hischâm, fils d'ʿAbdou'l-Mélik. Alors les Berbères se révoltèrent, tandis que l'Espagne demeura dans l'islamisme. Le tribut annuel payé par l'Afrique au roi de Roum s'élevait à la somme de deux millions cinq cent mille dînârs. Cette somme fut maintenue par les musulmans, du temps d'ʿOthmân.

ʿAbdallah, fils de Saʿd, se trouvant auprès d'ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, en Égypte, fut chargé par ʿOthmân des finances de cette province. ʿAmrou en fut mécontent, et lui suscita des obstacles dans la perception de l'impôt. ʿAbdallah s'étant

plaint à ʿOthmân, celui-ci lui confia l'administration entière de l'Égypte et le commandement de l'armée. ʿAmrou revint à Médine, irrité contre ʿOthmân. Il se lia avec Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, qui avait, comme lui, à se plaindre du calife.

Ces événements se passèrent en l'an 27 de l'hégire.

CHAPITRE LXXXII.

EXPÉDITIONS MARITIMES DE MOʿÂWIYA. — CONQUÊTE DE CHYPRE ET DE ROUM.

Au commencement de l'an 28 de l'hégire, Moʿâwiya demanda à ʿOthmân l'autorisation de faire une expédition par mer. ʿOmar n'avait jamais permis aux musulmans de s'aventurer en mer. Moʿâwiya présenta aux yeux d'ʿOthmân la chose comme facile, et ajouta que les villes de Roum étaient si rapprochées de celles de Syrie, que le cri d'un oiseau s'entendait des unes aux autres, et qu'elles n'étaient séparées que par la mer. En conséquence, ʿOthmân consentit. Moʿâwiya réunit une nombreuse armée, s'embarqua et aborda en plusieurs endroits du territoire de Roum. Il fut victorieux dans ses rencontres avec l'ennemi, par terre et par mer, et fit un butin considérable. Il ne perdit pas un seul homme de son armée, sauf ʿAbdallah, fils de Qaïs, qu'il avait envoyé en avant avec un corps de troupes. Le roi de Roum avait été averti de l'approche des Arabes. ʿAbdallah, arrivé en vue de la terre de Roum, quitta son vaisseau, monta dans une barque et s'avança pour faire une reconnaissance. Il rencontra sur le rivage une pauvre femme, à laquelle il donna une forte somme d'argent. Cette femme se rendit dans le bourg [voisin] et cria: Le roi arabe qui s'est em-

barqué avec une armée est ici, au bord de la mer! Les habitants du bourg y coururent, et tuèrent ʿAbdallah. Les musulmans, sans aborder, revinrent en toute hâte vers Moʿâwiya. Alors, en l'an 28, Moʿâwiya s'embarqua à Émesse et vint à une ville de Roum située en face d'Émesse et nommée Chypre. Il s'en rendit maître, et reçut la contribution qui avait été payée jusqu'alors au roi de Roum, et qui s'élevait à la somme de sept mille dînârs. Moʿâwiya stipula dans le traité qu'il conclut avec les habitants, que ceux-ci ne prêteraient aucun secours aux Romains contre les musulmans, et que, quand les Romains projetteraient une guerre contre les musulmans, ils en avertiraient ces derniers et leur prêteraient aide. Moʿâwiya revint ensuite à Émesse et annonça à ʿOthmân le succès de son expédition.

En cette même année, les habitants de Baçra portèrent plainte contre Abou-Mousa al-Aschʿarî. ʿOthmân le destitua, et donna le gouvernement de Baçra à ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir. Il remplaça encore plusieurs autres gouverneurs dans cette année. Il envoya ʿOmaïr, fils d'ʿOthmân, avec une forte armée dans le Khorâsân. ʿOmaïr fit une expédition sur l'autre rive du Djîʿhoun, et après avoir pénétré jusqu'à Ferghâna, il revint dans le Khorâsân. ʿObaïdallah, fils de Maʿmar, le Temîmite, fut nommé gouverneur du Mokrân, et ʿAbdallah, fils d'ʿOmaïr, fut remplacé dans le Seïstân par ʿÂcim, fils d'ʿOmar, fils de Khattâb. Mais au bout d'une année, tous ces gouverneurs furent remplacés de nouveau, sauf ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, fils de Kouraïz, qui demeura à Baçra. ʿOthmân rappela ʿObaïdallah, fils de Maʿmar, du Mokrân, et l'envoya dans le Fars. ʿÂcim, fils d'ʿOmar, eut pour successeur, dans le gouvernement du Seïstân, ʿAmr, fils de Moufaddhal. Les habitants du Fars se révoltèrent contre ʿObaïdallah, fils de Maʿmar, et le tuèrent à Içtakhr, où il avait sa résidence. ʿOthmân

fit marcher contre eux une nombreuse armée, qui partit de Baçra sous les ordres d'ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir. ʿAbdallah fit un grand massacre de la population d'Içtakhr, et vengea ainsi la mort d'ʿObaïdallah. Il écrivit ensuite à ʿOthmân une lettre, dans laquelle il lui disait : Un seul gouverneur ne suffit pas pour contenir la province de Fars. ʿOthmân lui répondit : Établis-y cinq gouverneurs, et toi-même retourne à Baçra. ʿAbdallah fit ainsi. ʿOthmân envoya ensuite cinq gouverneurs dans le Khorâsân. Il assigna à Aʿhnaf, fils de Qaïs, le territoire de Merw-er-Roud et toutes les contrées voisines jusqu'à Hérât. ʿHabîb, fils de Qorra, de la tribu de Yarbouʿ, fut chargé du gouvernement de Balkh et du Tokhâristân; Qaïs, fils de Hobaïra, le Solaïmite, eut la ville de Nischâpour; Khâlid, fils d'ʿAbdallah, et Aʿhmar, fils d'Ans, eurent le reste du Khorâsân.

En l'an 29 de l'hégire, le sixième de son califat, ʿOthmân fit le pèlerinage. En récitant la prière *de la Fête*, qui ne se compose que de deux prosternations, ʿOthmân en accomplit quatre. Il fit dresser à Mina une grande tente, ce qui ne s'était pas encore vu depuis l'établissement de la religion musulmane. C'était une pratique du temps du paganisme, quand les chefs qoraïschites faisaient dresser des tentes et donnaient à manger aux pèlerins. Le Prophète avait aboli cet usage. Ce fut là le premier grief des musulmans contre ʿOthmân. Ils lui reprochèrent de renouveler les pratiques païennes. Mais lorsqu'il fit quatre prosternations dans la prière *de la Fête*, le peuple fut consterné. On désapprouva hautement le calife, disant qu'il changeait les institutions du Prophète et qu'il renouvelait celles du paganisme. Plusieurs docteurs de la loi et compagnons du Prophète, qui étaient présents, vinrent trouver ʿOthmân et lui dirent : Nous avons fait le pèlerinage avec le

Prophète, avec Abou-Bekr et avec ʿOmar. Aucun d'eux n'a accompli la prière *de la Fête* avec quatre prosternations. Et ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, lui dit : Nous t'avons prêté le serment d'obéissance, à la condition seulement que tu dirigerais ce peuple en observant la tradition du Prophète et l'exemple des deux premiers califes. Maintenant tu t'en écartes! Tous les compagnons du Prophète firent des reproches à ʿOthmân. Celui-ci répondit : Quand le Prophète, Abou-Bekr et ʿOmar venaient à la Mecque, ils y venaient comme étrangers, car ils n'y avaient pas de foyer ni de propriétés. Mais moi j'y suis chez moi; j'y possède une maison et des propriétés; il n'est pas permis à un homme qui est chez lui de ne faire que deux prosternations en priant. Les autres gardèrent le silence.

CHAPITRE LXXXIII.

EXPÉDITION D'ʿABDALLAH, FILS D'ʿÂMIR, ET DE SAʿÎD, FILS D'AL-ʿÂÇ, DANS LE KHORÂSÂN.

Au commencement de l'an 30, ʿOthmân fut informé que les habitants du Khorâsân s'étaient révoltés. ʿOthmân fit partir Saʿîd, fils d'Al-ʿÂç, pour prendre le gouvernement de cette province; puis il adressa une lettre à ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, fils de Kouraïz, lui ordonnant de se rendre avec l'armée de Baçra dans le Khorâsân, pour porter aide à Saʿîd. ʿAbdallah y arriva le premier. Lorsque Saʿîd vint à Koufa, et qu'il apprit qu'ʿAbdallah était déjà parti, il espéra pouvoir le rejoindre à la frontière du Khorâsân. Mais quand il arriva à Reï, ʿAbdallah était déjà à Nischâpour. Saʿîd se rendit alors à Dâmeghân, où il apprit que le Gorgân et le Taberistân étaient en pleine révolte. Il marcha contre la ville de Gorgân,

dont les habitants, après avoir soutenu un siége, capitulèrent en payant un tribut de deux cent mille dirhems. Puis ils revinrent à l'islamisme. Sa'ìd se tourna ensuite contre le Taberistân. Les habitants de Tamìsa avaient fortifié leur ville et résistèrent pendant quelque temps. Enfin ils capitulèrent, en stipulant que pas un seul homme de la garnison ne serait tué. Lorsqu'ils sortirent de la forteresse, Sa'ìd les fit tous massacrer et n'en épargna qu'un seul, disant : J'ai stipulé que je ne ferais pas tuer un seul homme. Après avoir achevé la conquête du Taberistân, il retourna à Médine.

Vers la fin de cette même année, 'Othmân destitua de son poste Walìd, fils d''Oqba, qui avait bu du vin. Il le fit venir à Médine et lui fit infliger le nombre de coups déterminé pour ceux qui boivent du vin. Il nomma à sa place, au gouvernement de Koufa, Sa'ìd, fils d'Al-'Âç. Or Walìd avait gouverné pendant cinq ans avec justice; il avait été très-accessible, et vivait avec le peuple; tandis que, avant lui, Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, ne s'était pas mêlé à la population et avait été d'un accès difficile. Sa'ìd, lui aussi, était un homme sévère. Les habitants de Koufa furent donc mécontents de la destitution de Walìd et du choix de Sa'ìd.

Ce fut en cette même année, la trentième de l'hégire, qu''Othmân perdit son anneau.

CHAPITRE LXXXIV.

'OTHMÂN LAISSE TOMBER L'ANNEAU DU PROPHÈTE DANS LE PUITS ARÎS.

On rapporte que, dans les commencements [de sa mission prophétique], le Prophète n'avait pas d'anneau. Puis, lors-

qu'il reçut des princes des différentes contrées des lettres qui portaient le cachet et le nom de chacun d'eux, il se fit faire un anneau, sur le chaton duquel étaient gravés, en trois lignes, les mots : « Mo'hammed apôtre de Dieu. » Lors de la nomination d'Abou-Bekr, 'Âïscha, qui avait retiré cet anneau du doigt du Prophète, le donna à Abou-Bekr, qui, au moment de sa mort, le remit à 'Omar. Celui-ci, avant de mourir, après avoir ordonné que l'élection du calife fût faite par un conseil, remit l'anneau à 'Hafça, qui devait le donner à celui qui serait nommé. 'Hafça l'envoya à 'Othmân, lorsque celui-ci eut été proclamé. 'Othmân avait fait creuser un puits qu'on appelait Arîs. Un jour, 'Othmân étant assis au bord de ce puits, l'anneau, qu'il avait retiré d'un doigt pour le mettre à un autre, tomba dans le puits. 'Othmân fut consterné. Il fit vider le puits, mais, malgré toutes les recherches, on ne retrouva pas l'anneau, qui fut perdu pour jamais. 'Othmân s'en fit faire un autre.

CHAPITRE LXXXV.

EXIL D'ABOU-DSERR.

Ce fut en cette même année qu''Othmân exila Abou-Dserr, le Ghifârite, à Rabadsa. Abou-Dserr était un homme droit et véridique, redressant quiconque agissait injustement. Il jouissait d'une grande considération parmi les compagnons du Prophète et auprès des califes Abou-Bekr et 'Omar. Ce dernier l'avait envoyé en Syrie, où il exhortait les riches à secourir les pauvres. Mo'âwiya, ayant eu une querelle avec lui, adressa une lettre à 'Othmân, se plaignit d'Abou-Dserr et demanda l'autorisation de le faire mettre à mort. 'Othmân lui répondit : Je crains que tu ne sois de ceux qui font naître la révolte

dans le peuple. Tu n'as pas le droit de sévir ainsi contre Abou-Dserr. Si tu ne peux vivre avec lui, donne-lui un chameau et des provisions pour qu'il vienne à Médine. Mo'âwiya dit à Abou-Dserr que le calife l'appelait à Médine, et lui offrit un chameau et des provisions de voyage. Abou-Dserr les refusa, et fit à pied le voyage de Syrie à Médine. Lorsqu'il se présenta devant 'Othmân, celui-ci se trouvait en compagnie de K'ab al-A'hbâr. Abou-Dserr salua. 'Othmân le fit approcher et le questionna sur son voyage, puis il lui dit: Abou-Dserr, je dois seulement exiger des musulmans qu'ils donnent de leurs biens ce qui est dû à Dieu. Je ne peux pas leur dire d'abandonner leurs biens, ni les forcer de donner l'aumône [aux pauvres]. Ce devoir ne m'incombe pas. Abou-Dserr répondit : Tu dois faire ce que j'ai entendu dire au Prophète, qui a prononcé ces paroles : «Il t'a été ordonné d'avoir des qualités généreuses,» c'est-à-dire qu'il faut donner l'aumône aux pauvres et avoir soin d'eux; cela fait partie de la religion, et toi, tu es obligé de l'ordonner. Kab al-A'hbâr dit : Dans aucune religion, quand un homme a acquitté l'impôt légal, il n'est obligé de donner davantage. Abou-Dserr leva le bâton qu'il tenait dans sa main, en frappa Ka'b sur la tête, et lui fit une blessure dont le sang coula; puis il lui dit : Jusques à quand, ô juif, te mêleras-tu des affaires musulmanes? Ka'b se leva, saisit Abou-Dserr, s'approcha d''Othmân et se mit à genoux, en demandant la peine du talion contre Abou-Dserr. 'Othmân lui dit : Tu es en droit de la demander; mais abandonne-la-moi. — Je te l'abandonne, dit Ka'b, et il sortit. 'Othmân admonesta Abou-Dserr et lui dit : Retiens un peu ta langue et sois plus accommodant avec les hommes. Abou-Dserr dit : Donne-moi la permission de me retirer d'au milieu des hommes, car je ne puis vivre avec les hommes de ce

temps. — Où veux-tu aller? demanda ʿOthmân. — A Rabadsa; car le Prophète m'a dit : Abou-Dserr vivra seul, mourra seul et ressuscitera seul. En conséquence, Abou-Dserr se rendit à Rabadsa, à une journée de marche dans le désert, et y demeura. Othmân lui donna quelques chameaux et quelques moutons.

Parmi les événements de l'an 31, le plus important fut la bataille de Dsât-aç-Çawâr, qui eut lieu entre les musulmans et les Romains.

CHAPITRE LXXXVI.

BATAILLE DE DSÂT-AÇ-ÇAWÂR.

On rapporte que ce fut Moʿâwiya qui inaugura pour les musulmans les expéditions maritimes. ʿOmar, lorsque les gouverneurs des différentes provinces de la Syrie moururent, avait réuni toutes ces provinces au gouvernement de Moʿâwiya, qui à la fin avait sous son commandement toute la Syrie. Alors il commença à attaquer le territoire de Roum et fit des expéditions en mer, de sorte que la situation du roi de Roum devint difficile. ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh était gouverneur d'Égypte et de la province d'Afrique, qu'il avait enlevée au roi de Roum. Celui-ci réunit une armée pour reconquérir l'Égypte et l'Afrique. Jamais on n'avait vu embarquer une armée aussi nombreuse. ʿAbdallah alla au-devant de l'ennemi avec environ trente mille hommes, sur quarante vaisseaux. Arrivée à Dsât-aç-Çawâr, la flotte musulmane rencontra les vaisseaux romains, qui étaient au nombre de cinq cents, remplis de soldats. En voyant cette force de l'ennemi, les musulmans eurent peur. Il s'éleva un vent qui maintint les vaisseaux des musulmans et ceux des infidèles pendant trois jours et trois

nuits en pleine mer. Lorsque le vent cessa, les deux flottes s'abordèrent et la bataille s'engagea. On combattit avec acharnement, soit en se servant du sabre, soit en lançant des flèches et des lances. Enfin une flèche partie de la flotte musulmane atteignit le roi de Roum et le blessa. Les Romains rompirent leurs lignes de bataille et se mirent à lever l'ancre. Les musulmans, voyant que les Romains allaient prendre la fuite, engagèrent ʿAbdallah à faire lever les ancres de ses vaisseaux, pour poursuivre l'ennemi. ʿAbdallah s'y opposa. Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, qui assistait à la bataille, lui dit: Il faut que nous les poursuivions. ʿAbdallah répondit: Tais-toi; ce n'est pas à toi de diriger le combat. Moʿhammed, blessé de cette réponse, répliqua: Oui, c'est à toi de diriger, toi qui hier encore étais apostat, et non à moi! Moʿhammed, fils d'Abou-ʿHodsaïfa, fut également d'avis de poursuivre l'ennemi. ʿAbdallah l'apostropha durement, en lui disant: Tais-toi, est-ce que cela te regarde? Les soldats commencèrent à murmurer contre ʿAbdallah et ʿOthmân, et dirent: Ce n'est pas ta faute; c'est la faute d'ʿOthmân, qui a donné le commandement des musulmans à un homme comme toi. Nous avons le droit de le tuer. C'est à Médine et contre ʿOthmân que nous devrions faire la guerre sacrée; à quoi bon combattre les infidèles sur mer? Et ils tenaient d'autres discours de ce genre. ʿAbdallah ne permit pas de mettre en mouvement les vaisseaux avant que la flotte romaine fût partie. Ensuite il ramena l'armée musulmane en Égypte.

On rapporte que ce fut en cette même année, la trentième de l'hégire [ou, d'après une autre tradition, en l'an 32], que Yezdegerd, fils de Schehryâr, fut tué dans le Khorâsân. La mort de Yezdegerd est rapportée de deux ou trois manières différentes. Nous avons déjà donné une version de Moʿhammed-

ben-Djarìr, d'après laquelle Yezdegerd mourut du temps d'ʿOmar; de même que cette autre suivant laquelle il aurait été, dans sa fuite, tué et jeté dans l'eau par un meunier, après avoir échappé à son merzebân Mâhouï, qui s'était revolté contre lui. Or, en l'an 30, ʿOthmân avait donné l'ordre à ʿAbdallah, [fils d'ʿÂmir,] de se rendre dans le Khorâsân; mais il n'y arriva qu'en l'an 31, après que Yezdegerd eut été tué. Il s'était rendu d'abord de Baçra dans le Fars, et après avoir reconquis cette province, il avait envahi le Kirmân. Puis, ayant appris, en l'an 31, que Yezdegerd avait été tué dans le Khorâsân, il laissa ʿAbdallah, fils de Modjâschaʿ, comme son lieutenant dans le Kirmân, et vint lui-même dans le Khorâsân, où toutes les villes avaient été reprises [par les Perses]. ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, s'établit à Sarakhs, d'où il dirigea des corps de troupes sur les différents points du territoire. Il envoya Onaïs, fils d'Aʿhmar, le Yaschkorite, à Tous, et ʿHâtim, fils de Noʿmân, le Bâhilite, à Merw. Onaïs se rendit maître des villes de Tous, de Bâwerd et de Nesâ, soit par force, soit par capitulation. Merw se rendit à ʿHâtim par capitulation, et lui paya deux millions deux cent mille dirhems. Toutes les autres villes qui s'étaient soulevées lors de l'arrivée de Yezdegerd firent de nouveau leur soumission à ʿAbdallah, et traitèrent avec lui en payant diverses sommes d'argent. Il recueillit de tout le Khorâsân six millions deux cent mille dirhems, dont il envoya la cinquième partie à ʿOthmân. Il vint ensuite à Nischâpour, où il établit son camp.

Toutes les villes situées au delà de Merw, telles que Merw-er-Roud, Tâleqân, Fâryâb et Kouzikânân, jusqu'à Balkh, toutes celles qu'Aʿhnaf, fils de Qaïs, avait conquises du temps d'ʿOmar, s'étaient révoltées. Au commencement de l'an 32, ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, fi[illegible]af, fils de Qaïs, de Ni-

schâpour avec quatre mille hommes, pour les soumettre de nouveau. Aʿhnaf se mit en marche. Les ennemis, ayant réuni une armée de trente mille hommes, allèrent à sa rencontre. Ils furent défaits, et leur général [nommé Bâdân] se jeta dans la forteresse [de Merw-er-Roud]. Aʿhnaf y ayant mis le siége, les Perses demandèrent à capituler et offrirent de payer une somme de soixante mille dirhems. Aʿhnaf envoya [pour traiter avec les assiégés] son neveu Aʿhnaf Çakhr (Aʿhnaf n'était que son surnom). Le général perse, qui ne connaissait pas le nom de cet officier, mit en tête de sa proposition de paix les mots : « Bâdân le merzebân au général de l'armée. » Aʿhnaf, dans sa réponse, écrivit : « Çakhr, fils de Qaïs, à Bâdân le merzebân. » Aʿhnaf ayant accepté les propositions des ennemis, la paix fut conclue.

Des soldats de l'armée perse [qui avait été mise en déroute] s'étaient retirés dans le Khorâsân et s'étaient ralliés à Tâleqân. A cette nouvelle, Aʿhnaf, qui n'avait encore reçu que la moitié des soixante mille dirhems [de Merw-er-Roud], donna l'ordre de lui envoyer l'autre moitié, et marcha sur Tâleqân. Il y rencontra une forte armée, qu'il attaqua. Avant d'envoyer cet argent, Bâdân attendit toute une semaine l'issue de la bataille. Pendant ce temps, Aʿhnaf ne lui fit faire aucune sommation. Mais après avoir défait l'armée ennemie, il fit partir deux cavaliers et leur dit : Allez [trouver Bâdân] et frappez-le sur la tête; fendez-lui la tête sans rien lui dire, car il n'a pas envoyé l'argent, parce qu'il a voulu d'abord voir quelle tournure prendraient nos affaires. Les deux messagers vinrent [auprès de Bâdân], le frappèrent et lui fendirent la tête. Bâdân leur remit immédiatement l'argent, qu'ils apportèrent à Aʿhnaf.

Les troupes qui s'étaient enfuies devant Aʿhnaf se rallièrent

à Kouzikânân. Aʿhnaf envoya contre elles Aqraʿ [fils de ʿHâbis], qui les dispersa. Mais les musulmans eurent un grand nombre d'hommes tués. Les fuyards se rallièrent de nouveau à Balkh, ville solidement fortifiée, et s'y enfermèrent. Aʿhnaf, ne pouvant emporter la ville d'assaut, accepta leur capitulation et une somme de quatre cent mille dirhems. Après y avoir établi, comme gouverneur, son oncle Osaïd, Aʿhnaf marcha sur Kharezm, qu'il assiégea en vain pendant trois mois. L'hiver commençait à se montrer; il tomba beaucoup de neige; et l'armée arabe redoutait les froids. Aʿhnaf consulta les soldats sur ce qu'il y avait à faire. — Il faut faire, répondirent-ils, ce que Maʿdî-Karib a dit dans une pièce de vers :

«Si tu es hors d'état d'accomplir une affaire, abandonne-la et tourne-toi vers une autre que tu peux accomplir.»

En conséquence, Aʿhnaf leva son camp et retourna à Balkh.

Les habitants de Balkh avaient apporté, le jour de *mihrgân*, au chargé d'affaires [laissé par Aʿhnaf] toutes sortes de cadeaux. C'était un usage des Perses, que les Arabes ne connaissaient pas. [Asìd] leur demanda pour quelle raison ils lui apportaient ces objets. Ils répondirent : Il est d'usage chez nous de faire des présents à nos gouverneurs le jour de *mihrgân* et le jour du *newrouz*. — Je ne connais pas cet usage, répliqua [Asîd], et il mit de côté les cadeaux jusqu'au retour d'Aʿhnaf. Lorsqu'il les présenta à Aʿhnaf, celui-ci dit : Je ne connais pas cela. Après être resté quelque temps à Balkh, Aʿhnaf se rendit auprès d'ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, et lui offrit les présents des habitants de Balkh. ʿAbdallah lui dit : Je ne connais pas cela et je n'ai pas besoin de ces choses.

Il avait un esclave, qui était son trésorier, auquel il dit : Emporte-les.

ʿAbdallah adressa ensuite à ʿOthmân une lettre dans laquelle il lui disait : Un grand nombre de villes ont été conquises par moi, et jamais, en aucun temps, homme n'a remporté autant de triomphes que moi. En conséquence, je te demande l'autorisation de revenir; je désire accomplir le pèlerinage, et rendre grâces à Dieu pour toutes ces victoires. ʿOthmân lui en accorda l'autorisation. ʿAbdallah remit le commandement de Nischâpour à Qaïs, fils d'Al-Haïtham; à Aʿhnaf, fils de Qaïs, celui de Merw, de Balkh et de Kouzikânân; et à ʿHonaïf, fils d'ʿAbdallah, le ʿHanifite, le commandement de Hérât et de Bâdeghîs jusqu'au canton de Ghour. Laissant ainsi le Khorâsân à la garde de ces officiers, il partit de Nischâpour, après s'être constitué en état d'ʿ*ihrâm*.

Entre Qoumes et Gorgân, il y a une chaîne de montagnes où se trouvent un grand nombre de bourgs. Cette montagne était appelée Qâren. Le chef de ces bourgs portait également le nom de Qâren; il était le merzebân de cette montagne. Après le départ d'ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, Qâren marcha, à la tête d'une nombreuse armée, sur Nischâpour. Qaïs, fils d'Al-Haïtham, avait dans son armée un brave et fameux guerrier, nommé ʿAbdallah, fils de Khâzim, à qui il dit : Que faut-il faire? Nous ne sommes pas en état de résister à cette armée! ʿAbdallah répondit : Va rejoindre ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, et demande-lui des troupes. Je défendrai Nischâpour jusqu'à ce que tu ramènes ces troupes. ʿAbdallah, fils de Khâzim, en lui donnant ce conseil, voulait éloigner Qaïs du Khorâsân, afin que, s'il triomphait de l'ennemi, il en eût lui-même la gloire. Qaïs, qui ne devinait pas ce motif, partit à la suite

d'Ibn-ʿÂmir, en laissant le commandement de Nischâpour à ʿAbdallah, fils de Khâzim. Qâren étant arrivé près de la ville, ʿAbdallah ordonna à tous ses soldats d'attacher des torches au bout de leurs lances, et, à la tombée de la nuit, il sortit de la ville. Après avoir marché environ une parasange, il donna l'ordre d'allumer les torches, et l'armée musulmane se présenta à l'armée de Qâren. Les troupes perses, en les apercevant, pensèrent que les musulmans avaient reçu des renforts, devant lesquels on portait ces flambeaux. Qâren donna à ses soldats l'ordre de se mettre en marche. Ils lui dirent : Comment marcher, puisque toutes les troupes du monde sont devant nous? Il y a un flambeau devant chaque général; tu peux voir par là combien il doit y avoir de troupes avec tous ces généraux. Les Perses, ainsi découragés, se mirent à fuir. ʿAbdallah, fils de Khâzim, fit jouer le sabre et continua le massacre jusqu'au jour. Qâren fut tué. Sur ces entrefaites, Qaïs, fils de Haïtham, était arrivé à Médine, tandis qu'ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, accomplissait le pèlerinage. Lorsque ʿOthmân fut instruit [de la tentative de Qâren], il blâma Qaïs d'avoir abandonné la ville de Nischâpour. Puis, en recevant la lettre par laquelle ʿAbdallah, fils de Khâzim, lui annonçait sa victoire, il s'écria : C'est un homme comme ʿAbdallah, fils de Khâzim, qu'il faut [pour ce poste] et non comme Qaïs! Et il nomma ʿAbdallah gouverneur de Nischâpour. ʿAbdallah y resta jusqu'au temps d'ʿAlî.

Plusieurs compagnons du Prophète moururent en cette même année, la trente-deuxième de l'hégire, savoir : ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, qui était âgé de soixante et quinze ans; ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, âgé de quatre-vingt-six ans; ʿAbdallah, fils de Masʿoud; Abou-Talʿha l'Ançâr, et Abou-Dserr le Ghifârite.

ʿAbdallah, fils de Masʿoud, avait adressé de Koufa une lettre à ʿOthmân, pour lui demander l'autorisation de faire le pèlerinage. ʿOthmân l'y ayant autorisé, ʿAbdallah quitta Koufa avec quatre compagnons. Son chemin le conduisait par Rabadsa. Abou-Dserr était malade à cette époque. Il dit à sa fille, qui restait avec lui : Ma fille, nous sommes au temps du pèlerinage, et les gens de Koufa passeront ici demain. Or je suis à toute extrémité, et j'ai entendu de la bouche du Prophète que je serai enterré par des pèlerins, qui seront les plus nobles des hommes. J'ai idée que ma carrière se terminera demain. Va, égorge une brebis. Quand je serai mort et que les pèlerins viendront, invite-les à descendre, donne-leur à manger, puis dis-leur de me laver, de prier sur moi et de m'enterrer. Le lendemain, la fille d'Abou-Dserr commanda à l'esclave d'égorger une brebis et, avec l'aide de l'esclave, elle la fit cuire. A l'heure de la prière de midi, Abou-Dserr dit à sa fille : Regarde s'il n'arrive pas des cavaliers. — J'en vois venir du côté de Koufa, dit-elle. Alors Abou-Dserr tourna son visage du côté de la qibla, et en prononçant ces mots : « Au nom de Dieu et par la religion du Prophète de Dieu ! » il rendit son âme. La fille d'Abou-Dserr alla au-devant [des voyageurs] et leur dit : Voici la tente d'Abou-Dserr, le Ghifârite. Faites halte et enterrez-le. ʿAbdallah, fils de Masʿoud, descendit, et lorsqu'il vit le corps d'Abou-Dserr ainsi abandonné, [il dit] : Le Prophète a bien prédit : Abou-Dserr vivra seul et mourra seul. Après l'avoir enterré, les voyageurs voulurent continuer leur route. La fille d'Abou-Dserr leur dit : Abou-Dserr m'avait commandé de vous saluer en son nom et de vous dire que vous êtes obligés, par Dieu et par le tombeau du Prophète, de manger de ceci. ʿAbdallah et ses compagnons mangèrent. Arrivés à Médine, ils annoncèrent à ʿOthmân la

mort d'Abou-Dserr. ʿOthmân pleura; ensuite il prit la fille d'Abou-Dserr dans sa propre maison. ʿAbdallah, fils de Masʿoud, mourut à Médine, à son retour du pèlerinage. Son tombeau est à Baqîʿ-al-Gharqad.

CHAPITRE LXXXVII.

ʿOTHMÂN EXILE EN SYRIE QUELQUES HABITANTS DE KOUFA.

ʿOthmân avait l'habitude, quand il était mécontent de quelqu'un, de l'éloigner de son pays et de l'envoyer à l'étranger; car, disait-il, rien n'est plus pénible pour un homme que d'être éloigné de sa patrie, comme il est dit dans le Coran : « Si nous leur avions prescrit de se donner la mort ou de quitter leur pays, peu d'entre eux l'auraient quitté. » (Sur. IV, vers. 69.) Lorsqu'il ôta le gouvernement de Koufa à Walîd, fils d'ʿOqba, et qu'il le remplaça par Saʿîd, fils d'Al-ʿÂç, les habitants de Koufa furent mécontents de cette mesure; car ils préféraient Walîd, homme d'un caractère aimable, à Saʿîd, qui était sombre et qui cherchait à se donner les apparences d'un homme vertueux. Walîd avait été destitué pour avoir bu du vin. Quand Saʿîd arriva à Koufa et qu'il eut pris possession du palais du gouvernement, que Walîd avait habité, il fit laver tous les effets, et le vendredi, il fit laver également la chaire dans la mosquée; ce qui blessa les habitants. Walîd n'avait pas eu de porte à son palais. Saʿîd fit faire une porte, et se rendit inaccessible au peuple, qui, pour toutes ces raisons, commença à lui devenir hostile. Il y avait notamment sept personnes d'entre les principaux habitants de Koufa, qui se laissaient aller en commun à des propos malveillants contre Saʿîd et ʿOthmân. Ces hommes

étaient : Mâlik, fils de ʿHârith al-Aschtar, de la tribu de Nakhaʿ; Thâbit, fils de Qaïs; Koumaïl, fils de Ziyâd; Çaʿçaʿa, fils de Çouʿhân, et Zaïd, fils de Çouʿhân; ʿOrwa, fils de Djaʿd, et ʿAmr, fils d'Al-ʿHamaq, le Khozaʿite. Saʿìd, ayant appris qu'ils se réunissaient tous les soirs en un certain endroit, chargea un jour un agent de s'y rendre. Cet homme s'introduisit dans leur réunion sans se faire annoncer. Les conjurés ordonnèrent aux domestiques de le saisir et lui dirent : Qui es-tu pour entrer dans notre maison sans permission? Ils le frappèrent jusqu'à ce qu'il tombât sans connaissance. Quand il fut revenu à lui, il alla faire son rapport à Saʿìd, qui adressa une lettre à ʿOthmân et l'informa de ces circonstances. ʿOthmân fit porter les noms de ces sept hommes sur les rôles de [l'armée de] Syrie, et ils furent incorporés dans le commandement de Moʿâwiya. Celui-ci écrivit à ʿOthmân : Ces hommes n'ont ni religion ni caractère; je ne peux pas les garder auprès de moi. ʿOthmân lui répondit : Envoie-les à Émesse, auprès d'ʿAbd-er-Raʿhmân, fils de Khâlid. Il n'y a que lui qui puisse les dompter. En conséquence, Moʿâwiya les fit partir pour Émesse. La nouvelle de l'arrivée de ces officiers distingués de l'ʿIrâq se répandit bientôt dans la ville d'Émesse. ʿAbd-er-Raʿhmân, après les avoir fait installer, attendit un mois avant de leur donner audience, et il écrivit à ʿOthmân en ces termes : Celui qui ne peut être gagné par la bonté doit être traité durement. Si tu veux, je les traiterai comme ils le méritent. ʿOthmân lui répondit : Fais ce que tu voudras. ʿAbd-er-Raʿhmân les laissa donc, après l'envoi de sa lettre à ʿOthmân, attendre un mois avant de leur accorder audience. Ensuite, lorsqu'ils se présentèrent devant lui, en costume de voyage, il ne les engagea point à s'asseoir, et ne leur demanda pas si leur voyage avait été heureux, et

il les congédia ainsi. Ils furent très-blessés de cet accueil; mais comme ils n'étaient que sept en présence de deux mille hommes, ils n'osèrent rien dire. ʿAbd-er-Raʿhmân les obligeait à se présenter ainsi chaque jour devant lui, en restant debout. Il ne les invita jamais à sa table et ne leur donna aucune gratification. Quand il montait à cheval, il les faisait marcher devant lui à pied, comme des serviteurs. Ils en étaient extrêmement humiliés. Un jour, causant entre eux dans leur maison, ils se dirent les uns aux autres : Cet homme [nous traite comme des serviteurs, et] nous laisse toujours debout, et personne ne songe à nous. Çaʿçaʿa dit : Quand même il nous romprait les pieds, qui oserait en parler? Ils gardèrent donc le silence.

ʿÂmir, fils de [ʿAbdou'l-]Qaïs, était un homme vertueux [de Baçra], qui pratiquait l'abstinence. Tous les gouverneurs qui avaient résidé à Baçra lui avaient donné une pension, sans exiger de lui aucune fonction, et ʿÂmir continuait à se livrer à la vie dévote. Lorsque ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, prit le gouvernement de Baçra, il écrivit à ʿOthmân [au sujet d'ʿÂmir]. C'est le chef des *Khawâridj*, disait-il dans sa lettre; il suit leurs pratiques; il pense que l'on ne doit point obéissance au souverain; il n'assiste pas à la prière du vendredi; il ne mange pas de viande et il s'abstient du commerce des femmes. Je ne peux pas garder cet homme ici. ʿOthmân lui répondit : Envoie-le à Moʿâwiya; et il écrivit à ce dernier : On accuse ʿÂmir de telle chose; interroge-le. Quand ʿÂmir arriva en Syrie, Moʿâwiya alla à sa rencontre et l'installa dans une belle maison. Un soir, il lui fit partager son repas, et lorsqu'on apporta de la viande, ʿÂmir y fit honneur. Moʿâwiya lui dit : Père de Moʿhammed, on raconte de toi certaines choses, mais je vois que ce sont des m[illegible]s. — Que dit-on de moi?

demanda ʿÂmir. Moʿâwiya répondit : On dit que tu t'abstiens du commerce des femmes, que tu n'assistes pas à la prière du vendredi, que tu ne manges pas de viande et que tu nies l'obéissance due au souverain. ʿÂmir répliqua : Quant aux femmes, j'en ai [une] qui suffit à mes désirs. Un jour je passai près de la boutique d'un boucher et je remarquai qu'il égorgeait une brebis sans prononcer les mots : *Au nom de Dieu.* Depuis lors je fais égorger les brebis chez moi. Quant à la prière, j'y vais tard, pour être au dernier rang de l'assemblée, afin que personne ne me voie, si ce n'est Dieu. Moʿâwiya ayant fait part de ces explications à ʿOthmân, celui-ci lui écrivit : Dis-lui de retourner à Baçra, s'il veut. Moʿâwiya le dit à ʿÂmir, qui répliqua : Je n'y retournerai pas; car on m'a calomnié et l'on s'est cru permis envers moi un tel acte. Il demeura donc auprès de Moʿâwiya jusqu'à sa mort.

Les uns disent que le bannissement de ces différentes personnes d'une ville à l'autre eut lieu en l'an 32 ; d'autres prétendent que ce ne fut qu'en l'an 33.

CHAPITRE LXXXVIII.

RÉVOLTES CONTRE ʿOTHMÂN.

La première cause des révoltes qui, à partir de cette époque, surgirent partout contre l'autorité d'ʿOthmân, fut le bannissement des sept habitants de Koufa. Ceux-ci, ne pouvant demeurer avec ʿAbd-er-Raʿhmân, demandèrent l'autorisation de le quitter. On leur permit d'aller où ils voudraient, et tous, excepté Mâlik, qui désirait rester auprès d'ʿAbd-er-Raʿhmân, revinrent à Koufa.

Au commencement de l'an 34, ʿOthmân appela Saʿîd, fils d'Al-ʿÂç, à Médine. Il assigna aussi à plusieurs chefs d'armée de Koufa des commandements et les fit partir pour différents postes. Il envoya Aschʿath, fils de Qaïs, dans l'Aderbîdjân; son frère Saʿîd, fils de Qaïs, à Reï; [Nosaïr, de la tribu d'ʿIdjl,] à Hamadân; Sâïb, fils d'Al-Aqraʿ, à Ispâhân, Nehâwend et Dînwer; ʿHakîm al-ʿHizâmî à Mossoul, et Salmân al-Bâhilî à Derbend des Khazars. Après le départ de ces généraux, il ne resta à Koufa qu'un petit nombre de troupes. Il y régnait une grande fermentation, et les esprits étaient hostiles à Saʿîd et à ʿOthmân. Thâbit, fils de Qaïs, l'un des sept [qui avaient été exilés], avait un frère nommé Yezîd. Celui-ci, après le départ de Saʿîd, dit : Je veux exciter une émeute contre le gouvernement d'ʿOthmân et cesser de reconnaître son autorité de souverain. Il se rendit à la mosquée de Koufa et parla ainsi au peuple : Vous savez quelle est la conduite d'ʿOthmân depuis tant d'années et comment il a abandonné la voie du Prophète et des deux califes précédents. Après avoir ainsi dit beaucoup de mal d'ʿOthmân, Yezîd ajouta : Comme il a remplacé Walîd par Saʿîd [sans égard pour nos désirs], nous, à notre tour, nous cesserons maintenant de lui obéir. ʿAmr, fils de ʿHouraïth, qui était le lieutenant de Saʿîd, averti des menées de Yezîd, se rendit à la mosquée, monta en chaire et harangua le peuple en ces termes : Musulmans, ne vous jetez pas dans la rébellion. Vous savez qu'il n'y a jamais eu de rébellion à Koufa, et que Dieu n'approuve pas les rébellions. Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmr, ayant appris que Yezîd soulevait le peuple, vint avec quelques-uns des siens, le sabre au cou, à la mosquée. Il vit ʿAmr sur la chaire, haranguant le peuple, et du côté opposé, Yezîd au milieu d'un grand nombre d'[illegible]utiers. Qaʿqâʿ dit à Yezîd :

Qu'êtes-vous venus faire ici? Yezîd n'osa pas répéter ce qu'il avait dit [auparavant]; mais il dit : Nous sommes venus pour nous plaindre de Saʿîd. Qaʿqâʿ apostropha vivement cette foule, qui se dispersa. — Si vous avez à vous plaindre, leur disait-il, il ne faut pas faire d'émeute; il faut aller à Médine, et demander à ʿOthmân de vous donner un autre gouverneur.

Yezîd délibéra avec son frère et lui dit : Il faut que Mâlik al-Aschtar et ses compagnons soient ici, afin qu'un autre que moi tienne le même langage. Ils envoyèrent aussitôt un messager [vers les personnes qu'on avait députées] à Médine et leur écrivirent : Les habitants de Koufa sont avec vous; si Saʿîd revient, empêchez-le de rentrer dans la ville. Ils adressèrent aussi une lettre à Mâlik pour qu'il revînt à Koufa. Mâlik était le meneur des habitants notables de la ville et [aussitôt qu'il fut arrivé], il réunit autour de lui un parti nombreux. Il dit : J'arrive d'Émesse, mais j'ai appris que Saʿîd a porté plainte contre vous devant ʿOthmân. Il lui a dit qu'il faudrait employer la rigueur envers vous, et chasser ceux des basses classes. Alors tous se conjurèrent avec Mâlik dans le but de ne plus laisser Saʿîd rentrer dans la ville. Or ʿOthmân renvoya Saʿîd à Koufa. Lorsque la nouvelle de son retour arriva à Koufa, Mâlik fit proclamer que tous ceux qui voudraient se joindre à Mâlik pour empêcher Saʿîd de rentrer sortissent de la ville. Un grand nombre de personnes, gens notables et gens du peuple, se réunirent et allèrent à la rencontre de Saʿîd. Celui-ci, qui n'était accompagné que de dix esclaves, en voyant cette armée, eut peur. On lui dit : Retourne; les habitants de la ville ne veulent pas de toi. Saʿîd répliqua : A quoi bon cette armée? Il fallait envoyer un député à ʿOthmân, pour lui demander de ne point m'envoyer. Ils

répondirent : Nous ne voulons ni de toi ni d'ʿOthmân. Saʿîd se disposait à s'en retourner, lorsque quelqu'un lui dit : Si ceux-ci ne veulent pas de toi, il y en a d'autres qui veulent de toi. Mâlik tua cet homme, et dit [à Saʿîd] : Dis à ʿOthmân d'envoyer de nouveau Abou-Mousa. Saʿîd, étant retourné auprès d'ʿOthmân, lui fit part de ce qui venait de se passer. ʿOthmân nomma Abou-Mousa gouverneur de Koufa et adressa aux habitants une lettre ainsi conçue : J'ai appris que vous ne voulez pas recevoir Saʿîd et que vous lui refusez l'entrée de la ville. Je vous envoie donc Abou-Mousa. Les habitants vinrent au-devant d'Abou-Mousa et lui firent bon accueil. Abou-Mousa leur dit qu'il était envoyé par ʿOthmân; puis il se rendit à la grande mosquée, monta en chaire et harangua le peuple. Musulmans, dit-il, obéissez à votre imâm; car j'ai entendu dire au Prophète ces paroles : Tuez quiconque excite à la révolte. Ensuite Abou-Mousa fit l'éloge d'ʿOthmân. Les assistants répondirent : Nous reconnaissons l'autorité d'ʿOthmân ; sois notre gouverneur. Abou-Mousa, après s'être rendu dans sa maison, [écrivit à ʿOthmân] que les habitants de Koufa étaient complétement soumis à l'autorité.

Les agents d'ʿOthmân, dans toutes les villes, étaient des descendants d'ʿOmayya. Quand il relevait l'un d'eux de ses fonctions, il le remplaçait toujours par un autre de la même famille. De même que les habitants de Koufa étaient mécontents de Saʿîd, les habitants de l'Égypte se plaignaient d'ʿAbd-allah-ibn-Abou-Sarʿh.

ʿOthmân avait une sœur nommée [Oumm] Kolthoum, qu'il avait donnée en mariage à ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. Celui-ci, quand il fut destitué par ʿOthmân de son gouvernement d'Égypte, répudia [Oumm] Kolthoum. ʿOthmân fut très-blessé de ce procédé et en garda rancune à ʿAmrou. Saʿd, fils d'Abou-

Waqqâç, avait aussi des griefs contre ʿOthmân, de même qu'ʿAlî. Ce dernier avait différentes choses à lui reprocher: la principale était qu'ʿOthmân le tenait éloigné de lui, qu'il ne le consultait pas, et qu'il ne l'honorait pas, comme avaient fait Abou-Bekr et ʿOmar. ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, était dans les mêmes sentiments. Toutes ces personnes tenaient constamment des propos hostiles contre ʿOthmân. On lui reprochait de tenir éloignés des affaires les compagnons du Prophète et d'employer seulement les descendants d'Omayya; d'avoir, sur l'avis de Moʿâwiya, envoyé en exil Abou-Dserr; d'avoir rappelé Merwân, fils d'Al-ʿHakam, qui, après son apostasie, avait été exilé par le Prophète, et d'en avoir fait son vézir. Quand on sut que les compagnons du Prophète étaient animés de ces sentiments, il arriva de toute part, à Médine, des lettres dans lesquelles des plaintes étaient formulées contre ʿOthmân. Celui-ci n'en tint aucun compte. Un jour on se réunit à la mosquée et, après avoir parlé de la conduite d'ʿOthmân, on convint de lui députer une personne pour l'engager à abandonner ses errements, et, dans le cas où il s'y refuserait, de lui ôter le califat. On lui envoya donc ʿÂmir, fils d'ʿAbdallah. Celui-ci, s'étant rendu auprès d'ʿOthmân, lui dit : Le peuple s'est réuni dans la mosquée; on te reproche telles et telles actions, et notamment d'avoir abandonné la voie du Prophète et des deux califes. Ô ʿOthmân, ajouta-t-il, crains Dieu! ʿOthmân répondit : Comment ose-t-on me dire de craindre Dieu! Tu ne connais pas Dieu! — Je connais Dieu, répliqua ʿÂmir, et je sais que c'est à lui que les oppresseurs iront [rendre compte]. ʿÂmir quitta ensuite ʿOthmân, dans la maison duquel les compagnons du Prophète ne mirent plus les pieds.

ʿOthmân adressa des lettres à tous ses agents [et les con-

voqua à Médine. Quand ils furent arrivés, il les réunit] et leur dit : L'autorité échappe de mes mains; la rébellion s'est étendue de Koufa à Médine et a envahi tous les esprits. Que me conseillez-vous de faire? Merwân dit : Prince des croyants, il faut examiner quels sont les agents qui agissent mal; ceux-là, il faut les destituer, pour donner satisfaction au peuple. Les autres répliquèrent : Si notre conduite était mauvaise, on se plaindrait de nous, et non d'ᶜOthmân. Celui-ci dit : Vous dites vrai; c'est à moi qu'ils en veulent. Qu'y a-t-il à faire? ᶜAbdallah, fils d'ᶜÂmir, gouverneur de Baçra, dit : Fais comme a fait ᶜOmar, qui a constamment occupé le peuple dans des expéditions guerrières. Quand les gens sont en repos, il leur vient des désirs. Saᶜìd, fils d'Al-ᶜÂç, invité à donner son avis, dit : Tous ceux que dans les villes on appelle les notables, et dont on accepte la direction, sont aussi les chefs [de ces menées] et ils excitent les autres. Il faut briser ceux-là, les autres se disperseront. ᶜOthmân répliqua : C'est comme tu le dis; mais je ne peux pas le faire. Moᶜâwiya prit la parole ensuite et dit : Borne-toi à [maintenir Médine, comme je maintiens] la Syrie, et comme ᶜAbdallah et Abou-Mousa maintiennent Baçra et Koufa. ᶜAbdallah-ibn-Abou-Sarᶜh dit : Prince des croyants, les hommes sont tous cupides. Distribue-leur l'argent du trésor public, et ils te seront attachés. ᶜAmrou, fils d'Al-ᶜÂç, parla ainsi : Ô ᶜOthmân, ou plutôt prince des croyants, il n'y a plus personne à Médine parmi les compagnons du Prophète que tu n'aies blessé! Le peuple se plaint de ta tyrannie et de celle de tes agents. Destitue tes agents ou déclare que tu renonces au pouvoir; alors tu n'auras pas la responsabilité. Mais si tu veux tenter un coup de violence..... au nom de Dieu! ᶜOthmân répliqua : Toi aussi, tu [illegible] qui ont le pou dans le

vêtement. Le lendemain, ʿOthmân congédia ses agents et leur recommanda d'envoyer les hommes à la guerre.

Étant sur le point de partir, [Moʿâwiya,] en costume de voyage, vint trouver ʿOthmân et lui dit : Prince des croyants, cette situation se prolonge, et je crains de te laisser ici. Tu sais que le peuple de la Syrie est soumis ; viens-y avec moi. ʿOthmân répondit : Dieu me garde de quitter le lieu où se trouvent le tombeau du Prophète et la maison de la Fuite. Moʿâwiya sortit et se rendit à la mosquée, toujours en costume de voyage, le sabre au cou et l'arc muni de la corde. ʿAlî, Zobaïr et Talʿha y étaient à causer ensemble. Moʿâwiya les aborda, leur parla longuement et termina ainsi : Je laisse entre vos mains ce vieillard ; ayez soin de lui, comme il convient de l'attendre de votre générosité et de votre sagesse, car s'il est honoré, vous le serez également.

Après le départ de Moʿâwiya, la situation devint plus grave. Un jour le peuple, réuni dans la mosquée, formula ses griefs contre ʿOthmân. Un grand nombre des compagnons du Prophète se trouvaient présents. On leur dit : Vous êtes les compagnons du Prophète. La situation est devenue intolérable. Si vous ne prenez pas l'affaire en main, l'État périra. Les autres répliquèrent : Il faut aller trouver ʿAlî. Ils se rendirent donc chez ʿAlî et lui dirent : Cet homme excède toutes les limites et ne recule devant rien. Fais-lui entendre raison. ʿAlî alla trouver ʿOthmân et lui parla ainsi : La situation est grave. Le peuple se réunit constamment, et aujourd'hui on est venu me trouver et l'on m'a engagé à te faire des représentations à cet égard. ʿOthmân dit : Tu m'as déjà dit ces choses, mais je ne sais comment faire. Toi, père de ʿHasan, tu es le fils de mon oncle, et, par cette parenté, tu as droit à une part de mes priviléges. Par conséquent,

si tu me protéges, tu auras défendu tes propres droits. D'ailleurs on ne peut formuler contre moi que ce seul reproche, de donner des commandements à mes parents. Ô ʿAlî, je te conjure de me dire si tous ceux que j'ai nommés gouverneurs sont pires que Moghîra, fils de Schoʿba, qui a été nommé par ʿOmar? ʿAlî répliqua : ʿOmar avait le pied sur le cou de tous ses agents, tandis que tu leur lâches la bride. Moʿâwiya craignait Arqam, l'esclave d'ʿOmar, plus qu'ʿOmar lui-même. Mais toi, tu le laisses faire en Syrie ce qu'il veut, et tu refuses de recevoir aucune plainte. Maintenant, je t'ai averti, fais ce que tu voudras. ʿAlî vint à la mosquée [et rendit compte à ses compagnons de sa conversation avec ʿOthmân].

ʿOthmân, après cette entrevue, fit au peuple un sermon dans lequel il disait : Musulmans, je suis l'émir des croyants, et c'est à moi de leur commander. Sachez que toute chose a un mauvais côté. Le mauvais côté des bonnes actions c'est de susciter des envieux et des détracteurs. Il exhorta ainsi le peuple, et ajouta : Je n'ai pas pris un denier du trésor public pour moi, tandis qu'Abou-Bekr et ʿOmar faisaient supporter au trésor leur subsistance et celle de leurs familles, et cela est permis au souverain. Si l'on dit que je donne [des commandements] à mes parents, [je réponds] qu'ʿOmar a nommé aussi ses parents; car le chef religieux doit avoir le pouvoir de nommer qui il veut. ʿOmar a donné des commandements à des personnes qui ne valaient pas les agents que j'ai nommés, et vous n'osiez pas parler [comme vous faites maintenant]; car ʿOmar vous tenait subjugués et il vous foulait sous son pied. Mais moi, je vous traite avec douceur, et je plaisante avec vous; c'est pour cela que vous êtes devenus hardis envers moi. Par D[illegible] plus haut et plus grand

qu'ʿOmar, et personne n'égale ma noblesse, et cependant je laisse faire, en gardant le silence et en usant de douceur. Maintenant cessez de me faire parvenir ces plaintes. Après avoir prononcé ce sermon, ʿOthmân descendit de la chaire, au pied de laquelle se tenait Merwân. Celui-ci s'écria : Si vous voulez, laissons le sabre décider! ʿOthmân lui dit : Ne t'ai-je pas ordonné de te taire quand je parle? ʿOthmân sortit ensuite de la mosquée et rentra chez lui, et le peuple se dispersa.

En cette année, trente-quatrième de l'hégire, ʿOthmân accomplit le pèlerinage. Tous ses agents s'y trouvaient, et il n'y eut de plainte contre aucun d'eux. ʿOthmân s'en réjouit. En l'an 35, ʿAbdallah, fils de Sabâ, proclama la doctrine du second avénement du Prophète, et un grand nombre de personnes acceptèrent cette croyance, ce qui fut la cause de révoltes contre l'autorité d'ʿOthmân.

CHAPITRE LXXXIX.

APPARITION DE LA DOCTRINE DU SECOND AVÉNEMENT. — RÉVOLTES CONTRE ʿOTHMÂN.

ʿAbdallah, fils de Sabâ, était un juif du Yemen, qui avait lu les anciens livres et qui était très-savant. Il vint [à Médine] pour faire profession de foi musulmane entre les mains d'ʿOthmân, espérant que celui-ci aurait des égards pour lui. Mais ʿOthmân ne lui accorda aucune attention, et ʿAbdallah se mit à médire partout du calife. Quand celui-ci en fut informé, il s'écria : Quel est donc ce juif? Et il le fit chasser de Médine. ʿAbdallah se rendit en Égypte, où il se forma autour de lui un parti nombreux, qui le tenait en grand honneur,

à cause de sa science. Lorsqu'il fut assuré de son influence sur ces gens, il exposa sa doctrine en ces termes : Les chrétiens disent que Jésus reviendra en ce monde. Mais les musulmans ont plus de droit de prétendre que Moʿhammed reviendra; car il est dit dans le Coran : « Certes, celui qui t'a donné le Coran te ramènera au point de ton départ. » (Sur. XXVIII, vers. 85.) Un certain nombre de gens acceptèrent cette croyance, et lorsqu'elle eut pris racine, ʿAbdallah en émit une autre. Dieu, disait-il, a eu en ce monde cent vingt-quatre mille prophètes, et chacun de ces prophètes avait un ministre (vézir). Or le ministre et lieutenant de Moʿhammed était ʿAlî, et c'est lui qui devait lui succéder. ʿOthmân s'est emparé illégitimement du pouvoir; car, lorsque ʿOmar établit le conseil d'élection, tous [les membres] étaient d'accord pour proclamer ʿAlî, et ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, avait déjà pris sa main pour lui prêter serment; mais ʿAlî fut trompé par ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, de sorte qu'ʿAbd-er-Raʿhmân prit la main d'ʿOthmân et prêta le serment à ce dernier. ʿOthmân a donc usurpé le pouvoir. Les hommes adoptèrent cette doctrine, et quand elle fut, ainsi que l'autre, bien entrée dans leurs esprits, ʿAbdallah dit : Exhorter à bien faire est un devoir, tout comme la prière et le jeûne; car il est dit dans le Coran « Vous êtes le meilleur de tous les peuples qui se soient produits parmi les hommes; vous prêchez le bien et vous interdisez le mal. » (Sur. III, vers. 106.) En ce moment nous ne pouvons rien contre ʿOthmân, nous ne pouvons pas chasser ses agents et nous devons supporter leur oppression. Mais nous allons les exhorter à cesser de faire le mal. ʿAbdallah voulait ainsi encourager les hommes contre les agents d'ʿOthmân. Le peuple, ayant été séduit par la doctrine du second avénement du Prophète et du droit d'ʿAlî à l'autorité,

s'y rallia et déclara ʿOthmân infidèle. Mais on gardait cette croyance secrète, tandis que publiquement on prêchait le devoir de faire le bien.

Or, de tous les agents d'ʿOthmân, le plus mauvais était ʿAbdallah, fils de Saʿd, fils d'Abou-Sarʿh, gouverneur d'Égypte. Les gens d'Égypte adressèrent partout des lettres, dans lesquelles ils formulèrent des plaintes contre ʿAbdallah et contre ʿOthmân, et l'on se concerta pour déposer ʿOthmân et mettre un autre à sa place. Mais dans aucune lettre on ne mentionna le nom d'ʿAlî. Les agents du calife eurent connaissance de cette correspondance entre les différentes villes. Les conjurés convinrent d'envoyer, tel mois et tel jour, un certain nombre de gens à Médine, de déposer ʿOthmân et de mettre à sa place l'un des compagnons du Prophète, soit ʿAlî, soit Zobaïr, soit Talʿha. Personne ne mit en avant le nom de Moʿâwiya, et celui-ci n'avait pas de telles vues. Cependant il causait un jour avec Kaʿb al-Aʿhbâr, et celui-ci lui dit : J'ai trouvé dans les livres qu'ʿOthmân sera renversé et tué. Moʿâwiya dit : Que ne puis-je connaître celui qui régnera après ʿOthmân, pour lui faire ma cour! Kaʿb répliqua : C'est toi qui régneras après lui. — Tu dis la vérité? demanda Moʿâwiya. — Oui, mais ce sera après bien des luttes, des révolutions et après que beaucoup de sang aura été versé. Ce fut à partir de ce jour que Moʿâwiya conçut l'idée de convoiter le pouvoir.

De tous côtés il arrivait à Médine des lettres qui annonçaient que les habitants de l'Égypte s'étaient mis en rapport, par correspondance, avec ceux de Koufa et de Baçra, et qu'ils avaient formé le dessein de se rendre à Médine, pour faire valoir leurs griefs auprès d'ʿOthmân. Moʿhammed, fils de Talʿha, fils d'ʿObaïdallah, ami d'ʿOthmân, vint informer ce dernier

du bruit qui courait. ʿOthmân dit : Si au moins je savais quels sont les hommes qui doivent arriver : si ce sont des gens intelligents ou des sots. Dans le premier cas, la chose s'arrangerait facilement, car j'ai des raisons à leur opposer; mais s'il s'agit de sots, ce sera difficile. Mo'hammed, fils de Talʿha, lui dit : Envoie dans chaque ville un espion, pour savoir quels sont les hommes qui doivent venir. En conséquence, ʿOthmân fit partir des espions, qui étaient chargés de s'informer dans quelle intention ces gens voulaient venir à Médine. Ces envoyés rapportèrent l'avis qu'il viendrait des personnes sages et des sots; que les notables des villes disaient qu'ils allaient faire le pèlerinage, mais que d'abord ils voulaient visiter le tombeau du Prophète et rendre leurs hommages à ʿOthmân, le prince des croyants. Tous les espions [qu'ʿOthmân avait envoyés] revinrent, excepté ʿAmmâr, fils de Yâsir. ʿAmmâr, en effet, s'était rendu dans l'Égypte, dont les habitants professaient la doctrine du second avénement du Prophète et de la légitimité des droits d'ʿAlî, et déclaraient ʿOthmân infidèle. En voyant au milieu d'eux ʿAmmâr, qu'ils connaissaient comme un adhérent d'ʿAlî et un ennemi d'ʿOthmân, ils lui découvrirent leur croyance et l'invitèrent à l'adopter, et ʿAmmâr l'accepta. Ensuite ils lui dirent qu'ils étaient sur le point de se rendre à Médine pour déposer ʿOthmân, et pour mettre à sa place ʿAlî, qui avait plus de droit au pouvoir que lui. ʿAmmâr en fut content et resta avec eux en Égypte; il quitta l'incognito et prit part aux conciliabules des conjurés. ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh écrivit à ʿOthmân : ʿAmmâr est venu ici nous ne savons dans quel but. Quelques-uns des opposants, tels et tels, l'ont attiré à eux et l'ont séduit. Maintenant il est, jour et nuit constamment avec eux.

A l'époque convenue, c[illegible] ...es notables d'Égypte

se mirent en route à la tête de leurs gens, c'étaient : ʿAbdallah, fils d'As-Saudâ ; Khâlid, fils de Mouldjim ; Soudân, fils de ʿHoumrân, et Kinâna, fils de Bischr. Un certain nombre de gens de Koufa partirent également, conduits par Yezîd, fils de Qaïs, de la tribu de Nakhaʿ ; de même les conjurés de Baçra. ʿOthmân, sachant que ces hommes venaient pour faire une sédition, fit appeler ʿAlî, Talʿha et Zobaïr, et leur dit : Ces hommes viennent pour susciter une sédition. Prenez garde ! Car si le pouvoir venait à tomber d'entre mes mains, il n'irait pas à vous. ʿAlî répliqua : Est-ce que cela te regarde ? Comment sais-tu, fils de courtisane, que le pouvoir viendrait ou ne viendrait pas à nous ? ʿOthmân répondit : N'insulte pas ma mère, qui n'était pas inférieure aux vôtres. Ma mère a fait profession de foi entre les mains du Prophète. Laisse là ma mère, et dis ce que je te demande. Alors ʿAlî dit : Abou-Bekr et ʿOmar n'ont pas mis la main sur le trésor public, comme toi, qui en donnes l'argent à tes parents. — C'est vrai, répliqua ʿOthmân ; Abou-Bekr et ʿOmar n'ont rien donné à leurs parents, et ils leur ont fait tort. Ils disaient que c'est à cause de Dieu qu'ils ne voulaient pas en disposer ; et c'est à cause de Dieu que j'en dispose, moi. Car ce n'est pas dans le trésor que l'argent doit rester ; il faut le distribuer aux pauvres. Et mes parents étaient pauvres. Je leur ai donné, parce que c'est un devoir de donner aux pauvres et de secourir ses parents. Je l'ai fait en suivant mes lumières et ma conscience. Maintenant, si vous jugez que je doive restituer cet argent au trésor, je le restituerai. Vous savez que j'ai assez de fortune pour pouvoir le faire. Or ʿOthmân avait donné à Merwân, fils de ʿHakam, quinze mille dirhems, et à Khâlid, fils d'Osaïd, cinquante mille. ʿAlî dit : Si tu voulais faire l'aumône à tes parents, pourquoi n'as-tu pas donné mille et deux mille di-

rhems, au lieu d'en donner cinquante mille? ʿOthmân s'engagea à restituer au trésor ces soixante-cinq mille dirhems. ʿAlî reprit : S'il en est ainsi, nous ne te refuserons pas notre concours. Puis ʿAlî, Talʿha et Zobaïr s'en allèrent.

Plusieurs jours après, les gens d'Égypte, de Koufa et de Baçra arrivèrent près de Médine, et campèrent à Dsou-Khouschoub. Les habitants de Médine sortirent de la ville et leur demandèrent dans quelle intention ils étaient venus. Ils répondirent : Nous sommes venus pour exhorter ʿOthmân à faire le bien. Il y avait à Médine deux hommes qui, pour un délit dont ils s'étaient rendus coupables, avaient été battus sur l'ordre d'ʿOthmân, et qui, par la suite, ayant été traités par lui avec bienveillance, étaient devenus ses partisans. ʿOthmân les fit appeler et leur dit : Allez vers ces hommes, dites du mal de moi, et racontez-leur l'histoire de votre punition, pour leur faire croire que vous êtes devenus mes ennemis. Demandez-leur ensuite dans quelle intention ils sont venus, et quels sont leurs amis à Médine. Ces deux personnes se rendirent auprès des étrangers et les interrogèrent. Ceux-ci avouèrent qu'ils étaient venus pour renverser ʿOthmân, et mettre un autre des compagnons du Prophète à sa place, et pour le tuer, dans le cas où il ne voudrait pas renoncer au pouvoir. Puis ils nommèrent, comme étant leurs alliés, trois hommes de Médine, savoir : Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr; Moʿhammed, fils de Djaʿfar, fils d'Abou-Tâlib, et ʿAmmâr, fils de Yâsir. Les deux envoyés d'ʿOthmân vinrent l'informer de ces circonstances.

Le lendemain, ʿOthmân réunit les Mohâdjir et les Ançâr, et fit appeler l'un des gens étrangers; il monta en chaire et prononça un discours. — Ô vo[illegible] Mohâdjir et Ançâr, disait-il, vous êtes les compagn[illegible]phète; c'est vous qui

êtes les principaux représentants de la religion, à laquelle vous avez rendu des services. Or des étrangers sont venus ici, qui déclarent qu'ils veulent déposer ʿOthmân, ou, s'il se refuse à renoncer au pouvoir, le tuer. Ils ne sont donc venus que pour faire de la rébellion. Puis il interpella les deux hommes [qu'il avait envoyés auprès des insurgés] et les engagea à parler. Ces deux hommes se levèrent et dirent ce qu'ils avaient entendu. Ils ajoutèrent : Prince des croyants, fais-les tous mourir; leur mort est légitime. ʿOthmân répliqua : Je ne veux pas les faire mourir; mais je vous ai appelés, vous les compagnons du Prophète, afin que vous écoutiez ma justification et que vous soyez à même de réfuter les accusations que l'on porte contre moi. Je ne veux pas employer les armes contre eux, à moins qu'ils n'y aient recours eux-mêmes. Ensuite ʿOthmân réfuta toutes les accusations qu'on avait formulées contre lui. Tous les compagnons du Prophète demandèrent d'une voix unanime la mort des conjurés, et l'on se sépara ensuite. Les étrangers, eux aussi, retournèrent dans leurs pays, disant : Les habitants de Médine et les compagnons du Prophète ont fait cause commune avec ʿOthmân, et nous ne pouvons rien faire. Mais nous reviendrons à l'époque du pèlerinage et nous ne partirons pas avant de l'avoir tué. Ces événements se passaient au mois de rebîʿa second de l'an 35 de l'hégire, le douzième du califat d'ʿOthmân.

Au mois de redjeb de la même année, les conjurés se concertèrent de nouveau et quittèrent leurs villes respectives en armes et conduits par leurs chefs. On convint de se trouver à Médine au mois de schawwâl. Les gens d'Égypte se mirent en route au mois de redjeb, déclarant qu'ils allaient accomplir la visite des lieux saints. Ils formaient quatre groupes sous quatre chefs; l'un de ces corps se composait de trois cents, un

autre de mille hommes. C'étaient des gens qui professaient la doctrine du second avénement du Prophète et de l'autorité légitime d'ʿAlî. Mais ʿAlî ne connaissait ni ces hommes ni leur doctrine. Les gens de Koufa, formant également quatre groupes, partirent eux aussi, sous le prétexte d'une expédition guerrière, pour être à Médine au mois de schawwâl; de même tous les autres conjurés, par groupes successifs. Arrivés aux portes de Médine, ils campèrent en trois endroits différents. Ils étaient tous d'accord dans le dessein de déposer ʿOthmân et de mettre un autre à sa place. Mais les Égyptiens voulaient pour calife ʿAlî; les gens de Baçra, Talʿha, et ceux de Koufa, Zobaïr. En arrivant près de Médine, les conjurés apprirent que les habitants de Médine avaient pris les armes et étaient résolus à les recevoir en ennemis. Alors ils envoyèrent deux de leurs chefs, Ziyâd, fils de Naçr, et ʿAbdallah, fils d'Al-Açamm, à Médine, et leur dirent : Les habitants de Médine ont pris les armes, craignant quelque attentat contre leur ville, et non par amour pour ʿOthmân. Allez et dites-leur que nous venons pour renverser ʿOthmân, et non pour autre chose. S'ils n'acceptent pas nos explications, alors notre entreprise est manquée, et nous ne pourrons rien faire. Mais s'ils entrent dans notre dessein, venez nous avertir.

Ces deux hommes vinrent à Médine et trouvèrent ʿAlî, Talʿha et Zobaïr ensemble. Ceux-ci leur demandèrent dans quelle intention ils étaient venus. Ils répondirent qu'ils allaient accomplir le pèlerinage, et qu'ils venaient à Médine pour demander à ʿOthmân de leur donner un autre gouverneur. ʿAlî, Talʿha et Zobaïr envoyèrent leurs fils à ʿOthmân pour lui donner cet avis. ʿOthmân répondit : S'ils étaient venus pour se plaindre, deux hommes auraient suffi; mais pourquoi dix mille hommes? Ces étrangers parcoururent la

ville et déclarèrent partout qu'ils n'étaient venus que pour porter plainte contre leurs gouverneurs; ils rassurèrent ainsi les habitants de Médine, qui déposèrent les armes.

Le lendemain, cinquante hommes d'entre les étrangers vinrent trouver ʿAlî et lui demandèrent un entretien particulier. Ils lui révélèrent le véritable but de leur expédition et ajoutèrent: C'est toi qui es le chef légitime; et si ʿOthmân refuse de résigner le pouvoir, nous le forcerons. ʿAlî leur dit : De quoi vous mêlez-vous? C'est là l'affaire des compagnons du Prophète! Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, et Moʿhammed, fils de ʿHodsaïfa, avaient fait parmi les habitants d'Égypte de la propagande secrète pour ʿAlî, et Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, avait suivi les conjurés à Médine; tandis que Moʿhammed, fils de ʿHodsaïfa, était resté en Égypte, et avait remis entre les mains des conjurés une lettre pour ʿAlî. Celui-ci en prit connaissance, sans faire part à personne de ce qu'elle contenait. Il apostropha durement ces hommes, qui retournèrent à leur camp. Les chefs des gens de Baçra, qui étaient allés trouver Talʿha et qui lui avaient parlé comme les Égyptiens avaient parlé à ʿAlî, reçurent la même réponse et retournèrent également fort embarrassés. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, se rendit auprès d'ʿOthmân et lui dit : Change ta conduite dans les choses que l'on te reproche, et crains Dieu ! ʿOthmân répliqua : Tu as dans ta manche tant de poux que de longtemps tu ne pourras t'en débarrasser ! — Oui, répondit ʿAmrou, toi, tu as confié les affaires à ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh, tandis que moi j'ai reçu des emplois du Prophète, d'Abou-Bekr et d'ʿOmar, qui tous étaient satisfaits de moi. Ils disputèrent ainsi longtemps. ʿAmrou sortit ensuite, et excita à la lutte tous ceux qu'il rencontra, disant : Tuer ʿOthmân est un acte légitime.

Pendant la nuit, ʿOthmân se rendit chez ʿAlî et lui dit : Père de ʿHasan, tu es le fils de mon oncle; si je n'étais pas le souverain et que je te demandasse un service, tu devrais me le rendre, à cause de notre parenté. Tu sais que ces hommes qui sont venus ici n'ont à formuler aucun grief contre moi, si ce n'est que ma vie se prolonge et qu'ils sont las de moi. Mais si je disparaissais, si l'on me tuait, il y aurait tant de troubles qu'ils me regretteront. Je suis certain que ces hommes t'obéissent. Va les trouver et décide-les à partir. ʿAlî dit : Que puis-je leur dire pour les décider à partir? — Je ferai ce que tu voudras, répondit ʿOthmân. ʿAlî répliqua : Jusqu'à ce jour tu as toujours fait le contraire de ce que je t'ai conseillé; tu m'as préféré Merwân l'expulsé, [ʿAbdallah, fils de] Saʿd, le fuyard, et Moʿâwiya, le mangeur de poussière; et tu t'es mis entre leurs mains. Othmân dit : Maintenant je les laisse, et je suivrai tes conseils. ʿAlî dit : Je me rendrai demain auprès de ces hommes et les déterminerai à partir. ʿOthmân, ayant appris qu'ʿAmmâr exerçait son influence sur les Égyptiens, fit appeler Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, et l'envoya vers ʿAlî avec ce message : Agis [surtout] sur les Égyptiens pour qu'ils partent; car ʿAmmâr a juré qu'il ne partirait pas. Le lendemain, ʿAlî, suivi des compagnons du Prophète, auxquels, sur l'ordre d'ʿOthmân, s'étaient joints Merwân et Saʿîd, fils d'Al-ʿÂç, sortit de la ville et, par ses représentations, détermina les Égyptiens, ainsi que tous les autres étrangers, à partir.

Le jour suivant, Merwân dit à ʿOthmân : Réunis le peuple dans la mosquée et déclare que ces hommes sont partis parce qu'ils n'avaient aucun grief à faire valoir; car le fils d'Abou-Tâlib dit partout que c'est lui qui les a décidés à partir, ce qui porte atteinte à ton presti[illegible] En conséquence, ʿOthmân convoqua le peuple de M[illegible] [illegible]onça un discours dans

lequel il disait : Ces étrangers ont reconnu que tout ce que nos ennemis avaient dit et tout ce qu'ils disaient était faux ; c'est pour cela qu'ils sont partis. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, s'écria : Ô ʿOthmân, crains Dieu et fais pénitence! C'est nous qui avons décidé ces étrangers à partir. ʿOthmân répliqua : Assieds-toi! Qui es-tu pour oser m'exhorter à la pénitence? Un autre s'écria alors : ʿOthmân, fais pénitence! Au moment où ʿOthmân se tournait du côté d'où étaient parties ces paroles pour voir qui en était l'auteur, les mêmes paroles se firent entendre dans un autre coin et furent répétées dans toutes les parties de la mosquée. Tous l'appelèrent ʿOthmân, et non prince des croyants. ʿOthmân resta consterné et profondément affligé. Il tourna son visage inondé de larmes vers le ciel, et s'écria : Ô Dieu, c'est à toi que j'offre mon repentir! Puis il descendit de la chaire et rentra dans sa maison, couvert de honte.

Le lendemain, ʿAlî vint le trouver et lui dit : Autant nous apaisons la sédition, autant tu l'allumes, sur le conseil de Merwân. Pourquoi as-tu prononcé un tel discours? Le peuple sait bien dans quelle intention ces étrangers étaient venus ; il sait que nous les avons éloignés par la persuasion. Mais tu veux cacher cela au peuple, afin de ne point perdre ton prestige. Voici comment il fallait parler : Je n'ai pas l'innocence d'un enfant ; je commets des péchés comme les autres hommes ; mais je me repens de tout ce que j'ai pu faire contre la volonté de Dieu. Un tel langage aurait satisfait le peuple. — Que faut-il faire à présent? demanda ʿOthmân. — A présent, dit ʿAlî, il faut faire un autre sermon, dans lequel tu manifesteras ton repentir envers Dieu et tu t'excuseras auprès des musulmans. Alors tout le monde sera satisfait. Il ne faut pas qu'il vienne encore de quelque autre pays une troupe d'hommes, que tu

me dises de les faire partir et que tu sois blessé quand je te répondrai : Je ne peux pas. ʿOthmân le quitta, fit rassembler toute la ville et parla ainsi : Musulmans, commettre des fautes est le sort des hommes, et moi je ne suis qu'un homme; je ne suis pas un enfant innocent, et il est naturel que je sois sujet à commettre des erreurs et des fautes. Mais le Prophète a dit : Celui qui commet une faute et s'en repent est comme s'il n'avait pas commis la faute. Je regrette tout ce que j'ai pu faire qui ne fût pas agréé de Dieu ou de vous. Se repentir pour un homme comme moi, qui est arrivé à la fin de sa vie, vaut mieux que de s'obstiner. Aucun portier ni chambellan ne repoussera les solliciteurs de ma porte; je ferai droit à toutes les demandes.

Après avoir ainsi longuement présenté ses excuses au peuple, il descendit de la chaire et rentra chez lui. ʿAlî, prenant la parole, dit : Musulmans, il n'y a pas à demander autre chose à cet homme, qui, s'il a commis des fautes, s'en est repenti. Que Dieu agrée ses paroles ! Un certain nombre des gens de Médine se rendirent alors à la maison d'ʿOthmân pour causer avec lui. Ils se trouvaient à la porte, lorsque Merwân leur dit : Attendez, pour que je voie si le calife est occupé. Il entra avec Saʿîd, fils d'Al-ʿÂç, et dit à ʿOthmân : Tu n'aurais pas dû faire ce discours; car tu as perdu ton prestige. Le fils d'Abou-Tâlib n'a pas voulu autre chose que te voir t'humilier devant le peuple, confesser tes fautes et anéantir ainsi ta justification. Maintenant il ne faut pas recevoir ces gens, qui pourraient vouloir tenir un langage hautain et se livrer à des excès. Il ne faut pas leur accorder d'audience. ʿOthmân répondit : Renvoie ces gens; je me sentirais humilié en leur parlant de nouveau. M[illegible]wân sortit et apostropha durement les personnes qu[illegible] la porte. Pourquoi, leur

dit-il, venez-vous ici en si grand nombre? C'est sans doute pour faire naître une révolte ou pour commettre des excès. Allez à vos affaires! Ces hommes s'en allèrent, se rendirent à la mosquée et dirent à ʿAlî : Tu prétends que cet homme a manifesté son repentir. Mais voilà Merwân qui parle au peuple comme il vient de le faire! ʿAlî se leva, courut chez ʿOthmân et lui dit d'un ton courroucé : Pourquoi, lorsque quelqu'un cherche à te guider par la bride, [te montres-tu comme un chameau rétif]? Pourquoi ne fais-tu jamais ce que nous te conseillons, et pourquoi gâtes-tu toujours de nouveau, sur l'avis de Merwân, ce que nous avons réparé? Merwân, lui qui a été chassé par le Prophète, ne sait pas conduire ses propres affaires; comment saurait-il diriger les tiennes? Tu t'es enfoncé dans une situation dont tu ne pourras pas sortir. Quant à moi, je m'en vais et ne reviendrai plus chez toi. Tu feras ce que tu voudras dans ta propre cause. ʿAlî le quitta ainsi.

ʿOthmân avait une femme nommée Nâïla, douée d'une grande intelligence. Elle lui dit : Prince des croyants, tu t'es mis entre les mains de Merwân, qui causera ta perte, et tu as éloigné de toi tous les autres hommes. ʿAlî te serait plus utile que Merwân le déporté; car ʿAlî a de l'influence sur le peuple et pourrait te protéger. Rappelle ʿAlî, fais-lui des excuses et ne le laisse pas devenir ton ennemi. ʿOthmân envoya chercher ʿAlî; mais celui-ci refusa de venir, en disant : J'ai déclaré que je n'irais plus chez toi. Fais ce que tu voudras avec Merwân. Pendant la nuit, ʿOthmân se rendit chez ʿAlî et lui parla ainsi : Père de Hasan, tu m'abandonnes à mes ennemis. Ne me laisse pas dans cette situation. Il le supplia beaucoup, mais ʿAlî répondit : De ma vie je ne mettrai les pieds dans ta maison ni ne te donnerai un conseil; car tu ne suis que le conseil de Merwân, et tu as peur de le blesser.

ʿOthmân se retira en disant : Tu n'agis pas bien en me refusant ton concours, toi qui es mon parent.

Les étrangers [qui avaient quitté Médine] étaient en route pour retourner dans leurs pays. [Or un jour les Égyptiens], étant campés à un certain endroit, virent passer une chamelle montée par l'un des serviteurs d'ʿOthmân. Ayant remarqué que cet homme évitait de les approcher, ils conçurent quelque soupçon. Ils se dirent : Cette chamelle porte la marque d'ʿOthmân, et le cavalier lui imprime une course rapide : il s'agit certainement d'une affaire importante. Ils arrêtèrent le messager et lui demandèrent quel était son maître. — ʿOthmân, répondit l'esclave. — Où t'envoie-t-il? — En Égypte. — Pour quelle affaire? — Pour y porter un message. — Quel message? — Je ne saurais vous le dire. — Es-tu porteur d'une lettre? — Non. — L'affaire n'est pas claire, dirent-ils. Ils fouillèrent l'esclave et trouvèrent, dans une aiguière qu'il avait suspendue au bât de sa chamelle, une lettre écrite de la main de Merwân et portant le sceau d'ʿOthmân. Cette lettre était adressée au gouverneur d'Égypte et ainsi conçue : Tu connais de vue et de nom les hommes qui sont venus ici dans un but de sédition. Prends tes mesures pour les faire mourir ou pour leur faire couper les pieds et les mains, afin qu'ils ne puissent plus entreprendre une semblable expédition.

Après avoir lu cette lettre, les conjurés reprirent aussitôt la route de Médine. Ils y arrivèrent sept jours après, pendant la nuit. Ils envoyèrent une lettre aux autres conjurés de Koufa et de Baçra pour les rappeler, leur annoncèrent ce qui venait de se passer et leur dirent : Nous sommes revenus à Médine afin d'en finir une fois pour toutes avec ʿOthmân, qui a rompu ses engagements; il est donc légitime de le tuer. Dans la nuit même de leur arrivée, ils [illegible]t auprès d'ʿAlî et lui

dirent: ʿOthmân a écrit une telle lettre et a rompu ses engagements. Viens, allons le trouver. ʿAlî répondit: Je lui ai déclaré que je n'irais plus chez lui. Arrangez-vous avec lui comme vous voudrez. Ils lui répliquèrent: Si tu ne veux pas venir avec nous et nous prêter ton concours, pourquoi nous as-tu écrit une lettre? — Qui vous a porté une lettre de moi? demanda ʿAlî. — ʿAmmâr. — Je ne vous ai jamais écrit! s'écria ʿAlî. Les conjurés, tout confus, le quittèrent et établirent leur camp pour la nuit. ʿAlî partit dans la même nuit pour la campagne.

Le lendemain matin, les conjurés, emmenant avec eux l'esclave qu'ils avaient capturé, se rendirent auprès d'ʿOthmân et lui montrèrent la lettre adressée au gouverneur d'Égypte. ʿOthmân dit: Je n'en ai point connaissance. Ils répliquèrent: Cependant elle est de la main de Merwân et elle porte ton sceau. Si l'on écrit de telles lettres et que l'on y appose ton sceau sans ton aveu, cela est encore pis que si tu en avais connaissance. Mais si tu avais eu connaissance de cet ordre que tu désavoues maintenant, tu t'es montré parjure; tu as cru pouvoir nous faire mourir; par là tu as mérité toi-même la mort. ʿOthmân répliqua: Je jure que je n'ai ni fait ni ordonné cette chose. — Alors, s'écrièrent les conjurés, c'est Merwân qui a fait cela! Donne-le-nous, pour que nous le fassions mourir. ʿOthmân dit: Une écriture ressemble à une autre et un cachet à un autre; il est possible que cette lettre ait été écrite par quelqu'un qui a corrompu cet esclave et l'a fait monter sur l'un de mes chameaux. Je ne peux pas, pour cette cause, faire mourir Merwân. Les Égyptiens sortirent et retournèrent à leur camp pour y attendre les gens de Koufa et de Baçra.

Merwân entra chez ʿOthmân et lui dit: Si j'avais envoyé ce messager, je lui aurais fait prendre une route que je con-

nais dans la direction de la mer, et je lui aurais évité la rencontre de ces gens. Mais tout cela a été machiné à Médine. Hier ils ont été chez ʿAlî, qui aujourd'hui est allé à la campagne, pour ne pas être obligé de nous venir en aide. ʿOthmân conçut alors l'idée qu'ʿAlî était d'accord avec les conjurés. Merwân dit ensuite: Nous n'avons ici aucun ami; ʿAlî, Talʿha et Zobaïr sont à la campagne. Dans ces circonstances, il faut écrire aux gouverneurs pour qu'ils envoient des troupes à notre secours. ʿOthmân écrivit à tous ses agents en ces termes : Dieu nous a favorisés en nous envoyant son Prophète et en nous donnant la religion musulmane. Le Prophète, en quittant ce monde, a laissé à son peuple le soin de décider lui-même de son sort. Il y eut alors accord unanime pour confier le gouvernement à Abou-Bekr. Celui-ci, en mourant, nomma ʿOmar son successeur; et à la mort d'ʿOmar, qui chargea un conseil du soin de nommer un calife, c'est moi qui fus choisi, sans que je l'eusse désiré. Depuis lors j'ai marché dans les traces du Prophète. Mais des gens de différentes provinces se sont concertés et sont venus ici; ils ont méconnu mon autorité, ils ont formulé des accusations contre moi, ils ont allumé la révolte, et ne respectent ni ma personne ni le tombeau du Prophète. Ils songent à verser du sang musulman; en conséquence, ils ont mérité la mort. Que ceux qui peuvent venir à mon secours me donnent cette preuve d'amour, qu'ils viennent, mais que cela soit bientôt; car si vous tardez, vous ne me trouverez plus. Les gouverneurs donnèrent connaissance de cette lettre aux habitants des différentes villes, et tous furent émus, versèrent des larmes et répondirent à l'appel. On proclama partout que ceux qui faisaient la guerre à ʿOthmân [illegible] mérité la mort. Un grand nombre d'hommes se ras[illegible]ur marcher sur Médine.

Mo'âwiya fit partir un corps nombreux, sous les ordres de 'Habîb, fils de Maslama, le Fi'hrite; 'Abdallah-ibn-Abou-Sar'h envoya d'Égypte Mo'âwiya, fils de 'Hodaïdj; d'autres encore se mirent en marche de tous côtés pour se rendre à Médine. Mais, quel que fut leur empressement, ils n'y arrivèrent pas à temps. Les conjurés de Koufa et de Baçra ayant rejoint ceux d'Égypte, et les habitants de Médine, eux aussi, ayant proclamé qu''Othmân avait mérité la mort, le calife, après avoir été assiégé dans son palais, fut tué. Lorsque les troupes apprirent sa mort, à trois journées de marche de Médine, elles revinrent sur leurs pas.

CHAPITRE XC.

MORT D''OTHMÂN.

Pendant les dix jours que les conjurés égyptiens attendirent l'arrivée des gens de Koufa et de Baçra, qu'ils avaient rappelés à Médine, ils venaient toujours dans la ville, chez Tal'ha, Zobaïr et les autres compagnons du Prophète, et leur montraient la lettre qu'ils avaient surprise. Tous blâmaient 'Othmân. Or 'Othmân se rendit le vendredi à la mosquée et prononça un sermon, dans lequel il dit : Musulmans, craignez Dieu, quittez les portes de Médine et n'allumez pas la guerre civile. Les compagnons du Prophète ont entendu la malédiction qu'il a prononcée sur vous; car il a dit : Une troupe armée viendra camper à Dsou-Kouschoub et à Dsou-Marwa pour allumer la guerre civile dans mon peuple; ce sont des gens maudits, tuez-les. Mo'hammed, fils de Maslama, se leva et dit : J'atteste que le Prophète a prononcé ces paroles. 'Houkaïm, l'un des principaux habitants de Médine, lui saisit la main, le força de reprendre sa place et l'empêcha

de compléter son témoignage. Zaïd, fils de Thâbit, qui, lui aussi, voulait confirmer les paroles citées par ʿOthmân, en fut également empêché. En ce moment, une pierre lancée d'un coin de la mosquée atteignit ʿOthmân à la tête. ʿOthmân voulut descendre de la chaire; mais les gens de la ville et les étrangers se mirent à lancer des pierres contre lui, et il s'assit, en se couvrant le visage de ses deux mains. Alors une pierre l'atteignit au revers [de la main], et il tomba de la chaire; il fut foulé aux pieds par les assistants et perdit connaissance. Un homme, nommé Djaʿhdjâ, prit le bâton du Prophète, qui était tombé d'entre les mains d'ʿOthmân, et, l'appuyant contre son genou, il le brisa. ʿAlî, voyant cette scène du coin de la mosquée où il se trouvait, dit à ʿHasan de repousser ces gens, et ʿHasan le fit.

ʿOthmân fut porté sans connaissance chez lui. ʿHosaïn, fils d'ʿAlî; Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç; Zaïd, fils de Thâbit; Abou-Horaïra et d'autres compagnons du Prophète le suivirent jusqu'à sa maison. Lorsqu'il reprit connaissance, il envoya quelqu'un pour engager ces personnes à s'en retourner. Il leur fit dire : Que Dieu vous récompense pour votre bonté envers moi et qu'il soit satisfait de vous tous! ʿAlî, après avoir terminé sa prière, vint trouver ʿOthmân, qui était entouré de tous les Benî-Omayya. En le voyant entrer, ʿOthmân manifesta son étonnement, et les Benî-Omayya se précipitèrent sur ʿAlî et lui dirent : C'est toi qui es l'auteur de cette conjuration! Tu veux t'emparer du pouvoir. ʿAlî, extrêmement humilié de cet accueil, se retira sur-le-champ. Dix jours après, ʿOthmân, étant sorti de chez lui, fut insulté par tous ceux qui le rencontraient, et il n'osa point répondre. Un jour, passant près d'un groupe, il salua, et on lui rendit le salut. Un homme de la p[illegible] de Médine, nommé Dja-

bala, fils d'ʿAmr, s'écria : Pourquoi lui répondez-vous? et, montrant une corde qu'il tenait dans sa main, il dit à ʿOthmân : Je voudrais jeter cette corde à ton cou et te lier les mains, pour te forcer à faire pénitence et à chasser d'auprès de toi tes familiers! ʿOthmân répliqua : Ce sont des compagnons du Prophète qui sont avec moi. — Oui, dit Djabala, des gens comme Merwân le déporté, comme Moʿâwiya le maudit, comme ʿAbdallah, fils de Saʿd, le renégat, comme Walîd, fils d'ʿOqba, qui a craché au visage du Prophète! ʿOthmân dévora cet affront en silence; puis il dit [à ses compagnons] : Ne faites rien; lorsque l'armée viendra à notre secours, elle vous procurera satisfaction.

Or les conjurés égyptiens, ayant été rejoints par ceux de Baçra et de Koufa qu'ils avaient rappelés, leur montrèrent la lettre qu'ils avaient surprise, ainsi que l'esclave d'ʿOthmân et le chameau. ʿOthmân n'osa plus sortir de sa maison et chargea Talʿha de présider la prière. Il avait quatre cents serviteurs, esclaves et autres. On rapporte qu'il mit en état de défense sa maison, qu'il fit fermer les portes et qu'il posta ses serviteurs sur la terrasse. Chaque jour, la populace, munie d'armes, venait entourer sa maison et cherchait à pratiquer une ouverture. Merwân et les autres Benî-Omayya conseillèrent au calife de faire appeler ʿAlî, afin qu'il employât son influence sur les Égyptiens pour les éloigner. ʿOthmân envoya un messager à ʿAlî et lui fit dire : Je t'adjure par Dieu de te rendre auprès de moi. ʿAlî vint. Les chefs égyptiens tenaient la maison assiégée, et l'on était obligé d'y faire entrer l'eau et les vivres de la maison d'ʿAmr, fils de ʿHazim, par une ouverture que l'on avait pratiquée dans le mur. ʿAlî appela les chefs égyptiens et leur dit : Craignez Dieu! Vous avez coupé l'eau à ʿOthmân, chose que l'on ne fait même pas dans

le pays de Roum aux gens enfermés! C'est mal agir. Les Égyptiens répondirent : Ce sont ceux de Koufa qui le font. — Ils ne font que vous suivre, répliqua ʿAlî. Puis on ouvrit la porte, et ʿAlî entra, accompagné de Moʿhammed, fils de Maslama. Merwân se tenait près d'ʿOthmân. Celui-ci dit à ʿAlî : Père de ʿHasan, tu vois les actes des Égyptiens; va et détermine-les à partir. Merwân dit : Charge-moi d'aller. — Tais-toi! lui cria ʿOthmân; que ta langue soit arrachée! C'est toi qui es cause de tous ces malheurs! Merwân sortit, et ʿOthmân continua sa conversation avec ʿAlî. Celui-ci lui dit : Ces hommes tiennent une lettre que tu aurais écrite et scellée de ton sceau. ʿOthmân répondit : Par le Dieu clément et miséricordieux, je ne l'ai pas écrite et ne l'ai pas fait écrire! Moʿhammed, fils de Maslama, dit : Il a raison; c'est Merwân qui l'a écrite à son insu. ʿOthmân, blessé de ces paroles, dit : Merwân n'oserait pas faire une telle chose; il est probable que c'est une machination forgée par quelqu'un. ʿAlî reprit : Je vais sortir et appeler ces gens. Donne-leur toutes les explications qu'il faut. ʿOthmân dit : Je crains qu'ils ne me manquent de respect. — Ils ne songent point à te manquer de respect. Tu ne peux pas te dispenser de les entendre. On fit donc venir les quatre chefs égyptiens, qui entrèrent en saluant ainsi : « Que la paix soit avec toi. » ʿOthmân ne répondit pas. C'est ʿAlî qui répondit : « Et avec toi soit la paix. » ʿAbd-er-Raʿhmân prit ensuite la parole, exposa les actes que l'on reprochait à ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh et ajouta : Nous étions venus pour demander justice; ʿAlî et Moʿhammed, fils de Maslama, nous avaient donné l'assurance que tu t'étais corrigé, et nous nous en étions retournés. Mais tu n'as pas tenu tes engagements, et après notre départ, tu as écrit une lettre contenant l'ordre [illegible] punir. Voici cette lettre,

écrite de la main de ton secrétaire. ʿOthmân dit : Je n'ai aucune connaissance de ce fait. — Tant pis, répliquèrent les autres, si l'on écrit à ton insu une telle lettre et si l'on y appose ton cachet; dans ce cas, tu n'es pas digne de gouverner les musulmans. Nous ne tenons pas à te faire mourir. Abdique volontairement; tous les méfaits que tu as commis seront effacés, et tu pourras garder tout ce que tu as pris du bien public. Mais si tu ne le fais pas, nous ne partirons pas avant de t'avoir tué. ʿOthmân répliqua : Je vous dis que je n'ai aucune connaissance de cette affaire, que je ne l'ai ni ordonnée ni approuvée; je le jure. Mais vous n'avez pas le droit de me demander autre chose, et je ne me démettrai pas du pouvoir que Dieu m'a confié. ʿAlî, craignant que cette entrevue ne dégénérât en voies de fait, et que l'on n'assommât ʿOthmân et qu'ensuite on ne dît que c'était lui qui l'avait tué, se leva et dit : Vous demandez qu'il abdique volontairement, et il ne le peut pas. Allez-vous-en, que feriez-vous ici? Puis il resta debout jusqu'à ce qu'ils fussent sortis, et il sortit après eux; ensuite on ferma la porte.

Le lendemain (on était au commencement du mois de dsou'l-qaʿda), les conjurés se relâchèrent de leur surveillance. Cependant ʿOthmân n'osa pas sortir de sa maison; mais tous ceux qui le voulaient pouvaient pénétrer jusqu'à lui. Le bruit se répandit ensuite qu'une armée était en marche sur Médine. Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, dit aux insurgés : ʿOthmân attend l'arrivée des troupes. Alors on établit un siége plus rigoureux autour de la maison et on lui coupa l'eau. Le moment approchait où ʿOthmân devait déléguer quelqu'un pour présider le pèlerinage. Il monta sur la terrasse, regarda en bas et exhorta les conjurés à s'en retourner. Ils répondirent : Abdique ou tu seras tué. Nous ne partirons pas à moins d'a-

voir obtenu l'un ou l'autre. Ne voyant parmi eux aucun habitant de Médine, ʿOthmân demanda où étaient ʿAlî, Talʿha et Zobaïr. — Ils sont chez eux, lui répondit-on. — Et où est ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç? — Il est à la campagne. — Faites venir ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, dit ʿOthmân. — Les insurgés, croyant qu'il voulait abdiquer, firent chercher ʿAbdallah. ʿOthmân lui dit : Fils d'ʿAbbâs, nous approchons du moment du pèlerinage et il faut absolument un imâm aux musulmans. Tu vois dans quelle situation je me trouve. Va, toi, et préside au pèlerinage. ʿAbdallah répondit : Ce n'est pas mon affaire; envoie un autre à ma place. ʿOthmân dit : Il faut cependant que tu y ailles. Alors ʿAbdallah partit. La position d'ʿOthmân devint de plus en plus critique.

ʿOthmân a été assiégé deux fois. Une première fois au commencement du mois de dsou'l-qaʿda, avant qu'ʿAlî vînt le trouver; puis, après un intervalle de dix jours, pendant lesquels le siége ne fut maintenu que faiblement, il fut repris avec vigueur, sur le bruit qu'une armée approchait de Médine. Le jour où ʿOthmân parla aux insurgés, du haut de la terrasse, et fit appeler ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, pour le déléguer au pèlerinage, Talʿha, fils d'ʿObaïdallah, y était venu et se tenait à quelque distance de la maison. Il ne savait pas qu'ʿOthmân se trouvait sur la terrasse. Alors il appela auprès de lui ʿAbd-er-Raʿhmân et lui dit à l'oreille : Poussez le siége avec vigueur, car une armée approche; ne laissez pénétrer personne vers ʿOthmân. ʿOthmân, voyant cela, s'écria : Tout cela est l'œuvre de Talʿha, qui espère obtenir le pouvoir, si je suis tué. Seigneur, refuse à Talʿha cette jouissance! Abreuve son âme de l'amertume de manquer son but! ʿOthmân descendit ensuite de la terrasse et le siége fut poussé avec vigueur. Le premier siége [illegible] x jours, et le second,

dix-huit jours; et, après ces quarante jours, ʿOthmân fut assassiné. Quelques auteurs disent que les deux siéges ensemble durèrent quarante-cinq jours, et que le second fut plus rigoureux que le premier.

ʿOthmân avait la coutume de jeûner toute l'année et d'avoir constamment devant lui le Coran, qu'il récitait. Or ses serviteurs, Merwân et Moghîra, et les gens armés qu'ils avaient avec eux, se trouvaient sur la terrasse, et, à l'intérieur de la maison, il n'y avait avec ʿOthmân que sa femme Nâïla et l'une des femmes du Prophète, Oumm-ʿHabîba, fille d'Abou-Sofyân, fils de ʿHarb. ʿAlî partit pour la campagne en chargeant ʿHasan de rester à la porte de la maison d'ʿOthmân, sans se mêler de l'affaire, mais d'empêcher les hommes de faire l'assaut de la maison. Si tu es tué, lui dit-il, au moins auras-tu obtenu la mort du martyre. Talʿha y envoya également son fils Moʿhammed, et Zobaïr, son fils ʿAbdallah. Tous les trois, le sabre suspendu au cou, y allèrent; mais ils n'osèrent pas s'approcher. Quelques-uns rapportent qu'ʿOthmân fut tué le jour de la *Fête*, qui fut un vendredi, et un poëte a dit :

«Ils ont sacrifié le vieillard à cheveux blancs, qui portait encore les marques des prosternations et qui passait les nuits à réciter des litanies et le Coran.»

Moʿhammed-ben-Djarîr rapporte qu'ʿOthmân fut tué le dix-huitième jour du mois de dsou'l-ʿhiddja. Pendant trois jours, il fit chercher ʿAlî, Talʿha et Zobaïr; mais on lui répondit qu'ils étaient allés à la campagne. ʿOthmân savait qu'ils s'étaient éloignés pour ne point lui prêter leur concours. Ensuite il envoya quelqu'un auprès de Moʿhammed, fils de Maslama, qui était chez lui, et lui fit dire : Viens et accorde à ces hommes tout ce qu'ils demandent, car je suis à toute extrémité. Moʿhammed lui fit répondre : Je ne peux

pas mentir plus d'une fois dans une même année. J'ai accepté cette mission une fois, et tu n'as pas tenu parole. Arrange-toi avec eux comme tu voudras. ʿOthmân reconnut alors qu'il était abandonné de tous et livré à ses ennemis, et il ne songea plus qu'à mourir. Ses défenseurs luttèrent contre les assiégeants, en leur lançant des flèches. Un esclave de Merwân, nommé ʿHafç, tua d'un coup de flèche un Égyptien. Les Égyptiens poussèrent des cris, et firent pleuvoir une grêle de traits sur les assiégés. Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, dit : Mettez le feu à la porte. On fit ainsi, et le feu commença à s'élever. ʿHasan, ʿAbdallah, fils de Zobaïr, et Moʿhammed, fils de Talʿha, le voyant de loin, furent effrayés. Ils firent des reproches à quelques-uns des insurgés, mais en vain. ʿAbdallah, fils de Zobaïr, fut blessé.

ʿOthmân avait l'habitude depuis longues années de passer ses nuits à prier et de jeûner le jour. Dans la nuit du vendredi, il récitait dans une prière de deux prosternations tout le Coran. Il avait fait ainsi dans la nuit qui précéda le vendredi, jour de sa mort, et lorsqu'il fit la prière du matin, il prit le Coran par devers lui et commença à le réciter de nouveau; mais comme il avait veillé toute la nuit, le sommeil le surprit. En ce moment, les cris : *Le feu! le feu!* le réveillèrent. La maison d'ʿOthmân, qui était très-vaste, était défendue par cinq cents hommes, que Merwân rangea en ligne de bataille devant la porte pour combattre. ʿOthmân appela Merwân et lui dit : Ne vous mettez point en peine, et ne luttez pas, car ma fin est arrivée. — Pourquoi? lui demanda-t-on. Il dit : J'ai vu en songe le Prophète, auquel je me plaignais de son peuple; le Prophète m'a répondu : Ne te tourmente pas; cette nuit tu rompras le jeûne avec moi, et tu seras délivré de tout cela. Merwân dit [illegible]nce des croyants, je n'ai que

faire de la vie sans toi; et il continua à former ses rangs. Quelques-uns rapportent que, pendant que ces cinq cents hommes livraient une lutte acharnée devant la porte aux dix mille assiégeants, ceux-ci, ayant pratiqué une ouverture du côté opposé de la maison, pénétrèrent à l'intérieur. La *journée de l'Hôtel*, c'est-à-dire le combat livré dans l'hôtel d'ʿOthmân, est devenue une locution proverbiale; car, ce jour-là, le sang coulait dans cette maison comme un ruisseau. ʿOthmân cria à ses hommes: Ne combattez pas; c'est à moi qu'ils en veulent! Merwân répondit: Par Dieu! pas un seul ne pénétrera jusqu'à toi aussi longtemps que nous serons en vie! Puis ils luttèrent jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'en petit nombre. Merwân se jeta dans la mêlée, revêtu d'une cuirasse. D'un coup de sabre, il brisa la jambe à un homme nommé ʿOrwa. Celui-ci, malgré sa jambe brisée, se précipita sur lui, lui asséna un coup de sabre sur le cou, et lui fit une profonde blessure. Abou-ʿHafça, l'affranchi de Merwân, le prit sur son dos et le porta hors de la maison (les insurgés croyaient qu'il était mort), chez une femme nommée Fâtima, fille d'Aus, qui le cacha dans sa maison et le soigna jusqu'à ce qu'il fût guéri. Mais son cou resta toujours tortu. Abdou'l-Mélik, fils de Merwân, se montra, dans la suite, toujours reconnaissant envers cette femme, et nomma son fils Ibrahîm, fils d'ʿAdî, gouverneur d'une ville de Syrie.

Après s'être rendus maîtres de la porte, les insurgés pénétrèrent dans l'intérieur de la maison d'ʿOthmân. Le premier qui entra dans l'appartement d'ʿOthmân, fut Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, qui, un poignard dans une main, saisit, de l'autre, ʿOthmân par la barbe et lui cria : Fils d'ʿAffân, de quel secours te sont maintenant ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh l'apostat, Merwân le déporté, et Moʿâwiya le

maudit? Et il allait le frapper, lorsque ʿOthmân lui dit : Mon fils, si ton père Abou-Bekr vivait, il ne serait pas content de voir ma barbe blanche en ta main. Moʿhammed le lâcha et sortit. Un Égyptien nommé Kinâna, fils de Bischr, entra ensuite et voulut frapper ʿOthmân avec son poignard. Trois autres chefs égyptiens, ʿAbd-er-Raʿhmân, Al-Ghâfeqî et Qotaïra, se précipitèrent dans l'appartement et crièrent à Kinâna : Nous n'avons pas besoin de le tuer! Puis ils s'approchèrent et dirent à ʿOthmân : Abdique volontairement. ʿOthmân, qui avait le Coran devant lui, répliqua : C'est Dieu qui m'a donné le pouvoir, et c'est lui seul qui peut me le reprendre. Je veux agir à votre égard selon ce livre de Dieu. ʿAbd-er-Raʿhmân et Al-Ghâfeqî se retirèrent. Alors Kinâna s'approcha et lui plongea son poignard dans le cou, près de l'oreille. Le sang jaillit sur le Coran ouvert et sur ce verset : «Certes Dieu vous suffit. Il entend et sait tout.» (Sur. II, vers. 131.) ʿOthmân tomba par terre. Qotaïra et Soudân entrèrent et l'achevèrent d'un coup de sabre dans la poitrine. Quelques auteurs rapportent qu'on l'a d'abord frappé avec le sabre sur la main droite et qu'il s'est écrié : C'est la première main qui, dans le monde, a écrit le Coran!

Nâïla, la femme d'ʿOthmân, ôta tous ses bijoux, les mit sur son sein et se couvrit la tête d'un voile. La foule envahit la maison et pilla le trésor, dans lequel se trouvaient deux sacs remplis d'argent, qui furent enlevés. Un individu, s'étant approché de Nâïla, lui retira son voile. Nâïla lui donna tous ses bijoux, en disant : Prenez tout cela, mais laissez-moi mon voile. Quelques auteurs rapportent qu'elle s'était jetée sur le corps d'ʿOthmân, qu'on lui avait coupé la main et qu'elle s'était retirée ensuite. Al-Ghâfeqî sortit de la maison et cria : Talʿha, nous av[illegible] le fils d'ʿAffân! Il voulait par

çes paroles compromettre Tal'ha aux yeux du peuple. Les compagnons du Prophète étaient sortis de la ville. Lorsque Tal'ha apprit la mort d''Othmân, il dit : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. Puis il récita ce verset du Coran : « Ils font comme Satan, qui dit à l'homme : Sois incrédule, » etc. (Sur. LIX, vers. 16), en l'appliquant à Merwân dans ses rapports avec 'Othmân. Quelques-uns disent que Tal'ha se trouvait avec les Égyptiens. On rapporte aussi que cinq autres personnes furent tuées en même temps qu''Othmân, et dans le même appartement. Soudân, l'assassin d''Othmân, fut tué par un esclave d''Othmân. Un autre esclave tua d'un coup de sabre l'homme qui avait enlevé à Nâïla son voile; cet homme s'appelait Kolthoum. Ses frères vinrent dans l'appartement et assommèrent l'esclave.

Lorsque Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, apprit la mort d''Othmân, il s'écria : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. Jusqu'à présent la religion avait son refuge à Médine; maintenant elle y est en danger. Personne ne manifesta de joie sur la mort d''Othmân, excepté 'Amrou, fils d'Al-'Âç, qui dit : J'ai chauffé le fer et, avec lui, j'ai incendié le monde. Quand je fais une blessure, j'amène le sang.

Les troupes de Koufa, qui étaient en route pour Médine, étaient arrivées à deux journées de marche de la ville; celles de Syrie étaient déjà à Rabadsa, et celles d'Égypte et de Baçra s'approchaient également. Mais en apprenant la mort d''Othmân, toutes ces troupes revinrent sur leurs pas. 'Abdallah, fils de Sa'd, qui était venu de l'Égypte et qui voulait rentrer dans ce pays, en fut empêché par Mo'hammed, fils d'Abou-'Hodsaïfa, qui s'était emparé du pays. 'Abdallah se rendit alors en Syrie, auprès de Mo'âwiya.

On rapporte qu''Othmân fut tué à l'âge de quatre-vingt-

deux ans; d'autres disent à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ce meurtre fut accompli, d'après une tradition, le jour de la *Fête*, d'après une autre tradition, après la Fête; mais on est d'accord en ceci, qu'ʿOthmân fut tué à l'heure de la prière du soir. Son corps resta abandonné toute la nuit. Le lendemain, on voulut l'enterrer; mais les Égyptiens s'y opposèrent. Un homme de Médine, un Ançâr, nommé Dhâbî, avait été accusé auprès d'ʿOthmân, qui l'avait fait mettre en prison, où il était mort. Or ce jour-là, le fils de cet homme vint dans la maison d'ʿOthmân, muni d'une barre de fer, saisit le corps d'ʿOthmân par les pieds et lui brisa les côtes, en disant : Chien, tu as fais mourir mon père pour un chien! Lorsque [plus tard] ʿHaddjâdj vint à Médine, il fit tuer cet homme.

Trois jours après la mort d'ʿOthmân, Djobaïr, fils de Moutʿim, et ʿHakîm, fils de ʿHizâm, vinrent trouver ʿAlî et le prièrent d'intervenir auprès d'ʿAbd-er-Raʿhmân [l'Égyptien], afin qu'il permît d'enterrer ʿOthmân au cimetière des musulmans. ʿAlî lui parla. Ils parcoururent ensuite toute la ville de Médine pour chercher une bière, mais personne ne voulut en donner une. Ils prirent enfin l'un des battants de la porte qui gisait par terre dans la maison d'ʿOthmân, placèrent le corps sur ce battant, et attendirent jusqu'au soir pour le porter au cimetière, n'osant pas le transporter pendant le jour. Djobaïr, fils de Moutʿim, ʿHakîm, fils de ʿHizâm, Abou-Djahm, fils de ʿHodsaïfa, et une autre personne le portèrent. Mais la populace les attendait et on leur lança des pierres. Alors ils se mirent à courir, et à chaque pas la tête d'ʿOthmân heurtait contre la planche. Djobaïr dit en pleurant : Après tout le bien que tu as fait à ces gens, je ne sais pas pourquoi ils te font tant de mal! Quand ils furent arrivés à Baqîʿ-al-Gharqad, le cimetière des musulmans,

Djobaïr s'avança, et les trois personnes ci-dessus nommées prièrent sur le corps d'ʿOthmân. Lorsque la prière fut terminée, trois Ançâr, ʿOwaïs, fils de Djabala, de la tribu de Sâʿid; Khâlid, fils d'ʿAmrou, et ʿHonaïf, accompagnés de plusieurs autres, se présentèrent et défendirent de l'enterrer dans le cimetière des musulmans. Or à côté du Baqîʿ, et séparé de ce lieu par un mur, se trouvait le cimetière des juifs; c'est là que l'on enterra ʿOthmân. Plus tard, lorsque Moʿâwiya, fils d'Abou-Sofyân, fut le souverain incontesté de l'empire musulman, il fit abattre le mur qui séparait les deux champs, et réunit le cimetière des juifs au cimetière musulman. Le côté où est enterré ʿOthmân est appelé le cimetière des Benî-Omayya.

Le lendemain de l'enterrement d'ʿOthmân, on enterra les autres Benî-Omayya qui avaient été tués. Nâïla chargea une personne d'enterrer également les deux esclaves d'ʿOthmân qui étaient tombés; mais les Égyptiens s'y opposèrent; ils saisirent les cadavres par les pieds et les jetèrent dans la rue, où ils furent dévorés par les chiens. Personne n'osa les enterrer, par crainte de la populace.

CHAPITRE XCI.

GÉNÉALOGIE ET PORTRAIT D'ʿOTHMÂN. — ÉNUMÉRATION DE SES FEMMES ET DE SES ENFANTS.

ʿOthmân était fils d'ʿAffân, fils d'Abou'l-ʿÂç, fils d'Omayya, fils d'ʿAbd-Schems, fils d'ʿAbd-Manâf. Sa mère était Oumm-ʿHakîm, fille d'ʿAbdou'l-Mottalib. Avant l'islamisme, il avait le surnom d'Abou-ʿAmr. Lorsqu'il eut embrassé l'islamisme, il eut de Roqayya, que le Prophète lui avait

donnée en mariage avant sa mission prophétique, un fils, nommé ʿAbdallah, et il prit alors le surnom d'Abou-ʿAbdallah. Ce fils ne vécut que quatre ans, et ʿOthmân fut appelé tantôt Abou-ʿAmr, tantôt Abou-ʿAbdallah. Il avait pris part avec Roqayya à la première émigration en Abyssinie.

ʿOthmân était de taille élevée et beau de visage. Il avait de larges épaules, et sa barbe était bien fournie; de temps en temps, il la teignait avec du ʿhenna. Son visage était marqué de la petite vérole. Il avait épousé, tant avant qu'après la fondation de l'islamisme, huit femmes, dont deux, Roqayya et Oumm-Kolthoum, étaient filles du Prophète. Les autres étaient : Fâkhita, fille de Ghazwân; Oumm-ʿAmr, fille de Djondab; Fâtima, fille de Walîd, fils d'ʿAbdou'l-Schems, fils de Moghîra; Oumm-al-Benîn, fille d'ʿOyaïna, fils de ʿHiçn; Ramla, fille de Schaïba, fils de Rabîʿa; et Nâïla, fille de Forâfiça. Il laissa en mourant quatre femmes : Ramla, Oumm-al-Benîn, Nâïla [et Fâkhita]. Il avait eu onze fils et six filles. Quelques-uns de ses enfants moururent avant lui. Deux de ses fils portaient le nom d'ʿAbdallah : l'un était né de Roqayya, et l'autre, ʿAbdallah le jeune, de Fâkhita. Ses fils ʿAmr, Khâlid et Abân étaient nés d'Oumm-ʿAmr; Walîd et Saʿîd, de Fâtima; ʿAbdou'l-Mélik et ʿOtba, d'Oumm-al-Benîn; et ʿAnbasa, de Nâïla. ʿOthmân avait d'Oumm-ʿAmr une fille, nommée Maryam; il avait de Fâtima une fille, nommée ʿÂïscha; de Ramla, ses deux filles Oumm-ʿAmr et Oumm-Abân, et de Nâïla, sa fille Oumm-al-Benîn.

L'un des beaux traits de sa vie fut sa libéralité envers les pèlerins pauvres. Chaque fois qu'il faisait le pèlerinage, il faisait dresser [à la Mecque] des tentes et distribuer des vivres aux pèlerins. Ce fut lui qui établit l'usage de l'appel à

la première prière du vendredi. Du temps d'Abou-Bekr et d'ʿOmar, il n'y avait qu'un seul *moueddsin;* ʿOthmân en établit quatre. Ce fut encore lui qui le premier apprit par cœur le Coran. Il écrivait des exemplaires du Coran de sa propre main, et son écriture était fort belle. Il en fit faire aussi une rédaction [nouvelle]. Une autre de ses actions méritoires fut la destruction du *Ghoumdân.* C'était un superbe palais, dans le Yemen, qui n'avait pas son pareil dans le monde. Ceux qui faisaient le pèlerinage allaient visiter ce palais et en admiraient la beauté, et on le trouvait au-dessus du temple de la Mecque. Alors ʿOthmân le fit détruire. Les beaux traits de la vie d'ʿOthmân sont nombreux; mais il serait trop long de les rapporter.

CHAPITRE XCII.

NOMINATION D'ʿALÎ, FILS D'ABOU-TÂLIB.

Le jour où ʿOthmân commença à être assiégé, lorsque le moueddsin vint chez lui pour l'appeler à la prière, il lui dit : Va dire à ʿAlî que je le charge de présider la prière. Alî renvoya le moueddsin à Abou-Ayyoub, l'Ançâr, qui accomplissait ces fonctions depuis plusieurs jours. ʿAlî en chargea ensuite Sahl, fils de ʿHonaïf, et présida lui-même la prière du vendredi. Lorsque, lors du départ pour le pèlerinage, ʿOthmân vint sur la terrasse de sa maison et fit appeler ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, et lui donna la présidence du pèlerinage, ʿAbdallah dit à ʿAlî : ʿOthmân m'envoie pour présider le pèlerinage; on te soupçonne de complicité dans son affaire; viens avec moi au pèlerinage, afin que, s'il lui arrive malheur, tu ne sois pas accusé. ʿAlî refusa, et ʿAbdallah partit.

Après la mort d'ʿOthmân, les Égyptiens vinrent trouver ʿAlî et lui dirent : Étends la main, pour que nous te prêtions serment. ʿAlî, sachant qu'il y avait désaccord parmi ces gens, que ceux de Koufa désiraient Zobaïr, et ceux de Baçra, Talʿha, répondit : Ne vous pressez point. A la mort d'ʿOmar, l'élection eut lieu après délibération ; attendez que les musulmans aient délibéré. Les habitants de Médine vinrent également chez ʿAlî et lui dirent : Il faut que les musulmans aient un imâm ; étends la main pour que nous te prêtions serment ; car tous les habitants de Médine et les compagnons du Prophète étaient d'accord pour te proclamer à la mort d'ʿOmar ; mais le conseil en décida autrement. ʿAlî répondit : Autrefois je désirais le pouvoir, mais maintenant je ne m'en soucie plus ; c'est une position plus aisée d'être éloigné du pouvoir. Proclamez l'homme que vous voudrez, je me soumettrai à lui. Talʿha et Zobaïr repoussèrent également les propositions qui leur furent faites, sachant qu'il n'y avait point d'accord. Quatre jours s'étant ainsi écoulés, les étrangers se réunirent en conférence avec les habitants de Médine et leur dirent : Vous êtes les Ançâr du Prophète ; mais nous, si nous proclamions quelqu'un d'entre vous, il se pourrait que vous voulussiez en choisir un autre. Ceux de Médine s'écrièrent tous d'une seule voix : Il n'y a qu'ʿAlî qui puisse être proclamé ! Les étrangers répliquèrent : Il refuse d'accepter. Tous se rendirent auprès d'ʿAlî et on lui dit : Le monde est sans chef religieux, et personne n'a plus de droits à cette fonction que toi ; étends la main pour que nous te prêtions serment. ʿAlî répondit : Proclamez un autre que moi ; je me soumettrai à lui. Et il persista dans sa résolution, malgré toutes leurs prières. Enfin ils dirent : Allons au moins à la mosquée, nous y traiterons mieux cette affaire. On se rendit donc à la mosquée, on fit asseoir ʿAlî

et l'on insista de nouveau pour qu'il acceptât le califat. Ce fut en vain. Les étrangers dirent : Si nous retournons dans nos provinces sans qu'un chef ait été proclamé, il y aura la guerre civile, qui ne s'éteindra plus. — Eh bien, dit ʿAlî, que les compagnons du Prophète, les Mohâdjir et les Ançâr, soient les premiers à me prêter le serment d'obéissance ! On se rendit chez Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, on lui fit part de cette condition, mais il refusa de venir, de même que Saʿìd, fils de Zaïd, et ʿAbdallah, fils d'ʿOmar. On revint à la mosquée, et ʿAlî dit : Il faut absolument que les compagnons du Prophète commencent. Alors chacun des assistants alla chez un des compagnons du Prophète et on les amena tous, excepté Talʿha et Zobaïr, qui envoyèrent un message ainsi conçu : Nous accepterons n'importe qui les musulmans auront proclamé, et quand tous lui auront prêté le serment, nous le prèterons également. ʿAlî dit de nouveau : Il faut qu'ils soient ici. Quelqu'un alla les chercher, mais ils dirent : Que le peuple prête serment aujourd'hui, nous le ferons demain. Or on était au jeudi, le septième jour depuis la mort d'ʿOthmân. En récevant ce second message, ʿAlî dit : C'est juste ; demain c'est vendredi, il y aura plus de monde pour prêter le serment. [Remettons cet acte à demain.] Puis il voulut partir ; mais les autres le retinrent en disant : Il faut pour demain, vendredi, un imâm qui préside la prière. — Eh bien, s'écria ʿAlî, il faut que Talʿha et Zobaïr viennent [prêter le serment] ! Mâlik al-Aschtar s'engagea à amener Talʿha, et ʿHokaïm, fils de Djabala, dit qu'il allait amener Zobaïr. Lorsque Mâlik se présenta chez Talʿha, celui-ci lui dit : Laissez-moi le temps jusqu'à demain ; que le peuple seulement prête le serment aujourd'hui. Mâlik répliqua : Vous voulez que les musulmans restent sans imâm, et vous voulez jeter

la discorde au milieu d'eux. Si tu désirais le pouvoir, pourquoi ne l'as-tu pas accepté lorsque les gens de Baçra sont venus pour te prêter serment? A présent que le peuple est d'accord pour proclamer quelqu'un, tu veux faire de l'opposition. Si tu ne viens pas, je te tranche la tête. ʿHokaïm tint le même langage à Zobaïr et l'amena de force devant ʿAlî, de même que Talʿha fut amené par Mâlik. ʿAlî leur dit : Je ne désire point le pouvoir. Mais le peuple est sans chef. Vous êtes plus capables que moi de diriger les affaires, et je suis prêt à jurer obéissance à celui d'entre vous qui le voudra. Toi, Talʿha, tu es le plus digne d'exercer les fonctions de calife, étends la main, pour que je te prête serment. Talʿha s'écria : Que Dieu m'en garde! Je ne suis rien, ô père de ʿHasan, en présence de ta personne, de ton mérite et de ta noblesse! Mâlik al-Aschtar engagea ʿAlî à étendre la main. ʿAlî le fit, et Talʿha lui prêta serment. Or Talʿha avait la main droite desséchée. L'un des assistants, nommé ʿHabîb, fils de Dsouaïb, dit : La première main qui touche la sienne est une main desséchée; il ne réussira jamais à affermir son pouvoir. Après que Talʿha eut prêté le serment, Zobaïr le prêta également; puis vinrent : Saʿîd, fils de Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç; ʿAbdallah, fils d'ʿOmar; Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, et tous les autres compagnons du Prophète qui étaient présents. ʿAlî reçut ensuite le serment du peuple. Le premier qui le prêta fut Mâlik al-Aschtar; après lui ʿHokaïm, fils de Djabala; puis vinrent tous les autres, selon leur rang. L'acte du serment fut terminé le vendredi, vingt-cinquième jour du mois de dsou'l-ʿhiddja de l'an 35.

Le lendemain, Moghîra, fils de Schoʿba, vint trouver ʿAlî et lui dit : Le serment que je t'ai prêté m'impose le devoir de te donner des conseils salutaires. Or je t'engage à laisser

les agents d'ʿOthmân à leurs postes, car ils sont devenus puissants, et si tu les destitues immédiatement, ils deviendront tes ennemis déclarés. Laisse-les à leurs postes pendant un an, jusqu'à ce que ton pouvoir se soit affermi et que tu n'aies plus rien à craindre des opposants; c'est alors que tu pourras destituer ceux que tu voudras. C'est ainsi qu'a fait ʿOthmân avec les agents d'ʿOmar. ʿAlî répliqua : Je ne suis pas homme à m'appuyer sur des gens égarés. J'ai conseillé à ʿOthmân de les destituer, parce que je connaissais leur mauvaise conduite. Je ne les emploierai pas maintenant; et la première chose que je ferai, ce sera de les destituer. Moghîra le quitta. Le lendemain, il revint et dit à ʿAlî : Prince des croyants, j'ai réfléchi sur cette affaire. Tu as raison; si tu ne les destitues pas, on dira : Si ces agents étaient dignes de commander les musulmans, ʿOthmân lui-même était digne de garder le califat. Au moment où Moghîra sortait, ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, qui revenait de la Mecque, entra chez ʿAlî. Après lui avoir prêté le serment de fidélité, il lui demanda quel avait été l'objet de la visite de Moghîra. ʿAlî lui rapporta les paroles qu'il avait dites la veille et celles qu'il venait de dire à l'instant. Hier, dit ʿAbdallah, il t'a donné un bon conseil, et aujourd'hui il t'a trompé. En sortant de chez ʿAlî, ʿAbdallah rencontra Moghîra et lui demanda pourquoi il avait parlé comme il l'avait fait au prince des croyants. Moghîra répondit : Quand quelqu'un repousse le bon conseil qu'on lui donne, il faut le tromper.

Talʿha demanda à ʿAlî de lui confier le gouvernement de Baçra, parce que, disait-il, les habitants de cette ville le désiraient. Zobaïr, pour la même raison, demanda le gouvernement de Koufa. ʿAlî leur répondit : Vous êtes de ceux qui doivent m'assister et me conseiller ici; je n'ai accepté la

charge du pouvoir qu'à la condition que vous me prêtiez votre concours. Tal'ha et Zobaïr furent blessés de ce refus, et prirent une attitude hostile envers 'Alî. Ils prétendaient qu'ils n'avaient prêté le serment que par contrainte et sous la menace du sabre de Mâlik. Dans une certaine tradition, il est dit que [Zobaïr] s'était caché et n'avait pas prêté serment; que Sa'd et Sa'îd avaient demandé un délai, et qu''Abdallah, fils d''Omar, et dix hommes d'entre les Ançâr s'étaient également dérobés. On dit encore que, dans le nombre de ces derniers, se trouvait 'Abdallah, fils de Salâm; qu'ils se rendirent en Syrie auprès de Mo'âwiya, et qu'ils imputèrent la mort d''Othmân à 'Alî, sans l'aveu duquel, disaient-ils, personne n'aurait osé commettre ce crime. Aucun des Benî-Omayya n'avait prêté serment à 'Alî, qui lui-même ne les avait pas fait appeler. Quelques-uns d'entre eux s'étaient cachés à Médine, les autres s'étaient rendus auprès de Mo'âwiya. Certains habitants de Médine avaient demandé que les assassins d''Othmân fussent recherchés et punis. 'Alî, craignant qu'il n'en résultât la guerre civile, harangua, le lendemain, le peuple et dit : A peine m'avez-vous établi comme votre conseiller, que vous cherchez à m'entraîner à de mauvaises mesures. Je veux diriger moi-même vos affaires. Que ceux d'entre vous qui font le commerce retournent à leurs boutiques, et que ceux qui sont étrangers retournent dans leurs tribus. Laissez-moi le soin de diriger comme je l'entendrai le pouvoir que vous m'avez imposé. 'Alî, en effet, voulait attendre que son autorité fût bien établie, avant de venger la mort d''Othmân. Le peuple, se rendant à ces raisons, dit : Faisons ce que le prince des croyants ordonne. Quand 'Alî fut rentré dans sa maison, Tal'ha et Zobaïr vinrent le trouver et lui dirent : Le peuple est devenu indocile, et tu ne pourras

pas le maintenir sans armée. Envoie-nous à Baçra et à Koufa, car tu sais que les habitants de ces villes nous sont soumis; nous t'amènerons une nombreuse armée. — J'y réfléchirai, répondit ʿAlî. Lorsqu'il apprit ensuite que tous les Benî-Omayya s'étaient rendus auprès de Moʿâwiya et qu'ils l'accusaient de la mort d'ʿOthmân, et que les Qoraïschites commençaient à être inquiets, il ne laissa plus personne sortir de Médine.

Le premier acte d'ʿAlî fut l'ordre donné à ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, de partir pour la Syrie, afin de prendre le gouvernement de cette province. Mais ʿAbdallah refusa, en disant : Il y a tant d'années que Moʿâwiya tient ce gouvernement, que les habitants de Syrie sont devenus comme ses sujets; puis, tous les Benî-Omayya sont auprès de lui et t'accusent du meurtre d'ʿOthmân. Si tu destitues Moʿâwiya en me nommant à sa place, toute la Syrie prendra les armes contre moi, et après en avoir fini avec moi, on se tournera contre toi-même, sous prétexte de venger la mort d'ʿOthmân. Ce que tu as à faire, c'est de confirmer Moʿâwiya dans son poste et de donner à chacun des Benî-Omayya le gouvernement d'une province; car ce sont des gens attachés aux avantages de ce monde, et ils seront ainsi satisfaits. ʿAlî repoussa cet avis, en disant : Je ne veux pas que Moʿâwiya reste gouverneur de Syrie, et je ne placerai jamais aucun descendant d'Omayya à la tête des musulmans. Entre moi et Moʿâwiya, le sabre seul doit décider. ʿAbdallah répliqua : Prince des croyants, tu es un homme intrépide, mais c'est par l'intrépidité que tu vas te perdre. Si tu veux suivre mon conseil, je me fais fort de livrer entre tes mains tous les Benî-Omayya, et, dans l'espace d'une année, d'éloigner Moʿâwiya de la Syrie. ʿAlî répondit : Toi, ô fils d'ʿAbbâs, et Moʿâwiya, vous

cherchez tous deux à m'entraîner à l'abdication. Ce que je te demande, c'est de me donner des avis, et si je ne les suis pas, toi, tu dois agir conformément aux miens. — L'obéissance à tes ordres, répliqua ʿAbdallah, est le moindre des devoirs que tu es en droit d'exiger de moi.

En cette même année, le roi de Roum, ayant appris qu'ʿOthmân avait été assassiné, et que les Arabes étaient en proie à des discordes intestines, réunit une armée, qu'il embarqua sur mille vaisseaux, et se mit en route pour envahir la Syrie. Chaque vaisseau renfermait mille hommes et dix machines de guerre. Il emporta aussi avec lui la principale croix. Lorsque, au commencement de l'an 36, cette flotte se trouvait en pleine mer, elle fut détruite par un ouragan, et toute l'armée périt. Le roi se sauva avec deux vaisseaux, et revint dans le pays de Roum, où il fut massacré dans le bain; car on lui reprochait d'avoir dépeuplé le pays et de vouloir détruire la religion chrétienne. En cette même année 36, ʿAlî destitua les différents gouverneurs établis par ʿOthmân et en nomma d'autres à leur place.

CHAPITRE XCIII.

ʿALÎ NOMME DE NOUVEAUX GOUVERNEURS.

Le premier agent qu'ʿAlî fit partir fut ʿObaïdallah, fils d'ʿAbbâs, qui devait remplacer, dans le Yemen, Yaʿla, fils d'Omayya [Ibn-Mounya]. Après avoir destitué ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, fils de Kouraïz, ʿAlî donna le gouvernement de Baçra à ʿOthmân, fils de ʿHonaïf. Il envoya ʿOmâra, fils de Schihâb, à Koufa, pour remplacer Abou-Mousa al-Aschʿarî, et Qaïs, fils de Saʿd, en Égypte, pour prendre la place

d'ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh. Quant à Yaʿla, fils d'Omayya, il laissa la place libre à ʿObaïdallah, en emportant l'argent du trésor. ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, céda le gouvernement de Baçra à ʿOthmân, fils de ʿHonaïf; mais il y eut dans la ville deux factions : une partie des habitants reconnut le nouveau calife; les autres voulaient attendre pour voir quel parti prendraient les gens [de Médine]. ʿOmâra, qui était parti pour Koufa, arriva à Zobâla, où il vit s'avancer au-devant de lui Tolaïʿha, fils de Khowaïlid, l'Asadite, et Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou, qui lui dirent : Retourne, car les habitants de Koufa désirent garder Abou-Mousa et veulent venger la mort d'ʿOthmân sur toi et sur celui qui t'envoie. Si tu ne retournes pas, nous te trancherons la tête. En conséquence, ʿOmâra revint sur ses pas. Quant aux habitants de l'Égypte, ils étaient partagés en trois factions. Après la fuite d'ʿAbdallah-ibn-Abou-Sarʿh, Moʿhammed, fils d'Abou-ʿHodsaïfa, avait pris le gouvernement de cette province. Lorsque Qaïs, fils de Saʿd, arriva en Égypte, une partie des habitants vint se rallier autour de lui. D'autres déclarèrent vouloir attendre le retour de ceux qui avaient tué ʿOthmân. Un autre parti enfin prit une attitude hostile, et déclara qu'il ne reconnaîtrait point ʿAlî, à moins que celui-ci ne vengeât la mort d'ʿOthmân. Saʿhl, fils de ʿHonaïf, était parti pour prendre le gouvernement de Syrie. Moʿâwiya envoya au-devant de lui un détachement qui l'arrêta à la première station de la province, et on lui demanda le but de son voyage. Saʿhl ayant déclaré qu'il venait en Syrie pour prendre le gouvernement de cette province, ces soldats lui dirent : Si tu n'es pas l'un des meurtriers d'ʿOthmân, viens; mais si tu en es, retourne-t'en; car nous ne reconnaissons pas comme calife ʿAlî, qui doit rendre compte de la mort d'ʿOthmân. — Est-ce vous seuls, demanda Saʿhl, qui

tenez un tel langage? ou est-ce l'opinion de toute la Syrie? Ils répondirent : Toute la Syrie est d'accord en cela, et tout le monde veut venger la mort d'ʿOthmân.

Lorsque Saʿhl revint de Syrie, et ʿOmâra, de Koufa; que Qaïs annonça l'opposition qu'il trouvait en Égypte, et ʿOthmân, fils de ʿHonaïf, celle qu'il trouvait à Baçra, ʿAlî fut consterné. Les habitants de Médine dirent avec satisfaction : Nous lui avions bien dit de faire mettre à mort les meurtriers d'ʿOthmân; mais il n'a pas voulu suivre notre conseil! ʿAlî fit appeler Talʿha et Zobaïr et leur exposa la situation. Ils lui dirent : Nous t'avions demandé de nous envoyer à Baçra et à Koufa, pour en amener des troupes. Comme tu n'as pas voulu le faire et que, à présent, le peuple s'attend à nous voir prendre une attitude hostile envers toi, autorise-nous à aller à la Mecque; nous nous y livrerons à la dévotion, et le peuple saura ainsi qu'il n'y a aucun désaccord entre nous, et il se soumettra. Mais ne recule pas devant des mesures coercitives, sans lesquelles cette affaire ne s'arrangera pas. ʿAlî répliqua : J'y réfléchirai; mais je ferai mon possible pour ramener ces hommes par la douceur; si je ne réussis pas, c'est alors que j'emploierai la force.

ʿÂïscha avait été l'ennemie d'ʿOthmân ; elle avait constamment déclaré qu'il devait s'amender ou abdiquer. Au moment où il fut assiégé dans son hôtel, elle était partie pour le pèlerinage. Mais lorsque ʿAlî eut été proclamé calife, elle en fut très-fâchée, car elle gardait rancune à ʿAlî du langage qu'il avait tenu au Prophète, du temps qu'elle avait été calomniée et accusée d'adultère. Le Prophète ayant demandé l'avis d'ʿAlî, celui-ci lui avait dit : Il y a beaucoup de femmes dans le monde; si tu es mécontent de l'une, renvoie-la et prends-en une autre me[illegible] celle-là. Comme ʿÂïscha

était mécontente de la nomination d'ʿAlî, elle disait qu'ʿOthmân avait été tué injustement et qu'il fallait venger sa mort. C'est au moment où elle venait de quitter la Mecque, qu'elle apprit ces derniers événements. Elle revint immédiatement sur ses pas, en disant : Ma place n'est plus maintenant à Médine. Tous ceux qui s'étaient enfuis de Médine se réunirent autour d'elle et s'engagèrent envers elle. Ils lui racontèrent en détail de quelle manière cruelle on avait tué ʿOthmân, et elle pleura et s'écria : Que Dieu ait pitié d'ʿOthmân ! C'est un devoir pour tous les musulmans de venger sa mort ! ʿAbdallah-ben-al-ʿHadhramî, gouverneur de la Mecque, s'écria : Mère des croyants, le premier qui le vengera, ce sera moi ! Tous les habitants de la Mecque engagèrent leur foi à ʿÂïscha. Or, ce fut à la nouvelle de cet état des choses, que Talʿha et Zobaïr demandèrent l'autorisation de se rendre à la Mecque. ʿAlî, de son côté, ignorait ce qui s'était passé. ʿHafça, qui avait également fait le pèlerinage, était partie avec ʿÂïscha pour Médine, et lorsque celle-ci reprit la route de la Mecque, elle rentra avec elle. L'une et l'autre excitèrent le peuple à prendre les armes et à venger la mort d'ʿOthmân.

ʿAlî fit porter par un messager une lettre à Koufa et demanda à Abou-Mousa al-Aschʿarî quelles étaient les dispositions des habitants de cette ville. Abou-Mousa répondit : Les habitants de Koufa t'ont prêté le serment de fidélité, et ils sont les plus soumis des hommes. ʿAlî, très-content de cette assurance, laissa Abou-Mousa à son poste. Abou-Mousa soupçonnait ʿAlî d'être l'auteur de la mort d'ʿOthmân ; mais il gardait secrète cette pensée et manifestait en public sa soumission. ʿAlî fit partir ensuite Sabra le Djohaïnite, avec une lettre adressée à Moʿâwiya, dans laquelle il lui demandait de lui faire connaître les dispositions des habitants de la Syrie.

La suscription de la lettre était ainsi conçue : « De la part du serviteur de Dieu, ʿAlî, prince des croyants, à Moʿâwiya, fils d'Abou-Sofyân. » Moʿâwiya retint ce messager pendant un mois, différant toujours de lui remettre la réponse. Au bout d'un mois, il fit partir vers ʿAlî un homme nommé Qabîça, de la tribu d'ʿAbs, lui donna un message verbal et une lettre cachetée qui portait cette adresse : « De la part de Moʿâwiya à ʿAlî. » ʿAlî, en recevant cette lettre des mains de Qabîça, et en voyant l'adresse, dit : Il n'y a rien de bon là-dedans. Puis, après l'avoir ouverte, il n'y trouva que ces mots : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! » Il dit au messager : La lettre ne contient rien ; si tu as un message verbal, dis-le. Le messager demanda s'il pouvait parler sans crainte pour sa vie. ʿAlî répliqua : Tu es en sûreté ; un messager n'a rien à craindre. Alors le messager dit : Tous les habitants de Syrie sont résolus à venger sur toi la mort d'ʿOthmân. Plus de cent mille hommes se réunissent chaque jour dans la mosquée principale, pleurent devant la chemise ensanglantée d'ʿOthmân et maudissent ses meurtriers. Ils déclarent qu'ils ne boiront point d'eau fraîche avant d'avoir vengé sa mort. ʿAlî s'écria : Seigneur, tu connais l'auteur de la mort d'ʿOthmân ; son sang n'est pas sur moi. Puis il congédia le messager. Talʿha et Zobaïr, ayant obtenu l'autorisation de partir, se rendirent à la Mecque. Les habitants de Médine se réjouirent de ce qui arrivait à ʿAlî.

ʿAlî appela le peuple aux armes, pour aller attaquer Moʿâwiya en Syrie. Il réunit une armée, confia le drapeau à son fils Moʿhammed, fils de la ʿHanefite, donna le commandement de l'aile droite à ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, le commandement de l'aile gauche à ʿOm[illegible] fils d'Abou-Salima, et celui de l'avant-garde à Abou-I[illegible]erâʿh. Il n'enrôla aucun

de ceux qui s'étaient insurgés contre ʿOthmân. Il écrivit une lettre à Qaïs, fils de Saʿd, pour qu'il lui envoyât une armée de l'Égypte. Il adressa la même demande à ʿOthmân, fils de ʿHonaïf, et à Abou-Mousa al-Aschʿarî, et il exhortait chaque jour le peuple à faire ses préparatifs de campagne. Sur ces entrefaites, il apprit que la population de la Mecque refusait de le reconnaître comme calife; que, excitée par ʿÂïscha et ʿHafça, elle voulait venger la mort d'ʿOthmân, et que Talʿha et Zobaïr s'étaient joints à ses ennemis. ʿAlî fut stupéfait. Il fit réunir le peuple et le harangua. Il dit : Une affaire plus grave que celle de Syrie nous attend. Après avoir annoncé les événements de la Mecque, il ajouta : Talʿha et Zobaïr ont rompu leur foi, et ils n'auront pas l'assistance de Dieu. Préparez-vous maintenant pour marcher sur la Mecque, car cette affaire est plus pressante que celle de Syrie. Le peuple, apprenant la défection de Talʿha et de Zobaïr, ne montra plus aucune ardeur pour marcher, et personne ne se présenta. ʿAlî répéta son appel pendant trois jours. Il disait aux hommes : Vous m'avez prêté serment; exécutez votre serment. La fidélité au serment aura l'assistance de Dieu. Enfin un homme, nommé Ziyâd, fils de Talʿha, se présenta et dit : N'importe où tu iras, nous irons avec toi! Tous les Ançâr présents dans l'assemblée suivirent cet exemple. Parmi eux se trouvaient sept combattants de Bedr, en dehors d'ʿAlî.

ʿAlî dit à ʿAbdallah, fils d'ʿOmar : Est-ce que tu te sépares des hommes de Dieu ? ʿAbdallah répondit : Quand les habitants de Médine marcheront, je marcherai avec eux. ʿAlî dit : Donne-m'en un gage. — Ma parole, répliqua ʿAbdallah, vaut mieux qu'un gage. ʿAbdallah consulta ensuite les habitants de Médine. Ils lui répondirent : Tu es mieux en état de prendre un parti; nous sommes très-embarrassés. ʿAbdallah

se rendit auprès d'Oumm-Kolthoum, fille d'ʿAlî et veuve d'ʿOmar, et lui dit : J'obéirai à ʿAlî en toutes choses, excepté s'il m'ordonne de combattre des musulmans. Il faut qu'il me dispense de cela, et qu'il me permette de me rendre à la Mecque pour me livrer à la dévotion. Oumm-Kolthoum répondit : Je demanderai pour toi cette permission. Dans la nuit du même jour, ʿAbdallah monta sur un chameau et prit la route de la Mecque. Le lendemain, ʿAlî, l'ayant fait chercher, apprit, à son grand chagrin, qu'il était parti pour la Mecque. Il envoya plusieurs cavaliers à sa poursuite. Oumm-Kolthoum lui dit : ʿAbdallah est venu chez moi hier et m'a dit telle et telle chose. Je réponds de lui ; il ne sera ni contre toi, ni avec toi. ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, dit : C'est un homme pieux et véridique. Laissez-le aller. — Tu as raison, répliqua ʿAlî. Et il fit ses préparatifs de départ.

Talʿha et Zobaïr réunirent un grand nombre d'adhérents. Yaʿla, fils d'Omayya, le gouverneur du Yemen, qu'ʿAlî avait destitué, vint à la Mecque, apportant six cent mille dirhems et amenant six cents chameaux. Il fit cause commune avec Talʿha et Zobaïr, et leur offrit les biens qu'il apportait, et qu'ils distribuèrent à leurs troupes. ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, qui, lui aussi, avait beaucoup d'argent, se joignit également à eux, de même que tous les Benî-Omayya, tels que Saʿîd, fils d'Al-ʿÂç, et Walîd, fils d'ʿOqba, et un grand nombre de Bédouins et de gens sans aveu. On voulut marcher sur Médine. Mais Talʿha et Zobaïr dirent : Les habitants de Médine ont été témoins de notre serment ; ils nous combattront. ʿÂïscha leur dit : Si vous avez prêté le serment, ne le rompez pas. Ils répliquèrent : Nous avions cédé à la menace du sabre. Zobaïr conseilla d'aller en Syrie, auprès de Moʿâwiya. ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, fils de Kouraï[illegible] ai beaucoup d'amis à Baçra.

J'en ferai sortir ʿOthmân, fils de ʿHonaïf, et je vous livrerai la ville. En conséquence, on résolut de se rendre à Baçra. Talʿha et Zobaïr dirent à ʿÂïscha : La guerre n'est pas l'affaire des femmes; mais comme tu jouis de la considération générale, il faut que tu viennes avec nous à Baçra, afin d'exciter les hommes à venger la mort d'ʿOthmân, comme tu l'as fait à la Mecque. Quand on nous aura reconnus, alors tu pourras rester à la maison. ʿÂïscha consentit. Ils vinrent ensuite trouver ʿHafça et lui dirent : Mère des croyants, sois avec nous dans cette affaire, comme ʿÂïscha. ʿHafça répondit : Je ne ferai pas autrement qu'ʿÂïscha. Mais ʿAbdallah, fils d'ʿOmar, la fit revenir sur sa résolution et ne la laissa point partir avec eux.

CHAPITRE XCIV.

TALʿHA, ZOBAÏR ET ʿÂÏSCHA SE RENDENT À BAÇRA.

ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, et Yaʿla, fils d'Omayya, avaient remis tout l'argent qu'ils avaient à Talʿha et à Zobaïr, afin que ceux-ci le distribuassent aux troupes. Yaʿla avait un chameau, nommé *ʿAskar*, qu'il avait acheté dans le Yemen pour quatre-vingts dînârs. Il le donna à ʿÂïscha pour porter sa litière. Ensuite on fit proclamer qu'on fournirait l'équipement à tous ceux qui n'en auraient pas. En conséquence, mille hommes, dont six cents montés sur des chameaux, et quatre cents sur des chevaux, se mirent en route. Moghîra, fils de Schoʿba, se trouvait à la Mecque. Talʿha l'emmena avec lui. Lorsqu'ils furent à la première étape, Moghîra, causant en particulier avec Talʿha, lui demanda à qui, en cas de succès, ils destinaient le califat. Talʿha répondit : A moi

ou à Zobaïr, à celui de nous deux que les musulmans choisiront. — Cela n'est pas bien, répliqua Moghîra; et, désignant les deux fils d'ʿOthmân qui étaient avec eux, savoir Abân et Walîd, il ajouta : Donnez-le à l'un de ces deux jeunes gens. — Cela ne se peut pas, dit Talʿha. — Alors, reprit Moghîra, cette affaire ne réussira point. Il s'en retourna avec Saʿîd, fils d'Al-ʿÂc, et ils demeurèrent tous les deux à la Mecque. Pendant ce temps, ʿAlî se préparait à marcher sur la Mecque. Il fut informé du départ de Talʿha, de Zobaïr et d'ʿÂïscha, par une lettre que lui envoya de la Mecque Oumm-al-Fadhl, fille de ʿHârith, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, par l'entremise d'un homme de Djohaïna, nommé Zhafar. Il quitta aussitôt Médine, avec neuf cents hommes, pour leur couper le chemin. Il laissa Saʿhl, fils de ʿHonaïf, comme gouverneur de Médine, et envoya Qotham, fils d'ʿAbbâs, comme gouverneur à la Mecque. Lorsqu'il arriva à Rabadsa, il apprit que ses adversaires étaient déjà passés. Il s'arrêta à Dsou-Qâr, entre Baçra et Koufa, et adressa une lettre à ʿOthmân, fils de ʿHonaïf, à Baçra. Il lui annonçait qu'ʿÂïscha, Talʿha et Zobaïr étaient en route pour Baçra, et l'engageait à se tenir sur ses gardes. ʿÂïscha était partie de la Mecque avec mille hommes. Lorsqu'elle arriva à Baçra, trois mille Arabes, Bédouins et gens de toute espèce, étaient réunis autour d'elle. Ces hommes demandèrent quel était leur chef. Moʿhammed, fils de Talʿha, dit : C'est mon père. ʿAbdallah, fils de Zobaïr, de son côté, affirma que c'était son père; et il s'éleva une dispute entre eux. ʿÂïscha reconnut qu'il fallait absolument que quelqu'un présidât à la prière, et elle chargea de cette fonction ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAttâb, fils d'Asîd. D'après une autre tradition, ce fut ʿAbdallah, fils de Zobaïr [illegible] argé par elle de présider.

Lorsqu'ils surent qu'ʿAlî était sur leur chemin, ils prirent un guide, quittèrent le chemin à Arbiya (territoire d'une tribu dans le désert, dans la direction de Baçra), et ce guide les conduisit par des routes non tracées, de station en station, jusqu'à un lieu nommé ʿHauab (*le crime*). ʿÂïscha faisait marcher son chameau en avant, et elle était précédée par le guide. Quand ils entrèrent dans le village, les chiens aboyèrent contre le chameau d'ʿÂïscha, qui demanda au guide le nom du village. Ayant appris qu'il se nommait ʿHauab, elle appela Talʿha et Zobaïr et leur dit : Je me souviens que le Prophète a dit : Une de mes femmes passera un jour à ʿHauab, et les chiens aboieront contre elle; elle se trouvera impliquée dans une affaire criminelle et sera rebelle contre Dieu. C'est à moi que s'appliquent à présent ces paroles. Talʿha et Zobaïr dirent : Ce village n'est pas ʿHauab; le guide se trompe. Ils allèrent chercher les habitants et les déterminèrent à confirmer leur mensonge. ʿÂïscha dit ensuite : Je veux retourner. Les femmes sont mieux dans leurs maisons, et ne doivent pas s'occuper de la guerre. ʿAbdallah, fils de Zobaïr, était chargé de partir en éclaireur, quand l'armée se mettait en marche. Talʿha et Zobaïr convinrent avec lui d'une ruse. Au moment où l'on battrait le tambour, il devait accourir vers l'armée et annoncer l'arrivée d'ʿAlî. ʿAbdallah fit ainsi, et ʿÂïscha, par peur, n'osa plus reculer. En effet, au moment où ʿÂïscha avait quitté la Mecque pour accompagner Talʿha et Zobaïr, Oumm-Salima, autre femme du Prophète, avait fait proposer à ʿAlî de l'accompagner, et ʿAlî lui avait répondu : Que Dieu te récompense! Reste à la maison et prie Dieu pour qu'il livre ʿÂïscha entre mes mains. ʿÂïscha avait eu connaissance de ce propos, et c'est pour cette raison qu'elle avait peur d'ʿAlî. Elle fit hâter le départ de l'armée

et n'osa plus dire qu'elle voulait s'en retourner. Elle demanda le guide, mais Tal'ha lui dit : Il est parti, parce qu'il était honteux de s'être trompé sur le nom de ce village.

Le guide les quitta et vint sur la route dans laquelle s'était engagé 'Alî. Celui-ci cherchait à connaître dans quelle direction se trouvaient ses adversaires. Apercevant le guide, il l'appela et lui demanda d'où il venait. — Du côté de Baçra, répondit le guide. — As-tu rencontré le lézard (*schoqaïr*) avec sa séquelle ? 'Alî désignait par cette expression 'Âïscha ; car le Prophète l'avait souvent appelée ainsi, en disant : Malheur à toi, lézard ! Le guide lui donna des renseignements sur 'Âïscha, sur Tal'ha et Zobaïr, lui raconta ce qui s'était passé à 'Hauab, et leur départ pour Baçra. 'Alî, qui avait craint qu'ils n'allassent à Koufa et qu'ils n'entraînassent les habitants de cette ville, fut très-content d'apprendre qu'ils s'étaient dirigés vers Baçra.

'Hosaïn, fils d''Alî, vint trouver son père et lui dit en pleurant : Tu ne suis jamais les conseils que je te donne. A présent, on pourra te faire périr dans ce désert, et tu n'as aucun secours à attendre. 'Alî répondit : Père de Mo'hammed, ne t'ai-je pas dit de parler un langage tel que le parlent les hommes, et non un langage de femme ? 'Hosaïn reprit : Lorsque 'Othmân fut assiégé, je t'avais conseillé de quitter Médine, afin que, si on le tuait, tu ne fusses pas présent. Tu ne l'as pas fait. Après la mort d''Othmân, je t'avais conseillé de rester à la maison et d'attendre que toutes les villes vinssent te prêter le serment de fidélité, et qu'il n'y eût plus d'opposition. Tu ne m'as pas écouté. Maintenant, lorsque Tal'ha et Zobaïr ont rompu leur serment, je t'ai dit de les laisser en toute liberté rechercher les meurtriers d''Othmân, afin que, s'il y a du sang versé, tu en sois innocent. Mais tu ne m'as

pas écouté davantage. ʿAlî répliqua : Mon fils, le conseil de partir que tu me donnais lorsque ʿOthmân était assiégé, je ne pouvais pas le suivre; car, si je m'étais éloigné, on m'aurait ramené et j'aurais été enfermé comme ʿOthmân. Quant au serment, il n'était pas nécessaire que les autres contrées accomplissent cette formalité; il suffisait de Médine, asile du Prophète et résidence des Mohâdjir et des Ançâr. Tu me disais de rester à la maison et de laisser Talʿha et Zobaïr venger la mort d'ʿOthmân. Mais ils m'accusent moi-même de ce meurtre, et quand ils s'attaquent à présent à d'autres, leur intention est de se tourner contre moi plus tard. Il ne faut pas que je sois comme une hyène captive, qui n'est pas considérée comme une hyène. Depuis que j'ai la charge des musulmans, il ne convient pas que je reste à la maison. Je me suis tenu tranquille aussi longtemps que j'ai pu. A la mort du Prophète, je ne voyais personne qui eût plus de droits au pouvoir que moi. Cependant, lorsque tout le monde prêta serment [à Abou-Bekr], j'en fis autant. A la mort d'ʿOmar, l'élection d'un calife fut dévolue à un conseil désigné par lui et dont je faisais partie; lorsque tous prêtèrent serment à ʿOthmân, j'en fis autant. Après la mort d'ʿOthmân, je suis resté chez moi toute une semaine, résistant à toutes les instances jusqu'à ce qu'il y eût un parfait accord, et que tout le monde me prêtât serment volontairement. Je ne pouvais pas me soustraire à la volonté du peuple, et après avoir accepté le pouvoir, il n'est pas convenable que je reste en repos. Je suis absolument obligé de prendre en main les intérêts musulmans.

Lorsque ʿÂïscha fut près de Baçra, ʿOmaïr, fils d'ʿAbdallah, de la tribu de Temîm, lui dit : Mère des croyants, tu ne connais pas les dispositions des habitants de cette ville. Envoies-y

quelqu'un. — Tu as raison, répondit ʿÂïscha. Elle fit appeler ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, et lui dit : C'est toi qui m'as amenée à Baçra ; j'y suis venue sur ton conseil ; et tu m'as dit que tu pouvais compter sur les habitants. Entre dans la ville et dispose les habitants, afin que j'y puisse aller. ʿAbdallah se rendit à Baçra.

ʿAlî avait placé à la tête du gouvernement de Baçra ʿOthmân, fils de ʿHonaïf, qui, apprenant l'approche d'une armée, envoya Abou'l-Aswad et ʿImrân, fils de ʿHoçaïn, tous les deux compagnons du Prophète et docteurs de la loi, pour s'enquérir des intentions d'ʿÂïscha. Celle-ci était campée à une journée de marche de Baçra, à un endroit nommé Djouîn. C'est là que la rencontrèrent les deux messagers d'ʿOthmân, qui lui dirent : Notre émir nous envoie pour savoir le motif de ton expédition. ʿÂïscha répondit : Ce n'est point un secret. Des hommes venus de différentes villes de l'empire musulman ont tenu assiégé le prince des croyants ʿOthmân et ont versé son sang. Je viens pour demander aux habitants de cette ville de s'unir à moi et de me fournir des troupes, afin que je puisse aller à Médine et venger la mort d'ʿOthmân. Les messagers allèrent ensuite trouver Talʿha et lui demandèrent également le motif de son voyage. Talʿha répondit : C'est pour venger la mort d'ʿOthmân. — Mais, dirent les autres, tu as prêté serment à ʿAlî ! — Oui, j'ai prêté serment, cédant à la menace du sabre de Mâlik al-Aschtar, et à la condition qu'ʿAlî vengerait la mort d'ʿOthmân. Il ne l'a pas fait, et je suis dégagé de mon serment. Les meurtriers d'ʿOthmân se trouvent auprès de lui. Zobaïr ayant donné la même réponse, les deux messagers retournèrent et rendirent compte de leur mission à ʿOthmân, fils de ʿHonaïf. ʿImrân, fils de ʿHoçaïn, lui dit : Il me semble que tu ne devrais pas combattre la

femme du Prophète et la mère des croyants; que tu ne devrais pas t'opposer à son entrée dans la ville, et que tu devrais demander les instructions d'ʿAlî. ʿOthmân, au contraire, voulut résister et demanda à ʿImrân son concours. ʿImrân refusa, rentra chez lui et ne sortit plus de sa maison. ʿÂïscha quitta son campement et vint jusqu'à la porte de la ville, où elle fit halte. ʿOthmân réunit l'armée de Baçra et se prépara à la résistance.

CHAPITRE XCV.

TALʿHA ET ZOBAÏR S'EMPARENT DE BAÇRA.

ʿOthmân, fils de ʿHonaïf, qui voulait savoir si ʿÂïscha trouverait de l'appui à Baçra, fit appeler un homme de Koufa, nommé Qaïs, fils d'Al-ʿAqadiyya, et lui dit: Va dans la mosquée du vendredi, et annonce que Talʿha, Zobaïr et ʿÂïscha arrivent ici avec l'intention de venger la mort d'ʿOthmân. Invite le peuple à les repousser, et vois ce que l'on dira. Qaïs ayant fait cette communication dans la mosquée, un homme, nommé Aswad, fils de Sarîʿ al-Saʿdî, se leva et dit : Ces gens ne vous accusent pas d'être les meurtriers d'ʿOthmân ou d'avoir parmi vous les meurtriers. Ils vous demandent de les aider à venger la mort d'ʿOthmân. Nous les aiderons à tuer ces meurtriers, n'importe en quel lieu nous les trouverons! Puis on lança des pierres contre Qaïs et on le chassa. Il vint rendre compte de sa mission à ʿOthmân, qui fut convaincu alors qu'ʿÂïscha trouverait de l'appui dans la ville de Baçra.

Le lendemain, ʿÂïscha fit son entrée dans la ville avec ses troupes, et s'arrêta sur une vaste place qui se trouvait au milieu de la ville, et qui était appelée *Mirbad*. Sa litière, atta-

chée sur le chameau, était entourée de soldats. Tal'ha se tenait à sa droite, et Zobaïr à sa gauche. 'Othmân, fils de 'Honaïf, arriva avec ses troupes et se posta sur un des côtés de la place. Les habitants de Baçra vinrent pour regarder. Tal'ha les harangua, leur parla d''Othmân et de ses vertus et de ce qu'on lui avait fait souffrir; puis il ajouta : Nous voulons poursuivre ses meurtriers et les tuer! Zobaïr parla ensuite dans le même sens, et 'Âïscha après lui. Les habitants de Baçra se divisèrent alors en deux partis. Les uns dirent : Ils ont raison ; il faut tuer les meurtriers d''Othmân. Les autres dirent : Non, ils mentent; les meurtriers d''Othmân ne sont pas à Baçra. Il n'y a que l'armée d''Alî, et c'est ce dernier qu'ils désignent. Mais si c'est 'Alî qui est l'auteur de la mort d''Othmân, eux-mêmes étaient avec lui à Médine. Pourquoi donc lui ont-ils prêté serment, et pourquoi, aujourd'hui, rompent-ils leur engagement, et, sous prétexte de venger 'Othmân, prennent-ils les armes? L'un des deux partis se rallia autour d''Othmân, fils de 'Honaïf, et l'autre se déclara pour la cause d''Âïscha. Un homme, nommé Djâriya, fils de Qodâma, le Sa'dite, apostropha 'Âïscha en ces termes : Par Dieu, le meurtre d''Othmân est une action moins coupable que celle que tu commets toi-même en déchirant ton voile et en te produisant en public sur ce chameau maudit! Tu oublies le respect que tu dois à la mémoire du Prophète, et tu rejettes le voile de la décence! Si tu viens ici de ton propre mouvement, c'est contre toi que nous devons prendre les armes, pour remettre sur toi le voile que tu as rejeté. Mais si l'on t'a amenée ici de force, nous devons combattre ceux qui t'ont amenée. Car ils ont commis un attentat à la religion de Dieu et à l'honneur du Prophète, et produit un grand scandale au sein de l'islamisme, en déchirant le voile de la mère

des croyants. Un jeune homme de la tribu des Benî-Sa'd s'avança ensuite et dit : Ô vous, Tal'ha et Zobaïr, vous qui étiez les disciples et les compagnons du Prophète, vous oubliez, après sa mort, ce que vous lui devez, et vous manquez au respect dû à sa mémoire. Vous cachez vos propres femmes, et la femme du Prophète vous la découvrez et l'exhibez en public devant plusieurs milliers d'hommes. Tal'ha et Zobaïr gardèrent le silence. Alors 'Hokaïm, fils de Djabala, de la troupe d''Othmân, s'avança et chargea l'armée d''Âïscha, et une lutte s'engagea. Les hommes des deux partis lancèrent, du haut des toits, des pierres les uns contre les autres, la poussière remplit l'air, et le combat devint très-sérieux. Il dura jusqu'au soir, et il y eut un grand nombre de morts des deux côtés. A la tombée de la nuit, 'Âïscha abandonna la place et établit son camp sur le cimetière des Benî-Mâzin. 'Othmân, fils de 'Honaïf, rentra dans son hôtel. Le lendemain on reprit la lutte, qui dura jusqu'à l'heure de la prière du soir. Il y eut encore un grand nombre de morts des deux côtés. Puis 'Âïscha dit : Cessez de combattre; je ne suis pas venue pour verser du sang, mais pour apporter la paix et la concorde. 'Othmân répliqua : Il n'y aura pas de paix entre toi et nous, à moins que tu ne te sépares de Tal'ha et de Zobaïr, qui ont rompu le serment qu'ils ont prêté à 'Alî, et qui ont profané aux yeux de tout le monde la pudeur du Prophète. 'Âïscha dit : Ils déclarent n'avoir prêté le serment que contraints par la force. — Ils mentent, répliqua 'Othmân. Tu n'y étais pas, mais moi j'y étais! — Puisqu'il en est ainsi, dit 'Âïscha, envoyons quelqu'un à Médine pour invoquer le témoignage des habitants de cette ville. Si ces hommes n'ont prêté le serment que par crainte, ils seront justifiés; tu quitteras Baçra, et tu leur abandonneras la ville. Mais s'il est

constaté qu'ils ont prêté le serment de leur plein gré, et qu'ils ont fait défection et rompu leur serment, alors le droit sera de votre côté, et je les ferai sortir de Baçra. En attendant le retour du messager, ne quitte pas la ville, ne la leur livre pas non plus. Qu'une moitié soit administrée par toi, et l'autre moitié, par Tal'ha et Zobaïr. Tu présideras la prière pour la moitié de la population, et pour l'autre moitié ce sera 'Abdallah, fils de Zobaïr, qui présidera d'après mes ordres. Quant aux deux armées, elles seront tenues de vivre en paix l'une à côté de l'autre. On rédigea par écrit cette convention et l'on envoya à Médine Ka'b, fils de Sowar, homme versé dans la loi et très-pieux, qui avait été nommé par 'Omar juge de Baçra. 'Âïscha adressa une lettre collective aux compagnons du Prophète et aux habitants de Médine, et leur demanda leur témoignage. Ka'b partit. Les deux armées campaient en face l'une de l'autre. Dans la grande mosquée, un côté était réservé à 'Othmân, qui présidait la prière de son parti, et l'autre côté à 'Abdallah, fils de Zobaïr, et à son parti. Cet état de choses dura vingt-six jours. Lorsque 'Alì en eut connaissance, il écrivit à 'Othmân, fils de 'Honaïf, en ces termes : Pourquoi permets-tu de révoquer en doute ce dont tu es certain? N'étais-tu pas à Médine lorsque Tal'ha et Zobaïr m'ont prêté serment, et n'as-tu pas vu qu'ils n'étaient nullement menacés? Maintenant garde ton poste jusqu'à ce que j'arrive avec l'armée.

'Alì avait donné le gouvernement de Médine à Temmâm, fils d''Abbâs, et le commandement de la garnison à Sahl, fils de 'Honaïf. Ka'b, en arrivant à Médine, convoqua le peuple dans la mosquée, lui donna connaissance de la lettre d''Âïscha et dit : Parlez. Tal'ha et Zobaïr ont-ils prêté serment de leur plein gré ou ont-ils cédé à la menace? Personne ne répondit.

Enfin Osâma, fils de Zaïd, se leva et dit : Tal'ha et Zobaïr ont prêté serment sous la menace du sabre de Mâlik al-Aschtar. Temmâm, fils d'ʿAbbâs, dit à Sahl, fils de ʿHonaïf : Tombe sur ce menteur! Sahl le serra, la multitude se précipita sur lui, le maltraita et le foula aux pieds; il aurait été tué, si Çohaïb, fils de Senân, Abou-Ayyoub et Moʿhammed, fils de Maslama, ne l'avaient pas soustrait aux mains de la foule. Ils dirent à Osâma : Pourquoi dis-tu de telles paroles? et, s'adressant au peuple, ils s'écrièrent : Pourquoi maltraiter ce pauvre homme? Nous savons que Talʿha et Zobaïr ont été contraints de prêter le serment! Après avoir fait sortir Osâma de la mosquée, ils lui dirent : Avais-tu besoin de parler ainsi, et de nous obliger, pour te sauver la vie, à donner un faux témoignage?

Kaʿb, le messager d'ʿÂïscha, retourna à Baçra, et lui rendit compte de ce qu'il avait vu. ʿÂïscha l'envoya vers ʿOthmân, fils de ʿHonaïf, pour lui faire part de ce qui s'était passé et pour l'engager à livrer la ville. ʿOthmân répondit : J'ai reçu une lettre d'ʿAlì, qui ne ratifie pas l'arrangement conclu par moi et qui me prescrit de rester jusqu'à ce qu'il arrive. Kaʿb rapporta cette réponse à ʿÂïscha. Talʿha et Zobaïr dirent : Voilà qui change la situation. Ils invitèrent ʿOthmân à leur abandonner le palais du gouvernement; mais ʿOthmân refusa. Au moment de la prière du coucher, lorsque ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAttâb, avait, selon sa coutume, présidé la prière de ses partisans, Talʿha et Zobaïr dirent aux partisans d'ʿOthmân, fils de ʿHonaïf : Pourquoi n'avez-vous pas prié avec ʿAbd-er-Raʿhmân? Ils répondirent : ʿOthmân est encore à la maison, et nous voulons prier avec notre propre imâm. Talʿha dit : Votre imâm est destitué; car une lettre arrivée de Médine a confirmé ce que nous avions dit. — Notre imâm, répliquèrent

les autres, est ʿAlî, et nous savons qu'ʿOthmân reconnaît son autorité. On discuta, puis on en vint aux armes dans la mosquée, et il y eut plusieurs morts. Talʿha et Zobaïr envoyèrent cent hommes pour s'emparer de la personne d'ʿOthmân. Ceux-ci se rendirent à l'hôtel d'ʿOthmân, et tuèrent les quarante hommes qui le gardaient. Talʿha et Zobaïr occupèrent l'hôtel du gouvernement et retinrent ʿOthmân prisonnier. Ils voulaient le tuer, mais ʿÂïscha s'y opposa. Elle dit : C'est un vieillard et il a été dans l'intimité du Prophète. Alors ils le firent amener pendant la nuit, lui firent raser la barbe, les moustaches et les sourcils, et le firent relâcher. ʿOthmân alla rejoindre ʿAlî, qui, en le voyant, ne le reconnut pas, jusqu'à ce qu'il lui dît son nom. ʿAlî s'écria : Ô ʿOthmân, tu m'as quitté vieillard, et tu reviens imberbe!

Talʿha et Zobaïr s'emparèrent du gouvernement de Baçra, et mirent la main sur le trésor public. Le lendemain ils vinrent à la mosquée, montèrent en chaire et haranguèrent le peuple. Ils dirent : Vous savez, ô musulmans, quelles étaient les vertus d'ʿOthmân, fils d'ʿAffân. Le peuple ne se plaignait de lui qu'à cause de ses agents, qui pratiquaient l'injustice. Nous voulions, par les reproches que nous lui faisions, l'amener à changer de conduite, mais nous ne voulions pas qu'il fût tué. Cependant des émeutiers vinrent à Médine et le tuèrent. Maintenant nous voulons venger sa mort et faire périr ses meurtriers. Zobaïr, qui se tenait sur la chaire à côté de Talʿha, approuvait tout ce que celui-ci disait. Un des assistants se leva et dit : Ô Abou-Moʿhammed Talʿha, les lettres que tu nous as envoyées de Médine contenaient sur ʿOthmân un tout autre langage que celui que tu tiens aujourd'hui! Talʿha rougit, et Zobaïr s'écria : Vous n'avez reçu aucune lettre de moi! Le même homme répliqua : Si nous n'en avons pas reçu

nous-mêmes, les gens de Koufa en ont reçu! En effet, Talʿha avait la confiance des gens de Baçra, et Zobaïr, celle des gens de Koufa.

Une autre fois, Talʿha, étant monté en chaire, fit l'éloge d'ʿOthmân et parla contre ʿAlî. Un homme de la famille des ʿAbdou'l-Qaïs se leva et dit : Vous avez prêté à ʿAlî le serment de fidélité, que vous avez rompu. Maintenant vous dites du mal de lui, quoique vous ne puissiez produire contre lui aucune accusation; car, depuis qu'il exerce le pouvoir, il n'a encore pris aucune mesure contre laquelle on ait pu s'élever. Les gens de Talʿha et de Zobaïr tirèrent leurs sabres. Ils furent assaillis par un grand nombre de Benî-ʿAbdou'l-Qaïs, et il s'éleva du tumulte. Alors Talʿha, qui avait voulu, dans la suite de son allocution, prononcer la déchéance d'ʿAlî et se proclamer calife, descendit de la chaire, de même que Zobaïr; ils se rendirent ensemble dans le palais du gouvernement et donnèrent l'ordre de rechercher tous ceux qui étaient allés à Médine pour tuer ʿOthmân. Ils firent distribuer à la foule tout l'argent qui se trouvait dans le trésor public, et il s'ensuivit des dénonciations de tous côtés. Les personnes dénoncées furent massacrées. ʿHorqouç, fils de Zohaïr, seul, réussit à s'échapper.

Talʿha et Zobaïr adressèrent à Moʿâwiya une lettre, par laquelle ils lui annonçaient qu'ils venaient d'exterminer dans Baçra tous ceux qui avaient pris part au meurtre d'ʿOthmân, et qu'ils se disposaient à marcher contre ʿAlî. Ils invitaient Moʿâwiya à en faire autant. Ils envoyèrent des lettres pareilles à Koufa et à Médine, et à chacune de ces lettres était jointe une lettre d'ʿÂïscha. Les lettres de Talʿha et de Zobaïr portaient une suscription ainsi conçue : « De la part des serviteurs de Dieu, Talʿha et Zobaïr, vengeurs de la mort du prince

des croyants, ʿOthmân.» Les lettres d'ʿÂïscha portaient: «De la part d'ʿÂïscha, mère des croyants, vengeresse de la mort d'ʿOthmân.» Talʿha et Zobaïr déclaraient publiquement qu'ʿAlî était l'auteur de la mort d'ʿOthmân, et ils demandaient au peuple l'engagement de prendre les armes contre lui.

L'homme qui, dans la mosquée, avait défendu la cause d'ʿAlî s'appelait ʿHokaïm, fils de Djabala. Talʿha et Zobaïr le firent rechercher, mais on ne le trouva point. Lorsqu'il apprit les propos tenus par eux, il sortit de sa retraite. Lui, son fils Aschraf et son frère ʿAlî, qui étaient les plus fameux guerriers de Baçra, vinrent à la porte de la mosquée, où Talʿha, haranguant la foule, prononça la déchéance d'ʿAlî et demanda que le peuple s'engageât envers lui et envers Zobaïr à faire la guerre à ʿAlî. ʿHokaïm, son frère et son fils entrèrent dans la mosquée, et ʿHokaïm dit: Ô Talʿha et ô Zobaïr! craignez Dieu, et ne manquez pas au serment que vous avez prêté à ʿAlî; ne vous insurgez pas contre Dieu. Talʿha lui dit: Je te fais rechercher partout, et tu es à Baçra? Puis il donna l'ordre de l'arrêter. Mais il fut impossible d'exécuter cet ordre, car il y avait dans la mosquée un grand nombre de gens de la tribu d'ʿAbdou'l-Qaïs, qui protégèrent et qui firent sortir ʿHokaïm de la mosquée. Talʿha interrompit son sermon, se précipita sur leurs traces, avec ses propres gens; les Benî-ʿAbdou'l-Qaïs voulurent résister; mais, après que ʿHokaïm, puis son fils, et ensuite son frère, eurent été tués, ils se mirent à fuir. Soixante et dix hommes de la tribu d'ʿAbdou'l-Qaïs trouvèrent la mort dans cette affaire, et les autres quittèrent la ville, tandis que Talʿha et Zobaïr achevaient de faire prêter le serment d'obéissance aux autres habitants. Tout cela se passa au mois de rabîʿa second de l'an 36 de l'hégire.

Ensuite, Talʿha et Zobaïr envoyèrent des messagers dans

toutes les provinces pour demander des troupes. Mais lorsqu'ils furent informés qu'ʿAlì était campé à Dsou-Qâr, qu'il y rassemblait des forces, et qu'il avait un grand nombre d'adhérents à Baçra, ils furent très-inquiets; car ils s'aperçurent alors de la gravité de leur entreprise. Ils ne pouvaient ni avancer ni reculer, et ils ne recevaient des troupes d'aucun côté, ni de l'ʿIrâq, ni de la Syrie. Ils convoquèrent les habitants de Baçra, et Talʿha les harangua. Il leur dit : ʿAlì est campé à Dsou-Qâr et se croit en sûreté. Il nous faudrait mille cavaliers pour aller le surprendre; peut-être Dieu délivrera-t-il les hommes de lui. Personne ne répondit à cet appel; Zobaïr s'écria : Pourquoi donc nous avez-vous prêté serment, puisque, au moment où nous vous demandons assistance, vous ne voulez pas agir? Personne ne répondit. Zobaïr dit : Il n'y a ni force ni pouvoir qu'en Dieu! C'est là une rébellion de nature à étonner les hommes.

CHAPITRE XCVI.

LA JOURNÉE DU CHAMEAU.

ʿAlì, ayant eu connaissance de ces faits, envoya également des lettres dans les différentes provinces, et principalement à Koufa, pour demander des troupes; car il croyait que les habitants de cette dernière ville lui étaient dévoués, parce qu'Abou-Mousa al-Aschʿarì l'avait constamment rassuré à cet égard. Mais les habitants de Koufa n'étaient pas pour la cause d'ʿAlì, non plus qu'Abou-Mousa, qui le trompait ainsi dans ces lettres, pour conserver son gouvernement. Or ʿAlì écrivit aux habitants de Koufa : C'est vous que j'ai choisis d'entre tous les hommes. Quand j'en aurai fini avec

cette guerre, j'ai l'intention d'aller m'établir au milieu de vous. Réunissez autant de troupes que vous pourrez en réunir et envoyez-les-moi. Il fit porter cette lettre par Mo'hammed, fils d'Abou-Bekr, et Mo'hammed, fils de Dja'far, fils d'Abou-Tâlib. Il en adressa une autre à Abou-Mousa en ces termes : Il faut que tu excites le peuple à la guerre, et que tu m'envoies autant de troupes que tu pourras. Il pensait, en effet, qu'Abou-Mousa lui était dévoué.

Lorsque les messagers d''Alî arrivèrent à Koufa, la lettre de Tal'ha et de Zobaïr y était déjà parvenue, et Abou-Mousa avait dit au peuple qu'il fallait partir et aller tuer les meurtriers d''Othmân. Les habitants vinrent alors lui demander son avis au sujet du message d''Alî. Abou-Mousa dit : Il fallait marcher lorsque 'Othmân vivait encore, pour aller à son secours et empêcher sa mort. Mais pourquoi partir à présent? S'il faut prendre les armes contre quelqu'un, c'est contre celui qui l'a tué. Les envoyés d''Alî dirent : N'as-tu pas honte, ô Abou-Mousa, et n'es-tu pas lié par ton serment envers 'Alî? — N'étiez-vous pas liés, répliqua Abou-Mousa, par votre serment envers 'Othmân? — Certainement, répondirent les autres. — Pourquoi donc, reprit Abou-Mousa, l'avez-vous tué? — Qui l'a tué? — D'abord toi, qui es Mo'hammed, fils d'Abou-Bekr! Les messagers d''Ali s'en retournèrent et rapportèrent les paroles d'Abou-Mousa à 'Alî. Celui-ci fut très-affligé. Puis il envoya Mâlik al-Aschtar et 'Abdallah, fils d''Abbâs, avec un nouveau message pour les habitants de Koufa, et adressa une nouvelle lettre à Abou-Mousa. Arrivés à Koufa, les deux ambassadeurs se rendirent à la grande mosquée et donnèrent au public connaissance de la lettre d''Alî. Abou-Mousa monta en chaire, harangua le peuple et dit : Nous sommes, ô musulmans, dans un temps

de trouble. Deux hommes d'entre les Qoraïsch se présentent avec des prétentions au pouvoir: l'un est ʿAlî; l'autre, Talʿha. Que ceux qui sont attachés à ce monde partent; mais que ceux qui désirent l'autre monde restent. Il aurait fallu marcher lorsque ʿOthmân était encore vivant. Quand Abou-Mousa fut descendu de la chaire, ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, lui dit: Crains Dieu, Abou-Mousa! Tu détournes le peuple de la guerre sainte! Abou-Mousa répliqua: Fils d'ʿAbbâs, il faut d'abord rester fidèle au serment prêté à ʿOthmân, avant de le prêter à un autre. Venge d'abord la mort d'ʿOthmân, avant de venir réclamer notre concours. Mâlik et ʿAbdallah s'en retournèrent auprès d'ʿAlî, qui, en apprenant ces faits, se laissa aller au désespoir. Enfin il fit partir pour Koufa son fils ʿHasan et ʿAmmâr, fils de Yâsir. Le lendemain de leur départ, Mâlik al-Aschtar dit à ʿAlî: Prince des croyants, à moins de faire disparaître Abou-Mousa, tu ne seras pas maître du peuple. Envoie-moi pour le mettre à la raison. — Va, lui dit ʿAlî. Et Mâlik partit.

En arrivant à Koufa, ʿAmmâr et ʿHasan se rendirent à la grande mosquée, où tous les habitants distingués de la ville vinrent rendre hommage à ʿHasan. Abou-Mousa vint également. Le premier qui prit la parole fut Masrouq, fils d'Al-Adjdaʿ, disciple d'ʿAbdallah, fils de Masʿoud. S'adressant à ʿAmmâr, il lui dit: Père de Yaqtân, pourquoi avez-vous cru légitime de tuer ʿOthmân? ʿAmmâr répondit: Parce qu'il avait insulté le peuple en paroles, qu'il avait mis la main sur le trésor public, et qu'il se croyait permis d'appauvrir les musulmans; parce qu'il donnait tout le pouvoir à ses proches et la domination du monde entier aux Benî-Omayya. Abou-Mousa dit: C'est toi qui as tué ʿOthmân! — Je ne l'ai pas tué, répliqua ʿAmmâr, mais je n'ai pas été fâché de sa mort.

ʿHasan, fils d'ʿAlî, dit ensuite : Pourquoi, ô Abou-Mousa, empêches-tu les hommes de venir à notre aide? Abou-Mousa répondit : Je ne les retiens pas; mais comme ils me demandent mon avis, je ne puis faire autrement que de leur exprimer sincèrement mon sentiment; car le Prophète a dit : Donnez aux croyants des conseils sincères, et lorsqu'ils demandent un avis, dites la vérité. Or il s'agit ici d'une guerre civile, dont Dieu a affligé l'humanité. Il vaut mieux s'en tenir éloigné. ʿAmmâr, lui coupant la parole, dit : Ce n'est pas à toi que le Prophète a dit une telle parole; car tu ne sais pas distinguer le vrai du faux! Un homme de la tribu de Temîm dit à ʿAmmâr : Tu n'es pas un assez grand personnage pour insulter notre gouverneur! ʿHasan apostropha vivement cet homme. Les assistants exprimèrent ensuite leurs opinions : les uns furent pour ʿAlî, les autres parlèrent dans le sens d'Abou-Mousa, voulant que la mort d'ʿOthmân fût vengée. Abou-Mousa les engagea à reprendre leurs places, monta en chaire et harangua le peuple. Il dit : Dans les temps de guerre civile, le vrai et le faux sont entremêlés, et tous ceux qui prennent part à ces guerres sont appelés auteurs de discordes civiles. Restez chez vous. Lorsqu'un suppliant vient à votre porte et demande protection, assistez-le; mais ne sortez pas de vos maisons pour porter du secours. ʿHasan dit : De quel droit occupes-tu la chaire, qui, aujourd'hui, appartient légalement au prince des croyants, ʿAlî? Si tu ne lui es pas attaché par le serment de fidélité, comment peux-tu y monter? Descends! Zaïd, fils de Çouʿhân, dit ensuite : Ô Abou-Mousa, tous ces hommes sont disposés à marcher au secours d'ʿAlî. Tu ne peux pas les en dissuader. Puis, Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmr, se leva et dit : Musulmans, vous connaissez la [illegible] de mes conseils et ma prudence. Eh bien, écou[illegible]ez, et tous tant que vous

êtes, grands et petits, allez rejoindre ʿAlì pour lui porter aide. Ne prêtez pas l'oreille à de mauvaises suggestions et ne suivez pas l'avis d'Abou-Mousa. C'est moi et mon frère Çaʿçaʿa qui marcherons les premiers. Saïʿhân, fils de Çouʿhân, harangua ensuite l'assemblée en ces termes : Les hommes ne peuvent pas demeurer sans un imâm qui veille au maintien de la religion parmi eux, qui règle les affaires temporelles, qui rende la justice, qui réprime les oppresseurs et qui assiste les opprimés. Et le droit d'exercer ces fonctions appartiendra surtout à celui qui sera le plus savant en tout ce qui concerne la religion, qui sera le plus proche parent du Prophète et qui sera le plus pieux. Or toutes ces qualités se trouvent réunies dans ʿAlì. Il a le droit pour lui. En vous appelant, il veut arriver à une décision entre lui et ses adversaires, afin que la discorde cesse et que la vérité soit séparée du mensonge. Répondez à son appel et donnez-lui votre assistance. Ensuite ʿHasan monta en chaire et parla en ces termes : Musulmans, ʿAlì est votre imâm. Quelques hommes, qui veulent allumer la guerre civile parmi les musulmans, ont manqué à leur serment et se sont révoltés contre Dieu et contre l'imâm. ʿAlì, le prince des croyants, vous appelle, afin que, appuyé sur vous, il puisse rappeler ces hommes à leur devoir, leur adresser des paroles de conciliation, et s'ils ne les acceptent pas, agir envers eux conformément à ce que Dieu décidera. Musulmans, marchez à son secours. N'hésitez point, et ne vous regardez pas les uns les autres ; car chacun est puni pour ses propres fautes et récompensé pour ses propres actions méritoires. Tous les assistants acclamèrent ʿHasan et s'écrièrent : Nous sommes prêts ! Nous marcherons et offrirons nos vies pour toi et pour ʿAlì, le prince des croyants ! Hind, fils d'ʿAmr, prit ensuite la parole et dit : Musulmans, voilà le fils

du prince des croyants, ʿAlî, et le rejeton du Prophète, chair de sa chair, que le prince des croyants envoie ici comme messager. Voyez combien il vous honore, en vous envoyant son propre fils, le petit-fils du Prophète! Partez tous, tant que vous êtes, jeunes et vieux, et allez offrir vos corps et vos âmes à ʿAlî. — Nous sommes prêts, répliquèrent les assistants. Abou-Mousa, réduit au silence et à la honte, assistait à cette scène du haut de la chaire, et il redoutait le ressentiment d'ʿAlî.

Sur ces entrefaites, Mâlik al-Aschtar arriva à Koufa et se rendit au palais du gouvernement. Il dit aux serviteurs d'Abou-Mousa : Que faites-vous ici? Sortez! Ils répliquèrent : Nous ne quitterons la place que quand notre maître arrivera. Mâlik les assaillit avec un bâton de fer et les chassa du palais avec leurs têtes injuriées. Ils vinrent dans cet état à la mosquée et crièrent : Au secours! Mâlik al-Aschtar est venu et nous a chassés du palais. Abou-Mousa, qui avait de grandes richesses chez lui, descendit de la chaire et sortit, accompagné de la foule. Mâlik al-Aschtar se tenait à la porte du palais, et lorsque Abou-Mousa voulut entrer, il lui dit : Hypocrite, le palais du gouvernement appartient à ʿAlî, le prince des croyants; qu'as-tu à y faire, toi qui empêches ces hommes de marcher à son secours? Abou-Mousa répliqua : Accorde-moi un délai d'un jour, afin que je puisse chercher une autre résidence. — Je ne t'accorderai pas une heure, dit Mâlik, et il fit jeter dans la rue tout ce qui se trouvait dans la maison, en fait de vêtements et de tapis, et tout fut pillé par la foule. Abou-Mousa demanda grâce à Mâlik. Celui-ci lui dit : Voilà tous ces hommes, contre lesquels tu as indisposé Dieu, le Prophète et ʿAlî! Il lui accorda ensuite un délai jusqu'au soir du même jour, pour qu'il [illegible] dans un autre lieu et

emporter son mobilier. ʿHasan, ʿAmmâr et Mâlik passèrent la nuit au palais du gouvernement.

Le surlendemain, ʿHasan se mit en route, suivi de sept mille hommes. Trois jours après, Mâlik partit avec douze mille hommes complétement armés et équipés, et accompagné de tous les hommes de marque qui se trouvaient à Koufa. ʿAlî, informé de l'arrivée de ces guerriers, alla à leur rencontre à la distance d'une journée de marche, leur fit un accueil gracieux et leur dit: Je veux faire, ô gens de Koufa, que vous deveniez la *qibla* de l'islamisme et le centre de la foi. Du temps d'ʿOmar, vous avez lutté pour porter la religion musulmane dans l'Orient. A présent je vous ai appelés pour que vous me prêtiez aide contre nos frères opposants, que je désire ramener à leur devoir. S'ils écoutent ma voix, je les recevrai en grâce et je pardonnerai le passé. S'ils refusent, nous attendrons; et s'ils commencent à nous attaquer, nous prierons Dieu pour qu'il nous en délivre. Nous tenterons tous les moyens pacifiques. ʿAlî fit camper ces troupes à Dsou-Qâr.

Le lendemain, ʿAlî envoya Qaʿqâʿ à Baçra, pour inviter ses adversaires à reconnaître son autorité et pour leur parler un langage conciliant. Arrivé à Baçra, ʿQaʿqâ eut une entrevue avec ʿÂïscha, Talʿha et Zobaïr, qui lui demandèrent quel était le but de sa mission. Qaʿqâʿ répondit: Je viens pour arranger la paix parmi les musulmans. Quels sont vos propres desseins? Ils répliquèrent: Nous voulons venger la mort d'ʿOthmân, et nous voulons la paix. Qaʿqâʿ dit: Votre première proposition ne s'accorde pas avec la seconde; car vouloir venger la mort d'ʿOthmân, c'est la discorde et non la paix. Vous avez tué à Baçra trois cents hommes, et par là vous avez excité contre vous le désir de la vengeance dans trois cent mille. Plus vous avancerez dans cette voie, plus vous ferez croître ce senti-

ment. Ce serait donc la discorde et non la paix. — Tu as raison, répliqua ʿÂïscha, mais quelle est ta proposition? — Il faut, dit Qaʿqâʿ, faire cesser la guerre civile, effacer les dissensions et chercher l'amnistie. La clef de l'amnistie est entre vos mains: si vous en ouvrez la porte, vous serez sauvés, sinon la calamité tombera d'abord sur vous, puis sur d'autres. — C'est très-vrai, dit ʿÂïscha; si ʿAlî est dans les mêmes sentiments, l'affaire pourra s'arranger. Qaʿqâʿ revint auprès d'ʿAlî et lui dit: Ils inclinent vers la conciliation. Le bruit se répandit dans Baçra qu'on allait faire la paix.

ʿAlî leva son camp et vint sous les murs de Baçra. S'adressant aux troupes de Koufa, il dit: Soldats, que tous ceux parmi vous qui étaient venus à Médine pour tuer ʿOthmân nous quittent. Or il y avait dans leurs rangs un grand nombre de ceux qui avaient pris part à l'expédition contre ʿOthmân, principalement Mâlik al-Aschtar, ʿAdî, fils de ʿHâtim le Tayyite, et plusieurs autres parmi les plus marquants. Ceux-ci se réunirent et dirent: On s'occupe de faire la paix. Or la conclusion de cette paix est une menace contre notre vie. Si la paix est réellement conclue, il nous faudra quitter ce pays et aller nous cacher en Occident ou dans le Yemen, ou dans une contrée plus éloignée. ʿAdî, fils de ʿHâtim, prit la parole et dit: Les hommes tiennent à ce monde à cause de leurs amis, de leurs familles et de leur patrie. Si nous devions quitter notre patrie pour l'étranger, que nous importe la vie? Mâlik al-Aschtar dit: Nous devrions tomber sur ʿAlî et le tuer. Alors nous n'aurions rien à craindre de Talʿha ni de Zobaïr. — Ce plan, dirent les autres, ne vaut rien; car si nous tuons ʿAlî, Talʿha et Zobaïr ne nous en sauront pas gré, et eux-mêmes sero[illegible]rincipaux ennemis. Si, au contraire, nous tuon[illegible]baïr, ce sera d'ʿAlî que

viendra le danger. Je voudrais que nous n'eussions jamais fait l'expédition contre ʿOthmân. Ces hommes résolurent ensuite d'attendre le résultat des négociations; dans le cas d'un arrangement pacifique, de quitter le pays, ou, si l'on en venait aux armes, de porter leur concours à celui des deux partis qui aurait les meilleures chances de victoire.

A la tombée de la nuit, un homme de Baçra, nommé Abou-ʿHarb, vint trouver Talʿha et Zobaïr et leur dit : Donnez-moi mille hommes. Je veux tomber sur ʿAlî, qui, croyant que vous voulez faire la paix, n'est pas sur ses gardes. Talʿha et Zobaïr répondirent : Nos adversaires sont des musulmans, et ʿAlî est le fils de l'oncle du Prophète; ce n'est pas un Chosroès, ni un César de Roum. Jamais il n'est arrivé que les membres d'une même nation aient combattu les uns contre les autres. Nous appartenons, eux aussi bien que nous, au même peuple, et nous avons la même religion. Dans cette même nuit, une proposition pareille avait été faite à ʿAlî par un de ses partisans, et il l'avait également déclinée.

Le lendemain, ʿAlî reçut la visite d'Aʿhnaf, fils de Qaïs, chef des Benî-Temîm, qui habitaient Baçra, au nombre de douze mille hommes. Aʿhnaf avait prêté le serment de fidélité à ʿAlî, et lorsque Talʿha et Zobaïr étaient arrivés à Baçra, il s'était éloigné, et était allé demeurer dans un de ses villages. Au moment où ʿAlî avait paru devant la ville, les Benî-Temîm s'étaient rendus auprès de leur chef et lui avaient dit : C'est à ʿAlî que tu as juré obéissance, et non à Talʿha et Zobaïr. Si tu ne vas pas te mettre à ses ordres, il fera, quand il sera victorieux, exterminer tous les Benî-Temîm. Aʿhnaf vint donc trouver ʿAlî, à qui il voulait persuader de reconnaître sa neutralité dans la lutte. Il lui dit : Prince des croyants, les Benî-Temîm pensent que, si tu es victorieux, tu les feras tous

mourir et que tu emmèneras leurs enfants comme esclaves. — Que Dieu m'en garde ! s'écria ʿAlî. Jamais je ne ferai une pareille chose. Je tâcherai, autant que je le pourrai, de n'employer que des moyens pacifiques, et d'éviter l'effusion du sang. Aʿhnaf dit : Je suis lié envers toi par mon serment; mais si je me joins à toi, Talʿha et Zobaïr ne permettront pas aux Benî-Temîm de quitter Baçra. Si, au contraire, je reste avec eux, je ne permettrai pas même à un enfant des Benî-Saʿd et des Benî-Temîm d'aller combattre contre toi. Aimes-tu mieux que je vienne me placer sous tes drapeaux, seul, ou que je reste chez moi et que j'empêche dix mille hommes d'augmenter le nombre de tes adversaires? ʿAlî répliqua : Je préfère que tu restes chez toi et que tu tiennes en bride ces deux tribus. Aʿhnaf le quitta et alla s'établir à Wâdî's-Sebâʿ, à proximité de Baçra, et aucun guerrier des Benî-Saʿd ni des Benî-Temîm ne prit part à la lutte.

ʿAlî fit engager les gens de Baçra à sortir de la ville en vue d'un arrangement pacifique; mais personne ne vint. Trois jours s'étant passés ainsi, ʿAlî quitta son camp à cheval, s'avança au milieu entre les deux armées, et appela Talʿha et Zobaïr, en disant : Je vous adjure, au nom de Dieu et du Prophète, de venir ici, afin que je vous parle. Talʿha et Zobaïr se présentèrent, et s'étant approchés d'ʿAlî si près que les têtes de leurs chevaux touchaient la tête du cheval du calife, celui-ci leur parla ainsi : Mes frères, vous avez préparé une armée et des armes. Si Dieu vous demandait pourquoi vous me faites la guerre, quelle raison pourriez-vous alléguer? N'êtes-vous pas liés envers moi par votre serment ? Ne sommes-nous pas frères et musulmans? Nous avons prié ensemble avec le Prophète et nous avons vécu ensemble dans son intimité. Qu'ai-je [illegible] ur mériter à vos yeux la

mort? Talʿha répliqua : C'est toi qui as fait naître la conspiration qui avait pour but de tuer ʿOthmân. ʿAlì dit : Dieu seul est notre juge. Allons, étendons nos mains vers lui et disons : Seigneur, frappe de ta malédiction celui qui a été le plus content de la mort d'ʿOthmân ! Nous verrons alors quel sera celui qui sera frappé de la malédiction divine. Talʿha garda le silence. ʿAlì, s'adressant ensuite à Zobaïr, lui dit : Te rappelles-tu qu'un jour, à Médine, j'étais assis dans le quartier des Benì-Hàschim, lorsque tu passas près de moi avec le Prophète? Celui-ci m'ayant regardé en souriant, tu lui dis : Tu ne regardes jamais le fils d'Abou-Tâlib sans lui sourire. Le Prophète te répondit : Ô Zobaïr, il viendra un jour où tu dirigeras une armée contre lui et où tu lui feras la guerre, et tu commettras une action injuste. Alors, ô Zobaïr, crains Dieu! Zobaïr pencha la tête, et, après un certain temps, il dit : Si la parole que tu viens de me rappeler, ô ʿAlì, avait été dans ma mémoire, je ne serais jamais venu ici, et, par Dieu ! je ne ferai jamais la guerre contre toi ! Ses yeux se remplirent de larmes, et il se retira. ʿAlì retourna à son camp.

Zobaïr alla trouver ʿÂïscha et lui déclara qu'il était dans l'intention de s'en retourner, et qu'il ne voulait pas faire la guerre à ʿAlì. ʿÂïscha fit appeler Talʿha et ʿAbdallah, fils de Zobaïr, et se plaignit de l'attitude de Zobaïr. Talʿha et ʿAbdallah se rendirent auprès de Zobaïr et lui dirent : Nous n'aurions point dû venir ici. Mais à présent que nous voici à la tête d'une armée, maintenant que nous avons fait l'appel des guerriers, que nous avons déclaré vouloir venger la mort d'ʿOthmân, que nous avons tué tant de gens de Baçra, et que les deux armées sont en présence, si nous reculons, on dira que ce qui nous fait agir ainsi n'est pas

la crainte de Dieu, mais la crainte d'ʿAlî. Ils parlèrent tant, que Zobaïr se rendit enfin à leurs raisons. Il dit : Mais que ferai-je de mon serment? — Affranchis un esclave, répondirent-ils. Zobaïr avait un esclave, nommé Makʿhoul, auquel il donna la liberté le jour du combat.

ʿImrân, fils de ʿHouçaïn, compagnon du Prophète, fit un appel aux Benî-ʿAdî et les empêcha de prendre aucune part à la lutte. Il suivait ainsi l'exemple d'Aʿhnaf, fils de Qaïs. Les habitants de Baçra étaient donc divisés en trois factions : l'une avait embrassé la cause de Talʿha et de Zobaïr; l'autre, celle d'ʿAlî, et la troisième se tenait à l'écart. Il y avait dans la ville un grand nombre de guerriers de la tribu de Qaïs, qui se rendirent tous auprès d'ʿAlî. Celui-ci passa la revue de son armée, qui se trouvait être forte de vingt mille hommes, tandis que celle de Talʿha et de Zobaïr se composait de trente mille. Les deux armées campèrent en face l'une de l'autre. Cependant ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, et le fils de Talʿha étaient chargés de s'entendre sur la paix, qui devait être conclue définitivement à une nouvelle entrevue, le lendemain matin. Dans les deux camps, tout le monde dormait en toute sécurité, excepté ces hommes qui avaient tué ʿOthmân et qui étaient fort inquiets. Ils se réunirent et dirent entre eux : On va faire la paix, et notre sang en sera le prix. Faisons éclater la lutte entre les deux armées avant que le jour arrive, et personne ne saura que nous sommes les auteurs de cet acte.

A la pointe du jour, ces hommes, divisés en trois groupes, se jetèrent sur l'armée de Talʿha et de Zobaïr, sur trois points différents. Les soldats de cette armée, ainsi attaqués, s'étant d'abord retirés, revinrent bi[illegible] et tombèrent sur les troupes d'ʿAlî, qui prirent leurs [illegible]ant : Nous sommes trahis!

La lutte s'engagea, sans que personne sût comment elle était née. Tal'ha et Zobaïr s'écrièrent : En avant! Nous savions bien que le fils d'Abou-Tâlib ne ferait pas la paix! Quand le jour fut levé, la bataille avait commencé. Les hommes qui en étaient les auteurs, tels que Mâlik al-Aschtar et ʿAdî, fils de ʿHâtim, et qui s'étaient retirés de l'armée, vinrent trouver ʿAlî et lui dirent : Tu nous as fait quitter l'armée par amour de Talʿha et de Zobaïr. Nous savions bien qu'il n'y avait à attendre d'eux que la trahison. Mais à présent nous voulons jouer notre vie pour toi. Ils se jetèrent sur l'ennemi, et la lutte devint sérieuse.

ʿÂïscha monta dans sa litière, qui était protégée par l'armure même qui couvrait son chameau, et se fit conduire au champ de bataille. Talʿha et Zobaïr combattaient aux premiers rangs. Quand le soleil fut levé, ʿAlî prit un Coran et dit à ses campagnons : Qui d'entre vous veut aller les trouver et les rappeler au respect de ce livre et des paroles de Dieu, qu'il contient? Un homme, nommé Mouslim, fils d'ʿAbdallah, prit le manuscrit, se présenta devant le front des lignes ennemies et dit : Je vous rappelle au respect de ce livre! Tàlʿha répondit : Tu mens! C'est là une ruse du fils d'Abou-Tâlib. Et d'un coup de sabre il fit tomber sa main. Mouslim saisit le Coran de l'autre main, et dit : J'atteste qu'il n'y a d'autre dieu qu'Allah, et que Moʿhammed est son serviteur et son apôtre! Talʿha le frappa de nouveau et le tua. La bataille était en plein progrès, lorsque ʿÂïscha, dans sa litière, demanda : Qui est-ce qui tient la bride de mon chameau? — C'est moi, répondit Kaʿb, fils de Sour. ʿÂïscha lui tendit un Coran et lui dit d'aller auprès d'ʿAlî et de le rappeler, lui et son armée, au respect de ce livre. Kaʿb se mit en route, malgré l'avis de Talʿha, qui dit qu'il n'était plus

temps pour cette démarche. Ka^cb, s'étant adressé d'abord aux gens de Koufa, fut tué par Mâlik, qui craignait qu'^cAlì ne donnât une réponse favorable.

La journée était très-chaude, et la lutte devint acharnée. ^cAbdallah, fils de Zobaïr, qui combattait à pied et qui avait déjà reçu plusieurs blessures, fut attaqué par Mâlik al-Aschtar, qui était également à pied. Mâlik, lui ayant asséné un coup de sabre sur la tête, le fit tomber et voulut le frapper de nouveau. Lorsque ^cAbdallah le reconnut, il se releva et saisit sa main en disant : Veux-tu, ô Mâlik, tuer un homme qui est à terre? Puis, s'adressant à ses soldats, il leur cria : Frappez Mâlik! Celui-ci était plus connu sous le nom d'Aschtar. Les soldats, ne sachant pas qu'il s'agissait de lui, hésitèrent, et Mâlik eut le temps de se retirer. Cependant ^cAbdallah, devenant de plus en plus faible, tomba par terre et fut ramené dans la ville, couvert de trente blessures, tant à la tête que sur le reste du corps. Tal^cha et Zobaïr se tenaient au centre de l'armée.

^cAlì adressa à ses soldats la proclamation suivante : Vous êtes incertains sur la façon dont vous devez vous conduire dans cette lutte. Eh bien! ne faites usage de vos armes que si vous êtes attaqués. Si vos adversaires se mettent à fuir, ne les poursuivez pas. Ne frappez pas ceux qui sont déjà blessés et ne cherchez pas à les tuer, car la religion ne vous permet pas de verser leur sang ni de prendre leurs dépouilles. En luttant avec eux, cherchez seulement à vous défendre, afin que, s'ils sont tués, vous ne soyez pas responsables de leur mort.

La chaleur était devenue intense, et un grand nombre de soldats étaient tombés des [illegible] ôtés. Jamais on n'avait vu une lutte aussi sanglant [illegible] de la prière de midi,

Talʿha fut atteint par une flèche, qui le blessa à la jambe et entra dans le côté du cheval. Talʿha la retira, et, quoique son sang coulât, il demeura au front de la bataille. Lorsqu'il eut perdu beaucoup de sang et qu'il devint faible, il dit à son esclave de monter en croupe sur son cheval et de le soutenir par la poitrine. L'esclave fit ainsi. Puis Talʿha lui dit de le ramener. Arrivé à l'entrée de la ville, il avait perdu tout le sang qui était dans son corps. L'esclave le conduisit à une ruine qui se trouvait près de la porte, et le descendit du cheval. Ce fut en cet endroit que Talʿha expira, et c'est là que se trouve encore son tombeau. Zobaïr, qui, sur le champ de bataille, s'était tenu à côté de Talʿha, voyant que ce dernier se retirait, s'en alla également, et se dirigea vers un endroit nommé *Wâdî's-Sebâʿ*. ʿAmr, fils de ʿHarmouz, en compagnie de deux autres cavaliers, le suivit et lui perça le corps de sa lance. Zobaïr, malgré sa blessure, se retourna et asséna à ʿAmr un coup de sabre qui fendit en deux le bouclier dont ʿAmr se protégeait. Alors les deux autres cavaliers s'approchèrent et jetèrent Zobaïr en bas de son cheval. ʿAmr lui coupa la tête, qu'il vint présenter à ʿAlî. Celui-ci lui dit : Sois damné! J'ai entendu le Prophète dire que celui qui tuera le fils de Safiyya ira en enfer. Or ʿAlî avait défendu de poursuivre ceux qui s'enfuiraient. ʿAmr répliqua : Je ne sais comment faire! Si je suis contre toi, je suis voué à l'enfer, et de même quand je suis pour toi. Tu es le fléau de ce peuple!

ʿÂïscha, informée de la retraite de Talʿha et de Zobaïr, donna l'ordre de faire avancer son chameau au front de la bataille. Douze mille guerriers des Benî-Dhabba se portèrent en avant, escortant le chameau d'ʿÂïscha, qui les encouragea à reprendre avec vigueur la lutte, devenue très-faible par suite de la retraite de Talʿha et de Zobaïr. ʿAlî remarqua avec in-

quiétude que les ennemis reformaient leurs lignes de bataille. Cependant ses compagnons lancèrent une grêle de traits sur la litière d'ʿÂïscha, laquelle litière, hérissée d'un grand nombre de traits, dont aucun ne pénétra à l'intérieur, ressemblait à une cannaie. Le frère de Kaʿb, fils de Sour, tenait la bride du chameau. ʿAlî, ayant fait mander Mâlik, lui dit : Aussi longtemps que ces hommes verront ce chameau debout, ils ne reculeront pas. Cherche à saisir la bride et à l'entraîner de ce côté du champ de bataille. Màlik, à la tête d'une nombreuse troupe, livra un assaut et, d'un coup de sabre, coupa la main du frère de Kaʿb. Un autre frère de celui-ci s'approcha et saisit la bride, en disant à ʿÂïscha : C'est moi, le frère de Kaʿb! ʿÂïscha répliqua : Que Dieu te récompense! Quand lui aussi eut la main coupée, de même que tous ceux qui, au nombre de soixante et dix, avaient, après lui, successivement saisi la bride, et que le chameau eut résisté à tous les efforts que l'on fit pour l'emmener, ʿAlî donna l'ordre de lui couper les jarrets. Lorsque l'armée de Baçra vit le chameau tomber, elle se mit à fuir, et ʿÂïscha, dans la litière renversée à terre, s'écria : «Père de ʿHasan, tu es le maître; sois clément!» ʿAlì ne répondit pas. Il fit appeler Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, et lui ordonna de ramener sa sœur à la ville. Moʿhammed s'étant approché, sa main, qu'il mit sous les rideaux de la litière, vint à toucher la poitrine nue d'ʿÂïscha, qui s'écria : Qui est-ce qui ose toucher mon corps, qui n'a jamais senti le contact d'aucune main autre que celle du Prophète de Dieu? — C'est moi, ton frère, répondit Moʿhammed; ne crains rien. ʿÂïscha se rassura et rendit grâces à Dieu. Moʿhammed la ramena à Baçra et la fit recevoir dans la maison d'ʿAbdallah, [illegible]af, le Khozâʿite, l'un des notables de la ville. [illegible] le champ de bataille

jusqu'à la nuit. Un grand nombre de ses compagnons avaient trouvé la mort.

Le lendemain, ʿAlî fit son entrée à Baçra et prit sa résidence au palais du gouvernement. ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir, fils de Kouraïz, qui avait été blessé, s'enfuit et se rendit en Syrie, auprès de Moʿâwiya, de même qu'un grand nombre de ceux qui s'étaient échappés du champ de bataille. Le jour suivant, ʿAlî fit réunir les corps des soldats tués, tant d'un côté que de l'autre; on pria sur eux et on les enterra. Il ordonna aussi que tout ce qui aurait été trouvé [sur le champ de bataille] fût déposé à la mosquée principale, où les propriétaires pourraient venir reprendre leur bien. Les habitants de la ville vinrent tous au palais du gouvernement et prêtèrent le serment de fidélité à ʿAlî.

Les jeunes gens de Baçra venaient tous les soirs à la porte de la maison qu'habitait ʿÂïscha, y faisaient des démonstrations bruyantes et tenaient des propos injurieux contre elle. C'était une grande douleur pour ʿÂïscha. Lorsque ʿAlî en fut informé, il chargea Qaʿqâʿ, fils d'ʿAmrou, d'infliger une correction à quiconque se rendrait coupable de ce procédé. Qaʿqâʿ, s'étant transporté à la maison qu'habitait ʿÂïscha, trouva devant la porte un grand rassemblement. Après qu'il eut fait saisir deux individus et punir chacun d'eux de cent coups de fouet, les autres cessèrent ces démonstrations.

ʿAlî distribua tout l'argent qui se trouvait dans le trésor de Baçra entre ses soldats, en leur disant : Quand je m'emparerai de la Syrie, je vous donnerai dix fois autant. Il voulut ensuite faire retourner ʿÂïscha à Médine et lui envoya par ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, le message suivant : Le Prophète m'avait prédit qu'il y aurait un jour lutte entre moi et une de ses femmes, et m'avait recommandé, lorsque je

m'en serais rendu maître, de la renvoyer chez elle. Or la résidence est Médine. Il lui fit remettre par ʿAbdallah, fils de Djaʿfar, fils d'Abou-Tâlib, douze mille dirhems du trésor public, et ʿAbdallah y ajouta de ses propres deniers la somme de cinq mille dirhems. ʿAlî la fit accompagner par quarante femmes, épouses des principaux habitants de Baçra, et l'escorta lui-même l'espace de trois milles. Elle quitta Baçra le samedi. Au moment de la séparation, ʿÂïscha fit arrêter son chameau et adressa à ceux qui étaient présents, et qui formaient un groupe considérable, les paroles suivantes : Ce qui est arrivé avait été décrété par le destin. Maintenant, ne gardez pas rancune les uns contre les autres. Vous êtes tous mes fils; soyez des frères les uns envers les autres. Elle parla ensuite d'ʿAlî et dit : Entre lui et moi il n'y avait, dans le principe, d'autres dissentiments que ceux qui naissent entre une femme et les parents de son mari. Mais, à présent, il est bon et généreux à mon égard, plus qu'autrefois. ʿAlî dit : Elle a raison; il n'y avait aucun motif d'hostilité entre nous. Elle est la mère des croyants et l'épouse du Prophète; elle a droit aux plus grands égards. Le calife chargea ʿHasan, ʿHosaïn et Moʿhammed, fils de la ʿHanîfite, d'accompagner ʿÂïscha jusqu'à la troisième étape, et il retourna ensuite à Baçra.

Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân, qui avait été secrétaire d'Abou-Mousa et, plus tard, d'ʿÂmir, fils d'ʿAbdallah, avait résigné ses fonctions, lorsque ʿOthmân, fils de ʿHonaïf, était venu prendre possession de Baçra au nom d'ʿAlî, et il n'avait point quitté sa retraite lors de l'arrivée de Talʿha et de Zobaïr. C'était un homme très-capable et ayant une grande expérience des affaires. Qua[illegible] son entrée à Baçra, il demanda en vain à le[illegible] consulter sur les affaires

de la ville. Enfin ᶜAbd-er-Raᶜhmân, fils de la sœur de Ziyâd, vint l'excuser auprès du calife, disant qu'il était malade dans sa maison. ᶜAlî, accompagné de ᶜHasan, de ᶜHosaïn et d'ᶜAbdallah, fils d'ᶜAbbâs, alla le voir et lui offrit le gouvernement de Baçra. Ziyâd lui dit : Prince des croyants, il vaut mieux confier le gouvernement à un membre des Benî-Hâschim; je l'assisterai de mes conseils. En conséquence, ᶜAlî nomma à ce poste ᶜAbdallah, fils d'ᶜAbbâs, à qui il recommanda de prendre toujours l'avis de Ziyâd. Ensuite, il partit avec son armée pour Koufa, où il prit sa résidence, et il ne revint plus à Médine.

En apprenant la nomination d'ᶜAbdallah, fils d'ᶜAbbâs, au poste de gouverneur de Baçra, Mâlik al-Aschtar dit : Il a donné Médine, la Mecque et Baçra aux fils d'ᶜAbbâs, et il prendra certainement Koufa pour lui-même. Pourquoi donc avons-nous fait la guerre depuis un an? et pourquoi avons-nous assassiné ᶜOthmân, combattu ᶜÂïscha, la mère des croyants, et tué Talᶜha et Zobaïr, les disciples du Prophète? Ces paroles furent rapportées à ᶜAlî. Lorsque celui-ci quitta Baçra pour se rendre à Koufa, Mâlik prit les devants pour exciter la population de cette ville contre le calife. ᶜAlî courut après lui, le ramena et fit son entrée à Koufa, l'ayant à ses côtés.

CHAPITRE XCVII.

ÉVÉNEMENTS D'ÉGYPTE SOUS LE RÈGNE D'ᶜALÎ.

Du temps d'ᶜOthmân, l'Égypte était gouvernée par ᶜAbdallah, fils de Saᶜd, fils d'Abou-Sarᶜh, dans l'armée duquel se trouvaient Moᶜhammed, fils d'Abou-Bekr, et Moᶜhammed, fils de ᶜHodsaïfa. Ces deux hommes avaient constamment

excité le peuple d'Égypte contre ʿOthmân, et lorsque les conjurés égyptiens se rendirent à Médine, Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, alla avec eux, tandis que Moʿhammed, fils de ʿHodsaïfa, resta en Égypte, dirigeant de là des hommes vers Médine. Quand on reçut la nouvelle que ʿOthmân était assiégé à Médine, Moʿhammed, fils de ʿHodsaïfa, expulsa ʿAbdallah, fils de Saʿd, du pays, et fit de la propagande en faveur d'ʿAlî, croyant que celui-ci, en arrivant au pouvoir, lui confierait le gouvernement de cette province. Cependant ʿAlî y envoya Qaïs, fils de Saʿd, fils d'ʿObâda. En arrivant en Égypte, Qaïs communiqua l'acte de sa nomination aux habitants, qui se soumirent et prêtèrent entre ses mains le serment de fidélité à ʿAlî. Mais un certain nombre d'hommes, de la tribu de Kinâna, demeurant dans un bourg appelé Kharbetâ, étaient attachés à ʿOthmân. Ils envoyèrent à Qaïs un message, se déclarant prêts à se soumettre à son autorité et à payer l'impôt en argent et en nature; mais, voulant attendre l'issue de la lutte engagée, ils lui demandèrent de leur accorder un délai pour la prestation du serment. Qaïs le leur accorda, disant qu'il importait peu que, dans toute la province d'Égypte, il y eût un seul bourg qui n'eût pas prêté serment.

Or, un cousin de Qaïs, nommé Maslama, fils de Mokhallad, excitait en secret les hommes à venger la mort d'ʿOthmân. Qaïs, en ayant été instruit, lui fit dire : Toi, le fils de mon oncle, tu me trahis, en excitant les gens à faire une campagne pour venger la mort d'ʿOthmân! Maslama répondit : Aussi longtemps que tu resteras gouverneur de cette province, je ne prêterai serment à aucun autre. Puis, traitant avec douceur ces adv[illegible], Qaïs continua à demeurer en Égypte et à lever l'[illegible]

Lorsque ʿAlî vint à Koufa, Moʿâwiya craignit de voir la Syrie attaquée d'un côté par ʿAlî, et du côté de l'Égypte par Qaïs. Exposé ainsi à se trouver pris entre deux armées ennemies, Moʿâwiya adressa à Qaïs une lettre par laquelle il l'engageait à passer de son côté et lui faisait de nombreuses promesses. Qaïs répondit qu'il voulait, pour se décider, voir la tournure que prendraient les affaires. Moʿâwiya, sachant que cette réponse n'était qu'un faux-fuyant, lui écrivit de nouveau en ces termes : La ruse et la dissimulation n'ont pas de prise sur moi. Il faut être ou mon ami, ou mon ennemi. Qaïs répondit par un refus définitif, et lui dit [entre autres choses] : Il n'est pas nécessaire qu'ʿAlî vienne te faire la guerre; j'y suffis. Moʿâwiya chercha alors à le rendre suspect aux yeux d'ʿAlî, afin que celui-ci l'éloignât d'Égypte. Soit publiquement, soit en conversation privée, en parlant de lui il disait : Qaïs, le gouverneur d'Égypte, est mon meilleur ami, car il n'inquiète pas mes gens; il leur est favorable et n'exige pas d'eux le serment, et il m'écrit souvent qu'il m'amènera une armée. Moʿâwiya voulait que ces propos arrivassent, par des rapports d'espions, aux oreilles d'ʿAlî, qui rappellerait alors Qaïs d'Égypte. En effet, les espions ayant fait leur rapport à ʿAlî, celui-ci, qui était un homme loyal et sincère, conçut aussitôt des soupçons à l'égard de Qaïs, et consulta sur cette affaire Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, et ʿAbdallah, fils de Djaʿfar, fils d'Abou-Tâlib. Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, lui dit : Prince des croyants, éloigne ceux qui t'inspirent des doutes, et prends ceux dont tu es sûr. ʿAlî craignit que Qaïs, étant révoqué, n'allât se joindre à Moʿâwiya; il lui adressa donc une lettre ainsi conçue : J'ai appris qu'il y a en Égypte un bourg, appelé Kharbetâ, dont les habitants n'ont pas prêté le serment de fidélité, et que Maslama, fils de Mokhallad;

Moʿâwiya, fils de ʿHodaïdj, et Bosr, fils d'[Abou-] Artâ, sont avec eux. Pourquoi les as-tu dispensés de cet acte? Rends-toi auprès d'eux et exige le serment de fidélité. S'ils le refusent, tu les y forceras par les armes. Qaïs répondit : Ces gens ont en Égypte un grand nombre de parents et d'amis. Nous ne devrions pas employer la force envers eux en ce moment. Ne les inquiétons pas, pour n'être pas distraits par eux des soins de la guerre. Le calife, en lisant cette lettre, trouva ses soupçons confirmés. ʿAbdallah, fils de Djaʿfar, fut d'avis que Qaïs était le complice de ces gens, et que le calife devait le révoquer et le remplacer par Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, sur lequel il pourrait entièrement se reposer au sujet de l'Égypte. ʿAlì suivit ce conseil, et Moʿâwiya atteignit ainsi son but.

Quand Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, arriva en Égypte, il somma les gens de Kharbetâ de prêter le serment; ils demandèrent un délai pour voir l'issue de la lutte engagée. Moʿhammed exigea qu'ils prêtassent le serment [immédiatement] ou qu'ils quittassent le pays. Il envoya contre eux un corps d'armée, commandé par un homme nommé Yezîd, fils de ʿHârith. Ces troupes furent mises en fuite, et le général fut tué. Un autre détachement, envoyé par Moʿhammed, fut également repoussé, et Ibn-Modhâhem, qui le commandait, trouva la mort. Moʿhammed écrivit alors à ʿAlì : Ces hommes ont repoussé deux de nos corps d'armée; ils ont beaucoup d'adhérents en Égypte, et je crains une révolte des Égyptiens. ʿAlì lui répondit : Ne les inquiète pas, jusqu'à ce que nous ayons le loisir de nous occuper d'eux. Qaïs avait complétement raison. En conséquence, Moʿhammed s'abstint d'agir, tout en prenant des [illegible] contre eux.

CHAPITRE XCVIII.

ʿAMROU, FILS D'AL-ʿÂÇ, SE REND AUPRÈS DE MOʿÂWIYA.

Du temps qu'ʿOthmân était assiégé dans son hôtel, ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, se trouvait avec ses deux fils, Moʿhammed et ʿAbdallah, à sa maison de campagne. ʿAbdallah était un homme très-savant en jurisprudence, éloquent et l'un des plus anciens compagnons du Prophète, qu'il avait suivi dès les commencements de sa mission prophétique, et même avant son père. Moʿhammed était un guerrier distingué. Après la mort d'ʿOthmân, ʿAmrou délibéra avec ses fils sur le parti qu'ils auraient à prendre, et il fut résolu qu'ils ne se prononceraient que plus tard. En apprenant que Talʿha, Zobaïr et ʿÂïscha étaient partis pour la Mecque dans des intentions hostiles contre ʿAlî, ʿAmrou dit à ses fils : De toute manière, ʿAlî vaut mieux que Talʿha, Zobaïr et ʿÂïscha, car il est le cousin du Prophète. Il voulut, en conséquence, embrasser la cause d'ʿAlì; mais il résolut d'attendre l'issue de la lutte. Il fut informé ensuite que Moʿâwiya s'était proclamé, en Syrie, le vengeur de la mort d'Othmân, qu'il accusait ʿAlì d'en être l'auteur et prétendait à la souveraineté. ʿAmrou et ses fils délibérèrent alors s'ils devaient suivre ʿAlì ou Moʿâwiya. ʿAbdallah dit : ʿAlì est un homme sage, noble et détaché du monde; il n'a besoin de personne; tandis que Moʿâwiya doit rechercher les services de tous, surtout des gens capables. Embrasser la cause d'ʿAlì vaut mieux en vue de la vie future; soutenir Moʿâwiya est plus profitable pour la vie actuelle. Moʿhammed dit : Mon père, tu es l'un des principaux parmi les Arabes. Le pouvoir va échoir à quelqu'un,

et il serait peu convenable qu'un tel événement se passât sans ta participation; ton nom en serait amoindri. ʿAmrou inclina du côté de Moʿâwiya et se rendit en Syrie, où il trouva toute la population, comme un seul homme, déterminée à venger la mort d'ʿOthmân. Un homme, nommé Noʿmân, fils de Beschîr l'Ançâr, avait retiré du corps d'ʿOthmân, le jour même où celui-ci avait été assassiné, la chemise ensanglantée du calife, et l'avait portée en Syrie, en même temps que la main mutilée de sa femme Nâïla (cette main avait été coupée en deux et n'avait plus que quatre doigts). Chaque vendredi, quand Moʿâwiya se trouvait en chaire pour le sermon et la prière, Noʿmân se plaçait à côté de lui, tirait de sa manche cette chemise et cette main et les montrait à l'assemblée, et tous les assistants fondaient en larmes. Enfin, trente mille des plus braves guerriers de la Syrie s'engagèrent par serment à ne point boire d'eau fraîche, à ne pas dormir sur des matelas, à ne point se laver le corps, avant d'avoir vengé la mort d'ʿOthmân. C'est ʿAlî qu'ils accusaient de ce crime, disant qu'il gardait les assassins dans les rangs de son armée, qu'il leur faisait des présents et qu'il leur payait une solde. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, disait : Voilà une affaire qui, de toute manière, se terminera bien. Et il se mit à la disposition de Moʿâwiya, qui en fit son conseiller. Il se passa ainsi un an, jusqu'au moment où ʿAlî, après la bataille du Chameau, vint à Koufa. ʿAmrou dit alors à Moʿâwiya : Fais cesser ce spectacle de la chemise d'ʿOthmân, car, par une trop longue durée, l'effet en serait diminué, et les sentiments du peuple n'en seraient plus affectés. Il faut le réserver pour le jour de la bataille, où cette chemise, portée devant les rangs, excitera le courage des soldats. Moʿâwiya suivit ce conseil.

CHAPITRE XCIX.

BATAILLE DE CIFFÎN.

Quand ʿAlî fut établi à Koufa, il envoya Kholaïd, fils de Qorra, dans le Khorâsân, pour gouverner cette province. On dit que Mâhouï, qui y avait été merzebân au temps où Yezdegerd fut tué, vint en cette année à Koufa, qu'ʿAlî lui fit délivrer une charte et qu'il le renvoya, avec les gens de Merw et avec Kholaïd, dans le Khorâsân. Djerîr, fils d'ʿAbdallah, qui était gouverneur de Hamadân, reçut l'ordre de faire prêter le serment de fidélité aux habitants et de revenir immédiatement après à Koufa. Lorsque ʿAlî apprit que Moʿâwiya se faisait reconnaître comme souverain par l'armée de Syrie et qu'il armait contre lui, il envoya Djerîr, fils d'ʿAbdallah, avec une lettre, auprès de Moʿâwiya et fit sommer ce gouverneur de lui prêter le serment de fidélité. Moʿâwiya garda Djerîr quelque temps, et délibéra avec ʿAmrou sur la réponse qu'il devait faire. ʿAmrou lui dit : Prends des mesures pour que Djerîr soit mis en contact avec l'armée de Syrie, afin qu'il sache que les soldats t'ont reconnu comme souverain; fais exposer de nouveau la chemise ensanglantée d'ʿOthmân, pour exciter les sentiments du peuple; accuse ʿAlî de sa mort, et renvoie Djerîr ensuite. Moʿâwiya fit ainsi. Lorsque Djerîr vint rendre compte de sa mission à ʿAlî, Mâlik al-Aschtar s'écria : Je vous avais bien dit de ne pas envoyer Djerîr! Si tu m'avais envoyé, j'aurais amené Moʿâwiya à la soumission. Djerîr répliqua : Si tu y étais allé, tu aurais été coupé en morceaux, car c'est toi qu'ils accusent d'avoir assassiné ʿOthmân. — Si j'y étais allé, reprit Mâlik, je lui aurais donné tant d'ou-

vrage, qu'il n'aurait pas songé à lutter. Djerîr, mécontent de Mâlik et d'ʿAlî, se retira à Circesium; puis, ayant reçu une lettre de Moʿâwiya, il alla le rejoindre.

ʿAlî adressa une lettre à ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, et lui ordonna de lui envoyer l'armée de Baçra. Il fit venir également des troupes de la Mecque et de Médine, et, à la tête d'une nombreuse armée, il quitta Koufa, après y avoir établi, comme son lieutenant, Abou-Masʿoud, l'Ançâr. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, ayant pris le commandement en chef des troupes de Moʿâwiya, fit partir Werdân, son affranchi, avec l'avant-garde, composée de cinq mille hommes, et le suivit avec le gros de l'armée. Il fut suivi lui-même par Moʿâwiya. Arrivé à Madâïn, ʿAlî donna le commandement de son avant-garde, formant un corps de huit mille hommes, à Ziyâd, fils de Nadhr al-ʿHârithî. Avant de partir lui-même pour Raqqa, où il voulait passer le Tigre, il nomma Saʿd, fils de Masʿoud le Thaqîfite, gouverneur de Madâïn, et envoya Maʿqil, fils de Qaïs, avec trois mille hommes, sur la route de Mossoul, lui recommandant de le rejoindre à Raqqa; car il désirait faire traverser par ces troupes toutes les provinces de l'ʿIrâq. Lorsque tous les corps d'armée furent réunis à Raqqa, ʿAlî demanda aux habitants de construire un pont sur le fleuve; mais ils s'y refusèrent et s'enfermèrent dans leur forteresse. Mâlik al-Aschtar les ayant menacés solennellement de ne point quitter la place avant d'avoir tué tous leurs hommes et réduit en esclavage leurs femmes et leurs enfants, ils sortirent de derrière leurs murs et jetèrent le pont. Les troupes passèrent ainsi le fleuve, mais en si grande confusion que beaucoup d'entre les soldats perdirent leurs bonnet [illegible] x-là furent tués dans la guerre. ʿAlî donna le [illegible] de l'avant-garde, com-

posée de dix mille hommes, à Schouraïʿh, fils de Hânì, et à Ziyâd, fils de Nadhr. Ceux-ci, ne voulant pas combattre sans y être expressément autorisés par ʿAlì, revinrent sur leurs pas et suivirent ʿAlî, au lieu de le précéder. En arrivant à Circesium, à la frontière de Syrie, il espérait y trouver son avant-garde, et fut très-mécontent de la voir venir après lui; car il considérait cette circonstance comme d'un mauvais augure. Les deux chefs s'excusèrent. Le lendemain, on passa l'Euphrate, et ʿAlî confia l'avant-garde aux mêmes officiers. Les dix mille hommes de l'avant-garde de Moʿâwiya étaient commandés par Abou'l-Aʿwar le Solaïmite, général très-habile et l'un des guerriers célèbres de la Syrie. Quand les deux avant-gardes se trouvèrent en présence l'une de l'autre, Ziyâd et Schouraïʿh, ne voulant pas commencer les hostilités sans l'autorisation d'ʿAlî, le firent prévenir par un messager. Le calife envoya Mâlik al-Aschtar avec trois mille hommes, et lui donna le commandement de toutes les forces. Après l'arrivée de Mâlik, il s'engagea une bataille qui dura toute la journée. Le soir les deux armées regagnèrent leurs camps. Le lendemain, Mâlik fit dire à Abou'l-Aʿwar : Combattons à nous deux. Pourquoi tuer les hommes? Abou'l-Aʿwar n'osa pas accepter ce défi. Mais lorsqu'il apprit qu'ʿAlî s'approchait, il leva son camp et vint prendre position sur les bords de l'Euphrate, dans une vaste plaine, convenable pour une bataillé, et qui dominait les abords du fleuve. Ce lieu était appelé Ciffìn. Abou'l-Aʿwar fit ensuite prévenir Moʿâwiya. Lorsque ʿAlì arriva, il trouva les approches du fleuve occupées, et son armée était obligée d'attaquer les troupes d'Abou'l-Aʿwar pour avoir accès à l'eau. Moʿâwiya envoya à son général des renforts, et Mâlik al-Aschtar, de son côté, fit avancer des troupes, de sorte que le combat devint sérieux.

ʿAlì fit alors porter, par Çaʿçaʿa, fils de Çouʿhân, le message suivant à Moʿâwiya : Nous ne sommes pas venus combattre avec vous pour l'eau, que nous aurions pu occuper avant vous, si nous avions su que vous nous empêcheriez d'en puiser. Il s'agit, dans cette lutte, de la religion et de son chef, et c'est ce sujet qu'il faut élucider, afin de séparer la vérité de l'erreur. Moʿâwiya, lorsqu'il reçut ce message, se trouvait au milieu de ses troupes, qui étaient à cheval, et il leur demanda leur avis. Walìd, fils d'ʿOqba, dit : Refuse-leur l'eau, afin qu'ils meurent de soif, comme ils ont fait mourir ʿOthmân. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, prit ensuite la parole et dit : Cet avis ne vaut rien. Il faut faire comme le veut ʿAlì : laisser l'eau libre, pour que les deux armées puissent en puiser, et combattre ensuite pour une meilleure cause. En conséquence, Moʿâwiya donna l'ordre de ne plus défendre l'accès du fleuve. On suspendit les hostilités ce même jour, qui fut le premier du mois de dsou'l-ʿhiddja de l'an 36 de l'hégire, et les deux armées purent se désaltérer. Les deux jours suivants, les troupes se reposèrent. Le troisième jour, ʿAlì envoya Beschìr, fils d'ʿAmr, fils de Miʿhçan l'Ançâr; Qaïs, fils de Saʿd, fils d'ʿObada, et Schabath, fils de Ribʿì, auprès de Moʿâwiya, en leur recommandant d'user avec lui de la menace et de la persuasion. En présence de Moʿâwiya, Beschìr, qui était le plus âgé et le plus distingué des trois et l'un des principaux Ançâr et compagnons du Prophète, prit la parole, exhorta Moʿâwiya et dit : Crains Dieu; car ce monde ne demeure à personne. Il y a pour nous, après la vie présente, une autre vie, dans laquelle Dieu demandera compte aux hom... de leurs actions, et où chacun sera rétribué selon se... fais pas verser tant de sang et ne détruis pa... musulmane. Moʿâwiya

répliqua : Pourquoi ʿAlî n'agit-il pas ainsi? Beschîr dit : ʿAlî est dans son droit. C'est lui qui, par sa noblesse, sa science, son zèle pour l'islamisme et sa parenté avec le Prophète, est le souverain légitime; et c'est lui qui a été proclamé par le peuple. — Et que dois-je faire maintenant? demanda Moʿâwiya. Beschîr répondit : Maintenant tu dois faire cesser la guerre civile et prêter serment au cousin du Prophète. Après cela, il t'accordera tout ce que tu désireras. Moʿâwiya s'écria : Et je devrai renoncer à venger la mort d'ʿOthmân, dont le sang aura été versé impunément? Par Dieu, je ne ferai jamais cela! Qaïs, fils de Saʿd, lui dit : Tout le monde sait, ô Moʿâwiya, que tu ne tiens pas à venger la mort d'ʿOthmân, et que ce n'est qu'un prétexte pour t'emparer du pouvoir. Tu n'as pas trouvé d'autre moyen pour gagner le bas peuple. Si ʿOthmân était vivant, lui le premier lutterait à présent contre toi pour l'empire. Cesse donc d'alléguer ʿOthmân, et laisse cette affaire au maître de l'univers, et soumets-toi à lui; car on n'obtient pas toujours ce que l'on désire. Si tu ne réussis pas dans ton entreprise, tu seras honni parmi les Arabes; et tu ne peux réussir qu'en versant le sang de tous ceux qui sont avec ʿAlî, et alors tu iras en enfer. Moʿâwiya s'écria : Tais-toi, canaille! Sortez; ce n'est que le sabre qui doit décider entre moi et vous! Schabath, fils de Ribʿî, répliqua : Tu veux nous effrayer par le sabre. Mais, par Dieu! tu le sentiras le premier. Les trois députés se levèrent ensuite et retournèrent auprès d'ʿAlî.

ʿAlî fit enfin prendre les armes à ses troupes. Pensant que, s'il engageait toute son armée de l'ʿIrâq le même jour, l'ennemi lui opposerait également l'armée de Syrie tout entière, il résolut de ne faire combattre qu'un corps chaque jour, et il distribua ses forces en sept divisions, commandées

chacune par un général. Les généraux auxquels il confia les sept divisions étaient : Mâlik al-Aschtar; 'Hodjr, fils d''Adî; Schabath, fils de Rib'î; Khâlid, fils de Mo'ammar; Ziyâd, fils de Nadhr; Ma'qil, fils de Qaïs er-Riyâ'î, et Qaïs, fils de Sa'd. Mo'âwiya, imitant l'exemple d''Alî, partagea également ses forces entre sept généraux, savoir : 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Khâlid, fils de Walîd; Abou'l-A'war le Solaïmite; 'Habîb, fils de Maslama; Dsou'l-Kalâ'; 'Obaïdallah, fils d''Omar; Schoura'hbîl, fils de Simt, et 'Hounra, fils de Mâlik de Hamadân. Chaque jour, l'un des généraux qui viennent d'être nommés, livrait un combat à l'ennemi, et, le soir, chacun des deux adversaires regagnait son camp. Ces engagements remplirent tout le mois de dsou'l-'hiddja. Il y eut chaque jour un certain nombre de tués.

Au commencement du mois de mo'harrem de l'an 37, 'Alî déclara que, pendant le mois sacré, il voulait suspendre la lutte. Mo'âwiya cessa également les hostilités. 'Alî, qui désirait arriver à la paix, envoya, vers le milieu du mois, pour traiter avec Mo'âwiya, quatre députés, savoir : 'Adî, fils de 'Hâtim le Tayyite; Yezîd, fils de Qaïs; Schabath, fils de Rib'î, et Ziyâd, fils de Khaçafa. 'Adî, prenant le premier la parole devant Mo'âwiya, lui dit : Nous sommes venus pour t'exhorter à faire cesser le carnage. Tu sais quel est le caractère d''Alî, le cousin du Prophète, le plus noble et le plus pieux de tous les musulmans, lui qui a été proclamé par le peuple. Crains Dieu, et ne t'expose pas à un châtiment semblable à celui qui a atteint Tal'ha et Zobaïr, à la journée du Chameau. Mo'âwiya répliqua : Allons, 'Adî! tu n'es pas venu pour traiter de la paix, mais pour apporter la menace. Tu veux me terrifier par la guerre, moi qui suis fils de la guerre ('*Harb*). J'espère que, dans cette lutte, tu mourras de ma

main. Schabath, fils de Rib'î, dit : Ne te mets pas en colère, ô Mo'âwiya. Nous sommes venus pour la paix, et nous voulons ton bien dans ce monde comme dans l'autre. Le peuple tout entier te connaît, et personne ne te préférera à 'Alî. Mo'âwiya répliqua : Tant que je n'aurai pas vengé la mort d''Othmân, je ne déposerai pas les armes. Si 'Alî est innocent de ce meurtre, pourquoi garde-t-il avec lui les assassins? Après le départ de ces députés, Mo'âwiya envoya, à son tour, deux négociateurs auprès d''Alî et lui fit dire : Si tu désires arriver à une entente pacifique, livre-moi les hommes qui ont tué 'Othmân, afin que je les fasse mourir. Ensuite nous soumettrons à un arbitrage la question de la souveraineté, et nous reconnaîtrons comme calife celui que les musulmans choisiront. 'Alî, fort irrité de cette proposition, proféra des injures contre Mo'âwiya et s'écria : Qui est Mo'âwiya pour oser contester la décision des musulmans et pour me proposer un arbitrage entre lui et moi? Les envoyés se retirèrent, et 'Alî ne compta plus sur un arrangement pacifique.

A la fin du mois de mo'harrem, 'Alî fit adresser aux hommes de Syrie la proclamation suivante : Nous avons campé ici un mois, espérant en vain que l'affaire s'arrangerait à l'amiable. Préparez-vous donc à combattre demain. Après avoir placé séparément les cavaliers et les fantassins, il donna le commandement des cavaliers de Koufa à Mâlik al-Aschtar; le commandement de ceux de Baçra à Sahl, fils de 'Honaïf, et le commandement des fantassins de Koufa à 'Ammâr, fils de Yâsir. Pendant la nuit, il harangua ses troupes et leur fit les mêmes recommandations qu'à la journée du Chameau. L'aile droite de l'armée de Mo'âwiya était commandée par Dsou'l-Kalâ'; l'aile gauche, par 'Habîb, fils de Maslama;

l'avant-garde, qui comprenait les cavaliers de Damas, par Aswad, fils d'Al-Aʿwar. Le reste de la cavalerie était commandé par ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. Ce fut le mercredi, premier jour du mois de çafar de l'an 37, que les deux armées d'ʿAlî et de Moʿâwiya, disposées chacune en onze rangs, se rencontrèrent dans un engagement général qui dura jusqu'au soir. Le lendemain, les troupes ayant repris leurs positions respectives, ʿAlî envoya en avant Hâschim, fils d'ʿOtba, fils d'Abou-Waqqâç, avec une troupe choisie. Le corps commandé par Abou'l-Aʿwar le Solaïmite lui offrit le combat, qui dura jusqu'au soir. Le troisième jour, les armées étant rassemblées, Ziyâd, fils de Nadhr, et ʿAmmâr, fils de Yâsir, à la tête des fantassins de Koufa, allèrent combattre ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, qui leur opposa une force imposante de l'armée de Syrie. La lutte fut plus ardente que celles des jours précédents. Vers l'heure de la prière de midi, ʿAmmâr, fils de Yâsir, chargea avec les fantassins de Koufa, et ʿAmrou fit mettre pied à terre. On combattit avec acharnement, et il y eut un grand nombre de tués. Des combats partiels eurent encore lieu les jours suivants. Le septième jour, Mâlik al-Aschtar et ʿHabîb, fils de Maslama, livrèrent un combat, qui fut plus sanglant que tous ceux qui avaient eu lieu auparavant. ʿAlì dit : Continuerons-nous à livrer des combats partiels? Le lendemain, il disposa toute l'armée en ordre de bataille, s'avança devant les rangs, harangua les soldats et pria à haute voix, de façon que les deux armées l'entendirent. ʿAbdallah, fils de Bodaïl, l'un des prédicateurs de Koufa, prononça une courte allocution et exhorta les soldats, en citant plusieurs versets du Coran. L'engagement dura jusqu'au soir. Le jour suivant, le combat recommença avant l'aurore. ʿAlî prit position au centre, et Mâlik al-Aschtar dirigea l'attaque.

Moʿâwiya s'était fait dresser une tente de cuir au centre de son armée, et il s'y tenait, assis sur un siége, ayant à côté de lui ʿAmrou, tandis que ʿAbd-er-Raʿhmân, fils de Khâlid, fils de Walîd, le sabre à la main, et entouré de quatre mille hommes, gardait l'entrée. Vers midi, l'armée de Syrie commençait à fléchir. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, sortit de la tente, rallia les troupes, et fit une charge sur l'aile droite d'ʿAlî. Cette aile recula, et ʿAlî ne réussit point à ramener les troupes. Alors il s'écria : Soldats, faites comme si l'aile droite n'avait pas existé! Il mit pied à terre et poussa en avant. Voyant ce mouvement, les Syriens, qui serraient de près l'aile droite, cessèrent la poursuite et revinrent. ʿAlî, en rencontrant Mâlik al-Aschtar, lui dit : Ô Mâlik, ces hommes de Koufa nous ont trahis et nous ont abandonnés. Tâche de les ramener. Mâlik courut après eux et cria : Mes braves! Ils répondirent : Nous voilà! et ils s'arrêtèrent immédiatement. Mâlik dit : Hommes de l'ʿIrâq, vous qui êtes des guerriers fameux, chevaliers et vrais soldats, le prince des croyants vous rappelle! En entendant ces mots, tous revinrent sur leurs pas, reprirent leurs positions, et en proférant le cri de guerre, chargèrent l'ennemi. Mâlik et ʿAlî attaquèrent également; les deux armées de Syrie furent culbutées, et les fuyards se sauvèrent dans la direction de la tente de Moʿâwiya. Celui-ci sortit de la tente et monta à cheval pour se retirer. ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, l'engagea à attendre encore un peu. ʿAbdallah, fils de Bodaïl, à la tête de trois cents hommes, s'était jeté sur l'armée de Syrie et en faisait un grand carnage. Moʿâwiya dit : Voyez qui est cet homme! et, pensant que c'était ʿAlî, il donna l'ordre d'entourer cette petite troupe et d'en tuer le chef. On reconnut bientôt que c'était ʿAbdallah, fils de Bodaïl. Lorsque Mâlik al-Aschtar vit ces trois cents

hommes entourés, il exécuta une charge avec les troupes de l'ᶜIrâq, fit reculer les Syriens et délivra ces hommes. Moᶜâwiya, sachant que tous ces exploits étaient l'œuvre de Mâlik, dit : N'y a-t-il personne qui veuille s'opposer à Mâlik, pour nous en délivrer? ᶜObaïdallah, fils d'ᶜOmar, qui marchait sous l'étendard de Dsou'l-Kalâᶜ, s'étant offert, Moᶜâwiya ordonna à Dsou'l-Kalâᶜ de se mettre à la disposition d'ᶜObaïdallah. Celui-ci s'avança et dit : Syriens, vous voulez venger la mort d'ᶜOthmân? Eh bien, c'est ce Mâlik qui l'a tué! Dsou'l-Kalâᶜ et ses hommes chargèrent. Ils furent reçus par Ziyâd, fils de Nadhr, qui tua Dsou'l-Kalâᶜ, ainsi qu'ᶜObaïdallah.

ᶜAlì parcourait tous les rangs, encourageant les soldats à combattre. Son sabre, par suite du grand nombre de coups qu'il avait distribués, était courbé, et la poignée adhérait à sa main. ᶜAmmâr, fils de Yâsir, arrivant, à l'heure de la prière de midi, au front de la bataille, dit : Seigneur, tu sais que, si je connaissais aujourd'hui un lieu meilleur que ce champ de bataille, je m'y rendrais! Mais je sais que ce côté-ci seulement a ton approbation, et que la mort que l'on y trouve est la mort du martyre. Après avoir prononcé ces mots, il se jeta dans la mêlée, accompagné de Hâschim, fils d'ᶜOtba, qui avait remis à un autre l'étendard d'ᶜAlì qu'il avait porté. ᶜAmmâr fut tué. Avant de tomber, il demanda de l'eau. Hâschim n'avait que du lait, qu'il lui donna. Après avoir bu, ᶜAmmâr dit : Grâces soient rendues à Dieu! l'apôtre de Dieu est véridique. Interrogé par Hâschim sur le sens de cette exclamation, ᶜAmmâr dit : Le Prophète m'a dit : Ô ᶜAmmâr, tu seras tué par des rebelles, et ta dernière nourriture sera une gorgée de lait. Lorsque Moᶜâwiya apprit la mort d'ᶜAmmâr, il dit : C'est ᶜAlì qui l'a tué, en l'amenant

dans le combat! ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, lui dit : Voilà une explication bien étrange et contraire à la vérité. Dieu connaît aussi bien les intentions d'ʿAlî que les nôtres. Hâschim, fils d'ʿOtba, fut tué par le même homme qui avait frappé ʿAmmâr. C'était un Arabe de la tribu de Yarbouʿ, nommé ʿHârith, fils de Moundsir. En apprenant la mort d'ʿAmmâr, ʿAlî fit avancer les Benî-Rabîʿa et les Benî-Hamdân, en tout douze mille hommes, et commanda une charge sur l'armée de Syrie. Moʿâwiya et ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, montèrent à cheval. Lorsque ʿAlî fut près d'eux, il s'arrêta et dit : Pourquoi, ô Moʿâwiya, faire tuer tant d'hommes? Viens, combattons à nous deux; nous verrons pour qui Dieu décidera. Moʿâwiya ne répondit pas. ʿAmrou lui dit : Va; sa proposition est juste. Moʿâwiya répliqua : Tu as sans doute envie du pouvoir, toi qui m'engages à accepter le défi d'ʿAlî. Je n'ai encore vu personne qui soit revenu vivant d'un combat singulier avec lui. ʿAlî retourna auprès des siens. La nuit approchait, et les soldats accomplirent la prière du soir et celle du coucher en même temps. La bataille continua toute la nuit. On se servait du sabre, de la lance et du poignard. On combattait corps à corps, on se saisissait par la barbe, et le sang coulait comme un ruisseau. Cette nuit est appelée la *nuit du grondement*. Jamais on n'en a vu de plus terrible. L'épée d'ʿAlî fauchait les Syriens sans interruption, et, le matin, il fut impossible de marcher sur le sol couvert de cadavres. Quand le jour fut levé, ʿAlî rétablit ses lignes de bataille et recommença l'attaque. Les Syriens qui restaient se mirent à fuir, en s'écriant : Maintenant nous sommes tous voués à la mort! Moʿâwiya était terrifié. ʿAmrou lui dit : Ordonne aux soldats de fixer au bout de leurs lances des copies du Coran et d'engager nos adversaires à ne point lutter contre

le livre divin. Moʿâwiya suivit ce conseil, et fit adresser à l'armée d'ʿAlî l'appel suivant : Hommes de l'ʿIrâq, si les habitants de la Syrie et de l'ʿIrâq sont exterminés, qui restera pour professer l'islamisme? Je vous invite à obéir à ce livre de Dieu, auquel nous croyons, vous aussi bien que nous! Les troupes de l'ʿIrâq répondirent : Nous sommes d'accord. ʿAlî se plaça entre les deux armées, et, s'adressant aux ennemis, il dit : Ce n'est point la religion qui vous inspire cet acte; vous sentez que vous êtes perdus. Puis il dit à ses soldats : Attendez encore un instant, car ils vont prendre la fuite. C'est ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, qui leur a conseillé d'agir comme ils viennent de le faire, et c'est une ruse pour arrêter le combat. Les troupes d'ʿAlî furent divisées. Il fut assailli par la foule, qui s'écriait : Nous ne voulons pas manquer de respect au livre de Dieu. Si tu refuses de lui obéir, nous te ferons mourir; car nous avons tué ʿOthmân, parce qu'il ne s'est pas conformé à ce livre. Puis ils forcèrent le calife de rappeler Mâlik al-Aschtar, qui continuait à combattre, en le menaçant de le tuer, aussi bien que Mâlik. Ils avaient déjà tiré leurs sabres avec l'intention de le frapper. Mâlik, étant revenu, dit : N'avez-vous pas honte, ô soldats, de vous laisser tromper par ces coquins et de vous révolter contre le prince des croyants? Ils répliquèrent : Nous ne pouvons pas combattre contre ceux qui nous demandent de nous rallier au livre de Dieu. Si vous continuez la lutte, nous vous abandonnons. Et ils cessèrent, en effet, de combattre. ʿAlî chargea Aschʿath, fils de Qaïs, d'aller demander à Moʿâwiya quel était le passage du Coran qu'il invoquait. Moʿâwiya répondit : Désignons deux hommes, l'un de Syrie, l'autre de l'ʿIrâq, qui choisiront le passage du Coran auquel nous voulons nous conformer. Et Moʿâwiya choisit ʿAmrou, fils d'Al-

ʿÂç. ʿAlî nomma ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs; mais ʿAmrou dit : Nous n'acceptons pas ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, qui est cousin d'ʿAlî, de la même famille que lui. Les gens de l'ʿIrâq demandèrent alors à ʿAlî qu'il nommât Abou-Mousa al-Aschʿarî. — Abou-Mousa, dit ʿAlî, n'est pas homme à se montrer impartial à mon égard. — Nous n'en voulons pas d'autre que lui! s'écrièrent-ils. Tous tombèrent d'accord sur ce point, et ils envoyèrent chercher Abou-Mousa. On rédigea une convention, par laquelle ʿAlî et Moʿâwiya s'obligeaient à se soumettre à la décision d'Abou-Mousa et d'ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. La durée de ce traité devait être de huit mois. Mâlik al-Aschtar, invité à signer cet acte, s'y refusa, disant qu'il le désapprouvait. On alla trouver ʿAlî, et on lui dit que Mâlik n'acceptait pas le traité. — Je ne l'accepte pas non plus, répliqua ʿAlî. ʿAlî, aussi bien que Mâlik, furent alors menacés et forcés de signer. Puis on décida que les troupes retourneraient dans leurs foyers, et qu'ʿAlî et Moʿâwiya ne garderaient avec eux que quatre cents hommes chacun.

Après avoir fait enterrer tous les morts, ʿAlî partit pour Koufa. En entrant dans la ville, il entendit les cris et les lamentations des femmes. Il en demanda la cause, et on lui dit que c'étaient les femmes de ceux qui avaient été tués dans la bataille. — Faites-les taire, dit ʿAlî. — Cela n'est pas possible, lui fut-il répondu; car il n'y a pas de maison qui n'ait à pleurer un ou deux morts. ʿAlî s'écria : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. J'atteste qu'ils sont tous au paradis.

On dit qu'ʿAlî avait à Ciffîn cinquante mille hommes, et Moʿâwiya, quatre-vingt mille, et que les pertes des deux armées ensemble furent de quarante mille tués, en dehors des blessés qui moururent plus tard.

En cette année, ʿAlî rappela Kholaïd du Khoràsân, et chargea du gouvernement de cette province Djaʿda, fils de Hobaïra.

CHAPITRE C.

RÉVOLTE DES KHÂRIDJITES.

Après le retour d'ʿAlî à Koufa, un homme, nommé ʿOrwa, fils d'Odsayya le Temîmite, lui dit : Sache que le jugement appartient à Dieu seul. Or tu le lui as arraché et tu en as chargé Abou-Mousa et ʿAmrou, qui ne sont pas compétents. Nous ne nous soumettrons pas à leur décision. Si tu ne veux pas annuler cet arbitrage, par l'institution duquel tu es devenu hérétique, nous nous déclarerons contre toi. ʿAlî répondit : C'est vous qui avez établi ces arbitres, et non moi : c'est donc vous qui êtes hérétiques. Alors les mécontents se concertèrent, se répandirent en plaintes contre ʿAlî et déclarèrent qu'ils ne voulaient ni d'ʿAlî ni de Moʿâwiya, et qu'il était légalement permis de tuer l'un et l'autre, parce qu'ils s'étaient rendus coupables d'hérésie en constituant l'arbitrage. L'un des adhérents d'ʿAlî, nommé Ziyâd, fils de Nadhr, leur dit : ʿAlî n'est pas hérétique; il est dans le droit, et s'il avait cru mal faire, il n'aurait pas agi ainsi. Ils résistèrent à cet appel, allèrent s'établir aux portes de Koufa, près d'un village nommé ʿHarourâ, et déclarèrent qu'ils voulaient nommer un autre souverain et combattre ʿAlî. Ils choisirent pour chef Schabath, fils de Ribʿî. Le calife, instruit de ces faits, envoya ʿAbd-er-Raʿhmân, fils d'ʿAbbâs, pour qu'il ramenât ces hommes par la persuasion; mais ils ne l'écoutèrent pas. Alors ʿAlî en personne se rendit auprès d'eux et leur demanda la

cause de cette révolte. Ils répondirent : Tu as chargé Abou-Mousa et ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, de prononcer au nom de Dieu. Par ce fait tu es hérétique, de même que tous ceux qui admettront leur décision comme valable. ʿAlî répliqua : Cela n'est pas de l'hérésie. D'ailleurs, c'est vous-mêmes qui êtes les auteurs de cet état de choses. Je vous avais bien dit, le jour où ils présentèrent les copies du Coran au bout de leurs lances, que c'était par crainte de vos sabres qu'ils agissaient ainsi. Mais vous ne m'avez pas cru, et vous vouliez me tuer. — C'est vrai, répliquèrent les révoltés, mais nous t'avons engagé à te soumettre à la décision de Dieu et non à la décision d'Abou-Mousa et d'ʿAmrou, qui sont de malhonnêtes gens et qui ne sont pas compétents. ʿAlî dit : Mais ils sont obligés de fonder leur décision sur le livre de Dieu. Attendez qu'ils aient fait connaître le passage du Coran qu'ils voudront appliquer. ʿAlî parvint ainsi, en les traitant avec douceur, à les faire rentrer à Koufa.

CHAPITRE CI.

L'ARBITRAGE.

Le traité conclu à Ciffìn portait que les deux arbitres, Abou-Mousa et ʿAmrou, devaient examiner, chacun pour soi, le Coran, du commencement jusqu'à la fin, et au bout de huit mois, le premier jour du mois de ramadhân, se réunir à Doumat-al-Djandal, lieu situé à égale distance de l'ʿIrâq et de la Syrie. Il était stipulé qu'ʿAlî et Moʿâwiya y enverraient chacun quatre cents hommes, s'ils ne préféraient les y conduire eux-mêmes. Ces hommes devaient être choisis parmi ceux qui étaient aptes à être investis du califat, et seraient les

témoins de la décision des arbitres si leur choix tombait sur ʿAlî ou sur Moʿâwiya. Si, au contraire, Abou-Mousa et ʿAmrou décidaient l'exclusion de l'un et de l'autre, ils auraient le droit de choisir l'un de ces huit cents hommes. A l'époque convenue, Abou-Mousa se rendit à Doumat-al-Djandal. Lorsque ʿAmrou y arriva, accompagné de quatre cents Qoraïschites, il fut étonné de trouver Abou-Mousa seul, et lui fit remarquer que Moʿâwiya avait exécuté les stipulations du traité, tandis qu'ʿAlî ne l'avait pas fait. Abou-Mousa écrivit à ʿAlî, et celui-ci fit rechercher quatre cents hommes dans l'ʿIrâq, le ʿHedjâz, à Médine et à la Mecque, et les fit conduire à Doumat-al-Djandal par ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs. Il n'y manquait aucun des compagnons du Prophète, excepté Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, qui s'était retiré du monde et vivait dans le désert, où il possédait quelques moutons. Les traditions diffèrent en ce qui concerne Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr. Certains auteurs prétendent qu'il était présent à Doumat-al-Djandal; d'autres disent qu'il n'y était pas. Parmi ceux qui s'y trouvaient dans l'espoir d'obtenir le califat, on remarquait ʿAbdallah, fils de Zobaïr, et Moʿhammed, fils de Talʿha; et parmi ceux qui ne désiraient pas cette dignité, ʿAbdallah, fils d'ʿOmar.

ʿAmrou et Abou-Mousa s'étant réunis dans la tente que l'on avait dressée pour eux, Abou-Mousa dit à ʿAmrou : Dis ce qui est sorti pour toi de l'étude du livre de Dieu. ʿAmrou répliqua : Que Dieu me garde de parler avant toi, qui es mon supérieur par ta dignité et par ta science! Abou-Mousa dit : Je pense que nous devons exclure de la souveraineté ʿAlî et Moʿâwiya et nommer un autre, afin de faire cesser la guerre civile. ʿAmrou répliqua : Quel mal verrais-tu à l'exercice du pouvoir par Moʿâwiya? Tu sais qu'il y a tout droit, conformément à la parole de Dieu, qui dit : «Si quelqu'un est tué injustement,

nous donnons à son plus proche parent l'autorité *sur le meurtrier.*" (Coran, sur. XVII, vers. 35.) Et tu sais qu'ʿOtmhân a été tué injustement. Si tu consens à l'élection de Moʿâwiya, il t'accordera tout ce que tu désireras. Abou-Mousa dit : Crains Dieu, ô ʿAmrou! Tu dis que Moʿâwiya est le plus proche parent d'ʿOthmân. Le plus proche parent d'un homme est son fils, et il existe encore deux fils d'ʿOthmân. Quant aux faveurs que tu me promets de la part de Moʿâwiya, sache que ce jugement est un jugement de Dieu, et que je ne me laisserai pas corrompre par des dons. — Qui proposes-tu alors? demanda ʿAmrou. — ʿAbdallah, fils d'ʿOmar. ʿAmrou proposa son propre fils. Enfin Abou-Mousa dit : Je pense que nous devrions faire revivre l'usage établi par ʿOmar, c'est-à-dire soumettre le califat à l'élection. Ils tombèrent d'accord sur ce point et sortirent de la tente. ʿAmrou dit à Abou-Mousa : Communique à ces hommes le résultat de notre conférence. Abou-Mousa se leva, ôta son anneau de son doigt et dit : Nous sommes convenus de soumettre le califat à l'élection et d'exclure Moʿâwiya et ʿAlî. Vous êtes témoins que je retire la souveraineté à ʿAlì, comme je retire cet anneau de mon doigt. ʿAmrou se leva ensuite, retira son anneau, et, en le mettant à un autre doigt, il dit : Soyez témoins que, de même que je mets cet anneau à ce doigt, j'investis Moʿâwiya du califat; car Moʿâwiya est le plus proche parent d'ʿOthmân. et il est dit dans le Coran : "Si quelqu'un est tué injustement, je donne à son plus proche parent l'autorité." Abou-Mousa réclama, et il y eut un échange d'invectives entre lui et ʿAmrou. Puis tout le monde s'en retourna. A partir de ce moment, les Syriens donnèrent à Moʿâwiya le titre de prince des croyants. ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, vint rendre compte à ʿAlî de ce qui venait de se passer. Le calife résolut de reprendre

la guerre contre Mo'âwiya, et dans chacune des cinq prières journalières, il mentionna avec une malédiction les noms de Mo'âwiya; d''Amrou, fils d'Al-'Âç; d'Abou'l-A'war le Solaïmite; de 'Habîb, fils de Maslama; d''Abd-er-Ra'hmân, fils de Khâlid; de Dha'hhâk, fils de Qaïs, et de Walîd, fils d''Oqba. Mo'âwiya, informé de ce fait, donna également l'ordre de maudire dans la prière les noms d''Alî, de 'Hasan, de 'Hosaïn, d''Àbdallah, fils d''Abbâs, et de Mâlik al-Aschtar.

CHAPITRE CII.

GUERRE DES KHÂRIDJITES.

Le jour où 'Alî donna à Abou-Mousa ses dernières instructions pour la conférence, deux Khâridjites, Zor'a, fils de Yarbou', et 'Horqouç, fils de Zohaïr, lui dirent : Ne charge pas ces deux hommes de l'arbitrage. En l'acceptant, tu as commis un grand péché, dont tu dois faire pénitence. Reprends les armes, nous te suivrons. 'Alî répliqua : Je n'ai pas voulu cet arbitrage; c'est vous qui l'avez voulu, et je vous ai cédé. Maintenant je ne peux pas reculer et rompre mon engagement. On lui dit ensuite : Prince des croyants, un certain nombre de ces hommes se sont concertés et te déclarent hérétique; ils ont l'intention de te combattre. 'Alî répondit : Aussi longtemps qu'ils ne m'attaqueront point, je ne les inquiéterai pas.

Les Khâridjites gardèrent une attitude expectante jusqu'au moment où l'on apprit le résultat de la conférence et la discussion entre Mousa et 'Amrou. Ce fut une grande satisfaction pour eux; ils vinrent trouver 'Alî et lui dirent : Tu n'as

pas voulu nous écouter lorsque nous t'avons recommandé de ne point charger ces deux hommes incompétents de juger une chose divine. Maintenant tu es hérétique, et il nous est permis de te tuer. Le lendemain, qui fut un vendredi, quand ʿAlî fut en chaire et prononça le sermon, un homme se leva et dit : Le jugement n'appartient qu'à Dieu! (C'était le mot de ralliement des Khâridjites.) — Tu as raison, répliqua ʿAlî, le jugement n'appartient qu'à Dieu; il faut cependant que l'un des serviteurs de Dieu sur la terre exécute le jugement de Dieu. Vous prétendez qu'il ne faut, parmi les hommes, ni juge ni souverain qui ait la direction des affaires. S'il en était ainsi, la société serait en péril et les hommes se feraient du tort les uns aux autres. Un autre se leva ensuite et dit : Ô ʿAlî (il ne lui donnait pas le titre de « prince des croyants »), le jugement n'appartient qu'à Dieu! Un autre répéta ces paroles; puis un autre, et ainsi plus de cent personnes. ʿAlî, reprenant son discours, dit : J'ai beau vous prodiguer des conseils, vous ne les acceptez pas; et j'ai beau vous déclarer et répéter que c'est vous qui êtes cause de cet arbitrage, vous ne m'écoutez pas. J'ai trois choses à arranger avec vous. Sachez d'abord que je ne vous empêcherai pas d'assister aux réunions dans la mosquée; puis, que, si vous me forcez à vous combattre au nom de la religion, je proclamerai le droit de faire du butin sur vous; et enfin que je vous combattrai seulement si vous avez recours aux armes. Voyant qu'ʿAlî ne voulait pas employer les armes contre eux, ils allèrent trouver leur chef et lui dirent : Il faut renoncer à ce monde et obtenir l'autre. Les hommes qui ont institué cet arbitrage sont des infidèles. Il est temps de le proclamer. En conséquence, ils envoyèrent dans toutes les provinces des messagers pour faire connaître aux habitants la nouvelle doctrine

et pour les engager à se réunir avec eux, à un jour donné, à Nehrewân. Un certain nombre de personnes vinrent, en effet, se joindre aux Khâridjites dans cette ville.

ʿAlî fit faire un appel public, engageant tous ceux qui désiraient prendre part à l'expédition qu'il projetait contre Moʿâwiya à se présenter. Les guerriers vinrent s'enrôler, et ʿAlî partit pour la Syrie. En passant la revue de ses troupes à un endroit près de la frontière, nommé Nokhaïla, il trouva que leur nombre était de vingt mille hommes. Il envoya ensuite un messager aux Khâridjites pour les inviter à rallier ses drapeaux, et un autre à Baçra pour demander un corps d'armée à ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs. Il y avait dans cette dernière ville soixante mille guerriers inscrits au rôle et payés par le trésor. Tous ces hommes se dérobèrent à l'appel du calife, sauf quinze cents soldats, qui partirent sous le commandement d'Aʿhnaf, fils de Qaïs. ʿAbdallah fit convoquer les autres et les harangua en ces termes : Soldats, n'avez-vous pas honte, devant Dieu et devant le prince des croyants, de recevoir, vous tous, la solde, et lorsqu'on a besoin de vous, de ne répondre à l'appel qu'en si petit nombre? Si vous ne partez pas, je ferai rayer vos noms des rôles. En les menaçant ainsi, il ajouta qu'il avait chargé ʿHâritha [fils de Qodâma], de la tribu Saʿd, de former un nouveau camp, où pourraient se rendre ceux qui n'étaient pas allés rejoindre Aʿhnaf. Dix-sept cents hommes seulement se présentèrent. ʿAbdallah écrivit à ʿAlî : Ces hommes de Baçra ne marcheront pas, si tu n'emploies pas la force avec eux. De soixante mille soldats, il n'y en a qu'un peu plus de trois mille qui se soient mis en route. ʿAlî harangua les gens de Koufa et leur dit : Voilà comme les gens de Baçra agissent envers moi! De soixante mille hommes, trois mille seulement sont venus.

Que je puisse au moins compter sur vous! Je n'oublierai certainement pas la reconnaissance que je vous devrai. Les gens de Koufa, en réunissant tous les valets et les pages, fournirent à ʿAlî une armée de soixante mille hommes. Le calife les remercia pour leur zèle.

S'étant mis en marche pour envahir la Syrie, ʿAlî fut informé que les Khâridjites commettaient toutes sortes de violences, qu'ils massacraient des musulmans, en les déclarant infidèles, et qu'ils projetaient de saccager Koufa, quand il serait en Syrie. Cédant aux représentations de ses troupes, qui, voyant leurs foyers en danger, lui demandaient d'en finir d'abord avec les Khâridjites, il se dirigea sur Nehrewân et établit son camp en face de celui des Khâridjites. Dans une conférence qu'il eut avec les chefs khâridjites, il leur demanda la cause de leur révolte. Ils dirent : Tu as chargé deux personnes incompétentes de prononcer le jugement de Dieu, et par là tu t'es rendu coupable d'hérésie. Si tu reconnais ton erreur, tu rentreras dans l'islamisme; sinon tu demeures dans l'incrédulité. ʿAlî répliqua : C'est vous qui m'avez imposé cet arbitrage! — Oui, dirent les Khâridjites, nous avons été infidèles; mais à présent nous sommes rentrés dans l'islamisme. Si tu veux faire cet aveu, nous reconnaîtrons ton autorité. ʿAlî répondit : Dieu m'en garde! Je n'ai jamais abandonné l'islamisme depuis le jour où je l'ai embrassé, étant enfant. ʿAlî ayant vainement insisté, on en vint aux armes. Il y eut un grand nombre de tués. Mais les Khâridjites ne résistèrent pas; le gros de leur armée prit la fuite, et il ne resta au champ de bataille que deux de leurs chefs, avec quatre mille hommes. Parmi ces derniers se trouvait Farwa, fils de Naufal al-Aschdjaʿî, qui, avec cinq cents hommes, se sépara des Khâridjites, en disant : Je ne sais pas pour quelle cause nous

combattrions ʿAlî. Et il se retira à Deskerè. Cent autres vinrent se rendre à ʿAlî. D'autres, au nombre de treize cents, retournèrent à Koufa, soit séparément, soit par groupes de deux. Enfin, les Khâridjites, réduits à seize cents hommes, sous les ordres d'ʿAbdallah, fils de Wahb, furent entourés par l'armée d'ʿAlî et tués jusqu'au dernier. Il y eut parmi ces victimes un homme, nommé Dsou'l-Yad, qui avait une main formée exclusivement de chair molle comme le sein d'une femme. ʿAlî, instruit de cette circonstance, s'écria : L'apôtre de Dieu est véridique! Il m'avait prédit qu'un jour certains hommes se révolteraient contre moi, qu'ils seraient en dehors du droit, que je les tuerais très-légitimement, qu'ils iraient en enfer, et que leur mort me serait comptée comme un mérite. Il m'avait prédit aussi que parmi eux se trouverait un homme qui aurait une main comme le sein d'une femme. ʿAlî défendit d'enterrer les rebelles. Sa propre armée ne comptait que sept morts.

Ensuite ʿAlî dit à ses soldats : Dieu nous a donné la victoire. Maintenant prenons la route de Syrie pour attaquer Moʿâwiya. Ils répliquèrent : Nous venons de finir une guerre; autorise-nous à retourner pour cinq jours dans nos foyers, à Koufa, afin de réparer nos armements. ʿAlî consentit. Mais lorsque les cinq jours furent écoulés, ils ne répondirent pas à son appel répété. Il fut très-affligé et obligé de suspendre son expédition de Syrie. Dès ce moment, son cœur se détacha des habitants de Koufa. Ce fut vers la fin de l'an 37 de l'hégire qu'il rentra dans la ville. Au commencement de l'an 38, il prononça un sermon, dans lequel il leur fit des reproches et dit : Vous m'avez mis dans l'impossibilité de combattre de nouveau Moʿâwiya. Ce fut en cette même année que Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, fut tué en Égypte.

CHAPITRE CIII.

MORT DE MOʿHAMMED, FILS D'ABOU-BEKR.

ʿAlî, ayant faussement soupçonné Qaïs, fils de Saʿd, d'être dans les intérêts de Moʿâwiya, parce qu'il n'avait pas exigé le serment de fidélité des gens rassemblés dans le village de Kharbetâ, l'avait remplacé, dans le gouvernement d'Égypte, par Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr. En lui remettant l'administration de cette province, Qaïs avait conseillé à Moʿhammed de ne point employer la force envers les gens de Kharbetâ, parce qu'ils étaient nombreux. Qaïs s'était ensuite rendu auprès d'ʿAlî, qui se trouvait alors à Ciffîn. Moʿhammed, ne tenant pas compte de l'avis de Qaïs, avait envoyé une armée contre les dissidents, qui, ayant demandé du secours à Moʿâwiya, avaient livré bataille à l'armée de Moʿhammed, l'avaient défaite et lui avaient tué seize cents hommes. Moʿâwiya fut très-satisfait en apprenant que ses manœuvres pour éloigner Qaïs avaient réussi, et qu'ʿAlî l'avait remplacé par Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, qu'il ne considérait pas comme dangereux.

Il y avait en Égypte un homme nommé Moʿâwiya, fils de ʿHodaïdj, qui était à la tête de la populace et qui cherchait à se rendre favorable Moʿâwiya. Il rassembla la populace, s'empara de la ville de Miçr et en chassa Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr. Celui-ci rendit compte de ces faits à ʿAlî, qui reconnut qu'il avait fait une faute en révoquant Qaïs du gouvernement de l'Égypte. Il y envoya deux mille hommes, avec lesquels Moʿhammed attaqua de nouveau les gens de Kharbetâ. Mais il fut encore défait. En recevant cette nou-

velle, ʿAlî dit : Il n'y a que Mâlik al-Aschtar pour gouverner l'Égypte, ou Qaïs, fils de Saʿd. Ce dernier était, depuis la bataille de Ciffîn, chef de la garde du palais à Koufa, tandis que Mâlik était gouverneur de Djezîra et de Mossoul. ʿAlî adressa à Mâlik une lettre dans laquelle il lui disait : Nomme un lieutenant à ta place et viens ici. Je veux te consulter sur l'état de l'Égypte, où mon autorité, représentée par Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, qui est encore jeune et inexpérimenté, est méconnue. Mâlik vint à Koufa et conseilla au calife de donner le gouvernement de l'Égypte à Qaïs. Mais celui-ci refusa de l'accepter. En conséquence, ʿAlî nomma Qaïs gouverneur de l'Aderbîdjân, et Mâlik gouverneur de l'Égypte, en lui adressant ces paroles : Lorsque l'on envoie quelqu'un pour occuper un poste, on lui donne des instructions. Mais toi, tu n'en as pas besoin.

Moʿâwiya, informé de cette nomination, fut très-désappointé, et s'écria : Mâlik est le pire de tous ! Et il chercha aussitôt à le faire mourir avant qu'il arrivât dans la province. Il y avait sur la route d'Égypte un bourg appelé Qolzoum, situé au bord de la mer, où se trouvait un chef nommé Alʿhabasât (?), qui avait des relations d'amitié avec Moʿâwiya. Celui-ci lui dépêcha un messager porteur de nombreux présents et d'un poison violent, et lui fit recommander d'inviter Mâlik à un repas et de l'empoisonner. Ce plan fut exécuté, et Mâlik mourut sur-le-champ. Cette nouvelle, apportée à Koufa par les troupes de Mâlik qui s'en étaient retournées, causa à ʿAlî le plus grand chagrin, tandis que Moʿâwiya s'en réjouit, et reçut, à cette occasion, les félicitations de toute la Syrie. Moʿhammed, fils d'Abou-Bekr, d'après les ordres d'ʿAlî, retourna en Égypte; mais Moʿâwiya le redoutait si peu qu'il disposa immédiatement du gouvernement

de cette province en faveur d'ᶜAmrou, fils d'Al-ᶜÂç. ᶜAmrou quitta la Syrie avec cinq mille hommes, et près de la frontière d'Égypte, Moᶜâwiya, fils de ᶜHodaïdj, lui en amena six mille autres, recrutés parmi la populace. ᶜAmrou adressa ensuite une lettre à Moᶜhammed, et l'invita à quitter la province. Moᶜhammed répondit qu'il voulait combattre, et informa en même temps ᶜAlì de sa situation. ᶜAlì lui répondit : Je suis las de cette affaire. Si tu peux résister, résiste; sinon, reviens. Moᶜhammed, qui n'avait que cinq mille hommes à opposer aux onze mille d'ᶜAmrou, fut battu. Ses troupes prirent la fuite, et lui-même se sauva et se cacha dans une ruine.

Moᶜâwiya, fils de ᶜHodaïdj, avait un fils nommé Kinâna, le même qui avait frappé ᶜOthmân avec le poignard. Moᶜâwiya le fit chercher et lui dit : Mon fils, c'est toi qui as tué ᶜOthmân, et comme on va te faire mourir maintenant, c'est moi-même qui veux te tuer. Et Moᶜâwiya tua son propre fils. ᶜAbd-er-Raᶜhmân, fils d'Abou-Bekr, qui était dans les rangs d'ᶜAmrou, demanda et obtint de lui la vie de son frère Moᶜhammed. Moᶜâwiya, fils de ᶜHodaïdj, instruit de cette circonstance, alla en toute hâte s'emparer de la personne de Moᶜhammed; il le tua, fit placer son corps dans la carcasse de son cheval et le fit brûler. ᶜAmrou lui ayant demandé la cause de cette action, il lui dit : J'ai mis à mort mon propre fils pour le crime commis sur ᶜOthmân, et j'aurais laissé vivre celui-là même qui en était le véritable auteur? À partir du jour où elle apprit la mort de son frère, ᶜÂïscha prononça, après chaque prière, le nom de Moᶜâwiya, fils de ᶜHodaïdj, en l'accompagnant d'une malédiction. Moᶜhammed avait laissé un fils, qui fut adopté et élevé par elle.

ᶜAlì, après que Moᶜhammed l'eut informé de l'état critique

dans lequel il se trouvait, montait chaque jour en chaire et appelait le peuple à s'enrôler pour la guerre d'Égypte. Deux mille hommes seulement avaient répondu à son appel et étaient partis, sous le commandement de Ka^cb, fils de Mâlik. ʿAlî dit alors : Ces hommes sont trop peu nombreux pour être utiles, et ils n'arriveront pas à temps. Et il en fut ainsi qu'il l'avait dit. Ils étaient partis depuis cinq jours, lorsque le calife fut informé par ses espions de la mort de Moʿhammed et de Kinâna. Il lut, du haut de la chaire, la lettre au peuple et fit partir ʿAbdallah, fils de Schoraïʿh, sur une chamelle de course, pour rappeler les soldats qui s'étaient mis en route. ʿAlî prononça ensuite un sermon, dans lequel il reprocha aux gens de Koufa leur attitude, et dit : Vous ne répondez jamais aux appels que je vous adresse: Je prie Dieu qu'il me donne de meilleurs sujets que vous ou qu'il me rappelle à lui, et qu'il vous donne un maître dur et impitoyable. Une certaine tradition rapporte que, dans la même nuit où ʿAlî faisait cette prière, naquit ʿHaddjâdj, fils de Yousef. D'après une autre tradition, ʿHaddjâdj serait né dans la nuit où mourut le calife ʿOmar. ʿHasan de Baçra aurait dit à ce sujet : Quelle nuit néfaste que celle où tant de justice disparut du monde et où tant de crime y fit son apparition !

Par suite de ces événements, ʿAlî pensa devenir fou de douleur, et il s'enferma dans son appartement. Instruit de cette circonstance, ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, craignant que le calife, dans son découragement, n'abandonnât le pouvoir, partit pour Koufa, pour le consoler et pour l'encourager; et il laissa comme son lieutenant à Baçra, Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân.

Lorsque Moʿâwiya apprit qu'ʿAbdallah avait quitté la ville de Baçra, il y envoya ʿAbdallah, fils d'ʿAmr-ben-al-ʿHadhramî,

avec deux mille hommes, afin de sommer les habitants de reconnaître son autorité. ʿAbdallah établit son camp aux portes de la ville et envoya la sommation par un messager. Ziyâd répondit par un refus, mais il ne trouva point d'appui dans Baçra. Comme il n'avait avec lui que cinquante hommes, il fit demander aux chefs de la ville de le protéger jusqu'à ce que le calife envoyât les troupes qu'il lui demanderait, à moins qu'il ne le relevât de son poste. Les chefs ne voulurent pas. Ziyâd leur dit : Protégez-moi, au moins, à cause de l'argent du trésor public que j'ai sous ma garde. Çabra [fils de Schaïmân] consentit à le recevoir dans sa maison. ʿAbdallah prit possession de la ville. A cette nouvelle, ʿAlî fit partir cinq cents hommes commandés par Aʿyan, fils de Dhobaïʿa al-Moudjâschiʿ, qui était de Baçra et qui y avait de nombreuses relations de famille, et auquel il donna les instructions suivantes : Réunis tes gens et tes parents et prends les armes, s'il le faut. Arrivé à Baçra, Aʿyan se rendit à la maison où était caché Ziyâd, et convoqua les Benî-Moudjâschiʿ, qui, un jour, formèrent des lignes de bataille; mais ils discutèrent entre eux et se séparèrent ensuite. Ziyâd fut obligé de se cacher de nouveau, et en informa ʿAlî. Celui-ci lui envoya Djâriya, fils de Qodâma, qui était également de Baçra, et lui donna les mêmes instructions qu'il avait données à Aʿyan. Djâriya rassembla une armée, et, de concert avec Ziyâd, qui sortit de sa retraite, il attaqua ʿAbdallah. Voyant son armée culbutée après avoir subi beaucoup de pertes, ʿAbdallah s'enfuit et chercha asile dans un château, auquel Djâriya fit mettre le feu. ʿAbdallah périt dans les flammes avec soixante et dix autres personnes. Ziyâd réoccupa la ville et annonça la victoire à ʿAlî, qui renvoya ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, à son poste.

CHAPITRE CIV.

LES BENÎ-NÂDJIYA.

Il y avait à Koufa une famille noble, appelée les Benî-Nâdjiya, comptant environ trois cents têtes, dont le chef, Khirrît, fils de Râschid, faisait partie, mais en secret, de la secte des Khâridjites, et détestait ʿAlî. C'est dans sa maison qu'étaient cachés ceux qui avaient survécu aux blessures qu'ils avaient reçues à la bataille de Nehrewân, tandis que ceux qui avaient demandé et obtenu le pardon d'ʿAlî s'étaient répandus dans le Sawâd et dans les montagnes d'Ispâhân, du Kirmân et du Seïstân, où ils cherchaient à faire de la propagande. Khirrît, ayant trouvé l'adhésion de sa tribu, vint auprès d'ʿAlî et lui déclara qu'il ne voulait plus accomplir la prière sous sa direction, à cause de l'arbitrage qu'il avait accepté. Le calife lui proposa de discuter avec lui le texte du livre de Dieu. Khirrît, ayant consenti à une conférence pour le lendemain, mais sachant qu'il ne pourrait pas argumenter avec ʿAlî, s'enfuit, pendant la nuit, avec ses adhérents, dans la direction du Sawâd. Ziyâd, fils de Khaçafa, chargé par ʿAlî de le poursuivre, partit le lendemain avec cent vingt hommes de sa tribu. Le surlendemain, le calife fut informé par un de ses percepteurs d'impôt, que des cavaliers de la tribu de Nâdjî avaient passé par son bourg, qu'ils avaient tué, sous prétexte d'apostasie, un dihqân musulman qui, répondant à leurs questions, avait affirmé la légitimité de la cause d'ʿAlî, et qu'ils avaient laissé partir en paix son compagnon, qui s'était déclar[illegible]hrétien. Le calife, apprenant ensuite qu'ils étaient [illegible] Sawâd, écrivit à Ziyâd,

qui attendait à une étape de Koufa, et lui ordonna de marcher sur leurs traces et d'employer contre eux la force, s'il ne réussissait pas à les ramener par la persuasion. Ziyâd fit ainsi. Les ayant rencontrés à Madsâr, il leur livra un combat dans lequel il perdit deux hommes. Il y eut un grand nombre de blessés des deux côtés. Le soir, chacune des deux troupes regagna son camp; mais, pendant la nuit, les Khâridjites s'enfuirent, et se rendirent, par des chemins détournés, dans les montagnes de l'Ahwâz et d'Ispâhân, entrèrent dans Râm-Hormouz et restèrent dans les montagnes. Khirrît réunit autour de lui un corps de dix mille hommes. Il gagnait les habitants en leur disant qu'il était de Syrie et qu'il voulait venger la mort d'ʿOthmân, et il attirait les Arabes par la promesse d'abolir l'impôt. Ziyâd [fils de Khaçafa], qui était allé à Baçra, avertit le calife de ces circonstances. ʿAlî, après avoir fait partir pour l'Ahwâz deux mille hommes de Koufa, sous les ordres de Maʿqal, fils de Qaïs, chargea ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, d'envoyer à ce général des renforts, de Baçra, au nombre de deux mille hommes. Ces renforts étaient commandés par Khâlid, fils de Maʿdân. ʿAbdallah envoya aussi, conformément aux ordres d'ʿAlî, une armée sous les ordres de Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân, dans la province de Fâris, qui était en révolte et qui avait chassé son gouverneur, Sahl, fils de ʿHonaïf.

Ayant rencontré Khirrît, Maʿqal lui livra bataille. Il y avait dans son armée un homme, nommé Acîb (?), fils d'ʿAbdou'l-Schams er-Râsibî, qui, après avoir été avec les Khâridjites, avait abjuré son erreur, et qui connaissait Khirrît de personne. Il l'assaillit, lui traversa le corps avec sa lance et lui coupa la tête, qu'il fixa au bout de sa lance. A cette vue, les Khâridjites prirent la fuite. Maʿqal les poursuivit, en tua un grand

nombre et fit beaucoup de prisonniers. Ziyâd [qui avait pris part à la lutte] se plaça au centre, planta son drapeau à côté de lui et fit proclamer que tous ceux qui se rallieraient autour de ce drapeau auraient la vie sauve. Les chrétiens et les autres insurgés répondirent à cet appel, tandis que les Benî-Nâdjiya et ceux du parti d'ʿOthmân continuèrent leur fuite. Ils furent tous pris ou tués. Maʿqal rentra à Koufa, et Ziyâd se dirigea vers la province de Perse. Le calife apprit bientôt avec joie que cette province était rentrée dans l'ordre et que les habitants payaient l'impôt. Par la grande discrétion qu'il montrait dans la perception de l'impôt, et par la politique de conciliation qu'il suivait, Ziyâd faisait dire de lui que son administration ressemblait à celle d'ʿOmar et de Nouschirwân. Il se rendit aussi dans le Kirmân et pacifia le pays. Après son retour, il fixa sa résidence à Içtakhr, où il fit construire, entre la ville et le village de Baïdhâ, un château fort qui porte aujourd'hui le nom de Mançour.

CHAPITRE CV.

MOʿÂWIYA ENVOIE DES GOUVERNEURS DANS LE ʿHEDJÂZ ET DANS L'ʿIRÂQ.

Moʿâwiya, étant en possession de l'Égypte, et voyant qu'ʿAlî restait tranquille à Koufa, fit, au commencement de l'an 39, son premier mouvement offensif. Il fit partir un corps de deux mille hommes, sous les ordres de Noʿmân, fils de Beschîr, pour ʿAïn-Tamr, ville située à l'extrême frontière de la Mésopotamie, du côté de la Syrie. Il y avait là un gouverneur d'ʿAlî, nommé Mâlik, fils de Kaʿb, et une garnison de mille hommes. Ceux-ci voyant venir de loin les troupes

de No'mân, prirent la fuite. Cependant Mâlik, avec cent hommes, s'enferma dans la forteresse, avertit 'Alî de sa situation et lui demanda du secours. Le calife engagea les gens de Koufa à marcher au secours de Mâlik, mais personne ne répondit à son appel. Ce fut en vain aussi qu'il prononça un sermon, dans lequel il parla au peuple en termes sévères. Après avoir été assiégé par No'mân pendant un mois, Mâlik, ne comptant plus sur un secours venant de Koufa, fit une sortie avec ses cent compagnons et livra à No'mân un combat qui dura du matin au soir. Dans le voisinage demeurait un chef nommé Mikhnaf, fils de Solaïm, qui envoya une troupe de cinquante cavaliers arabes de la Mésopotamie pour assister Mâlik. Ces hommes arrivèrent à l'heure de la prière du soir, et No'mân, les voyant approcher de loin, crut que leur nombre était plus grand, et que c'étaient des renforts venant de Koufa. Dans la même nuit, il leva son camp et retourna en Syrie.

Mo'âwiya envoya une armée de six mille hommes, sous le commandement de Sofyân, fils d''Auf, contre la ville de Hît, située entre la Syrie et Mossoul. Après en avoir pris possession, ce corps vint attaquer Anbâr, dans le Sawâd. Là se trouvait un gouverneur d''Alî, nommé Aschras, fils de 'Hassân le Bekrite, qui n'avait avec lui que cinq cents combattants, dont la plus grande partie, voyant approcher un corps ennemi de six mille hommes, prirent la fuite. Les deux cents qui restèrent acceptèrent le combat. Aschras et trente soldats furent tués, et tous les autres, blessés. Les Syriens occupèrent Anbâr et pillèrent la ville. A cette nouvelle, 'Alî, transporté de colère, n'adressa point d'appel au peuple, mais il partit seul. Le lendemain de son arrivée au camp de Nokhaïla, les gens de Koufa vinrent le rejoindre, le prièrent

de retourner, en lui représentant que cette affaire n'était pas assez importante pour qu'il entreprît une expédition en personne. ʿAlî envoya alors Saʿd, fils de Qaïs, avec mille hommes à la recherche des envahisseurs. Ce détachement, s'étant avancé jusqu'à la frontière de Syrie sans les rencontrer, revint sur ses pas.

ʿAbdallah, fils de Masʿada le Fezârite, fut envoyé par Moʿâwiya, avec dix-sept cents hommes, contre Taïmâ, qui est la première ville du côté de la Syrie, dans le désert. Il eut pour instructions d'exiger l'impôt de tous les Arabes du désert, et d'avancer ensuite pour s'emparer de la Mecque, de Médine et de tout le ʿHedjâz. Il avait déjà recueilli une certaine partie de l'impôt lorsqu'il fut attaqué, près de Taïmâ, par Mousayyab, fils de Nadjaba le Fezârite, qu'ʿAlî avait expédié contre lui, à la tête de deux mille hommes. Un grand nombre des hommes d'ʿAbdallah furent tués, les autres prirent la fuite dans la direction de la Syrie, et ʿAbdallah lui-même, avec un petit nombre des siens, s'enferma dans le château fort de Taïmâ. Mousayyab, après s'être emparé de tous les chameaux, produit de l'impôt que les Syriens avaient recueilli, mit le feu au château. ʿAbdallah et ses gens demandèrent grâce, et comme ils étaient tous Fezârites et cousins de Mousayyab, celui-ci leur permit de sortir et de regagner la Syrie.

Aux approches du temps du pèlerinage, Moʿâwiya fit partir trois mille hommes, sous les ordres de Dhaʿhhâk, fils de Qaïs, qui reçut l'ordre de détruire les stations dans le désert, de combler les puits, de tuer les Bédouins qui s'y trouvaient et d'arrêter les pèl[illegible] la route de la Mecque, sous prétexte qu'ils ne trou[illegible] d'imâm à la Mecque. Dhaʿhhâk vint d'abord à la [illegible] Wâqiça, la détruisit

et tua les Bédouins. De là il se rendit à la station de Thaʿlabiyya et la traita de même. Il tua tous les cavaliers qui avaient été placés par ʿAlî dans les différentes stations pour escorter les pèlerins d'une étape à l'autre. L'un des notables de Koufa, nommé ʿOmaïr, fils de Masʿoud, qui avait été autorisé par le calife à faire le pèlerinage avec sa propre escorte, fut arrêté en route par Dhaʿhhâk, complétement dépouillé et obligé de s'en retourner. A cette nouvelle, ʿAlî dirigea ʿHodjr, fils d'ʿAdî, à la tête de quatre mille hommes, contre Dhaʿhhâk, dont l'armée fut mise en fuite après avoir perdu beaucoup de morts. Mais l'époque du pèlerinage était passée, et les habitants de l'ʿIrâq et du Khorâsân avaient été empêchés de l'accomplir. Moʿâwiya avait envoyé à la Mecque, pour présider en cette année au pèlerinage des musulmans d'Égypte, du Yemen et de l'Occident, un homme nommé Yezîd, fils de Schadjara. Qotham, fils d'ʿAbbâs, gouverneur d'ʿAlî, qui présidait chaque année au pèlerinage, soit en personne, soit par un délégué, s'opposa à la prétention de Yezîd. On allait en venir aux armes, lorsque les habitants de la Mecque intervinrent, déclarant qu'ils ne permettraient pas qu'il y eût du sang versé pendant le mois sacré et sur leur territoire, et que les pèlerins fussent empêchés d'accomplir la cérémonie. Il fut convenu que les deux prétendants devaient renoncer, et l'on chargea Schaïba, fils d'ʿOthmân, de présider aux cérémonies du pèlerinage.

En cette même année, Moʿâwiya, disant qu'il voulait voir le Tigre, qu'il n'avait jamais vu, se rendit en personne, et accompagné d'une suite peu nombreuse, dans l'ʿIrâq, et vint jusqu'à Mossoul. Après être resté quelques jours aux bords du fleuve, il s'en retourna. Il désirait qu'ʿAlî fût informé de ce voyage et de son séjour dans l'ʿIrâq.

Au commencement de l'an 40 (c'est en cette année qu'ʿAlî fut assassiné), Moʿâwiya chargea Bosr, fils d'Abou-Artâ, de se rendre, à la tête de trois mille hommes, en Arabie, de s'emparer de la Mecque, de Médine et du Yemen, et de soumettre les habitants à son autorité. Bosr, qui était de la tribu qoraïschite des Benî-ʿÂmir-ben-Lowayy, vint d'abord à Médine, d'où Abou-Ayyoub l'Ançâr, le gouverneur établi par ʿAlî, s'enfuit aussitôt, se rendant à Koufa. Bosr, ayant pris possession de la ville sans coup férir, monta en chaire et harangua le peuple. Il parla, en versant des larmes, du meurtre d'ʿOthmân, et s'écria : Naddjâr! Mokhâriq! Zoraïq! (c'étaient des serviteurs d'ʿOthmân) où est votre maître? Toute l'assemblée fut touchée aux larmes, et Bosr continua ainsi : Pourquoi pleurez-vous? C'est vous qui avez tué ʿOthmân! Certes, si je voulais agir sans l'autorisation du prince des croyants, Moʿâwiya, je ne laisserais pas un seul homme d'entre vous vivant! Maintenant, quiconque ne prêtera pas le serment de fidélité à Moʿâwiya aura la tête coupée. Il descendit ensuite de chaire, et tous les habitants de Médine prêtèrent serment à Moʿâwiya. Djâbir, fils d'ʿAbdallah l'Ançâr, s'était caché. Il fut cherché, et comme on ne le trouvait pas, sa maison fut détruite. Djâbir se rendit auprès d'Oumm-Salama, l'une des femmes du Prophète, pour lui demander conseil. Oumm-Salama, qui elle-même était du parti d'ʿAlî, lui dit : Prête le serment, et ne cours pas à ta perte; car c'est Moʿâwiya qui réussira. Djâbir prêta le serment. Après avoir nommé Abou-Horaïra lieutenant de Moʿâwiya à Médine, Bosr, fils d'Abou-Artâ, se rendit à la Mecque. Qotham, fils d'ʿAbbâs, s'enfuit, et les habitants de la ville prêtèrent serment à Moʿâwiya. Abou-Mousa al-Aschʿarî voulut quitter la ville en secret, mais [illegible] fait arrêter, lui demanda

pourquoi il voulait fuir. — Je craignais que tu ne me fisses tuer, répondit Abou-Mousa. Bosr répliqua : Mo'âwiya m'a défendu de tuer aucun des compagnons du Prophète. Après avoir reçu son serment, Bosr lui rendit la liberté et partit pour le Yemen.

Instruit de tous ces faits, 'Alî fit partir pour Médine Djâriya, fils de Qodâma, et Wahb, fils de Mas'oud, avec quatre mille hommes. Abou-Horaïra prit la fuite. Le calife envoya ensuite à Mo'âwiya le message suivant : Ce massacre des musulmans et ces attaques de la Syrie contre l''Irâq, et de l''Irâq contre la Syrie, ont déjà duré trop longtemps. Stipulons que tu resteras en possession de la Syrie, et moi, de l''Irâq. Mo'âwiya refusa ce traité. D'après une autre tradition, ç'aurait été Mo'âwiya qui aurait proposé ces conditions, et 'Alî les aurait rejetées. Djâriya, fils de Qodâma, demeura à Médine jusqu'à la mort d''Alî.

Lorsque Bosr, fils d'Abou-Artâ, vint dans le Yemen, 'Obaïdallah, fils d''Abbâs, gouverneur de cette province, prit la fuite; mais ses bagages furent arrêtés en route et pris. Bosr mit aussi la main sur les deux jeunes fils d''Obaïdallah, qui avaient été confiés à un chamelier. Celui-ci, voyant qu'on allait les tuer, dit à Bosr : Quel est le crime de ces enfants? Si tu veux les faire mourir, fais-moi mourir d'abord. — Soit, répliqua Bosr ; et il fit égorger l'homme et les enfants. Bosr ne quitta le Yemen, pour retourner auprès de Mo'âwiya, qu'après la mort d''Alî.

Dans cette même année, 'Abdallah, fils d''Abbâs, se sépara d''Alî. Abou'l-Aswad al-Doïlî, lieutenant d''Alî à Baçra, avait accusé 'Abdallah auprès du calife de s'être approprié l'argent du trésor public. En effet, après que Ziyâd fut parti pour prendre le gouvernement de la province de Perse, le trésor

public était resté sous la garde d'ʿAbdallah. ʿAlî lui écrivit une lettre sévère, dans laquelle il lui disait : Si tu prends l'argent du trésor, je te punirai. Envoie-moi tes comptes de recettes et de dépenses. ʿAbdallah, blessé de cette demande, fit savoir au calife qu'il ne tenait pas à conserver le gouvernement de Baçra et qu'il résignait son poste. Il partit pour la Mecque en emportant ses richesses, qui provenaient, disait-il, de ses appointements accumulés dans le trésor, et en se faisant escorter par vingt cavaliers de sa propre tribu. ʿAlî fut très-affligé de cette rupture. Moʿhammed-ben-Djarîr n'a pas rapporté une tradition qui se trouve dans d'autres ouvrages, à savoir qu'en cette même année le frère du calife, ʿAqîl, fils d'Abou-Tâlib, se rendit en Syrie et prêta serment à Moʿâwiya. En recevant cette nouvelle douloureuse, ʿAlî versa des larmes et composa le distique suivant :

Celui qui t'abandonne au jour de l'adversité n'est pas ton frère.
C'est celui qui reste avec toi dans les bons comme dans les mauvais jours; celui qui se réjouit de ton bonheur et qui s'afflige de ton malheur.

Dans le courant de cette année, ʿAlî fut accablé de tous côtés par le malheur, et son sort semblait décliner vers la perte. Enfin, le vendredi dix-septième jour du mois de ramadhân, il trouva la mort du martyre. Une autre tradition rapporte que cet événement eut lieu au mois de rabîʿa second. Mais la vérité est qu'ʿAlî fut tué dans le mois de ramadhân.

CHAPITRE CVI.

MORT DU CALIFE ʿALÎ.

Dans les commencements de l'an 40 de l'hégire, trois hommes, à savoir : ʿAbd-er-Raʿhmân, fils de Mouldjam ; Borak, fils d'ʿAbdallah, et ʿAmr, fils de Bekr, le Temîmite, s'entretenaient dans la mosquée de Koufa. Ibn-Mouldjam était d'origine égyptienne; il avait fait partie du groupe des gens qui étaient venus à Médine pour tuer ʿOthmân, et s'était rendu ensuite à Koufa. Tous trois professaient la doctrine des Khâridjites. Ils prétendaient qu'il ne fallait pas d'imâm sur la terre, que personne ne devait juger le jugement de Dieu, et que tous les hommes [qui n'étaient pas de leur opinion] étaient plongés dans l'erreur. Or ces hommes causaient de la bataille de Nehrewân, plaignaient ceux qui y avaient trouvé la mort et maudissaient ʿAlî, de même que Moʿâwiya et ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç [comme étant les auteurs de tous ces maux]. Enfin l'un d'eux dit : Si nous avions seulement des compagnons pour pouvoir les combattre! ʿAbd-er-Raʿhmân répliqua : Si nous ne trouvons pas de compagnons, nous pouvons, nous trois, en sacrifiant notre vie à Dieu, tuer ces trois hommes; chacun de nous en frappera un, et si nous sommes pris et mis à mort, nous sommes au moins sûrs d'aller en paradis. Les autres approuvèrent ce projet. Ibn-Mouldjam s'engagea à tuer ʿAlî, Borak voulut se rendre à Damas pour tuer Moʿâwiya, et ʿAmr dit qu'il irait en Égypte et donnerait la mort à ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç. ʿAbd-er-Raʿhmân exposa ensuite à ses compagnons de quelle façon il voulait exécuter son projet. Il se proposait de frapper le

calife au moment où il viendrait, à la pointe du jour, présider à la prière. Les deux autres déclarèrent qu'ils agiraient de même. Ils convinrent ensuite que les trois victimes devaient tomber le même jour, afin qu'il n'y eût pas de survivant qui pût s'emparer de l'empire, et que l'exécution devait avoir lieu au mois de ramadhân, parce que, dans ce mois les mosquées étant remplies de monde, il y aurait possibilité pour eux de s'échapper. Ils choisirent le vendredi, dix-septième jour de ramadhân, et après avoir trempé leurs sabres dans du poison, ils se séparèrent. Borak partit pour la Syrie, et ʿAmr pour l'Égypte, et ʿAbd-er-Raʿhmân resta à Koufa.

Au jour convenu, Borak se trouvait mêlé aux fidèles dans la mosquée de Damas, à l'heure de la prière du matin. Lorsque Moʿâwiya entra, Borak se leva comme tous les autres, prit son sabre à la main, et au moment où l'émir était près du *miʿhrâb* et récitait la prière, il le frappa. Moʿâwiya, qui s'était baissé pour accomplir la prosternation, fut atteint seulement dans la région des reins; le sabre traversa la chair et les os. Moʿâwiya tomba par terre. Il ordonna de continuer la prière. Après avoir été transporté dans sa maison, il fit amener devant lui Borak, qui avait été saisi, et l'interrogea. Borak lui fit part de la conspiration qu'il avait ourdie avec ses deux compagnons. Moʿâwiya donna l'ordre de le tuer. Son médecin, après avoir examiné la blessure, déclara que le sabre qui l'avait produite avait été trempé dans du poison, lequel pourrait se répandre dans tout le corps, si l'effet n'en était pas immédiatement détruit; qu'il n'y avait que deux moyens d'obtenir ce résultat : l'un consistait à brûler la blessure avec le fer rouge, et l'autre était l'emploi d'une médecine qui détruirait l'effet du poi[illegible] en même temps la faculté

génératrice. Moᶜâwiya, qui avait déjà deux fils, choisit le second de ces deux remèdes, ne voulant pas s'exposer à la douleur de la cautérisation. Après sa guérison, il fit construire dans la mosquée une clôture, dans laquelle il se tenait toujours pendant la prière.

ᶜAmr, fils de Bekr, qui s'était rendu en Égypte, attendit dans la grande mosquée de Miçr la victime qu'il avait choisie. Il était d'usage que les gouverneurs des provinces remplissent eux-mêmes les fonctions d'imâm et présidassent à la prière dans la mosquée principale. Or il arriva que, le jour qui avait été fixé pour son meurtre, ᶜAmrou fut empêché d'aller à la prière du matin, ayant été pris de coliques pendant la nuit; et il chargea le chef de sa garde, Khâridja, fils d'Abou-ᶜHabîba al-ᶜÂmirî, de présider à sa place. Quand celui-ci entra dans la mosquée, ᶜAmr se précipita sur lui, le frappa de son sabre et le tua. Il fut saisi et amené devant ᶜAmrou, fils d'Al-ᶜÂç, qui lui demanda pour quelle raison il avait tué cet homme. ᶜAmr répondit : C'est toi que j'ai voulu tuer! ᶜAmrou dit : Tu as voulu me tuer, et Dieu t'a tué. Cette parole est devenue proverbe. Puis il donna l'ordre de faire mourir ᶜAmr.

ᶜAbd-er-Raᶜhmân, fils de Mouldjam, qui était resté à Koufa, demeurait dans le quartier des Benî-Kinda. Ceux-ci étaient en majeure partie Khâridjites; ils avaient perdu plusieurs des leurs à la bataille de Nehrewân, et étaient ennemis mortels d'ᶜAlî. Il y avait parmi eux une femme, la plus belle femme de Koufa, nommée Qotâm, fille de Schidjna, dont le père, le frère, l'oncle et douze autres parents avaient trouvé la mort à Nehrewân. Ibn-Mouldjam aimait cette femme et demanda sa main. La femme lui dit : Tu n'es pas en état de me payer le don nuptial. — Je donnerai tout ce que tu de-

manderas, répliqua Ibn-Mouldjam. — Je demande, reprit la femme, trois mille dirhems, une servante, un esclave et la tête d'ʿAlî. Ibn-Mouldjam dit : Tu auras tout cela; car moi-même je suis venu d'Égypte pour tuer ʿAlî. Qotâm pensa d'abord qu'il plaisantait; mais lorsqu'il lui en eut dit davantage, elle reconnut qu'il parlait sérieusement. En conséquence, elle lui promit de devenir sa femme aussitôt qu'il aurait accompli les conditions exigées par elle. Qotâm lui dit ensuite : Il te faut, pour exécuter ton projet, un compagnon. Ibn-Mouldjam répondit : Si j'en trouve un, tant mieux. Mais il me faut un homme qui puisse garder le secret. Qotâm alla trouver un homme de la tribu de Temîm, nommé Werdân, qui souvent avait dit devant elle que, s'il trouvait un compagnon, il tuerait ʿAlî. Elle lui fit faire la connaissance d'Ibn-Mouldjam, et ces deux hommes se concertèrent avec un autre Khâridjite, nommé Schebîb, fils de Badjara, des Benî-Aschdjaʿ, et, au jour fixé d'avance, ils se rendirent à la mosquée. Ibn-Mouldjam et Schebîb se placèrent chacun d'un côté de la porte par laquelle devait passer le calife, avec l'intention de le frapper tous deux en même temps, au moment où il entrerait, espérant qu'au moins l'un d'eux ne le manquerait pas. Quant à Werdân, ils lui avaient recommandé de se tenir devant la mosquée, et dans le cas où eux-mêmes auraient manqué la victime et pendant que tout le monde serait occupé à s'emparer d'eux, de se précipiter sur le calife et de le frapper à son tour. Au moment où ʿAlî entra dans la mosquée, les deux conjurés qui l'attendaient se précipitèrent sur lui. Le sabre de Schebîb alla frapper l'un des montants de la porte, tandis que le coup d'Ibn-Mouldjam atteignit le calife au côté ou, d'après une autre tradition, à la tête. ʿAlî s'écria : Saisissez cet hor[illegible] Pendant que l'on était occupé

à s'emparer d'Ibn-Mouldjam, Schebîb et Werdân prirent la fuite. Le premier réussit à s'échapper en se mêlant à la foule, et ne fut plus retrouvé. Werdân se sauva dans une maison, où il fut tué par ceux qui l'avaient suivi.

ʿAlî, après avoir été transporté dans sa maison, se fit amener Ibn-Mouldjam, et lui demanda quel était le motif de son action. Ibn-Mouldjam répondit : C'est que je considère légalement permis de te tuer, à cause du grand nombre de musulmans que tu as fait mourir, et à cause du sang innocent que tu as versé. Le calife dit à ʿHasan : Tiens cet homme sous bonne garde. Si je guéris de cette blessure, je sais ce que j'aurai à faire avec lui. Si je succombe, fais-le mourir. ʿHasan le garda enchaîné dans son appartement. Le lendemain Oumm-Kolthoum, fille d'ʿAlî, se trouva chez ʿHasan et pleura. En apercevant Ibn-Mouldjam, elle lui dit : Maudit! aujourd'hui le prince des croyants est mieux, et toi plus mal! Ibn-Mouldjam répliqua : Si ton père est mieux, pourquoi pleures-tu? Ce sabre m'a coûté mille dirhems, et j'ai payé mille dirhems le poison dans lequel il a été trempé. Celui qui en est frappé ne peut vivre.

Le lendemain du jour où il avait été frappé, le calife fit ses dernières recommandations au peuple et à ses fils. On lui demanda si, après sa mort, il fallait proclamer ʿHasan son successeur. Il répondit : C'est à vous de décider. Je ne vous dirai rien à cet égard. Je me borne à parler de choses privées. Il mourut le troisième jour. ʿHasan et ʿHosaïn procédèrent à la lotion funéraire, assistés d'ʿAbdallah, fils de Djaʿfar. Ils ensevelirent ʿAlî, récitèrent sur son corps la prière de neuf *tekbîr*, et l'enterrèrent dans le palais de Koufa. ʿHasan, proclamé le lendemain, donna l'ordre de mettre à mort Ibn-Mouldjam. Celui-ci dit : Laisse-moi vivre jusqu'à ce que

je t'aie assuré le califat. Tu pourras me tuer ensuite, si tu veux. — Que veux-tu faire? demanda ʿHasan. — J'irai tuer Moʿâwiya, et je m'engage à revenir ici. ʿHasan néanmoins persista dans sa décision, et Ibn-Mouldjam fut brûlé.

CHAPITRE CVII.

GÉNÉALOGIE D'ʿALÎ [ET AUTRES DÉTAILS SUR SA VIE].

ʿAlì était fils d'Abou-Tâlib, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, fils de Hâschim, fils d'ʿAbd-Manâf. Sa mère était Fâtima, fille d'Asad, fils de Hâschim, fils d'ʿAbd-Manâf. Quant à son extérieur, ʿAlì était brun, de taille moyenne; il avait de grands yeux et le ventre proéminent; le devant de sa tête était chauve. Il mourut de la mort des martyrs, à l'âge de soixante-trois ans, après avoir exercé le pouvoir pendant quatre ans et neuf mois. Il avait épousé neuf femmes. Aussi longtemps que Fâtima vécut, elle resta sa seule épouse. Après la mort de Fâtima, il épousa d'abord Oumm al-Benîn, fille de ʿHarâm, fils de Rabîʿa, fils de Khâlid, de la tribu de Kilâb; puis Laïla, fille de Masʿoud, fils de Khâlid, de la tribu de Temìm; ensuite Asmâ, fille d'ʿOmaïs, et Oumm-ʿHabîba, fille de Rabîʿa, de la tribu de Thaghlab (quelques-uns disent qu'elle était esclave); ensuite Omâma, fille d'Abou'l-ʿÂç. La mère d'Omâma était Zaïnab, fille du Prophète. Les autres femmes d'ʿAlì furent : Khaula, fille de Djaʿfar, fils de Qaïs, de la tribu des Benì-ʿHanîfa; Oumm-Saʿìd, fille d'ʿOrwa, fils de Masʿoud, le Thaqîfite; enfin Makhabbât, fille d'Imrou'l-Qaïs. Au moment de sa mort, trois seulem[...] mmes lui étaient restées, savoir : Asmâ, Oumm[...] aula.

ʿAlì eut quinze fils [...] du Prophète, lui avait

donné ʿHasan, ʿHosaïn et Mouʿhassan. Ce dernier mourut en bas âge. Oumm al-Benîn était mère d'ʿAbbâs, d'ʿAbdallah, de Djaʿfar et d'ʿOthmân. ʿAbdallah, Djaʿfar et ʿOthmân périrent à Kerbelâ, avec ʿHosaïn. ʿAlî avait eu deux fils d'Asmâ, savoir : Yaʿhya et ʿAun; deux autres, ʿObaïdallah et Abou-Bekr, de Laïla. Ceux-ci furent également tués à Kerbelâ. Il avait trois fils du nom de Moʿhammed : Moʿhammed l'aîné avait pour mère Khaula; il était connu sous le nom de fils de la ʿHanîfite. L'autre Moʿhammed était fils d'Omâma, et le troisième, Moʿhammed le jeune, était fils d'Asmâ. Enfin Oumm-ʿHabîba donna à ʿAlî son fils ʿOmar. Treize de ces fils vivaient au moment où ʿAlî mourut. Les filles d'ʿAlî, qui toutes lui survécurent, étaient au nombre de dix-huit : Zaïnab l'aînée et Oumm-Kolthoum l'aînée étaient nées de Fâtima; Ramla l'aînée [et Oumm-ʿHasan], d'Oumm-Saʿîd; et Roqayya, d'Oumm-ʿHabîba. Voilà cinq filles d'ʿAlî nées de femmes libres, dont les mères sont connues. Les noms des treize autres, nées d'esclaves, étaient : Oumm-Hânî, Maïmouna, Zaïnab la jeune, Ramla la jeune, Fâtima, Omâma, Khadîdja, Oumm-Salama, Oumm al-Kerâm, Djomâna, Nafîsa, Oumm-Djaʿfar et Oumm-Kolthoum la jeune. ʿAlî avait encore une fille, plus jeune que toutes celles que nous venons de mentionner (elle n'avait que trois ans au moment de la mort du calife), nommée ʿHâritha, fille de Makhabbât, fille d'Imrou'l-Qaïs. Le calife, même en public, l'avait toujours auprès de lui et la tenait sur ses genoux. Elle avait pour habitude de prononcer le son de la lettre *lam*, que sa langue ne pouvait produire, comme un *dsal*. Quand on lui demandait de quelle tribu était sa mère, elle répondait : De la tribu de *Kadsab* (au lieu de *Kalab*). Mais, malgré son jeune âge, elle s'apercevait que c'était une faute; et lorsqu'on lui adres-

sait dans la suite la même question, elle répondait : De la tribu de *ouao ouao*, voulant désigner ainsi les Benî-Kilâb (chiens). Tout le monde était étonné de ce degré d'intelligence dans une petite fille.

Toutes ces filles d'ʿAlî eurent de nombreux descendants. Mais seulement cinq de ses fils perpétuèrent sa race, savoir : ʿHasan ; ʿHosaïn ; Moʿhammed, fils de la ʿHanîfite ; ʿAbbâs, et ʿOmar. Ce dernier survécut à tous ses frères ; il atteignit l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES.

Page 4, ligne 7 : *Ils partirent ainsi*. . . Les manuscrits E, J ajoutent « en secret. » Ce mot est de trop; c'est le reste d'une autre tradition, relative au départ des Qaïnoqâ', celle qui se trouve dans le manuscrit F, qui dit : « Les Qaïnoqâ' étaient des juifs, avec lesquels le Prophète avait fait un traité. Or il fut averti qu'ils étaient partis en abandonnant leurs maisons et qu'ils étaient tombés dans la misère. Ils étaient tous artisans, et les gens de Médine étaient affligés de leur départ. Le Prophète rasa leur forteresse, » etc.

P. 22, l. 1 : *Mirba', fils de Qaïzhî.* Manuscrits : « Râfi', fils de Qobtî. » J'ai corrigé d'après le Sîrat ar-Rasoul.

P. 22, l. 5 : *Sa'd, fils de Zaïd.* Manuscrits : « Sa'îd, fils de Zaïd. »

P. 37, l. 6 : *A'hâbisch.* Les manuscrits qui contiennent ce passage (E, J, K, B, L) portent : حبشان « Abyssiniens. »

P. 49. Les chapitres XII à XIV manquent dans le manuscrit F.

P. 60. Les manuscrits E, J, K, F, B, L placent l'expédition contre les Qoraïzha avant celle du Fossé, et celle-ci avant l'expédition de Doumat-Djandal.

P. 61, avant-dernière ligne : Le manuscrit G donne de plus l'énumération des forces de l'ennemi : « Dix mille Qoraïschites, commandés par Abou-Sofyân; deux mille Benî-Fezâra, conduits par 'Oyaïna, et quatre mille juifs des Qoraizha, gagnés à la cause des alliés par 'Hoyayy. »

P. 72, l. 20 : *Dsou-Qore* [illegible] tous les manuscrits.

P. 74, l. 7 : *près d'un certain puits.* E, J, K, F, B, L : بر سر اين آب, c'est-à-dire à Dsou-Qoroud.

P. 78, dernière ligne : *'Hamna, fille de Dja'hsch.* D'après les manuscrits E, J, K, B, L, F, ce fut Zaïnab elle-même qui rendit ce témoignage, au nom de sa sœur.

P. 88, l. 13 : *va pour les rassurer.* Les manuscrits portent بنترسان. Le manuscrit G raconte qu'Abou-Sofyân sortit de la Mecque et attaqua les musulmans. Le Prophète, ne voulant pas combattre pendant l'époque sacrée, ordonna de le repousser sans prendre les armes. Les musulmans firent six prisonniers, que le Prophète fit relâcher.

P. 94, l. 7 : *Al-Adhkham, fils d'Abdjar.* A : اصحم بن ابحر. G : صحد (ou صحر) بن ابحر. E : الاصحم بن ابجر. J : اصحم بن ابحر. K : الاصحم بن الجبر.

P. 95, l. 8 : *Arhâ, fils d'Al-Adhkham.* A : رهان بن اصحم.

P. 95. Le manuscrit G rapporte que le vaisseau, parti de l'Abyssinie, fit naufrage, mais que l'envoyé du Prophète et ses compagnons de voyage arrivèrent sains et saufs à Médine. Le même manuscrit raconte que Héraclius, qui connaissait le portrait du Prophète par l'Évangile, reçut l'envoyé musulman avec honneur et consulta le principal évêque, qui proclama également la vérité de la mission de Mo'hammed. Héraclius convoqua ensuite les Grecs et leur proposa d'embrasser l'islamisme. Ceux-ci menacèrent de le tuer.

P. 103, l. 8 : *Le Prophète renvoya l'armée à Médine.* G, E, K : « il retourna à Médine et partit de là pour Fadak. »

P. 111, l. 7 : *Maïmouna.* F : « fille d''Abbâs. »

P. 117, l. 8 : *trois mille hommes.* E, J, K, B, L : « mille hommes. »

P. 117, l. 12 : *'Abdallah, fils de Rewâ'ha.* A, E, J, K, B, L : « Khâlid, fils de Walid. » De même le manuscrit F, qui cependant nomme plus loin, comme quatrième, 'Abdallah-ben-Rewâ'ha.

P. 117, l. 20 : *cent mille hommes.* Ainsi le manuscrit G. Les autres manuscrits portent : «deux cent mille hommes.»

P. 119, l. 16 : *Khâlid, qu'il avait autrefois ainsi surnommé.* G : «Il lui donna ce jour-là le nom de *glaive de Dieu.*»

P. 124, l. 3 : *Abou-Rouhm.* Manuscrits : ابو درهم.

P. 130, l. 16 : *tribus confédérées.* Les manuscrits portent سياهان ou سياهها.

P. 132, l. 9 : *Taïm-ibn-Ghâlib.* Manuscrits : «Benî-Temîm.»

P. 132, l. 18 : *'Howaïrith, fils de Noqaïds.* Manuscrits : «. . . . . fils de Rabî'a.»

P. 139, l. 24 : *Après ces événements...* Les épisodes suivants, jusqu'à la fin du chapitre, ne se trouvent que dans le manuscrit A. Le manuscrit G mentionne brièvement la destruction des idoles.

P. 143, l. 17 : *trente mille hommes.* J : «quatre mille.»

P. 148, l. 4 : *Kalada, fils d'Al-Djabal.* Ainsi dans A. Les autres manuscrits portent : «Kinâna, fils d''Aqîl.»

P. 151, l. 8 : *Osmâ.* Ainsi tous les manuscrits.

P. 171, l. 14 : *Rosoub et... Mikhdsam.* Ainsi dans G. Les autres manuscrits portent بيضا et محرم.

P. 174. Le chapitre XXXVI manque dans le manuscrit F.

P. 175, l. 4 : *Or ils vinrent alors de nouveau.* E, J, K, B, L : «ils revinrent alors avec les Benî-Nadhîr.»

P. 176, l. 18 : *Zor'a-Dsou-Yezen.* A : «Zor'a-ben-Dsou-Yezen.»

P. 179, l. 19 : *Dh*[illegible] [illegible]s : صمصام.

P. 180, l. 4 : *Qaïs, fils de 'Hoçaïn.* A : بن الحسير. E, J, K, B, L : «fils de 'Hakîm.»

P. 184, l. 18 : *Arbad.* A : «Zaid.» G : «Arbad» et «Aryad.» E : «Bodaïl.» J : «Badlîl.» K : «Bedr.»

P. 186, l. 23 : *cinq jours avant la fin du mois.* E, J, K, B, L : «neuf jours.»

P. 187. Les chapitres XXXVIII à XLVI manquent dans le manuscrit F.

P. 187, chap. XXXVIII. Les noms des expéditions diffèrent dans les différents manuscrits. Tous mentionnent dans le nombre plusieurs campagnes auxquelles Mo'hammed n'a pas pris part.

P. 191, l. 4 : *'Abdallah, fils d'Al-Asad.* Manuscrits : «'Abdallah-ben-abou-Salama» ou «ben-Salama.»

P. 193, l. 13 : *dix femmes.* E, J, K, B, L : «douze femmes.» Les mêmes manuscrits rapportent que Qotaïla mourut avant la consommation du mariage.

P. 194, l. 8 : *Çâ'a.* A : صناعه.

P. 194, l. 20 : *Çafiyya, fille de Boschâma*... Les manuscrits portent : «fille d'Osâma, de Khaïbar.»

P. 195, l. 19 : *que le Prophète en avait hérité de son père.* E, J, K, B, L : «qu'il avait appartenu à l'une de ses femmes et qu'il en avait hérité.»

P. 196, l. 20 : *de la ville d'Ispahân.* E, K, B, L : «de la ville de Schâpour.» J : «de la ville de Nischâpour.»

P. 196, l. 27 : *Anasa.* G : «Anîsa.» Les autres manuscrits : أبسيه.

P. 197, l. 12 : *Yasâr.* E, J, K, B, L : «Ribâ'h.»

P. 199, l. 5 : *Sakb.* E, J, K, B, L : ملوح.

P. 199, l. 9 : *Mortadjiz*. E, J, K, B, L : عقاب.

P. 199, dernière ligne : *Qaçwa*. E, J, K, B, L : فضول.

P. 203, l. 1 : *une excroissance... entourée de poils...* E, J, K, B, L ajoutent : «il en sortait une lumière brillante.»

P. 205, l. 13 : *Aswad ou 'Aïhala*. G, E, J, K, B, L : «Aswad et 'Aïhala.»

P. 206, l. 28 : *le Prophète rentra chez lui...* Le manuscrit A ajoute que, tout en étant très-malade, il passait chaque nuit chez une de ses femmes et accomplissait, selon le droit, le devoir conjugal; il se traînait, appuyé sur 'Alî et Fadhl, d'un appartement à l'autre.

P. 209, l. 27 : *Alors un homme, nommé 'Okkâscha...* A ajoute : «Ce récit [n']a [pas] été rapporté par Mo'hammed-ben-Djarîr; mais il se trouve dans les recueils des traditions.»

P. 216, l. 8 : ... *l'esclave doit être affranchi à la mort de son maître.* A ajoute : «Mo'hammed-ben-Djarîr a rapporté dans cet ouvrage la recommandation relative au bois à nettoyer les dents; mais il n'a pas rapporté les autres recommandations.»

P. 219, chapitre XLIII. Le manuscrit E donne en détail les discours prononcés par différents Ançâr avant l'élection d'Abou-Bekr. Ces discours ne diffèrent pas sensiblement les uns des autres. Le premier qui parla avant l'arrivée d'Abou-Bekr, d''Omar et d'Abou-'Obaïda, fut Khozaïma, fils de Thâbit Dsou-Schehâtaïn; puis vint Osaïd, fils de 'Hodhaïr, de la tribu d'Aus, qui parla en faveur des Qoraïschites; mais les Ançâr lui imposèrent silence. Sa'd le Borgne fait un discours dans le même sens qu'Osaïd. 'Owaïm, fils de Sâ'ida, parle ensuite. Ma'n, fils d''Adî, fait valoir les droits d'Abou-Bekr en particulier. Après l'arrivée de ce dernier et des autres Mohâdjir, Thâbit, fils de Qaïs, l'orateur des Ançâr, prend la parole et expose les mérites des Ançâr et leurs prétentions. Abou-Bekr lui répond et propose de donner le pouvoir à 'Omar ou à Abou-'Obaïda. Thâbit, fils de Qaïs, démontre qu'en acceptant cette proposition, les Mohâdjir seraient en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'ils prétendaient [illegible] te avait désigné Abou-Bekr comme son

successeur. Après une longue discussion à ce sujet, 'Hobâb, fils de Moundsir, propose d'élire deux chefs. Osaïd, fils de 'Hodhaïr et Beschîr, fils de Sa'd, s'opposent à ce projet. Après un nouveau discours de 'Hobâb, 'Omar prend la parole et expose les dangers de deux pouvoirs distincts. Thâbit, fils de Qaïs, engage une discussion avec 'Omar. 'Hassân, fils de Thâbit, récite des vers. Un tumulte s'éleva alors dans l'assemblée et on allait en venir aux mains. Sa'd, fils d''Adî, rétablit le calme et parle en faveur des Mohâdjir. 'Omar prend ensuite la parole et cite une déclaration du Prophète confirmée par le témoignage de Beschîr, fils de Sa'd, à savoir que les chefs religieux devaient toujours appartenir à la famille de Koraïsch. Après qu'il eut prêté serment à Abou-Bekr, Beschîr fit de même, en s'écriant: Je veux être le premier parmi les Ançâr à lui prêter le serment de fidélité! 'Hobâb, fils de Moundsir, l'accuse de n'avoir pris ce parti que par jalousie envers son cousin Sa'd, fils d''Obâda. 'Hobâb tire ensuite son sabre, mais les autres Ançâr l'empêchent d'en faire usage. Il leur prédit que leurs enfants auront à subir, de la part des successeurs d'Abou-Bekr, les conséquences funestes de cette élection. Tous les Khazradj, les uns après les autres, prêtent ensuite le serment. Dans le trouble, Sâ'd, fils d''Obâda est renversé et foulé aux pieds par la foule. 'Omar s'écrie : Tuez-le, l'hypocrite! Quelques-uns prétendent que Sa'd fut tué ce jour-là.

'Abd-er-Ra'hmân, fils d''Auf, s'adressant aux Ançâr, leur dit : Malgré vos mérites, que nous reconnaissons d'ailleurs, il n'y a point parmi vous d'hommes comme Abou-Bekr, 'Omar, 'Othmân et Abou-'Obaïda. Zaïd, fils d'Arqam, lui répond par une énumération des hommes distingués parmi les Aus et les Khazradj. Il mentionne Sa'd, fils d'Obâda; Sa'd, fils de Mo'âds; Obayy, fils de Ka'b; Mo'âds, fils de Djabal, et d'autres. Abou-Bekr, informé de cette discussion, blâme 'Abd-er-Ra'hmân d'avoir renouvelé la lutte.

Abou-Bekr ayant fait appeler 'Alî, celui-ci se présenta devant lui dans l'assemblée des musulmans. 'Omar l'engagea à prêter le serment de fidélité. 'Alî dit : Vous autres Mohâdjir, vous n'avez décidé les Ançâr à vous céder qu'en faisant valoir votre parenté avec le Prophète. Mais moi, je puis faire valoir devant vous la même raison, car je suis son parent le plus proche. Reconnaissez mes droits comme les Ançâr ont reconnu les vôtres. Et il refusa de rendre hommage au nouveau calife, malgré les menaces d''Omar et les supplications d'Abou-'Obaïda. Beschîr, fils de Sa'd, dit alors : Si l'on t'avait entendu avant de prêter le serment, il n'y aurait pas eu deux personnes qui se fussent opposées à ton élection. Mais tu es resté chez toi, et l'on a pensé que tu ne

désirais pas le pouvoir. — Devais-je, répliqua ʿAlî, quitter le corps du Prophète et, au lieu de préparer son ensevelissement, venir disputer le pouvoir? Abou-Bekr lui dit : Si j'avais su que tu désirais le pouvoir, je n'aurais pas agi comme je l'ai fait. Maintenant que l'on m'a prêté serment, il serait bon que tu le prêtasses aussi; mais je ne veux pas te forcer et je t'accorde un délai pour réfléchir. ʿAlî retourna chez lui et ne prêta le serment que soixante et dix jours après la mort de Fâtima.

P. 220, l. 26 : ...*tous les Mohâdjir... avaient prêté serment*... E, F, J, K, B ajoutent : «sauf ʿAlî, ʿHasan, ʿHosaïn, ʿAbbâs et ses fils, et leurs familiers, qui étaient auprès du lit du Prophète.»

P. 233, l. 2 : *Fîrouz*. E, J, K, F, B, L : «Schehr-Fîrouz» ou «Schehr-ben-Fîrouz.»

P. 236, l. 18 : *On envoya par un messager*... Depuis cet endroit jusqu'à la fin du chapitre, le texte des manuscrits est fort embrouillé, à cause de la date de l'événement. J'ai suivi principalement le manuscrit G.

P. 241, l. 2 : *ʿAdî* [*fils de ʿHâtim*]. Manuscrits : «...fils de Çafwân.»

P. 243, l. 6 : *Maʿn*. Manuscrit G : «Toraïfa.»

P. 247, l. 1 : *Le lendemain eut lieu la bataille*... D'après le manuscrit G, cette bataille dura sept jours.

P. 252. Les chapitres VI à IX sont omis dans le manuscrit F.

P. 265, l. 28 : *Dieu a créé les femmes*..... Ce passage arabe est trop obscène pour être traduit en français. Le voici en latin, d'après la traduction de Kosegarten (*Tab. Ann.* t. I, p. 135-136) : Feminas Deus condidit rimosas, virosque iis dedit maritos, qui mentulas in ipsas immittunt, easque deinde simul ac volunt retrahunt; quo facto, illæ catulos nobis pariunt.

P. 266, l. 10 : *Allons, viens, unissons-nous*... Voyez la suite de ces vers obscènes dans Kosegarten, *l. c.*

P. 266, l. 12 : *Elle se livra à lui*... وبرخاست وجای خالی کرد وبا وی جماع کرد تمام چنانکه بگفت به اجمع.

P. 272, l. 3 : *Oui, votre maître*... Manuscrits : مرد.

P. 278, l. 15 : *les habitants de Yemâma et les Benî-'Hanîfa*..... Tous les manuscrits, sauf G, ajoutent : « et le chef de Yemâma, » ابن اثال (le manuscrit K : « Thomâma, fils d'Othâl »). C'est une méprise du traducteur persan. Voy. *Tab. Ann.* t. I, p. 150.

P. 279, l. 25 : *il attendit Khâlid.* A partir de cet endroit, le manuscrit A présente une grande confusion, provenant d'une interversion dans le manuscrit sur lequel il a été copié.

P. 287, l. 11 : *Salama, fils d''Omaïr.* Manuscrits : « fils d''Amr. » Mais plus loin (p. 293), ils portent : « 'Omaïr. »

P. 293, l. 1 : *Khâlid est encore responsable*... Tout le reste du chapitre, ainsi que les deux chapitres suivants, sont omis dans le manuscrit A.

P. 294, l. 13 : *Oh! comme tu coasses.* Les manuscrits portent : کم بنقین. Je lis : تنقّين au lieu de تبقين, du texte de Kosegarten. *Tab. Ann.* p. 152.

P. 296, l. 1 : *nous nous vautrons sur elle.* Je n'ai pu rendre en français le sens obscène du texte, qui porte : عليها نموج بين اللوى فنحن والفلوج.

P. 299, l. 9 : *les 'Abdou'l-Qaïs.* Manuscrit J : « les 'Abdou'l-Schams. »

P. 300, l. 7 : *'Hotam.* Tous les manuscrits, sauf G, écrivent ce nom : حطيم.

P. 310, l. 26 : *les perles.* Tous les manuscrits portent : مرواريد. Est-ce une traduction inexacte de مُرٌّ?

P. 312, l. 9 : *Djoundoub, fils de Salama.* Manuscrits : سلم, سليم, etc.

P. 315, l. 1 : *Abou-Bekr lui conféra le commandement de sa tribu.* Tous les manuscrits, sauf A et G, finissent ici le chapitre, qui est suivi immédiatement du récit de la mort d'Abou-Bekr. Le manuscrit A seul contient l'histoire des campagnes de Khâlid dans l''Irâq et le Sawâd. G en donne un extrait. La suite est également plus développée dans le manuscrit A.

P. 320, l. 21 : *Bâniqyâ et Bârasoumâ.* Le manuscrit porte هعام وسما.

P. 321, l. 11 : *deux cent quatre-vingt-dix-mille*. . . . . A : « mille. » G : « cent mille. »

P. 325. Les chapitres XVIII et XIX ne se trouvent que dans le manuscrit G.

P. 326. A la fin du chapitre XVIII se trouve la phrase suivante, qui est déplacée en cet endroit : وعمر ابو بكر را رضه همی گفتی بنوشنه (*sic*) كه خالدرا باز بايد خاندن ابو بكر رضه گفتی نتوانم كه (*sic*) معزول كردن كه فتح او بيك از يك ديگر نگسلد وغنيمة از غنيمة عمر خاموش گشت واين بماه صفر بود.

P. 332, l. 10 : *les moines chrétiens.* Les deux manuscrits portent : « les moines *et* les chrétiens. »

P. 337, l. 22 : *deux mille hommes.* A : « dix mille hommes. »

P. 339, l. 8 : *Okaïdir.* Manuscrits : « 'Abdallah. »

P. 342, l. 2 : *Labîd, fils de Djerîr*. . . Manuscrits : Djerîr-ben-'Abd-allah et Abd-ou'l-'Ozza-ben-Labîd (ou ben-Osaïd). »

P. 346, l. 5 : *A l'heure de la prière de midi*. . . Le manuscrit G ajoute que la moitié de l'armée ennemie était encore sur l'autre rive.

P. 347, l. 7 : *Lorsque Khâlid fut de retour, Abou-Bekr*. . . G : « Abou-Bekr avait présidé cette année-là le pèlerinage. Après son retour, il apprit. . . »

P. 347, chap. xxviii et suiv. Ces maigres extraits de l'histoire de la conquête de la Syrie sont extrêmement confus dans les manuscrits.

P. 349, l. 14 : *contre les différents détachements*..... Il y a ici, dans le manuscrit A, une lacune qui s'étend jusqu'aux mots : « et Khâlid se jeta sur eux... » p. 352, l. 15.

P. 349, dernière ligne : *Khâlid s'établit près d'une rivière*... Le manuscrit porte بجای بایستاد میان شام وروم نامش یرموك.

P. 355, l. 5 : *Schehrîrân*. Manuscrits : « Schehryâr. »

P. 356, chap. xxxi. Les manuscrits E et B contiennent ce chapitre, comme A et G.

P. 356, l. 22 : *gouverneur de cette ville*. Les manuscrits B et E ajoutent que lui aussi avait été traîtreusement empoisonné.

P. 356, l. 24 : *il possédait aussi un certain nombre de brebis*. A : « un grand nombre. » B, E : « il avait beaucoup d'enfants. »

P. 356, l. 26 : *Sa première femme*... Ce passage, jusqu'à la ligne 15 de la page 357, ne se trouve que dans les manuscrits B et E.

P. 357, l. 8 : *fille de Khâridja*. Manuscrits : « 'Hâritha. »

P. 358, l. 13 : *Abou-Bekr préférait*... Cette phrase et les suivantes se trouvent seulement dans les manuscrits B et E.

P. 359, l. 12 : *'Omar, Tal'ha et 'Abd-er-Ra'hmân*..... B et E ajoutent : « 'Alî, 'Othmân et Zobaïr. » Les mêmes manuscrits rapportent la tradition d'après laquelle Abou-Bekr aurait dicté son testament, qui nomma 'Omar son successeur, à son secrétaire, et l'aurait envoyé à 'Omar.

P. 359, chap. xxxii. Ce chapitre manque dans le manuscrit A.

P. 361, l. 18 : *Baïsân*. Manuscrits : نیسان ou میسان.

P. 361, l. 22 : *Bâhân*. Manuscrits : ماهان, هامان, هابان. A : ماهان بن ماهان.

P. 362, l. 3 : *Beschîr*. Manuscrits : « Bischr. »

P. 362, l. 7 : *et deux autres généraux*. Ainsi dans A. Les autres manuscrits portent : « dix généraux. »

P. 365, l. 2 : *qui en aurait besoin*. Le manuscrit A ajoute : « Mo'hammed-ben-Djarîr dit que Khâlid-ben-Walîd prit part à toutes ces campagnes, étant sous les ordres d'Abou-'Obaïda ; mais cela n'est pas exact. Mo'hammed-ben-Djarîr dit aussi que Khâlid retourna, après la bataille du Yarmouk, à Médine, et que la conquête de la Syrie et de Damas et toutes les autres conquêtes ont été achevées par Abou-'Obaïda.

P. 365, l. 2 : *Il envoya deux mille hommes*. . . . G, J : « Il envoya de là Schoura'hbîl avec mille cavaliers à Fi'hl ; 'Amr-ben-al-'Âç avec dix mille (J : deux mille) hommes à Baïsân, et Abou'l-A'war avec deux mille (J : dix mille) hommes à Tabariyya. » K, F : « Il envoya 'Amr-ben-al-'Âç avec deux mille hommes à Fi'hl, et Abou'l-A'war avec deux mille hommes à Tabariyya. » E : « Il envoya de là dix mille hommes à Baïsân. »

P. 365, avant-dernière ligne : . . . *aux mêmes conditions*. . . Le manuscrit A ajoute : « savoir, que chaque homme payerait annuellement quatre dînârs et chaque femme deux dînârs, et cet arrangement fut toujours maintenu. » Puis il dit : وگروهی این نسان را نسان خوانند وایشانرا نفرس نسان نسب کنند.

P. 366, l. 1 : *Les auteurs égyptiens* : قبط : مردمان. Ce passage ne se trouve que dans le manuscrit A.

P. 366, l. 4 : *Mo'hammed, fils de Sîrin* : محمد بوسره dans le manuscrit. L'auteur confond encore ici Baïsân avec Maïsân. (Voyez Ibn-Cotaïba, *Handbuch der Geschichte*, herausg. von Wüstenfeld, p. 225 et 262.)

P. 368, l. 18 : *mille hommes*. A : « quatre mille hommes. »

P. 369, l. 5 : *On avait él* [illegible] *urândokht*. Les manuscrits A, E, F, J, K, B, L ajoutent : [illegible] ht, sa sœur Azermîdokht avait occupé le trône. . . » et [illegible] ne seconde fois le récit donné

plus haut (voyez tome II, p. 351) du meurtre de *Ferroukhzâd*, père de Roustem, et de la vengeance de ce dernier, avec cette variante que la tête de Ferroukhzâd avait été fixée sur un poteau. Roustem, après avoir tué Azermîdokht, plaça sa sœur Pourândokht sur le trône.

P. 370, chap. XXXVI. La plus grande partie de ce chapitre manque dans le manuscrit A.

P. 370, l. 21 : *Aktal.* Manuscrits : اكيل ou اكيس.

P. 371, l. 11 : *Il y avait là quantité d'oiseaux*... Ce passage se trouve seulement dans le manuscrit A, qui donne, pour ce chapitre, une rédaction plus développée que les autres manuscrits.

P. 371, l. 17 : *qui était le fils de la tante de Parwîz*... D'après le manuscrit G, il avait été le gardien de la porte de Parwîz.

P. 372, l. 9 : *avec vingt mille hommes.* A : «avec dix mille hommes.»

P. 373, l. 5 : *Il y avait parmi les objets*... Ce passage, jusqu'à la fin du chapitre, se trouve seulement dans le manuscrit A.

P. 374, l. 12 : *Bahman-Djâdouï.* A : «Un homme, nommé Fîrouz, qu'on appelait Bahman-Djâdouân, parce qu'il était un homme intelligent.»

P. 375, l. 2 : *Qoss-en-Nâtif.* A : «Natif-al-Qoss.»

P. 375, l. 5 : *Les deux armées, séparées*... Ce passage, jusqu'au récit de la mort d'ʿObaïd, se trouve seulement dans A. Au milieu de cet épisode, il y a une interversion dans le manuscrit.

P. 377, l. 24 : *appela auprès de lui ʿÂmir.* Après cette phrase, il y a probablement une lacune dans le manuscrit A, le seul qui contienne tous ces détails.

P. 378, l. 1 : *Djabr, fils de Nofaïr.* Manuscrits : جرير، خبير بن نعيرة، بن نوفل, et autres corruptions.

P. 378, l. 23 : *Le lendemain*... A partir d'ici, il y a, dans le manuscrit A, une lacune d'au moins deux feuillets.

P. 381. Les chapitres XXXIX et XL sont omis dans le manuscrit F.

P. 381, dernière ligne : *Bowaïb*. Les manuscrits portent : ويب ,نوبت, ou نويبه.

P. 382, l. 13 : *'Hamous*. Manuscrits : حموس ، جموس ou حموش.

P. 383 : *Expédition de Baghdâd*. Tous les manuscrits, sauf K, portent en tête de ce chapitre les mots : خبر وقعه القادسيه, et tous commencent le récit par ces mots : «Cette affaire de Qâdesiyya fut ainsi...» Comme il n'est pas question de Qâdesiyya dans tout le chapitre, je pense que ce mot est une corruption de خنافس.

P. 384, l. 4 : *deux mille hommes*. G : «dix mille.»

P. 384, l. 6 : *deux mille hommes*. G : «mille.»

P. 384, l. 23 : *Parwîz*. E, K, B : «Hormouzd.»

P. 385. La plus grande partie du chapitre XLI manque dans le manuscrit A. Les autres manuscrits divisent le récit en plusieurs chapitres : Histoire de Yezdegerd, Bataille d'Armâth, etc.

P. 386, l. 14 : *Trois jours après*... Ainsi tous les manuscrits.

P. 387, l. 26 : *des Esclavons*... F ajoute : «des Russes et des Bulgares.»

P. 388, l. 20 : *Azâdmerd*. B, E : «Merdânschâh.»

P. 388, l. 25 : *'Ammâr, fils de 'Hafç*. J : «No'mân-ben-'Hafç.»

P. 389, avant-dernière ligne : *Djâbân*. E, B, L et G : «Khâlid-ben-'Otba.» J : «Schehrîrân.»

P. 390, l. 12 : *Arm* امارد.

P. 390, l. 14 : *'Imâs.* Manuscrits : اغماس.

P. 393, l. 1 : *Sa'd, voyant que les Perses...* Ce passage, jusqu'à la fin du chapitre, ne se trouve que dans A.

P. 397, l. 14 : *soixante et dix mille dirhems.* Manuscrit A : «dînârs.»

P. 401, chap. XLII. Ce chapitre manque dans F. Il ne se trouve complet que dans A.

P. 402, l. 1 : *avec cent seize hommes.....* A : «avec trois cent treize hommes, qui tous avaient assisté au combat de Bedr.»

P. 402, l. 10 : *l'un de ces dihqâns.* E, J, K, etc. : «le dihqân d'Obolla.» A rapporte que l'un des dihqâns qui venaient d'attaquer 'Otba s'appelait خرشه, et un autre زلقه ; puis il ajoute : و محمد بن جريررا ديگر نام بلقبه است.

P. 403, l. 1 : *'Otba... fonda alors la ville de Baçra.* Les manuscrits E, J, K, B, L disent qu''Otba y demeura trois ans, jusqu'à ce que la ville fût entièrement construite.

P. 404, l. 4 : *Moghîra, fils de Scho'ba.* E, J, etc. rapportent qu''Otba fut secouru par un lieutenant d''Omar, qui était receveur des impôts du côté de la Syrie.

P. 405, l. 20 : *dans cette province.* Après ces mots, A répète pour la troisième fois que, d'après Tabari, Khâlid se trouvait dans l'armée d'Abou-'Obaïda, tandis que, d'après d'autres traditions, il était retourné à Médine.

P. 406, l. 4 : *Touder.* A : درد. F, E, G, B, L : ابو الدردا. Les autres manuscrits ne donnent pas le nom du général.

P. 407. Les chapitres XLIV à LII manquent dans le manuscrit A.

P. 409. Les chapitres XLVI et XLVII manquent dans le manuscrit F.

P. 409, l. 6-7 : *Fiqâr et Artaboun.* E, K : فيقار. E, J, F, K, B, L et G ارطبون.

P. 413, l. 16 : *vingt mille dirhems....* Tous ces chiffres diffèrent dans les différents manuscrits.

P. 417, l. 24 : *...et des fleurs.* Le manuscrit G donne une description différente de ce tapis. Il dit que la broderie différait dans chaque section de dix coudées; l'une était brodée d'émeraudes vertes; une autre, de béryls blancs; une troisième, de rubis rouges; une autre, de rubis bleus, et une autre, de rubis jaunes.

P. 418, l. 3 : *huit mille dirhems.* G : « vingt mille. » F, K : « quatre-vingt mille. »

P. 418, l. 8 : *s'était retiré à 'Holwân.* F, K : « à Djaloulâ. » Dans la suite, les manuscrits placent à 'Holwân la bataille livrée par Hâschim, quoique la prise de cette ville ne soit rapportée que dans le chapitre suivant.

P. 419, l. 3 : *Khosrousoum.* Ainsi le ms. G. Ibn-al-Athîr : خسروسنوم et حرسوم.

P. 420. Le chapitre LI manque dans le manuscrit F.

P. 420, l. 10 : *se rassemblèrent à Djaloulâ.* Il n'y a que le manuscrit G qui parle de Djaloulâ dans ce chapitre.

P. 420, l. 20 : *'Abdallah, fils de Mo'tamm.* E, J : « fils d'Al-Moun'im. » K : المقيم. G : المعتر.

P. 420, avant-dernière ligne : *vingt-quatre sorties.* E, J : « soixante-quatre. »

P. 421. A la fin du chapitre, le manuscrit G répète que cette bataille eut lieu pendant que Hâschim assiégeait Djaloulâ.

P. 421, dernière ligne : *Mâsebedan...* E : ماسيران وشيروان. J : ماشيروان وشيروان. G : ماسندان, etc.

P. 422, l. 1 : *un fils de Hormouzân.* E, J : « Hormouzân, fils de Mihrân. »

P. 422, l. 11 : *se rendirent aux musulmans.* G ajoute : « Ces conquêtes eurent lieu dans le huitième mois du siége de Djaloulâ par Hâschim. Djaloulâ et 'Holwân furent prises au mois de dsou'l-qa'da. »

P. 422, chapitre LIII. Comparez ci-dessus, page 403, où la fondation de Koufa est placée (par le manuscrit A seulement) après la bataille de Qâdesiyya et avant la prise de Madâïn.

P. 423, l. 12 : *'Omar adressa...* Ce passage se trouve seulement dans les manuscrits A et G.

P. 424, dernière ligne : *résidence royale.* Le manuscrit A fait suivre cet épisode d'une légende prise dans un ouvrage autre que Tabari. Cette légende raconte qu'un schiite, en passant un jour devant ce palais, s'écria : Oh! que ce palais est maudit, depuis le jour où 'Omar ordonna de le brûler et en fit sortir Sa'd! Puis il ajouta que, en passant au même endroit, le 20 du mois de mo'harrem de telle année, il avait vu 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, assis à table ayant devant lui, dans un plat, la tête de 'Hosaïn. Une autre année, le même jour du même mois, il y avait vu Mokhtâr, fils d'Abou-'Obaïda, assis au même lieu, sur le même siége, ayant devant lui le même plat, contenant la tête d''Obaïdallah, fils de Ziyâd. Une autre année, à la même date, il avait vu 'Abdou'l-Mélik (manuscrit : 'Abdallah), fils de Merwân, et devant lui, la tête de Moç'ab, fils de Zobaïr.

P. 425, l. 18 : *Or une partie des habitants.* G : « Les habitants de Mossoul penchaient vers les Romains, tout en sympathisant, en apparence, avec les musulmans. »

P. 425, l. 26 : *Diyâr-Bekr.* Les manuscrits portent : ديار مصر.

P. 428, chap. LV. Ce chapitre manque dans le manuscrit F.

P. 436, l. 27 : *dix parts d'avidité.....* A : « .....dont neuf chez les Perses...; dix parts d'orgueil, dont neuf chez les Perses. »

P. 439, l. 6 : *au mois de çafar.* A : « et cette fois (c'est-à-dire au quatrième voyage), il revint au mois de çafar. » D'après le manuscrit J, 'Omar

entreprit le quatrième voyage vers la fin de l'an 18 et revint au mois de çafar de l'an 19. Mais, plus loin, ces deux manuscrits ont des dates identiques à celles des autres manuscrits.

P. 440, l. 21 : *Voudrais-tu un hôte non invité?* Après ces mots, on lit dans A : « Ceci se trouve dans des ouvrages autres que celui-ci. » Mais cette formule n'est pas toujours, dans ce manuscrit, conforme à la vérité.

P. 441, l. 10 : *et rendit l'autre à l'évêque.* B, E ajoutent qu'ʿOmar défendit à sa suite de rester dans la ville, pour que les habitants ne fussent pas molestés. Il ordonna que chacun achetât ses provisions au bazar, soit de son argent, soit de celui qu'il recevrait du trésor public. Il agit de même dans chaque ville de Syrie par laquelle il passa. Les mêmes manuscrits rapportent qu'ʿOmar ordonna à l'armée de Syrie d'acheter ses provisions à prix d'argent.

P. 443, l. 4 : *Après son retour*. . . Cette date est donnée ainsi par tous les manuscrits, sauf A.

P. 443, l. 15 : *Oumm-Djemil, fille d'Al-Afqam.* A : حمله بنت الابهم. G : خلة بنت الابهم. E, J, K, B, F : الابهرى. J'ai corrigé d'après Ibn-al-Athîr, où on lit toutefois : ابن الافقم.

P. 444, l. 10 : *il faut que les témoins déclarent*. . . Voici le texte de ce passage, trop réaliste pour être traduit littéralement : وگواهی چنان باید کی بدهند که ما این مردرا دیدیم که با زن جماع کرد چنانک میل بسرمدان اندر بود چنانک عمر گفت رضی الله عنه این گواهانرا که بر مغیرة گواهی دادند وگفت اتشهدون انّکم رایتموه یدخل فیها مثل المیل فی المکحلة والرشاء فی البیر والعصا فی الجر.

P. 445, l. 11 : *Nâfiʿ, fils de Kalda.* E, J, F, K, B, L : « fils d'ʿObaid. »

P. 445, l. 24 : *une position non douteuse.* ومغیرة را بدیدند بمیان دو پای آن زن.

P. 447, l. 25 : *dans laquelle 'Omar exécuta son voyage en Syrie.....* A : «avant qu'il exécutât son voyage...»

P. 448, l. 29 : *fils d'Al-Qaïn.* Manuscrits : بن العين ، بن عيين ، عيينة, etc.

P. 448, l. 29 : *fils de Martaba.* Ainsi E et J. — F, K : عرفطة.

P. 450, l. 20 : *'Horqouç, fils de Zohaïr.* Manuscrits : «Sohaïl» ou «Sahl.»

P. 451, l. 7 : *'Hourr, fils de Mo'âwiya.* A ne donne pas ce nom. G : حرير بن م. F : «'Hourr-ben-Yezîd.»

P. 451, l. 10 : *Quatre villes.* A : «quarante villes... Râm-Hormouz, Touster, Sous, Djoundî-Schâpour et d'autres.»

P. 452, chap. LIX. Ce chapitre manque dans le manuscrit F.

P. 453, l. 7 : *le gouverneur d'Içtakhr.....* Les manuscrits E, J, K, G, B, L rapportent qu'il fut tué dans la bataille.

P. 453, l. 18 : *Ils restèrent... sans pouvoir opérer leur retraite...* E, J, K, B, L : «ils restèrent à Içtakhr.»

P. 454, l. 14 : *'Alâ, qui avait quitté les bords de la mer.* E, J, K, B, L, G : «'Alâ vint d'Içtakhr.»

P. 454, l. 27 : *il mourut.* A : «'Otba mourut à Batn-Nakhla, après avoir été gouverneur de Baçra pendant trois ans et demi.»

P. 456, l. 9 : *No'mân, fils de Moqarrin.* G : «No'aïm-ben-Moqarrin.» A : «No'aïm-ben-Moundsir.»

P. 457, l. 7 : *Al-Berâ, fils de Mâlik.* G, B, L : «Ans-ben-Mâlik.» E, J : اكبر بن مالك.

P. 461, l. 19 : *Schouraï'h, fils de 'Hârith.* A : سمر. J : «'Omar-ben-Schouraï'h.»

P. 461, l. 26 : *Ka'b, fils de Sourâ*... A : « Ka'b, fils de Mâlik العهدى, qui n'était pas docteur de la loi. »

P. 462, l. 9 : *Bilbeis*. A : بسان. E : شلبيث. F, K : شلبيث, etc.

P. 464, l. 4 : *Nous ne voulons pas embrasser l'islamisme*. E, B, J : « Nous voulons embrasser l'islamisme. »

P. 464, l. 6 : *'Amrou répondit : Vous ne pourrez pas me tromper*... Au lieu de ce passage, le manuscrit A porte : « Ils retournèrent dans la ville. Après trois ou quatre jours, 'Amrou dit : Je crains qu'ils ne cherchent à nous tromper, pour avoir le temps de se préparer. Ensuite les musulmans furent instruits qu'ils se préparaient à la bataille. Alors Zobaïr s'avança vers la porte... »

P. 467, l. 3 : *au mois de rabi'a second*. E : « La prise de Miçr et d'Alexandrie eut lieu au mois de rabi'a premier de l'an 20. »

P. 467, l. 12 : *'Abdallah-ibn-'Itbân*. Manuscrits : عطفان.

P. 469, l. 27 : *les Romains*. E, F, K, B : « les Berbères. » L : « les Russes. »

P. 473, l. 11 : *la mosquée des Benî-'Abs*. A : « des Benî-Qaïs. » G : « des Benî-Sa'd. » E, B : عفس. K : عنبس. F : عهنس.

P. 481, l. 19 : *'Abdallah, fils d''Abdallah*. E, B, L : « 'Abdallah-ben-'Abdallah-ben-abî-Saloul. » J : « 'Abdallah Saloul. » G : « 'Abdallah-ben-Ghassân. » Le manuscrit A n'a pas ce passage.

P. 482, l. 16 : *Kenkiber*. Manuscrits : كبكين, كنلكيبى ou كنكنى. Les manuscrits A et G ne contiennent pas cette phrase.

P. 482, l. 19 : *'Otba*. Les manuscrits varient entre 'Omâra, 'Açma et No'mân.

P. 482, avant-dernière ligne : *'Omar, fils de Soràqa*. F, G, J : « 'Amr-ben-Soràqa. »

P. 483, l. 12 : *'Abdallah al-Asadî.* A : «'Abdallah 'Harâm al-Asadî.» E, B, L : «'Abdallah-ben-al-Warqâ-al-Asadî.» J : «Riyâ'hî-ben-Bodsaïl-al-Asadî.»

P. 483, l. 13 : *'Açma, fils d''Abdallah.* E, J, B, L : «'Açma-ben-'Abdallah-ben-'Obaïda (J : 'Obaïd).» F, K : «'Abdallah-ben-'Açma.»

P. 483, l. 16 : *Pâdouspân.* A : بادرسان.

P. 483, l. 20 : *Schehrabrâz.* Les manuscrits donnent : شهرنزار ,شهرهزار ou شهريار.

P. 486, l. 23 : *Il nomma. . .* E et J remplacent cette phrase et la suivante par celle-ci : «'Ammâr-ben-Yâser emmena avec lui 'Othmân-ben-Mou'hnif (J : ben-'Honaïf) et Sa'îd (J : Sa'd) ben-Mas'oud. . .» F, K, B, L portent également *Mou'hnif* et *Sa'îd.*

P. 487, l. 14 : *Khscharaschnoum.* A, G : حسروسوم. E : خبش. K, F : حبش, etc.

P. 488, l. 1 : *Siyâwoukhsch, petit-fils de Bahrâm-Tschoubîn.* K, F : «. . .fils de Bahrâm, fils de Bahrâm-Tschoubîn.» A : «neveu de Bahrâm-Tschoubîn.» De même plus loin, p. 489, l. 8.

P. 488, avant-dernière ligne : *Bokaïr, fils d''Abdallah.* Ainsi dans G. A : «au secours d''Abdallah, fils de Nazhr.» Les autres manuscrits ne donnent pas le nom du général.

P. 489, l. 23 : *Zinbî.* E, B, L : رامي. F : رسني.

P. 489, l. 24 : *père de ce Ferroukhân.* A, J : «fils de Ferroukhân.»

P. 490, l. 8 : *deux mille hommes.* E, G, J, B, L : «dix mille.»

P. 491, l. 7 : *un dihqân.* E, J, B, L : «un merzebân.»

P. 491, l. 24 : *ton frère Sowaïd.* A : «le fils de ton frère Sowaïd.»

P. 493, avant-dernière ligne : *qu'il ne serait pas tenu de fournir des*

troupes. A : « qu'il enverrait des troupes aux musulmans, quand ils auraient une guerre. » K : « . . . et quand les musulmans auraient une guerre, ils demanderaient des troupes au Taberistân. »

P. 494, l. 12, et p. 495, l. 1 : *'Açma* (lisez 'Otba, voyez ci-dessus, p. 482), *fils de Farqad.* A : « fils de Yezîd » ou « fils de Zaïd. »

P. 494, l. 18 : *un certain nombre de villes.* G : « douze villes. » J : « dix à douze villes. »

P. 495, l. 2 : *Le premier qui vint arrêter Bokaïr. . .* Après cette phrase, J ajoute : « Bokaïr adressa à 'Omar une lettre et demanda des renforts. »

P. 495, l. 18 : *Cependant l'un des dihqâns.* A et G ne mentionnent pas la bataille livrée par Bahrâm.

P. 496, l. 7 : *fils d'Asîd.* E, F, K, G : « fils d'Asad. » A : « fils d'Osaïr. » J : « fils de Labîd. »

P. 496, l. 16 : *Schehryâr.* F : « Schehrîzâr. » K : « Schehrazâr. » G : « Schehrabrâz. » J : « Schehrîrân. » B : « Schehrîn. »

P. 498, l. 28 : *Un homme. . .* A : « deux hommes. »

P. 501, l. 14 : *le total s'élève à deux cent mille dirhems.* A : « trois millions de dirhems, en dehors des cadeaux envoyés aux rois. . . » F, J, K : « J'ai envoyé des cadeaux à ces rois. . . . . et le total de la dépense s'élève à trois millions de dirhems. »

P. 502, l. 21 : *Abân-Djâdou.* Ainsi le manuscrit G. — E, K, J, F : « Bâdân-Djâdou. » A : ادوار جاذو.

P. 502, l. 21 : *et le tint prisonnier dans une maison.* A : « et le transporta dans une maison, كاذوى وقصه او كرد. Le copiste croyait, sans doute, que جادو voulait dire *magicien.*

P. 506, l. 4 : *Herât.* Dans le manuscrit A le nom de cette ville est toujours orthographié ى

P. 506, l. 29 : *Motarrif.* A : «ʿÂcim» (pour ضعصم ?).

P. 507, l. 10 : *Ibn-ʿOmar-Ghazzâl.* A : «ʿOrwa-ben-Masʿoud le Thaqîfite.»

P. 510, l. 19 : *qui lui apportait une lettre...* G, E, J, F, K : «qui lui apportait une lettre et amena une armée.» Les manuscrits F et K parlent en cet endroit de «l'ambassadeur du khaqân.»

P. 511, l. 24 : *Moudjâschiʿ... fut chargé du gouvernement de Tawaz.* A : «Il donna le gouvernement de la ville de Tawaz à Mouschâdjiʿ (*sic*), fils de Masʿoud; celui d'Ardeschîr-Khourè à ʿOthmân-ben-al-ʿÂç; celui d'Içtakhr à son frère Mouthanna-ben-al-ʿÂç; le gouvernement de Schîrâz, la résidence des rois, à Sâriya, fils de Zounaïm, le Daïlemite (*sic*), et celui de Dârâbgerd et des contrées voisines, à ʿHakam-ben-al-ʿÂç.»

P. 513, l. 17 : *Arzounbân.* E, J : اردبينان. F, K : ازدبينان. A et G ne donnent pas le nom du général.

P. 516, l. 20 : *Koudj.* G, E, F, K : كچ.

P. 517, l. 2 : *il en fit porter le quint à ʿOmar.* A ajoute : «par ʿAbdallah-ben-Bodsaïl.»

P. 517, l. 18 : *ʿAbdallah, fils d'ʿOmaïr.* Manuscrits : «...fils d'ʿOmar,» et, plus loin, vers la fin du chapitre : «ʿAbdallah... resta dans le Seïstân pendant toute la durée du règne de son père.»

P. 518, l. 13 : *Khâsch.* J : حواس. A : كمدران. E ne donne pas ces noms.

P. 518, l. 18 : *Schihâb, fils de Mokhâriq.* E : محارب. G : محارف. J : العحارو, fils de Schihâb. A : «Schihâb-ben-ʿAdî-ben-Schihâb.» K, F : «Schihâb-ben-ʿHârith-ben-Schihâb.»

P. 520, chap. LXXIII. Ce chapitre manque dans les manuscrits A, F, G.

P. 520, l. 14 : *Bîrouth.* J'ai adopté les voyelles du Mouʿdjim, de préférence à celles d'Ibn-al-Athîr.

P. 522, l. 1 : *Dhabba.* Au lieu de ce nom, les manuscrits donnent toujours عنزى, عزى, عنترى ou صفيه.

P. 526, l. 21 : *un messager.* A ajoute : « nommé عمدان. »

P. 526, l. 27 : *Azfa.* A : ارقى. G : ارقم.

P. 532, l. 21 : *les quatre personnes désignées.* E, F, J, K : « les cinq personnes. »

P. 533, l. 23 : *Khaïthama.* G : حيثمة. A, F : حسمة. J : خسمه. E, B, L : سلمه.

P. 533, l. 24 : *Hischâm.* Manuscrits : « Hâschim. »

P. 535, l. 14 : *Molaïka.* F, K : « Foukaïha. »

P. 535, l. 17 : *Foukaïha.* G : « Djamîla. »

P. 537, chap. LXXVII. Ce chapitre manque dans le manuscrit F. Les autres manuscrits ne donnent qu'un abrégé du texte du manuscrit A.

P. 542, l. 10 : *celle du Prophète.* Après ces mots, A, qui contient seul ce passage, ajoute : « puis les Benî-Temîm (*sic*), la famille d'Abou-Bekr, le nom de ce dernier en tête; ensuite les Benî-ʿAdî, la famille d'ʿOmar, et en tête de la liste le nom d'ʿOmar. Lorsque ʿOmar vit son nom, il déchira la liste, en disant : Mettez le nom d'ʿOmar, fils de Khattâb, au rang où Dieu l'a mis. Il n'a pas besoin d'un autre rang. Puis il fit placer en tête ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, à cause de sa parenté avec le Prophète; ensuite les Mohâdjir, parmi lesquels il fut compris lui-même. Mais comme d'autres avaient émigré avant lui, il fit placer leurs noms avant le sien. » Ce passage contient évidemment deux fragments tronqués de traditions différentes.

P. 547, l. 20 : *Saʿîd, fils de Zaïd...* A : « Saʿd-ben-Zaïd-ben-Naufal-ben-ʿAmr. » G : « Saʿd-ben-Zaïd. » Ce sont les seuls manuscrits qui contiennent ce passage.

P. 548, l. 2 : *l'un par Hâschim, l'autre par Omayya.* A et G, qui seuls contiennent ce passage [illegible] de la famille de Hâschim. »

P. 550, l. 17 : *perdu pour toi à jamais.* Tout le reste du chapitre manque dans le manuscrit A, qui finit par ces mots : « Quelques-uns disent qu'ʿOmar mourut le troisième jour et qu'on l'enterra le quatrième, mercredi, premier jour du mois de moʿharrem. Le lendemain, on prêta serment à ʿOthmân. »

P. 550, l. 23 : *laisser entrer personne.* G ajoute : « ʿAmr-ben-al-ʿÂç et Moghîra-ben-Schoʿba se tenaient à la porte; mais, lorsque Saʿd-ben-abî-Waqqâç arriva, il les fit partir. »

P. 552, l. 4 : *et Saʿd, après lui, pour ʿAlî.* G : « Saʿd aussi pour ʿOthmân. »

P. 553, l. 25 : *Le lendemain.....* G donne, au lieu de ce passage, la seconde tradition en ces termes : « A la pointe du jour, Abd-er-Raʿhmân vint frapper à la porte de Miswar, fils de Makhrama, et lui dit : Tu dors encore, ô Miswar ? Moi, je n'ai pas dormi cette nuit. Va chercher Zobaïr et Saʿd. Miswar les ayant appelés, Zobaïr arriva le premier. ʿAbd-er-Raʿhmân lui dit : Je n'ai pas dormi cette nuit. Cette affaire traîne en longueur. Vous restez seuls en présence, car moi, j'ai retiré ma candidature. Si chacun de vous ne veut d'autre que lui-même, il n'y aura pas de solution. Quand je vous ai interrogés en particulier, toi et Saʿd, vous vous êtes prononcés pour ʿOthmân. Celui-ci s'est prononcé pour ʿAlî. Il ne s'agit donc plus que d'eux deux. Il faut que vous renonciez en leur faveur, et nous proclamerons l'un d'eux. Zobaïr dit : Je renonce en faveur d'ʿAlî. Lorsque Saʿd arriva, il se prononça dans le même sens. Il dit [ensuite] : Fais-toi proclamer toi-même et délivre-nous de cette [difficulté]. ʿAbd-er-Raʿhmân répondit : Cela n'est plus possible. Il faut que vous renonciez à vos droits entre mes mains. — Nous renonçons, répondirent-ils, à la condition que tu nommeras ʿAlî. En ce moment, on entendit l'appel de la prière. ʿAbd-er-Raʿhmân dit à Miswar : Va chercher ʿAlî et ʿOthmân pour que, après la prière, nous proclamions l'un d'eux. Miswar alla et les amena. En route, ʿOthmân lui demanda ce qui s'était passé. Miswar dit : Saʿd et Zobaïr se sont prononcés pour ʿAlî. ʿOthmân en garda rancune à Saʿd, et ce fut là la cause de tout le mal qu'il lui fit [dans la suite]. »

P. 558. Le chapitre LXXX manque dans le manuscrit F.

P. 558, l. 20 : *ʿAbdallah, fils de Mouʿnim.* G : بن معتمر. J : بسن المعم. K : بن المقم. E : بن المعنم. B : بن المعصم.

P. 559, l. 25 : *quarante mille hommes.* A, E, B, K : «quatre mille.» G n'en donne pas le chiffre.

P. 561, l. 1 : *'Abdallah, fils de Nâfi' et 'Abdallah, fils d'Al-'Hoçaïn.* Ainsi dans tous les manuscrits.

P. 563, l. 21 : *'Obaïdallah, fils de Ma'mar.* E : «fils d''Amr.» A, K, F : «'Abdallah, fils d''Amr.» G : «'Abdallah, fils de Ma'mar.» J : «'Abdallah, fils d''Omar.»

P. 563, l. 22 : *'Abdallah, fils d''Omaïr.* A, G, B : «'Abdallah, fils d''Omar.» F : بن معمّر.

P. 563, l. 29 : *'Amr, fils de Moufaddhal.* Ainsi dans tous les manuscrits.

P. 564, l. 8 : *cinq gouverneurs.* A, E, J, F, B : «trois gouverneurs.»

P. 564, l. 11 : *'Habîb, fils de Qorra.* J : «'Hosaïn-ben-Qorra.» E, K, F, B : 'Hosaïn-ben قره. Ce nom et les noms suivants manquent dans A.

P. 565, chapitre LXXXIII. Le manuscrit G donne, dans ce chapitre, le récit des événements que les autres manuscrits ne rapportent que dans le chapitre LXXXVI.

P. 567, l. 24 : *Ce dernier l'avait envoyé en Syrie.* G : «...à l'armée de Syrie. Il était trop faible pour combattre, mais il encourageait les troupes au combat. Mo'âwiya était un homme qui aimait l'argent. Abou-Dserr le redressait souvent publiquement, et Mo'âwiya se sentait humilié.»

P. 568, l. 8 : *Ka'b-al-Ah'bâr.* Le manuscrit G ne mentionne pas cette discussion entre Abou-Dserr et Ka'b.

P. 569, l. 3 : *Abou-Dserr se rendit à Rabadsa...* G : «Abou-Dserr y demeura et vint quelquefois à Médine et visita 'Othmân. Celui-ci avait à Rabadsa un agent, un affranchi, nommé Moudjâscha', qui invita Abou-Dserr à présider la prière. Abou-Dserr répondit : Préside toi-même, car tu es l'émir, et j'ai entendu dire au Prophète : Obéissez aux émirs, quand même ils seraient des esclaves, avant les oreilles coupées.»

P. 570, l. 1 : *en pleine mer*. G ajoute qu'ʿAbdallah proposa aux Romains d'aborder, afin que la bataille eût lieu sur terre, mais que les Romains refusèrent.

P. 570, l. 5 : *le roi de Roum*... G : «nommé Constantin.»

P. 570, l. 14 : *Moʿhammed, fils d'Abou-ʿHodsaïfa*. G : «ben-al-ʿHodsaïfa.» A : «ben-ʿHanîfa.» E : «ben-ʿHanfiya.» K, F : «ben-al-ʿHanîf.» J : «ben-abî-ʿHanîfa.»

P. 570, l. 27 : *la trentième de l'hégire*. A, F, K, J, L : «la trente-deuxième.»

P. 570, dernière ligne : *version de Moʿhammed-ben-Djarîr*. Depuis ce passage, il y a dans le manuscrit J une grande lacune, qui s'étend jusqu'au chapitre XCIII.

P. 571, l. 16 : *Onaïs, fils d'Aʿhmar*. Ainsi dans G. Les autres manuscrits portent : «ʿHasan-ben-Aʿhmed.»

P. 572, l. 2 : *Aʿhnaf se mit en marche*. Le récit de l'expédition d'Aʿhnaf ne se trouve que dans le manuscrit G.

P. 574, l. 12 : *ʿHonaïf, fils d'ʿAbdallah*. G : «Khâlid-ben-ʿAbdallah.»

P. 575, l. 26 : *Plusieurs compagnons du Prophète moururent*... G rapporte leur mort à l'an 31.

P. 575, l. 29 : *âgé de quatre-vingt-six ans*. Ainsi dans G. Les autres manuscrits : «quatre-vingt-cinq ans.»

P. 575, dernière ligne : *Abou-Dserr le Ghifârite*. A partir de ces mots, il y a, dans le manuscrit A, une lacune qui s'étend jusqu'à la fin du chapitre XCIX. Le récit de la mort d'Abou-Dserr se trouve seulement dans G, ainsi que les chapitres LXXXVII et LXXXVIII, dont les manuscrits E et K ne donnent qu'un extrait.

P. 577, dernière ligne : *Ces hommes étaient*..... E et K ne donnent que

six noms; ils omettent le nom d'ʿOrwa. G remplace ce dernier par ʿÂmir-ben-Qaïs. Les trois manuscrits portent, au lieu de ʿHamaq, حموح.

P. 579, l. 18 : *ʿAbdallah, fils d'ʿÂmir.* G : «ʿAbdallah-ben-abî-Saʿd.»

P. 581, l. 7 : *Al-ʿHizâmî.* Manuscrit : حزاعى.

P. 581, l. 13 : *Yezîd.* Manuscrit : «Zaïd.»

P. 582, l. 8 : *Yezîd délibéra avec son frère. . .* Le texte de tout ce passage est évidemment corrompu.

P. 584, l. 21 : *ʿÂmir, fils d'ʿAbdallah.* Manuscrit : «ʿAbdallah-ben-ʿÂmir.»

P. 588, l. 20 : *du Yemen.* G : «de la ville de Çanʿâ.»

P. 589, l. 27 : *supporter leur oppression.* Ainsi dans G. Les autres manuscrits portent : «En ce moment-ci, nous ne pouvons rien contre ʿOthmân, si ce n'est de refuser obéissance à lui et à ses agents et de nous soustraire à leur oppression.»

P. 590, l. 9 : *Mais dans aucune lettre on ne mentionna le nom d'ʿAli.* J'ai traduit toute la suite du chapitre ainsi que les chapitres suivants, en général, sur le manuscrit G, qui, beaucoup moins complet dans la partie relative aux règnes d'ʿOmar et d'ʿOthmân, contient, pour la mort d'ʿOthmân et le règne d'ʿAlî, un texte plus développé que les autres manuscrits.

P. 591, l. 22 : *ʿAmmâr l'accepta.* Le manuscrit porte : اجابت نكرد. . . وكفتند ما برآنيم. Je lis : اجابت بكرد. . . وكفتند ما دوانيم.

P. 592, l. 1 : *ʿAbdallah fils de Saudâ.* Manuscrits : «fils de سواد.»

P. 592, l. 3 : *Un certain nombre de gens de Koufa.* Les manuscrits E, K, F, B, L ne mentionnent que les Égyptiens «au nombre de quatre mille.» G ajoute : «et les Syriens.»

P. 592, l. 7 : *ʿAli, Talʿha et Zobaïr.* E, B, L ajoutent : «et Saʿd.»

P. 594, avant-dernière ligne : *Ils formaient quatre groupes*... E : « quatre mille Égyptiens et quatre mille gens de Koufa. » F, K : « quatre mille Égyptiens et un certain nombre de gens de Koufa. »

P. 601, l. 5 : *campés en un certain endroit*. E, F, K, B, L : « à trois journées de marche de Médine. »

P. 605, l. 10 : *Dja'hdjâ*. Le manuscrit porte جهجاه.

P. 605, l. 15 : *'Hosaïn, fils d''Alî*. Manuscrit : « 'Hasan. »

P. 613, l. 6 : *'Abd-er-Ra'hmân*. Ainsi dans G. Les autres manuscrits : « Soudân. »

P. 613, l. 17 : *Qotaïra et Soudân*. Les manuscrits E, F, etc. : « Ghâfiqî et Soudân. »

P. 614, l. 1 : *Les compagnons du Prophète étaient sortis de la ville*. E, F, etc. : « 'Alî, Zobaïr et Sa'd étaient dans leurs maisons. »

P. 614, l. 22 : *Les troupes de Koufa*... Au lieu de ce passage, le manuscrit G porte : « Lorsque les troupes qui étaient en route pour venir au secours [d''Othmân] apprirent sa mort, une partie s'en retournèrent et une partie vinrent à Médine. »

P. 615, l. 1 : *quatre-vingt-six ans*. Ainsi dans G. Les autres manuscrits portent : « quatre-vingt-dix ans. »

P. 615, l. 7 : *Dhâbî*. G : « Hânî. » F, K : « Dhânî, fils de 'Hârith. »

P. 616, chap. xci. Ce chapitre manque dans E et B. Il y a ici, dans A, une nouvelle lacune d'un feuillet.

P. 616, l. 26 : *Oumm-'Hakîm*. G : « 'Hakîma. » F, K : « Arwa, fille de Kouraïz, fils de Rabî'a, fils d''Abd-Schams. » L : .... اروى بنت كريه.

P. 617, l. 17 : *Forâfiça*. G : فرابيضة. F, K : عرافصة. L : القراد الاحوص.

P. 617, l. 22 : *Ses fils 'Amr, Khâlid et Abân.* G : «Zaïd et 'Amr étaient nés d'Oumm-'Amr; Khâlid et Abân, d'Oumm-al-Banîn; Walîd et Sa'îd, de Fâtima, fille de Walîd; 'Abdou'l-Mélik, d'Oumm-al-Benîn, et le onzième, Anbasa, de Nâïla.»

P. 618, l. 7 : *Ghoumdân.* G en donne une description qui est presque identique à celle qui a été donnée, plus haut, du Khawarnaq près de 'Hîra.

P. 625, l. 22 : *'Obaïdallah, fils d''Abbâs.* G : «'Abdallah, fils d''Abbâs... Quelques-uns disent que c'était 'Obaïdallah, le frère d''Abdallah, qu'il envoya.»

P. 626, l. 2 : *en emportant l'argent du trésor.* G : خواستهٔ خويش.

P. 633, l. 15 : *Qotham, fils d''Abbâs.* G : «'Othmân-ben-al-'Âç.»

P. 636, l. 29 : *'Omaïr, fils d''Abdallah.* G : «'Othmân-ben-'Abdallah.»

P. 637, l. 8 : *'Othmân, fils de 'Honaïf.* G : «'Othmân et Sahl, fils de 'Honaïf, qui, tous deux, étaient chargés par 'Alî de l'administration de la ville de Baçra.»

P. 638, l. 13 : *Qaïs, fils d'Al-'Aqadiyya.* G : الفهر. Les autres manuscrits : «Moghîra.»

P. 639, l. 19 : *Djâriya.* Les manuscrits portent : «'Hâritha.»

P. 641, l. 3 : *En attendant le retour du messager.* Les manuscrits A, E, etc. portent : «Garde la ville jusqu'au retour du messager.»

P. 647, l. 25 : *Mâlik.... et 'Abdallah.....* D'après le manuscrit G, la seconde ambassade se composait de 'Hasan et d''Abdallah, fils d''Abbâs.»

P. 648, l. 15 : *A moins de faire disparaître Abou-Mousa.* E, J, etc. : «à moins de le faire mourir.»

P. 652, l. 29 : *t* six cents.»

P. 658, l. 28 : *Ka'b, fils de Sour.* Manuscrits : كعب بن سويد.

P. 665, l. 15 : *Kharbetâ.* Manuscrits : حربتا. Voyez Mou'djim al-Bouldân, *s. v.*

P. 667, l. 20 : *Yezîd, fils de 'Hârith.* Ainsi manuscrit G. Les autres manuscrits : « Kinâna. »

P. 667, l. 23 : *Ibn-Modhâhem.* Manuscrits : مضار et مصير.

P. 671, l. 18 : *Ma'qil, fils de Qaïs.* G : مفضل. Les autres manuscrits : مولى خويش قنبر.

P. 673, l. 21 : *Qaïs, fils de Sa'd.* G : مفضل بن قيس.

P. 675, l. 4 : *Ma'qil, fils de Qaïs.* Manuscrits : « Mo'âwiya-ben-er-Riyâ'hî. »

P. 675, l. 8 : *'Obaïdallah, fils d''Omar.* Manuscrits : 'Abdallah-ben-'Omar. »

P. 683, l. 6 : *'Orwa, fils d'Odsayya.* Manuscrits : كروه بن أمية.

P. 693, l. 21 : *Al-'Habasât.* G : جاسان. B : حبله بن جامع. E : شرحبله بن جامع : L. حبله.

P. 694, l. 17 : *Mo'âwiya tua son propre fils.* La version du manuscrit G, se rapprochant du texte d'Ibn-al-Athîr, rapporte qu'il y eut deux combats, dont le premier, entre Kinâna, fils de Bischr, commandant l'avant-garde de Mo'hammed, forte de 4,000 hommes, et 'Abd-er-Ra'hmân, fils d'Abou-Bekr, commandant l'avant-garde de Mo'âwiya-ben-'Hodaïdj, forte de 7,000 hommes, fut favorable à Kinâna. Le second fut livré par Mo'âwiya à son fils Kinâna, lequel y trouva la mort.

P. 702, l. 5 : *'Omaïr, fils de Ma'soud.* Ainsi G. — J : « 'Amr, fils d'Omayya. » F : « 'Amr, fils d''Omaïr, fils de Mas'oud. » E, B, L : « 'Amr, fils d'Omayya (E, B : عميه), fils de Mas'oud. »

P. 703, avant-dernière ligne : *Abou-Mousa . . .* G : « Abou-Mousa, qui,

après l'arbitrage, s'était rendu auprès de Mo'âwiya, et qui, plus tard, s'était enfui de Syrie, eut peur et se cacha. Bosr le fit rechercher...»

P. 706, l. 5 : *Borak.* Tous les manuscrits : مبارك.

P. 708, l. 12 : *Khâridja.* Ainsi G. Les autres manuscrits : «Sahl, fils d''Amr al-'Âmirî.»

P. 708, l. 26 : *Qotâm, fille de Schidjna.* Manuscrits : بنت القسه.

P. 711, l. 24 : *Makhabbât.* G : محناة et محا. E, B, L, J : «Oumm-Moukhtâr, ... de la tribu d''Adî.»

FIN DES NOTES.

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.